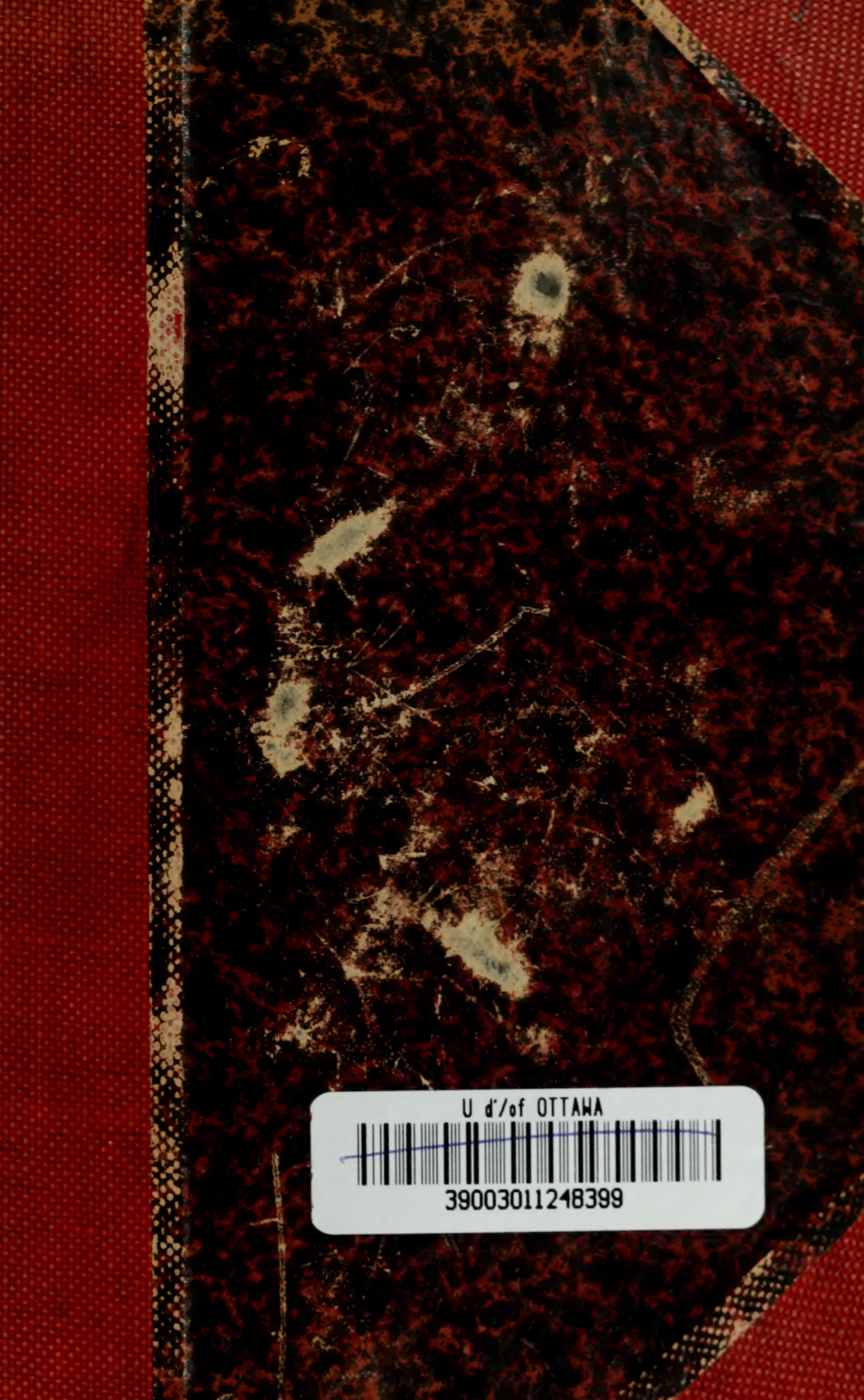


U d'/of OTTAWA
39003011248399

LA VIE
VRAIMENT CHRÉTIENNE

Nous avons fait examiner par deux théologiens l'ouvrage ayant pour titre : *La Vie vraiment chrétienne*, par le T. R. P. Desurmont, ouvrage qu'édite le R. P. Riblier. Vu leur rapport favorable, et en vertu des pouvoirs qui nous ont été communiqués, nous en permettons volontiers l'impression.

22 Décembre 1906.

D. CASTELAIN.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 26 Martii 1914.

P. FAGES,
v. g.

P. A. RIBLIER.

Les Sables-d'Olonne, 28 Mars 1907.

T. R. P. ACHILLE DESURMONT
DE LA CONGRÉGATION DU TRÈS-SAINT-RÉDEMPTEUR

LA VIE VRAIMENT CHRÉTIENNE



QUATRIÈME MILLE



PARIS
LIBRAIRIE DE LA SAINTE-FAMILLE
11, RUE SERVANDONI, 11 (VIe)
E. LARDIÈRE, ÉDITEUR
et chez les principaux libraires
1914

AVANT-PROPOS

Dans un cadre régulier et lumineux, cet ouvrage embrasse la substance de ce qu'il faut savoir, de ce qu'il faut éviter, de ce qu'il faut faire pour vivre d'une vie vraiment chrétienne.

Ennemi acharné de la médiocrité, l'auteur combat les vulgarités déplorables et, hélas! trop fréquentes d'une religion incomprise, fausse, amoindrie. Il projette sur toutes les questions pratiques du christianisme les rayons éclatants d'une doctrine forte, nette et onctueuse. Il pousse les âmes au devoir, au progrès, à la sainteté, par l'exercice assidu et intense des vertus solides, par l'intelligent recours à la Pénitence, à l'Eucharistie et à l'oraison; enfin, par des recettes simples et ingénieuses qu'on pourrait appeler de vrais secrets de vertus.

Cet ouvrage, dans tout son ensemble et dans chacune de ses parties, mérite et justifie son titre. Quiconque voudra consulter assidûment ces pages sentira le besoin de s'éloigner de la vie faussement chrétienne pour

s'enraciner dans ce qui est appelé la vie vraiment chrétienne.

Sans traiter de la perfection au point de vue des conseils évangéliques, ces lignes seront cependant tout aussi profitables aux âmes religieuses qu'aux âmes chrétiennes. Les unes et les autres n'ont-elles pas pour principe Dieu, pour centre Jésus-Christ, pour but l'amour et la persévérance? Toutes n'ont-elles pas besoin de grâces et de prières, de vertus, de sacrements et d'oraison? La sainte Vierge n'est-elle pas leur commune Mère, et le couvent ne leur est-il pas, davantage encore que la famille, un sanctuaire?

Ce livre se recommande aussi aux prêtres pour leur sanctification personnelle et pour la direction des consciences. Plus que personne, ils seront sensibles au souffle d'ascétisme vivifiant, mis avec tant d'art et de clarté à la portée des simples et des savants.

Ce volume, fond et forme, est bien dans toutes ses parties, l'œuvre du T. R. P. Desurmont. Il nous a suffi d'en juxtaposer les pages pour obtenir un corps de doctrine, sinon toujours et absolument complet, au moins assez fortement lié et suffisamment didactique.

La Vie vraiment chrétienne n'est pas, comme on pourrait le croire peut-être au premier abord, la répétition de *L'art d'assurer son salut*. Sans doute l'auteur revient, dans les deux ouvrages, sur certains mêmes sujets, tels que la grâce et la prière, l'oraison et la persévérance, mais, chaque fois, il les présente sous un point de vue nouveau, dans un cadre distinct, avec des développements différents, pour atteindre un but spécial.

En outre, combien de sujets sont traités dans l'un des volumes sans reparaître dans l'autre! Disons plus : même quand certaines idées se ressemblent, la plus minutieuse attention ne saurait y découvrir deux développements identiques. Il règne, dans la conception et dans le style, une telle richesse de tours qu'on ne peut s'empêcher d'admirer le merveilleux talent de l'homme qui redit parfois les mêmes choses, mais sans se répéter jamais.

Le lecteur constatera, en lisant et plus encore en méditant ce livre d'une profondeur si solide et si pratique, que l'auteur lui-même, selon son heureuse expression au sujet de saint Alphonse, « a reçu de Dieu trois dons excellents pour l'apostolat saintement utilitaire : le flair de l'utile, la science de l'utile, le zèle de l'utile[1].»

En présentant ce nouvel ouvrage au public, nous formons un souhait : Que Dieu bénisse le livre et les âmes qui se décideront à l'adopter comme l'inséparable manuel de leur vie vraiment chrétienne!

Les Sables d'Olonne (Vendée), le 2 février 1907,
fete de la Purification.

P. A. RIBLIER, C. SS. R.

1. *La vie vraiment chrétienne,* livre I, chap. I.

LA VIE
VRAIMENT CHRÉTIENNE

LIVRE PREMIER

SAINT ALPHONSE

DOCTEUR DE LA VIE VRAIMENT CHRÉTIENNE

CHAPITRE I

LE GÉNIE DE L'UTILE EN SAINT ALPHONSE.

Au commencement d'un ouvrage sur la vie vraiment chrétienne, il semble bien naturel de placer une étude préliminaire concernant le saint Docteur qui nous servira d'inspirateur et de guide.

Chacun des Docteurs de l'Église a un mérite qui lui est propre. Saint Athanase et saint Léon se font remarquer par les grandes et vives lumières qu'ils ont répandues sur la divinité du Verbe et sur son Incarnation. A saint Jean Chrysostome la palme de l'éloquence sacrée, et le talent de trouver dans l'Évangile tous les secrets de la morale chrétienne. A saint Jérôme la gloire d'avoir doté l'Église des plus précieux travaux sur la parole de Dieu. Le génie de saint Augustin a éclairé presque toutes les grandes questions du dogme catholique; celui de saint Thomas a fait de la science sacrée une vaste et rigoureuse synthèse.

Dans cette pléiade d'astres brillants et bienfaisants, saint Alphonse a sa place, sa place spéciale. *Il est le docteur éminemment pratique, directement utile.*

Utiles, tous les Docteurs de l'Église ont voulu l'être et l'ont été. Tous ont écrit, non pas pour la science qui enfle, mais pour la charité qui édifie ; or, quand c'est la charité qui prend la plume, toujours elle écrit des choses bonnes, profitables, salutaires.

En fait d'utilité il y a cependant, même dans la science sacrée, des distinctions à faire. Un point de doctrine, bien qu'absolument nécessaire à la vie chrétienne, peut n'être pas populaire, et par conséquent moins directement utile, quoique peut-être il le soit indirectement. C'est ainsi que la divine théorie sur le Saint-Esprit considéré comme amour substantiel du Père et du Fils et comme don essentiel de l'un et de l'autre, sert de racine à tout ce que l'on peut dire sur le grand précepte de l'amour de Dieu, bien qu'il ne soit pas toujours opportun d'introduire les âmes dans ces profonds secrets de la sainte Trinité.

D'autre part, il est des vérités plus proportionnées aux intelligences et plus en relation directe avec la conduite ; celles-là méritent par excellence le nom de vérités usuelles, et par conséquent utiles au premier chef. A ce titre, la doctrine enseignant que l'amour divin consiste à faire la volonté de Dieu pour plaire à Dieu, doit être placée au premier rang des vérités qui sont, pour le peuple chrétien, d'un usage quotidien.

Or, parmi les saints Docteurs, il n'en est peut-être pas un qui ait eu, autant que saint Alphonse, l'esprit tourné du côté de ces vérités essentiellement utiles et, par le fait, essentiellement populaires.

Ce n'est pas qu'il ait ignoré ou négligé la partie fondamentale de la science. Loin de là ! Il a, par exemple, creusé jusque dans ses dernières profondeurs la doctrine de saint Augustin, ou plutôt du Saint-Esprit, sur le grand don de la persévérance finale. Mais les savantes études

qu'il a entreprises sur ce point ont eu surtout pour but de faire comprendre aux âmes une vérité simple et pratique, qui est celle-ci : On ne se sauve que si l'on persévère, et l'on ne persévère que si l'on prie pour persévérer.

Afin de pouvoir se dévouer corps et âme à l'enseignement des vérités directement nécessaires, saint Alphonse a reçu de Dieu trois dons excellents pour l'apostolat saintement utilitaire : *le flair de l'utile, la science de l'utile, le zèle de l'utile.*

Le flair de l'utile. Comme un médecin particulièrement habile découvre parfois des remèdes et des moyens auxquels les autres ne songent pas, ainsi notre saint Docteur a su démêler et extraire de l'immense trésor des vérités chrétiennes, certaines particularités tout spécialement nécessaires au salut. C'est ainsi que nul plus que lui, nul même autant que lui, n'a dit et redit : *Il faut prier toujours, mais surtout au moment de la tentation.* La prière, nécessaire à l'homme tenté plus qu'à tout autre, lui est également plus difficile qu'à tout autre. Demander à Dieu la grâce de prier, alors que la passion porterait à ne pas prier, c'est donc un secret du salut.

A ce flair délicat, notre saint Docteur a joint *la science de l'utile.* C'est ainsi qu'au service de cette loi de la prière, de la prière deux fois difficile et deux fois nécessaire au moment du combat, il a su accumuler tout ce que la tradition chrétienne a de plus riche sur ce sujet. Aussi pourrait-on soutenir que ses livres sont un arsenal complet de tout ce que la science ecclésiastique a dit de meilleur sur l'art de prier. Et en cela il a été doublement utile : d'abord parce qu'il a mis aux mains des chrétiens l'arme de la prière; ensuite parce qu'il a mis aux mains des prêtres de quoi enseigner, prouver, inculquer, prêcher cette loi fondamentale.

Ajoutons que saint Alphonse a possédé *le zèle de l'utile.* Généralement, plus un principe est salutaire, plus il faut le répéter, et cela pour deux raisons : d'abord parce que

son utilité même demande qu'on l'imprime plus profondément dans les âmes; ensuite parce que habituellement, plus une vérité est salutaire, plus elle rencontre de difficultés dans notre mauvaise nature toujours opposée à ce qui la contrarie.

Donnons un exemple. La nécessité de fuir, non seulement le péché, mais encore le péril du péché, doit être rappelée à tout propos; parce que premièrement la conscience humaine a besoin de le savoir, et parce que secondement elle n'y veut rien entendre.

Sous ce dernier rapport, saint Alphonse est docteur utile par excellence; car il a été, qu'on nous permette le mot, *l'infatigable rediseur des mêmes choses*. Combien de fois, par exemple, ne nous répète-t-il pas dans ses livres que la chasteté est la grande question de la vie; que cette chasteté demande la fuite du monde; que la fuite du monde exige l'empire sur le respect humain, et que toute cette stratégie suppose le maniement continuel de la grande arme de la prière!

Pour tous ces motifs, notre Saint mérite le titre de Docteur éminemment utile.

Il est un autre motif qui achève de le lui assurer. C'est que, dans ses ouvrages, il est *opiniâtrément abréviateur*, et, si l'on peut user de cette expression, *simplificateur*. Dans les préfaces écrites en tête de ses livres, il ne cesse de revenir sur des jugements comme ceux-ci : Les in-folio ne sont guère lus; certes ils contiennent des choses que le prêtre et même le chrétien doivent lire et relire, mais les gros livres exigent des dépenses et du temps.

C'est pourquoi il prend le parti de fournir au clergé et aux fidèles des abrégés clairs, succincts, pour une somme modique, afin que la science du salut puisse être comprise de tout le monde et s'acquérir à peu de frais.

Qu'on s'en assure par l'introduction à son beau livre sur les *Gloires de Marie*. En voici la substance : Rien de plus nécessaire au chrétien que de connaître les précieux

mystères de la dévotion à la sainte Vierge; rien de plus rare que les ouvrages qui en parlent assez solidement et assez simplement pour que tous, grands et petits, puissent manger ce pain de vie; je l'ai donc réduit en miettes afin qu'on puisse facilement s'en nourrir, le digérer et en vivre.

Voilà notre Saint : il possède le génie de l'utile.

Aussi, comme les bons livres ont ordinairement un succès conforme à leur genre, quel est le sort de ceux de saint Alphonse? C'est celui qui est réservé au pain. Le pain n'a pas la réputation d'un mets recherché, mais il est sur toutes les tables et dans toutes les bouches. On trouverait peut-être difficilement un auteur ecclésiastique dont on parle moins brillamment et dont on se serve plus volontiers que de saint Alphonse. Ses ouvrages sont traduits dans toutes les langues; et c'est par milliers, par centaines de mille, que l'on compte les exemplaires répandus dans le peuple, comme on voit le pain et l'eau partout où il y a des hommes désireux de se nourrir et de vivre.

En définitive, les hommes, malgré leur goût pour le luxe, donnent encore leurs préférences au nécessaire. De même les âmes, bien qu'elles aiment les friandises intellectuelles, conservent une secrète prédilection pour les vérités qui font vivre. De là l'énorme succès de notre Docteur utile par excellence.

CHAPITRE II

L'ÉCLECTISME DE LA CHARITÉ, MÉTHODE SCIENTIFIQUE DE SAINT ALPHONSE.

L'éclectisme de la charité, méthode scientifique!... Hâtons-nous d'expliquer le sens de ces mots énigmatiques.

Toute science a sa méthode. Les astronomes, pour se perfectionner dans leur astronomie, s'appliquent à observer diligemment le cours des astres. A force de constater leur marche régulière, ils arrivent à constater aussi les lois aux-

quelles ces astres obéissent. Ils les observent sans se lasser jamais : ils les observent le jour; ils les observent la nuit; ils les observent avec un soin minutieux et constant. D'où l'on conclut qu'en astronomie la méthode est ce qu'on appelle *méthode d'observation.*

Tout autre est celle du prêtre qui veut étudier et comprendre à fond la vie vraiment chrétienne. Si le prêtre imitait l'astronome, s'il se mettait à observer la conduite des chrétiens, à considérer comment vit celui-ci, comment vit celui-là, jamais il n'arriverait à se faire une idée juste de la vie chrétienne. Bien au contraire, plus il observerait, plus ses idées seraient confuses, car les chrétiens vivent souvent autrement qu'ils ne doivent; comme le dit Isaïe, *chacun s'est laissé déchoir en sa voie*[1]. Donc, pour étudier le christianisme, il faut considérer non les hommes, qui ne sont trop souvent, d'après l'apôtre saint Jude, que *des astres errants*[2], mais les immuables principes sur lesquels Jésus-Christ a établi la vie chrétienne. La méthode ici pourrait donc s'appeler celle de *l'examen des principes.*

Tous les savants ont la leur; saint Alphonse a donc eu la sienne, s'il fut vraiment savant. Mais il ne semble pas qu'il l'ait été. Car, ainsi que nous l'avons remarqué, il a écrit, dans un style très simple, des choses généralement simples elles-mêmes; et ses livres ne sont, pour la plupart, que de modestes abrégés.

Pour répondre à cette objection, il faut se souvenir qu'il y a deux sortes de simplicité : celle de l'ignorance et celle du zèle.

Quand on ne sait rien, ou pas grand'chose, il est facile de parler sans rien dire, et difficile aussi de dire des choses sublimes.

Mais lorsque c'est le zèle qui fait écrire, et qu'on veut

1. Unusquisque in viam suam declinavit (Is. LIII, 6).
2. Hi sunt fluctus feri maris... sidera errantia (Judæ, 13).

réduire en miettes le pain de la vérité à l'usage des petits, pour réussir il faut être savant, autant et plus que pour composer des in-folio; car, mettre dans l'expression de la vérité assez de clarté, assez de simplicité, assez de solidité pour que les simples fidèles puissent et veuillent en faire leur bien, celà suppose la possession de la doctrine en ce qu'elle a de plus substantiel.

S'il n'existait pas de catéchisme qui serve de modèle à tous les autres, et si un prêtre entreprenait de composer un tel livre, il faudrait à ce prêtre un savoir théologique absolument profond.

Ce fut le cas de saint Alphonse. Il voulut populariser ce que la religion chrétienne a de plus élevé. Pour une pareille entreprise, une science consommée lui était nécessaire. Il l'eut.

La preuve en est qu'à côté de ses ouvrages simplificateurs du vrai, il en écrivit d'autres à grande et scientifique allure, tels que sa Théologie morale et quelques ouvrages dogmatiques.

Or, comme savant, il eut pour méthode *l'éclectisme de la charité.*

L'éclectisme est un procédé qui consiste à choisir de côté et d'autre pour arriver à former un tout.

Donnons un exemple. On sait qu'aujourd'hui, en médecine, on se sert soit de l'homéopathie soit de l'allopathie. Or, parmi les médecins, les uns sont exclusivement allopathes; d'autres ne sont qu'homéopathes; d'autres enfin adoptent les deux systèmes, et suivent tantôt l'un tantôt l'autre, selon les circonstances. Ces derniers ont pour méthode l'*éclectisme*, parce qu'il entre dans leur système de *choisir* à leur gré selon les besoins de leurs malades.

Telle fut la méthode de saint Alphonse. Dans l'immense trésor de vérités çertaines et d'opinions dont se compose le patrimoine de la doctrine chrétienne, il se fit une loi, non pas d'exploiter exclusivement un seul des côtés de la mine, mais de puiser partout selon son goût; et ce goût,

loin d'être capricieux, fut au contraire réglé par une loi intransigeante, celle de la charité.

Nous avons donc, en la personne de ce saint Docteur, un homme qui a employé plus de soixante ans d'études à chercher, à choisir et à écrire, pour le service des prêtres et des fidèles, ce qu'il a trouvé de plus conforme aux exigences de la gloire de Dieu et du salut des âmes, sans jamais écouter ce que l'on appelle les préjugés d'école ou les passions du parti pris.

Entre autres témoignages à l'appui, prenons dans ses livres ce qu'il a composé touchant les mystères de la grâce.

Les prêtres savent, mais les fidèles ignorent pour la plupart que, sur ce mot sacré : *grâce de Dieu*, se sont élevées des montagnes de discussions.

On a voulu savoir ce que l'on ne peut pas savoir : de quelle manière et par quels procédés la grâce divine agit sur l'âme humaine. Comment l'air agit-il sur notre sang et sur nos poumons pour y entretenir la vie ? Nous l'ignorerons probablement toujours. Les relations de la grâce de Dieu avec la liberté de l'homme renferment des mystères bien autrement impénétrables.

Les esprits qui ont voulu les pénétrer se sont divisés en deux camps. Ensemble ils sont soumis à l'Église qui distingue et enseigne deux sortes de grâces actuelles, dont l'une s'appelle *grâce suffisante* et l'autre *grâce efficace;* mais ils se séparent quand il s'agit d'expliquer une chose sur laquelle l'Église ne se prononce point, à savoir : ce que l'on entend par suffisance et efficacité en fait de grâce.

D'un côté voici ce qu'on prétend. La grâce efficace, par sa propre force, fait agir l'âme comme le maître d'écriture fait écrire l'enfant dont il tient et meut la main ; jamais le chrétien n'agit en chrétien sans une grâce de ce genre ; par conséquent, la grâce suffisante n'est qu'une sorte de préparation à la grâce efficace, comme serait une disposition des doigts indiquée par le maître avant que celui-ci prenne effectivement la main de l'enfant.

De l'autre côté on soutient ceci : La grâce suffisante est un secours qui peut rester simplement suffisant, si l'âme n'y coopère pas, comme la nourriture ne saurait profiter à l'homme lorsqu'il se refuse à manger. La grâce suffisante peut aussi devenir efficace et produire son effet si l'âme coopère, comme la nourriture nous fait vivre et agir si nous la prenons.

Ayant trouvé dans l'un et l'autre de ces deux systèmes des inconvénients graves pour le zèle et pour la charité, saint Alphonse n'a pas craint de réfuter leurs auteurs.

Il dit aux premiers : Si vous faites tout dépendre d'une grâce intrinsèquement efficace, comme cette grâce n'est pas absolument promise à tous, vous exposez les âmes au doute, à la défiance, au désespoir; d'autant plus que, d'après vous, il faut avoir déjà ce secours efficace non assuré pour faire l'acte nécessaire à toute bonne action, c'est-à-dire pour prier.

Il dit aux seconds : Si vous voulez que la force définitive du secours divin dépende des forces de la coopération humaine, outre que vous déshonorez Dieu, vous exposez l'homme à trop compter sur lui-même et à ne pas assez prier.

Entre les deux systèmes, notre saint Docteur a pris un moyen terme, et choisissant quelque chose du premier et quelque chose du second, il a dit :

Parmi les grâces suffisantes il en est une surtout, que l'homme, en lui obéissant, peut amener à son effet : c'est la grâce de prier.

Si, aidé de cette grâce, l'homme prie autant et aussi bien qu'il le faut, il se procure des grâces efficaces qui agissent par leur propre force et le conduisent au salut.

Ainsi saint Alphonse rend l'homme courageux sans le rendre présomptueux. Il lui dit : Mon ami, priez; vous avez, en tout temps et en tout lieu, la grâce suffisante pour le faire; si vous le faites, vous serez aidé par Dieu puissamment, victorieusement, et vous irez au ciel.

Voilà dans notre saint Docteur ce que nous avons appelé *l'éclectisme de la charité.* Partout et toujours, dans les différentes branches, il choisit, en fait de vérités certaines ou d'opinions à préférer, ce qu'il y a de plus utile ; il se fait savant, non pas pour l'amour de la science, mais pour l'amour de Dieu et des âmes.

Qu'on ne dise pas que cette liberté de choisir un peu partout, parmi les enseignements théologiques, ne peut aboutir qu'à un chaos sans cohésion, et jamais à un corps de doctrines vraiment scientifiques. C'est le contraire qui est vrai. Car, de par la sagesse et la bonté de Dieu, il est impossible que ce qui est vraiment le plus utile ne soit pas en même temps supérieurement vrai. Aussi ceux qui, dans leurs études, sont guidés par la charité, y trouvent et y mettent une unité et une harmonie qui sont le fruit de la vraie sagesse.

Concluons. Notre saint Docteur est un grand savant ; mais, loin de s'opiniâtrer en faveur de telle ou telle opinion, il a toujours et partout cherché et choisi ce qu'il y a de plus profitable. Remercions-le de sa charité et exploitons ses livres : la nourriture que l'on y trouve est, non seulement bonne, mais généralement la meilleure.

CHAPITRE III

SAINT ALPHONSE ET SON PLAN DE VIE CHRÉTIENNE.

Le plan de la vie chrétienne existe parfait, complet, divin ; c'est l'Évangile.

Cependant de même que les chefs d'armée peuvent avoir leur système à eux, tout en suivant les règles communes de l'art militaire, de même les saints ont souvent une manière personnelle de combiner la vie, tout en se conformant absolument à la loi de Dieu. C'est une tournure spéciale qu'ils donnent à l'Évangile, sans que jamais le moindre

point de ce code sacré soit oublié ou sacrifié. Au contraire, tout demeure parfaitement sauvegardé, selon cette parole du Maître : *Jusqu'à ce que la terre et le ciel passent, un seul iota ou un seul point de la loi ne passera pas*[1].

C'est la Providence qui permet cette variété dans l'unité, afin que l'unité de la loi s'adapte à la variété des âmes ; car les âmes humaines ne se ressemblent pas plus que les visages.

Dans le plan de saint Ignace, tout aboutit à l'imitation de Jésus-Christ dont nous sommes les soldats et avec qui nous devons combattre le bon combat.

Saint François de Sales a surtout pour but de rendre la vertu parfaitement conciliable avec les justes exigences de la vie sociale.

Étudiez sainte Thérèse, vous trouverez chez elle une prédilection marquée pour l'oraison mentale, à tel point qu'elle nous la propose comme étant pour l'âme la source de tout bien.

Saint Alphonse a eu, lui aussi, son plan. Qu'il nous soit permis d'en présenter ici l'ensemble.

On pourrait peut-être affirmer sans témérité qu'il se trouve caractérisé dans les traits suivants : double fin de l'homme ; relation des mystères de Jésus-Christ avec cette double fin ; rôle absolument capital de la prière ; nécessité universelle de l'oraison mentale ou de son équivalent ; pour vivre en chrétien, nécessité de se séparer et de s'unir ; guerre à outrance contre tout pacte avec le mal ; alliance nécessaire des vertus morales avec les vertus théologales, surtout avec la charité ; distinction entre le bien et la persévérance dans le bien ; la sainte Vierge, Mère du salut.

Un mot, malheureusement trop bref, sur chacun de ces neuf points.

Double fin de l'homme. La fin de l'homme est absolument

1. Donec transeat cœlum et terra, iota unum aut unus apex non præteribit a lege, donec omnia fiant (Matth. v, 18).

une, puisqu'elle n'est autre que Dieu lui-même. Mais ce grand Dieu, qui est notre terme et notre souverain bien, peut être envisagé sous plus d'un aspect. Souvent on le considère trop exclusivement comme un maître que l'homme doit craindre et servir pour sauver son âme; ou bien, seulement comme un père qu'il faut aimer, sans songer à le craindre.

Notre Docteur a pour principe que le cœur de l'homme a deux fibres qui ne meurent pas : celle du bonheur et celle de l'amour. Notre fin en ce monde est de tourner ce double instinct vers Dieu. Croire qu'on ne peut pas et qu'on ne doit pas parler de l'amour de Dieu aux âmes encore grossières, c'est une erreur, attendu que toute âme humaine est sensible à l'affection, surtout à l'affection divine. Prétendre qu'il ne faut plus parler de crainte aux âmes d'élite, c'est une autre erreur non moins funeste, vu que les saints eux-mêmes, pour se soutenir, doivent encore savoir trembler. Par conséquent, la vraie méthode est celle qui parle déjà de l'amour de Dieu aux pécheurs et encore de la crainte de Dieu aux âmes saintes. Ce constant dualisme dans la fin de l'homme est une des spécialités de notre saint Docteur.

Relation des mystères de Jésus-Christ avec notre double fin. En ce qui concerne le culte de Dieu, nous sommes exposés à mutiler notre religion. Ou bien on s'occupe trop exclusivement de Dieu considéré en lui-même, sans assez penser à l'Homme-Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ; ou bien on se tourne tellement vers le Sauveur du monde que l'on oublie son Père.

Sur ce point, notre Docteur a son genre à lui. Il prétend que Jésus-Christ Notre-Seigneur est, si l'on peut risquer ce langage, le Dieu spécialement fait pour l'homme. En même temps il veut qu'à chaque instant l'âme aille du Fils au Père, pour revenir du Père au Fils, et qu'il y ait en tout ceci un saint désordre : le désordre de l'esprit de famille qui va de l'un à l'autre sans calcul ni gêne.

Dans l'esprit de saint Alphonse, l'essentiel de ce commerce avec le Père et le Fils est d'avoir toujours une double pensée : celle de la double fin de l'homme, afin de traiter avec eux du salut comme de l'amour, de l'amour comme du salut.

Rôle absolument capital de la prière. Ici on pourrait dire qu'Alphonse est un docteur à nul autre pareil : aucun n'a parlé plus que lui de la prière, aucun peut-être n'en a parlé autant.

Voici le résumé de ce qu'il en a dit aux âmes : Vous n'arriverez à Dieu pour le posséder et pour l'aimer que moyennant le secours continuel de la grâce. Cette grâce vous est d'autant plus nécessaire que votre nature dépravée est contre Dieu. Des grâces, vous en aurez autant que vous en demanderez par la prière, pas plus, pas moins; il faut donc prier toujours et ne jamais cesser. Cette loi de la prière est deux fois obligatoire au moment de la tentation, parce qu'alors la nécessité de la grâce redouble. Pour conclure, si vous priez autant et aussi bien qu'il le faut, vous êtes sauvé; si vous ne priez pas, vous êtes perdu. Mais prier n'est pas toujours facile. Introduisez donc dans votre religion une sainte originalité, qui consiste à demander la grâce de demander, la grâce de la prière, la grâce de la mendicité, la patience de la mendicité, les importunités de la mendicité.

Tout ceci, c'est saint Alphonse, c'est absolument lui. Il est par excellence le docteur de la prière.

Nécessité universelle de l'oraison mentale ou de son équivalent. Encore une spécialité de notre Saint. Spécialité, non pas en ce sens que lui seul ait prêché l'oraison; Dieu nous garde de dire pareille impertinence! mais parce qu'il s'est attaché, plus qu'on ne le fait d'ordinaire, à populariser ce saint exercice. Oui, il a popularisé l'oraison : en la prêchant comme moralement nécessaire à tous; en la simplifiant pour qu'à tous elle soit accessible; en lui donnant des équivalents, tels que la lecture un peu réfléchie ou les for-

mules de prières récitées lentement; enfin, en lui assignant pour fonction principale celle qui est tout à la fois la plus importante et la plus aisée, je veux dire la prière : oui, la prière, dont il a fait le centre de l'oraison comme il en a fait le centre de la vie.

Pour vivre en chrétien, nécessité de se séparer et de s'unir. La grande loi évangélique de la séparation n'a pas eu de plus ardent apôtre que notre saint Docteur. Il répète à temps et à contretemps : L'ennemi de notre double fin est le péché, mal de Dieu et malheur de l'homme. Pour le vaincre, il faut en haïr les causes et les occasions; par conséquent, il faut savoir fuir.

La séparation du mal appelle l'union pour le bien, l'union des hommes de bonne volonté, afin que, décuplant leurs forces en les combinant, ils soient plus à même de se maintenir derrière les retranchements qui les séparent du monde.

Cette double loi de la séparation et de l'union, il la prêche à tous : aux chrétiens engagés dans le siècle, et aussi aux âmes consacrées à Dieu, lesquelles trouvent encore le monde autour d'elles, même à l'intérieur du monastère.

Guerre à outrance contre tout pacte avec le mal. Le génie pratique de notre Saint a pénétré un secret aussi redoutable qu'encourageant, aussi encourageant que redoutable. Ce secret, le voici : si grand que soit le mal, si énorme que soit le péché, quand la volonté de l'homme a brisé le pacte, quand elle dit à ce péché : Je me déclare ton ennemi, et je te combattrai jusqu'à ce que je t'aie vaincu! dès lors l'âme est, non pas toujours et de suite rentrée en grâce avec Dieu, mais toujours et de suite remise sur la voie de la miséricordieuse Providence. Car Dieu est bon pour l'homme, même encore faible, qui le cherche sincèrement.

Au contraire, quelque petit que soit le péché, si l'âme pactise opiniâtrément avec lui; si, par exemple, elle ne veut pas renoncer à une petite rancune obstinément nour-

rie, Dieu se déclare adversaire; et cette âme n'avancera plus d'un seul pas[1].

Cette haine du pacte et cet encouragement donné au coupable qui est en train de briser ses liens sont un des caractères saillants du système de notre Docteur.

Alliance nécessaire des vertus morales avec les vertus théologales, surtout avec la charité. Pour que l'homme arrive à sa fin il doit, non seulement fuir le mal, mais encore faire le bien, c'est-à-dire pratiquer les vertus.

Ici encore notre Saint a sa pensée à lui. Il prétend que pour pratiquer les vertus morales le concours des vertus théologales est le plus efficace. Par exemple, on ne saura guère s'humilier, ni obéir, ni supporter patiemment les peines, si l'on ne monte jusqu'à la foi, jusqu'à l'espérance, jusqu'à la charité surtout. Oui, la charité surtout; car, d'après notre saint Docteur, un seul mot du genre de celui-ci : *Courage! c'est pour l'amour de Jésus-Christ!* est parfois, souvent même, plus puissant sur le cœur que les plus terribles menaces de Dieu.

Réciproquement saint Alphonse pense et dit que, si elles ne sont aidées par les vertus morales, les vertus théologales ne se soutiennent guère. Il est difficile, par exemple, à la charité de se maintenir, si elle n'a pas à son service une chasteté éprouvée.

Distinction entre le bien et la persévérance dans le bien. Encore une idée favorite de notre Saint. Personne n'ignore qu'autre chose est de bien commencer, autre chose de bien continuer et de bien finir. Tout le monde n'est pas également préoccupé de cette différence entre la route et le terme.

Notre saint Docteur s'épuise en avertissements pour que nous y pensions. Il nous fait creuser un abîme entre la bonne vie et la persévérance, afin que, pendant tout notre voyage ici-bas, nous ayons toujours deux soucis : celui du

1. *Véritable épouse de Jésus-Christ,* chap. VI.

moment présent et celui du terme ; et qu'ainsi notre prière revienne souvent à la parole de la salutation angélique : Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous *maintenant*, oui maintenant, mais aussi *à l'heure de notre mort.*

La sainte Vierge, Mère du salut. Notre Docteur a composé sur la sainte Vierge toute une Marialogie. Créature qui n'est pas Dieu comme son Fils, mais divine, elle surpasse en dignité et en grâce toute la création. Elle est mère comme Dieu est père. Mère, elle a accompli sur le Calvaire ce qu'ont fait et le Père et le Fils : ayant coopéré à la Rédemptien, elle coopère à son application. Ce double concours est l'office de la maternité. En vertu de cette maternité, elle a la spécialité de la miséricorde. Cette miséricorde est assurée à quiconque la lui demande de bon cœur. Enfin, par la miséricorde, dont Marie est la dépositaire, on va au ciel.

Tel est, dans ses grandes lignes, le plan de vie chrétienne tracé par notre saint Docteur. Il l'a fait de main de maître. Les âmes engagées dans la voie qu'il leur ouvre comprennent qu'elles doivent se sauver en aimant Dieu et aimer Dieu en se sauvant. Leur vie devient une vie suppliante. L'oraison, en les remettant dans le vrai, les oblige de prier sans cesse. Pour éviter le mal, elles s'éloignent des méchants et font alliance avec les bons. Dans la lutte contre le mal, elles n'admettent aucun pacte avec aucun péché. Pour faire le bien, elles pratiquent les vertus par amour pour Dieu et fortifient l'amour par les vertus. Au souci du bien elles ajoutent celui de la persévérance. Enfin, elles jettent toutes leurs espérances dans le cœur de Marie.

C'est ainsi que l'on se sauve. Malgré les misères de la vie humaine, on ne fait que passer du bonheur au bonheur : du bonheur parfois amer de la vertu ici-bas, au bonheur sans mélange de la parfaite charité dans le ciel.

CHAPITRE IV

SAINT ALPHONSE ET SON PLAN DE VIE PARFAITE.

Pour comprendre comment saint Alphonse a été docteur de la vie parfaite, disons d'abord quelques mots sur cette parole très employée et peu comprise : *perfection chrétienne*.

L'explication que nous voulons en fournir repose sur un principe bien souvent répété dans les Écritures, particulièrement dans le Nouveau Testament. Ce principe est que l'humanité, l'humanité chrétienne surtout, forme une immense famille qui a Dieu pour Père. De là ces premières paroles de la prière dictée par Jésus-Christ : *Notre Père, qui êtes aux cieux*[1].

Cette famille surnaturelle a été dévastée par le péché plus encore que la famille naturelle. Celle-ci pourtant a été atteinte terriblement, puisque dans le premier foyer domestique, type de tous les autres, Caïn a tué Abel. Depuis lors, on voit trop souvent la discorde s'introduire là où devrait régner l'amour. Malgré cela, on peut dire qu'entre parents et enfants de la terre, c'est encore l'affection qui est la maîtresse-loi.

Il n'en est plus ainsi dans la famille de Dieu. Les enfants y sont dénaturés : par instinct ils n'ont plus de cœur pour leur Père du ciel.

Cependant une partie de cette famille est à moitié guérie. Cette portion de l'humanité chrétienne se compose surtout des justes. Les pécheurs, qui gardent la foi et l'espérance, sont moins éloignés de Dieu par le cœur que par les œuvres.

Les justes se divisent en deux catégories. Dans la première se trouvent ceux qui agissent simplement en serviteurs, et c'est déjà beaucoup. Les serviteurs fidèles ont pour leurs maîtres un certain attachement; toutefois ils négli-

1. Pater noster, qui es in cœlis (Matth. VI, 9).

gent leur titre d'enfants, et s'il n'y avait pas de salaire, ils quitteraient la maison. C'est non pas l'affection, mais plutôt l'intérêt, d'ailleurs bien permis, qui est leur loi principale. Dans la vie des justes qui en sont là, que voit-on? La crainte de l'enfer, le désir très légitime du salut, la fidélité au devoir strict, et par conséquent un commencement d'affection pour Dieu. Cette vie est absolument louable, mais c'est la vie imparfaite. Pourquoi? Parce que bien imparfait serait, dans une famille, l'enfant qui, relativement à ses parents, s'en tiendrait au devoir rigoureux, sans guère consulter l'amour filial.

Dans la seconde catégorie se trouvent les justes dont le mobile principal est le cœur : Mon Dieu, si j'évite le mal et si je fais le bien, c'est sans doute pour moi et pour mon avantage personnel. Vous me permettez, vous me commandez même ce saint égoïsme qui n'en est pas un. Mais dans mes actions, j'ai surtout pour but de vous plaire, parce que par-dessus tout je vous aime!

Cet amour peut avoir des nuances et des degrés à l'infini. Ceux qui s'en font une loi et qui la suivent sont certainement dans la vie parfaite.

Étudions maintenant cette vie parfaite auprès de notre zélé Docteur.

D'abord, avec un saint acharnement, il s'obstine à répéter au chrétien qui veut devenir parfait, qu'*être parfait c'est aimer Dieu;* c'est l'aimer assez pour que l'amour divin soit réellement le mobile principal de la vie.

Voici comment il s'exprime sur ce sujet : « Toute la sainteté, toute la perfection de notre âme consiste à aimer Dieu, notre souverain bien, et Jésus-Christ notre Sauveur. Les uns placent la perfection dans l'austérité de la vie, d'autres dans la piété, ceux-ci dans la fréquentation des sacrements, ceux-là dans les aumônes. Mais ils se trompent : notre perfection consiste à aimer Dieu de tout notre cœur[1]. »

1. *Pratique de l'amour envers Jésus-Christ.* Introduct. § IV.

Basé sur ce principe, il organise son plan, lequel, on le conçoit, revient dans toutes ses parties à ce que l'on pourrait appeler le règne de la divine charité.

Ces diverses parties de la vie parfaite, notre très sage Docteur se garde bien de les disposer dans un ordre qui diffère de l'ordre établi pour la simple vie chrétienne.

Une telle disposition serait un désastre. Si, par exemple, il disait : Dans la vie de simple juste, tu as besoin de la crainte de Dieu ; mais dans la vie parfaite, il t'est nécessaire de ne plus craindre ! qu'arriverait-il ? Les parfaits courraient risque de n'être plus chrétiens, et les chrétiens n'arriveraient à la perfection qu'en changeant de route.

Non, nous dit saint Alphonse, la maison spirituelle est un édifice à deux étages ; le second est disposé comme le premier, seulement il est plus élevé.

La fidélité à la vocation ; dans cette vocation, la fuite du mal et la pratique du bien ; pour éviter le mal et faire le bien, la nécessité de fuir les occasions dangereuses et de se fortifier par l'union avec les hommes de bonne volonté ; pour soutenir ce multiple travail, l'indispensable recours à la prière et aux sacrements ; pour prier et recevoir les sacrements aussi bien qu'il le faut, l'emploi de l'oraison mentale ou de son équivalent qui est la réflexion chrétienne ; pour ne pas s'arrêter en chemin, le continuel souci de la persévérance ; pour persévérer, le culte fidèle de la sainte Vierge : voilà le plan dans ses grandes lignes.

Étudions ensemble ce second degré, de la même manière que le premier.

Fidélité à la vocation. Notre Saint affirme et soutient que, pour certaines âmes, il y a vocation à la vie parfaite, comme pour toutes il y a vocation au salut. A celles-là il dit : Prenez-y garde, si vous voulez vous sauver en restant dans la vie commune, votre salut est incertain. Noblesse oblige ! Vous êtes appelées et admises, non pas au simple service de Dieu, mais à son amitié. Ne vous obstinez pas à n'être que serviteur ou servante ; aspirez à l'amour des fils

ou des filles du Seigneur, sinon il y a danger pour vous.

Dans la vocation, fuite du mal. Selon les lois de la crainte on peut, jusqu'à un certain point, se contenter d'éviter le péché proprement dit. Dans la vie parfaite il faut aller plus loin, parce que l'amour l'exige : vous avez à combattre même les imperfections évitables, par exemple, une heure de temps médiocrement employée ; comme d'autres ont à lutter contre la médisance et le reste.

Dans la vocation, pratique du bien. Le bien, dans la simple vie chrétienne, c'est l'obéissance à l'obligation stricte. Pour vous qui devez vous gouverner selon l'amour de Dieu, le bien c'est la recherche de ce qui est le plus agréable à ce Père bien-aimé ; c'est la pratique des conseils évangéliques ; c'est la délicatesse de la générosité.

Pour éviter le mal et faire le bien, nécessité de fuir les occasions dangereuses et de se fortifier par l'union avec les hommes de bonne volonté. Ici encore, ô âme appelée à la perfection, autre est la loi du juste ordinaire, autre est la vôtre ! Votre fuite des occasions doit aller jusqu'à la solitude, peut-être même jusqu'au cloître ; et, soit dans le cloître, soit dans le monde, vous devez, en fait de relations, éviter non seulement les nuisibles, mais encore les inutiles. L'amour de Dieu le veut ainsi.

Quant à l'union, si vous n'allez pas jusqu'aux délicatesses de la charité fraternelle dans vos rapports avec les personnes ayant la même vocation que vous, craignez de n'être plus dans les voies de la sainteté.

Indispensable recours à la prière et aux sacrements. Tout chrétien doit prier, se confesser, communier, pour se conserver en grâce. Mais pour vous, qui devez vous conserver en amitié, en union étroite avec Dieu, plus longues et plus fréquentes doivent être vos prières, plus fréquentes vos communions ; et, dans ces devoirs de la piété chrétienne, plus hautes vos aspirations. D'autres demanderont seulement leur salut ; faites de même, mais ajoutez-y la demande incessante du saint amour.

Emploi de l'oraison mentale. Sans l'oraison ou son équivalent, il est difficile au chrétien de se sauver. Sans l'oraison, la vie parfaite est, non seulement difficile, mais impossible ; et votre oraison, ô vous qui devez tendre à la vie parfaite, doit être plus longue, plus fréquente, et surtout plus directement appliquée à l'amour de Dieu !

Persévérance. Que le chrétien songe surtout à persévérer dans l'état de grâce, très bien. Imitez-le, non sans y joindre la sainte prétention de persévérer dans la voie de l'amour, et demandez volontiers de mourir plutôt que de commettre un seul petit péché véniel absolument délibéré.

Dévotion à la sainte Vierge. Au chrétien la dévotion de simple serviteur, laquelle est déjà un immense trésor ; mais à vous, à vous qui devez vivre sous le régime de l'amour, la dévotion filiale, généreuse, continuelle, ardente, apostolique.

Voilà saint Alphonse. Par ces étroites relations de ressemblance entre la vie chrétienne et la vie parfaite, il rend à l'Église et aux âmes un immense service.

A son école, on passe insensiblement du moins parfait au plus parfait, parce que l'on ne fait que changer de mesure sans changer de genre. Ce passage est même tout naturel, car notre Saint n'a garde d'oublier, même pour le chrétien ordinaire, la sainte obligation d'aimer Dieu. Loin de là, il lui en parle et reparle souvent, mais moins qu'aux âmes parfaites.

A son école, les âmes encore imparfaites sont confiantes et portées au progrès ; les parfaites restent modestes et saintement craintives.

A son école, la direction devient facile, parce que pour toutes les âmes les principes demeurent les mêmes.

A son école, on évite le fléau du faux mysticisme, parce que les lois de la charité, telles qu'il les enseigne, sont essentiellement pratiques.

A son école enfin, les imparfaits eux-mêmes peuvent devenir petit à petit solidement vertueux. A ce sujet, nous

devons répéter ici une remarque déjà faite plus haut. C'est que notre saint Docteur, tout en enseignant que le propre des âmes parfaites est d'aimer Dieu, se garde d'exclure de cette sainte loi les âmes ordinaires. Il sait trop bien que le précepte de la charité a été donné pour tous les hommes; que les plus modestes commencements de l'amour divin ont déjà une grande valeur; qu'il est difficile d'être chrétien, même ordinaire, si l'on ne songe quelque peu à plaire à Dieu pour le plaisir de lui plaire. Connaissant les lois du cœur de l'homme, il introduit un peu de sainteté dans les âmes les moins avancées, comme il laisse dans les âmes plus élevées les salutaires obligations de la crainte.

Tel est l'esprit des saints. Demandons à la bonne Providence que ces grands et très sages maîtres de la vie spirituelle et chrétienne conservent, dans les écoles de la vertu, la place qui leur revient, c'est-à-dire la première.

CHAPITRE V

SAINT ALPHONSE ET SA DOCTRINE SUR L'ORAISON MENTALE.

L'oraison mentale est, dans la vie chrétienne, ce qu'est, dans la vie humaine, l'usage de la raison.

Dans son sens le plus large, l'oraison n'est pas autre chose que l'action d'une âme s'occupant de Dieu et de l'éternité.

Ainsi entendue, elle est le fait de tous les chrétiens un peu sérieux. Personne ne se maintient chrétien sans réfléchir. Si la réflexion est nécessaire pour le négoce et pour toutes les autres fonctions de la vie humaine, elle l'est bien plus encore pour la grande affaire du salut, attendu que cette affaire est naturellement oubliée et naturellement difficile.

Aussi la Providence, qui aime les âmes, a-t-elle bien soin de fournir aux hommes de bonne volonté, beaucoup plus

qu'on ne le pense, les occasions et les moyens de réfléchir. Tantôt c'est la parole de Dieu entendue docilement; tantôt ce sont de bonnes lectures faites à propos; tantôt ce sont des incidents qui font ouvrir les yeux; tantôt et souvent c'est le spectacle de la mort tous les jours renouvelé; tantôt ce sont les croix et les peines de la vie, lesquelles nous ramènent naturellement à la religion : enfin, par mille voies diverses, Dieu fait revenir ses enfants aux sérieuses pensées sans lesquelles on ne vit pas chrétiennement.

Outre ces oraisons que l'on pourrait appeler accidentelles, il en est une plus régulière, plus officielle, qui mérite d'être placée parmi les premiers exercices de notre sainte religion. On l'appelle communément méditation, quoique ce nom n'en exprime que très imparfaitement la nature.

Or, sur l'oraison ou méditation, la plupart des saints Docteurs ont écrit. Il ne faut pas s'en étonner, car ce saint exercice est à la fois particulièrement difficile et particulièrement nécessaire. Tous se sont rencontrés sur le même terrain, et ce qu'ils en ont dit est invariable. Cependant à la doctrine commune chacun a voulu apporter son cachet propre. Signalons celui de saint Alphonse.

L'oraison, telle qu'il nous la décrit, est une quadruple rénovation de l'âme : rénovation de la vérité dans l'esprit; rénovation de la vertu dans le cœur; rénovation de la prière et de la grâce par la prière; rénovation de la bonne volonté par la résolution ou la promesse.

Quant à *la rénovation de la vérité,* le saint Docteur a pour principe qu'il faut revenir constamment aux grands et fondamentaux sujets de notre sainte religion. Il n'aime pas ou il n'aime guère les sujets secondaires. Pour lui, c'est toujours le crucifix et l'éternité.

Le crucifix avec les adorables mystères dont il est le résumé : avec la connaissance de Dieu, de son amour et de sa justice; avec la connaissance de l'Homme-Dieu, de son cœur, de ses vertus et de son œuvre rédemptrice; avec la connaissance du péché, mal de Dieu, mal de Jésus-Christ son

Fils; avec la connaissance de la Mère de Dieu, mère des hommes.

L'éternité avec les redoutables secrets qu'elle renferme : les deux séjours, ciel et enfer; les deux voies qui y conduisent; les deux morts; les deux jugements.

Le saint Docteur veut que l'âme creuse, creuse souvent ces vérités vitales; qu'elle les creuse non pas par de profondes et difficiles réflexions, mais par un souvenir assidu et attentif : car, nous dit-il, l'homme qui parvient à se les fixer dans l'esprit possède le principe de la vie.

Ce retour continuel aux fondements des choses, saint Alphonse l'applique non seulement à la première partie de l'oraison, mais encore à la deuxième, c'est-à-dire *à la rénovation de la vertu* dans le cœur.

Il ne défend certes pas de s'occuper de chacune des vertus, cependant il veut que l'on donne une préférence marquée aux deux sentiments essentiels de la vie chrétienne. D'après lui, les deux actes principaux de l'oraison sont les actes d'amour et de contrition. Il demande que l'âme y revienne non pas exclusivement, mais principalement; et afin que personne ne puisse prétexter l'impossibilité ou la difficulté de ces actes sublimes, il a bien soin d'établir que, si l'on ne peut pas les produire tels qu'ils sont, le simple désir de les faire quand on en sera capable, plaît singulièrement au Seigneur.

La troisième *rénovation* qui s'opère par l'oraison, est, avons-nous dit, celle *de la prière et de la grâce par la prière.*

Ici encore le saint Docteur vise à ce qu'il y a de plus essentiel. On pourrait avec raison distinguer la petite prière et la grande. La petite serait celle qui implore de Dieu les biens inférieurs, tels que la santé et le succès des affaires temporelles. La grande, au contraire, mériterait ce nom parce que les biens qu'elle sollicite sont tous de l'ordre supérieur et parfait : ils se rapportent, en effet, au salut de l'âme et à l'amour de Dieu.

Or, sans proscrire les demandes de choses inférieures

que notre Père du ciel ne nous défend nullement, notre Saint veut que nous réservions toujours la plus grande et la meilleure part à la constante et quotidienne demande des biens suprêmes, c'est-à-dire du salut éternel et de l'amour divin. Aussi ses disciples en matière d'oraison deviennent-ils peu à peu les saints mendiants du ciel et de la charité.

Enfin *rénovation de la bonne volonté*. Dans cette partie, comme dans les autres, le saint Docteur veut qu'on vise au parfait; c'est-à-dire qu'à la résolution particulière, laquelle est toujours nécessaire, on joigne chaque jour la résolution générale et fondamentale d'avancer dans l'amour de Dieu et dans la voie du salut.

De toutes les explications que nous venons de donner, il résulte que l'oraison telle que l'inculque saint Alphonse pourrait être appelée *oraison radicale*, parce que dans toutes ses parties, dans la considération du vrai, dans le renouvellement du cœur, dans la demande des grâces et dans les promesses faites à Dieu, elle va jusqu'à la racine et au fondement des choses.

Ceci ne doit pas nous faire croire qu'elle est, par le fait, inaccessible aux âmes ordinaires.

C'est le contraire qui est vrai. Car notre Dieu a voulu que ce qui reste le plus vivace au fond des âmes soit l'instinct de leur fin, c'est-à-dire de leur salut et de leur Dieu. L'âme humaine est vite remuée quand on lui parle de ces graves et essentiels intérêts. Or, l'oraison telle que nous venons de la décrire revient sans cesse à ces intérêts majeurs, et ainsi elle a l'avantage d'être essentiellement populaire.

C'est ce que nous prouve un fait aussi évident que frappant. Notre Saint a écrit de très nombreuses oraisons sous forme de considérations, d'actes et de prières. Toutes sont fondamentales et vont au fond des choses. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, le peuple les lit et les savoure. Tant il est vrai que, pour gagner les âmes, il faut y toucher les fibres qui sont toujours vivantes! C'est par là qu'excelle la méthode d'oraison de saint Alphonse.

CHAPITRE VI

SAINT ALPHONSE ET SA THÉOLOGIE DOGMATIQUE.

La théologie dogmatique est celle qui enseigne aux prêtres, et par eux aux fidèles, les vérités qu'il faut croire et les erreurs qu'il faut éviter.

Les auteurs catholiques qui ont écrit sur le dogme ont tous enseigné ce que l'Église reconnaît comme vrai et certain. Si jamais un écrivain se permettait de penser autrement que l'Église sur une question qu'elle a définie, par le fait même il sortirait de la vérité catholique pour tomber dans l'hérésie.

Donc, sous ce rapport, tous les Docteurs de l'Église sont absolument d'accord entre eux en matière de dogme. Vouloir donner à saint Alphonse, dans le domaine de la pure foi, une place à part, serait chose ridicule.

En dehors du domaine de la stricte foi, il y a toujours eu pour les écrivains catholiques un champ libre, où ils ont pu se livrer à leurs préférences sans blesser en rien l'unité de leur Mère la sainte Église.

Dans ce champ libre se trouvent d'une part les opinions en matières controversées, d'autre part les places respectives à donner aux vérités certaines, en raison de leur importance. Je suis libre par exemple, puisque l'Église n'a rien décidé sur cette question, d'opiner que Dieu prédestine les élus à la vie éternelle avant la prévision de leurs mérites, ou de pencher pour l'opinion contraire. Et, parmi les choses certaines, je puis librement attacher, pour mon compte, plus d'importance aux rapports de la grâce avec la prière qu'à ses relations avec la liberté.

Il est donc permis de se demander *comment saint Alphonse s'est distingué entre les auteurs qui ont écrit sur le dogme.*

Premièrement, il se distingue par sa conduite dans le

choix des opinions. Son principe a toujours été celui-ci : Bien que l'esprit soit libre de pencher d'un côté plus que d'un autre en matière d'opinions, le cœur cependant et la conscience ont leurs inspirations, qu'il est bon de consulter avant de se fixer.

Cette règle, il l'a suivie fidèlement dans tout le cours de ses ouvrages.

Nous en voyons une preuve frappante en son livre des *Gloires de Marie*. Un auteur célèbre prétendait rejeter l'opinion d'après laquelle les grâces du ciel, avant d'arriver jusqu'à l'homme, passent et doivent passer par les mains de la sainte Vierge; car le sentiment opposé, disait-il, a une valeur sérieuse.

Saint Alphonse lui répond[1] : J'estime pour mon compte que, si de deux opinions concernant la Mère de Dieu, l'une, d'ailleurs fondée, est plus honorable que l'autre, la rejeter par la seule raison que la contraire a aussi son poids, ce serait montrer peu de respect et d'affection pour cette divine Mère. Car si l'esprit a ses lois en cas d'incertitude, le cœur a aussi les siennes, et elles doivent primer.

Conformément à cette méthode, le saint Docteur a toujours cherché, parmi les opinions libres, celles qui rendent la vertu plus aimable et le devoir plus sûr en même temps que plus facile.

Secondement, quant aux points de doctrine sur lesquels l'esprit humain est lié parce qu'ils sont du domaine de la foi, notre Saint a cependant son originalité en ce sens qu'il s'est choisi un certain nombre de vérités privilégiées pour les mettre plus parfaitement en lumière.

Ainsi, par exemple, bien que tous les auteurs aient dit sur la grâce tout ce que l'Église enseigne, il a, lui, insisté davantage sur deux points. Premièrement la grâce est, pour les choses faciles, habituellement moins forte, quoique suffisante; de la sorte, l'homme est souvent à même

1. *Gloires de Marie,* chap. v, § 1.

de faire preuve de bonne volonté. Secondement dans les cas plus difficiles, la grâce est pour l'ordinaire plus puissante; de la sorte, la faiblesse humaine se trouve, dans ces circonstances, plus efficacement secourue.

Pourquoi, comme théologien, son insistance à montrer que tantôt le secours d'en haut nous enlève victorieusement, que tantôt il nous laisse marcher de notre mieux avec les forces ordinaires de la nature secrètement et quasi insensiblement aidée du ciel? Pourquoi, sinon parce que cette connaissance d'un secours proportionné aux œuvres salutaires est d'une importance capitale dans le travail du salut éternel.

Voilà saint Alphonse dans sa théologie dogmatique. Il exploite tantôt les opinions laissées aux choix, en s'attachant à celles qu'il juge les plus salutaires; tantôt les dogmes définis, en relevant de préférence ceux qu'il est plus utile d'approfondir.

C'est cette double méthode que je vais m'efforcer de faire comprendre, en choisissant, parmi les questions théologiques, une de celles qui ont le plus travaillé l'esprit humain, et qui touchent de plus près aux mystères du salut, afin de voir comment saint Alphonse l'a traitée.

Je veux parler de la question redoutable *de la prédestination*. Quelques courtes réflexions sur ce grave sujet suffiront pour faire saisir l'esprit tout particulier et tout particulièrement pratique de notre Saint. On entend par prédestination le plan qu'a formé Dieu sur ceux qui, par des voies diverses, arrivent finalement au salut. Deux larrons, après beaucoup de crimes, sont condamnés à être crucifiés avec Jésus-Christ, l'un à droite, l'autre à gauche. Sur celui de droite plane un mystérieux dessein de Dieu, en vertu duquel ce misérable, converti au dernier moment, ira au ciel. Sur l'autre, rien de semblable : n'ayant pas été prédestiné, il meurt en blasphémant.

Or, sur ce que nous venons d'appeler du nom de prédestination, les savants se partagent, parce qu'ils ont

voulu, plus que de raison peut-être, expliquer le mystère.

Les uns prétendent que Dieu choisit ses élus et les prédestine à la vie éternelle, sans consulter au préalable leurs mérites et leurs vertus, simplement par un décret d'absolue bienveillance divine. D'après d'autres, c'est le contraire. Le Seigneur, qui connaît l'avenir de chaque créature, de chaque âme humaine par conséquent, constaterait d'avance que telle ou telle par sa fidélité se rendra digne du paradis, et, en conséquence, il prononcerait sur elle la parole à jamais solennelle : Celle-là je la prédestine à la félicité éternelle, et elle ira au ciel.

Examinant ces deux systèmes, notre saint Docteur voit dans l'un et dans l'autre un inconvénient, quoique provenant de deux causes opposées. Cet inconvénient, c'est la difficulté, pour la pauvre créature humaine, d'espérer en Dieu et de Dieu, la vie éternelle.

En effet, si elle croit avec certains savants que Dieu destine à la gloire indépendamment de la prévision des mérites, son espérance se heurte à une objection terrible : Comment, se dit-elle, espérer sans hésitation, puisque je ne connais rien du premier et impénétrable décret de Dieu sur moi?

Si, avec certains autres, elle se persuade que Dieu consulte absolument nos mérites surnaturels pour prononcer sur nous la parole du salut, de nouveau voilà son espérance aux abois, et elle se dit : Mes mérites! mais qui me dit que je correspondrai suffisamment à la grâce pour les acquérir?

Tout en admettant cette dernière opinion, saint Alphonse ne la trouve pas encore suffisamment pacifiante pour le cœur de l'homme; c'est pourquoi il ajoute : Celui qui ne cesse de prier Dieu aussi bien et autant qu'il le faut pour obtenir la grâce du pardon des péchés, de la victoire sur les tentations, et finalement de la bonne mort, celui-là, c'est certain, obtiendra ce qu'il demande. Par conséquent, ne cherchez pas à savoir jusqu'à quel point Dieu consulte les mérites ou ne les consulte pas. Laissez ces questions

aux savants, et quant à vous, n'ayez qu'un seul souci : celui de prier assez bien et assez persévéramment pour obtenir les secours nécessaires au salut par les bonnes œuvres. Si vous le faites, soyez en repos et espérez en Dieu dans la paix de votre esprit et de votre cœur. Car quiconque prie, autant et aussi bien qu'il faut prier, se sauve[1].

Voilà notre Saint et la doctrine qu'il a cherchée dans la tradition chrétienne pour la livrer à ses heureux disciples. Oui, heureux en vérité, puisque grâce à leur persévérance dans la prière et à la fidélité au devoir que cette prière persévérante finit par leur assurer, ils peuvent, dans la sainte crainte du Seigneur, envisager en paix les mystères de l'éternité.

C'est surtout dans son beau livre des *Gloires de Marie*, qu'Alphonse nous développe cette consolante doctrine.

Là, il nous dit avec tout son cœur et toute sa science : Marie est la Mère de tous les hommes. Elle est Mère de miséricorde. Essentiellement miséricordieuse, elle peut obtenir aux plus grands pécheurs leur pardon. Jamais l'homme ne l'invoque sincèrement sans être exaucé. Être exaucé par cette bonne Mère, c'est être sûr des faveurs du Fils. Par conséquent tout homme qui a le bonheur de prier la sainte Vierge avec un cœur droit et sincère jusqu'à la mort, est sûr d'arriver à la délivrance de tout péché et à la pratique du bien nécessaire pour se sauver. Ayant dit et redit ces consolantes pensées, il ajoute : Après cela, que l'on ne me tourmente plus avec les systèmes des savants sur la prédestination! Pourvu que je sois fidèle à ma Mère, et par elle à son divin Fils, j'irai au ciel[2].

Il n'est pas opportun que l'âme chrétienne s'arrête à cette question : Suis-je prédestinée? Ne le suis-je pas? Notre Père qui est aux cieux et notre maternelle religion ne

1. *Grand moyen de la prière*, chap. II, § II.
2. *Gloires de Marie*, chap. VIII, § III.

demandent pas ni ne conseillent ces inquiétantes préoccupations. Il y a un moyen plus simple, plus sûr et plus doux de cheminer vers la bienheureuse éternité. Nous venons de voir avec quelle charité saint Alphonse nous l'enseigne.

Et c'est ainsi dans tout le cours de ses ouvrages dogmatiques. En chaque point, c'est la recherche de ce que la tradition chrétienne nous a laissé de plus en rapport avec les intérêts suprêmes du salut éternel, et de plus consolant pour le cœur.

CHAPITRE VII

SAINT ALPHONSE ET SA THÉOLOGIE MORALE.

La théologie morale est celle qui explique ce que les chrétiens doivent faire, tandis que la théologie dogmatique explique ce qu'ils doivent croire.

L'Évangile renferme les dogmes proposés à notre foi; celui-ci en est un : *Le Verbe s'est fait chair*[1]. Ces quatre mots sublimes nous découvrent tout un monde de mystères. En effet, dans le Verbe fait chair, j'adore la sainte Trinité, puisque ce Verbe divin est le Fils de Dieu, et qu'en union avec son Père, il est le principe du Saint-Esprit; j'y contemple le mystère de la Rédemption, puisque le Fils de Dieu ne s'est fait homme que pour sauver les hommes; j'y découvre notre religion tout entière, puisque le christianisme n'est autre chose que le retour à Dieu par le Christ devenu semblable à nous. C'est à la théologie dogmatique qu'il appartient de nous révéler les secrets renfermés dans ces mystères adorables.

Le même Évangile contient les règles de conduite imposées au chrétien qui veut sauver son âme.

Quand, par exemple, Notre-Seigneur nous dit cette forte parole : *Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le et*

1. Et verbum caro factum est (Joan. I, 14).

jetez-le loin de vous... Si votre main droite vous scandalise, coupez-la et jetez-la loin de vous [1], il nous impose, sous cette forme énergique, l'obligation de briser avec toutes les occasions du péché, autant qu'avec le péché lui-même. Le rôle de la théologie morale est de nous faire savoir et comprendre tout ce que renferme ce divin précepte.

Sur le dogme, les discussions entre savants sont moins étendues parce que les vérités de foi, quant à leur substance, ne permettent pas le moindre écart. En morale, l'explication de la loi de Dieu donne lieu à plus de divergences, parce que les hommes sont très portés à discuter sur ce qu'ils ont à faire.

Entre ceux qui ont écrit sur la morale chrétienne et que l'Église a canonisés à cause de leurs suréminentes vertus, l'accord est parfait. Vous n'en trouverez pas un qui au fond soit plus sévère ou plus indulgent que les autres. Tous donnent la loi de Dieu telle qu'elle est, avec sa divine douceur et ses saintes rigueurs. La raison de cette unanimité est que tous les saints, qui ont parlé des obligations du chrétien, l'ont fait sous l'empire et par l'inspiration de la charité, laquelle, ne voulant que la gloire de Dieu et le salut des âmes, se tient toujours dans le vrai milieu entre la morale trop large et celle qui est trop sévère.

A côté des saints, il est d'autres auteurs qui, en écrivant sur la morale chrétienne, n'ont pas eu au même degré ce flair de la charité.

De là, parmi eux, et malgré tout leur mérite, deux tendances opposées.

Les uns, plus portés à la sévérité, ont parfois outré la loi du Seigneur. Ils ont exigé réellement du simple chrétien ce qui n'est imposé qu'aux âmes parfaites ; et de celles-ci une perfection peu proportionnée aux forces individuelles. A ces écrivains trop exigeants Notre-Seigneur répète

1. Quod si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum, et projice abs te... Et si dextra manus tua scandalizat te, abscide eam, et projice abs te (Matth. v, 29, 30).

ce qu'il dit un jour à deux de ses disciples très rigides : *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes* [1].

D'autres, plus enclins à l'indulgence, proposent aux âmes une morale trop large et aussi meurtrière que la sévérité excessive. Ainsi, sous prétexte que tel plaisir mondain, quoique dangereux, n'est pas un mal en soi, ils le permettront inconsidérément. C'est à ces moralistes conciliants que le prophète adresse la menace : *Malheur à ceux qui préparent des tapis pour reposer tous les bras, et qui font des oreillers pour appuyer toutes les têtes* [2] !

Quand saint Alphonse parut, le peuple chrétien était, plus qu'en d'autres temps, soumis à ces deux influences contraires et toutes deux exagérées.

D'une part, le cruel jansénisme avait déteint sur l'esprit de beaucoup de théologiens; et ceux-ci enseignaient un Évangile outré, où l'on ne reconnaissait plus la douceur de Jésus-Christ. Ils prétendaient, hélas! hélas! que la communion ne devait se donner qu'aux âmes de santé parfaite et non pas aux faibles.

D'autre part, par esprit de réaction contre cet esprit janséniste, on faisait aux consciences des concessions dangereuses ; on leur donnait des facilités nuisibles, désavouées par l'Évangile.

Le dessein et la vocation d'Alphonse furent de combattre également ces deux mauvais esprits.

Il s'en explique lui-même dans la dédicace qu'il fit de ses livres au souverain Pontife Benoît XIV. « Ayant, dit-il, « pendant plusieurs années, lu et relu les auteurs portés « les uns à l'indulgence, les autres à la sévérité, j'ai constaté que les premiers poussent trop loin cette indulgence, « que les autres sont austères plus qu'il ne faut. C'est pour« quoi j'ai cru faire une chose utile, en composant un livre

1. Nescitis cujus spiritus estis (Luc. IX, 55).

2. Væ quæ consuunt pulvillos sub omni cubito manus, et faciunt cervicalia sub capite universæ ætatis ad capiendas animas (Ez. XIII, 18).

« qui, tenant le milieu, s'arrête aux opinions les plus con-
« formes à la vérité[1]. »

A-t-il réussi? Est-il vraiment le moraliste sage, également étranger aux témérités du laxisme, aux injustes sévérités du rigorisme?

Les Papes vont nous répondre.

Benoît XIV écrit au Saint lui-même : « Après avoir lu votre ouvrage, je l'ai trouvé excellent, et je juge qu'il sera des plus utiles à toute la société chrétienne[2]. »

Clément VIII[3], Clément XIV[4] et Pie VI[5] ont également loué avec chaleur le sage et saint moraliste.

Pie VII a fait proclamer que les livres du saint Docteur ne contiennent rien qui soit digne de censure[6].

Léon XII affirme qu'Alphonse brille au premier rang parmi les défenseurs de l'Église, et que ses écrits constituent une très victorieuse défense de la vérité contre toutes les erreurs[7].

Grégoire XVI déclare : Bien que le saint auteur ait beaucoup écrit, on peut lire tous ses ouvrages sans aucun danger et avec une grande utilité[8].

1. Cumque plurimis per plures annos relectis auctoribus tam benignæ quam rigidæ sententiæ, alios nimium benignitati indulgentes, alios nimium austeritati addictos comperissem, operæ pretium me facturum credidi, si librum ederem qui mediam viam tenens, sententias magis veritati consonas, magisque scitu necessarias ad conscientias dirigendas exponeret (Theol. mor. epist. S[ti] Alph. ad Benedictum XIV, 2).

2. Hoc (opus morale) cum cursim persolvissemus, exquisitissimum esse atque integræ hominum societati certe approbatissimum utilissimumque fore judicavimus (Epist. Bened. XIV ad S[um] Alph.).

3. Litteræ in forma Brevis datæ die 4 Aug. 1767 ad S[um] Alphonsum.

4. Tannoia, liv. I, ch. XLIII.

5. Tannoia, liv. IV, ch. XLIII.

6. Nihil in iis (operibus) censura dignum repertum fuit (Decretum super revisione et approbatione operum Ven. Alphonsi).

7. In quibus (scriptoribus), cum præsertim vir sanctissimus idemque doctissimus B. Alphonsus de Ligorio jure optimo numeretur... (cujus scripta) firmissima sunt adversus omnem pravitatem præsidia (Litteræ ad typogr. Hyacinth. Marietti datæ die 19 febr. 1825).

8. Illud imprimis notatu dignum est, quod, licet copiosissime scripserit, ejusdem tamen opera inoffenso prorsus pede percurri a fidelibus posse.... perspectum fuerit (Bulla canonizationis, die 26 maii 1839).

Pie IX, plus explicite encore que son prédécesseur, s'exprime en ces termes : « Le saint Docteur, n'ayant en vue que le salut des âmes, a écrit des livres remplis d'érudition et de piété; en particulier, il a su tracer une voie sûre au milieu des opinions si complexes des théologiens, dont les uns sont trop larges et les autres trop serrés[1]. »

Enfin Léon XIII a écrit ce qui suit : « Que dire de la théologie morale du saint Docteur! Connue dans le monde entier, elle trace une voie que les directeurs de conscience peuvent suivre en toute sûreté[2]. »

Sous un rapport, ce qui l'emporte sur ces témoignages pourtant si expressifs, c'est le fait étonnant que voici. L'archevêque de Besançon ayant, en 1831, demandé au Saint-Siège si l'on pouvait en toute sûreté suivre la théologie morale de saint Alphonse, Rome lui répondit : « Les pro-« fesseurs de théologie peuvent en toute sécurité suivre « et enseigner les opinions de saint Alphonse. On ne doit « pas inquiéter le confesseur qui même sans examen de « leurs motifs se conformerait en tout auxdites opinions, « uniquement parce que le Saint-Siège n'a rien trouvé « dans ces livres qui méritât une censure[3]. »

1. Spiritualem hominum salutem unice intendens animum, plurimos libros conscripsit, sacra eruditione et pietate refertos, sive, inter implexas theologorum tum laxiores, tum rigidiores sententias, ad tutam muniendam viam, per quam Christifidelium animarum moderatores inoffenso pede incedere possent (Pius IX. Litteræ Apostolicæ in forma Brevis promulgatæ die 7 julii 1871, super confirmatione tituli doctoris).

2. Et ne quid dicamus de morali Theologia ubique terrarum celebratissima tutamque plane præbente normam quam conscientiæ moderatores sequantur (Leo XIII. Litteræ ad L. Dujardin et J. Jacques c. ss. R. datæ die 28 aug. 1879).

3. Utrum sacræ theologiæ professor opiniones, quas in sua Theologia morali profitetur beatus Alphonsus a Ligorio, sequi tuto possit ac profiteri?... S. Pœnitentiaria respondendum censuit : Affirmative. An sit inquietandus confessarius, qui omnes Beati Alphonsi a Ligorio sequitur opiniones..., hac sola ratione quod a Sancta Sede Apostolica nihil in operibus censura dignum repertum fuerit,... non perpendens momenta rationesve quibus variæ nituntur opiniones...? Sacra Pœnitentiaria respondendum censuit : Negative (Responsum S. Pœnitentiariæ, datum die 5 julii 1831).

Qu'il soit permis de croire le saint Docteur sur parole et de le suivre sans même avoir à discuter ses raisons, c'est assurément un des plus forts témoignages qui puissent être donnés en faveur d'un écrivain.

Il reste donc acquis que la théologie morale d'Alphonse est pour les âmes et pour les directeurs des consciences un vrai trésor. Comme l'a dit le Souverain Pontife Pie IX : Ce ne fut pas sans un dessein miséricordieux de la Providence que ce saint Docteur fut donné à l'Église[1].

Sous la conduite d'un guide aussi sûr et aussi charitable, nous pouvons entrer sans crainte dans l'étude de la vie vraiment chrétienne. Cette étude, à l'école d'un maître si éminent, ne peut manquer d'être aussi intéressante que profitable.

. Neque sine providentissimo omnipotentis Dei consilio factum est ut, quum Jansenistarum doctrina Novatorum oculos in se converteret... tunc potissimum extaret Alphonsus Maria de Ligorio (Pius IX, Litteræ apostolicæ... promulgatæ die 7 julii 1871, super confirmatione tituli doctoris).

LIVRE DEUXIÈME

DIEU

PRINCIPE DE LA VIE VRAIMENT CHRÉTIENNE.

CHAPITRE I

POURQUOI PARLER DE DIEU?

O mon Dieu, vous qui lisez dans les cœurs, vous savez pourquoi nous entreprenons de parler de vous! N'êtes-vous pas *le principe et la fin de tout*[1]? Vous connaître, vous louer, vous honorer est donc la base de la vie vraiment chrétienne. Et n'y eût-il qu'une âme à profiter de nos paroles, notre peine ne serait pas perdue. Un seul : Dieu soit loué! Dieu soit béni! provoqué par ces pages, serait déjà pour leur auteur une suffisante récompense. Ce cri du cœur ne surpasse-t-il pas tous les grands et beaux discours que les hommes échangent entre eux?

Pendant que nous nous occuperons de vous, ô Seigneur, daignez accorder votre bénédiction aux pauvres paroles humaines qui vous seront consacrées!

Pourquoi parler de Dieu? Parce qu'il n'y a pas d'athées et parce qu'il y a beaucoup d'athées.

Il n'y a pas d'athées. En effet, pas une seule âme humaine qui n'éprouve un je ne sais quoi de mystérieux, quand on lui dit ce mot puissant : Dieu!

1. Ego sum principium et finis (Apoc. XXII, 13).

Oh! sans doute, la pauvre humanité en possède trop de ces êtres impertinents qui, pour faire preuve d'esprit, disent : Dieu n'est pas! Mais leur acharnement à nier prouve qu'ils croient secrètement le contraire de ce qu'ils nient.

Les hommes peuvent vouloir étouffer le bruit que votre grand nom provoque dans leur conscience, ils ne parviendront pas à faire que ce nom sacré ne leur exprime rien et soit pour eux un nom muet.

La théologie, avec la gravité et la science de la vie qui la distinguent, affirme qu'*il n'est pas sur la terre un seul homme qui soit absolument privé de l'idée de Dieu*[1]. Malgré l'inégalité des conditions et la distance énorme qui sépare le catholique instruit du sauvage des forêts de l'Amérique, celui-ci n'en a pas moins une lumière qui lui fait voir, dans les ténèbres de son ignorance, une clarté mystérieuse : c'est la connaissance, au moins confuse, d'un Être suprême, Créateur et Père de tous les hommes, souverain Maître de toutes choses. Cette connaissance est une illumination du Verbe de qui saint Jean a écrit : *Il est la lumière qui illumine tout homme venant en ce monde*[2].

Donc, nous parlons de Dieu, parce qu'il n'y a pas d'athées : notre parole trouvera écho dans tous les cœurs. En outre, parlons de Dieu, parce qu'il y a des athées.

Oui, *il y a des athées*. Nous savons tous que la créature humaine est conçue dans le péché. De ce péché, le désordre principal est *l'indifférence envers Dieu*. Nous sommes, par vice de naissance, foncièrement désorganisés d'esprit et de cœur. Un Français qui n'aurait, par instinct, ni une pensée ni un sentiment pour la France serait un être dénaturé. Dénaturés, nous le sommes relativement à Dieu. Instinctivement, nous n'avons pour lui ni une affection ni même un souvenir. Aussi, après nous avoir donné, par son

1. Deus naturali cognitione cognoscitur per phantasmata effectus sui (Sum. Theol. q. XXII, a. 2, ad 2).

2. Erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum (Joan. I, 9).

Fils, la prière qui commence par ces mots : *Notre Père qui êtes aux cieux*, notre Dieu est réduit à s'écrier du haut du ciel, par la bouche de Jérémie : *O homme, au moins une fois dans ta vie, dis-moi cette parole : mon Père*[1] !

Les plus mauvais parmi nous ne se contentent pas de l'indifférence, ils vont *jusqu'à l'hostilité contre Dieu*. Beaucoup d'hommes en effet sont si remplis de convoitises terrestres, si possédés par l'or, ou par la volupté, ou par le faux honneur, qu'ils ont dans l'âme le désir implicite que Dieu ne soit pas. Demandez, par exemple, à l'homme d'argent ce qu'il pense de Dieu ; s'il est loyal, il vous répondra : Mon esprit croit en lui, mais mon cœur voudrait pouvoir assurer qu'il n'est pas. C'est l'oracle du Psalmiste : *L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu*[2].

Parmi les hommes dont le cœur nie la Divinité, j'en vois qui sont malades d'une maladie étrange : *c'est le dégoût de Dieu*. Le Prophète-Roi les a désignés d'avance par ce mot : *Beaucoup demandent : Qui nous montrera le bien que l'on trouve en Dieu*[3]? Parce que leur Seigneur et Maître ne satisfait pas leurs grossières passions, ils parlent de lui comme les charnels Israélites parlaient de la manne : *Cet aliment divin nous donne la nausée*[4].

D'autres vont plus loin : au dégoût ils ajoutent *la répulsion*. Quand on ne sert pas Dieu, Dieu gêne, et l'on voudrait se débarrasser de lui. Chose horrible à dire! Supposons qu'aux millions d'hommes qui couvrent la surface de la terre on adresse cette question : O homme, si tu le veux, il n'y aura plus de Dieu : le veux-tu? Le grand nombre, le très grand nombre répondrait : Certes oui, je le veux ; et puisqu'un acte de ma volonté peut détruire Dieu, que ce Dieu disparaisse! Le saint homme Job s'exprime en ces termes à leur sujet : *Ils ont crié à Dieu : Retire-toi de nous*,

1. Ergo saltem amodo voca me : Pater meus (Jer. III, 4).
2. Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus (Ps. XIII, 1).
3. Multi dicunt : Quis ostendit nobis bona? (Ps. IV, 6).
4. Anima nostra jam nauseat super isto cibo levissimo (Num. XXI, 5).

nous ne voulons pas connaître les voies. Qu'est-ce que le Tout-Puissant pour que nous le servions[1] ?

Parmi ceux qui repoussent ainsi leur Dieu, il en est qui, conséquents avec leur cœur, vont *jusqu'à nier de bouche* celui dont ils voudraient la non-existence. On sait que l'autruche, quand le chasseur la poursuit, enfonce sa tête dans le sable, et qu'alors, ne voyant personne, elle s'imagine qu'effectivement personne n'est là. C'est le jeu de nos prétendus athées : ils se plongent dans les choses humaines, et de ce fond bourbeux ils poussent ce cri : Dieu n'est pas! Il n'y a pas de Dieu! C'est de ces aveugles volontaires que le Saint-Esprit a ainsi parlé : *Ils ont nié Dieu, ils ont dit : Ce n'est pas lui*[2].

Mais ces différents genres d'athéisme : dégoût de Dieu, répulsion pour Dieu, négation de Dieu ne sont pas notre fait. Nous sommes trop religieux pour renier ainsi notre Père.

Et cependant nous aussi, à notre manière, nous sommes athées.

Nous avons le secret de vivre dans *l'absence de Dieu*. Tous les livres de piété parlent de sa présence. Oui, Dieu est présent partout, et en quelque lieu de la terre que je sois relégué, je puis le trouver, pour lui parler et me consoler avec lui. Hélas! je le possède comme ne le possédant pas; car mon pauvre esprit ne peut se faire à l'idée de cet Être souverain, vivant près de moi, autour de moi, en moi. Jacob s'écria un jour : *Vraiment Dieu est en ce lieu, et je ne le savais pas*[3]. Je puis renchérir sur cette parole et dire : Vraiment Dieu est présent partout; je semble l'ignorer et je vis comme s'il était partout absent.

Quand ce n'est pas l'absence complète, c'est l'*oubli intermittent de Dieu*. Comme des enfants monstrueux qui au-

1. Qui dixerunt Deo : Recede a nobis, et scientiam viarum tuarum nolumus. Quis est Omnipotens ut serviamus ei? (Job, XXI, 14, 15).
2. Negaverunt Dominum, et dixerunt : Non est ipse (Jer. V, 12).
3. Vere Dominus est in loco isto, et ego nesciebam (Gen. XXVIII, 16).

raient à faire des efforts surhumains pour se rappeler qu'ils ont un père et une mère, nous ne parvenons pas à nous souvenir habituellement de Dieu. C'est à nous que le Seigneur fait ce reproche par le prophète Isaïe : *Tu ne t'es pas souvenu de moi, et tu n'as pas réfléchi dans ton cœur*[1]; et par le prophète Jérémie : *Tu m'as oublié, et tu t'es confié au mensonge*[2]. Notre légèreté est incurable.

Même en pensant à Dieu, est-ce que nous ne tombons pas dans ce que nous pourrions appeler *la méconnaissance de Dieu?* Semblables à des enfants qui, sans confiance en leurs parents, s'écrieraient à chaque instant, dans leur sollicitude ingrate : Mais qui nous donnera le pain de chaque jour? Qui nous soulagera dans nos maux? Qui viendra nous secourir au moment du danger? Nous vivons et nous raisonnons comme s'il n'y avait pas au ciel un Dieu qui voit tout, qui pense à tout et qui gouverne tout. Nous sommes comme Nabuchodonosor qui s'écriait : *Où est le Dieu qui viendra vous secourir*[3]?

Vivre éloigné de Dieu, oublier Dieu, méconnaître Dieu : telle est donc notre triple misère. Il en est une quatrième : c'est *l'ignorance de Dieu.*

Nous ne le connaissons pas. Nous ne savons pas combien il est grand, combien il est beau, combien il est bon, combien il est saint, combien il est miséricordieux, combien il est juste, combien il est indulgent, combien il est miséricordieusement sévère, combien il est généreux, combien il est fort, combien il est attentif à ses enfants, combien il est père. Et notre aveuglement sur Dieu nous aveugle sur tout le reste. Tandis qu'au contraire si nous avions le bonheur de connaître plus à fond l'Être adorable qui est notre principe et notre fin, nous entrerions dans la sagesse, selon cette parole de nos saints Livres : *Vous connaître, ô mon*

1. Mei non es recordata, neque cogistasti in corde tuo (Is. LVII, 11).
2. Oblita es mei, et confisa es in mendacio (Jer. XIII, 25).
3. Et quis est Deus qui eripiet vos de manu mea (Dan. III, 15).

Dieu, c'est la parfaite justice; et comprendre votre équité et votre force, c'est la source de l'immortalité[1] !

Ainsi donc, répétons-le, personne n'est athée ni insensible à la pensée de Dieu; cependant, même les hommes qui croient en Dieu n'ont pas avec Dieu les relations nécessaires : les uns l'ont en dégoût, ou le repoussent, ou le nient; les autres, ceux même qui se disent ses serviteurs, vivent privés de sa sainte présence, ou le condamnent à un fréquent oubli, ou méconnaissent sa Providence, ou ignorent trop ses divines perfections.

Pour guérir notre athéisme et consolider la base de la vie vraiment chrétienne, il nous a paru salutaire de faire quelques considérations sur ce mot sacré : Dieu. N'est-il pas *le principe et la fin de tout*[2]?

Avant de commencer, demandons à Dieu lui-même de bénir ce que nous allons exprimer à sa gloire. Ce grand Dieu nous déclare par la bouche de son Fils : *Sans moi vous ne pouvez rien faire*[3]. De son côté le Prophète-Roi s'écrie : *Que Dieu nous bénisse, lui qui est notre Dieu! Oui, que Dieu nous bénisse*[4]*!* Ces textes nous avertissent que ce qui est dit pour Dieu ne produit pas de fruit sans Dieu.

CHAPITRE II

DIEU EXISTE.

L'homme est un être singulier à tous égards. Une de ses singularités, et non des moindres, c'est que, composé d'esprit et de corps, il se borne presque uniquement à la vie corporelle.

1. Nosse enim te, consummata justitia est; et scire justitiam et virtutem tuam, radix est immortalitatis (Sap. xv, 3).
2. Ego principium et finis (Apoc. i, 8).
3. Sine me nihil potestis facere (Joan. xv, 5).
4. Benedicat nos Deus, Deus noster! Benedicat nos Deus (Ps. lxvi, 7, 8).

On dit que l'éponge fixée au rocher est vivante, mais sa vie paraît si rudimentaire qu'on en discerne à peine les actes révélateurs. En nous aussi se cache un principe de vie, de vie supérieure; hélas! nous le laissons inactif et endormi relativement au monde spirituel.

Plus nombreux que les oiseaux qui voltigent dans les airs, les esprits célestes et les âmes humaines séparées de leur corps se comptent par myriades. Nous savons par la foi leur existence; l'oubli nous les rend étrangers.

Nous avons une âme; nous savons qu'elle est la moitié de notre être, qu'elle se trouve tout entière en chaque partie de notre corps pour le vivifier; et nous n'y pensons pas.

A cette âme adhère ou une difformité sans nom: le péché; ou une beauté sans égale: la grâce sanctifiante. Qu'une tache souille notre vêtement ou qu'un ornement le relève, nous en sommes occupés, impressionnés, parce que la chose frappe nos sens. Que notre âme soit affreuse ou qu'elle soit belle, peu nous importe. Pour nous c'est de l'invisible; et l'invisible nous est comme n'existant pas.

Il y a un Dieu. Nous croyons à son existence; mais, de fait, à chaque instant nous nous surprenons à vivre comme s'il n'était pas. L'aveugle-né sait qu'il existe un soleil; toutefois comme ses yeux n'en reçoivent aucune impression, il oublie, il méconnaît l'astre du jour. Aveugles volontaires, c'est ainsi que nous agissons envers notre grand Dieu : *Il est la lumière qui luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne la comprennent pas*[1].

Cet oubli de Dieu est notre plus grand mal et la source de tous nos autres maux. Si la pauvre humanité, au lieu de s'agiter follement dans le dédale des choses humaines, marchait comme il fut commandé à Abraham de *marcher en présence de son Dieu*[2], l'éclat de ce divin Soleil nous ferait retrouver les voies que nous avons perdues. Voilà

1. Et lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt (Joan. I, 5).
2. Ambula coram me et esto perfectus (Gen. XVII, 1).

pourquoi l'apôtre saint Paul nous a laissé cet indispensable moyen : *Pour s'approcher de Dieu, il faut commencer par croire qu'il existe*[1].

Afin de corriger notre athéisme, non spéculatif, mais pratique, occupons-nous de *l'existence de Dieu.*

Il fut un temps, ou plutôt une éternité, durant laquelle rien n'existait. Ni les cieux, ni la terre, ni les corps, ni les esprits, ni le monde, ni le chaos : rien. C'était la solitude, le silence, la mort, le néant de toutes choses.

Rien, ai-je dit... oui rien, excepté tout, excepté Dieu. Il existait un être, un seul, solitaire parce qu'il est un en nature, non solitaire parce qu'il est trois en personnes.

Cet être mystérieux était là, là depuis toujours. Et depuis que le monde a été créé par lui, il est dans le monde, puisque sa présence pénètre toute créature, et hors du monde, puisque sa grandeur dépasse, à elle seule, les milliers d'univers qu'il aurait pu faire sortir du néant. Sa nature, infiniment distincte de la nôtre, ne souffre pas plus de notre contact que la lumière du soleil n'est souillée par la boue sur laquelle tombent ses rayons.

O mon Dieu, dans le ciel votre divine existence est l'éclat qui donne la félicité à l'éternelle vie des saints! Ils vous voient, ô Dieu, éternelle beauté; ils vous aiment, parce qu'ils vous voient, éternelle bonté; et dans toutes les créatures dont ils ont la jouissance et la vue, c'est encore vous, leur Dieu, qu'ils découvrent et qu'ils adorent comme le principe et la fin de toutes choses!

Hélas! en ce monde, à notre esprit qui refuse de vous voir, vous êtes comme n'étant pas; aussi votre absence laisse-t-elle entrer le désordre en tout ce qui nous concerne : l'adversité nous abat parce que Dieu n'est pas là; la prospérité nous enivre parce que Dieu n'est pas là; la vertu nous fatigue parce que Dieu n'est pas là; le péché nous séduit parce que Dieu n'est pas là.

1. Credere enim oportet accedentem ad Deum quia est (Hebr. XI, 6).

Voilà pourquoi ce Dieu si grand, qui est en même temps si bon, ne cesse de nous rappeler la vérité primordiale, celle de son existence, et de s'écrier du haut du ciel : O hommes, j'existe, j'existe! *C'est moi*, dit-il par la bouche du prophète Isaïe, *c'est moi qui suis, c'est moi qui suis le Seigneur*[1]. Et ailleurs : *Dès l'éternité, je suis moi-même*[2]. Et ailleurs encore : *Je suis l'éternel, et il n'y en a point d'autre. Hors de moi il n'y a point de Dieu. Que l'Orient et l'Occident apprennent que rien n'est sans moi. Je suis le Seigneur, et il n'y en a pas d'autre*[3]. Du reste, il avait déjà affirmé à Moïse cette parole à jamais mémorable : *Je suis Celui qui suis. Et voici ce que tu annonceras aux fils d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous*[4].

Imbue des enseignements du Seigneur, la sainte Église, sans discontinuer, rappelle à ses enfants cette éternelle existence de leur Dieu. Elle veut que le chrétien répète chaque jour cette parole : *Je crois en Dieu le Père tout-puissant*[5]; et, quand le peuple s'assemble pour assister aux divins mystères, elle lui fait chanter : *Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, le créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et des choses invisibles*[6].

A l'exemple de Jésus-Christ et de l'Église, tous les Docteurs n'ont rien trouvé de plus urgent pour leur sollicitude que d'affirmer et de prouver sans cesse l'existence de Dieu. De cette vérité primordiale, un des plus illustres, le grand saint Thomas d'Aquin, nous a exposé cinq preuves. Tout en établissant une démonstration irréfutable, elles

1. Ego sum, ego sum Dominus (Is. XLIII, 11).
2. Ab æterno ordinata sum (Prov. VIII, 23).
3. Ego Dominus et non est amplius; extra me non est Deus... Ut sciant, hi qui ab ortu solis et qui ab occidente, quoniam absque me non est : Ego Dominus et non est alter (Is. XLV, 5, 6).
4. Ego sum qui sum... Sic dices filiis Israel : Qui est misit me ad vos (Ex. III, 14).
5. Credo in Deum Patrem omnipotentem (Symbole des Apôtres).
6. Credo in unum Deum, Patrem omnipotentem, creatorem cæli et terræ, visibilium et invisibilium (Symbole de Nicée).

donnent de Dieu une conception qui, bien qu'infiniment au-dessous de la réalité, n'en est pas moins grandiose.

Pour que notre âme possède sur son Créateur et Père une idée qui ne soit pas trop indigne, nous nous permettons de dire un mot de ces cinq preuves célèbres. Commençons par la première.

§ I. — Dieu, moteur immobile.

Si nous considérons l'univers, fait observer saint Thomas, nous voyons *qu'il possède un mouvement* [1]. Les astres roulent sur nos têtes, la terre tourne sur elle-même; et, sur la terre, le vent souffle, la mer a son flux et son reflux, les arbres ont leurs feuilles qui poussent, qui verdissent, et qui tombent; dans le grain de blé s'opère la génération qui, de la corruption d'une semence jetée dans le sol, fait sortir la tige et l'épi; enfin, par-dessus tous ces êtres mobiles, l'homme s'agite, s'agite en tous sens, s'agite sans cesse.

Ce perpétuel et universel mouvement, remarque saint Thomas, doit avoir un principe qui, lui, ne soit pas mû par un autre. Il est impossible de remonter l'échelle des êtres qui ont le mouvement et de ceux qui le communiquent, sans aboutir nécessairement à un premier être, moteur immobile de tous les autres. Celui-là n'est autre que Dieu lui-même.

Moteur immobile. Cette expression, en apparence très philosophique et par conséquent très sèche, nous donne cependant de notre grand Dieu une idée sublime.

Dans les créatures, et notamment parmi les hommes, nous voyons que, lorsqu'il y a plénitude de vie, cette plénitude produit une sorte d'immobilité, mais d'immobilité très active et très vivace. Voici une mère qui attend impatiemment le retour d'un enfant absent depuis longtemps. Jusqu'à son arrivée, elle est agitée, inquiète, toujours en mou-

1. Certum est enim et sensu constat, aliqua moveri in hoc mundo (Summ. Theol. Iª, q. II, a. 3, c.).

vement, comme pour chercher l'objet chéri après lequel elle soupire. Enfin le voilà! Aussitôt elle ouvre les bras, et le fils se jette sur le sein de sa mère bien-aimée. Cette étreinte maternelle et filiale, qui semble immobiliser la mère et l'enfant, n'en est pas moins la plénitude de la vie et de l'affection réciproque.

Cette comparaison si imparfaite nous donne cependant quelque idée de notre Dieu, principe immobile et moteur de toutes choses.

Immobile, il l'est; mais c'est l'immobilité de la vie, et non celle de la mort. Il est si grand, si bon, si beau, si parfait, si admirateur de sa divine essence, si satisfait en lui-même et de lui-même, si au-dessus de toutes choses, si maître absolu de toute créature, si riche, si sûr de voir toujours ses volontés accomplies, si puissant et si assuré d'une éternelle victoire, que rien ne l'émeut, rien ne le trouble, rien ne l'inquiète, rien ne lui manque. Aussi est-il tranquille dans un éternel repos. Mais parce que son immobilité est celle de la vie pleine et entière, elle est la source de tout mouvement. En Dieu c'est la volonté, la volonté satisfaite, la volonté animée d'un bon vouloir si parfait qu'elle n'a plus rien à chercher, c'est, dis-je, cette volonté qui meut tout, qui gouverne tout, qui conduit tout au terme de la création : à la gloire du Créateur.

Et voilà, ô mon Dieu, la première lumière que vous nous donnez sur votre Être adorable! Par la bouche du prophète Malachie vous nous dites : *C'est moi qui suis le Seigneur et je ne varie pas* [1]; sans me remuer, je suis la vie, et tout ce qui vit, vit par moi.

Laissez-moi vous faire une prière, ô Dieu, immobile auteur de toutes choses! Faites que le chrétien qui lira ces lignes s'écrie sous l'inspiration de votre grâce : C'est vrai! Il est un Dieu, ce Dieu est le mien, je suis sa créature. J'ai vécu trop souvent comme s'il n'était pas. Attirez-moi vous-

1. Ego enim Dominus, et non mutor (Mal. III, 6).

même à vous, afin que, créature de Dieu, je cesse de vouloir vivre en dehors de mon Dieu.

§ II. — Dieu, cause première.

Que ce grand Dieu nous accorde la grâce de balbutier encore, sur sa divine existence, quelques mots qui nous soient salutaires sans le déshonorer. Si nos efforts n'avaient d'autre résultat que de porter une seule âme à prononcer une fois, mais avec cœur, cette parole : *Mon Dieu!* certes nous n'aurions pas perdu notre peine. Je dis : *avec cœur,* car trop souvent, hélas! c'est sans intelligence et sans amour que l'âme humaine laisse échapper cette sainte exclamation : *Mon Dieu!*

Ce grand Dieu, nous l'avons vu, est, dans le monde et infiniment au delà des limites du monde, l'immobile moteur.

L'immobile parce qu'il est, non pas mort, mais vivant; l'immobile, parce que, possédant la plénitude de tout bien, il n'a pas à se mettre en mouvement pour chercher un je ne sais quoi qui lui manquerait; l'immobile parce qu'il se repose tranquille dans la pleine et éternelle possession de son être infini, comme le soleil en plein midi jouit en paix de tout l'éclat de sa splendeur.

L'immobile donc, mais l'immobile moteur, parce que dans cette immobilité se trouve une immense vie; et que cette vie, s'épanchant au dehors, communique à tout ce qui se meut, quelque imitation de *Celui qui opère toujours* [1], comme le dit Notre-Seigneur.

Pas un insecte ne se remue dans la poussière, pas un cheveu ne pousse sur notre tête, pas un astre ne parcourt l'immensité des cieux, sinon par l'action de ce grand Dieu qui seul procure cette activité sans laquelle tout s'arrêterait et tomberait de la vie dans la mort. *En vous, Seigneur*, s'écrie à propos le Psalmiste, *est la fontaine de la*

1. Pater meus usque modo operatur (Joan. v, 17).

vie[1]; et saint Paul lui fait écho en disant : *C'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes*[2].

Cette pensée de l'immobilité divine donnant le mouvement à tout ce qui sans elle n'est que mort, nous conduit à l'idée *de cause première,* autre preuve de l'éternelle existence de Dieu.

Si nous considérons l'univers, nous y voyons que, grâce à l'impulsion reçue du Créateur, les créatures forment un immense ensemble de causes produisant leurs effets. L'astre du jour est cause de cette chaleur et de cette lumière sans lesquelles la terre serait stérile et inerte. Dans le sol, la plante est cause de la plante : le chêne laisse tomber de sa tête ce petit gland plein du germe de la vie, lequel enseveli dans la terre devient la cause d'un nouvel arbre.

L'homme surtout a le plaisir et l'honneur d'être cause d'une foule d'effets divers. Il est cause de la vie quand il donne le jour à son semblable qui sera son fils; par ses soins assidus il est cause de la conservation et du développement d'existence en son enfant; par l'éducation il est cause de sa formation intellectuelle: finalement il est cause de ce que produira son fils devenu cause à son tour.

Notre vaste univers forme de la sorte une immense hiérarchie d'êtres qui se produisent, se perfectionnent, se détruisent pour se reproduire et se perfectionner de nouveau.

En remontant cette succession d'êtres produits et producteurs, il faut de toute nécessité qu'on arrive à une cause première qui n'a pas de principe et qui existe par elle-même. Car dans l'ordre des causes successives, on ne peut pas se perdre en une investigation infinie : la recherche doit finalement et forcément s'arrêter à quelque chose ou à quelqu'un que personne n'ait fait et qui fasse tout.

1. Quoniam apud te est fons vitæ (Ps. XXXV, 10).
2. In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus (Act. XVII, 28).

Ce quelqu'un, ce quelqu'un adorable, c'est Dieu. Il est la cause des causes, et n'est lui-même causé par rien. Aussi prenant un langage imagé, à la portée de l'homme, le Tout-Puissant nous dit-il par la bouche du Prophète-Roi : *Écoute, mon peuple, et je te parlerai; Israël, écoute, car je te prendrai à témoin! Dieu, ton Dieu, c'est moi qui le suis. Ai-je besoin des génisses de tes étables et des boucs de tes troupeaux? Toutes les bêtes des forêts et tous les animaux qui paissent sur les montagnes sont à moi. Je connais tous les oiseaux du ciel, et les animaux des champs m'appartiennent. Si j'avais faim, est-ce à toi que je m'adresserais? L'univers est à moi et tout ce qu'il renferme*[1].

Par où le Seigneur nous fait entendre qu'il est l'auteur de tout, sans que personne soit l'auteur de Dieu.

O souverain Créateur et gouverneur de toutes choses, comment se peut-il faire qu'étant cause de tout, vous-même n'ayez pas de cause? Car plus un être est grand, plus je me sens incliné à croire qu'un autre être supérieur a dû intervenir dans son existence. Un grain de sable est si peu de chose que je ne songe pas même à me demander qui l'a placé devant moi. On peut croire qu'il est là sans que personne l'y ait placé. Mais si j'examine une de ces constructions immenses qui fendent les eaux de l'océan, je me dis avec admiration : Quelqu'un a fait cela! Or, Seigneur, vous êtes le plus grand et le plus parfait de tous les êtres. Comment donc est-il possible que personne n'ait contribué à ce que vous existiez? A-t-on jamais vu et peut-on s'imaginer un pareil être sans cause?

Cette difficulté de notre pauvre esprit, au lieu d'ébranler le dogme de l'existence de Dieu, en est une nouvelle preuve.

1. Audi, populus meus, et loquar; Israel et testificabor tibi. Deus, Deus tuus ego sum. Non in sacrificiis tuis arguam te; holocausta autem tua in conspectu meo sunt semper. Non accipiam de domo tua vitulos, neque de gregibus tuis hircos; quoniam meæ sunt omnes feræ silvarum, jumenta in montibus, et boves. Cognovi omnia volatilia cœli, et pulchritudo agri mecum est. Si esuriero non dicam tibi; meus est enim orbis terræ et plenitudo ejus (Ps. XLIX, 7-13).

§ III. — Dieu, Être nécessaire.

Examinons de nouveau l'univers et voyons ce qui se passe dans l'ordre physique. Voici une des réflexions que cette vue me suggère : De tous les êtres qui se déroulent devant moi, pas un seul n'est nécessaire, car chacun d'eux pourrait disparaître sans que cette disparition mette la machine du monde en dislocation. Je vois les hommes; ils servent, les uns à ceci, les autres à cela; mais aucun n'est indispensable. En un sens, on peut dire de toute créature ce que le Psaume dit des impies : *Tous sont devenus inutiles* [1].

Ayant constaté qu'aucune créature n'est nécessaire, je conclus qu'aucune n'existe sans cause, car si elles peuvent ne pas être, il a fallu que quelqu'un leur donne l'existence. Quel est ce quelqu'un?

Ici encore, il est impossible de prolonger jusqu'à l'infini la chaîne des êtres qui pourraient ne pas être, et il faut s'arrêter. S'arrêter où? A un personnage dont on puisse dire : Celui-là existe, non pas parce quelqu'un l'a fait exister, mais parce qu'il ne peut pas ne pas être.

Il en est de même dans l'ordre moral. Sans doute j'y vois des choses nécessaires, mais encore leur nécessité sort d'un principe. Que le mal soit mal et qu'il ne puisse pas devenir le bien; que le bien soit bon et qu'il ne puisse pas être mauvais; que le tout soit plus grand que la partie et qu'une partie ne puisse pas surpasser le tout; que deux ajoutés à deux fassent nécessairement quatre et non pas cinq : ce sont autant de réalités que personne n'a réglées ni faites, mais qui ont leur raison d'être dans le Dieu de toute vérité. Aussi ces principes sont-ils appelés principes nécessaires.

Ce qui existe dans l'ordre moral, existe-t-il aussi dans le domaine des êtres spirituels? Parmi eux, en trouve-t-on

1. Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt (Ps. XIII, 3).

au moins un qui soit un être nécessaire, n'ayant par conséquent jamais pu être plongé dans le néant et ne pouvant pas y tomber, pas plus que la lumière ne peut devenir l'obscurité?

Oui, cet être existe, et c'est mon Dieu. Voilà, la troisième idée que mon esprit conçoit de lui. Le blanc ne peut pas être noir; le noir ne peut pas être blanc; la main droite ne peut pas être la main gauche; la gauche ne peut pas être la droite; la grandeur ne peut pas être la petitesse; la petitesse ne peut pas être la grandeur.

Parmi ces impossibilités, signalons-en une qui nous amène à Dieu. L'être ne peut pas ne pas être. Il est impossible que celui qui est ne soit pas.

Or, ô mon âme, écoute le mystère et adore! Un jour Moïse fit à Dieu cette question : Seigneur, si on me demande qui vous êtes, que répondrai-je? Et Dieu de lui dire : *Je suis celui qui suis*[1]; tu m'appelleras : *Celui qui est*[2].

Cette parole, d'une profondeur divine, signifie que Dieu est l'être en substance, en essence; étant la substance il ne peut pas plus ne pas exister que le néant ne peut par lui-même se donner une existence quelconque.

Arrêtons-nous ici, et résumons nos trois preuves, en remontant de la troisième à la seconde, de la seconde à la première.

O Dieu, vous êtes parce qu'étant celui qui est, vous ne pouvez pas ne pas être!

O Dieu, étant nécessaire et n'ayant par conséquent aucune autre cause que votre être lui-même, c'est vous qui êtes la cause de tout : pas une créature n'existe sans vous, tellement que, si vous retiriez d'elle votre volonté qui veut qu'elle soit, à l'instant elle retomberait dans le néant.

Non seulement, ô mon Dieu, vous puisez dans votre être adorable de quoi faire que le néant passe à l'existence, mais encore, dans votre vie qui est immobile, tant elle est

1. Ego sum qui sum (Ex. III, 14).
2. Qui est (Ex. III, 14).

satisfaite d'elle-même, vous trouvez la puissance de mouvoir tout ce qui se meut sur la terre et au ciel!

Que me reste-t-il donc à moi, ver de terre qui viens de faire ces réflexions, si ce n'est la consolation de me prosterner devant vous, et de dire : O grand Dieu, vous êtes le principe de ma vie, et sans vous pas une goutte de sang ne circulerait dans mes veines, pas une pensée ne naîtrait dans mon esprit!

O Dieu, vous êtes le principe de mon être, et sans vous je quitterais la catégorie des créatures existantes pour rentrer dans celle des êtres purement possibles!

O Dieu, vous êtes l'être nécessaire et sans cause, et moi je dépends de vous, et par vous je dépends d'une foule de personnes et de choses!

Faites que, pour vous rendre gloire, je sache me plonger dans l'abîme de mon néant! Faites qu'en mon âme se reproduise quelque chose de la céleste scène décrite par ces paroles de saint Jean : *Ils ne cessaient de dire jour et nuit : Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu tout-puissant, qui était, qui est et qui doit venir! Et lorsqu'ils rendaient gloire, honneur, bénédiction à Celui qui est assis sur le trône, qui vit dans les siècles des siècles, les vingt-quatre vieillards se prosternaient devant Celui qui est assis sur le trône, et ils adoraient Celui qui vit dans les siècles des siècles; et ils jetaient leurs couronnes devant le trône disant : Vous êtes digne, Seigneur, notre Dieu, de recevoir gloire, honneur, puissance, parce que vous avez créé toutes choses; et que, par votre volonté, elles étaient et elles ont été créées*[1].

1. Et requiem non habebant die ac nocte, dicentia : Sanctus, Sanctus, Sanctus Dominus Deus omnipotens, qui erat, et qui est, et qui venturus est. Et cum darent illa animalia gloriam, et honorem, et benedictionem sedenti super thronum, viventi in sæcula sæculorum, procidebant viginti quatuor seniores ante sedentem in throno, et adorabant viventem in sæcula sæculorum, et mittebant coronas suas ante thronum, dicentes : Dignus es Domine Deus noster, accipere gloriam, et honorem, et virtutem, quia tu creasti omnia, et, propter voluntatem tuam, erant et creata sunt (Apoc. IV, 8-11).

§ IV. — Dieu, infinie perfection.

O mon Dieu, ô vous que je dois voir un jour, et qui êtes déjà, en attendant que je vous voie, la délectation de mon esprit et de mon cœur, aidez-moi à parler encore de votre divine existence!

Ce que nous avons dit jusqu'à présent revient à ces quelques pensées : Tout en ce monde est en mouvement. Il faut bien qu'il y ait un Être mystérieux qui, ne recevant la vie de personne, la communique à toute créature. Cet Être adorable, immobile moteur, c'est Dieu.

Tout en ce monde a une cause; il faut donc un Être suprême qui, lui, ne soit causé par aucun autre et qui existe par la force même de son essence increéée. Celui-là, c'est vous, ô mon Dieu; vous que personne n'a fait, qui ne vous êtes pas fait vous-même; vous, l'éternel principe de tout ce qui existe!

Rien en ce monde n'est nécessaire : un roi succède à un roi, un pape succède à un pape, une fourmi remplace une fourmi; et quand une créature a disparu de la scène, on ne s'aperçoit pas même de sa disparition. Rien donc n'est nécessaire, excepté Celui sans qui rien ne serait, excepté Celui qui ne peut pas ne pas être, parce qu'il est Celui qui est. Encore une fois, Celui-là c'est vous, mon Dieu; vous qui possédez, dans votre nature même, la raison de votre être!

Mais ce n'est pas tout. Saint Thomas donne deux autres preuves de cette divine existence. Essayons de les développer.

Les créatures ont toutes reçu de leur Créateur une certaine mesure de perfections; c'est pourquoi l'Écriture nous dit que *le Seigneur*, après les avoir fait sortir du néant, *jugea et déclara qu'elles étaient bonnes*[1].

Ces perfections semblent graduées à l'infini. La lampe

1. Viditque Deus cuncta quæ fecerat et erant valde bona (Gen. I, 31).

qui éclaire la cabane du pauvre a déjà quelque lumière. Cette lumière s'efface devant l'éclat des lustres brillants qui illuminent le palais des rois. Cet éclat disparaît à son tour devant les éblouissantes clartés du soleil. Le soleil lui-même, dans les régions qu'il habite, n'est peut-être qu'un point obscur en face des étoiles qui jettent à profusion la prodigieuse intensité de leurs feux sur un rayon immense que l'éloignement nous empêche d'apprécier.

L'herbe des champs a déjà quelque beauté. Elle le cède néanmoins à l'humble violette. La violette ne peut pas lutter avec le lis resplendissant de blancheur; et le lis lui-même disparaît presque devant ces massifs de fleurs où la main de l'homme a réuni toutes les nuances de la beauté.

L'humble passereau a son chant, mais il est bien modeste. Comment le comparer à celui de la fauvette? Et celle-ci ne doit-elle pas se taire devant le rossignol?

La simple raison est déjà, dans la personne humaine, une belle faculté. Combien plus belle encore quand elle est enrichie par la culture et l'instruction! Que dire lorsque le génie y ajoute ses splendeurs!

Et c'est ainsi que, dans notre vaste univers, on peut monter presque indéfiniment du moins parfait au plus parfait. Cette hiérarchie des êtres a nécessairement un terme où il faut s'arrêter, et là trouver une perfection qui surpasse toutes les autres et ne puisse être surpassée par aucune.

Cette perfection incomparable, cet être supérieur et sans égal, c'est Dieu; Dieu sur qui nous ne pourrions pas jeter un regard sans tomber dans une éternelle extase d'admiration.

Sur la perfection ou plutôt sur l'infinie plénitude des perfections de Dieu, exposons ici quelques idées, qui contribueront, espérons-le, à tourner nos âmes vers cet Être à jamais adorable.

Remarquons, *premièrement*, qu'en Dieu les perfections sont d'un autre genre que dans les créatures; ou plutôt

elles ne sont d'aucun genre : elles ont une nature absolument à part.

Prenons un malheureux emprisonné depuis sa naissance dans un cachot complètement obscur. Supposez que, dans cette prison ténébreuse où rien de la lumière n'a jamais pénétré, on pratique une imperceptible fente par laquelle se glisse, non pas la clarté, mais un je ne sais quoi qui permette à l'œil de constater que les ténèbres, tout en restant ténèbres, ne sont cependant plus aussi épaisses. Cette ombre de jour, qu'on me permette de dire plutôt cet atome de moindre obscurité, ne donnerait au prisonnier aucune idée de la lumière.

Cet homme, faites-le sortir enfin de sa clôture, et dites, en lui montrant le soleil : La voilà, la lumière ! Surpris, extasié, il s'écriera : Je n'en avais aucune idée ; car jusqu'à présent ce qui avait été donné à mes yeux était non le jour, mais la nuit !

Voilà où nous en sommes relativement à Dieu. Assurément nous avons quelque idée de la beauté, car la nature, parée par le Créateur pour nous réjouir, se montre belle à nos regards. Mais toute beauté créée n'est qu'une ombre, en face de la beauté divine qui ne ressemble à rien de ce que nous appelons beau.

De même, parce qu'il y a des créatures particulièrement bonnes, nous avons une certaine conception de la bonté. Mais si nous pouvions voir la bonté de Dieu, nous nous écririons : Ah ! bonté de la créature, vous ne nous aviez donné aucune idée de la bonté du Créateur !

Nous pourrions ainsi parcourir et regarder une à une toutes les perfections dont les reflets nous entourent ; devant chacune nous serions obligés de répéter : Oh ! vous n'êtes pas la perfection de mon Dieu, car sa perfection est telle que rien ne saurait nous en donner une idée.

C'est ce qui a fait dire aux saints que, dans le ciel, les élus jouissent, en face de Dieu, d'une éternelle surprise. La surprise, quand elle a pour objet une chose agréable à la-

quelle on ne s'attendait pas, est un plaisir ajouté à celui que l'objet procure. Eh bien, Dieu est si étonnamment parfait, si unique dans son être, que les Bienheureux, après mille siècles de contemplation, seront aussi stupéfaits qu'au premier instant de leur entrée dans le ciel.

Remarquons *secondement* que la perfection de Dieu consiste dans l'essence même de ce qui est parfait.

De nos jours, une savante distillation est parvenue à ravir aux plantes leur essence, c'est-à-dire l'extrait qui condense leur vertu odoriférante. C'est ainsi qu'on obtient l'essence de roses. Pour remplir de cette liqueur précieuse un petit flacon, il faut un monceau de ces fleurs; mais aussi le parfum en est si exquis qu'une seule goutte est suffisante pour embaumer longuement une multitude d'objets.

Grossière comparaison en vérité! Notre Dieu est l'essence infinie dans laquelle nous découvrons, non pas les qualités, mais la nature même, la nature infinie de tout ce qui est aimable. Si nous pouvions le contempler, nous verrions non pas seulement un être beau, mais la beauté même à l'état de personnage vivant; non pas seulement un être majestueux, mais la majesté en personne; non pas seulement un être juste, grand, puissant, saint, mais la justice, la grandeur, la puissance, la sainteté.

Ce qui met le comble à la splendeur de la Divinité, c'est qu'en elle tout est ramené à une parfaite et éternelle unité. En ce monde, nous ne pouvons pas jouir à la fois de toutes les perfections créées. Si cela nous était possible, s'il nous arrivait de pouvoir, en un seul et même instant, rassasier nos yeux de toutes les beautés de la nature, rassasier nos oreilles de toutes les harmonies, rassasier notre esprit de toutes les pensées agréables, rassasier notre cœur de toutes les affections légitimes, il est à croire que nous mourrions de plaisir et de joie. Ce plaisir et cette joie ne seraient cependant rien en comparaison des émotions délicieuses produites par la vue de Dieu. Car en lui nous embrasserons d'un seul regard le beau, le bon, le grand,

le doux, le fort, le juste, en un mot tout, et tout réuni en une seule et indivisible essence.

Voilà le Dieu que les hommes oublient et qu'ils dédaignent. Puissent nos humbles considérations ouvrir de temps en temps l'œil d'une âme humaine, pour que de loin il contemple par la foi quelque chose de cette Divinité qui éternellement occupera tous les hommes! Les damnés seront à jamais désolés d'être séparés d'elle; les élus à jamais enivrés au torrent de ses infinies perfections.

§ V. — Dieu, suprême ordonnateur.

L'apôtre saint Paul nous parlant de l'existence de Dieu, s'exprime en ces termes : *Ce que l'on peut savoir de Dieu, est connu des hommes, car Dieu le leur a manifesté. En effet, les perfections invisibles de Dieu aussi bien que son éternelle puissance et sa divinité sont devenues visibles depuis la création du monde*[1].

C'est de ce genre d'arguments que nous nous sommes servis jusqu'à présent pour redire : Il existe un Dieu.

De fait, afin de nous rappeler cette vérité suprême, nous avons considéré dans la création : un universel mouvement qui suppose un Être suprême donnant la vie à tout et ne la recevant de personne; une succession indéfinie de causes et d'effets qui nous fait remonter jusqu'à un personnage adorable n'ayant, lui, aucun auteur de son Être, et existant par lui-même; enfin une hiérarchie de perfections graduées se terminant nécessairement par une nature infiniment parfaite, modèle et principe de toute bonté et de toute beauté créées.

Il est une dernière preuve de votre existence, ô mon Dieu! Nous allons l'exposer en deux mots.

1. Quod notum est Dei, manifestum est illis; Deus enim illis manifestavit. Invisibilia enim ipsius, a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta, conspiciuntur; sempiterna quoque ejus virtus, et divinitas (Rom. I, 19, 20).

Quiconque étudie attentivement le monde et tout ce qu'il renferme, y découvre sans peine un gouvernement caché qui conduit toutes choses à leur terme avec une invariable sagesse et une inéluctable force. Il existe donc un esprit supérieur à toute créature, une intelligence sans bornes, une volonté maîtresse, un suprême ordonnateur de tout ce qui est créé, et c'est Dieu.

Entrons dans quelques détails et arrêtons-nous d'abord aux créatures privées de raison et de liberté, telles que les animaux qui peuplent la terre; ensuite à celles qui n'ont qu'une vie végétative, comme la plante, ou qui ne possèdent par elles-mêmes aucun mouvement, comme la pierre et les métaux.

Dans ce monde inintelligent ou inerte nous découvrons une admirable ordonnance de toutes choses.

Les animaux ont leur instinct, leur vie, leurs lois, leurs inclinations et leurs mœurs dont ils ne s'écartent pas. Ils n'ont ni l'esprit, ni la réflexion, ni la liberté comme l'homme; et cependant ils sont si perspicaces, si habiles, si constants dans leurs habitudes que souvent on est tenté de leur supposer plus d'intelligence qu'à l'homme.

L'oiseau connaît son climat et trouve moyen de n'en jamais sortir. A l'approche de l'hiver, si les régions qu'il habite lui sont trop froides, il en gagne d'autres plus chaudes : un instinct absolument sûr le conduit juste au terme. Le printemps venu, le voilà de retour. C'est pour lui le moment de se multiplier et de peupler les airs d'une progéniture nouvelle. Combien alors ses instincts se montrent merveilleux! Quelle main d'homme pourrait construire ce nid que lui-même prépare avec un soin et une habileté qui prévoient tout?

L'abeille est plus industrieuse que nous ne le serons jamais. Elle vit en famille et travaille au bien commun avec une adresse et un dévouement que nous n'égalerions pas. La fourmi, elle aussi, a ses mœurs et son industrie. On trouve des insectes qui, pour échapper à la rigueur du

froid, s'enfoncent en terre juste à la profondeur que la gelée ne peut atteindre, comme si un instinct prophétique leur faisait prévoir quelle sera la rigueur du prochain hiver.

Nous pourrions parcourir ainsi tout le règne animal, nous constaterions qu'il ressemble à une immense et merveilleuse machine faite de pièces vivantes qui toutes, depuis l'être microscopique jusqu'à l'éléphant du désert, fonctionnent avec une immuable régularité.

Et que dire du règne végétal! Que dire de ces secrets admirables renfermés dans chaque semence; de ces lois mystérieuses en vertu desquelles les grains jetés en terre produiront les uns le froment qui nous nourrit, les autres des fruits savoureux, d'autres encore des fleurs odoriférantes! Que dire de cette sorte d'intelligence manifestée par la plante lorsqu'elle enfonce et dirige ses racines dans les veines du sol où elle trouvera sa nourriture, lorsqu'elle tourne ses feuilles et ses fleurs du côté où l'air et la lumière lui viendront avec plus d'abondance!

Que dire de la régularité avec laquelle la pierre se précipite pour retourner à son centre, aussitôt qu'elle devient libre! Que dire de l'eau qui coule, aussi longtemps qu'elle n'a pas trouvé son niveau; de la mer qui pousse ses vagues jusqu'à une limite tracée qu'elle ne franchit jamais; et des astres qui tournent sur nos têtes, sans jamais s'écarter de leurs immuables voies!

En vérité, si l'on considère cet admirable fonctionnement de toutes choses, on est forcé de s'écrier : Qui êtes-vous donc et où êtes-vous, ô Être mystérieux, dont la sagesse préside à cet arrangement parfait de tout un monde? Il faut, ô gouverneur et organisateur de toutes choses, qu'infinie soit votre intelligence, infinie votre puissance, infinie votre force! Ce ne peut être que vous, ô mon Dieu, ô éternelle et vivante cause de tout ce qui est et de tout ce qui vit!

Mais si l'on trouve, dans les créatures privées de raison,

ces innombrables traces de l'Être divin, plus éclatantes encore sont les preuves que nous donne de son existence l'ordre moral établi sur les intelligences. Un des traits les plus remarquables de cet ordre est l'inéluctable force avec laquelle tous les desseins des hommes libres sont ramenés à certaines fins qu'ils n'ont pas prévues eux-mêmes, et qu'ils atteignent infailliblement quoique librement.

Que le Seigneur ait su régler selon sa volonté et faire aboutir à sa gloire tous les mouvements des êtres dépourvus de liberté, c'est admirable sans doute; néanmoins on conçoit l'invariable succès du souverain Maître auprès de créatures qui ne peuvent pas lui opposer une contradiction volontaire, puisqu'elles ne sont pas libres. Mais qu'il ait fait les hommes libres, qu'il leur ait laissé toute facilité de lui résister et de s'écarter de ses lois, et que, malgré cela, il soit toujours sûr de ramener dans les voies de sa Providence les actions humaines les plus opposées à ses vues, c'est incontestablement le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre.

Or, ce chef-d'œuvre existe, et il est de tous les temps et de tous les lieux. Partout et toujours nous voyons que, dans les affaires humaines, sous la main et la conduite de Dieu, tout converge vers sa gloire et vers le bien des élus.

Adam pèche et entraîne dans son péché l'humanité entière. C'est incontestablement une catastrophe à nulle autre pareille. Mais, ce malheur, le plus grand de tous, devient l'occasion de la plus bienfaisante des bénédictions, c'est-à-dire de la rédemption opérée par le Fils de Dieu.

Contre ce divin Rédempteur la malice humaine réunit ce qu'elle a de plus méchant et de plus cruel. Animés et guidés par Satan, les ennemis de Jésus-Christ, agissent en toute liberté sous un Dieu tout-puissant, et n'omettent rien pour anéantir le Sauveur et son œuvre. Or, ce sont précisément les efforts de leur haine qui donnent à cette œuvre divine son dernier perfectionnement, et c'est la mort de Jésus-Christ qui triomphe de la mort.

A côté de ces marques éclatantes de l'empire de Dieu sur les choses morales dans les phases les plus grandioses de l'histoire humaine, il en est d'autres qui se multiplient à l'infini dans l'ordinaire de la vie. S'il nous était donné d'étudier, dans le détail, toutes les existences humaines, nous reverrions sans cesse, avec une admiration toujours nouvelle, une secrète Providence conduisant à des fins inévitables les actions les plus libres de l'homme.

C'est ce qui a dicté au bon sens humain ce proverbe si connu et si profond : *L'homme s'agite et Dieu le mène;* conformément à cette parole de nos saints Livres : *Le cœur de l'homme dispose sa voie; mais c'est au Seigneur de diriger ses pas* [1].

Considérant toutes ces merveilles du monde physique et du monde moral, le Prophète-Roi en tire cette conclusion : *O Dieu, je vous reconnais à la magnificence de vos œuvres et je vous bénis* [2] !

Voici son sublime et poétique langage que chacun de nous peut s'approprier à la gloire de notre commun Maître :

Bénis le Seigneur, ô mon âme! Seigneur mon Dieu, que vous êtes grand dans votre magnificence! Vous êtes couvert de la lumière comme d'un manteau. Vous étendez les cieux comme un pavillon. Les eaux demeurent suspendues autour de votre sanctuaire. Les nuées sont votre char; vous marchez sur l'aile du vent. A votre menace les eaux ont fui; au bruit de votre tonnerre, elles se sont écoulées. Vous envoyez des fontaines dans les vallons; leurs eaux coulent à travers les montagnes. Elles désaltèrent les bêtes sauvages; elles étanchent la soif de l'onagre. Sur leurs bords habitent les oiseaux du ciel; ils font entendre leurs voix au milieu des feuillages. Vous faites germer pour les troupeaux l'herbe de la prairie, et les moissons pour l'homme. Vous faites naître de la terre

1. Cor hominis disponit viam suam, sed Domini est dirigere gressus ejus (Prov. XVI, 9).

2. Quam magnificata sunt opera, tua, Domine!... Benedic, anima mea, Domino (Ps. CIII, 24, 35).

le vin qui charme son cœur. Vous lui donnez les parfums qui embellissent son visage, et le pain qui le nourrit. Vous arrosez les arbres des forêts, les cèdres du Liban plantés par vos mains. Là sont les nids des oiseaux; là, les sapins offrent un asile aux hérons. Les sommets des montagnes sont la route des chamois; les trous tortueux des rochers le refuge des animaux timides. La lune marque les temps, le soleil connaît l'heure de son coucher. Vous amenez les ténèbres et voilà la nuit. Alors les bêtes des forêts se glissent dans l'ombre. Les lionceaux rugissent vers leur proie et demandent à Dieu leur pâture. Le soleil se lève; les animaux sauvages se retirent et s'enfoncent dans leurs tanières. L'homme sort alors pour le travail du jour, et pour cultiver ses champs jusqu'au soir.

O Dieu, que vos œuvres sont magnifiques! Vous avez tout accompli dans votre sagesse; la terre est remplie de vos bienfaits. Que la gloire du Seigneur subsiste à jamais! Que le Seigneur se réjouisse dans ses œuvres[1]!

1. Benedic, anima mea, Domino. Domine Deus meus, magnificatus es vehementer. Amictus lumine sicut vestimento. Extendens cœlum sicut pellem, qui tegis aquis superiora ejus; qui ponis nubem ascensum tuum, qui ambulas super pennas ventorum... Ab increpatione tua fugient (aquæ), a voce tonitrui tui formidabunt... Qui emittis fontes in convallibus; inter medium montium pertransibunt aquæ. Potabunt omnes bestiæ agri; expectabunt onagri in siti sua. Super ea volucres cœli habitabunt; de medio petrarum dabunt voces... Producens fænum jumentis, herbam servituti hominum; ut educas panem de terra, et vinum lætificet cor hominis, ut exhilaret faciem in oleo, et panis cor hominis confirmet. Saturabuntur ligna campi, et cedri Libani quas plantavit; illic passeres nidificabunt, herodii domus dux est eorum; montes excelsi cervis, petra refugium herinaciis. Fecit lunam in tempora; sol cognovit occasum suum. Posuisti tenebras, et facta est nox; in ipsa pertransibunt omnes bestiæ silvae : catuli leonum rugientes ut rapiant, et quærant a Deo escam sibi. Ortus est sol, et congregati sunt, et in cubilibus suis collocabuntur. Exibit homo ad opus suum, et ad operationem suam usque ad vesperam. Quam magnificata sunt opera tua, Domine! Omnia in sapientia fecisti; impleta est terra possessione tua... Sit gloria Domini in sæculum; lætabitur Dominus in operibus suis (Ps. CIII, 1-32 passim).

CHAPITRE III

DIEU EST CELUI QUI EST.

Tout est digne de Dieu dans la sainte Écriture, dans cette divine Lettre écrite par le Créateur lui-même à l'adresse de ses enfants qui habitent la terre. Sans doute, il s'est servi de secrétaires, et chacun de ces auteurs inspirés peut dire avec David : *Ma langue est la plume d'un écrivain qui écrit rapidement*[1]; mais à ces glorieux écrivains le Seigneur a si exactement, si rigoureusement dicté sa divine pensée, il les a si efficacement poussés à écrire sous sa propre dictée, il les a si puissamment assistés dans la rédaction de leur travail, qu'en vérité, tout ce que contient la Bible est sorti de la bouche de Dieu même.

Pour le dire en passant, de prétendus savants ont, de nos jours, jeté sur cette inspiration des Livres saints leurs subtiles analyses qui, au regard des esprits faibles dans la foi, ont obscurci l'éclat des Écritures. N'importe ! Nuages épais pour certains yeux, vaines vapeurs pour d'autres, ces essais d'erreur n'ont rien enlevé à l'éblouissante lumière de la vérité que voici : toute l'Écriture, dans toutes ses parties, est réellement la propre parole de Dieu; par conséquent, toutes les parties dont elle se compose sont divines comme la parole de Dieu elle-même.

Certains passages plus particulièrement sublimes trahissent plus sensiblement aussi la divinité de leur auteur. En voici un qu'il est impossible de lire sans s'écrier : Dieu ! c'est Dieu qui a dit cela !

Écoutons le Seigneur parlant à Moïse : *Le cri des enfants d'Israël est venu jusqu'à moi, et j'ai vu l'affliction dont les accablent les Égyptiens. Mais viens, et je t'enverrai à Pharaon, afin que tu ramènes de l'Égypte mon peuple, les enfants d'Israël.*

1. Lingua mea, calamus scribæ, velociter scribentis (Ps. XLIV, 2).

Et Moïse dit à Dieu : Qui suis-je, moi, pour aller à Pharaon, et pour ramener de l'Égypte les enfants d'Israël?

Dieu lui dit : Je serai avec toi et voici le signe qui prouvera que je t'ai envoyé : lorsque tu auras ramené mon peuple de l'Égypte, tu immoleras à Dieu sur cette montagne.

Moïse dit à Dieu : Voilà que j'irai vers les enfants d'Israël et je leur dirai : Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous. S'ils me disent : Quel est son nom? que leur dirai-je?

Dieu dit à Moïse : Je suis Celui qui suis. Il ajouta : Tu diras ainsi aux enfants d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous[1].

Je suis Celui qui suis[2] : voilà donc, ô mon Dieu, la mystérieuse et insondable définition que vous avez daigné donner de vous-même à votre serviteur Moïse.

Et vous n'avez pas craint de n'être pas compris de votre peuple ignorant; car vous avez prononcé cette mystérieuse parole : *Tu diras aux enfants d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous*[3].

Il faut donc croire que cette révélation : *Dieu est celui qui est,* loin d'être au-dessus de la portée du peuple, est le premier mot à servir, quand on parle du Tout-Puissant. C'est pourquoi l'apôtre saint Jean fait ainsi s'exprimer le Seigneur : *Je suis l'alpha et l'omega, le commencement et la fin, dit le Seigneur Dieu, qui est, qui était et qui sera*[4].

1. Clamor ergo filiorum Israël venit ad me; vidique afflictionem eorum, qua ab Ægyptiis opprimuntur. Sed veni, et mittam te ad Pharaonem, ut educas populum meum, filios Israël, de Ægypto. — Dixitque Moyses ad Deum : Quis sum ego ut vadam ad Pharaonem, et educam filios Israël de Ægypto? — Qui dixit ei : Ego ero tecum; et hoc habebis signum, quod miserim te : cum eduxeris populum meum de Ægypto, immolabis Deo super montem istum. — Ait Moyses ad Deum : Ecce ego vadam ad filios Israël, et dicam eis : Deus patrum vestrorum misit me ad vos. Si dixerint mihi : Quod est nomen ejus? quid dicam eis? — Dixit Deus ad Moysen : Ego sum qui sum. Ait : Sic dices filiis Israël : Qui est, misit me ad vos (Ex. III, 9-15).

2. Ego sum qui sum (Ibid. 14).

3. Sic dices filiis Israel : Qui est, misit me ad vos (Ibid. 14).

4. Ego sum Alpha et Omega, principium et finis, dicit Dominus Deus, qui est et qui erat, et qui venturus est, omnipotens (Apoc. I, 8).

Sainte Catherine de Sienne, écrivant au pape Grégoire XI, ne craint pas de s'exprimer à peu près en ces termes : « Très Saint Père, avant tout, persuadez-vous que Dieu est Celui qui est, et que vous êtes celui qui n'est pas. » Ce conseil donné par une sainte à un Pape, l'Apôtre le donne à tous les hommes : *Si quelqu'un, veut s'approcher de Dieu, il doit croire que Dieu est*[1].

Mais qu'y a-t-il donc de si éloquent et de si salutaire dans cette idée de Dieu, pour qu'on en fasse la notion fondamentale de la vérité et qu'il faille dire aux hommes : Avant tout, rappelez-vous que Dieu est Celui qui est?

Pour répondre, commençons par une réflexion préliminaire. En général, quand un homme est sous la dépendance de quelqu'un qui lui donne tout, son premier devoir et son premier intérêt demandent qu'il reconnaisse cette dépendance, et que jamais il ne rêve une émancipation qui, en le rendant à lui-même, le rendrait à la misère.

Voilà notre situation vis-à-vis de Dieu. Notre dépendance est telle que, sans ce grand Dieu, nous serions non pas appauvris, non pas diminués, mais anéantis. Car il est l'Être et nous sommes le néant.

Cette conviction, cette claire vue de l'Être et du néant est, qu'on me permette de l'affirmer, le principe de l'éternelle félicité des saints comme de la glorification du Seigneur en eux et par eux.

Au ciel, les élus contemplent à découvert une vérité qui pour nous est un insondable mystère : ils voient l'Être divin, l'Essence divine; et de même que, si nous pouvions pénétrer les secrets de la nature du soleil, nous comprendrions peut-être comment et pourquoi toute lumière et toute chaleur nous viennent de lui ; de même, au plus haut des cieux, les anges et les saints, pénétrant la Divinité, voient qu'elle est non pas seulement la chaleur et la lumière, non pas seulement la beauté physique et

1. Credere enim oportet accedentem ad Deum quia est (Heb. XI, 6).

morale, mais l'Être lui-même, l'Être substantiel et incréé.

Constatant que Dieu est celui qui est, ils voient en même temps qu'eux-mêmes sont des je ne sais quoi qui ne peuvent s'appeler ni être ni néant : ni être, parce que ce qu'ils possèdent en fait d'existence, bien que cette existence soit dans son genre absolument réelle, n'est cependant qu'un simple reflet du seul vrai Être substantiel ; ni néant, parce que ce qu'ils reçoivent de l'irradiation divine leur suffit pour donner réellement quelque chose, et quelque chose de subsistant.

Ce double regard qu'ils jettent, d'un côté sur l'océan infini de l'Être éternel, et d'un autre sur la parcelle d'existence qui leur est octroyée, suffit aussi pour les faire vivre dans une éternelle extase d'admiration, d'humilité, de reconnaissance, de louange et d'amour ; et c'est en cela que consiste la gloire extérieure du Tout-Puissant en même temps que la félicité de ses créatures. C'est ce que saint Jean, dans l'Apocalypse, nous révèle en ces termes magnifiques : *Alors les vingt-quatre vieillards, qui sont assis sur leur trône devant Dieu, tombèrent sur leur face et adorèrent Dieu, disant : Nous vous rendons grâces, Seigneur, Dieu tout-puissant, qui êtes, qui étiez et qui devez venir, parce que vous avez saisi votre grande puissance et que vous régnez*[1].

Comme les chrétiens doivent mériter et commencer en ce monde la vie éternelle, il est utile et nécessaire qu'eux aussi aient quelque sentiment de l'Être de leur Dieu et de leur propre néant, afin qu'à l'exemple des citoyens du ciel ils rendent à Dieu toute sa gloire et reçoivent l'abondance des biens accordés par lui-même à quiconque le glorifie.

Un jour, un pieux personnage, pour faire comprendre à

1. Et viginti quatuor seniores, qui in conspectu Dei sedent in sedibus suis, ceciderunt in facies suas, et adoraverunt Deum, dicentes : Gratias agimus tibi, Domine Deus omnipotens, qui es, et qui eras, et qui venturus es, quia accepisti virtutem tuam magnam, et regnasti (Apoc. XI, 17).

ses disciples que nous ne sommes rien et que Dieu est tout, imagina l'apologue suivant : Il y avait sur le bord du chemin, dit-il, un fragment de cristal. Les rayons du soleil vinrent, et tombant sur le débris le rendirent si brillant que son éclat éblouissait les yeux. Aussitôt le cristal, pris d'orgueil, cria à tout venant : Admirez-moi, je suis l'astre du jour! Pour punir sa sotte vanité, quelqu'un ramassa des grains de poussière, en fit avec de la salive un peu de boue qu'il jeta sur le cristal impertinent. Dès lors, tout l'éclat disparut et révéla en disparaissant que le soleil en était la source.

Image de ce qu'est l'homme quand il oublie que Dieu seul est Dieu; que ce grand Dieu est la source unique qui, possédant la plénitude du véritable être substantiel, en répand quelque reflet sur notre néant pour qu'à notre manière nous existions. Aveuglés par l'orgueil et par les nuages qui nous cachent Dieu, nous nous croyons quelque chose parce que nous ne voyons pas Celui qui est.

Rappelons-nous qu'il dit à Moïse : *Déclare aux enfants d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous* [1]. Alors nous pourrons répéter avec le prophète Isaïe : *Toutes les nations sont devant lui comme si elles n'étaient pas, et il les considère comme le néant et le vide* [2]; et avec le Psalmiste : *Mon être est comme un néant devant vous* [3]. Alors aussi, nous rendant de la sorte justice à nous-mêmes, nous renverrons à Dieu la gloire qui lui est due.

Pour assurer ce résultat, ne craignons pas de sonder à nouveau cette parole qui renouvelle sans cesse l'éternelle extase des Bienheureux : Dieu est celui qui est.

1. Dices filiis Israel : Qui est, misit me ad vos (Exod. III, 14).
2. Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei (Is. XL, 17).
3. Et substantia mea, tanquam nihilum ante te (Ps. XXXVIII, 6).

CHAPITRE IV

L'ÊTRE DE DIEU.

Il peut paraître téméraire de vouloir expliquer une vérité aussi inexplicable que celle-ci : *Dieu est l'Être.* Cependant, puisque le Seigneur, comme nous l'avons plusieurs fois remarqué, a voulu que l'on dise de lui : *Celui qui est* [1], et qu'il s'est appelé : *Je suis Celui qui suis* [2], il faut croire qu'il y a dans l'intelligence humaine une aptitude à entrevoir une telle vérité, et aussi que Dieu lui-même est tout disposé à montrer à sa créature quelques rayons de cette divine lumière.

Commençons donc; et, pour nous faire comprendre, recourons à une comparaison.

Mais quoi! Une comparaison! Est-il raisonnable de comparer Dieu à quoi que ce soit de créé? N'y a-t-il pas entre cet Être adorable et la créature une distance incommensurable, infinie? Par conséquent toute comparaison de la créature avec le Créateur n'est-elle pas un mensonge, une absurdité, une sorte de blasphème?

On pourrait le penser. Mais puisque le Très-Haut lui-même, pour s'expliquer humainement avec les hommes ses enfants, a daigné se comparer tantôt à un père occupé de sa famille, tantôt à un roi gouvernant des empires, tantôt à un chef d'armée en lutte contre l'ennemi, tantôt à un doigt mystérieux indiquant à chaque être sa route, tantôt à une main puissante s'appesantissant sur nous, tantôt à un bras redoutable frappant de grands coups, tantôt à un feu dévorant, tantôt à un souffle léger, tantôt à quelque

1. Qui est (Ex. III, 14).
2. Ego sum qui sum (Ex. III, 14).

autre créature de son choix, pourquoi ne l'imiterions-nous pas? Pourquoi craindrions-nous de recourir à l'image qui est la créature, pour avoir quelque idée du type qui est le Créateur?

Donc une comparaison pour nous aider quelque peu à saisir le sens de ce grand mot : Dieu est l'Être.

Je suppose qu'en un lieu privilégié de la terre soient réunies toutes les beautés naturelles : la montagne couverte d'une neige éternelle et levant jusqu'au ciel ses sommets majestueux; le vaste océan, ici calme et brillant comme un miroir immense, là furieux et soulevant ses vagues pleines d'écume; tout ce que la végétation terrestre a de plus magnifique : des forêts superbes, des parcs émaillés de fleurs, de riches moissons; tout ce que l'art humain a pu inventer pour embellir la nature : édifices grandioses, fontaines jaillissantes, jets d'eau artistement ménagés, et mille autres merveilles; enfin, tout ce que la race humaine a de plus séduisant : des beautés incomparables, relevées par d'incomparables ornements.

Quel spectacle! Mais la nuit l'enveloppe avant qu'on ait pu le voir : le soleil est caché; pas de lumière; un immense voile de ténèbres couvre toutes ces splendeurs. Dès lors qu'elles échappent à nos regards, on peut dire que pour nous elles ne sont rien.

Tout à coup le soleil, devançant son heure, apparaît resplendissant. Il est, lui, la lumière, et il la répand avec une sorte d'intelligence sur ces créatures obscurcies qui semblaient l'attendre. Aussitôt le foyer lumineux distribue à toutes les variétés de ce tableau la part de beauté qui leur revient : aux fleurs leur éclat, et à chacune d'elles sa couleur; aux vastes forêts les mille nuances de leur feuillage et les cimes inégales de leurs arbres séculaires; à la montagne neigeuse sa majesté; à la mer ses flots écumants ou ses eaux transparentes; et à chacune des créatures humaines, rassemblées dans ce paradis terrestre, sa beauté, sa démarche, son vêtement, ses attraits.

Subitement, sur un ordre du Créateur, le soleil disparaît aussi brusquement qu'il était apparu. A l'instant même évanouissement de tout éclat, retour dans l'ombre : l'incomparable vision se replonge dans le néant.

Avant d'arriver au terme de notre comparaison, c'est-à-dire à notre grand Dieu, il faut faire ici deux remarques.

Dans cette scène fantastique, le soleil est en quelque sorte la lumière subsistante. Des couleurs qu'il distribue, et qu'il se plaît parfois à étaler dans nos arcs-en-ciel, il n'en possède aucune, et il les a toutes. Il n'a ni le bleu de l'azur, ni l'éclat de la pourpre, ni la verdure de nos champs, ni l'émail de nos fleurs. Cependant toutes ces beautés sont réunies en lui à un degré suréminent, dans la plénitude de la lumière dont il est le centre radieux.

De leur côté, les créatures qu'il éclaire ont quelque chose de lui, mais ne sont pas lui. C'est de lui qu'elles tiennent leur couleur, leur apparence, leur éclat, mais aucune d'elles ne peut dire : Je suis lumière comme le soleil est lumière. Et la preuve en est que, lorsqu'il cesse de luire, elles cessent de paraître.

Maintenant laissons la comparaison grossière, et passons à la réalité : élevons-nous jusqu'à Dieu.

Il est au centre de son univers, ou plutôt il est partout. Il demeure présent, non pas sous une forme particulière, mais dans l'éternelle plénitude de toutes les perfections. Il n'est ni la beauté seule, ni la bonté, ni la grandeur, ni la majesté, ni la force, ni la puissance, ni la grâce, ni aucune perfection en tant que perfection séparée et limitée. Il est tout cela en même temps, mais dans une unité très simple, comme le soleil est toute couleur dans la simplicité de la lumière.

Et qu'êtes-vous donc, daignez me le dire, vous que j'appelle mon Dieu? — *Je suis Celui qui suis.*

Vous êtes donc l'Être, l'Être subsistant? — Oui, je le suis. Rien n'est sans moi. *Je suis le Seigneur et il n'y en a*

pas d'autre. Je forme la lumière et je crée les ténèbres. Je suis le Seigneur, moi seul ai tout fait[1].

O Dieu, ô grand Dieu, puisque j'ai commencé à vous parler, comme Abraham votre serviteur je continuerai, bien que je sois cendre et poussière. Vous êtes l'Être, assurez-vous. Il existe donc une substance qui est l'Être même, à l'état de nature vivante? — Oui, et c'est moi : Je suis Celui qui est. Je suis Celui de qui on a écrit : *Il appelle ce qui n'est point comme ce qui est*[2].

Si je vous comprends bien, mon Dieu, de même qu'on peut affirmer d'une pierre qu'elle est matière, d'un ange qu'il est esprit, du soleil qu'il est lumière, ainsi l'on doit dire de vous que vous êtes l'existence même? — Oui, et c'est pourquoi me comparant au soleil qui te donne la lumière, j'ai voulu que l'on écrive de moi : *Le Seigneur lui-même sera ta lumière éternelle. Ton soleil ne s'obscurcira plus, ta lune ne diminuera plus. Le Seigneur sera pour toujours ta lumière*[3].

Mais alors, Seigneur, que sommes-nous donc, nous créatures? — Vous êtes des êtres, mais vous n'êtes pas l'Être. En présence de votre Dieu, chacun de vous doit s'écrier : *Devant vous, Seigneur, ma substance est comme le néant*[4].

Nous sommes donc, ô Être des êtres, relativement à vous, ce qu'est ce je ne sais quoi que l'on appelle la couleur d'une fleur, couleur qui n'est qu'un reflet de la lumière, mais qui n'est pas la lumière elle-même? — Vous dites la vérité, ô créatures, ou plutôt vous ne la dites pas, parce que votre comparaison est grossière infiniment! Vous n'êtes que de pâles reflets de l'Être. Vous existez vraiment; mais votre existence n'est pas la mienne : elle n'est que

1. Ego Dominus et non est alter, formans lucem et creans tenebras Ego Dominus faciens omnia hæc (Is. XLV, 6, 7).
2. Vocat ea quæ non sunt, tanquam ea quæ sunt (Rom. IV, 17).
3. Erit tibi Dominus in lucem sempiternam. Non occidet ultra sol tuus et luna tua non minuetur, quia erit tibi Dominus in lucem sempiternam (Is. LX, 19, 20).
4. Et substantia mea, tanquam nihilum ante te (Ps. XXXVIII, 6).

l'ombre, et moi je suis l'éternelle plénitude. C'est pourquoi j'ai déclaré par la bouche de mon prophète : *Comprenez que c'est moi-même qui suis... C'est moi qui suis, c'est moi qui suis*[1].

O Majesté suprême! O vous qui parlez ainsi de vous-même, oserai-je vous demander de nous dire ce que vous pensez de nous, de nous vos créatures? — Voici comment le prophète, mon porte-voix, s'est exprimé à votre sujet : *Les nations sont devant lui comme une goutte d'eau dans un vase d'airain, comme un grain de sable dans une balance. Les îles sont comme la poudre légère... Tous les peuples sont devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas; ils sont pour lui comme le vide et le néant... La terre est son trône, et en sa présence les mortels sont comme des insectes... C'est lui qui regarde en pitié la science des philosophes*[2].

Puisqu'il en est ainsi, ô mon Dieu, le fondement de notre religion et le principe de la gloire qui vous est due ne serait-ce pas cette pensée : vous êtes l'Être et *nous sommes comme le néant*[3]? — Assurément; et c'est pourquoi, en exprimant votre foi, vous commencez toujours par ces paroles : *Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, de toutes les choses visibles et des invisibles*[4].

Mais pourquoi donc, Seigneur, cette vérité sublime est-elle voilée à nos yeux? — Parce que vous êtes encore dans les ombres de la foi, et que ces ombres lumineuses, vous les obscurcissez par vos passions terrestres. Tout à l'heure vous me compariez au soleil venant tout à coup illuminer

1. Intelligatis quia ego ipse sum... Ego sum, ego sum (Is. XLIII, 10, 11).
2. Ecce gentes quasi stella situlæ et quasi momentum stateræ reputatæ sunt; ecce insulæ quasi pulvis exiguus... Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei... Qui sedet super gyrum terræ, et habitatores ejus sunt quasi locustæ.. Qui dat secretorum scrutatores quasi non sint (Is. XL, 15-24).
3. Tanquam nihilum ante te (Ps. XXXVIII, 6).
4. Credo in unum Deum Patrem omnipotentem, factorem cœli et terræ visibilium et invisibilium (Symb. Nicæn.).

un monde. Si alors, parmi les spectateurs, s'était trouvé un aveugle, il n'eût rien vu, mais en entendant les cris d'admiration de toute une foule, il aurait dit : Je crois! Croyez de même, et plus tard, si vous vivez et mourez avec un cœur pur, vous verrez.

Vraiment, Seigneur! Il viendra un temps, ou plutôt une éternité, où je pourrai voir, contempler et admirer : admirer l'Être; contempler l'irradiation de l'Être; et, comme effet de cette irradiation divine, voir des ombres d'êtres sortis du néant, maintenus au-dessus de ce néant par l'action créatrice et conservatrice de Celui qui est? — Oui, ô créature humaine, je te promets ce spectacle éternel, si tu vis dans la foi et dans la pureté! Alors, comme tous mes anges et mes saints, tu seras humble devant moi et tu me rendras gloire, vraiment gloire; car tu comprendras que je suis Celui qui est, et que tu es celui qui n'est pas. Alors tu feras partie de cette phalange humble et glorieuse dont il est écrit : *Ils ne cesseront de dire jour et nuit : Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu tout-puissant, qui était, qui est et qui doit venir! Et lorsque ces animaux mystiques rendaient gloire, honneur et bénédiction à Celui qui est assis sur le trône et qui vit dans les siècles des siècles, les vingt-quatre vieillards se prosternaient devant Celui qui est assis sur le trône, et ils adoraient Celui qui vit dans les siècles des siècles, et ils jetaient leurs couronnes devant le trône disant : Vous êtes digne, Seigneur notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et puissance, parce que vous avez créé toutes choses, et que par votre volonté elles étaient, et elles ont été créées*[1].

1. Et requiem non habebant die ac nocte, dicentia : Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus omnipotens, qui erat, et qui est, et qui venturus est. Et cum darent illa animalia gloriam, et honorem, et benedictionem sedenti super thronum, viventi in sæcula sæculorum, procidebant viginti quatuor seniores ante sedentem in throno et adorabant viventem in sæcula sæculorum, et mittebant coronas suas ante thronum, dicentes : Dignus es, Domine Deus noster, accipere gloriam, et honorem, et virtutem, quia tu creasti omnia, et, propter voluntatem tuam, erant et creata sunt (Apoc. IV, 8-11).

Seigneur, je reçois de votre bouche divine cette promesse sacrée. En attendant que je sois admis à l'éternelle vue de votre Être et de mon néant, je me plongerai dans les obscurités et les clartés de la foi; je mettrai mon plaisir à le croire : je suis un reflet; vous êtes l'Être essentiel. A force de croire à ce mystère, je finirai par l'entrevoir; et l'entrevoyant, j'entrerai dans l'humiliation de mon néant et dans la glorification de votre Être suprême.

Je méditerai ces paroles de saint Paul : *Maintenant nous voyons à travers un miroir en énigme; mais alors nous verrons face à face. Maintenant demeurent la foi, l'espérance, la charité. Elles sont trois; mais la plus grande des trois c'est la charité*[1].

Je me rappellerai aussi cette promesse de saint Jean : *Maintenant nous sommes les enfants de Dieu; mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore. Nous savons que, quand il viendra dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est*[2]. Et, comme c'est surtout par le cœur que l'on vous connaît, Seigneur, selon cette parole : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu*[3]! je tâcherai de vous aimer pour mériter de vous voir un jour à découvert, dans cette patrie où les élus chantent sans se lasser jamais : *Nous vous rendons grâces, Seigneur, Dieu tout-puissant, qui êtes, qui étiez et qui devez venir*[4].

1. Videmus nunc per speculum in ænigmate; tunc autem facie ad faciem. Nunc cognosco ex parte; tunc autem cognoscam, sicut et cognitus sum. Nunc autem manent fides, spes, charitas, tria hæc; major autem horum est charitas (I Cor. XIII, 12, 13).

2. Charissimi, nunc filii Dei sumus; et nondum apparuit quid erimus. Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est (I Joan. III, 2).

3. Beati mundo corde : quoniam ipsi Deum videbunt (Math. V, 8).

4. Gratias agimus tibi, Domine Deus omnipotens, qui es, et qui eras et qui venturus es (Apoc. XI, 17).

CHAPITRE V

DIEU EST LA GRANDEUR INFINIE.

Dieu est Celui qui est. De cette parole incomparable de majesté, tirons une conclusion en faveur de l'infinie grandeur de notre souverain Seigneur et Maître.

Commencez par vous représenter l'immense surface de notre globe, dominée par la prodigieuse étendue du monde sidéral : le ciel, éclairé par un nombre incalculable d'étoiles différentes; la terre enrichie d'une infinité d'arbres, de plantes, de rivières, de mines, et d'une si étonnante variété de créatures. En regardant, songez que Dieu a fait *de rien* ce merveilleux ensemble : *C'est du néant qu'il a tiré tout ce que le monde renferme*[1]. Cette vérité ne vous plonge-t-elle pas dans l'admiration? Au milieu d'un désert aride, Moïse par un simple geste fit jaillir un ruisseau du centre de la pierre sèche. Aussitôt un million de personnes se pressent devant ce rocher, autant pour repaître leurs yeux d'un spectacle si extraordinaire que pour apaiser leur soif dévorante. Jugez par là quelle merveille ce doit être de faire jaillir, non pas une fontaine du sein d'un bloc pierreux, mais l'univers entier du néant lui-même.

Si on nous racontait que les astres n'étaient que des atomes de poussière avant de devenir tels que nous les voyons, et que Dieu, par un mot de son infinie puissance, leur a donné les dimensions et l'aspect qu'ils présentent actuellement à nos regards, une pareille nouvelle nous immobiliserait dans la stupéfaction. Pouvez-vous donc n'être pas surpris si je vous dis que Dieu a formé de rien, non seulement les astres du ciel, mais encore tout ce qu'il y a de créatures dans l'univers?

Entre l'être et le non-être l'abîme est si large qu'il n'a point de bornes. Aussi faut-il une puissance plus consi-

1. Ex nihilo fecit illa Deus (II Mac. VII, 28).

dérable pour faire de rien des atomes de poussière que pour convertir ces atomes en corps célestes, car enfin, il y a toujours quelques proportions entre le ciel et un atome, puisque l'un et l'autre sont compris dans un même genre, celui de créatures, et qu'ils ont entre eux certaines qualités qui leur sont communes; tandis qu'il n'y a, ni ne peut y avoir nul rapport, nulle proportion, entre ce qui est et ce qui n'est pas. De l'un à l'autre il existe une immense et infinie distance, qui ne peut être franchie que par un pouvoir immense et infini.

Il faut donc que notre Dieu soit un maître bien puissant et bien absolu, puisque le néant même est pour lui un fonds inépuisable d'où il tire tout ce qu'il veut : *C'est de rien qu'il fait toutes choses.* Je défie tous les rois, tous les monarques ensemble de faire de rien une seule feuille d'arbre, une petite paille, un brin d'herbe ; et je suis sûr que s'ils l'entreprenaient, ils n'en viendraient pas à bout avec toute leur force et toute leur adresse. De rien on ne peut rien faire, cela est certain. Cependant c'est de ce rien que notre Dieu a formé cet univers si grand et si vaste qui jette notre esprit dans le dernier étonnement.

Levez les yeux vers le ciel pendant la nuit, et admirez cette brillante armée d'astres divers. Sachez que le ciel étoilé est d'une telle étendue que son tour mesure des millions de millions de lieues; et l'on a quelque raison de croire que le ciel empyrée, habité par les élus, est autant supérieur au firmament par son immensité que le firmament lui-même surpasse en grandeur les globes inférieurs qui nous dominent. Aussi, lorsque l'Écriture veut nous faire la description de cet heureux royaume, elle ne nous en donne point de mesures particulières, elle n'a recours qu'à des exclamations : *O Israël, que la maison de Dieu est grande, et combien le lieu qu'il possède est étendu! Il est élevé, il est immense, il est infini*[1]. Cette belle et charmante demeure est

1. O Israël, quam magna est domus Dei, et ingens locus possessionis ejus! Magnus est, et non habet finem (Bar. III, 24, 25).

si vaste qu'elle semble n'avoir point de bornes. Cependant c'est de rien que Dieu l'a faite; et, faite de rien, c'est en outre sur le rien qu'elle est appuyée, ou plutôt fondée depuis tant de siècles, comme les autres corps célestes qui tournent au-dessous d'elle.

N'est-ce pas là encore un ouvrage qui démontre une puissance souveraine? En effet, tous les architectes du monde sauraient-ils, avec tout leur art, faire tenir dans le vide et sans lien un fil d'araignée? Le créateur de l'univers, lui, tient suspendue sur le néant l'énorme et prodigieuse masse des étoiles et des soleils.

Pour nous faire une idée de sa puissance, regardons la terre. Par rapport aux sphères supérieures, elle n'est qu'un point imperceptible, centre de l'immense et suprême circonférence du monde. Eh bien, ce point si minuscule n'a pas moins de neuf mille lieues de circuit. Et Dieu le tient suspendu, sans appui, sur le vide; car, selon la remarque de Job : *Dieu balance la terre sur le néant*[1]. Quelles doivent donc être la grandeur et la perfection de cet Être divin, puisque son pouvoir est si grand et si absolu!

Je prétends davantage. Ce Seigneur est si puissant qu'après avoir tiré toutes choses de rien, il peut encore les renvoyer toutes au néant, alors que les créatures, en réunissant leurs forces, sont incapables de détruire un seul atome. On dit que Milon de Crotone était si robuste qu'un jour il assomma d'un coup de poing un taureau de quatre ans. Quelle force n'aurait-il pas montrée, si prenant entre ses mains les cornes de l'animal il avait réussi à les écraser et à les jeter en l'air comme une poignée de poussière! Cependant, supposé qu'il eût pu le faire, il ne les aurait pas pour cela réduites au néant. Jugez par là quelle est la force du bras divin, qui peut sans effort, et pulvériser et anéantir, je ne dis pas un animal, un rocher, une haute montagne, mais la terre entière et toutes les créatures ensemble. Comme

1. Appendit terram super nihilum (Job, XXVI, 7).

affirme saint Paul : *Il peut en un clin d'œil détruire, renouveler et juger tout l'univers*[1].

On n'ignore pas qu'il faut bien moins d'effort pour abattre que pour construire. Ne voit-on pas les hommes les plus puissants, je veux dire les princes de la terre, réussir beaucoup plus aisément à détruire qu'à édifier? Et cependant, même dans la destruction, quelle n'est pas leur faiblesse! Que de ressorts ne doivent-ils pas mettre en mouvement pour faire la guerre! Combiner le plan de campagne, réunir les subsides, mobiliser les troupes, pourvoir aux approvisionnements, armer les soldats, accumuler les munitions : ils ont besoin de toutes les ressources de leur empire. Dieu, lui, n'a besoin de rien, car il ne lui coûte pas plus de créer que d'anéantir, d'anéantir que de créer : il est aussi puissant pour l'un que pour l'autre. La destruction du monde entier dépend d'un seul acte, du moindre signe de sa volonté.

Pour reconnaître davantage le pouvoir de Dieu, constatez qu'il n'a besoin d'aucun secours et qu'il opère sans moyens extérieurs. *Dieu paraît admirable dans sa force*[2], c'est le mot de Job. Il ne dit pas *dans une force étrangère*, mais *dans la sienne propre*. Voyez, je vous prie, combien il faut de travailleurs et d'instruments pour bâtir une maison, pour élever un dôme, pour appuyer un bastion, pour dresser une colonne. On raconte qu'un roi d'Égypte eut besoin d'employer vingt mille ouvriers pour faire construire et élever un obélisque. Après cela, les hommes ne devraient-ils pas rougir de donner le titre de très haut et très puissant à des princes qui ont besoin du secours de tant de bras, de tant de machines, pour élever un peu au-dessus du sol un vulgaire édifice?

Sans remonter à des siècles si éloignés du nôtre, l'architecte Fontana raconte avec force détails la méthode

1. In momento, in ictu oculi... et nos immutabimur (I Cor. xv, 52).
2. Deus excelsus in fortitudine sua (Job, xxxvi, 22).

qu'il employa, sous Sixte-Quint, pour élever, sur la place Saint-Pierre de Rome, un obélisque de vingt-six mètres. En voulant exalter son art ne semble-t-il pas avoir fait une satire de la faiblesse humaine? Quoi! quarante grues, soixante-cinq chevaux, quatre tours de grosses charpentes, une forêt de poutres, un monde d'ouvriers, qui tous de concert, au son d'une trompette, donnaient de la force aux leviers, aux poulies, aux cordages. Et pourquoi tout cela? Pour remuer un bloc de pierre, pour le dresser, pour le hisser enfin sur sa base, alors que notre Dieu, sans ouvriers, sans instruments, fait des choses incomparablement plus grandes et plus difficiles par un seul mot.

Qu'on réunisse actuellement vivants tous les hommes et que, par la vertu de leurs paroles, ils essaient de faire bouger seulement une paille tombée à terre. Jamais ils n'en pourront venir à bout. Quand même tous les hommes qui ont été, qui sont et qui peuvent être, se rassembleraient pour commander ensemble à cette paille de changer de place, elle y restera toujours, malgré tous leurs ordres. Dieu, au contraire, établit le mouvement partout, uniquement par la force de sa parole; aussi le Psalmiste s'est-il écrié : *C'est par la parole du Seigneur que les cieux ont été affermis, et toute leur force, toute leur beauté vient du souffle de sa bouche*[1]. Après cela, comment les hommes osent-ils se glorifier devant Dieu? Comment ne reconnaissent-ils pas ce qu'il est en voyant ce qu'il peut?

CHAPITRE VI

DIEU EST LA PERFECTION SUBSTANTIELLE ET VIVANTE.

Dans l'homme rien n'est substantiel, excepté sa nature d'homme. Le reste est accidentel et peut disparaître sans que l'être humain soit essentiellement changé.

1. Verbo Domini cœli firmati sunt; et spiritu oris ejus omnis virtus eorum (Ps. XXXII, 6).

Job, nous raconte l'Écriture[1], était, parmi les Orientaux, resplendissant de gloire. Avec la gloire, le bonheur semblait s'être attaché à lui pour ne plus le quitter. Cependant, hormis sa personne, tout ce qui touchait à son être n'était que d'emprunt. Aussi Satan, avec la permission de Dieu, n'eut-il pas de peine à le défigurer, tout en lui laissant sa nature intacte. La sérénité épanouie sur son visage s'éclipsa pour faire place à la laideur d'un lépreux. Sa brillante santé disparut comme une ombre : on ne vit plus qu'un corps affreux, couvert d'ulcères. Son âme elle-même devint méconnaissable : au lieu de la joie, la tristesse; au lieu de la majesté, une humiliation sans nom; au lieu du calme de la vertu, les agitations d'un cœur bouleversé de fond en comble.

Tant il est vrai que nous n'avons rien qui soit à nous, et que les qualités dont nous sommes si fiers nous sont attachées à la façon des couleurs fugitives d'une bulle de savon, qui s'évanouit sous le souffle d'un enfant.

Il n'en est pas ainsi de Dieu. En lui, tout subsiste; tout appartient au fond même de sa nature; rien n'est purement accidentel. Sa beauté n'est pas une qualité qui pourrait lui être enlevée, comme celle des hommes qu'un rien fait disparaître : elle lui est essentielle, parce que le Seigneur est naturellement beau, comme l'homme est naturellement homme.

Pareillement sa bonté, sa majesté, sa sainteté, sa grandeur, sa miséricorde, sa justice, et mille autres qualités encore, en lui ne sont pas des qualités. On ne dit pas de l'âme humaine qu'elle est une qualité de l'homme, car elle est essentielle à sa nature. De même les perfections divines ne sont pas des qualités de Dieu, car elles sont Dieu lui-même. A moins d'être anéanti, je ne puis pas cesser d'être une créature raisonnable, puisque tel est le fond même de mon être; de même, Dieu ne peut pas cesser d'être bon,

1. Job. I, 1 et seq.

d'être beau, d'être grand, d'être saint, d'être mille autres perfections encore, parce que ces perfections lui sont essentielles, comme il est essentiel à la lumière de luire et à la flamme de brûler. Que dis-je! Dieu pourrait faire que la lumière ne luise pas, que le feu ne brûle pas; mais malgré sa puissance infinie, il ne pourrait s'enlever à lui-même une seule de ses perfections, pas plus qu'il ne pourrait faire que le tout soit moins grand que la partie.

Ceci nous amène à une autre considération que nous tâcherons de faire comprendre en prenant encore l'homme pour terme de comparaison.

Il y a parmi les humains des êtres privilégiés qui possèdent si excellemment telle ou telle vertu, qu'on applique à leur personne le nom même de cette vertu. On dit d'un homme excessivement bon qu'il est la bonté même, d'un soldat extraordinairement courageux qu'il est la bravoure personnifiée, d'un magistrat parfaitement intègre qu'il est la justice incarnée.

Ces manières de parler ne sont que d'élogieuses exagérations; car il est évident que la justice ne subsiste pas vivante dans le magistrat qui est juste, que la bonté chez l'homme bon n'est pas un être individuel distinct. Ces perfections, si excellentes soient-elles, restent et resteront toujours des qualités purement morales qui ornent la personne sans lui être identifiées.

Autres sont les perfections divines. Chacune d'elles existe à l'état d'être vivant et personnel. Nous ne voulons pas dire assurément qu'il y ait en Dieu plusieurs individus distincts, vivant chacun de sa vie. Au contraire, Dieu est un, absolument un; mais dans cette unité tout est vivant, subsistant. Cette divine accumulation de perfections vivantes n'altère en rien la simplicité de Dieu, car en lui tout revient à un seul centre qui est l'être; et, dans ce centre, les attributs divins, en apparence les plus divers, sont comme ramassés pour ne faire qu'une seule et indivisible beauté.

Après cette explication, qui écarte l'idée de pluralité en Dieu, montrons que *chacune de ses adorables perfections est la personnification vivante d'une beauté morale.*

Si la bonté, au lieu d'être parmi les hommes une simple qualité n'ayant pas de vie propre, existait quelque part à l'état de personne animée et parlante, avec quelle force n'attirerait-elle pas les hommes, et comme ceux-ci seraient ravis de contempler cette bonté incarnée! Si les autres perfections morales venaient ainsi, chacune à son tour, faire leur apparition devant nous; si nous pouvions saluer successivement la beauté même, la justice en personne, la majesté vivante, la grandeur personnifiée, la force, la douceur, la clémence, la miséricorde, la sainteté, et les autres vertus morales devenues subsistantes et animées, quel ne serait pas notre ravissement!

Or, ce spectacle se voit en Dieu; car, en cette nature adorable, la charité subsiste et vit, la bonté subsiste et vit, toutes les perfections subsistent et vivent.

Les qualités morales, si on les juge par leur reflet dans les hommes, ne sont qu'une ombre informe auprès des perfections divines, comme notre être n'est que néant en comparaison de l'être de Dieu; ce qui a fait dire à Isaïe que *toutes nos justices ne sont que souillure devant Dieu* [1].

Dès lors qu'on envisage Dieu comme la subsistance incréée et infinie des perfections morales, on conçoit jusqu'à un certain point qu'il soit présent partout, et partout en entier. Car la justice est dans toutes les régions ce qu'elle est dans la mienne; or, la justice, la justice dans un sens supérieur à nos conceptions, c'est Dieu. La bonté est à l'orient ce qu'elle est à l'occident; or, la bonté c'est Dieu. En un mot la perfection est partout la même; or, la perfection c'est Dieu.

On conçoit en outre comment Dieu est la source de nos vertus. De même que l'Être divin, planant sur notre néant,

1. Quasi pannus menstruatæ universæ justitiæ nostræ (Is. LXIV, 6).

nous donne une existence créée, ombre de l'incréée; de même les perfections divines jetant leur divin reflet sur notre misère, produisent en nous une sorte de ressemblance avec la sainteté du Seigneur.

Cela vient de ce que Dieu est l'Être; puisqu'il est l'Être, il possède la substance incréée de tout ce qui est parfait, avec l'éternel pouvoir d'en répandre une image dans la créature.

CHAPITRE VII

DIEU EST LA VIE.

Dieu est vivant, lui-même nous le déclare. Il aime à nous dire et à nous redire dans les Écritures cette parole sacrée : *Je suis le Dieu vivant*[1].

Vivre c'est agir et avoir en soi le principe de l'action. D'une pierre gisant à terre on ne dit pas qu'elle vit, car elle ne se remue pas. Quand quelqu'un la soulève et la laisse ensuite retomber, malgré ce double mouvement, on persiste à affirmer que, de sa nature, elle est morte et inerte, car le mouvement ne lui vient pas d'elle-même, mais d'une cause étrangère.

D'un arbre au contraire, on assure qu'il vit, parce que la germination, l'action de la sève, la production des feuilles et des fruits, sortent de lui-même, sans qu'un agent extérieur soit obligé de lui prêter ce multiple mouvement.

L'animal a une vie plus parfaite, parce qu'il jouit de mouvements plus nombreux et d'actions plus fécondes : il voit, il entend, il marche, il court, il mange, il boit, il crie, il s'agite en tout sens, en un mot, il vit davantage que la plante.

L'homme est plus vivant encore, car il n'a pas seulement la vue, l'ouïe, la marche, la course, le boire, le

1. Et ecce sum vivens in sæcula sæculorum (Apoc. I, 18).

manger comme les animaux, mais encore il pense, il comprend, il combine, il entreprend, il travaille, il aime, il se réjouit, il s'attriste. C'est une incessante action, par conséquent une incessante vie.

Au-dessus de l'homme brille l'ange dont l'activité est plus simple et cependant plus forte. En lui rien de ces mouvements qui caractérisent l'être animal. On ne le voit ni se nourrir, ni se livrer à ces mille agitations physiques qui sont notre partage. Et cependant, répétons-le, il vit plus pleinement, plus fortement que nous. Pourquoi cela? Parce que son intelligence est plus forte que la nôtre. Il comprend mieux que nous, et il voit plus de choses que nous.

Sa volonté est plus énergique : ce qu'il veut, il le veut plus fermement, plus constamment, plus efficacement.

Son pouvoir est aussi plus grand que le nôtre. Nous pouvons, nous, remuer à notre gré cette portion de la matière qui est unie à notre âme et qui compose nos membres. Je puis à volonté tourner la tête à droite, la retourner à gauche, lever le bras, l'abaisser, en un mot, mouvoir mon corps. L'ange, lui, peut par un seul acte de volonté, déplacer les objets matériels qui l'entourent. Parmi les substances angéliques, il en est qui sont si puissantes que leur seul vouloir peut bouleverser la terre et les éléments, tant leur vie est active. Et cependant elle est tranquille, car pour remuer un monde ils n'auraient pas à s'agiter : de simples actes de volonté leur suffiraient.

Au-dessus de toutes ces vies se trouve Celui qui est la vie des vies : et c'est vous, ô mon Dieu!

Dieu est immensément, infiniment vivant; seul un esprit divin pourrait comprendre la plénitude de vie que possède chacune de ses perfections.

Vie de son intelligence. Il sait tout, il pense à tout, il comprend tout, il considère tout. Il connaît le nombre des grains de sable de la mer et des cheveux de notre tête. Tous les hommes sont présents à son esprit comme si

chacun était seul au monde. Que dis-je! Ces milliers et ces milliers de phénomènes intimes qui se passent dans ma tête d'homme : mes pensées, mes demi-pensées, mes imaginations, mes impressions, mes vouloirs, mes consentements, mes résistances, tout lui est présent. En moi, ni une opération de l'âme, ni un mouvement du corps qui ne lui soient présents, parfaitement et éternellement présents : il pèse tout; il retient tout; il juge tout.

Vie de sa volonté. Dieu veut; il veut le bien, et le veut dans tous ses détails et dans tout son ensemble. Il veut tout ce qui se passe de bon en ce monde. Il veut le mal innocent, tel que la maladie parmi les hommes, parce qu'il s'en sert pour un bien. Il ne veut pas directement le mal coupable, c'est-à-dire le péché, mais il veut le permettre et ne le permet qu'en vue du bien. Il veut toutes les lois qu'il porte; il en veut l'observation dans les plus minces détails.

Il veut, et sa volonté s'applique à la plus minime des actions qu'il me commande. Quand un cheveu tombe de ma tête, il le veut. Si le moment de prier est venu pour moi, il veut que je prie. Sa volonté me suit dans toutes mes voies, et s'attache à chacun de mes pas. L'application qu'il me fait de son divin vouloir ne l'empêche pas de particulariser la même application à toutes ses autres créatures. Sa présence d'esprit, si l'on ose ainsi parler, est incommensurable, et il n'est pas un homme sur la terre qui ne puisse et ne doive dire à chaque instant : En ce moment, la volonté de mon Dieu plane sur moi en même temps que son intelligence; je suis sous l'empire, sous les ordres, sous la surveillance de cet œil divin, de ce divin vouloir.

Vie de son cœur. Le cœur de Dieu n'est distinct ni de son intelligence ni de sa volonté. Sa volonté et son vouloir réunis, forment en son être non pas une impression, car Dieu n'est pas impressionnable comme nous le sommes, mais un je ne sais quoi de divin qui lui fait sen-

tir les choses. Il les sent à sa manière, d'un sentiment mystérieux, incompréhensible, qui n'altère en rien ni sa tranquillité, ni son immutabilité, et qui cependant est si fort, que si l'univers en recevait quelque chose, il s'ébranlerait jusque dans ses fondements. C'est ce sentiment qui, au temps du déluge, fit dire à Dieu *qu'il se repentait d'avoir fait l'homme, qu'il était dans le fond de son cœur touché d'une douleur immense et qu'il se décidait à inonder la terre*[1].

Vie de sa puissance. L'ange peut, par le seul acte de sa volonté, remuer les corps et influencer les âmes, sans enlever cependant à ces dernières leur liberté. A bien plus forte raison, Dieu le peut-il également. Et ce qu'il peut, il le fait. Sachez-le bien, âme chrétienne, pas une feuille ne tombe de l'arbre, pas une pensée ne se produit dans notre esprit, pas un cheveu ne pousse sur notre tête, pas un astre ne bouge dans les cieux, pas un rayon de soleil ne descend sur la terre, pas un ange ne pense ce qu'il pense et ne veut ce qu'il veut, sans que le Dieu vivant et tout-puissant soit au fond de n'importe quelle vie créée, pour mouvoir ce qui se meut.

Toute comparaison de Dieu avec la créature est inconvenante, surtout quand le terme de cette comparaison est une créature sans raison. Permettez-moi cependant, mon Dieu, de recourir, pour faire comprendre un peu que vous êtes la vie des vies, à une image certes bien informe et en même temps bien indigne de vous.

Dans ces machines inventées par l'industrie moderne qui en est si fière, nous voyons que chaque pièce a son mouvement propre. La roue y décrit des cercles, les ovales tournent en ovales, les pistons poussent en avant puis reculent : c'est une agitation aussi variée que régulière. Mais

1. Pœnituit eum quod hominem fecisset in terra. Et tactus dolore cordis intrinsecus : Delebo, inquit, hominem quem creavi, a facie terræ, ab homine usque ad animantia, a reptili usque ad volucres cæli ; pœnitet enim me fecisse eos (Gen. VI, 7).

le principe de tous ces mouvements est la vapeur, fluide qui, agité lui-même, remue tout le reste.

Pardonnez-nous, mon Dieu, si nous vous disons que, dans l'univers, appelé par l'Église *une immense machine*[1], vous êtes ce moteur mystérieux qui remue toutes les pièces. Votre divin Esprit n'a-t-il pas écrit : *La sagesse est plus mobile que tout ce qui est mobile. A cause de sa pureté, elle atteint toutes choses; car elle est la vapeur de la vertu de Dieu, et une émanation sincère de la clarté du Dieu tout-puissant*[2].

Allons plus loin. Dieu n'est pas seulement vivant, *il est la vie elle-même,* la vie à l'état de substance increéée.

En Dieu, nous l'avons dit, rien n'est accidentel, tout est essentiel, tout est Dieu. La justice c'est Dieu; la bonté c'est Dieu; la majesté c'est Dieu; la beauté c'est Dieu; la sainteté c'est Dieu. Dieu est l'éternelle subsistance de toutes les perfections. Il est l'Être.

Dans cet Être adorable, ce ne sont pas seulement les perfections qui se confondent avec Dieu et qui sont Dieu lui-même, ce sont aussi les actions.

En Dieu, penser n'est pas, comme chez nous, une occupation ajoutée à la nature et pouvant cesser sans que l'être pensant cesse lui-même. La pensée de Dieu est un être vivant, elle est Dieu comme tout le reste.

En Dieu la volonté est Dieu, et son vouloir est Dieu également. En Dieu l'amour est Dieu, et l'acte de cet amour est également Dieu.

O merveille! Ces opérations mystérieuses que nous appelons vouloir, penser, aimer, agir, ne sont pas des actes simplement accidentels : elles existent quelque part à l'état d'être substantiel. Si je pouvais les voir, je m'écrie-

1. Summæ parens clementiæ, mundi regis qui machinam... (Brev... sabbato ad Mat. Hymnus).

2. Omnibus enim mobilibus mobilior est sapientia; attingit autem ubique propter suam munditiam. Vapor est enim virtutis Dei et emanatio quædam est claritatis omnipotentis Dei sincera (Sap. VII, 24, 25).

rais : Voilà un personnage qui s'appelle vouloir, qui s'appelle penser, qui s'appelle agir, qui s'appelle vivre.

Or, tout cela se voit en Dieu. Il n'est pas seulement vivant, *il est la vie*. Si je vous voyais, ô grand Dieu, je verrais en vous ce que c'est que comprendre, ce que c'est qu'aimer, ce que c'est que vouloir, en un mot, ce que c'est que vivre.

Nous constatons dans la nature que l'accidentel est produit par le substantiel. Le soleil, qui est lumière, projette sur les objets terrestres quelque chose de sa lumière; le vent, qui est mouvement, donne son mouvement aux vagues de la mer et au vaisseau. Ainsi en est-il de vous, grand Dieu! Vous êtes la vie, et tout ce qui vit ne vit que par quelque influence reçue de votre vitalité. Si cette vitalité incréée se retirait en vous, sans plus rien nous donner, à l'instant même l'univers serait mort : plus un mouvement, plus une parole, plus une pensée, plus un vouloir, plus une action.

C'est pourquoi vos Prophètes s'écrient : *Seigneur, vous avez fait en nous toutes nos œuvres*[1]. *C'est dans votre lumière que nous verrons la lumière*[2]. *O hommes, vous êtes du néant, et votre œuvre vient de ce qui n'est pas*[3]!

C'est ainsi que vous faites comprendre, ô mon Dieu, comment nous tous, pauvres hommes, si fiers de nos pensées et de nos actions, nous sommes insensés, aveugles, superbes et injustes! O mon Dieu, si votre vie ne planait pas sur moi, je n'aurais plus en partage que la mort : morte serait mon intelligence; morte serait ma volonté; morte serait mon âme! Puissé-je désormais vous offrir ma vie que je ne reçois que de vous, ô Dieu vivant!

1. Omnia enim opera nostra operatus es nobis (Is. XXVI, 12).
2. In lumine tuo videbimus lumen (Ps. XXXV, 10).
3. Ecce vos estis ex nihilo, et opus vestrum ex eo quod non est (Is. XLI, 24).

CHAPITRE VIII

DIEU EST LA VIE, MÊME DES PÉCHEURS.

Nous venons de voir ensemble, bon et pieux lecteur, ce spectacle grandiose : notre Dieu tout-puissant qui, au milieu de son univers et du fond de son Être incréé, donne à toutes les créatures leur existence, leur mouvement et leur vie, selon cette parole de l'Apôtre : *C'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons, et que nous sommes* [1].

Cette vérité peut faire naître dans l'esprit humain cette objection : Si rien ne se fait sans que Dieu soit le premier moteur et la première cause de l'action produite, si chaque fois que je pense, que je veux et que j'agis, c'est mon Dieu qui me donne de penser, de vouloir, et d'agir, ne doit-on pas en conclure qu'il est la cause, non seulement de nos actes bons, mais encore de nos péchés?

Nullement! Bien qu'il soit la vie de tout être humain, même pécheur, Dieu n'est pour rien dans le péché de l'homme.

Plusieurs comparaisons nous feront entrevoir quelque chose de cette vérité mystérieuse. Un musicien habile saisit son instrument et se met à le manier avec une dextérité parfaite. Hélas! l'instrument est détérioré : il n'en sort guère que des sons discordants. Cette discordance a pour cause non pas la main du joueur, mais les défauts de l'objet dont elle se sert.

Un navigateur expérimenté lance son navire sur les flots pour entreprendre un long et périlleux voyage. Soudain, le navire fait naufrage, parce que secrètement quelque chose a manqué aux pièces qui le composent. Le naufrage est imputable non pas au capitaine, mais au vice de construction.

Un chef d'armée engage une bataille, après avoir com-

1. In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus (Act. XVII, 28).

biné parfaitement ses plans ; mais ses soldats sont des anémiques qui ne peuvent supporter les fatigues d'une campagne. L'insuccès de la guerre provient alors, non pas du chef qui a commandé, mais de la troupe qui a mal exécuté.

Ces exemples nous conduisent à l'affirmation suivante : lorsque les causes secondes sont en défaut, c'est à elles qu'il faut imputer le mal et non pas au principal agent, si celui-ci a eu de bonnes raisons pour donner l'impulsion malgré tout.

Éclairés par ce principe, revenons à notre grand Dieu, et parlons d'abord *des maux physiques* qui se produisent sous son action toute-puissante. Voici un jardin luxueux dont on a voulu faire une merveille de la nature ; des arbres de grand prix y sont artistement plantés et disposés, mais ces arbres mal soignés sont tous malades. Le Créateur leur donne tout ce qu'il leur faut pour qu'ils croissent ; malgré cette action divine, la plantation végète. A qui la faute? Non pas à Celui qui a fourni de quoi vivre, mais au jardinier qui n'a pas su entretenir la plante.

Dieu ne veut qu'indirectement et accidentellement ce qu'il y a de défectueux dans les êtres matériels, car il lui est impossible de vouloir directement autre chose que le bien. S'il veut le mal physique, cela ne peut donc être qu'indirectement, c'est-à-dire en vue d'un bien, et d'un bien supérieur. Quand il n'arrête pas les causes du mal, par exemple, s'il laisse le corps humain déjà malade se désorganiser jusqu'à la mort, c'est pour ne pas déroger à chaque instant à l'ordre général tel qu'il l'a établi. Quand il n'empêche pas les calamités de fondre sur la société, c'est pour le châtiment des uns et le mérite des autres. Ainsi dans sa sagesse et sa bonté, notre Dieu possède le secret de faire contribuer au bien tout ce qu'il veut ou permet de mal dans le monde physique.

Et *le monde moral,* que faut-il en penser? Que dire du mal qui s'y produit? Que dire des péchés? Que dire des homicides, des impuretés, des sacrilèges, des colères, des

vengeances, des crimes de tout genre dont la terre est inondée? Est-ce Dieu qui est l'auteur de ces affreux désordres? Le penser, le dire serait un épouvantable blasphème.

Remontons au mystère de la liberté humaine. Cette liberté, Dieu nous l'a donnée. Nous l'avons reçue pour en bien user et devenir, en un certain sens, les auteurs de notre récompense. Toutefois nous pouvons en user mal, car nous sommes libres d'une liberté dont ici-bas la condition est de pouvoir choisir entre le bien et le mal.

Quoique Dieu ne veuille pas le mal moral, il ne l'empêche pas de se produire, car il ne pourrait l'empêcher qu'en entravant ou plutôt qu'en anéantissant la volonté humaine et sa liberté. Nous sommes, relativement à Dieu, ce que serait, relativement à son chef, le soldat qui aurait reçu une arme excellente, avec le redoutable pouvoir d'en user soit pour trahir, soit pour servir.

A l'homme ainsi armé de sa liberté, Dieu fournit tout ce qu'il faut pour vivre moralement. C'est lui qui nous donne incessamment de penser, de vouloir, d'agir. De tout son cœur, il désire que nous employions au bien ces facultés que l'on pourrait appeler les fournitures de vie. Pour que nous en fassions bon usage, aux secours de la nature il ajoute ceux de la grâce.

Néanmoins nous restons libres, libres d'exploiter ces ressources dans un sens contraire à la fin pour laquelle Dieu nous les a données, libres de nous servir, par exemple, des lumières accordées à notre intelligence pour concevoir de mauvaises pensées, des forces fournies à notre volonté pour former de mauvais desseins, et de la vigueur de notre bras pour les exécuter.

Quand nous abusons du don de Dieu pour nous tourner contre Dieu, ce n'est certes pas Dieu qui est la cause de ce désordre; c'est notre liberté capable de se tourner soit à droite soit à gauche; comme je ne serais pas cause de la marche défectueuse d'un homme à qui j'aurais procuré les ressources nécessaires pour aller droit et loin, si cet

homme, par suite d'une volontaire ivresse, tombait en chemin.

Mais ces actes libres et mauvais, dont Dieu n'est pas la cause en tant qu'ils sont mauvais, ne lui sont-ils pas au moins imputables par le fait qu'il les permet? Certes non. Un père ayant pour fils un enfant prodigue peut laisser cet ingrat, pour le faire mieux revenir à résipiscence, s'enfoncer de plus en plus dans la débauche; cela ne l'empêche pas de condamner le désordre moral dans lequel cet enfant se plonge. Ainsi en est-il de Dieu. Il peut abandonner et souvent il abandonne le pécheur à ses passions, soit pour l'amener à la conversion, soit pour aboutir à d'autres fins providentielles; en aucun cas il ne veut le péché que d'ailleurs il châtie. Pourquoi? Parce que le péché est le déshonneur du Créateur et le mal de la créature : deux choses que l'Être souverainement ami de lui-même et des hommes refusera éternellement de vouloir et d'approuver.

Que les pécheurs se servent, en péchant, des ressources vitales que le Seigneur leur donne, c'est une raison de plus pour que ce grand Dieu ait horreur de leurs crimes. Que dirions-nous d'un pauvre qui se servirait d'une de nos aumônes pour acheter de quoi nous nuire; d'un serviteur qui abuserait de nos bontés pour être d'autant plus infidèle; d'un enfant qui ferait tourner contre nous les ressources provenant de l'éducation dont nous sommes les auteurs? Nos bienfaits deviendraient le principe et la cause de notre indignation et de nos colères.

C'est précisément ainsi que notre Dieu est provoqué. Oh! comme ses enfants prodigues le rendent malheureux et terrible! Ils l'affligent et l'irritent en proportion de la grandeur et de l'excellence des dons de vie qu'ils profanent, après les avoir reçus de sa main.

Voilà pourquoi le péché des anges a été incomparablement plus odieux au Seigneur que celui des hommes. C'est pourquoi aussi, parmi les hommes, ceux-là sont plus haïs-

sables dans leurs péchés, qui possèdent plus d'intelligence et de dons naturels. Aussi le Seigneur parlant à Israël, qui était son peuple privilégié, lui adresse-t-il, par la bouche du prophète Ezéchiel, ce sanglant reproche : *Tu es une maison qui m'exaspère*[1].

Le lecteur nous permettra-t-il de finir par une réflexion qui n'est pas essentielle à notre sujet, mais qui ne lui est pas non plus étrangère.

Quel peuple a plus reçu de Dieu que la France? N'est-elle pas l'Israël du Nouveau Testament? N'a-t-elle pas, plus que beaucoup d'autres nations, retourné contre Dieu les dons de Dieu? Elle aussi mérite ce titre : *Domus exasperans*. Car il est naturel que le Seigneur soit exaspéré, quand il voit ses grands bienfaits devenus les instruments de grands péchés.

Toutefois ne désespérons pas : *en Dieu, rapides sont les transitions de la justice à la miséricorde*[2]. Nous voyons, dans les Prophètes, qu'après les plus terribles menaces il passe, comme sans raison, aux plus magnifiques promesses. N'est-ce pas pour nous faire entendre que ses bontés n'ont pas d'autre principe et d'autre cause que lui-même? Osons donc espérer qu'ayant exaspéré notre Dieu nous finirons par exciter sa pitié, et que les riches dons naturels qu'il nous a faits seront un jour de nouveau consacrés à sa gloire, au lieu d'être mis au service du péché.

CHAPITRE IX

DIEU EST UN EN NATURE ET TROIS EN PERSONNES.

O mon Dieu, les heureuses créatures qui ont le bonheur de vous contempler face à face, s'extasient et s'extasieront éternellement devant vous; devant vous, parce que dans

1. Domus exasperans (Ezech. II, 5, 6, 8; III, 9, 26, 27; XII, 2).
2. Misericordia et ira ab illo cito proximant (Eccli. V, 7).

votre *nature essentiellement une* se trouvent réunies toutes les beautés à la fois; devant vous, parce que, malgré votre indivisible unité, vous vivez *trois en personnes,* jouissant de toutes les joies d'une incomparable famille!

Joignons-nous un instant à ces bienheureux admirateurs et essayons, ne pouvant faire mieux, de balbutier encore quelques mots sur la divinité à la fois une et trine de notre Créateur.

Puisque le Seigneur a voulu que ses créatures, surtout celles qu'il a faites raisonnables, participent à sa ressemblance, cherchons quelque part, dans la nature humaine, un de ces vestiges de la Trinité divine.

Voici saint Ignace de Loyola. Supposons-le vivant encore sur la terre, et témoin des merveilles que son œuvre a produites. Ce saint admirable a une pensée, une pensée qui lui vient du ciel, une pensée sur la manière de glorifier Dieu et de conduire l'homme à sa fin. Cette pensée, il l'incarne dans un livre appelé *Exercices spirituels.* Figurons-nous un instant l'illustre auteur en contemplation devant ce produit de son intelligence et de son cœur illuminés de Dieu. Dans cette attitude il n'est plus seul, mais en compagnie du fruit de son zèle. Il se félicite, il félicite son ouvrage; et cet ouvrage, s'il était vivant, féliciterait à son tour l'écrivain par qui il a été conçu.

De cette communication de lui-même avec lui-même naîtrait, dans l'âme du Saint, je ne sais quelle complaisance intime, quelle jouissance, quelle joie; à tel point que si, par impossible, et le livre et la pensée dont il est l'expression venaient à disparaître, ce serait une privation et une solitude des plus douloureuses.

Il y aurait donc dans l'âme d'Ignace comme trois âmes : l'auteur lui-même, la pensée chérie qu'il a conçue, et le sentiment résultant du penseur et de sa pensée.

Même phénomène dans tous les êtres intelligents, lorsqu'ils pensent et que leur pensée est forte. Supposons qu'une mère, dont les nombreux enfants sont dispersés de

tous côtés, vienne tout à coup à concevoir d'eux un souvenir si vivant et si complet, qu'elle les voit tous animés et parlant en sa présence. La voilà aussitôt dans une sorte d'extase : elle contemple ceux qu'elle aime; elle bénit la pensée qui les lui a ramenés; et de sa contemplation naît un mouvement délicieux d'amour maternel.

Images faibles, images infiniment grossières de ce qui est en Dieu. Doué d'une intelligence infinie, ce grand Dieu *conçoit une pensée :* il n'en conçoit *qu'une seule.* Cela se comprend : moins un esprit est vaste, plus il lui faut de pensées pour savoir. C'est ainsi qu'un enfant n'arrive pas au total d'une addition sans de multiples efforts d'esprit. Au contraire, plus l'intelligence humaine se perfectionne, plus elle ramasse de choses en un seul concept. Je m'imagine que Bossuet n'avait pas besoin de longs raisonnements pour se faire une idée de la vertu et de ce qu'elle comporte.

Or, l'intelligence divine ne connaît de limites ni dans sa force, ni dans son étendue. De là vient que d'un seul jet elle produit une pensée à nulle autre semblable.

Cette pensée divine, naissant de l'esprit d'un Dieu, est infinie comme Dieu lui-même. On dit que Napoléon concevait d'un coup tout le plan d'une grande bataille. D'un seul coup également, et par un seul acte de son intelligence, le Tout-Puissant se conçoit lui-même, il conçoit l'univers et tous les univers possibles.

Il se conçoit lui-même. Oui, sa divine pensée lui retrace, avec une exactitude et une plénitude infinies, l'incommensurable ensemble des perfections divines. Par elle il contemple sa beauté; par elle il mesure sa grandeur; par elle il admire sa bonté; par elle il apprécie sa sainteté; par elle, en un mot, il se voit, il se loue d'une louange infinie.

De plus *il conçoit l'univers.* Sa divine pensée lui fait compter les grains de sable de la mer, mesurer les astres et leurs mouvements, connaître tous les hommes et peser toutes leurs pensées.

Enfin *il conçoit tous les univers possibles.* Notre grand)ieu qui pense, pense aux millions et aux milliards de ıondes qu'il aurait pu créer, et il nombre les innombrales variétés de ces mondes.

Cela étant, on conçoit qu'il soit fier et heureux de cette ensée éternelle. Nous sommes si satisfaits des nôtres, urtout quand elles dépassent un peu celles d'autrui! A ien plus forte raison Dieu peut-il et doit-il être glorieux et atisfait de la sienne.

La pensée de Dieu est en même temps la parole de Dieu. Ine pensée n'est autre chose qu'une parole intérieure. Si pense aux bienfaits reçus d'un de mes semblables, je me is intérieurement que cet homme est mon bienfaiteur. Si eux qui m'entourent n'avaient pas besoin, pour savoir ce ue je pense, d'un son qui frappe leurs oreilles, ma pensée ourrait être mon unique et suffisante parole.

Or, tel est le privilège de Dieu. Pour se faire entendre t pour s'entendre lui-même, aucun bruit sensible ne lui st nécessaire. Sa pensée est donc la même chose que son ıngage.

Cette pensée de Dieu, cette éternelle pensée parlante, a eçu dans l'Écriture un nom particulier. Elle s'appelle *'erbe.* Verbe veut dire parole. Le Verbe de Dieu est la arole de Dieu.

Et ce Verbe de Dieu est en même temps le Fils de Dieu. omment cela, et quel est ce mystère? Quand il me vient ne pensée délectable qui est comme un autre moi-même, uand, par exemple, je conçois le tableau vivant de mes ombreux enfants réunis autour de ma personne et me rodiguant leur respect et leur amour, si je pouvais donner cette délicieuse pensée un corps et une vie afin qu'elle este toujours avec moi, assurément je le ferais.

Ce que je ne puis pas, Dieu le peut, et il le fait. Il le fait n communiquant à sa pensée si chère la plénitude de la ivinité dont il est la source. Il le fait par un acte nécesaire de sa nature adorable; car il est impossible que ce

qui est en Dieu ne soit pas Dieu, et par conséquent que le Verbe de Dieu n'ait pas en partage la divinité, comme celui de qui il émane.

Le Verbe est donc le Fils de Dieu. Il est son Fils, car de même que parmi les hommes celui-là est fils qui a reçu d'un de ses semblables la vie qu'il possède, de même le Verbe divin est Fils de Dieu, parce qu'il procède de Dieu.

Il est Fils éternel. L'acte notionel par lequel le Père a dit son Verbe, existe de toute éternité. De toute éternité donc le Verbe a existé, procédant de son Père. Comme lui et avec lui, il est sans commencement.

Il est Fils en tout égal à son Père, quant à la nature, puisqu'il possède la Divinité tout entière.

Il est Fils distinct de son Père, quant à la personne, puisque le Père est le principe qui pense et que lui est la pensée.

Voilà donc en Dieu deux personnes; parfaitement unies puisqu'elles n'ont qu'une seule et même nature; mais parfaitement distinctes parce que l'une est Père et que l'autre est Fils.

O mon Dieu, vous êtes donc seul sans être solitaire! Seigneur, avec un amour filial, je vous félicite du bonheur dont vous jouissez dans la société de vous-même avec vous-même. Pour augmenter mon amour, je veux continuer à méditer ici la grandeur de vos délices qui, je l'espère, seront un jour ma récompense éternelle.

CHAPITRE X

DIEU HABITE AVEC SON FILS.

Malgré la sublimité du mystère, nous voulons encore parler de notre Dieu éternel, engendrant éternellement un Fils qui lui est égal en toutes choses. Puisqu'il a plu à la Divinité de nous révéler cette coexistence du Père et du Fils, et que la sainte Église nous la rappelle constamment,

l'âme chrétienne, il faut le croire, est capable d'entendre une si haute vérité.

Nous disions précédemment qu'on trouve dans la création, chez l'homme surtout, des vestiges de la Sainte Trinité. Nous emparant de cette vérité, nous avons cherché dans le grand saint Ignace une image du Père éternel vivant avec son éternelle pensée.

Recourons à la même méthode, et prenons maintenant saint François de Sales pour comprendre quelque peu comment Dieu vit et habite avec son Fils qui est son Verbe.

Saint François, surtout dans la dernière phase de son existence terrestre, a vécu avec un autre lui-même. Cet autre lui-même était cette idée qu'il avait conçue, mûrie, et exécutée : rendre la piété aimable, accessible, praticable pour tous. Pour donner corps et vie à un tel dessein, il a composé un livre et institué un ordre religieux. Le livre c'est *L'introduction à la vie dévote;* l'Ordre religieux s'appelle : *L'Institut des Visitandines.* Dans l'un comme dans l'autre, l'idée, l'idée-mère subsiste. En ce double ouvrage notre Saint reconnaît la réalisation de la pensée qu'il aime de toute son âme.

Aussi voyez comment lui et son céleste projet vivent inséparables. Sans relâche, François consulte la pensée chère à son zèle; sans relâche, il s'en sert pour avancer dans l'exécution. Elle est dans son esprit, elle est dans son cœur, elle est le rêve de sa vie; et si quelqu'un s'était risqué à faire cette question : O noble prélat, de quoi vivez-vous donc? il aurait pu répondre : Je vis de mon projet bien-aimé : je veux fonder un Institut de vierges, et composer un livre spirituel consacrés tous les deux au règne de la piété solide et facile. Ce dessein est identifié avec mon esprit; il est l'âme de mon âme; si on me l'arrachait, on m'arracherait presque une partie de mon être.

Ce spectacle d'un grand saint, se nourrissant du fruit de son esprit, est une image, bien imparfaite sans doute, saisissante cependant, de ce qui se passe en Dieu.

Dieu, nous l'avons dit, a son Verbe. Il n'est donc pas seul. Le Verbe divin est pour ce grand Dieu, mais avec d'incommensurables différences, ce que furent pour saint Ignace la conception de sa Compagnie, pour saint François d'Assise son dessein de former une famille de pauvres, pour saint Thomas le plan de sa Somme théologique.

Le Verbe de Dieu est en Dieu la parole subsistante, incréée, personnelle de cette intelligence infinie. Il est le Fils, parce qu'il est engendré par le Père. Or, de même que l'architecte se sert de son plan pour construire l'édifice qu'il a projeté, de même le Créateur a tout fait par la lumière de son Verbe.

De là ces paroles mystérieuses et divines de l'évangéliste saint Jean : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu; toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui*[1].

Expliquer tout ce qui s'est trouvé et se trouve encore renfermé dans cette parole d'un Dieu, dans ce Verbe incréé, serait assurément chose impossible; car l'intelligence divine étant infinie, la pensée qu'elle a exprimée est infinie elle-même.

Disons cependant quelque chose des merveilles renfermées dans le Verbe Éternel.

Au commencement, dans ce sempiternel commencement qui n'a jamais commencé parce que Dieu fut toujours, au commencement, dis-je, notre Dieu proclama par son Verbe, entre autres adorables desseins, ceux que voici : « Au moment marqué par ma Sagesse, je créerai un monde. Dans ce monde, j'introduirai, au milieu des créatures, celle qu'on appelle l'homme. L'homme, à peine sorti de mes mains créatrices, me désobéira. Toute sa postérité sera condamnée. Mais j'aurai pitié d'elle, et ce Verbe éternel, en qui

1. In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum. Hoc erat in principio apud Deum. Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est (Joan. I, 1-4).

je vois toutes choses, se fera homme lui-même pour sauver les humains. »

Tel fut, parmi beaucoup d'autres projets, celui que le Très-Haut conçut et publia par son Verbe ; et ce projet, si l'on peut s'exprimer de la sorte, il le caressa durant toute l'éternité. C'est pourquoi il nous dit par la bouche du prophète Jérémie : *Je vous ai aimés d'un amour éternel* [1].

Dès lors, on conçoit que notre grand Dieu se soit éternellement délecté dans le Verbe, dans cette parole principe de tant de merveilles. Divin architecte de tout un univers, dès le principe il a contemplé et admiré son plan ; et ce plan était exprimé en son Fils, auquel la sainte Écriture donne, entre autres noms, celui de *Sagesse increéée.*

Écoutons comment cette divine Sagesse nous parle de son éternelle habitation en Dieu et avec Dieu. *Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies* [2].

Les voies de Dieu sont comme les divines démarches qu'il fit pour procéder à la création d'un monde. Avant qu'il créât, moi, sa Sagesse et son Verbe, j'étais en lui. Oui, le Seigneur m'a possédée *avant qu'il fît quelque chose dès le principe* [3].

Dès l'éternité j'ai été établie [4] ; depuis que Dieu pense, et il a pensé éternellement, j'existe, moi son Verbe qui procède de lui.

Dès les temps anciens, avant que la terre fût faite, j'ai existé [5]. *Les abîmes n'étaient pas encore, et moi déjà j'avais été conçue* [6], conçue par l'intelligence infinie de Celui qui est mon principe et mon Père.

Les sources des eaux n'avaient pas encore jailli ; les montagnes à la pesante masse n'étaient pas encore affermies ;

1. In charitate perpetua dilexi te (Jer. XIV, 10).
2. Dominus possedit me in initio viarum suarum (Prov. VIII, 22-32)
3. Antequam quidquam faceret a principio (Ibid.).
4. Ab æterno ordinata sum (Ibid.).
5. Ex antiquis, antequam terra fieret (Ibid.).
6. Nondum erant abyssi, et ego jam concepta eram (Ibid.)

et moi, avant les collines, j'étais engendrée[1]; engendrée dans le sein de l'Esprit de mon Père dont je suis la parole, le Verbe, le Fils. Aussi est-il écrit de moi : *Qui racontera sa génération*[2]?

Il n'avait pas encore fait la terre, ni les fleuves, ni les pôles du globe de la terre; lorsqu'il préparait les cieux, j'étais présente[3], comme l'idée est présente à l'esprit de l'artiste, alors qu'il s'apprête à produire un chef-d'œuvre.

Quand, par une loi inviolable, il entourait d'un cercle les abîmes; quand il affermissait en haut la voûte éthérée et qu'il mettait en équilibre les sources des eaux; quand il mettait autour de la mer des limites et qu'il imposait une loi aux eaux, afin qu'elles n'aillent pas au delà de leurs bornes; quand il pesait les fondements de la terre, j'étais avec lui disposant toutes choses[4].

Oui, de même que le plan d'un grand capitaine reste dans son esprit, alors qu'il combine la marche de ses armées, de même j'étais avec Dieu et en Dieu; et c'était moi, son Verbe, qui établissais l'ordre de l'éternelle Sagesse.

Et je me réjouissais chaque jour, me jouant en tout temps devant lui; me jouant dans le globe de la terre[5]. Les pensées des hommes sont laborieuses, et ne forment que des projets d'une exécution difficile. Mais moi, Verbe de Dieu, tout-puissant comme mon Père, je fais tout avec lui, en me jouant dans mon vaste univers.

Pesons cette considération, âme chrétienne; Dieu nous

1. Necdum fontes aquarum eruperant : ante colles ego parturiebar (Ibid.).

2. Generationem ejus quis enarrabit? (Is. LIII, 8).

3. Adhuc terram non fecerat, et flumina, et cardines orbis terræ. Quando præparabat cœlos, aderam (Prov. VIII, 22-32).

4. Quando certa lege et gyro vallabat abyssos; quando æthera firmabat sursum, et librabat fontes aquarum : quando circumdabat mari terminum suum, et legem ponebat aquis, ne transirent fines suos; quando appendebat fundamenta terræ, cum eo eram cuncta componens (Ibid.).

5. Et delectabar per singulos dies, ludens coram eo omni tempore, ludens in orbe terrarum (Ibid.).

y parle pour que nous comprenions quelque peu cette parole sacrée citée plus haut et qu'il faut répéter ici : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu; toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans lui*[1].

CHAPITRE XI

LE PÈRE, LE FILS, ET LEUR COMMUNE IMPRESSION.

Ayant à parler maintenant du Saint-Esprit, continuons à chercher quelque image de la Sainte Trinité. Cette fois, prenons pour exemple deux personnes absolument à part, dont l'une est Dieu : Notre-Seigneur Jésus-Christ; dont l'autre, sans être Dieu, peut être appelée divine : la sainte Vierge Marie.

Supposons qu'un jour, dans cette mystérieuse vie de Nazareth, ils se soient arrêtés en face l'un de l'autre pour se communiquer, davantage encore qu'à l'ordinaire, leurs plus secrètes pensées, leurs plus intimes sentiments.

Voilà donc Jésus et Marie se contemplant mutuellement. L'Homme-Dieu regarde sa Mère; celle-ci regarde Jésus. Dans ce Fils adorable, l'œil maternel découvre tout un océan de perfections et d'amabilités divines. Jésus-Christ, de son côté, admire en sa mère la créature la plus parfaite, après lui, de toutes celles qui sont sorties des mains de Dieu.

Se regardant, ils se parlent plus encore par le cœur que par les lèvres. Jésus révèle à Marie tous les secrets de son divin amour. Il lui dit qu'elle est la bien-aimée en laquelle il a mis toutes ses complaisances. Il lui parle aussi des

1. In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum. Hoc erat in principio apud Deum. Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est (Joan. I, 1-4).

hommes, de l'amour qu'il leur porte, des adorables desseins qu'il a conçus à leur sujet, et de la mort qu'il veut souffrir pour les sauver.

Répondant à son Fils, la divine Mère lui dit l'immense affection maternelle qu'elle a pour lui. Puis elle lui parle, elle aussi, de ces chères créatures humaines pour lesquelles un sang divin sera versé; et elle se déclare décidée à tout faire et à tout sacrifier afin de contribuer à les sauver.

Dans ce divin colloque, dans cette ineffable communication, dans ce mutuel regard, que vois-je? Ah! je découvre une secrète impression, une impression inénarrable, une impression qui les ferait mourir tous deux, s'ils n'étaient soutenus par la toute-puissance divine. C'est l'impression d'un mutuel et immense amour. La très sainte Vierge, à la vue de son Fils, à la vue des mystères de ce cœur divin, entre dans des transports qui ne se peuvent exprimer. Jésus, de son côté, voyant sa Mère, voyant les admirables trésors de ce cœur maternel, s'écrie : O ma mère, ô ma mère, que je vous aime! et que j'aime tout ce que ma grâce a déposé dans votre âme bénie! Et les voilà tous les deux plongés dans un océan d'amour.

Image de ce qui se passe dans la Divinité. Le Père regarde son Fils, le Fils regarde son Père. Ils se voient l'un et l'autre infiniment parfaits, infiniment beaux, infiniment bons. Ils se sentent si unis qu'ils sont un dans une seule et même nature. Ils se contemplent, ils s'admirent, ils se louent, ils se bénissent.

Le Père dit à son Verbe : *Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui*[1] dans l'éternel présent de mon éternité; et c'est en toi que j'ai mis toutes mes complaisances. Et le Fils de répondre : C'est vrai, ô mon Père, vous êtes mon principe, éternellement vous me communiquez votre Divinité. Soyez loué, soyez béni!

En outre, dans cet ineffable colloque, ils se racontent

1. Filius meus es tu; ego hodie genui te (Ps. II, 7).

leurs plus intimes secrets, ou plutôt ils n'ont qu'une seule et même pensée qui leur révèle tout. Ils voient le monde et les mondes sortis du néant par leur divine puissance; ils comptent les astres du ciel et les grains de sable de la mer; ils contemplent les merveilles de la nature et celles de la grâce. Tout leur est présent, la multitude des anges comme celle des hommes. Dans cette multitude, ils connaissent chaque créature humaine par son nom. Ils sentent l'amour qu'ils ont pour nous; ils contemplent les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Rien ne leur est caché, rien n'échappe un instant à leur intelligence infinie. Ils jouissent de l'éternelle contemplation d'eux-mêmes et de leurs œuvres.

Or, de ce regard éternel de Dieu sur Dieu, du Père sur le Fils et du Fils sur le Père, naît ce que saint Thomas ose appeler *une impression*[1], quoique ce mot soit en lui-même absolument indigne de la Divinité. Hélas! pauvres mortels, nous sommes réduits, en parlant de Dieu, à balbutier des paroles humaines.

Donc, une impression Mais laquelle? Celle de l'amour, et dans l'amour tout ce que renferme ce sentiment divin : l'admiration, la louange, la bénédiction et l'éternel cantique d'un Dieu se chantant à lui-même sa propre gloire.

Impossible en effet que le Père et le Fils, à la vue de leur infinie perfection, et se sentant du reste unis l'un à l'autre par l'unité de nature et par une éternelle parenté, n'entrent pas dans les sentiments d'une affection infinie pour eux-mêmes et pour leurs œuvres. Alors, des deux comme d'un seul principe, procède ce mouvement que nous venons d'appeler l'impression d'un Dieu.

Or, en Dieu, nous l'avons dit précédemment, rien n'est accidentel, rien ne passe, tout reste, tout est fixe. Vous ne trouvez en lui ni pensées transitoires et volages, ni vouloirs incertains et changeants. Dans cette nature adorable,

1. Summa Theolog. Iª. q. XXXVII., a. 1., c.

tout est substantiel, tout existe à l'état d'être immuable. Par conséquent, de même que la pensée divine est une personne vivante que l'on appelle Verbe de Dieu, de même le mouvement de Dieu, le sentiment de Dieu, l'impression de Dieu, l'amour qui est en Dieu subsiste, non pas comme acte passager, mais comme être personnel; et cette troisième personne s'appelle le Saint-Esprit.

Tous les Pères de l'Église, d'accord avec l'Écriture, sont unanimes à nous donner cette notion du Saint-Esprit. N'en citons qu'un seul, saint Augustin. *Le Saint-Esprit*, dit-il, *est proprement l'amour qui est de Dieu, et qui est Dieu... Quoi de plus aimable, quoi de plus suave, quoi de plus saint que l'Esprit-Saint? Il est l'amour du Père et du Fils*[1].

Les Livres sacrés, pour nous faire entendre que le Verbe éternel est la parole divine émanant du Seigneur, s'expriment en ces termes : *Elle est une vapeur de la vertu de Dieu et une parfaite émanation de la clarté du Tout-Puissant... Elle est la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté*[2].

Du Saint-Esprit, il faut dire qu'il est *l'amour divin*. Sur cette parole si belle, faisons ici quelques réflexions. Si, parmi les hommes, un père et son fils étaient capables de donner à leur amour réciproque une existence fixe, une subsistance, nous verrions et nous admirerions entre eux un je ne sais quoi... un feu, ou une flamme, ou un souffle, ou un mouvement constant, et nous dirions de ce quelque chose : Voilà l'amour, voilà l'amour paternel et filial; le voilà en personne!

Ce prodige, qui n'existe pas parmi les hommes, existe en Dieu. Dans le sein de la divinité j'aperçois, entre le Père et

1. Pater ergo et Filius et amor Patris et Filii unus Deus sunt... Quid amabilius, et quid suavius et quid sanctius Spiritu Sancto? Amor Patris et Filii ipse est. (S. Aug. Lib. de Spiritu et anima, cap. LIV, LV).

2. Vapor est enim virtutis Dei, et emanatio quædam est claritatis omnipotentis Dei sincera... Candor est lucis æternæ, et speculum sine macula Dei majestatis et imago bonitatis illius (Sap. VII, 25, 26).

le Fils, l'éternel et immuable mouvement de l'amour qui ne fait qu'un avec eux, et je m'écrie : O amour, vous êtes le Saint-Esprit; et ma foi répète avec la sainte Eglise : *Je crois au Saint-Esprit, qui est aussi Seigneur et source de vie, qui procède du Père et du Fils, qui est adoré et glorifié conjointement avec le Père et le Fils*[1].

S'il était permis d'appliquer à ce divin Esprit ce que saint Jean a écrit du Verbe, nous dirions volontiers : Au commencement était le Saint-Esprit et le Saint-Esprit était avec Dieu, et le Saint-Esprit était Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui.

Aussi le livre de l'Ecclésiastique, après nous avoir dit que *la source de la sagesse est le Verbe de Dieu au plus haut des cieux*[2], ajoute-t-il, sur la formation de la Sagesse créée, ces divines paroles : *Le Très-Haut seul, le Créateur tout-puissant, le Roi fort et très redoutable, assis sur son trône, le Dieu dominateur : lui-même l'a créée dans le Saint-Esprit*[3].

Arrêtons-nous ici, et pour résumer nos considérations sur la sainte Trinité, disons avec saint Jean : *Ils sont trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et ces trois ne sont qu'un*[4].

Ensuite, pour faire écho à cet oracle de l'auteur inspiré, répétons, en l'honneur de la divinité une et trine, les paroles que notre Mère la sainte Église remet constamment sur nos lèvres : *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit; comme il était au commencement, et maintenant, et toujours dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il*[5] !

1. Credo in Spiritum Sanctum, Dominum et vivificantem, qui ex Patre Filioque procedit; qui cum Patre et Filio simul adoratur et conglorificatur. (Symb. de Nicée).

2. Fons sapientiæ Verbum Dei in excelsis (Eccli. I, 5).

3. Unus est altissimus, Creator omnipotens, et Rex potens et metuendus nimis, sedens super thronum illius, et dominans Deus : ipse creavit illam in Spiritu Sancto (Eccli. I, 8, 9).

4. Tres sunt qui testimonium dant in cœlo : Pater, Verbum, et Spiritus sanctus; et hi tres unum sunt (Joan. V, 7).

5. Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto. Sicut erat in principio, et nunc, et semper, et in sæcula sæculorum. Amen. (Doxol.).

CHAPITRE XII

LE SAINT-ESPRIT, DON DE DIEU.

Le Saint-Esprit, nous l'avons vu dans le chapitre précédent, est l'éternelle et substantielle impression d'amour que le Père et le Fils conçoivent l'un pour l'autre. Si le Fils peut s'appeler le Verbe de Dieu, on peut affirmer du Saint-Esprit qu'il est l'amour de Dieu.

Or, nous savons tous, puisque Jésus-Christ et son Église l'ont répété fois sur fois, que ce divin Esprit est essentiellement le don de Dieu ; don céleste que Notre-Seigneur a promis à ses apôtres, qu'il leur a envoyé le jour de la Pentecôte, qui depuis lors est toujours plus ou moins communiqué aux fidèles, et que la sainte Église appelle : *Altissimi donum Dei*[1], *le don du Dieu très haut.*

Sans doute, il faut dire et redire fréquemment au chrétien que, tout en croyant au Saint-Esprit et au don qui nous en est fait, on doit toujours subordonner et soumettre les inspirations personnelles à la conduite de l'Église et de ses ministres.

Sans doute encore, en attribuant à l'Esprit de Dieu le rôle de consolateur, de lumière, en lui adressant ces mots de l'Église : *O vous qui êtes appelé Paraclet, don du Dieu très haut, source vive, feu, charité, et onction spirituelle*[2], on ne doit jamais oublier que ces opérations divines sont communes aux deux autres personnes de la sainte Trinité.

Cependant il n'est pas moins vrai que les Écritures et la tradition catholique nous représentent l'Esprit-Saint comme l'envoyé céleste du Père et du Fils.

Pour faire comprendre la richesse de ce don de Dieu, nous voulons en dire quelques mots.

Si un homme éminent par sa sainteté et sa science pou-

1. Liturg. Pros. de la Pent.
2. Qui diceris Paraclitus, Altissimi donum Dei, fons vivus, ignis, caritas, et spiritalis unctio (Ibid.).

vait communiquer son esprit à un de ses semblables, quel bienfait! Si un saint François de Sales, par exemple, pouvait, du haut du ciel, répandre les pensées de son intelligence et les sentiments de son cœur dans l'âme des Visitandines, ses filles, celles-ci assurément s'estimeraient fort heureuses et fort riches.

Ce que l'homme ne peut pas, Dieu le peut. Il a la puissance de donner de son être tout ce qu'il veut donner. Il est allé jusqu'à communiquer à un homme la propre personnalité de son Fils, à tel point que cet homme est un Homme-Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Beaucoup moins supérieure assurément que cette union hypostatique, mais bien divine cependant, est l'effusion de l'Esprit de Dieu dans le cœur des fidèles.

C'est de celle-ci que nous allons parler, car nous voudrions rendre nos lecteurs attentifs à une des prières que la sainte Église met si souvent sur nos lèvres, au *Veni Sancte Spiritus* [1].

Il est donc certain que le Seigneur aime à envoyer son Esprit dans l'âme de ceux qui lui sont fidèles. Quand cette donation céleste s'effectue, que se passe-t-il dans le cœur de l'heureux chrétien qui la reçoit? Il s'opère en lui je ne sais quelle transformation mystérieuse qui fait de l'homme autre chose et plus qu'un homme.

Les exemples de cette divine transformation ne manquent pas. C'est saint Pierre qui, avec ses dix compagnons d'apostolat, parle à la foule assemblée un langage inspiré. C'est saint Paul qui, de persécuteur, se relève apôtre. C'est saint Étienne qui, rempli du Saint-Esprit, reproche aux juifs endurcis leurs crimes et leur ingratitude, et reçoit ensuite, comme autant de joyaux précieux, les pierres par lesquelles il mérite l'honneur d'être le premier des martyrs. Ce sont les milliers et les millions de héros qui supportent, avec la force de Dieu, des tortures surhumaines. Ce sont, de siècle en siècle, les docteurs et les saints qui

1. Orat. liturg.

répandent dans le monde l'éclat divin de leurs paroles, de leurs exemples et de leurs œuvres. Enfin, pour descendre de ces hauteurs à des niveaux plus accessibles, c'est, dans le peuple chrétien, la suite ininterrompue des sentiments surnaturels et divins qui constituent la vie vraiment chrétienne; c'est la foi avec son intuition de l'invisible; c'est l'espérance avec son détachement des biens terrestres et sa recherche des biens célestes; c'est la charité avec sa fuite de l'égoïsme et son ardeur à vouloir Dieu, à le glorifier en lui-même, à le voir possédé par les hommes; c'est le repentir avec son empressement à brûler ce qui avait été adoré et à adorer ce qui avait été brûlé.

Pour que ces saintes transformations s'opèrent, se maintiennent, se renouvellent, il faut prier; il faut pouvoir dire avec le Prophète-Roi : *J'ai ouvert la bouche, et j'ai attiré l'Esprit*[1].

Telle est la raison qui a déterminé l'Église à nous dicter, entre autres prières, celle que nous avons déjà citée.

Veni, Sancte Spiritus[2]*! Venez, ô Saint-Esprit!* Puisque vous voulez bien descendre des hauteurs de la Sainte Trinité et vous donner aux hommes, venez, venez en moi, afin que, pauvre de tous biens, je devienne riche de Dieu.

Reple tuorum corda fidelium! Remplissez les cœurs de ceux qui vous sont fidèles! Mon cœur est vide, mettez-y la plénitude; la plénitude des sentiments qui rendent l'homme heureux; la plénitude de la charité, de la patience, de la résignation, de l'espérance chrétienne; la plénitude de la haine du péché, de l'humilité et de la chasteté.

Et tui amoris in eis ignem accende! Et allumez dans ces cœurs d'hommes le feu de votre amour! Oui, le feu de votre amour, puisque vous êtes l'amour substantiel; oui, le feu de votre amour, puisque l'homme est appelé à aimer comme Dieu aime, et que, par cet amour, il devient l'imitateur de

1. Os meum aperui, et attraxi spiritum (Ps. CXVIII, 131).
2. Orat. liturg.

son Créateur, l'héritier du ciel et le conquérant des âmes.

Emitte Spiritum tuum et creabuntur! Envoyez votre Esprit, et tout sera créé de nouveau! Oui, Seigneur, envoyez-le, et, en vérité, nous jouirons d'une création nouvelle : création d'une conscience droite, création d'un cœur détaché, création d'une âme chrétienne, création de la vraie vie là où il n'y avait rien, où il y avait même pire que rien : le péché.

Et renovabis faciem terræ! Et vous renouvellerez la face de la terre! Oui vraiment, si la terre voulait bien demander l'Esprit de Dieu, elle serait renouvelée : au lieu de la luxure, la pureté; au lieu de la cupidité, la justice; au lieu de l'orgueil, la modestie; au lieu de la rébellion, l'obéissance; au lieu de la division, la concorde; au lieu du blasphème, la prière; au lieu du crime, l'innocence; au lieu de l'enfer, le ciel.

Deus qui corda fidelium Sancti Spiritus illustratione docuisti! O Dieu qui avez instruit les cœurs des fidèles par l'illumination du Saint-Esprit! O vous qui, en répandant ce divin Esprit dans les apôtres, et par eux dans l'humanité chrétienne, avez appris à l'homme l'art divin de bien penser et de bien vouloir, gardez sur nous un rayon de cet Esprit illuminateur!

Da nobis in eodem Spiritu recta sapere! Faites que par la vertu de ce même Esprit nous ayons des sentiments justes et droits, des goûts purs et célestes : le goût de la vertu et le dégoût du vice, le goût du divin et le dégoût de l'humain!

Et de ejus semper consolatione gaudere! Et que nous jouissions toujours de sa consolation! Oui, quand on possède l'Esprit de Dieu, on possède la consolation. On se console des misères de la vie par la pensée du ciel; on se console du crucifiement de la créature par le souvenir de Jésus-Christ crucifié; on se console de ses propres péchés par le sentiment de la miséricorde de Dieu.

Venez donc, ô Esprit de Dieu; et multipliez la race de ceux qui vous désirent et qui vous appellent!

CHAPITRE XIII

LE BONHEUR DE DIEU.

Nous avons jeté un regard timide sur les splendeurs de la Divinité. Nous avons considéré avec admiration que, parmi les êtres existants, il en est un tout à fait à part et infiniment différent des autres. En effet, tous les autres forment ce que nous appelons l'univers, assemblage incommensurable d'innombrables créatures, depuis les grains de sable qui bordent le rivage des mers jusqu'à chacun des astres qui roulent sur nos têtes. En face de cette immense agglomération d'êtres créés, nous avons contemplé un Être incréé, qui existe depuis toujours, que personne n'a produit, qui ne s'est pas produit lui-même, qui n'a d'autre principe de son existence que son existence même, qui est parce qu'il est l'Être essentiel et que l'Être ne peut pas ne pas être. Cet Être adorable, c'est vous, ô mon Dieu, vous que j'adore, vous essence immuable devant qui l'univers n'est qu'un tourbillon de poussière, voltigeant et s'agitant comme s'agitent des essaims d'insectes incalculables !

Après vous avoir contemplé dans votre unité de nature et votre majestueuse immobilité en présence de la création sans cesse livrée à de perpétuels mouvements, nous avons admiré un autre mystère ineffable : la trinité des personnes dans l'unité de nature. Vous êtes un et vous êtes trois; vous êtes seul et vous n'êtes pas solitaire; vous n'avez pas d'égaux et vous en avez; vous êtes Père, vous êtes Fils, vous êtes Esprit et Amour du Père et du Fils. Vous vivez en famille, et votre union de famille est si étroite que vous n'avez à vous trois qu'une seule et même nature, une seule intelligence, une seule volonté, un seul être.

Pour mesurer l'immensité et la pureté de l'amour de Dieu pour nous, voici ce qu'il est nécessaire de bien comprendre.

Il n'avait nul besoin de nous créer; éternellement il a été par lui-même et en lui-même infiniment heureux; conséquemment, c'est par pure et absolue générosité qu'il a bien voulu s'associer, pour ainsi dire, d'autres êtres, et, parmi eux, des élus appelés à partager sa divine félicité.

Oui, Dieu est heureux, parfaitement heureux, infiniment heureux, heureux indépendamment de toute la gloire extrinsèque que nous pouvons lui procurer, heureux de toute éternité. Expliquons.

Le bonheur, *c'est la possession assurée d'un bien précieux.* Annoncez à un pauvre qu'il obtient, par un héritage inespéré, une fortune qui ne lui sera pas enlevée, le voilà heureux. Dieu jouit de ce bonheur, mais dans des proportions infinies. Il se possède lui-même, et en lui-même il trouve un inépuisable trésor de bonté, de beauté, de richesse divine, de perfections sans nombre et sans limite. L'homme jouit quand il lui arrive de pouvoir s'attribuer un mérite quelconque, et encore ce mérite n'est-il jamais que d'emprunt. Mais notre Dieu, lui, possède une excellence qui ne lui vient que de son propre fonds, et il a le droit d'en jouir, sans en rapporter la gloire à qui que ce soit.

Le bonheur, *c'est la satisfaction de voir et d'admirer.* Si un homme pouvait contempler d'un seul coup d'œil toutes les beautés créées, il en mourrait de joie. Infiniment plus vaste, dit le Psalmiste, infiniment plus profond est *le torrent de volupté divine dans lequel Dieu se trouve éternellement plongé*[1]. Il se voit, et son œil découvre dans son essence adorable un océan infini de perfections toutes aussi aimables et aussi admirables les unes que les autres. A cette vue, il est saisi d'un immuable transport d'admiration et de louange, dont la délectation n'a pas de bornes.

Le bonheur, *c'est le plaisir de vivre en une société, dont aucun nuage ne vient troubler la paix.* Quelle félicité dans une famille où tous ses membres se payent un mutuel

1. Et torrente voluptatis tuæ potabis eos (Ps. xxxv, 9).

tribut d'affection, de respect et d'inaltérable joie! Dieu jouit de cette félicité. Le Père a un Fils, le Fils a un Père, le Saint-Esprit a le Père et le Fils. Les trois Personnes divines s'embrassent dans une éternelle étreinte. Leur étreinte est si parfaite qu'entre elles ce n'est pas l'union, mais l'unité; unité à laquelle même une mère et son fils ne peuvent arriver : c'est en vain qu'ils se serrent mutuellement dans leurs bras pour réussir à ne faire qu'un; ils n'y parviendront jamais.

Le bonheur, *c'est la joie d'aimer.* Quelles délices pour un père d'aimer son enfant, pour un enfant d'aimer son père! Ces délices, Dieu les possède infiniment. Il s'aime lui-même, et il en a le droit. Les trois Personnes se témoignent la plus inénarrable affection; et leur témoignage est parfaitement sincère, puisqu'il provient d'un seul et même esprit, d'un seul et même cœur. Aussi trouvent-elles dans leur mutuel et unique amour une jouissance que nulle langue ne saurait définir.

Le bonheur, *c'est la louange reçue quand elle est méritée.* Quelle délectation dans l'âme d'un triomphateur, quand après une brillante victoire il entend les justes acclamations de tout un peuple! C'est la délectation de Dieu qui perpétuellement se rend de lui-même à lui-même le tribut d'une éternelle glorification.

Écoutons l'admirable saint Augustin nous parlant de cette louange de Dieu.

Où trouverai-je, Seigneur, où trouverai-je des louanges pour vous louer? Vous m'avez fait sans moi, et comme cela vous a plu; de même vous vous louez sans moi, comme cela vous plaît. En votre présence, Seigneur, vous êtes à vous-même votre propre louange! Que vos œuvres vous louent selon la multitude de vos grandeurs! Mais votre louange, Seigneur, est incompréhensible! Notre cœur ne peut la concevoir; notre bouche, l'exprimer; notre oreille, la percevoir. Car tous ces organes créés sont des choses qui passent; or, votre louange, Seigneur, demeure éternellement. Notre

pensée commence et elle finit; notre voix résonne et elle s'évanouit; notre oreille entend et devient sourde. Mais votre louange subsiste éternelle et immuable.

Quel est donc celui qui vous louera? Quel homme annoncera votre louange? Votre louange n'est pas d'un jour, elle est éternelle. Celui-là vous loue qui croit que vous êtes à vous-même votre propre louange... Ce n'est pas nous qui vous louons, c'est vous qui vous louez et par vous et en vous[1].

Telles sont les pensées de cet éminent Docteur sur la louange et la félicité de notre Dieu.

Le bonheur de Dieu doit éveiller en nous un triple sentiment. D'abord, nous devons nous complaire en cette félicité de notre Créateur et Père. De même qu'un fils bien né jouit de tout ce qui contente son père, de même il convient que l'enfant de Dieu se réjouisse de la joie de Dieu. Tel est l'éternel partage des élus à qui le souverain Juge dira cette parole : *Entre dans la joie de ton Seigneur*[2]. Mais en attendant que nous possédions dans le ciel cet éternel amour de complaisance, efforçons-nous, sur la terre, d'élever notre cœur assez haut pour qu'il soit bienheureux de voir Dieu bienheureux.

Ensuite, la contemplation du bonheur de Dieu doit nous disposer à admirer la charité qui l'a porté à nous créer, et à nous aimer jusqu'à se sacrifier lui-même, puisque cette

1. Unde hoc mihi Domine? unde mihi laudes ad laudandum te? Sicut fecisti me sine me, sicut placuit ante te; ita laus tibi est sine me, sicut complacet ante te. Laus tua, Domine, tu ipse es. Laudent te opera tua secundum multitudinem magnitudinis tuæ. Laus tua, Domine, incomprehensibilis est; corde non comprehenditur, ore non mensuratur, aure non percipitur; quia ista transeunt, et laus tua manet in æternum. Cogitatio incipit, cogitatio finitur; vox sonat et transit; auris audit, et auditus desinit; laus vero tua in æternum stat. Quis ergo est qui te laudet? Quis homo annuntiet laudem tuam? Laus tua perpetua est, transitoria non est. Hic te laudat, qui te ipsum laudem tuam credit... Non nos laudamus te : sed tu te, et per te, et in te (Appendix Soliloquorum animæ ad Deum, lib. I, c. X).

2. Intra in gaudium Domini tui (Matth. XXV, 21).

charité est absolument gratuite, et que le bonheur du Très-Haut est complètement indépendant de tout ce qui peut lui revenir de la créature.

Enfin la pensée du bonheur de Dieu doit nous enflammer du désir d'y participer nous-mêmes un jour, et de le goûter déjà en ce monde en pratiquant la vie vraiment chrétienne dont les joies sont le commencement des joies éternelles.

L'étude que nous avons faite de Dieu dans son existence, sa nature et ses personnes, aura contribué, espérons-le, à éclairer notre foi et à raffermir nos convictions. Après Dieu, principe de la vie vraiment chrétienne, étudions Celui qui en est le centre : Jésus-Christ.

LIVRE TROISIÈME

JÉSUS-CHRIST

CENTRE DE LA VIE VRAIMENT CHRÉTIENNE.

CHAPITRE I

JÉSUS-CHRIST, HOMME-DIEU.

Celui que nous appelons Jésus-Christ est un être adorable qui réunit en sa personne Dieu et l'homme. Mais chez lui, le Dieu est devenu homme et l'homme est devenu Dieu. De ce double miracle est résulté un seul et même être, roi du ciel et de la terre.

Efforçons-nous de pénétrer quelque peu ces deux transformations également adorables; et, pour y parvenir, considérons séparément trois choses : d'abord l'homme devenu Dieu; puis le Dieu devenu homme; enfin la réunion de ces deux prodiges en une seule et même personne.

Premièrement *l'homme devenu Dieu.* Afin de nous faire quelque idée de cette merveille, représentons-nous, réunie sous nos yeux, l'humanité tout entière avec les innombrables individus qui la composent. Dans cette humanité vivante je distingue deux parties : la nature, et les personnes qui la possèdent.

La nature est ce composé de corps et d'âme, servant à constituer un être vivant, organique, appelé homme. Cette nature est la même dans toute l'humanité, et de quelque côté que je jette mes regards, partout je la découvre.

Les personnes sont les différents individus qui subsistent dans cette nature. C'est par la personnalité que chacun des hommes est distingué, séparé de ses semblables. C'est ainsi que je vois apparaître un homme appelé Adam, que j'en vois un autre appelé Moïse, un troisième appelé saint Paul, et des millions d'autres, dont chacun a son nom propre, son moi, sa personne. Entre ces innombrables personnes, il existe sans doute des différences bien marquées. Cependant, malgré ces différences, on doit avouer qu'aucun homme n'est en dehors de la catégorie des êtres purement humains; de toutes les bouches j'entends sortir la même parole : « Je ne suis qu'un homme mortel. »

Je me trompe; il y a dans l'humanité un homme, un seul, qui peut dire à ses frères en Adam : « Je suis semblable à vous, mais infiniment supérieur à vous; car, tout en étant homme, je suis Dieu. Beaucoup d'entre vous se glorifient de ce qu'ils sont. L'un dit : « Je suis Alexandre. » L'autre dit : « Je suis César. » Et moi je dis : « Je suis Dieu. Je suis un homme, mais un homme-Dieu, comme Alexandre est un homme, mais un homme-roi. »

En vertu de ce miracle, nous avons donc parmi nous, dans notre race, un être extraordinaire, un homme d'une supériorité spéciale et unique, un homme plus parfait que tous les anges, un homme plus grand que l'univers, un homme capable et digne de gouverner le monde entier, un homme que l'on peut adorer aussi bien que la sainte Trinité, en un mot, un homme qui est Dieu.

Considérons maintenant l'autre face du miracle, c'est-à-dire : *Dieu devenu homme.* Dans la divinité aussi bien que dans l'humanité, nous distinguons la nature et les personnes.

La nature divine est cette essence incompréhensible, simple, substantielle et vivante, qui est immense et remplit tout l'univers. Cette nature divine est indivisible, il n'y en a qu'une seule.

En plongeant mes regards dans le sein de cette nature

adorable, je vois aussi, comme dans l'humanité, plusieurs personnes distinctes. Elles ne sont pas aussi nombreuses que les personnes humaines; je n'en découvre que trois : le Père, le Fils et le Saint-Esprit, lesquelles possèdent toutes trois la divinité entière et ne sont qu'un seul et même Dieu. Ces trois Personnes divines sont parfaitement égales en nature et en dignité. Chacune se nomme par son nom, mais aussitôt elle ajoute qu'elle est Dieu. L'une dit : « Je me nomme le Père, et je suis Dieu. » La seconde dit : « Je me nomme le Fils, et je suis Dieu. » La troisième dit : « Je me nomme le Saint-Esprit, et je suis Dieu. »

Cependant, au sein de cette Trinité, j'aperçois une nouveauté étrange. En même temps que les trois Personnes divines, et uni à l'une d'elles, un homme se lève et dit : « Moi aussi, je suis Dieu! car, si ma nature est humaine, ma personne est divine : je suis le Fils de Dieu fait homme. » Figurez-vous qu'à ce langage les créatures s'assemblent en conseil, et qu'au milieu d'elles se trouve leur Dieu, créateur du ciel et de la terre; ô prodige! ces créatures ont le droit d'humilier, pour ainsi dire, leur Créateur, sans que celui-ci puisse nier l'humiliation. Les anges peuvent lui dire : « O Dieu tout-puissant, tu es moins que nous, puisque tu es homme! » Les hommes peuvent dire : « O Dieu infini, nous sommes de la même nature que toi; tu es né d'Adam comme nous! » Bien plus, Satan lui-même et ses démons peuvent en quelque sorte braver Dieu et lui dire : « Par nature, nous te sommes supérieurs. » Pendant toute l'éternité, Dieu sera ainsi humilié : le Père, humilié d'avoir un Fils qui est homme; le Fils, humilié parce que c'est lui qui s'est fait homme; le Saint-Esprit, humilié parce qu'il procède du Verbe fait homme. C'est, selon l'expression de saint Paul, *l'anéantissement de Dieu*[1].

Réunissons maintenant par la pensée ces deux termes : *un homme devenu Dieu, un Dieu devenu homme*, et regar-

1. Semetipsum exinanivit formam servi accipiens (Phili. II, 7).

dons. Ce double prodige se trouve-t-il réellement accompli dans un seul et unique être? Oui, si j'arrête mes regards sur la divinité, j'aperçois Jésus-Christ; Jésus-Christ, centre et réunion de tout ce qui est créé et incréé; Jésus-Christ, renfermant en lui la divinité et l'humanité; Jésus-Christ, Dieu devenu homme et homme devenu Dieu; Jésus-Christ enfin, qui a le nom le plus incompréhensible d'abaissement et de grandeur, le plus merveilleux de tous les noms, *nom sacré devant lequel tout genou fléchit sur la terre, au ciel et dans les enfers* [1].

CHAPITRE II

JÉSUS-CHRIST ET LA RÉDEMPTION.

Jésus-Christ, Homme-Dieu, est en même temps notre Rédempteur.

De toutes les œuvres qui s'accomplissent dans l'univers, la reine et le centre c'est *l'œuvre de la Rédemption des hommes.* Invisible, mais réelle, cette opération incessante peut être comparée à l'action du soleil sur le monde matériel. De même que, privées de cet astre, les créatures d'ici-bas languiraient dans les ténèbres et une froide stérilité, et qu'au contraire par l'influence de sa chaleur et de sa lumière elles reçoivent l'éclat, la couleur, la fécondité et la vie ; de même, laissée à elle seule, la pauvre humanité, dévastée par le péché, n'a plus d'autre espoir qu'une vie remplie de misères et terminée par une mort éternelle. Heureusement, chaque jour il descend du ciel une influence salutaire, je veux dire la grâce. Effusion abondante de lumière et de chaleur surnaturelles, cette grâce luit sur toutes les âmes humaines ; c'est elle qui leur inspire les bonnes pensées et les bons mouvements, qui les relève

1. In nomine Jesu, omne genu flectatur cœlestium, terrestrium, et infernorum (Phili. II, 10).

du péché et les dirige de nouveau vers le souverain bien. Quand l'homme s'est relevé, c'est elle qui le soutient, le guide, l'anime; c'est encore elle qui brille sur lui au moment de la mort; c'est elle enfin qui le remet, régénéré et sauvé, dans le sein de son créateur. Telle est l'œuvre de la Rédemption : elle n'est que l'opération incessante de la grâce du ciel agissant sur la terre.

Le premier et souverain auteur de cette œuvre de vie n'est autre que la Divinité elle-même, la Divinité subsistant en trois Personnes : le Père, le Fils, le Saint-Esprit; c'est d'elle et d'elle seule que provient originairement cette source de grâces. Toutefois l'adorable Trinité n'a pas jugé digne de sa majesté et de son amour d'opérer *sans ministre* une œuvre aussi remplie de gloire et de bonheur. Qu'a-t-elle fait? O sagesse! O puissance! O bonté! Pour racheter les hommes, elle s'est choisi *un homme*. Après l'avoir prédestiné dès l'éternité avant toute créature, elle l'a créé dans le temps, et, par la vertu de sa toute-puissance, elle a fait que cet homme soit, non pas un grand homme, non pas un grand roi, non pas un grand saint, mais *un Dieu;* un Dieu homme ne formant avec le Verbe qu'un seul et même être, une seule et même personne. O merveille! O nouveauté inénarrable survenue dans le sein de la Trinité! Jusque-là je ne voyais, dans mon Dieu, qu'un vrai Dieu possédant une nature infinie, mais maintenant je vois en lui un Dieu-homme, un homme semblable à moi. A peine la très sainte Trinité s'était-elle, si j'ose ainsi dire, adjoint cet homme-Dieu, que ce fut à lui, à ce Dieu revêtu d'une nouvelle nature, qu'elle confia le ministère de la Rédemption. Et dès lors, l'Homme-Dieu reçut le nom de Jésus, Sauveur, Rédempteur des hommes.

Il se mit à l'œuvre en prenant pour règle les divines instructions reçues d'en haut, et les inspirations personnelles de sa grande âme. Et voici l'ordre tout divin qu'il suivit dans sa céleste entreprise. Une plénitude absolue de grâce fut confiée à son humanité, et, avec cette plénitude, une

étonnante puissance de communication. Par là, il devint dans le monde spirituel ce qu'est pour le monde visible le soleil où réside la plénitude de lumière et de chaleur qui féconde la terre : Jésus-Christ est le vrai soleil de justice; en lui reposent la plénitude de toute grâce et la force pour sanctifier les hommes.

L'humanité coupable n'était pas digne des influences de cet astre divin, elle ne méritait au contraire que les ténèbres de la mort; aussi la justice éternelle défendait à Jésus-Christ de laisser couler sa grâce, à moins que lui-même, au prix d'une satisfaction infinie, n'en acquît le droit en l'achetant. C'est pourquoi le bon, l'admirable Jésus obéit. Pendant trente-trois années d'une vie terrestre, il amassa l'infini trésor de ses mérites; sa passion et sa mort en furent le dernier complément. A l'heure où il voulut expirer, ayant recueilli et rassemblé dans son sang toutes les expiations de sa vie mortelle, il présenta ce sang divin à la justice de Dieu, et demanda le droit de faire désormais tomber sur les hommes ses frères, les grâces réservées à leur salut. La Justice satisfaite accéda à cette prière, et, de concert avec la Miséricorde, elle dit à Jésus-Christ : « O Dieu semblable à nous, puisque vous êtes homme et que vous avez payé pour tous les hommes, en récompense les hommes sont à vous! Vous les avez achetés, ils vous appartiennent; vous pouvez à votre gré leur communiquer ce que vous avez vous-même; unissez-vous à eux, sauvez-les, amenez-les avec vous dans la vie éternelle. La très sainte Trinité dont vous faites partie, met sa gloire à vous posséder, ô Homme-Dieu, et à vous voir possesseur de l'humanité régénérée! »

Ce pacte entre le Rédempteur et la Trinité sainte mettait le dernier sceau à l'œuvre du salut des âmes : la Rédemption était accomplie, consommée quant à son essence, comme l'illumination du monde visible fut, dès le principe, substantiellement achevée par le seul fait de la création du soleil matériel. De même cependant que cette illumination des premiers temps ne suffit pas, et qu'il faut une action

continuée par laquelle l'astre du jour répande incessamment ce qu'il a reçu du Créateur; de même la Rédemption simplement opérée n'était que la moitié de l'œuvre : son achèvement demandait la Rédemption continuée. Jésus-Christ la continue, car il s'est constitué le Rédempteur perpétuel du monde. Voici comment :

Il est monté au plus haut des cieux, à la droite du Père d'où il peut, selon sa toute-puissance, agir ici-bas avec une souveraine efficacité. En même temps et sans se diviser, il a répandu son humanité sur toutes les parties de la terre. Participant pour ainsi dire au privilège de l'immensité, il habite en mille lieux à la fois par la divine Eucharistie : ainsi le monde est tout entier occupé par la divinité, comme nous le voyons par un prodige d'amour, tout rempli de Jésus-Christ. Dans la solitude des tabernacles, non moins qu'au plus haut des cieux, ce divin Rédempteur porte en sa personne l'inépuisable plénitude de grâce et la merveilleuse vertu de communication qui l'établissent vrai soleil toujours dans la splendeur de son midi; et c'est en ce sens qu'on peut appliquer la belle parole du Psalmiste : *En lui se trouvent toutes les richesses d'une Rédemption surabondante* [1].

Le Rédempteur n'est pas avare de ses dons, car de son sein jaillit un fleuve intarissable de Rédemption et de vie. Tous les hommes sont pour lui des créatures chéries, des frères, des membres qu'il aime avec des tendresses ineffables. Il voudrait donner à chacun d'eux la plénitude qu'il possède, que dis-je! se donner lui-même. Mais les lois de la Providence arrêtent les élans de son amour : il a été statué que la Rédemption ne serait pas communiquée aux hommes par force. Hélas! combien de malheureux enfants d'Adam usent de leur liberté pour mettre obstacle aux effusions de Jésus-Christ!

Néanmoins, en dépit de leur ingratitude, le Sauveur agit,

1. Copiosa apud eum Rédemptio (Ps. CXXIX, 7).

agit toujours. C'est de lui et de lui seul que partent ces innombrables grâces : grâces habituelles, grâces d'inspirations, grâces de pénitence, grâces de conservation. Tous les hommes reçoivent en tout temps quelque chose de sa plénitude : *Personne n'arrive à se soustraire complètement à la chaleur de ce soleil*[1]. Jésus-Christ donne, et donne sans se lasser; quelquefois il mesure ses grâces, quelquefois il donne sans mesure; souvent même, laissant un libre cours à son amour, il sort du tabernacle, s'avance vers les hommes comme un ami vers son ami, s'approche d'eux, et, ô tendresse! il fait plus que les embrasser, il entre en eux, il devient leur nourriture, il mêle son âme à leur âme, il les rend dépositaires de tous ses trésors, il les remplit de lui-même. Et c'est ainsi que s'opère chaque jour l'œuvre que l'on peut appeler la continuation de la Rédemption.

CHAPITRE III

UNE SUBSTITUTION MERVEILLEUSE.

Jésus-Christ, Homme-Dieu et Rédempteur, a poussé le dévouement jusqu'au prodige. Aussi, en même temps que par son innocence il efface la blancheur de la neige, il nous apparaît tout enflammé d'amour et lance au loin les rayons embrasés de sa divine charité. A sa vue, l'âme fidèle peut s'écrier avec l'Épouse des Cantiques, dans un transport d'admiration : *Mon bien-aimé est blanc comme la neige* par sa pureté,*et rouge comme le feu* par sa charité; *vraiment il est choisi entre mille*[2].

Hélas! elles sont rares les âmes qui comprennent ces merveilles! Aujourd'hui plus que jamais on peut s'écrier en parlant de Jésus-Christ : *Il est venu parmi les siens et les*

1. Non est qui se abscondat a calore ejus (Ps. XVIII, 7).
2. Dilectus meus candidus et rubicundus; electus ex millibus (Cant. V, 10).

siens ne l'ont pas connu[1]. Un saint Père nous dit que *le Verbe incarné voulut naître pendant la nuit, parce que le monde où il descendit était plongé dans une obscurité profonde*[2]. Cette nuit a-t-elle cessé? La naissance de Jésus-Christ est le lever du soleil, du soleil de justice éclairant tout homme venant en ce monde; mais nos ténèbres sont si épaisses, la fumée du feu de nos passions est si noire, nos yeux si malades, que nous ne voyons plus l'astre resplendissant; et l'Église, au jour de Noël, a beau entonner avec les anges : *Gloria in altissimis Deo*[3]! les hommes, devenus semblables aux troupeaux qui paissaient sur les collines de Bethléem, n'entendent plus, ne comprennent plus.

Parmi les vérités incomprises concernant le Rédempteur, il en est une que je voudrais exposer à l'âme qui veut réfléchir. Cette vérité est renfermée en germe dans ces deux mots : *Une substitution merveilleuse.*

Au saint jour de la Nativité, l'Église chante, avec l'accent de la plus affectueuse reconnaissance, cette annonce du prophète Isaïe : *Un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné*[4].

Ce qui ne peut pas se faire d'homme à homme s'est opéré entre l'homme et Dieu. Quelque étroit, quelque intime que soit le commerce d'amitié unissant deux hommes entre eux, jamais ce qui est personnel à l'un ne sera également personnel à l'autre. Un roi peut donner son affection à un de ses sujets; cette affection peut tellement rapprocher la majesté du prince de l'humilité du citoyen, que celui-ci,

1. In propria venit, et sui eum non receperunt (Joan. I, 11).
2. Dominus noster Jesus non solum virginem de qua nasceretur, sed et diem quo nasceretur elegit..... Nox enim eramus, cum infideliter vivebamus. Et quoniam ipsa infidelitas quæ totum mundum vice noctis obtexerat, minuenda fuerat fide crescente; ideo die Natalis Domini nostri Jesu Christi, et nox incipit perpeti detrimenta, et dies sumere augmenta (S. Aug. Serm. CXC. In Natali Domini, VII).
3. Luc. II, 14.
4. Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis (Is. IX, 6).

nouveau Joseph, participe aux honneurs dus à Pharaon, et que Pharaon, s'abaissant jusqu'au rang de Joseph, quitte, pour ainsi dire, la pourpre dont il est revêtu pour en vêtir celui qu'il veut honorer. Cependant ces excès de l'amitié n'iront jamais jusqu'à l'échange réel des prérogatives de la personne. Jamais Pharaon, malgré ce que l'on pourrait appeler les extravagances de son amitié, ne pourra certifier qu'ami d'un de ses sujets, il est devenu sujet lui-même. Jamais, non plus, Joseph, malgré les excès inespérés de sa bonne fortune, ne sera en droit de se regarder comme roi, à la vue des honneurs royaux qu'une royale amitié lui prête.

C'est qu'entre les hommes, la nature a posé des bornes aux dons qu'ils peuvent se faire. Aussi la communication mutelle des biens est-elle toujours restreinte par quelque côté. Dieu au contraire, qui aime infiniment, peut mettre au service de cet amour sans bornes une puissance également infinie. De là, quand ce grand Dieu se met en frais de libéralité, des générosités immenses, miraculeuses, incompréhensibles.

Un contrat fut passé entre le ciel et la terre, au jour où le Seigneur nous donna son Fils. En voici les deux clauses également merveilleuses : *Désormais toutes les misères de l'humanité seront les misères de Jésus-Christ, et toutes les richesses de Jésus-Christ seront les richesses de l'homme.*

Et ce qui a été dit s'est fait. La pauvre humanité gémit sous un double fardeau : elle a le poids de ses douleurs et le poids de ses péchés. *L'un et l'autre sont devenus le partage de Jésus-Christ,* et ces deux fardeaux réunis ont formé sa croix.

Nos douleurs, toutes nos douleurs sont devenues les siennes; ils les a éprouvées avant nous et plus que nous, tellement que ces souffrances, qui nous accablent, semblent n'être qu'une répétition, un contre-coup, et, si l'on peut ainsi parler, un reflet des siennes.

Quant à nos péchés, l'Écriture nous assure, et l'Écriture

n'exagère pas, *que Dieu posa en lui l'iniquité de nous tous*[1]. Saint Paul va plus loin. *Jésus-Christ*, nous dit-il, *a été tellement chargé de nos crimes qu'il est devenu d'une certaine façon le péché même, le péché subsistant*[2]. Sans doute, contrairement à ce que les précédentes comparaisons pourraient faire croire, le Fils de Dieu n'est pas devenu personnellement pécheur. Toutefois, bien que personnellement innocent, il a reçu nos péchés en héritage; il les a pris; il s'est, en quelque sorte, incorporé nos crimes; il les a regardés comme siens, et c'est parce qu'il fut pécheur par remplacement que la justice divine sur le Calvaire l'a brisé et immolé.

N'est-ce pas là une substitution ineffable? Et quoi de plus ineffablement heureux que de pouvoir penser, comme nous le pouvons tous : Mon péché est aussi le péché de Jésus-Christ; en moi, ce péché mérite l'enfer, en Jésus-Christ il mérite le pardon? *Gloire à Dieu et paix aux hommes*[3]! C'est le cantique du jour béni où ce miraculeux transfert de nos iniquités s'opéra sur le berceau de Jésus.

Ce n'est pas tout. Le contrat, nous l'avons dit, contient une seconde clause : il a été décrété que *Jésus-Christ chargé des misères de l'homme transmettrait à celui-ci tous ses trésors*. Admirable échange, en vérité, et magnifique commerce qui ne s'explique que par une richesse infinie mise au service d'un amour sans égal.

Quoi! tout cela est-il bien vrai? N'est-ce pas du mysticisme? Est-il permis de croire que *la fortune de Jésus-Christ nous a été ainsi léguée par testament?*

Écoutez là-dessus l'enseignement du grand docteur saint Augustin, qui n'est lui-même que l'écho de l'Évangile. Il enseigne que *par le saint baptême l'homme est incorporé à*

1. Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum (Is. LIII, 6).
2. Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum (Gal. III, 13).
3. Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis (Luc. II, 14).

Jésus-Christ et devient un de ses membres[1]. La passion et la mort de ce Dieu rédempteur lui appartiennent dès lors comme si lui-même avait consommé le sacrifice du Calvaire. Aussi saint Thomas conclut-il : *La Passion du Christ fut satisfactoire pour les péchés de tous les chrétiens baptisés comme la souffrance d'un membre peut être satisfactoire pour le péché d'un autre membre*[2].

Et ce que ces deux auteurs disent du néophyte, saint Paul nous le répète en parlant de tous les chrétiens. *Vous avez été,* affirme-t-il, *enrichis de tous les biens en Jésus-Christ*[3]. N'ayant rien par vous-même, vous possédez tout en Jésus-Christ. Sa naissance, sa vie, sa passion, sa mort et son adorable sacrement vous appartiennent. Au jour de la Nativité, *un petit enfant vous est né; le fils de Dieu vous a été donné*[4]; il est devenu votre bien, votre propriété. Pauvres, dénués de tout, pécheurs passibles de l'enfer, n'ayant aucun droit à obtenir quoi que ce soit du ciel, vous avez droit à tout bien par Jésus-Christ, et chacun de vous peut dire à Dieu : J'ai péché, mais le sang de Jésus-Christ m'appartient; je ne mérite aucune grâce, mais les mérites de Jésus-Christ sont à moi; ma prière est impuissante, mais Jésus-Christ m'a donné la sienne; je n'ai rien, mais je possède le ciel; je suis pauvre par naissance, mais j'ai le Fils de Dieu pour héritage. *Gloire à Dieu au plus haut des cieux!* c'est le cantique de ma reconnaissance, c'est le cri de joie de ma pauvreté subitement enrichie; c'est l'hymne d'action de grâces d'un coupable mortel à qui le Créateur envoya un jour, comme cadeau de sa divine munificence, le petit Enfant de Bethléem!

1. Baptismus, quo Christo consepeliuntur, ut incorporentur illi membra ejus, hoc est fideles... (S. Aug. De peccatorum meritis et remissione et de baptismo parvulorum lib. I, c. XXVI).

2. Unde ipsa pœna Christi fuit satisfactoria pro peccatis baptizatorum, sicut et pœna unius membri potest esse satisfactoria pro peccato alterius membri (Summ. Theol. III^{a}, q. LXVIII, a. V, ad 1).

3. In omnibus divites facti estis in illo (I Cor. I, 5).

4. Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis (Is. IX, 6).

Gloire à Dieu au plus haut des cieux! Car la substitution merveilleuse est opérée. Nos douleurs sont devenues les douleurs de l'Homme-Dieu; le ciel donc aura pitié de nous. Nos péchés sont devenus les péchés de l'Homme-Dieu; j'espère donc en la miséricorde du Seigneur; j'espère même en sa justice. Les trésors de Jésus-Christ sont devenus mes trésors, j'y puiserai à pleines mains pour acquitter mes dettes et m'enrichir ensuite. O générosité divine! O miraculeux échange! O substitution incomparable, je te comprends maintenant! Le mystère de Noël, le spectacle de l'enfant tombé du ciel dans la crèche, comme le fruit mûr de la divine bonté, ne me laissera plus insensible. Car je sais de quoi cet enfant me délivre en prenant tout sur lui; je sais aussi de quoi il m'enrichit, en m'invitant à prendre tout pour moi.

CHAPITRE IV

LE SAINT NOM DE JÉSUS.

Dieu fait bien toute chose. Dès le principe, il inspira au premier homme le nom qui convenait à chaque créature, et il a voulu que ces noms divers renferment je ne sais quelle vertu secrète qui nous impressionne : ils semblent, en vérité, être porteurs de la personne ou de la chose qu'ils expriment. Effectivement, il suffit de les prononcer pour faire sentir la présence et l'action des êtres chéris ou odieux qu'ils rappellent.

Jetez au milieu d'une assemblée de soldats valeureux ces mots magiques : Honneur et Patrie! aussitôt vous verrez ces mâles visages s'illuminer et leurs traits s'agiter comme si une étincelle électrique avait passé en eux.

Poursuivez dans ses égarements l'enfant prodigue; tâchez de l'atteindre dans un de ces repaires de la débauche où l'ivresse de la passion et du vin l'a changé en être insen-

sible et hébété, et là, faites retentir à ses oreilles le nom vénéré de son père, le doux nom de sa mère, à l'instant, dans ses regards effarés, reparaîtra quelque chose d'humain.

Au malade qui va expirer, et dont le visage n'a plus d'autre expression que celle de la mort, répétez un nom chéri, celui de Jésus, celui de Marie; aussitôt la parole sacrée ranimera dans ses yeux éteints, sur ses lèvres décolorées, un dernier reste de vie. Tant il est vrai qu'elle est aussi réelle qu'admirable la puissance des noms!

Pour qualifier les hommes, le caprice du langage humain a inventé des mots qui trop souvent n'ont rien de significatif par eux-mêmes. La sainte Écriture seule paraît avoir le privilège des noms vraiment éloquents, car elle leur fait exprimer et rappeler non seulement les personnes, mais encore leurs qualités et leurs fonctions.

Aussi voyons-nous le Seigneur, et, sous son inspiration, les saints personnages de la Bible faire de l'imposition des noms une question capitale. C'est Dieu lui-même qui dit au premier homme : Tu t'appelleras *Adam,* c'est-à-dire terrestre, *parce que tu n'es que poussière*[1]. C'est lui aussi qui dénomme le Père des croyants : *Tu ne t'appelleras plus Abram, mais Abraham, parce que tu seras le père d'une grande multitude*[2]. Jésus-Christ, imitant en cela son Père, adresse à l'apôtre Pierre cette parole prophétique : *Tu es Simon fils de Jean, mais on t'appellera Céphas*[3], *car tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église*[4]. Plus tard, le même Sauveur inspira à Saul, le persécuteur converti, de *changer son nom en celui de Paul*[5], parce que Paul signifie élu et admirable.

1. Quia pulvis es, et in pulverem reverteris (Gen. III, 19).
2. Nec ultra vocabitur nomen tuum Abram; sed appellaberis Abraham; quia patrem multarum gentium constitui te (Gen. XVII, 5).
3. Tu es Simon, filius Jona; tu vocaberis Cephas quod interpretatur Petrus (Joan. I, 42).
4. Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam (Matth. XVI, 28).
5. Saulus autem, qui et Paulus (Act. XIII, 13).

Or, parmi les noms qui furent ainsi l'objet des sollicitudes d'un Dieu, il en est un qui semble l'avoir occupé plus que la création de tout un monde.

C'est celui dont le Psalmiste a chanté : *Je raconterai ton nom à mes frères*[1]. C'est le nom qu'exalta le prophète Isaïe quand il s'écria dans son ravissement : *Son nom sera l'Admirable, le Conseiller, le Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix*[2]. C'est ce nom sacré que désignait Jérémie par ces mots : *Juda sera sauvé; et voici le nom qui lui sera donné : Dieu notre Justice*[3]. Ezéchiel l'avait en vue quand il dit à la place du Seigneur : *Et je sanctifierai la grandeur de mon nom*[4]. Daniel le célèbre dans ces paroles : *Seigneur, Dieu de nos pères, vous êtes bon, et votre nom est adorable et glorieux à jamais*[5]. *Et moi*, chante le prophète Habacuc, *je tressaillerai de joie dans le Dieu, qui est mon Jésus Sauveur*[6].

Après que les prophètes l'eurent ainsi exalté, ce nom béni, un archange du ciel le reçut des lèvres du Tout-Puissant pour l'apporter à l'humble Vierge de Nazareth; et lorsque celui qui devait le porter eut été circoncis, le Saint-Esprit célébra comme un événement l'imposition du nom à l'enfant, de ce nom *par lequel l'ange l'avait nommé avant qu'il eût été conçu dans le sein de Marie*[7].

Et quand celui qui portait ce nom le prononça devant ses ennemis, ils tombèrent à la renverse. Pour relever le boiteux à la porte du temple, Pierre et Jean dirent :

1. Narrabo nomen tuum fratribus meis (Ps. XXI, 23).
2. Et vocabitur nomen ejus, Admirabilis, Consiliarius, Deus, Fortis, pater futuri sæculi, Princeps pacis (Is. IX, 6).
3. In diebus illis salvabitur Juda; et hoc est nomen quod vocabunt eum : Dominus Justus noster (Jer. XXXIII, 6).
4. Et sanctificabo nomen meum magnum (Ezech. XXXVI, 23).
5. Benedictus es, Domine, Deus patrum nostrorum, et laudabile et gloriosum nomen tuum in sæcula (Dan. III, 26).
6. Ego autem in Domino gaudebo; et exultabo in Deo Jesu meo (Hab. III, 18).
7. Vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab angelo priusquam in utero conciperetur (Luc. II, 21).

Au nom de celui que nous prêchons, lève-toi et marche[1]. Le prince des apôtres prêchant aux Juifs coupables, s'écrie : *Nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes pour les sauver*[2]. Le grand apôtre saint Paul, pour couronner tous ces glorieux témoignages, fait entendre au monde entier cette solennelle parole : *Dieu lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'à ce nom tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers*[3].

Ce nom sacré que Moïse nous rappelle dès les premiers mots de la Genèse, et que saint Jean, après les prophètes, les évangélistes et les apôtres, nous redit en fermant son Apocalypse, ce nom mystérieux et divin, c'est le nom de Jésus : de Jésus, fils du Dieu vivant; de Jésus, fils de la Vierge Marie; de Jésus, rédempteur du monde; de Jésus, terreur de l'enfer, espoir de la terre et allégresse du ciel.

Or, à ce nom sacré, Dieu le Père qui le choisit, Dieu le Fils qui le porte, Dieu le Saint-Esprit qui l'inspira, ont conféré une puissance auprès de laquelle la vertu des autres noms n'est que faiblesse; car cette puissance est divine. On peut le certifier : Ici le nom a la vertu de la personne; le nom de Jésus a la puissance de Jésus.

Rappelons la parole profonde de l'apôtre saint Paul : *Personne ne peut dire : Seigneur Jésus! si ce n'est par le Saint-Esprit*[4]. Ceci nous enseigne qu'on ne peut, sans le secours de la grâce, prononcer une seule fois avec piété ce mot sacré : *Jésus, Jésus, mon Seigneur et mon Dieu!* D'autre part, lorsque, la grâce aidant, ce nom divin sort d'une bouche pieuse, il pourrait, si cela était nécessaire, transporter des montagnes et bouleverser le monde.

1. In nomine Jesu Christi Nazareni, surge et ambula (Act. III, 6).
2. Nec enim aliud nomen est sub cælo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri (Act. IV, 12).
3. Propter quod et Deus donavit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur cælestium, terrestrium et infernorum (Phil. II, 9).
4. Nemo potest dicere : Dominus Jesus, nisi in Spiritu Sancto (I Cor. XII, 3).

Saint Bernard après en avoir expérimenté la force et la douceur, s'écrie dans son enthousiasme : *Ce nom est pour moi une lumière, une nourriture et un remède. Quand on le prêche, il luit comme un soleil resplendissant; quand on le médite, il nourrit comme un pain délicieux; quand on l'invoque, il guérit comme un breuvage salutaire*[1].

Aussi le dévot et séraphique Bernardin de Sienne avait-il coutume, en prêchant, d'interrompre souvent le cours de ses pensées, pour verser sur ses auditeurs, comme une rosée de salut, cette parole coup sur coup répétée : Jésus! Jésus! Jésus!

Un autre saint, ayant prononcé un jour avec un redoublement de ferveur ce nom divin, vit tout à coup les enfers et le ciel s'ouvrir. Au fond des enfers, il aperçut les démons vaincus courber honteusement la tête; et, dans le ciel, il put contempler le ravissant spectacle des saints de Dieu fléchissant tous le genou, parce qu'un homme sur la terre avait dit cette parole : Jésus!

Profitez, vous aussi, âme chrétienne, de la vertu et des richesses de ce nom précieux. Prenez la sainte et salutaire habitude de le prononcer, avec celui de Marie, dans toutes les difficultés, grandes et petites, que l'on rencontre à chaque pas de cette vie.

Si vous sentez les approches du monstre infernal dites : Jésus! Si le foyer de péché que vous portez en vous, veut faire éruption, répétez : Jésus! Si la croix tombe et pèse sur vos épaules, que votre confiance s'écrie : ô Jésus! Quand le devoir vous semblera difficile, que cette seule parole : Jésus! vienne ranimer vos forces. A mesure que vous approcherez davantage du terme de votre carrière, parfumez de plus en plus votre existence de ce *nom de*

1. Oleum enim lucet, pascit et ungit. Fovet ignem, nutrit carnem; lenit dolorem : lux, cibus, medicina. Vide idem nunc et de Sponsi nomine : lucet prædicatum, pascit recogitatum, invocatum lenit et ungit (Serm. xv, super Cant.).

Jésus, comparé par l'Écriture à *une huile embaumée*[1]. Quand enfin l'heure du passage aura sonné, ah! que votre dernier cri soit celui-ci : Jésus! Jésus! Alors l'Être adorable que vous rencontrerez, le premier, au sortir de la vie, vous répondra : C'est moi! Venez!

CHAPITRE V

CE QUE NOUS DEVONS A JÉSUS-CHRIST.

Saint Alphonse s'écriait un jour en gémissant : « Pauvre Jésus-Christ! Les hommes ont de la reconnaissance pour tous ceux qui leur font du bien, même pour les animaux; pour vous seul, il semble qu'ils aient un cœur de pierre! » Et le Saint ajoutait qu'il n'en serait pas ainsi si les chrétiens considéraient plus souvent ce qu'ils doivent à Notre-Seigneur.

Suivons ce conseil, afin d'ouvrir nos âmes à l'amour d'un tel Sauveur. Dans le nombre incalculable de ses bienfaits, il en est deux qui manifestent une générosité si excessive, que leur souvenir arrachait aux saints des larmes de gratitude. Méditons cette double pensée :

Si je ne tombe pas en enfer, c'est à Jésus-Christ que je le dois.

Si j'ai l'espérance d'aller au ciel, c'est à Jésus-Christ que j'en suis redevable.

Si je ne tombe pas en enfer, c'est à Jésus-Christ que je le dois. Pour mieux comprendre la grandeur de ce bienfait, jetons un regard sur l'affreux abîme. Oh! que l'enfer est une chose effroyable! Être plongé dans le feu, sentir que ce feu pénètre jusqu'à la moelle des os; avoir du feu dans les veines, du feu jusqu'aux plus intimes fibres du corps; devenir comme un charbon vivant; dans ces tortures, être privé de tout secours, de tout soulagement; avoir la compa-

1. Oleum effusum nomen tuum (Cant. I, 2).

gnie d'êtres furieux, maudits, abominables; éprouver dans l'âme l'enfer de l'enfer : la haine de Dieu, la rage de l'avoir perdu, la désolation d'avoir manqué le ciel pour si peu, l'envie de se détruire sans y parvenir; enfin et par-dessus tout, être là pour toujours, sous le continuel accablement de cette pensée : Cela ne finira plus jamais! jamais! jamais! Voilà l'enfer!

Or, sans Jésus-Christ, ce serait là mon partage inévitable. Oui, ô Jésus, si vous ne m'aviez pas aimé, si vous n'étiez pas mort pour moi, je serais réduit à me dire : Après quelques années, je serai en enfer, j'en suis sûr!

Si notre cœur, en face d'une telle vérité, reste encore froid, recourons, pour le toucher enfin, à cette supposition. Nous sommes au fond des enfers. Au moment où cette affreuse éternité nous tord dans un redoublement de désespoir, tout à coup Jésus-Christ descend jusqu'à ce lieu de ténèbres et nous parle en ces termes : « O malheureux, j'ai eu pitié de toi, et je viens de souffrir pour toi une nouvelle passion, d'endurer pour toi une nouvelle mort! » Je vous le demande, quels ne seraient pas les transports, les excès de notre reconnaissance! Comme nous tomberions aux genoux de ce bon Maître pour le remercier avec des torrents de larmes! Eh bien, ce n'est pas une supposition, c'est plutôt une réalité. Nous ne sommes pas en enfer, soit! mais nous y étions irrévocablement destinés, condamnés. Venant en ce monde, Jésus-Christ nous dit : « O hommes! O malheureux damnés, je viens vous délivrer! » Aimons donc Jésus-Christ par reconnaissance pour un tel bienfait.

En voici un autre; car nous arracher à l'enfer n'a pas été assez pour l'amour que nous porte le cœur de Jésus. Au prix de son sang il nous a acquis des droits au ciel, à ce séjour de bonheur dont saint Paul ne savait exprimer autre chose, sinon que *ses délices surpassent tout ce que peut imaginer l'esprit de l'homme*[1].

1. Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum (I Cor. II, 9).

Quand, après de longs détours sur les flancs d'une montagne, nous arrivons tout à coup au sommet, et que là un superbe paysage se déroule à nos yeux, nous éprouvons je ne sais quelle délectation qui nous fait demeurer comme en extase, regardant, contemplant avec un plaisir toujours nouveau. Faible, bien faible image de ce qui nous attend à notre entrée au ciel. Dès que la porte du séjour bienheureux s'ouvrira, nous apercevrons Dieu, nous le verrons face à face. Or, ce Dieu que nous verrons est la beauté même, la beauté vivante et infinie, la beauté réunissant en elle et à un degré infiniment supérieur toutes les beautés créées et possibles. On ne peut pas dire que Dieu est beau, il est la beauté : celle qui existe à l'état d'être vivant; et cette beauté vivante est toutes les beautés à la fois : celle de la force, celle de la majesté, celle de la grandeur, celle de la sainteté, celle de la puissance, celle de la bonté, celle de la miséricorde, celle de la sagesse; en un mot, Dieu est une beauté si admirable, si ineffable, que, dès le premier regard jeté sur cette immense et incomparable splendeur, l'élu éprouve un tel sentiment de délicieuse surprise qu'il en est transporté, enivré de joie, d'admiration et de bonheur. Ce sentiment de toutes les délices durera l'éternité entière, car il se renouvellera à chaque instant avec une vivacité, une jouissance toujours nouvelles.

Si j'ai l'espérance d'aller au ciel, c'est à Jésus-Christ que j'en suis redevable. Cette seule pensée, avec le peu que nous venons de dire du paradis, devrait suffire pour nous faire pousser ce cri : O Jésus, je vous remercie, je vous remercie du fond de mon cœur d'un si grand bienfait!

Pour l'apprécier davantage, supposons un instant que quelqu'un parmi nous ait été exclu de la rédemption, et par conséquent n'ait pour lui ni Jésus-Christ ni ses mérites. Que cet homme serait malheureux! Il pourrait dire en se comparant à ses semblables : « Durant leur vie, quand ils sont tristes, ou quand ils ont péché, ils peuvent au moins recourir à Jésus-Christ et à sa Mère; moi, je ne le puis pas.

A la mort, la vue du crucifix les consolera ; moi, non : le sang de Jésus-Christ ne m'appartient pas. Au jugement, ils peuvent espérer que Jésus-Christ leur ouvrira le ciel ; pour moi, il est fermé à jamais. Je ne possède pas Jésus-Christ ; j'ai été exclu de sa famille ; il n'est pas mort pour mon salut. O malheureux que je suis ! un jour viendra donc où je verrai beaucoup d'hommes, mes frères, suivre en triomphe Jésus-Christ montant au ciel, tandis que moi je devrai me diriger vers l'enfer. J'en suis sûr, je ne puis pas éviter ce sort ; car je n'ai pas le bonheur, comme les autres hommes, d'avoir Jésus-Christ pour moi. » Ainsi gémirait ce désespéré ; ainsi pourrions-nous et devrions-nous tous gémir, si le Fils de Dieu ne s'était pas fait homme pour chacun de nous.

Grâce à Notre-Seigneur Jésus-Christ il en est autrement ; nous pouvons tous lever les yeux vers le ciel avec une allégresse pleine d'espérance. Chacun de nous possède Jésus-Christ : cet aimable Sauveur s'est donné tout entier à chaque homme. Nous possédons ses expiations pour le pardon de nos péchés, ses mérites pour notre entrée au ciel, au jour de la justice. Par conséquent, chacun de nous peut se dire : Pourvu que je ne me prive pas moi-même de la Rédemption qui m'a été communiquée par Jésus-Christ, un jour viendra où je mourrai dans la grâce ; un moment viendra où ce bon maître me jugera favorablement ; un jour, je ressusciterai glorieux ; un jour, je serai rangé à sa droite parmi les élus ; un jour, j'entrerai au ciel ; un jour, je verrai Dieu, et aussitôt que j'aurai aperçu cette souveraine beauté, je serai plongé dans un torrent de félicité qui ne finira plus. Éternellement je serai enivré de bonheur : mon esprit sera livré à l'extase de la plus délicieuse admiration ; mon cœur sera plongé dans les délices du plus doux des amours ; mon âme, mon être tout entier seront inondés de plaisir et de joie ; et c'est à Jésus-Christ que je devrai tout cela ! *Sans lui, rien pour moi sinon l'enfer. Par lui et grâce à lui, j'espère le ciel.*

Voilà, âme chrétienne, des pensées certainement bien touchantes. Méditons-les souvent; peu à peu notre pauvre cœur s'échauffera; nous sentirons le besoin de rendre à Jésus-Christ amour pour amour.

CHAPITRE VI

L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST, MIS A LA PORTÉE DE TOUS.

Saint Alphonse ose parler de l'amour de Jésus-Christ à tous les chrétiens, même aux plus imparfaits. Cette hardiesse, car c'en est une, est un des traits caractéristiques de son ascétisme.

Nos âmes, hélas! sont si loin du Sauveur, que, même parmi celles qui le servent, il en est peu qui osent songer à l'aimer. Nous avons dans le cœur un instinct déplorable, ordinaire du reste à tout pécheur, un instinct qui nous fait dire : *Aimer Jésus-Christ est au-dessus de ma condition; c'est le privilège des saints!*

Cet instinct est un mensonge. La vérité est que, dans l'homme, le bien comme le mal commence, se poursuit, et s'achève par le cœur.

Saint Alphonse a compris cette grande loi. Fondateur d'une société de missionnaires voués au service des âmes les plus abandonnées, il répétait souvent à ses disciples cette profonde maxime : « Mes Pères, même aux plus grands pécheurs, prêchez l'amour de Jésus-Christ. Les conversions dans lesquelles cet amour n'intervient pas sont des conversions qui durent peu. La crainte fait fuir le mal, mais l'amour fait persévérer dans le bien. Je vous le dis : le cœur de l'homme est ainsi fait. »

C'est d'après ce principe qu'il a entrepris de populariser l'amour de Jésus-Christ. Son livre des *Visites au Saint-Sacrement* ressemble à un jet de flammes s'élançant du brasier de la charité. Une âme séraphique, une sainte Thérèse, en

ferait ses délices; cependant Alphonse l'a composé pour le peuple, et le peuple le lit, le relit, le savoure.

Dans un autre de ses ouvrages, également populaire, il s'écrie en commençant : Je vous en conjure, cher lecteur, ne vous lassez pas de m'entendre toujours demander l'amour de Jésus-Christ. Car ce don sacré est une grâce qui renferme en soi toutes les autres[1].

De son cœur brûlant se sont échappés maintes fois des chants poétiques, qui rappellent ceux de saint François d'Assise et de sainte Thérèse. Or, ces chants d'amour, il n'a pas craint de les livrer au peuple; et, dans les missions, le peuple les chantait, les comprenait, les aimait.

Cette passion de faire aimer Jésus-Christ pénétra l'âme d'Alphonse dès le début de son apostolat. Jeune prêtre, il avait formé à Naples des associations, connues sous le nom de *chapelles* et composées d'hommes du peuple. Or, dans ces réunions populaires, il parla souvent de l'affection pour Jésus, et ce ne fut pas sans fruit. Un jour, deux de ces pieux associés, calomniés à cause de leur prosélytisme, furent saisis et emmenés en prison. Chemin faisant, l'un des deux dit à son compagnon : « Je voudrais bien savoir, mon cher, si cette politesse est de ton goût? — Nullement, répondit l'autre; on use d'une trop grande civilité à notre endroit, car pour nous garrotter on emploie une étoffe de laine, tandis que Jésus-Christ, lui, a été lié avec des cordes. » Et en parlant ainsi, il pleurait. Cet homme du peuple aimait, il aimait son Sauveur crucifié; Alphonse lui avait enseigné cet amour.

Bien différent fut le langage des hypocrites jansénistes, ses contemporains, dont il combattit les froides et désolantes doctrines, en vertu d'une spéciale mission reçue du ciel. Tandis qu'il s'épuisait en efforts pour unir le peuple à Jésus-Christ, ces astucieux sectaires n'avaient d'autre but que d'élever entre le Sauveur et les âmes un mur de sépa-

1. *Préparation à la mort.* Préface.

ration. Ils allèrent jusqu'à nier que ce Dieu-Rédempteur fût mort pour tous les hommes. Saint Vincent de Paul nous rapporte à ce sujet un fait bien sombre. Un malade allait mourir, désespéré de son salut. « Mon frère, lui dit un prêtre, ayez confiance en la miséricorde du Dieu qui est mort pour nous. — Mort pour moi! s'écrie le moribond, qui vous l'assure, puisqu'il n'est pas mort pour tous? » Le malheureux avait avalé le poison du jansénisme.

Jésus-Christ est mort pour nous, ne cesse de répéter Alphonse, mort pour nous tous; mort pour chacun de nous; mort par pur amour pour nous. Aimez-le donc! Si vous êtes pécheurs, vos cœurs n'en sont pas moins faits pour l'aimer; et si l'amour de Jésus est le sentiment, de tous, le plus sublime, sachez qu'il est aussi de tous *le plus à la portée de vos âmes.*

Avait-il tort ou raison de parler de la sorte? Il eut raison, car Alphonse l'avait constaté par expérience : *au fond de toute âme humaine il y a un instinct sympathique pour Jésus-Christ.*

Deux missionnaires arrivèrent un jour à Lassa. Lassa est la capitale du Thibet; elle est en même temps le centre de l'idolâtrie asiatique. C'est là que se trouvent, si j'ose ainsi parler, les séminaires du démon, c'est-à-dire les écoles où viennent se former les prêtres de Bouddha. Jamais peut-être les pieds d'un prédicateur de l'Évangile n'avaient foulé cette terre. Comment annoncer la bonne parole à ce peuple plongé, plus que tout autre, dans les ténèbres de la mort? Par quelle voie tenter la conquête de ces âmes inaccessibles à la vérité?

Une idée vint à nos deux missionnaires, idée sainte et féconde. Ils cherchèrent un appartement donnant sur une des rues les plus fréquentées de la ville. Quand ils l'eurent trouvé, choisissant l'endroit de la chambre le plus en vue, ils y suspendirent un grand crucifix; et s'agenouillant devant cet objet sacré, ils restèrent là immobiles dans le silence et l'adoration. Deux hommes prosternés devant

l'image d'un supplicié ! C'était assurément, pour des païens, un spectacle bien nouveau. Un instant suffit pour que la curiosité rassemblât autour de ce sanctuaire improvisé une foule de passants. Surpris et intrigués, tous se demandaient l'explication de la scène qu'ils avaient sous les yeux. Quand ils apprirent que cette image d'un homme couvert de plaies et cloué sur une croix était celle de leur Dieu mourant pour les sauver, leur premier instinct fut de croire et d'adorer.

Saint Paul, dans la voluptueuse Corinthe, fit aussi profession de n'y prêcher que Jésus crucifié. L'éloquence seule de ce nom enfanta aussitôt des chrétiens. Saint François Xavier, les missionnaires du Paraguay, les apôtres du Japon marchaient à la conquête spirituelle des peuples, avec la seule arme du crucifix, et toujours, dans leurs mains, cette image sacrée fut comme un talisman divin qui attira les cœurs.

C'est que, répétons-le, toute âme humaine a reçu du ciel un instinct merveilleux qui la porte vers Jésus-Christ. Si l'auteur de la nature a formé en chacun de nous l'amour instinctif de la patrie et de la famille, l'auteur de la grâce a également créé dans tous les hommes, à plus forte raison encore quand ils sont baptisés, une secrète sympathie pour le divin Rédempteur.

Tous, il est vrai, nous naissons enfants de colère, avec des instincts profonds pour le mal, parfois même, avec des goûts sataniques pour tout ce qui vient de l'enfer ou y conduit : c'est l'héritage du péché. Malgré cela, le cœur de l'homme reste sensible au bien ; il demeure semblable à une mer agitée par des vents contraires : le vent du péché souffle sur lui et le porte vers le roi de la cité du mal ; le vent de la grâce souffle également et le porte vers le roi de la cité du bien, vers Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Dans une émeute de grande ville, le peuple était sur le point de crier : « Vive l'enfer ! » On lui montre une croix, il chante : « Vive Jésus-Christ ! »

Les Juifs vociféraient : *Crucifiez-le*[1] ! C'était le souffle du démon. Quelques jours auparavant ils avaient chanté : *Hosanna au fils de David*[2] ! C'était le souffle de Dieu.

Saint Augustin, pour nous faire comprendre cet instinct d'une âme naturellement chrétienne, recourt à une comparaison familière. *Ne vous figurez pas un mouvement rude et pénible ; il est doux et suave : c'est la suavité même qui vous attire. Montrez à une brebis affamée un rameau verdoyant, elle vient ; l'attrait la fait approcher, non la violence. Et Jésus-Christ ! Jésus-Christ révélé par le Père, croyez-vous qu'il n'attire pas les enfants d'Adam ? Dès lors que vous croyez en lui, vous venez à lui*[3].

Bien avant saint Augustin, le Seigneur nous a adressé une parole touchante par la bouche du prophète Osée. Voulant nous faire entendre qu'il saura bien reconquérir le cœur des hommes, ce Dieu aimable s'écrie : *J'emploierai pour les gagner les attraits auxquels se laisse prendre la race d'Adam*[4] ; c'est-à-dire : Je leur proposerai Jésus-Christ et les prodiges d'amour qu'il révèle.

Jésus-Christ vint donc lui-même, et ce fut pour nous presser par cette tendre invitation à laquelle il fait bon de se rendre : *Si quelqu'un est petit, quelque petit qu'il soit, qu'il vienne à moi*[5].

Voilà pourquoi saint Alphonse n'a pas cru violer les règles de la sagesse en prêchant l'amour de Jésus-Christ à tous les hommes, quelque grossiers qu'ils fussent d'ailleurs.

1. Illi magis clamabant : crucifige eum ! (Marc xv, 14).
2. Hosanna filio David (Matth. xxi, 9).
3. Ne arbitreris istam asperam molestamque violentiam : dulcis est, suavis est ; ipsa suavitas te trahit. Nonne ovis trahitur, cum esurienti herba monstratur ? Et puto quia non corpore impellitur, sed desiderio colligatur. Sic et tu veni ad Christum : noli longa itinera meditari ; ubi credis, ibi venis (Sermo cxxx, c. ii).
4. In funiculis Adam traham eos (Os. xi, 4).
5. Si quis est parvulus, veniat ad me (Prov. ix, 4).

CHAPITRE VII

AMOUR RÉCIPROQUE DE JÉSUS-CHRIST ET DE L'HOMME.

La Providence, pour nous pousser au bien, emploie des stimulants de toutes sortes. Il n'en est pas de plus puissant que cette simple pensée : *Jésus-Christ m'aime!*

Oui, Jésus-Christ m'aime, et de quel amour, grand Dieu! D'un amour tel que ni les hommes ni les anges ne sauraient m'en donner une idée.

Jésus-Christ m'aime d'un amour *toujours fidèle et toujours présent.* Il n'est pas un instant dans ma vie où je ne puisse m'écrier : Mon Sauveur pense à moi et il me veut du bien!

Jésus-Christ m'aime d'un amour *toujours sage;* car le bien qu'il me veut est le bien des biens : c'est la charité, c'est la persévérance, c'est le ciel.

Jésus-Christ m'aime d'un amour *toujours puissant;* il peut me donner le bien qu'il me souhaite. Il suffit pour cela que je ne m'y oppose pas.

Jésus-Christ m'aime d'un amour *toujours généreux.* Le bien qu'il peut me faire, toujours il est disposé à me l'accorder. Me combler de grâces, tel est son désir, tel est son besoin.

Jésus-Christ m'aime d'un amour *toujours miséricordieux.* Mes lenteurs, mes résistances, mes misères ne le déconcertent pas. Jusqu'à mon dernier soupir, je pourrai compter sur la pitié de son bon cœur.

Enfin et surtout Jésus-Christ m'aime d'un amour *toujours particulier.* De même que si une mère a beaucoup d'enfants, son cœur semble se multiplier pour se donner à chacun d'eux; de même Jésus-Christ, à cause de la divine perfection de son cœur, aime chaque homme, comme si chaque homme lui était un fils unique.

Par conséquent, moi, pauvre pécheur, je puis chanter :

Mon Bien-Aimé est à moi[1] ! Il pense à moi, il me regarde, il m'écoute, et il m'aime.

O chrétien ! que feras-tu de cette forte pensée ? Ce que tu en feras ! Le voici : Tu en garderas fidèlement le souvenir ; tu t'efforceras d'obtenir qu'à chaque instant, au fond de ton cœur, résonne cette parole de salut : *Jésus-Christ m'aime.*

Tu t'en serviras pour ranimer ta confiance. Car il t'en faut de la confiance, parmi tant de misères, tant de péchés et tant de périls.

Tu la méditeras, cette pensée, pour t'astreindre *à l'amour réciproque* qui te portera à payer le cœur par le cœur, et à te dévouer aux intérêts d'un Dieu qui te fait l'honneur de t'aimer.

Tu la mettras au-dessus de toutes tes autres pensées, pour que ton unique bonheur soit de procurer à ce Dieu qui te chérit, son plaisir le plus doux, c'est-à-dire le salut des âmes. Elle te décidera à lui offrir tout ton être, toute ta vie, tous tes travaux, toutes tes souffrances pour la Rédemption.

Ainsi cette parole : *Mon Bien-Aimé est à moi!* t'obligera à ajouter bientôt : *Et moi je suis à lui*[2] !

Et quel bonheur de cultiver cette sublime et affectueuse réciprocité! Car, pour un bon cœur, aimer est toujours une bien douce joie ; ne pas aimer est toujours une profonde amertume.

Réunissez dans un palais une famille nombreuse ; donnez-lui la richesse, le plaisir, l'honneur... tout, en un mot, excepté l'amour. Dans cette maison dorée habiteront les chagrins, l'ennui, la discorde et le malheur.

A quelques pas de là, pénétrez dans une chaumière où le nécessaire manque, mais où l'affection mutuelle abonde. Vous verrez cette famille dans la peine et dans la joie : dans la peine, parce qu'ils travaillent ; dans la joie, parce qu'ils s'aiment.

1. Dilectus meus mihi! (Cant. II, 16).
2. Et ego illi! (Cant. II, 16).

L'*Imitation* a dit : *Dans l'amour on ne vit pas sans douleur*[1]. Elle aurait pu ajouter *qu'on ne vit pas non plus sans jouissance;* car le cœur de l'homme ressemble au cœur de Dieu, de ce Dieu qui est charité, et dont le plaisir consiste à aimer.

Le bonheur d'un amour pur devient d'autant plus délicieux que la personne aimée est tout à la fois plus unie à nous et plus aimable. Quelle joie pour une mère d'aimer l'enfant à qui elle a donné le jour, et qui est devenu comme une partie d'elle-même! Combien sa joie redouble si cet enfant chéri présente en sa personne les grâces de la beauté unies à celles de la vertu!

A ce titre, *rien de plus doux pour l'homme que d'aimer Jésus-Christ.*

L'Écriture nous raconte ainsi ses attraits : *Il est une vapeur, une vapeur de la vertu de Dieu et une parfaite émanation de la clarté du Tout-Puissant; rien de souillé n'est en lui; il est la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté*[2].

Jésus-Christ si beau nous est lié par une parenté sublime et sacrée : le baptême nous unit à lui plus étroitement que ne le sont entre eux les membres de notre corps.

Et cependant nous ne l'aimons pas! Que dis-je! Semblables à ce Nabuchodonosor dénaturé qui mangeait le foin des champs avec les animaux; semblables encore à cet enfant prodigue dont le Sauveur nous a dépeint en un mot l'ignoble nourriture, nous n'avons plus même de goût pour ce nectar céleste de l'amour de Jésus; et c'est là, sans que nous le sachions, la cause du vide profond qui tourmente notre cœur. Ce cœur est privé de son principal aliment, et il souffre : il souffre comme l'œil privé de la lumière, comme

1. Sine dolore non vivitur in amore (*Imit.* lib. III, c. v).

2. Vapor est enim virtutis Dei, et emanatio quædam est omnipotentis Dei sincera; et ideo nihil inquinatum in eum incurrit; candor est enim lucis æternæ et speculum sine macula Dei majestatis, et imago bonitatis illius (Sap. VII, 25-27).

l'oiseau privé de sa liberté, comme l'enfant privé de sa mère.

Il est un endroit où cet amour s'est manifesté davantage que partout ailleurs; c'est là aussi qu'il se puise le plus abondamment. *Montons au Calvaire!*

Quiconque veut croître en vertu, dit saint Alphonse, doit méditer la Passion de Jésus-Christ[1]. Vous l'entendez, *le Calvaire est l'école de l'amour.* Quel que soit le devoir que vous ayez à remplir, allez à votre Dieu crucifié pour vous, contemplez-le attentivement; et vous descendrez de la sainte montagne, décidé à tout.

Est-ce le péché qui vous gêne? Désirez-vous ce cœur contrit et humilié qui ramène l'innocence? Prenez un crucifix; regardez-le, méditez-le; collez, sur les membres sanglants de Jésus-Christ, vos lèvres suppliantes : vous ne tarderez pas à sentir descendre dans votre cœur l'eau mystérieuse qui forme les larmes du repentir.

Est-ce le courage qui vous manque, le courage d'agir et celui de souffrir? Hélas! à qui d'entre nous ce double courage ne manque-t-il jamais? Le devoir d'une part et la peine de l'autre se partagent notre triste vie; et tous deux pèsent bien lourdement sur nos faibles épaules. Quand leur poids nous accable, rien de plus réconfortant pour nous que de penser à Jésus-Christ chargé d'une croix. Dans ce souvenir sacré, l'âme trouve je ne sais quelle onction qui lui rend toute peine légère.

Au désert, *l'Israélite mordu par le serpent de feu jetait un regard sur le serpent d'airain, et aussitôt l'effet du poison était anéanti par une vertu divine*[2]. Lorsque nous nous sentons empoisonnés, et cela arrive si souvent, regardons, nous aussi, celui qui, selon la parole de saint Pierre *est suspendu au bois*[3], et les amertumes les plus amères seront adoucies par la paix.

1. *Réflex et affect. sur la Passion de Jésus-Christ.* Introduct.
2. Fecit ergo Moyses serpentem æneum, et posuit eum pro signo; quem cum percussi aspicerent, sanabantur (Num. XXI, 9).
3. Quem occiderunt suspendentes in ligno (Act. X, 39).

Le grand Dieu, qui est le maître de toutes choses et qui a su donner à la verge de Moïse la puissance d'opérer des miracles, a déposé en son Fils crucifié le pouvoir de guérir tous nos maux. Toutefois il faut que notre âme regarde... qu'elle regarde la croix, et sur cette croix son Dieu ruisselant de sang. Alors, et bientôt, le rocher se brise, le cœur se fend, l'âme s'attendrit, et l'on se sent converti ou consolé.

Écoutez donc, chrétiens, le conseil de la sagesse : Parmi les devoirs de votre piété, réservez une place au culte de la Passion du Sauveur. Aimez à parcourir *ce chemin de la croix* qui fait de nos églises autant de Jérusalems; relisez souvent l'histoire des souffrances de votre Dieu : saint Bonaventure, saint Alphonse, l'ont écrite sur un ton presque céleste. Parcourez de temps en temps leurs pages brûlantes; et cette habituelle vision du crucifix suffira pour embaumer votre vie, en attendant qu'elle embaume votre mort.

CHAPITRE VIII

UNE AUMÔNE A JÉSUS-CHRIST.

Ce titre annonce un acte de charité qu'il est toujours urgent de faire et de renouveler : il s'agit de donner à un Dieu qui quête notre amour. Pour qu'il reçoive, voici trois pensées qu'on pourrait appeler le symbole du pauvre enfant prodigue :

Jésus-Christ est un père malheureux. — Notre cœur d'enfants dénaturés a néanmoins conservé quelques fibres d'amour filial pour Jésus-Christ. — Chaque soupir affectueux de ce cœur infidèle est une aumône à Jésus-Christ.

Oui, Jésus-Christ est un père malheureux.

Depuis que la terre a été, par la faute de nos premiers parents, maudite et changée en une vallée de larmes, toutes les familles ont leurs douleurs, souvent même leurs catastrophes. La première famille humaine est le type de

toutes les autres; or, qu'y voyons-nous? Deux coupables chassés d'un paradis de délices, un fils aîné jaloux, un Abel immolé et son sang répandu par la jalousie, presque sous les yeux d'un père et d'une mère infortunés. Depuis lors tout homme naissant à la vie, et toute femme mettant un enfant au monde ajoutent un nom à la liste de ceux qui souffriront. L'histoire des foyers domestiques contient parfois quelques pages agréables; le plus souvent le livre entier se résume en cette parole de saint Paul : *Ceux qui vivent en cet état auront les tribulations de la chair*[1].

Ce qui vient d'être dit des familles naturelles, peut se dire également de cette immense famille chrétienne dont Jésus-Christ est le Père. Sans doute, une partie de ses enfants est assise, dans le ciel, au banquet éternel de l'amour et de la paix; mais ici-bas un fléau, le plus terrible de tous, désole sa maison : c'est le fléau de la dépravation.

Dites-moi, je vous prie, que penser d'un homme dont tous les fils naîtraient avec un corps monstrueux et une âme farouche, d'un homme qui, contrairement aux lois établies par Dieu, n'aurait à attendre de ces êtres maudits que de l'indifférence ou de la haine? Vous le regarderiez comme le plus malheureux des mortels.

Tel, et plus grand encore, est le malheur de Jésus-Christ. Il nous a sauvés : sans lui, l'humanité ne serait qu'une armée de cannibales se dévorant les uns les autres et passant d'une affreuse vie à une éternité plus affreuse encore. Grâce à lui, au contraire, la vie présente est supportable, et la vie future sera, si nous le voulons, aussi infinie dans ses joies que dans sa durée.

Bienfaiteur, sauveur, espoir de l'humanité, Jésus-Christ en est devenu le Père. Par le baptême tous les chrétiens, bon gré mal gré, naissent ses enfants, mais quels enfants, grand Dieu! *Naturellement enfants de colère*[2], la plupart des hommes baptisés n'ont rien de plus pressé, rien de plus

1. Tribulationem carnis habebunt hujusmodi (I Cor. VII, 28).
2. Natura filii iræ (Eph. II, 3).

instinctif que de se débarrasser, si j'ose ainsi parler, des impressions de leur baptême pour retourner, en fait de vie chrétienne, à l'état sauvage : état dans lequel Jésus-Christ passe pour un inconnu, un étranger, un être indifférent ou imaginaire.

Ce malheureux sort de l'Homme-Dieu méconnu par ses propres enfants, je pourrais vous le faire toucher du doigt en décrivant ici les mœurs de l'humanité chrétienne. Je préfère, pieux lecteur, me contenter d'une seule pensée : mais pour la rendre plus frappante, c'est chez vous, dans votre cœur que je la cherche.

Vous êtes chrétien ; mais êtes-vous sensible à l'égard de Jésus-Christ, comme on l'est à l'égard d'un père? Malgré votre piété, ne surprenez-vous pas à chaque instant votre cœur en flagrant délit d'indifférence pour ce Dieu Rédempteur? Ses intérêts vous touchent-ils? L'aimez-vous? Une offense faite à son cœur vous afflige-t-elle? Voir votre père méprisé, maltraité, serait pour vous un supplice; est-ce pour vous un supplice de voir Jésus-Christ traité par les chrétiens comme il l'est? Vous regarderiez comme une sanglante injure le reproche d'être un mauvais fils; en lisant ces lignes, où pareil reproche vous est adressé en ce qui concerne Jésus-Christ, peut-être restez-vous froid, insensible, muet. Pour des riens notre cœur s'enflamme; pour Jésus-Christ, il est de glace, il est de pierre. Tant il est vrai qu'ici-bas les chrétiens forment une famille d'ingrats, et que de cette famille sans cœur le père désolé a pu s'écrier par la bouche d'Isaïe : *Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille : j'ai nourri des enfants, je les ai élevés; et ils m'ont méprisé. Le bœuf connaît celui à qui il est, et l'âne l'étable de son maître; mais Israël ne m'a pas connu, et mon peuple a été sans entendement*[1].

1. Audite, cœli, et auribus percipe, terra, quoniam Dominus locutus est. Filios enutrivi, et exaltavi; ipsi vero spreverunt me. Cognovit bos possessorem suum, et asinus præsepe domini sui; Israel autem me non cognovit, et populus meus non intellexit (Is. I, 2, 3).

De là, cette première pensée que nous formulions ainsi : Jésus-Christ est un père malheureux.

Nous avons ajouté aussitôt : *Notre cœur d'enfants dénaturés a néanmoins conservé quelques fibres d'amour filial pour Jésus-Christ.*

C'est une loi de la nature qu'un être esclave d'une habitude peut de temps en temps secouer cette tyrannie pour produire, en passant, quelque acte contraire à cette seconde nature et conforme à la première. Un soldat lâche peut faire un acte de courage ; un avare peut avoir un bon mouvement du cœur qui lui arrache une aumône ; un homme cruel peut verser une larme de compassion : Néron a pu avoir ses bons moments ; un mauvais fils enfin surprend parfois dans son cœur quelques retours d'amour filial.

Jésus-Christ, quoique plus malheureux dans ses enfants que les hommes ordinaires, a profité de cette loi. Il n'est pas un seul chrétien, quelque dénaturé qu'il soit, qui, aidé de la grâce, ne puisse quand il le veut se retourner vers ce Dieu Sauveur et lui dire : « Mon Dieu ! je n'ai pas le courage d'être toujours votre enfant ; mais, je le suis en ce moment : vous êtes mon Père, je le reconnais. Puisse ce retour fugitif de mon cœur vous consoler un peu ! »

Judas lui-même, le traître Judas, au moment où il donnait à Jésus son baiser homicide, aurait pu, s'il l'eût voulu, tirer de son mauvais cœur un sentiment d'amitié pour Celui qui lui demandait : *Mon ami, pourquoi êtes-vous venu*[1] ?

Plus heureux que Judas, le larron sur la croix démêla, parmi ses crimes, un reste d'instinct filial ; il l'offrit à son Maître, et celui-ci le reçut avec une reconnaissance divine.

C'est que l'âme humaine, si elle est naturellement impie, est aussi, pour parler avec Tertullien, *naturellement chrétienne*[2].

1. Amice, ad quid venisti? (Matth. XXVI, 50).

2. Vultis ex animæ ipsius testimonio comprobemus? Quæ licet carcere corporis pressa, licet institutionibus pravis circumscripta, licet libidi-

Ce doit nous être une grande consolation de pouvoir ainsi, quand nous le voulons, interrompre notre honteuse vie d'indifférence, pour adresser à Jésus-Christ une parole sortant de notre cœur et allant à son Cœur.

Chrétiens qui lisez ces lignes, c'est pour vous faire prendre l'heureuse résolution d'en user de la sorte que nous avons intitulé ce chapitre : *Une aumône à Jésus-Christ.* Cette aumône, vous en comprenez la nature et le but. On vous demande, quoique vous soyez pécheurs, d'offrir de temps en temps à Celui qui, malgré vos péchés, n'a pas cessé d'être votre Père, une bonne parole du cœur. On vous demande, pour chaque jour, un acte quelconque, une prière, une pièce de monnaie donnée à un pauvre, un signe de croix, un rien, mais un rien offert avec un sentiment affectueux, un rien provenant de l'affection comme le regard fugitif que l'enfant dénaturé jette encore sur son père par un reste d'amour.

Ce tribut de votre cœur, Jésus-Christ le recevra comme une aumône, car il est pauvre; pauvre de consolations paternelles, pauvre à cause des chrétiens ses enfants qui lui refusent l'unique bien auquel il tienne : l'affection et la reconnaissance. De là une plainte sortie de sa bouche, plainte aussi affectueuse que douloureuse : *Je me tiens à leur porte et je frappe*[1]. Ils sont si riches en affections qu'ils en donnent à toutes les créatures ; je leur en demande un peu pour moi qui suis leur Dieu. S'ils me refusent, je répète alors ce que je leur dis un jour par Jérémie mon prophète : *O hommes,* puisque vous ne voulez pas m'aimer

nibus ac concupiscentiis evigorata, licet falsis diis exancillata, cum tamen resipiscit, ut ex crapula, ut ex somno, ut ex aliqua valetudine, et sanitatem suam patitur, Deum nominat, hoc solo nomine, quia proprio Dei veri : Deus magnus, Deus bonus, et quod Deus dederit, omnium vox est. Judicem quoque contestatur illum, Deus videt et Deo commendo, et Deus mihi reddet. O testimonium animæ naturaliter christianæ! Denique pronuntians hæc, non ad Capitolium, sed ad cælum respicit. Novit enim sedem Dei vivi ; ab illo et inde descendit (Tertull. Apolog. ad gentes, c. XVII).

1. Ego sto ad ostium et pulso (Apoc. III, 20).

toujours, *dites-moi, au moins de temps en temps : Mon Père*[1] *!*

Il faudrait, pour résister à cet appel, être une de ces âmes dont parlait saint Paul : *âmes sans affection*[2]. Il est vrai qu'à la mort de Jésus-Christ, si les rochers se fendirent, le cœur du Juif endurci ne s'amollit pas. Mais nous sommes chrétiens, et Jésus-Christ est le plus reconnaissant de tous les pauvres.

Ne lui refusons pas la pitié, car nous l'avons dit : *Chaque soupir de notre cœur infidèle est une aumône offerte à Jésus-Christ.*

Je demande la permission de le faire comprendre par un récit familier, trop familier peut-être ; la sainteté du motif, je l'espère, excusera la liberté du langage.

Un prédicateur traitait un jour le sujet qui nous occupe. Il entretenait ses auditeurs de l'amour de Jésus-Christ ; et il en parlait comme on peut, hélas ! être souvent réduit à le faire devant les chrétiens. Il leur demandait donc, non pas l'habitude de l'amour, c'est trop pour nos âmes dépravées, mais chaque jour, pour un instant, un réveil de la piété filiale, une étincelle de dessous la cendre, un petit présent du cœur offert au Dieu mort pour eux sur la croix.

Parmi les auditeurs se trouvait un soldat. Son âme, pour avoir une écorce plus rude, n'en était pas moins sensible. Entendant rappeler l'exemple du centurion qui, après le dernier soupir de Jésus, était descendu de la montagne en se frappant la poitrine, il se dit : « Quoique soldat, je suis chrétien ! Puisque le prêtre qui me prêche est si modéré dans ses exigences, qu'il se contente d'un instant consacré chaque jour à Jésus-Christ, cet instant je le promets, je le donne à mon Dieu. » Aussitôt, se mettant à chercher dans sa pauvre vie de soldat quel sacrifice il pourrait offrir, il résolut (qu'on me pardonne la naïveté du détail) de se priver une fois chaque jour du plaisir que procure la fumée du tabac. Ce

1. Saltem amodo voca me Pater meus (Jer. III, 4).
2. Sine affectione (Rom. I, 31 ; II Tim. III, 3).

bon mouvement du cœur ne fut pas passager. L'humble sacrifice fut tous les jours fidèlement offert, et chaque fois l'heureux soldat l'accompagnait d'un regard affecteux jeté vers le ciel ou sur un crucifix. Cet instant de vie chrétienne le soulageait, le consolait.

Cependant Jésus-Christ recueillait fidèlement cette aumône quotidienne. Il la serrait avec joie dans son trésor, à côté de l'obole de la veuve dont parle l'Évangile. Bientôt son Cœur si bon n'y tint plus; il l'ouvrit tout entier sur le soldat coupable mais généreux, et de cette source divine s'échappèrent des fleuves de contrition et de grâce, qui firent de ce pécheur un pénitent sincère, puis un chrétien fervent, et enfin un élu à jamais heureux.

Jésus-Christ ne change pas : les promesses de sa bonté sont immuables. Si, fidèles imitateurs de ce soldat sauvé par l'aumône du cœur, nous mêlons dorénavant à chacune de nos journées quelques petites parcelles d'amour pour Jésus-Christ, ce levain fermentera dans la masse, et les plus grandes récompenses pourront être attachées à cette humble fidélité.

Jacob voulait recevoir la bénédiction de son père Isaac qui, devenu vieux et aveugle, se disposait à aller rejoindre ses ancêtres dans la terre des vivants. Le vieillard, croyant parler à Ésaü son aîné, lui demanda d'aller prendre à la chasse le gibier de sa préférence et de lui en préparer un repas. Comment Jacob contenterait-il le désir du patriarche, son père, dont il devait, selon les desseins de Dieu, surprendre la bénédiction? N'étant pas chasseur, comment offrirait-il ce gibier qu'Ésaü seul était capable de trouver? Rébecca y pourvut. Elle était dans le complot : elle, la première, avait désiré pour Jacob, son bien-aimé, l'héritage des bénédictions paternelles. Avec cette habileté dont le cœur d'une mère ne perd jamais le secret, elle sut donner à deux chevreaux soigneusement apprêtés l'odeur et la saveur du repas demandé par Isaac; puis, plaçant le mets entre les mains de son Jacob, elle l'introduisit dans la chambre pa-

ternelle, d'où l'heureux enfant ne sortit qu'enrichi des bénédictions désirées.

Si nous sommes, comme le fils de Rébecca, incapables d'offrir à notre Père ce tribut d'affection qu'il réclame de nous, notre famille, comme celle de Jacob, possède aussi une mère ingénieuse. Grâce à elle, des époux humiliés et n'ayant plus rien à offrir virent un jour une eau insipide se changer en un vin délicieux. Grâce à elle encore, les chrétiens les plus froids sont étonnés de trouver dans leur cœur assez d'amour pour pouvoir en offrir chaque jour un peu au Dieu qui en a faim et soif. Dans l'économie de la vie chrétienne, c'est la sainte Vierge qui fournit aux enfants puînés cette monnaie de l'amour dont il faut faire présent au premier-né Jésus.

Joseph, époux de la Vierge et chef de la famille, intervient aussi à sa manière dans ce commerce du cœur. Ce fut lui qui recueillit les présents des Mages ; c'est lui qui, en économe fidèle, tient compte de ceux que nous offrons au Fils de sa très sainte épouse.

Puisqu'il en est ainsi, faisons la promesse d'accorder fidèlement à Jésus-Christ l'aumône qu'il réclame, et inscrivons au budget de nos affaires spirituelles un article ainsi conçu : *Tous les jours, après avoir rapidement invoqué Marie et Joseph, j'offrirai à Jésus-Christ une obole, mais de bon cœur et par pur amour pour lui.*

CHAPITRE IX

OBSTACLES A L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST.

Votre amour, ô aimable Jésus, est une jouissance si douce et si facile, un don que vous accordez si promptement et si volontiers, qu'on se demande comment la plupart des hommes peuvent vivre sans vous aimer ; comment ceux-mêmes qui font profession de vous servir vous aiment si peu. Ah ! c'est que rien n'est plus attaqué dans notre cœur,

par la nature, par le monde et par le démon, que le règne de votre amour.

En général, tous les dangers qui, par mille endroits à la fois, menacent de souiller notre cœur, peuvent être signalés comme ennemis de la charité, car cette aimable vertu souffre de toutes les blessures faites aux autres vertus ses compagnes. Toutefois parmi ces dangers, quelques-uns s'attaquent à elle plus directement.

Le premier et le principal est cet instinct d'égoïsme que l'on a nommé : *amour-propre* ou *volonté propre*. La chute originelle a perverti le fond même de notre être. Avant ce péché, la volonté humaine était expansive et tournée vers Dieu. Elle désirait sans doute le bonheur; mais, par la double disposition de la grâce et de l'intégrité naturelle, elle était inclinée à chercher ce bonheur dans l'oubli d'elle-même et dans l'amour de Dieu par-dessus toutes choses. Se dévouer pour Dieu, ambitionner le bien de Dieu avant le bien personnel, faire consister le bien personnel dans le plaisir de Dieu : tout cela lui était naturel et instinctif, comme il est naturel à l'œil et à la main de veiller au bien de la tête et du corps entier.

Cet ordre a été bouleversé : la volonté, privée de la grâce et blessée dans son intégrité, s'est repliée sur elle-même. Le baptême l'a relevée sans la guérir; de sorte que l'inclination de notre être n'est plus l'amour de Dieu, c'est l'amour-propre, c'est-à-dire l'indestructible envie de ne nous occuper que de nous, de chercher le bonheur pour nous indépendamment de Dieu, de nous flatter, de nous adorer, de nous diviniser, comme s'il n'y avait pas au ciel un Dieu qui est notre Créateur et notre Père.

Cet amour-propre est actif, rusé, infatigable, enraciné, incurable, mêlé à tout, caché et perfide, insolent, ramenant tout à soi : Dieu lui-même et ses dons. Cent ans d'efforts à le repousser ne l'empêchent pas de revenir à la charge dans chaque action humaine, pour se substituer à l'intention de plaire à Dieu.

De là, pour aimer Jésus-Christ, la nécessité d'une continuelle mortification au plus intime de notre être, mortification qu'on appelle *détachement de soi-même.*

Le second danger est l'*amour des créatures.* Le péché originel, en nous enlevant la tendance finale vers Dieu et son bon plaisir, ne nous a pas, hélas! enlevé l'amour des créatures. Les rôles n'ont fait que changer : nous nous sommes mis à la place de Dieu. Sans le péché, nous aurions joui des créatures et de nous-mêmes pour l'amour de notre Père céleste; depuis le péché, nous voulons jouir des créatures et de Dieu pour l'amour de nous-mêmes.

Notre amour pour les choses créées est déréglé quant à la fin; il est aussi horriblement désordonné quant au mode. De telle sorte que notre pauvre cœur, privé de son mouvement vers Dieu, tout en conservant son besoin de jouir et d'aimer est relancé avec fureur du côté des créatures, comme il a tout à faire pour s'arracher au monde et se reporter péniblement en haut. Amour de la chair, amour de la beauté, amour de la bonté créée, amour du sang, amour de l'or, amour des plaisirs, amour de l'honneur, tout nous assiège; tout conspire avec notre amour-propre, tout le sollicite : tout blesse ou expulse la charité.

De là, pour aimer Notre-Seigneur, la nécessité du *détachement des créatures.*

Le troisième grand danger est *le bruit du monde.* Pour aimer, il faut connaître. Pour connaître Jésus-Christ il faut penser à lui; or, les créatures nous occupent, nous distraient et nous trompent.

De là, pour posséder la charité, la *nécessité de l'oraison et du recueillement.*

Prions sans cesse pour avoir la grâce; à chaque instant, lançons notre volonté au delà de l'amour-propre; privons-nous des créatures autant que Dieu le veut; retenons enfin notre esprit dans l'attention aux choses divines et ainsi nous parviendrons à posséder la divine charité.

CHAPITRE X

LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS.

En parlant du cœur, l'Écriture sainte nous dit cette remarquable parole : *C'est du cœur que procède la vie*[1]. Mettez dans la poitrine d'un homme un cœur ardent, généreux et droit; quelle que soit la position de cet homme, il aura une noble vie. S'il est soldat, son cœur lui donnera le patriotisme, et, avec l'amour de la patrie, le courage, la patience, le dévoûment, l'activité. S'il est magistrat, il puisera dans son cœur l'amour de la justice, avec le respect pour la faiblesse; sous l'empire de ces sentiments, toute sa vie sera droite et honorable. S'il est prêtre, il parlera, et il parlera bien; il travaillera, il se sacrifiera, il souffrira, il priera : la grande vie sacerdotale jaillira de ce cœur comme un fleuve de sa source. C'est pourquoi l'Esprit-Saint a ajouté : *Gardez, avec le plus grand soin, votre cœur, car c'est de lui que procède la vie*[2].

S'il en est ainsi de tous les hommes, que dire de l'homme par excellence, de l'Homme-Dieu? Jésus-Christ a un cœur. Et quel cœur, ô mon adorable Maître!

A coup sûr, de tous les spectacles auxquels l'œil de l'homme puisse être convié, le plus incomparable est celui de la divine et adorable Trinité, en laquelle un Dieu unique vit heureux dans l'éternelle société de ses trois personnes qui resplendissent, au même degré, de tout l'éclat des perfections infinies.

Après cette ineffable vision de la Trinité sainte, rien n'est plus éclatant de beauté, de grandeur et d'amabilité que le Cœur de Jésus-Christ. Oui, ô Jésus, vous avez un cœur! Ce cœur est pur, et ne connaît que les affections les

1. Ex ipso vita procedit (Prov. IV, 23).
2. Omni custodia serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit (Prov. v, 23).

plus saintes; ce cœur est céleste, et ne désire à ceux qu'il aime que les biens éternels; ce cœur est grand, et sa sollicitude embrasse l'univers; ce cœur est libéral, et les bienfaits coulent de là comme d'une source intarissable; ce cœur est fort, et mille morts ne lui seraient rien, s'il les fallait pour racheter le monde; ce cœur est généreux, et il s'oublie jusqu'à tout donner; mais surtout, ce cœur est bon, tendrement bon, admirablement, souverainement bon; si bon qu'en réunissant en une seule bonté la somme de tendresse versée par l'auteur de la nature dans le cœur de tous les pères et de toutes les mères, nous n'aurions qu'une froide image de cet océan de bonté et d'amour qu'on appelle le Cœur de Jésus.

Soyons heureux que Jésus ait un cœur, et un cœur de cette trempe. Car si, par impossible (permettez-moi, ô mon Dieu, cette supposition, quoiqu'elle ressemble à un blasphème), si Jésus-Christ n'avait pas de cœur, nous ne serions pas sauvés. Ce fut le Saint-Esprit, lui que l'on peut véritablement appeler le Cœur de Dieu, qui couvrit de son ombre la très pure Vierge Marie, pour que, dans son sein virginal, le Fils de Dieu s'incarnât et prît le cœur d'un homme. Et quand le Verbe incarné eut ainsi pris un cœur semblable au nôtre, aussitôt ce cœur humain d'un Dieu puisa dans son amour les plus tendres pensées, les plus vastes projets, les plus généreuses résolutions, les plus ineffables promesses.

Oui, dès le premier instant de la conception du Verbe dans le sein de Marie, la Rédemption fut conçue dans le Cœur de Jésus. Là, dans ce Cœur et par ce Cœur, furent délibérés et décrétés : cette naissance dans la crèche; cette douloureuse fuite en Égypte; ces trente années d'humiliations et de travail; cet apostolat laborieux, quelquefois stérile, toujours bienfaisant et toujours persécuté; cette passion enfin, cette passion douloureuse, ignominieuse; ce sang versé, cette couronne d'épines; ce sacrifice de trois heures sur la croix; cette suprême agonie, cette mort;

cette lance tirant la dernière goutte de sang; et, après tous ces prodiges, le prodige des prodiges : l'Eucharistie, le sacrifice du Calvaire perpétué, Jésus-Christ se multipliant pour être tout à tous, et l'homme se nourrissant de la chair et du sang d'un Dieu. Tout cet ensemble de merveilles a jailli du Cœur de Jésus, comme les feuilles, les fleurs et les fruits d'un arbre magnifique sortent de la racine d'où procède la vie.

Oui, ô Cœur de Jésus, vous fûtes le principe de tout; vous fûtes le brasier d'où s'élança la flamme; vous fûtes la cause d'où provint l'entier effet; vous fûtes la source d'où découla le fleuve; vous fûtes le rocher fendu d'où s'élança le torrent; vous fûtes la racine d'où l'arbre sortit pour étendre ses branches.

A cause de cela, il est permis, il est juste de faire de tous les mystères et de toutes les fêtes de Jésus-Christ les mystères et les fêtes de son Cœur. Il est permis, il est juste d'honorer dans le Saint-Sacrement le Cœur de Jésus qui en est le centre et le principe; de suivre sur le chemin de la Croix les élans du Cœur de Jésus, puisque ce fut le cœur qui porta le Sauveur au Calvaire; de retrouver dans la crèche toujours ce même Cœur adorable; de chercher en un mot la présence et l'action du Sacré-Cœur dans toute la carrière du Sauveur, de ce géant d'amour qui, sous l'impulsion de son dévoument, s'avança du sein de son Père dans le sein de la Vierge, du sein de Marie dans la crèche de Bethléem, de Bethléem en Égypte, d'Égypte à Nazareth, de Nazareth à Jérusalem, de Jérusalem au Calvaire, et du Calvaire dans le Tabernacle.

Oui, chercher ainsi dans toutes les œuvres de Jésus les traces et la vie de son Cœur, pour honorer ce Cœur sacré, pour le louer, le remercier, le glorifier et le bénir; pour compatir à la peine qu'il éprouve d'être oublié et méconnu : c'est une chose juste et bonne. Quiconque la pratique possède une vraie dévotion au Sacré-Cœur.

Le sentiment que le Cœur de Jésus désire par-dessus

tout voir briller dans notre cœur, *c'est la reconnaissance.*

Parmi les péchés et les vices dont il se plaint, il n'en est pas qui le fasse plus souffrir que l'ingratitude.

Si un homme vous avait sauvé la vie, et qu'au sortir de l'abîme d'où il vous a tiré, vous ne songiez pas même à le remercier, son cœur en serait blessé, mortellement blessé. Que dire du Cœur de Jésus-Christ? Il n'est pas un seul homme sur la terre qui ne lui doive tout. Si nous n'avons pas été, après notre premier péché mortel, précipités dans les enfers, c'est à Jésus que nous le devons. Si la terre, malgré ses crimes, subsiste encore devant la justice de Dieu, c'est grâce au Cœur de Jésus-Christ. Ce Cœur généreux, après avoir répandu sur la croix jusqu'à la dernière goutte de son sang, ne cesse maintenant de répandre devant le trône de Dieu ses ardentes prières, pour les mortels malheureux et coupables. Toutes les consolations, tous les ménagements de la Providence, toutes les grâces, tous les pardons nous viennent de lui. Et cependant qui songe à l'en remercier? La plupart des hommes passent leur vie tout entière sans prononcer une seule fois cette parole : *O Jésus, je vous rends grâce!*

Il semble, en vérité, que le devoir de la reconnaissance, si sacré dans la société humaine, n'existe pas à l'égard de Jésus-Christ. Pas une de nos journées ne se passe sans que nos regards rencontrent au moins une fois le crucifix. Si ce crucifix était l'image d'un homme ordinaire, nous ne pourrions pas le considérer sans attendrissement. Parce qu'il est l'image d'un Dieu, mort pour chacun de nous, il semble qu'il ait le don de nous pétrifier, tant nous restons durs et froids.

Notre grand Dieu, par la bouche du prophète Jérémie, adressa un jour à son peuple cette prière touchante : *Peuple ingrat, offre au moins à ton Dieu cette parole : Mon Père*[1]! Ne semble-t-il pas que Jésus-Christ tienne le

1. Ergo saltem amodo voca me : Pater meus (Jer. III, 4).

même langage, et qu'il s'écrie douloureusement : « O hommes! ô vous pour qui j'ai tant fait, tant prié, tant souffert, dites-moi au moins merci! » Non, ô Jésus-Christ, non! Au dernier des hommes, s'il me rend le plus humble service, j'adresserai un remercîment. Mais à vous, à vous qui êtes mon Dieu, mon Père, mon Bienfaiteur, mon Sauveur, je ne dois rien; ou bien si vous exigez absolument un tribut de ma part, le voici : oubli, injure, blasphème, péché!

Tel est le sort de Jésus-Christ parmi nous. Le premier est devenu le dernier. Le premier homme, c'est-à-dire l'Homme-Dieu, est devenu le dernier des humains. On n'a pas pour lui les égards qu'on aurait pour le plus vil des êtres. *Je ne suis plus un homme,* s'écrie-t-il; *je suis un ver de terre*[1]! Bienfaiteur universel, je ne fais que des ingrats ; et leur ingratitude leur paraît si naturelle qu'ils ne se la reprochent pas; parce que, encore une fois, je ne suis plus un homme. »

Ayez pitié de lui, vous au moins qui êtes ses amis[2]! Répétez-lui, de temps en temps, avec un cœur pénétré : O Jésus, je vous remercie! Jésus-Christ est si peu habitué à cette parole, qu'elle ravira son cœur; et que, tout étonné de trouver de la reconnaissance dans un homme, il se tournera pour vous répondre : « O chrétien qui me remerciez, je vous remercie à mon tour! Venez, et que ma bénédiction descende sur votre âme, et la conduise au but de la vie vraiment chrétienne : l'amour et la persévérance. »

1. Ego autem sum vermis, et non homo (Ps. XXI, 7).
2. Miseremini mei, saltem vos amici mei (Job. XIX, 27).

LIVRE QUATRIÈME

AMOUR ET PERSÉVÉRANCE

BUT DE LA VIE VRAIMENT CHRÉTIENNE.

CHAPITRE I

UNE EXPLICATION SUR LA FIN DE L'HOMME.

En ce monde où, par la faute de l'homme, tout est bouleversé, on rencontre à chaque pas le désordre sous deux aspects différents. Tantôt, c'est la fin même des actions qui est immorale; tantôt, ce sont les moyens que l'on choisit mal ou qui sont mal employés. Dans une famille, si le père, malheureusement privé de foi, cherche pour ses enfants des maîtres irréligieux, son acte a une fin mauvaise. Si la mère, au contraire, pour le salut des siens, entreprend des démarches maladroites qui ne font qu'empirer le mal, la fin est bonne sans doute, mais le mode est fâcheux.

Chaque fois que l'un ou l'autre de ces deux désordres s'introduit quelque part, il y a souffrance. La souffrance est plus grande, quand c'est la fin elle-même qui est viciée. Que deux époux, du reste fidèles, se rendent cette fidélité un peu moins facile par des procédés désobligeants, la paix domestique en souffre. Combien la peine serait plus vive, si ces deux malheureux, foulant aux pieds la foi conjugale, s'en allaient, l'un ici, l'autre là, chercher ce qui leur est défendu! C'est qu'alors leur conduite serait déréglée jusque dans son terme.

Or, rien n'est désolant comme une déviation dans le but même des actes. Supposez une société où les personnes et les choses seraient détournées de leurs fins naturelles; où les pères et les mères n'auraient plus de cœur pour leurs enfants, et ceux-ci plus d'amour filial; où l'on verrait le magistrat envahi par la passion du gain, le fonctionnaire infidèle à son emploi, le soldat devenu lâche et mou, la fortune tant publique que privée livrée à la rapacité de quelques-uns, les lois au service de l'injustice et de la violence, l'amour de la patrie éteint, le sentiment de l'honneur étouffé, les intérêts de l'âme sacrifiés à ceux du corps, et, dans ce désordre général, le prince lui-même remplaçant dans son cœur l'amour du bien commun par l'égoïsme. En vérité on trouverait là l'idéal du malheur ici-bas. Tant il est vrai que tout ce qui touche directement aux fins établies par Dieu, intéresse au plus haut point la félicité de l'homme. Aussi le Saint-Esprit, voulant dépeindre le séjour de la souffrance, s'est-il contenté d'affirmer qu'on n'y trouve plus *aucun ordre, mais une sempiternelle horreur*[1] ; car chacun des habitants de ce chaos est horriblement détourné du but auquel il devrait tendre.

C'est bien pour cette raison que la terre est une vallée de larmes. Chaque homme y suit sa voie, et cette voie le plus souvent n'est pas la bonne, parce qu'elle ne va pas au terme voulu. Si le soleil, au lieu de nous éclairer, nous aveuglait; si la terre, au lieu de nous alimenter, nous empoisonnait, nous dirions à ces créatures : Vous êtes des monstres! Et pourquoi? Parce qu'elles n'agiraient plus selon leur fin. Or, ce je ne sais quoi de monstrueux s'est introduit parmi les hommes : ils sont déréglés dans leurs intentions les plus secrètes et ils ne vont plus à leurs fins légitimes. Celles-ci sont toutes nobles et sacrées : c'est la famille, c'est la patrie, c'est l'innocence, c'est Dieu. Le cœur de l'homme était fait pour tout cela. Hélas! tout a été changé,

1. Nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat (Job. x, 22).

et la place a été donnée au plaisir ou à l'intérêt, souvent aux deux à la fois.

Sur ce bouleversement dans les fins, il est une remarque à faire : c'est que plus la fin méprisée est respectable, plus le désordre est lamentable. Quand je vois qu'un serviteur, au lieu de travailler pour moi, son maître, ne cherche qu'à me tromper, je gémis. Si cette déviation s'est faite dans le cœur de mon propre fils, si l'ingrat ne m'aime plus, oh alors ! ma douleur n'a plus de bornes, et mon foyer domestique devient un enfer, parce qu'une fin supérieure y est méconnue.

Cela étant, que dire de la grande famille humaine, où je vois la fin suprême, celle qui est tout à la fois la première et la dernière, misérablement sacrifiée ?

Expliquons-nous. Dans l'ordre naturel il est une fin dernière, c'est la vie. Aussi tous les hommes ont-ils l'instinct et le désir de vivre. Que cet instinct soit remplacé par un instinct contraire qui bouleverse tout en eux ; que subitement ces mêmes hommes se mettent à haïr la vie et à aimer la mort ; qu'ils soient envahis par l'incompréhensible manie du suicide, que penserions-nous ? Qu'un tel renversement des choses est la désolation suprême.

Allons plus loin. Supposons ces malheureux obligés de vivre non pas seulement pour eux-mêmes, mais pour un maître ayant sur eux des droits ; supposons-les soldats au service d'un roi légitime et digne de son rôle. Les voilà sur le champ de bataille. Tout à coup, ô funeste prodige ! ces frénétiques, saisis d'une fureur contre nature, se tournent les uns contre les autres pour s'entre-tuer en face de l'ennemi, et ne laisser à leur chef que la défaite et la honte. Un tel fait, si nous en étions les témoins, nous laisserait muets de stupeur.

Cette stupeur, réservons-la pour un autre spectacle. Au-dessus de la vie temporelle, il en est une infiniment supérieure. Or, celle-là, les hommes ne l'aiment pas. Êtres indéfinissables, ils ont du goût pour la mort. Le monde est

rempli d'âmes qui se sont suicidées, et qui, lorsqu'elles ressuscitent, n'ont rien de plus pressé que de se suicider encore. C'est que tous nous souffrons d'un mal étrange que nulle autre créature terrestre ne ressent. Les autres créatures en effet vont toutes à leur fin. Le poisson n'essaie pas de voler dans les airs; l'oiseau ne tente pas de nager dans les fleuves; on ne voit ni les roseaux quitter les marais, ni le pin des montagnes descendre dans les lieux humides. Tout est à sa place et tout marche vers son terme, oui tout, excepté l'homme. Dans la création, c'est le roi qui est malade, et malade d'esprit. Il a perdu la tête et le cœur, parce qu'il a perdu la notion de sa fin. Les animaux, les plantes, les arbres tiennent à leur vie, chacun à la sienne. Lui ne veut plus de celle que son Dieu lui a faite. Il refuse son pain et il cherche le poison, parce qu'il veut mourir.

Jérémie, le chantre des grands malheurs, a décrit celui-là. Au nom de tous les hommes, ses frères d'infortune, il s'écrie : *Elle a péri, ma fin! Aussi voyez de quelle absinthe et de quel fiel mon âme est abreuvée*[1]! A cette plainte du Prophète, le Saint-Esprit fait écho de mille façons diverses : *Où est*, s'écrie le Psalmiste, *où est l'homme qui veut la vie*[2]? — *Les hommes aiment la mort*[3], répond le Sage, et parmi eux, *infini est le nombre de ceux qui sont frappés de folie*[4]! — *En vérité*, dit à son tour le vertueux Tobie, *ils sont ennemis d'eux-mêmes, ennemis de leur âme*[5]. — *Et pourquoi donc*, demande Dieu par la bouche d'Ézéchiel, *pourquoi vouloir mourir, ô Maison d'Israël*[6]? — *Cieux*, reprend Jérémie, *soyez frappés de stupeur à ce*

1. Periit finis meus, et spes mea a Domino. Recordare paupertatis et transgressionis meæ, absinthii et fellis (Thren. III, 18, 19).
2. Quis est homo qui vult vitam (Ps. XXXIII, 13).
3. Omnes qui me oderunt, diligunt mortem (Prov. VIII, 36).
4. Infinitus est stultorum numerus (Eccle. I, 15).
5. Qui autem faciunt peccatum et iniquitatem, hostes sunt animæ suæ (Tob. XII, 10).
6. Quare moriemini, domus Israel (Ezech. XVIII, 31).

spectacle; et vous, portes du ciel, plongez-vous dans la désolation[1]! L'homme qui avait pour terme la vie éternelle, s'en va de lui-même à la mort éternelle.

Si encore, dans cet oubli de sa fin, l'infortuné ne nuisait qu'à lui-même! Non, il est fils et il a un Père. Or, on le sait, le crime de l'enfant est la tristesse du père, surtout quand ce crime est double, quand le coupable a perdu avec le sentiment de ses intérêts le sens de l'amour filial, et qu'abruti par ses passions il va jusqu'à méconnaître l'auteur de ses jours.

Tel est précisément l'homme en face de son Créateur. Il n'aime plus Celui qui lui a donné la vie. Enfant dénaturé, ou plutôt, pour parler avec saint Paul, *enfant de colère*[2], il ressemble à ces êtres pervertis qui, secrètement, souhaitent la mort de leurs parents. Car, il faut bien l'avouer, le cœur humain a cela d'affreux que vite, bien vite, il en viendrait à désirer que son Dieu ne fût pas.

En vérité, c'est la désolation de la désolation, parce que c'est la perversion de la fin dernière. Aussi, le Seigneur n'a-t-il pas assez d'accents pour exhaler sa douleur. Écoutez-le : *J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et eux m'ont méprisé. Le bœuf connaît son maître, l'âne son étable; mais Israël ne m'a pas connu et mon peuple est sans intelligence*[3]. *Ils ont dit au bois : Tu es mon père; et à la pierre : Tu m'as engendré*[4]. A cette vue ce grand Dieu interpelle l'homme, et il lui parle comme parle l'amour d'un père quand il est attristé : O homme, ô mon fils! *appelle-moi du moins de ce nom : « Mon Père*[5]! » Mais non! *tous se sont détournés, et ils sont devenus abominables dans*

1. Obstupescite, cæli, super hoc; et portæ ejus, desolamini vehementer (Jer. II, 12).
2. Natura filii iræ (Eph. II, 3).
3. Filios enutrivi, et exaltavi : ipsi autem spreverunt me. Cognovit bos possessorem suum, et asinus præsepe domini sui : Israel autem me non cognovit et populus meus non intellexit (Is. II, 3).
4. Dicentes ligno : Pater meus es tu; et lapidi : Tu me genuisti.
5. Ergo saltem amodo voca me : Pater meus (Jer. III, 4).

leurs affections[1]. Ce que voyant, est-il raconté au livre de la Genèse, le Seigneur *se repentit de ce qu'il avait créé l'homme sur la terre, et il fut ému de douleur au dedans de lui-même*[2].

Dans cette immense catastrophe, les saints, dont l'Écriture dit : *Ils sont guéris par la sagesse*[3], n'ont rien eu plus à cœur que de rappeler aux hommes leur destinée suprême. Oublier cette destinée est la racine de tout mal ; se la rappeler est le principe de tout bien. En vrais sages, ils l'ont compris, et l'esprit qui les anima fut avant tout *un esprit de retour à la fin de l'homme.*

Tous les mêmes pour le fond, les saints ont varié quant à la forme. Or ici, la forme n'est pas indifférente. Les fins que l'on propose à l'homme étant ordinairement complexes, on peut, sans les dénaturer, les présenter sous différentes nuances, et cette diversité de nuances diversifie les impressions. Quand des soldats ennemis sont en présence, si l'on rappelle aux uns la gloire de la patrie, aux autres son salut en péril, la manière de combattre ne sera pas des deux côtés absolument la même. Les soldats de la gloire auront plus d'élan, les soldats du salut plus de résistance.

Ainsi en est-il du combat spirituel. Si, pour animer les combattants, on leur jette ce cri de guerre : Service de Dieu ! l'esprit de fidélité deviendra leur partage. Si c'est le salut de l'âme que l'on met en avant, ils auront l'esprit de la sainte crainte. Quand la pensée dominante est la gloire de Dieu, la vie a plus de feu ; quand c'est son amour, le cœur joue un plus grand rôle.

Et c'est ainsi que l'Esprit de Dieu, qui réserve à chacun de ses organes un accent dominant, a permis que les grands saints qui ont le plus parlé de la fin de l'homme formassent

1. Corrupti sunt, et abominabiles facti sunt in studiis suis (Ps. XIII, 1).
2. Videns autem Deus quod multa malitia hominum esset in terra..... pœnituit eum quod hominem fecisset in terra. Et tactus dolore cordis intrinsecus : Delebo, inquit, hominem (Gen. VI, 5).
3. Per sapientiam sanati sunt quicumque placuerunt tibi, Domine, a principio (Sap. IX, 19).

entre eux une harmonie aussi variée que simple, chacun d'eux ayant son chant et son refrain privilégiés.

Dans ce concert, saint Alphonse a-t-il sa note, sa note à lui? En d'autres termes, a-t-il présenté la fin de l'homme sous un jour particulier? Et s'il l'a fait, pourquoi l'a-t-il fait? C'est ce que nous voulons examiner.

CHAPITRE II

SAUVER SON AME, AIMER SON DIEU.

Quand une population risque d'être décimée par la peste; quand un équipage, surpris par la tempête, va rouler dans l'abîme; quand des soldats, tombés dans l'embuscade, ne voient plus autour d'eux que le fer et le feu; quand enfin, pour tout dire en un mot, des hommes se trouvent directement en face d'une mort prochaine, souvent alors il surgit parmi eux un héros que le dévouement a subitement illuminé sur les moyens d'arracher tout le monde au péril. Celui-là crie aux autres : Mes amis! par ici! suivez-moi et vous êtes sauvés!

Ce libérateur nous rappelle les saints, les grands saints, qui se sont jetés dans la mêlée pour arracher leurs semblables à la mort éternelle. Le danger, l'horrible danger les a fait frissonner. Comme des pilotes veillant à leur barre tandis que les passagers dorment, ils ont vu l'abîme. L'œil de leur foi a aperçu l'enfer; cette vision les a saisis d'horreur pour le péril en même temps que d'amour pour leurs frères. Dieu, de son côté, leur a dit : *Crie et ne cesse pas*[1]! Et ils ont crié, sans se taire jamais.

Ce cri de détresse et de charité a été le même chez tous, et chez tous différent. Toujours, il s'est agi de ramener l'homme de la voie qui mène à la mort dans celle qui conduit à la vie; toujours aussi, chacun de ces sauveteurs a eu son éloquence et son système.

1. Clama! ne cesses (Is. LVIII).

Parmi eux et avec eux, saint Alphonse s'est fait entendre. Que dit-il? Que crie-t-il à ses frères égarés? Quel est le chemin qu'il leur trace? Quel est le rivage qu'il leur montre? Ou plutôt, pour parler sans figures, au milieu de cette multitude dévoyée, qu'enseigne-t-il à l'homme sur la fin de l'homme?

Avant de répondre, remarquons qu'il ne s'agit pas ici de la fin absolument dernière et immuable de la créature entrée dans son éternité; mais de la fin prochaine et actuelle de l'homme encore voyageur ici-bas.

Quand Moïse sortit de la Mer Rouge et entra dans le désert, si le peuple lui avait demandé : « Maître, où nous conduis-tu, et quel est notre but? » Le libérateur aurait pu répondre : « Le terme de ton voyage, ô Israël, c'est la Terre Promise. Toutefois, en attendant ce terme dernier, tu as une fin plus prochaine, c'est celle de l'exilé. Tu dois marcher, marcher toujours sans t'arrêter jamais. Car le désert n'est point ta patrie, mais seulement un passage. »

Ainsi en est-il de nous, qui, à travers le temps, marchons vers notre éternité. Si, durant ce long voyage, il m'arrive, comme à tant d'autres, de perdre la route; si, ne connaissant plus ni le terme, ni le chemin, je m'arrête un instant pour demander à un guide où je dois aller : Au ciel! me dira-t-il. Pour peu que ce guide soit charitable et sage, il ajoutera aussitôt : « O toi qui m'interroges, je viens de t'indiquer le but, mais connais-tu la route? Sais-tu comment tu arriveras? Si tu l'ignores, apprends-le. Pour aborder un jour au rivage indiqué, il faut avant tout connaître les voies qui y conduisent : l'art d'arriver au port suppose l'art de voyager. »

Quelle est donc notre fin de voyageur? C'est ici que les réponses varient, tout en se ressemblant.

Parmi les Moïses chargés de la conduite du peuple chrétien, les uns prêchent : O hommes, vous n'avez d'autre affaire ici-bas que celle de votre salut éternel. Opérez-le avec crainte et tremblement. *Sauvez votre âme! sauvez votre âme!*

D'autres, envisageant la vie sous un autre point de vue, répètent sans se lasser : O chrétiens, songez à celui qui vous créa et qui doit vous juger. *Servez votre Dieu! Servez votre Dieu!*

Il en est qui, analysant plus complètement notre fin, enseignent que l'homme ici-bas doit servir son créateur, afin d'arriver ainsi à la vie éternelle. Dans leur bouche, cette fin s'exprime par deux mots : *Mon Dieu et mon éternité!*

Il en est d'autres qui ramènent tout, soit à la crainte du Seigneur et à la pénitence, soit à son divin amour et aux œuvres de charité.

Tous ces organes de la vérité parlent sagement; et il plaît au Saint-Esprit que chacun d'eux garde sa maxime, afin que toutes les âmes puissent choisir la voie qui leur convient. Généralement cependant, les saints qui ont parlé avec le plus de soin de la fin de l'homme, y ont introduit deux parties distinctes, quoique unies entre elles : une qui regarde l'homme et sa félicité, une autre qui regarde Dieu et sa gloire. Ils nous enseignent ainsi qu'ici-bas nous devons travailler et pour notre Créateur et pour nous-mêmes.

Cette double obligation se trouve figurée dans l'histoire de ce peuple hébreu dont nous venons de parler. Durant son long voyage de quarante ans, il eut constamment deux grands devoirs à remplir : celui d'avancer vers sa patrie en combattant pour la conquérir, et celui d'honorer son Dieu par un culte fidèle. C'est pourquoi Israël au désert ressemble à la fois à une armée de soldats toujours prêts à la guerre, et à une troupe de fidèles groupés autour du tabernacle. Dieu et la Terre Promise! la gloire de Jéhovah et les joies de la patrie! telle fut la destinée de ce peuple, telle est aussi la nôtre.

Cette pensée, soyons-en convaincus, fut la pensée-mère de toutes celles que saint Alphonse a prodiguées dans ses livres. Pour lui, comme pour tous les saints Docteurs ses confrères à l'école de la sagesse, la fin de l'homme ici-bas est double, quoique parfaitement simple. L'homme se

doit quelque chose à lui-même ; il doit aussi quelque chose à son Dieu. Il peut songer à son propre bonheur ; que dis-je ! il le doit. Mais les intérêts du Seigneur ne peuvent pas non plus lui être étrangers. *Mon Dieu et mon âme! mon âme et mon Dieu!* voilà les deux paroles de son cœur et les deux lois de sa vie.

Toutes les choses inférieures nous présentent, si l'on peut ainsi parler, ce dualisme dans la fin. Dans une famille, il n'est pas défendu aux enfants de penser à leur héritage, mais il leur est prescrit aussi de songer à leurs parents. Dans une patrie, le citoyen peut chercher son bien-être, mais il ne doit pas oublier l'intérêt du pays. Sur le champ de bataille, le soldat peut se battre pour conquérir un grade ambitionné, mais à condition que la patrie ne perde pas ses droits. Ainsi en est-il de l'homme en sa première patrie qui s'appelle la terre, en sa première existence qui est un temps d'épreuve. Qu'il vive pour sa félicité, soit! mais qu'il vive aussi pour son Dieu, c'est son devoir.

Telle est, répétons-le, la grande pensée de saint Alphonse. Cette pensée doit être approfondie, car même réduite à ces deux mots : *Mon Dieu et mon bonheur!* la fin de l'homme peut encore être envisagée sous différents aspects. En effet, *mon Dieu!* je puis le servir, je puis le craindre, je puis l'invoquer, je puis espérer en lui, je puis le louer, je puis l'aimer. Or, parmi tous ces hommages rendus à la Divinité, quel est celui qu'Alphonse m'indique comme étant le plus essentiel à ma fin? *Et mon bonheur!* où le chercher? Comment y tendre? Sera-ce en le désirant? Sera-ce en le demandant? Sera-ce en le conquérant à la pointe de l'épée? Dois-je me contenter de l'espérer? Puis-je aller jusqu'à me l'assurer? Encore une fois, où est ici l'objet spécifique de ma fin?

Pour ne pas vous tenir plus longtemps en suspens, âme chrétienne, nous vous répondons ainsi : Aux yeux de saint Alphonse, la partie essentielle de la fin de l'homme ici-

bas est : en ce qui concerne Dieu, l'*amour*, et en ce qui nous concerne nous-mêmes, *le salut,* mais le salut assuré par la persévérance. En d'autres termes, l'homme sur la terre a deux buts à poursuivre, non pas un, non pas trois, mais deux : *sauver son âme, aimer son Dieu.*

« O homme, s'écrie le saint Docteur, c'est Dieu qui t'a donné ton être, en te créant à son image sans que tu l'aies mérité. Il t'a aimé plus qu'un père ; il t'a créé pour que tu l'aimes en cette vie, et que tu ailles ensuite jouir de lui dans le ciel. Tu n'es donc pas né et tu ne dois pas vivre pour te rendre riche et puissant ici-bas, pour te livrer aux plaisirs, pour manger, boire et dormir comme l'animal ; mais uniquement pour *aimer ton Dieu* et *te rendre heureux* éternellement[1]. »

Voilà, dans les dernières paroles surtout, la fin de l'homme, telle que la formule notre Saint. C'est la tienne, ô chrétien : *Aimer ton Dieu* et *te rendre heureux.*

Au cœur le plus dégradé par le péché, *il a*, nous l'avons vu, *la hardiesse de parler de l'amour de Dieu*, parce que Dieu reste Père, et parce qu'un fils, si vicieux soit-il, demeure toujours fils dont la première inclination est l'amour filial. Au saint le plus avancé dans l'amour, *il a la sagesse de parler du salut,* parce que l'avenir est incertain, et qu'un chrétien, quelque vertueux qu'il soit, est toujours homme, par conséquent toujours exposé à se perdre.

Y a-t-il quelque chose d'original et de particulier dans cette manière d'envisager la fin de l'homme? Pourquoi ne pas se contenter du salut, puisqu'on ne peut pas se sauver sans aimer Dieu ? Pourquoi ne pas s'en tenir à l'amour de Dieu, puisque aimer Dieu jusqu'à la fin, c'est se sauver? Pourquoi préférer ce mot : *amour de Dieu,* à celui-ci : *service de Dieu?* Quelles sont les conséquences pratiques de ce système si arrêté ?

Avant d'entendre la réponse, reposons notre esprit dans

1. Méditation sur la fin de l'homme.

cette douce pensée : Dieu est mon Père; je suis son enfant; le dessein d'un père sur son fils est double : il veut son bonheur et il veut son cœur. La fin de l'enfant est donc double également : *l'héritage et l'amour.*

Telle est notre destinée ici-bas. O homme, ne la mutile pas! Car une de ces deux parties ne va pas sans l'autre. Ne sois pas cet enfant prodigue qui ne songe qu'à sa part et qui s'en va; mais aussi ne sois pas plus désintéressé que ne le veut ton Père, et en songeant à lui, ne t'oublie pas toi-même. *Sauve-toi et aime; aime et sauve-toi.* C'est la loi du cœur; c'est la loi de la nature et de la grâce; c'est en même temps le vrai chemin de la patrie, où éternellement Dieu sera tout à la fois l'objet de notre fidélité et celui de notre amour.

CHAPITRE III

LA FIN DE L'HOMME DANS LE CŒUR DE DIEU.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, quand il enseigna aux hommes la manière de prier, leur parla en ces termes : *Lorsque vous prierez, dites : Notre Père qui êtes aux cieux*[1]. La première et principale idée que ce bon Maître nous donna de la divinité fut donc celle-ci : *Dieu est Père.* Sans doute il est grand, juste et terrible; mais surtout il est bon, il est affectueux, il est miséricordieux, il est indulgent, il est patient, en un mot il est Père. Bien plus, il est la paternité même; et, pour parler avec l'Apôtre, *tout ce qu'il y a de paternel au ciel et sur la terre n'est qu'un reflet de ce qui est en lui*[2].

Rien donc de plus conforme aux intentions du Sauveur, quand on parle de Dieu, que de commencer par la bonté. L'auteur du livre de la Sagesse nous le recommande avant

1. Sic ergo vos orabitis : Pater noster, qui es in cælis (Matth. VI, 9).
2. Flecto genua... ad Patrem Domini nostri Jesu Christi, ex quo omnis paternitas in cælis et in terra nominatur (Eph. III, 15).

toute autre chose : *O hommes,* s'écrie-t-il dès le premier verset, *ayez sur le Seigneur des sentiments dignes de sa bonté*[1]. En conformité avec cette doctrine, saint Denis l'Aréopagite nous parle à peu près en ces termes : *Quoique la première idée qui se présente à l'esprit sur la divinité soit celle d'un être suprême et increé, il convient cependant de s'arrêter dès le principe à la pensée d'un être bon, infiniment bon, bon jusqu'à daigner être le Père de sa créature*[2]. C'est pourquoi l'apôtre saint Jean a écrit : *Voyez quelle charité notre Dieu a eue pour nous, puisque nous nous appelons ses enfants et que nous le sommes*[3]. *O Père,* reprend le livre de la Sagesse, *ô Père, c'est la Providence qui nous gouverne*[4]. Donc, en toute vérité, Dieu est Père; comme les parents affectueux qui jouissent, quand leur petit enfant prononce une parole filiale, il s'écrie dans la tendresse de son grand cœur : *O homme, je t'en prie, dis-moi cette parole : Mon Père*[5]! C'est même pour que nous la lui offrions que le Saint-Esprit est répandu en nous. Oui, proclame saint Paul, la paternité de notre Dieu l'a porté à nous communiquer *l'esprit d'adoption, afin que nous poussions vers lui ce cri : Abba, Pater, Père, Père*[6]!

Saint Alphonse est, parmi les saints, un de ceux qui se sont le plus attachés à cette notion fondamentale de la Paternité en Dieu. Pour lui, le Seigneur forme, dans sa parfaite unité, une famille vivante dont l'esprit est un esprit de tendre affection. Le culte des trois personnes divines a été très développé dans son âme. A chaque instant, il remonte de Jésus-Christ jusqu'au Père; ou bien, il descend du Père jusqu'au Fils; et entre le Père et le Fils, il

1. Sentite de Domino in bonitate (Sap. I, 1).
2. *Noms divins*, chap. IV, § I.
3. Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus (I Joan. III, 1).
4. Tua autem, Pater, Providentia gubernat (Sap. XIV, 3).
5. Ergo saltem amodo voca me : Pater meus (Jer. III, 4).
6. Accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus : Abba Pater (Rom. VIII, 15).

adore le Saint-Esprit, auquel il s'attache comme à l'amour lui-même.

Ce qu'il contemple avant tout dans ce Dieu en trois personnes, c'est la bonté, la bonté poussée jusqu'à la paternité. De ses innombrables discours, il a laissé à ses disciples ceux qui lui ont été plus particulièrement chers. Or, parmi ses sermons de prédilection, il en est un où il nous montre les trois Personnes divines, mettant pour ainsi dire en commun tout ce qu'elles ont d'affection afin de le verser sur l'homme. Ailleurs, s'emparant d'un texte d'Isaïe aussi touchant que profond, il nous fait remarquer que le caractère de notre Dieu est la bénignité ; que, pour recourir à la sévérité, ce Dieu si doux semble s'imposer violence, comme un être qui agit contre sa nature; que s'irriter et punir sont des œuvres vraiment douloureuses pour cet être souverainement bon.

Aussi, que de fois notre saint ne répète-t-il pas dans ses livres cette parole de saint Léon : *La bonté est la nature même de Dieu*[1]; et cette autre de saint Jean : *Dieu est charité*[2].

Retenons-le donc : pour Alphonse, le Seigneur est avant tout un Père. Il est ce Père dont Tertullien a écrit ce mot : *Personne n'est père autant que Dieu*[3].

Cela étant, quels sont les sentiments de ce cœur divinement paternel? Pour arriver à les exprimer, saint Alphonse étudie le cœur de son Dieu dans celui de l'homme qui en est l'image. Car, on peut en être certain, cet apôtre de l'amour divin a sondé avec un soin jaloux tous les secrets de l'amour humain dans ce qu'il a de légitime, pour mieux comprendre, au moyen de cette image créée, la réalité incréée de la charité divine.

Or, que voit-il dans le cœur humain, quand c'est le cœur

1. Deus, cujus natura, bonitas (De Nat. Dom. serm. 2).
2. Deus charitas est (I Joan. IV, 8).
3. Quis ille nobis intelligendus pater? Deus scilicet. Tam pater nemo, tam filius nemo (De Pœnitentia, c. IX).

d'un véritable père? Il y découvre une merveille aussi aimable qu'admirable. Cet homme, s'il a un fils, conçoit sur ce fruit de ses entrailles et, pour ainsi parler, jette sur lui deux sentiments à la fois. Le premier est celui-ci : *Je veux que mon enfant soit heureux!* Son bonheur sera le mien. Je l'aime, et c'est tout dire. Quand on aime, on jouit de la jouissance, on est joyeux de la joie, on est heureux du bonheur de celui qui est aimé. Or, je le répète, j'aime cet enfant. Il sera donc heureux, je le veux! Nuit et jour, à la sueur de mon front, je travaillerai pour lui; et lorsqu'au prix de ma vie, j'aurai pour son amour amassé un héritage, sur mon lit de mort, ma dernière joie sera de le laisser à ce fils bien-aimé. Car, encore une fois, je l'aime, et son bonheur fait mon bonheur. Voilà le premier cri de l'amour paternel.

Voici le second, aussi naturel, aussi profond que l'autre : *Cet enfant, que j'aime, il faut qu'il m'aime!* Je lui donne tout, mais je demande son cœur. Qu'il me prenne ma vie; qu'il réclame mes soins, mes larmes, mon travail et mon sang, soit! Tout est à lui, mais je veux son affection. Le même amour paternel, qui me porte à lui donner, me force à lui demander. Car, si l'amour donne le bienfait, il demande l'amour. Je veux donc le cœur de mon enfant autant que je veux son bonheur. S'il veut me faire souffrir, il n'a qu'à me refuser l'un et l'autre, ou seulement, l'un ou l'autre. Qu'au lieu d'accepter mon héritage, il s'en aille mener une vie errante et misérable; oh oui! alors je souffrirai, et mes larmes ne tariront plus. Je serai le père malheureux d'un enfant malheureux. Si, au contraire, après avoir saisi des deux mains la fortune que je lui laisse, il jette sur moi un regard égoïste, en me disant : Mon père, j'aime votre or, mais pas vous; oh! alors aussi, alors surtout, mon cœur sera blessé d'une blessure cruelle. Car, encore une fois, la nature a formé en moi un double dessein sur mon enfant : *il faut qu'il soit heureux, en héritant de mon bien; il faut qu'il me contente, en me donnant son cœur.*

Voilà le cœur de l'homme, voilà le cœur d'un père, tel que saint Alphonse se plaît à l'analyser.

Tel est le cœur d'un homme, tel est, à plus forte raison, le cœur de Dieu. C'est ce que le saint Docteur nous montre avec une filiale et sainte opiniâtreté.

Suivons-le pas à pas dans cette pieuse investigation de ce que Lessius a appelé *les mœurs divines* [1].

Et d'abord, notre saint commence par contempler, dans les secrets de la Sainte Trinité, l'adorable dessein que forma notre Dieu de nous créer un jour. « O homme, dit-il, ton Dieu t'a aimé avant que tu l'aies aimé toi-même. De tous les êtres vivants, il est celui qui t'a aimé le premier. Ceux qui les premiers en ce monde t'ont donné leur amour sont tes parents. Mais ils ne t'ont chéri qu'après t'avoir connu; tandis que ton Dieu t'a aimé avant même que tu aies l'existence. Ni ton père ni ta mère n'étaient nés, et déjà Dieu t'aimait; le monde lui-même n'était pas créé et déjà Dieu t'aimait. Combien de temps avant la création ce grand Dieu a-t-il conçu l'amour qu'il a pour toi? Mille ans peut-être, ou peut-être mille siècles? Non non! ce n'est ni à des années ni à des siècles qu'il faut borner l'affection que ton Dieu t'a vouée. Sache que c'est de toute éternité qu'il t'a aimé. Depuis qu'il est Dieu, depuis qu'il s'aime lui-même, il t'aime également, ô homme qu'éternellement il a voulu créer [2]! »

Ainsi s'exprime Alphonse. Et alors, creusant plus avant dans les profondeurs de la charité divine, il se demande pourquoi, dans quel dessein, à quelle fin ce grand Dieu, heureux depuis toujours dans l'éternelle société de ses trois personnes, a daigné nous aimer ainsi et nous créer par amour.

Se poser cette question, c'est se demander quelle est *la fin de l'homme dans l'œuvre de Dieu*. Nous allons répondre.

1. De perfectionibus moribusque divinis. (Opuscula varia in unum corpus redacta. Lutetiæ Parisiorum, 1626).
2. *Préparation à la mort*, chap. XXXIII.

CHAPITRE IV

LA FIN DE L'HOMME DANS L'ŒUVRE DE DIEU.

Deux fois aimables sont les desseins d'un père pour son enfant, puisqu'ils se traduisent par ces deux paroles : *Accepte le bonheur que je te veux, et donne-moi le cœur que je te demande.*

Tel fut précisément le contrat que l'amour imagina de conclure entre le Créateur et l'homme. Oui, notre Dieu si bon a eu, en nous créant, un double but. Il s'est dit : Je veux goûter le plaisir de faire des heureux; ma bonté m'y porte, et la félicité des hommes sera la joie de leur père. Il s'est dit en même temps : Ils m'aimeront, je l'espère et je le veux; car je suis la charité, et l'amour veut être aimé.

La voilà en deux mots, la fin de l'homme dans la pensée divine. Sortis du néant, nous n'avons d'autre raison d'être que d'arriver à la félicité pour nous-mêmes et à l'amour de Dieu pour Dieu. Vérité adorable qu'Alphonse a contemplée toute sa vie et devant laquelle son âme s'extasia sans se lasser jamais.

Écoutons-le plutôt. Considérant d'abord que le Seigneur nous a créés pour le bonheur, il s'écrie : « Avouons avec le Pape saint Léon, qu'il est dans la nature de Dieu d'être bon, essentiellement bon. Or, la bonté est naturellement communicative, et le bien tend à s'épancher au dehors. Aussi voyons-nous, même parmi les hommes, que s'il en est de particulièrement bons, instinctivement ils aiment leurs semblables et éprouvent comme la passion de leur communiquer tout ce dont ils jouissent eux-mêmes. A plus forte raison, notre Dieu qui est la bonté infinie, est-il tout amour pour nous, ses créatures chéries; et parce qu'en vérité, selon saint Jean, il est la charité substantielle et vi-

vante, immense est le désir qu'il éprouve de nous communiquer les trésors de sa béatitude... O homme, sache-le donc, Dieu seul peut se glorifier de t'aimer d'un amour absolument vrai! Oui, en vérité, pour vouloir mon bonheur sans aucun intérêt propre, par bonté pure, par amour pur, je ne vois que vous, mon Seigneur et mon Dieu[1]!

Et après avoir poussé ce cri d'admiration, le Saint se retourne pour contempler l'autre face de la fin de l'homme, celle où il est écrit : *Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu.*

Ici l'admiration va en croissant. « Notre Dieu est si bon, dit-il, si bon et si aimant qu'il brûle du désir d'être aimé. Non-seulement dans les saintes Écritures il fait appel sur appel à notre cœur; non seulement par d'innombrables bienfaits, tant généraux que personnels, il daigne nous solliciter; mais encore il exige, il veut l'amour. L'enfer à ceux qui ne l'aiment pas, le paradis pour ceux qui l'aiment : voilà sa loi. »

« Ah! que nous nous sentirions fiers et heureux, si un roi de la terre nous parlait ainsi : Mon ami, je t'aime, et parce que je t'aime, je viens te demander ton amour. Mais, vaine supposition! Où trouver un prince qui daigne s'humilier jusqu'à réclamer l'affection d'un de ses sujets? Ce prodige n'est le fait que de Dieu. Ce grand Dieu est la bonté sans limites, il est le maître de toutes choses, il est infiniment puissant et infiniment sage; il est Dieu en un mot. Et le voilà avec ses titres infinis à notre amour, avec les immenses bienfaits spirituels et temporels dont il nous a comblés, le voilà qui vient à nous, s'abaissant jusqu'à nous demander que nous l'aimions. Il nous y exhorte, il nous l'ordonne. *O hommes*, demande-t-il par la bouche de Moïse, *qu'est-ce donc que le Seigneur ton Dieu attend de toi si ce n'est que tu l'aimes*[2] ».

1. Sermons pour tous les dimanches de l'année. Sermon 27.
2. Et nunc, Israel, quid Dominus Deus tuus petit a te nisi ut... diligas eum, ac servias Domino Deo tuo in toto corde tuo, et in tota anima tua (Deut. x, 12).

C'est pour qu'en effet nous l'aimions, que son Fils, descendu du ciel en terre, s'est fait notre compagnon d'exil. *C'est le feu*, déclare Jésus-Christ, *c'est le feu que je suis venu apporter sur la terre, et que désiré-je sinon qu'il s'allume*[1]? Remarquez l'expression : *que désiré-je sinon qu'il s'allume*, et que l'amour divin prenne feu dans le cœur des hommes. On dirait en vérité que notre Dieu, bien que jouissant en lui-même d'une infinie béatitude, ne peut pas être heureux s'il n'est aimé de nous. C'est la pensée et la parole de saint Thomas : *O homme, ton Dieu s'est conduit comme si sans toi il n'y avait de bonheur pour lui*[2] ».

Énergique pensée qui, nous montrant dans la divinité la passion pour notre cœur à côté de la passion pour notre bien, nous révèle l'ineffable secret de notre fin en Dieu.

Avec saint Alphonse, descendons plus avant dans l'abîme des bontés divines.

Il y a bonheur et bonheur, amour et amour. Alors que Salomon était encore aussi bon que puissant, son peuple était heureux. *Chacun*, raconte l'Écriture, *reposait en paix sous sa vigne ou son figuier*[3]; toutefois, ce bonheur du sujet n'était pas celui de l'enfant qui habite le palais de son père et reçoit ses royales caresses. Heureux sous un tel prince, Israël l'aimait; hélas! son amour, pas plus que son bonheur, n'était l'amour filial.

Dans le bonheur et l'affection il faut donc distinguer la part du public et celle de la famille. Laquelle des deux le Seigneur a-t-il choisie pour l'homme? O bonté! Tandis qu'il pouvait ne nous donner qu'un paradis terrestre, où nous aurions joui de ses créatures sans jouir de lui, et où nous l'aurions aimé de loin sans le posséder jamais, il nous a réservé le paradis céleste, celui où chacun de nous le con-

1. Ignem veni mittere in terram et quid volo nisi ut accendatur (Luc. XII, 49).
2. Quasi sine te beatus esse non posset (De beatitud. c. VII).
3. Habitabat Judas et Israel absque timore ullo, unusquisque sub vite sua et sub ficu sua... cunctis diebus Salomonis (III Reg. IV, 25).

templera face à face. Ce sera lui, lui en personne que nous goûterons et que nous chérirons.

C'est l'adorable institution de l'ordre surnaturel; c'est l'invention d'un Dieu trouvant dans son cœur assez d'amour pour dire : « Entre moi et l'homme, la distance est infinie puisque je suis Dieu et que lui n'est que cendre et poussière. Ce ver de terre, je le diviniserai par ma grâce et par ma gloire, et, dès lors, il sera rendu capable d'atteindre jusqu'à moi, pour jouir de mon propre bonheur et pour m'aimer à l'imitation de mon propre Fils. »

C'est toujours le même plan; c'est toujours la paternité qui obéit à son double penchant : vouloir tout à la fois la félicité de ses enfants et leur filial amour. Ici la paternité étant divine va jusqu'à des excès infinis : c'est la divinité même divinisant l'homme pour que la communication du bonheur et du cœur soit intime et complète.

Voyons de quel style enflammé saint Alphonse la décrit, cette communication d'un père qui est Dieu avec ses enfants qui ne sont que des hommes.

« Tous nos désirs, dit-il, tous nos soupirs, toutes nos pensées, toutes nos espérances doivent n'avoir qu'un terme : aller voir Dieu en paradis, pour l'aimer et jouir de son bonheur. Dans ce séjour de délices, les Bienheureux ont certes leur félicité propre. Mais leur plaisir le plus doux, celui qui absorbe tous les autres, c'est la joie de voir que leur Bien-Aimé est heureux, car ils l'aiment, ils l'aiment immensément plus qu'eux-mêmes. De là, cette parole du Sauveur : *Entre dans la joie de ton Seigneur*[1]. Il n'est pas dit à la joie divine d'entrer dans l'âme humaine; mais à l'âme humaine d'entrer dans la joie divine. C'est en effet la joie de Dieu qui fait celle des élus; le bien de Dieu est leur bien, la richesse de Dieu est leur richesse, la félicité de Dieu est leur félicité. »

« *Ils seront*, est-il écrit, *enivrés de l'abondance de votre*

1. Intra in gaudium Domini tui (Matth. xxv, 21).

maison[1]. Quand on est ivre, on ne pense plus à soi. Dans son ivresse, l'âme du bienheureux ne pense qu'à Dieu, pour l'aimer et pour lui plaire; elle désire le posséder et elle le possède; elle désire se donner et elle se donne. Dieu, de son côté, l'embrasse avec amour, et durant l'éternité entière il la tient et la tiendra embrassée de la sorte.

« C'est notre fin, c'est la fin dernière que le Seigneur dans sa bonté a déterminée pour chacun de nous, et à laquelle il veut que nous arrivions, quand nous aurons passé de cette vie à l'autre[2]. »

Ainsi parle notre Saint. En contemplant le cœur de Dieu, un étrange et sublime spectacle se découvre à sa foi étonnée. D'un côté, c'est le Seigneur régnant au plus haut des cieux et remplissant l'univers de son immensité; de l'autre, ce sont les hommes dispersés comme des grains de sable sur la terre qui n'est elle-même qu'un point dans l'espace. Entre ces êtres de rien et cet Être infini existent des rapports : Dieu s'abaisse jusqu'à eux, Dieu daigne les aimer, Dieu s'intéresse à leur sort, Dieu se préoccupe de leur cœur, Dieu enfin règle leur destinée par ces deux mots : *Qu'ils soient heureux et qu'ils m'aiment!* C'est la parole de la paternité tombant comme une bénédiction sur des créatures adoptées pour enfants. A cette parole les hommes lèvent les yeux vers Celui qui l'a dite et s'obligent à répondre : *Notre Père qui êtes aux cieux,* puisque vous voulez que *nous vous aimions,* qu'il en soit ainsi et *que votre nom soit sanctifié. Notre Père qui êtes aux cieux,* puisque vous voulez *que nous soyons heureux,* qu'il en soit ainsi, et *donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*

En présence de cette scène mystérieuse, contemplée chaque jour avec une avidité croissante, l'âme d'Alphonse a reçu, comme un double rayon de lumière et de flamme, deux impressions divines : une sur le bonheur de la créa-

1. Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ (Ps. XXX, 9).
2. *Pratique de l'amour envers J.-Ch.* chap. XII. Caritas omnia sperat.

ture, une autre sur l'amour du Créateur. *Sauvons notre âme et aimons Dieu; aimons Dieu et sauvons notre âme!* Tel fut le cri passionné de son grand cœur. Tout son esprit est là en germe. On pourrait le caractériser en un mot : c'est un esprit de charité, qui, sans cesser d'être un, se subdivise néanmoins, et qui, s'unissant à l'esprit du Seigneur, répète incessamment ce refrain du cantique nouveau : Que la créature soit heureuse en Dieu et que le Créateur soit aimé de sa créature!

CHAPITRE V

LA FIN DE L'HOMME DANS LE CŒUR DE L'HOMME.

De tous les maux qui affligent la pauvre humanité, un des plus lamentables est le malheur de ne pas connaître Dieu. Nous savons qu'il existe, nous ne savons pas ce qu'il est, et surtout nous ne connaissons pas son cœur, son cœur infiniment bon. On peut nous faire, à nous chrétiens, le reproche que le Saint-Esprit adresse aux idolâtres quand il leur dit : *Vous vous êtes fait des dieux de pierre ou de bois*[1]. Car, en vérité, le bois et la pierre ne sont pas plus insensibles que le Dieu méconnaissable que s'est forgé notre âme ignorante et obscurcie. Saint Paul nous appelle *enfants de colère*[2]; et cette qualification n'est que trop juste, puisque, bon gré mal gré, nous revenons toujours à penser que notre Père qui est au ciel n'a en partage que la sévérité et la vengeance.

Cette erreur est dans notre cœur plus encore que dans notre esprit; ce qui la rend bien plus triste. C'est dire qu'elle afflige doublement le Dieu si mal apprécié de nous.

Rien ne serait plus douloureux à un père, à une mère, que de se voir mal jugés par leur famille et regardés comme des êtres sans cœur. Tel est précisément le tourment de

1. Dii illorum lignei et lapidei et aurei (Bar. VI, 38).
2. Natura filii iræ (Eph. II, 3).

Dieu. Il est notre Père; nous, ses enfants, nous nous opiniâtrons à méconnaître son amour. Elles sont rares, en effet, très rares, les âmes éclairées qui savent et qui sentent combien le Seigneur est bon. Les autres s'obstinent à ignorer, à nier même son infinie charité.

Ce désordre tourmentait l'âme affectueuse de saint Alphonse. Aussi a-t-il pris à tâche, comme nous l'avons constaté précédemment, de nous dépeindre sous mille formes diverses la bénignité de la nature divine. Dans les prières si nombreuses dont il a rempli ses livres, on voit revenir souvent cette touchante et affectueuse demande : Seigneur, faites-nous donc comprendre combien vous êtes bon! Révélez-nous donc la bonté souveraine dont votre cœur divin est le sanctuaire et la source!

Si nous avons le tort de connaître trop peu notre Dieu, il est un autre mal fort étrange dont nous souffrons également tous. Nous trompant sur Dieu, nous nous trompons aussi sur l'homme.

Oui, *l'homme se méprend sur l'homme,* et c'est un grand malheur. Nous nous jugeons plus mauvais que nous ne le sommes, ou au moins, nous ne savons pas qu'à côté du mal, il est resté en nous beaucoup de bien. *Il ne faut pas,* dit Bossuet, *permettre à l'homme de se mépriser tout entier.* C'est cependant ce que nous faisons obstinément. Ce condamnable mépris, que nous nous sommes voué, consiste surtout en ce que, nous croyant dénaturés jusqu'au fond, nous ne distinguons plus en nous aucune trace de la fin primitive.

Cette fin, nous l'avons vu, c'est Dieu, Dieu possédé comme souverain bien, Dieu aimé comme véritable Père. Or, par une incompréhensible et funeste illusion, nous nous imaginons que, pour ce Dieu, notre cœur n'a plus un sentiment, plus une sympathie, plus un attrait, plus rien. Nous nous traitons comme nous traiterions un enfant dénaturé dans lequel nous croirions l'instinct de la famille complètement éteint. A cet être infortuné nous n'oserions

plus parler ni de père ni de mère. C'est notre cas : nous n'osons plus nous entretenir de Dieu; nous craindrions, en le faisant, d'ennuyer et de déplaire.

C'est le péché qui a causé cela : il nous a communiqué hélas! les sentiments qu'éprouvent les criminels emprisonnés pour vol. La probité et l'honneur ne sont plus même nommés entre eux : ces noms leur feraient monter la rougeur au front. De même, nous sentant pécheurs, coupables vis-à-vis de Dieu, ingrats envers Dieu, voleurs de la gloire de Dieu, homicides de Dieu, nous n'avons plus le courage de nous entretenir de lui.

Cela se comprend; mais cela est lamentable. Car, là où l'on ne peut plus revenir au premier principe du bien, tout souffre. Grande serait la désolation d'une armée, si l'on n'osait plus y parler de patriotisme; d'un corps de magistrats devant qui on ne pourrait plus nommer la justice; d'une école d'où la science serait bannie; d'une famille où l'affection ne serait plus qu'un vain mot. Grande par conséquent est l'infortune de la société humaine, puisque ceux qui la composent n'osent plus, bien que créatures de Dieu, nommer Dieu dans leurs discours, tant ils se croient étrangers et indifférents à cet être souverain.

Les saints connaissaient ce mal, et ils l'ont combattu. Chose remarquable : personne, plus parfaitement qu'eux, n'a constaté la misère de l'âme humaine. Ils ont sondé ses plaies, ils ont mesuré dans toute sa profondeur l'abîme qui la sépare de Dieu. Et cependant ce sont eux qui ont conservé le plus d'estime pour cette créature dénaturée, et le plus de confiance en elle, puisqu'ils n'ont pas craint, eux, de lui reparler de son Créateur.

Ainsi en est-il toujours de ceux qui connaissent et qui voient le fond des cœurs. A un misérable que des crimes de tout genre auraient, pour ainsi dire, privé de sens moral, je n'oserai pas, moi étranger, rappeler et prêcher les devoirs délicats de la vertu. Amenez près de lui sa mère, sa propre mère. Cette femme sentira plus que tout autre le déshon-

neur et l'infamie du coupable; et cependant, plus que tout autre, elle osera lui adresser le langage du cœur. Ainsi ont fait les saints. Eux seuls ont compris la dégradation de l'homme; et eux seuls ont eu, malgré cela, la hardiesse de prendre, pour lui parler, le style qui convient à des créatures de Dieu.

Parmi eux, saint Alphonse est remarquable entre tous. La fin de l'homme, telle qu'elle est en Dieu, l'a tellement frappé, il a tant et tant admiré l'art divin de cette charité toute de feu pour se donner et pour nous attirer qu'il s'est dit ensuite en abaissant son regard sur l'homme : Impossible que dans cette créature, au sujet de laquelle la divinité a formé de tels desseins, on ne trouve pas quelque trace du plan primitif! Impossible que, sous son épais matérialisme, il ne reste rien en faveur du ciel; que, sous son profond égoïsme, il n'y ait plus un sentiment en faveur de Dieu!

Ainsi raisonna notre Saint. C'est qu'il n'ignorait pas que la Providence, *forte et suave, a formé et maintient dans tous les êtres une inclination vers leur fin*[1].

Oui, cette inclination donnée aux créatures leur est bien suave : l'oiseau n'a pas de violence à se faire pour voler dans les airs ou pour chanter le cantique que son Dieu lui a dicté. Elle est en même temps très énergique : pour obéir à sa force d'expansion, l'eau réduite en vapeur soulèverait des montagnes. Or, se demande Alphonse, comment accepter que les créatures possèdent cette vigoureuse et paisible impulsion vers leur terme, et que l'homme seul en soit privé; comment pour lui seul, Dieu n'aurait-il pas été paternel? Cet homme est pécheur, c'est vrai, et le péché a bouleversé bien des qualités. Mais le monstre n'a pas tout anéanti; il nous a laissé quelque chose de l'homme primitif; et ce quelque chose, formé ou aidé par la grâce, suffit pour qu'on n'ait pas à désespérer de nous.

1. Attingit... a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter (Sap. VIII, 1).

Appuyé sur ces raisons solides, notre Saint s'est opiniâtré à croire que nous sommes restés, plus qu'on ne le pense, inclinés vers Dieu et vers le bonheur qu'on trouve en Dieu. Aussi, en même temps qu'il a admiré Dieu, il a eu confiance en l'homme. Connaissance du cœur de Dieu, connaissance du cœur de l'homme : sous l'influence de cette double persuasion, *il s'est fait un système* dont nous allons voir la sagesse.

Sachons d'abord nettement en quoi il consiste.

Puisque l'homme, se dit notre Docteur, a gardé quelque chose de sa fin primitive; puisque, malgré sa fureur pour les jouissances terrestres, le désir du bonheur le porte encore un peu vers la vraie félicité; puisque, malgré l'opiniâtre égoïsme qui le travaille, son besoin d'aimer se dirige encore un peu vers la divinité, attaquons-le par ces deux bons côtés.

Rappelons-lui tout à la fois qu'on est heureux quand on sert Dieu, et que ce grand Dieu est un Père que nous devons aimer en fils. Ces deux motifs iront au fond de son cœur.

Cependant, parce que chez lui les instincts nobles sont contrariés par des inclinations perverses, et qu'en chaque homme il y a deux hommes acharnés l'un contre l'autre, tenons compte de sa position absolument critique, et, tout en élevant son âme par la prétention de posséder Dieu même, admettons qu'il ne tende à cette fin qu'à travers mille défaillances. En d'autres termes, prenons pour règle ces deux mots : *Perfection dans le but, patience dans l'exécution.*

Si l'on y réfléchit, on verra que cette règle s'applique à toute entreprise sagement et sérieusement conduite. Vous voulez faire l'éducation d'un enfant. Il est faible encore, son intelligence peut à peine réfléchir, et toutes les autres facultés de son âme vont en tâtonnant, comme ses petits pieds encore mal affermis. Malgré cela, dès le principe, votre but sera l'idéal du genre; et vous parlerez ainsi : Il

faut que cet enfant devienne savant, éloquent, vertueux. Toutefois, si vous êtes sage, à cette sage prétention vous joindrez une extrême patience, et vous ajouterez : Sans doute, j'en veux faire un jeune homme accompli; mais pas de suite : innombrables seront ses trébuchements avant qu'il parvienne au terme.

Au jeune soldat, dès ses premiers pas dans la carrière, on montre comme idéal la perfection de l'esprit militaire et l'art des combats, mais on commence par lui enseigner les premiers rudiments. Au futur magistrat on parle des grands jurisconsultes et de la gloire de leur ressembler, mais, en attendant, on s'en tient aux notions élémentaires.

Perfection du but, patience dans l'exécution. Cette méthode, bien que la saine raison elle-même l'indique, semble oubliée lorsqu'il s'agit d'une entreprise sérieuse entre toutes, je veux dire : la formation de la vertu dans les âmes. Alors, trop souvent, on procède à rebours de la sagesse par cette décision : A plus tard le but final, soyons seulement fidèles au devoir de l'heure présente! De là, des mécomptes et des découragements sans fin.

Expliquons soigneusement ce système. Voici un chrétien qui entreprend de devenir vertueux. Que fait-il le plus souvent, ou plutôt que font ceux qui le conduisent? Ils proposent à sa bonne volonté des devoirs, excellents sans doute, mais qui ne sont pas la perfection. Ils lui parlent, par exemple, de la mortification, de l'humilité, ou de quelqu'autre vertu morale. Puis, ces différents points étant nettement déterminés, l'âme, ainsi conduite, se fait une loi d'être fidèle sans défaillance. Qu'arrive-t-il? Que d'une part ces vertus, ne constituant pas directement et uniquement la fin de l'homme, n'engagent pas assez le cœur de celui qui les aborde; et que, d'autre part, la fidélité parfaite qu'on avait rêvée n'étant qu'un rêve, on se décourage et l'on dit : Impossible pour moi d'être vertueux comme j'avais conçu la prétention et reçu l'ordre de le devenir.

Tout autre est la méthode des saints; et parmi eux, saint Alphonse, on peut le certifier, est un des plus nets en cette matière.

A n'importe quel chrétien il propose hardiment la *perfection même comme but.*

Cette perfection, quelle est-elle? D'après tous les philosophes et tous les théologiens, comme d'après la raison elle-même, la perfection n'est autre chose que l'obtention de la fin. Tout être qui est ce qu'il doit être et fait ce qu'il doit faire, se montre ainsi parfait dans son genre. *La perfection de l'homme consiste donc dans le fait de goûter Dieu comme source de toute félicité et d'aimer Dieu comme le souverain bien.*

Or, répétons-le, voilà les deux vertus suprêmes que saint Alphonse a la hardiesse de présenter comme terme *à tous les hommes,* quelque dégradés qu'ils soient par le péché. Qu'il prêche aux pâtres des montagnes ou qu'il parle à des âmes parfaites vouées à la contemplation, son discours, variant de ton et de mesure, ne varie pas quant au fond. Aux uns comme aux autres, il dit résolument : Vous êtes créés pour être heureux; ne cherchez votre bonheur qu'en Dieu, car il ne se trouve que là. Vous êtes créés pour aimer; aimez Dieu, car il est votre Père, et il est naturel qu'un fils aime celui dont il est l'enfant. C'est *la perfection du but.*

Le Saint y ajoute la *patience dans l'exécution;* il répète sans fin cette idée : *Nemo fit repente summus.* Ce n'est pas en un jour que l'homme parvient à diriger uniquement et constamment vers Dieu son besoin de bonheur et d'affection. Tendez vers lui, mais attendez-vous à trébucher, à tomber dans la poussière ou dans la boue, à vous laisser emporter par la nature bien loin du droit chemin. Cependant relevez-vous, revenez, recommencez. Petit à petit vous apprendrez la route et le métier; et malgré votre marche de tortue ou de limaçon, vous finirez par approcher du but. L'essentiel est que vous ne le perdiez jamais de vue, et que, malgré la bassesse de votre conduite, vous forciez la

partie noble de votre âme à se répéter sans cesse : Puisque tu es née pour la félicité, cherche-la donc dans le souverain bien; puisque tu es faite pour aimer, aime donc ton Créateur et ton Dieu. — O homme, que telle soit votre parole et surtout votre sentiment. *Que vos pensées soient grandes, et petit à petit, avec de la confiance en Dieu, vous arriverez là où sont arrivés les saints*[1]! Cette dernière phrase est empruntée à sainte Thérèse; saint Alphonse la mentionne souvent dans ses livres. Elle résume parfaitement son esprit. *Que vos pensées soient grandes!* c'est la perfection dans l'intention. *Et petit à petit vous arriverez!* c'est la patience dans la conduite.

Cette méthode a le mérite d'être *essentiellement encourageante, à cause de la perfection même du terme fixé.* Ceci, de prime abord, paraît paradoxal; car plus un but est élevé, plus l'activité humaine semble avoir le droit de s'en effrayer. C'est le contraire. Le grand Dieu, qui a fait l'homme à son image et à sa ressemblance, a déposé en sa créature un instinct de vraie grandeur, en vertu duquel elle ne se sent jamais plus animée que lorsqu'on lui propose l'idéal et la perfection des choses. Le vrai soldat est plus excité par l'honneur que par la solde; le vrai fils, plus par l'amour des parents que par l'intérêt; le prêtre, plus par le zèle que par la nécessité; et l'homme, par conséquent, plus par l'idée de Dieu comme fin que par tout autre motif.

Encourageante, à cause du terme, ladite méthode l'est encore *à cause de la manière de procéder.* Quand c'est vraiment Dieu que l'on cherche pour jouir de lui et pour l'aimer, on sent que ce Dieu si bon est disposé à la patience et à la longanimité; on sent qu'il tient compte de l'infirmité humaine; qu'il pardonne beaucoup de lenteurs, à cause même de la générosité avec laquelle on revient sans cesse au but; et que, par conséquent, le travail de la vertu est un travail abordable, parce qu'il est de longue haleine.

1. *Neuvaine à sainte Thérèse*, IVe Consid. § 1.

En même temps que le divin système dont nous parlons est de soi le plus encourageant, il a aussi l'avantage d'être de tous *le plus agréable au Seigneur*. Dieu est notre Père, et ce qui l'intéresse surtout comme Père, c'est notre cœur. De notre cœur d'enfant il exige deux sentiments. Il veut que nous cherchions à être heureux du bonheur de la famille par la possession de l'héritage paternel; c'est la première partie de notre fin. Il veut, et c'est la seconde, que nous cherchions à aimer celui qui nous a donné l'être et qui nous appelle à hériter de ses délices.

Cette double aspiration, le Seigneur l'a renfermée dans la prière dont il a voulu faire l'écho de l'âme humaine : dans l'Oraison Dominicale. Quand il la trouve dans un cœur, il est content. Oui, quand il voit qu'un homme, revenant à sa double fin, entretient au-dedans de lui-même le double désir de posséder son Père et de l'aimer, ce grand Dieu trouve son plaisir et sa consolation en ce fils régénéré.

Or, c'est une grande chose que de contenter Dieu; non seulement parce qu'il le mérite souverainement, mais encore parce qu'en le contentant, on s'assure à soi-même les bénédictions divines et les plus consolants succès.

Tout autre est la condition de ceux qui, dans la recherche du bien, suivent une tactique différente. Hélas! jusque dans la pratique de la vie chrétienne, cette créature impertinente qu'on appelle l'homme est parvenue à tout gâter. On trouve une foule de gens vertueux ou travaillant à le devenir, chez qui la disposition du cœur est et reste à l'état de tendance tout imparfaite. Ils combattent leurs défauts, non pas comme péchés et à cause de Dieu, mais comme défauts et en vue de l'excellence personnelle. Ils poursuivent la vertu, non pas comme moyen de plaire à Dieu, mais comme ornement ou avantage privé. Leur grand mot, c'est la perfection, la perfection sans commentaire, la perfection de l'individu; tandis qu'ils ne devraient jamais oublier qu'on n'est parfait qu'en aimant Dieu. Mais non! Dieu est, chez eux, plus ou moins au second plan, ils se

bornent à un bien inférieur, qui, tout excellent qu'il paraisse, n'est réellement qu'un bien créé.

Les disciples des saints, et en particulier de saint Alphonse, marchent plus droit et vont plus haut. Ne se préoccupant d'eux-mêmes que pour être heureux en Dieu, ils poursuivent une vertu par-dessus toutes les autres, celle par laquelle on s'oublie soi-même pour ne songer qu'au Père et à l'Ami : la charité.

O vous qui lisez cette méthode, prenez-la, et l'expérience vous en fera goûter les avantages. Que vos pensées soient grandes! Sans être saint, sans pouvoir espérer le devenir avant longtemps, ayez du moins l'ambition des saints. A défaut de leur conduite, ayez leur cœur. Dites avec eux et comme eux : Dieu! toujours Dieu! Le bien auquel j'aspire n'est pas de la terre : il est du ciel. Je veux jouir de Dieu, dans le temps d'abord, puis dans l'éternité. Cette jouissance divine sera le terme suprême du mouvement qui me pousse vers la félicité. En outre, puisque j'ai un cœur, c'est à Dieu surtout que je veux le donner. Sans m'interdire d'aimer ce qui mérite légitimement mon affection, j'aimerai surtout mon Créateur, mon Père, mon principe et ma fin.

Parlez ainsi, chrétien! Et vous, pasteur des âmes, ayez aussi cette double parole pour vous-même, et pour votre peuple! Nourrissez la sainte prétention de vous porter ensemble jusqu'au parfait, jusqu'à Dieu. A cette prétention joignez la longanimité; et vous ne tarderez pas à éprouver un sentiment secret qui vous fera dire : Je sens que je suis dans le solide et dans le vrai.

CHAPITRE VI

POURQUOI CONSIDÉRER DANS LA FIN DE L'HOMME DEUX PARTIES DISTINCTES?

Les saints, spécialement saint Alphonse, répètent toujours à l'homme deux choses à la fois : Sauve ton âme,

aime ton Dieu! C'est qu'on rencontre beaucoup d'âmes qui songent à se sauver sans songer à aimer Dieu. On en trouve d'autres qui, fort attentives à l'amour divin, croient pouvoir ne plus se préoccuper de leur salut. Les unes et les autres risquent de ne pas arriver à leur terme.

Analysons ce fait, car il est très instructif. Et d'abord, constatons qu'une foule d'hommes ont, jusqu'à un certain point, *conservé le souci du salut, mais oublié l'amour de Dieu.*

De ce nombre, et au plus bas degré, sont ceux qui remettent leur conversion à plus tard. S'ils n'avaient plus aucune préoccupation de leur salut, ils ne penseraient plus même à cette lointaine conversion, reculée souvent jusqu'à la mort; en même temps, s'ils avaient une ombre de désir d'aimer Dieu, ils ne se permettraient pas de fouler aux pieds sa loi durant la vie, en se promettant le pardon au dernier jour.

D'autres font un calcul à la fois égoïste et présomptueux. Ils ne veulent pas aimer Dieu, mais ils ont peur de se damner; aussi, lorsque la tentation se présente, comme ils savent que le péché est opposé à la fois à l'âme et à Dieu, les voilà qui partagent et qui disent : Péchons en dépit du Seigneur; nous irons ensuite nous confesser par amour pour notre âme!

D'autres, et ce sont les tièdes, se livrent à une combinaison non moins odieuse. Sachant que le péché véniel en soi n'est pas puni par l'enfer, ils se le permettent sans scrupule. Ce péché, à la vérité, est le mal de Dieu, et ils le savent; mais de Dieu et de son amour, ils n'ont aucun souci.

D'autres enfin ne sont pas coupables comme les précédents; cependant quelque chose manque à leur cœur. Ils servent Dieu; ils le servent avec conscience; la crainte est leur loi; le péché est un mal qu'ils évitent avec soin et qu'ils expient sans tarder. Toutefois, malgré leur fidélité, le sentiment positif de l'amour divin n'est pas vivace chez eux. Ce sont des serviteurs, ce ne sont pas des amis.

Cet oubli plus ou moins complet des droits de la charité est *toujours un danger.*

Les indignes calculateurs, qui spéculent sur l'avenir pour offenser Dieu dans le présent, ou qui distinguent la gravité des péchés pour se permettre ceux par lesquels on n'aboutit pas directement à l'enfer, s'établissent par le fait même dans un état provoquant le dégoût et la colère du Seigneur.

Nous ne pourrions pas supporter, nous, un enfant ou un serviteur qui, faisant deux parts dans son cœur, soignerait celle qui le concerne et négligerait celle qui nous regarde. Dieu n'est ni moins sensible, ni moins délicat. Quand il voit qu'un homme s'obstine à mutiler sa fin pour ne s'occuper que des intérêts de l'espérance et jamais de ceux de la charité, il se fatigue, il s'irrite et souvent il finit par déclarer à ce malheureux : Puisque tu prétends entrer sans charité dans le royaume de la charité, je te le fermerai, et tu n'y pénétreras pas.

Quant aux chrétiens plus fidèles qui ont cependant le tort de trop oublier que Dieu n'est pas simplement un maître qu'il faut servir, mais un père qu'il faut aimer, il y a pour eux moins de danger; néanmoins leur vie ne reste point sans péril. La loi, quand elle n'est pas adoucie par l'amour, devient souvent fort pénible, vu que la justice est moins généreuse que l'affection. Aussi, quiconque s'en tient aux obligations du devoir en ignorant les inspirations de la générosité, est toujours exposé à laisser le service de celui qu'il n'aime pas assez.

Tout autre est le sort du chrétien qui, embrassant sa fin complète, consulte à la fois l'intérêt de son âme et le plaisir de son Dieu. Chez lui, la vertu devient solide, parce que les deux supports se soutiennent mutuellement. La crainte de se damner, en lui faisant éviter avec soin le péché mortel, entretient l'état de grâce, qui est déjà l'amour; et l'amour, venant à son tour faire éviter le péché véniel, donne par le fait même à cette âme une certaine assurance qu'elle persévérera jusqu'à la mort.

De là, cette maxime de notre Saint, applicable surtout aux âmes appelées à la perfection : *Si quelqu'un veut se sauver, mais non en saint,* c'est-à-dire se sauver sans aimer positivement Dieu, il rend *son salut toujours incertain.* De là aussi par conséquent, la nécessité, ou au moins l'opportunité d'unir, dans la notion de la fin de l'homme, l'idée de l'amour de Dieu à celle du salut.

Il est un autre phénomène bien curieux dans l'histoire des âmes. Il consiste en ce que parfois ceux qui aiment le Seigneur, perdent de vue, plus qu'il ne faut, les intérêts de leur salut. Parce qu'ils sentent qu'ils aiment, et que la loi à laquelle ils obéissent est la loi des parfaits, ils cessent plus ou moins de craindre et ne demandent plus autant qu'il le faudrait la persévérance, sans laquelle rien ne sert d'avoir été vertueux.

Le Seigneur ne l'entend pas ainsi. Jaloux de sa gloire et de l'humilité de sa créature, il prétend que même les plus grands saints doivent craindre toujours de cesser d'être ce qu'ils sont; que, ravis jusqu'au ciel par la sublimité de leurs sentiments, ils n'omettent pas de penser à l'enfer; qu'en un mot l'amour ne leur fasse point oublier le salut. Car rien ne sert d'avoir bien commencé, d'avoir longtemps plané sur les hauteurs de la perfection, si ensuite on retombe victime de la faiblesse humaine.

Voilà pourquoi il est souverainement prudent de ne pas se contenter, en définissant la fin de l'homme, de mentionner la charité; il faut toujours y ajouter la préoccupation plus modeste, mais non moins utile, de l'espérance et de la crainte.

Sage, par conséquent, très sage est la définition de notre saint Docteur. En rappelant à ceux qui veulent se sauver, qu'ils doivent aimer, il protège les intérêts de leur âme autant que ceux de leur Dieu. En rappelant à ceux qui pratiquent l'amour divin qu'ils doivent encore songer à leur salut, il les préserve d'une dangereuse sécurité. Et c'est ainsi que les saints, éclairés de l'esprit de Dieu,

conduisent la créature humaine dans la voie droite où l'on ne tombe pas, parce que l'on marche, soutenu par la sainte crainte, entre l'attentive espérance et la généreuse charité.

CHAPITRE VII

LA PREMIÈRE GRANDE ASPIRATION DE L'AME QUAND ELLE TEND A SA FIN.

Amour de Dieu : persévérance finale, tels sont, d'après saint Alphonse, les deux grands cris de l'âme, quand elle est éclairée sur sa fin et vraiment désireuse d'y arriver.

Tout être humain, fortement épris d'un but, a dans le cœur des cris d'un genre spécial. Honneur et Patrie! s'écrie le soldat vraiment soldat. Mes enfants et ma fortune! se dit le vrai père de famille. Mes parents et mon avenir! répond l'enfant digne de ce nom. Intégrité et justice! c'est la règle du magistrat. Jésus-Christ et l'Église! voilà la devise du prêtre. Et c'est ainsi qu'au fond des âmes vivent et s'agitent des aspirations secrètes, des soupirs continuels qui de temps en temps s'échappent en paroles ardentes.

Il n'est qu'une classe d'hommes dans laquelle on ne trouve aucun indice de ces désirs fixes et profonds : ce sont les malheureux disgraciés que la nature a fait naître dans l'idiotisme ou qui ont perdu la raison. L'œil de leur âme est, comme celui de leur corps, hagard, errant de tous côtés et ne fixant rien. Chez eux, plus de pensées arrêtées, et par conséquent, plus d'aspirations dominantes.

Dans l'ordre naturel, grâce à Dieu, ce phénomène est rare. Dans l'ordre surnaturel, hélas! on le rencontre à chaque pas. C'est qu'au point de vue de la foi, *innombrables,* nous dit l'Écriture, *sont les hommes frappés de folie*[1]. Que de chrétiens, en effet, n'ont plus de pensées chrétiennes, et par le fait, plus de désirs chrétiens!

1. Et stultorum infinitus est numerus (Eccle. I, 15).

C'est pour leur en donner que les hommes de Dieu, convaincus qu'ils parlent à des esprits ignorants, ont toujours aimé à résumer leur doctrine en quelques paroles qui vibrent comme des cris de guerre.

Les deux mots : *Amour de Dieu! Persévérance finale!* peuvent compter parmi les plus profonds et les plus féconds.

Expliquons-les de notre mieux.

Amour de Dieu! L'âme qui n'exprime jamais cette parole est une âme dévoyée. Il est indigne de ne pas même songer à aimer ce que l'on doit aimer. Si une mère ne s'écriait pas : Amour pour mes enfants! Et si ceux-ci ne répondaient pas : Amour pour notre mère! il n'y aurait plus de famille. De même, quand des chrétiens n'ont dans le cœur plus rien de ce noble sentiment : amour de Dieu, c'est la désolation de la désolation.

Dans cette aspiration vers l'amour divin, il y a plusieurs degrés; car sous ce rapport, il serait insensé d'exiger de toutes les âmes la même sublimité.

Le premier degré est celui *des malheureux en état de péché mortel,* qui soupirent cependant après l'état de grâce. Ceux-là disent déjà dans leur cœur : *Amour de Dieu,* puisque vouloir rentrer en grâce avec lui, c'est déjà l'aimer. Si un pécheur, indifférent à son mal et à son Dieu, n'a pas même un premier désir de conversion; s'il reste tranquille et content dans l'inimitié de son Père, cet homme a le cœur absolument muet. Le cri de l'affection n'y résonne plus du tout; c'est le silence de la mort.

Le second degré est celui *des tièdes.* Exempts, ou du moins se croyant exempts de tout péché mortel, ils vivent dans l'habitude du péché véniel. Sous la triste impression de ce désordre, ils s'écrient : Quelle indignité, quand on est en état de grâce, de se faire un jeu d'offenser ainsi le Seigneur! *Amour de Dieu!* Nous ne voulons plus de nos déplorables calculs. Quand on aime, on évite tout péché. Telle sera désormais notre loi!

Si un tiède ne dit pas cela, il est tiède opiniâtre, il est

tiède sans remords, et Jésus-Christ *le vomira de sa bouche*[1]. Au contraire, si l'amour divin est devenu son désir, bien proche est la guérison.

Le troisième degré est celui *des fervents imparfaits*. Tout en constatant leur fuite du péché, il doivent avouer que leur affection pour le bon Maître est encore bien froide. *Amour de Dieu!* Que ceux-là aussi poussent ce noble cri! Qu'ils se répètent au fond de leur conscience : O mon Dieu, ni vous ni moi ne sommes contents de mon cœur! Je ne vous offense pas, c'est vrai. Je mérite peut-être le nom de serviteur, cependant, pour moi comme pour vous, c'est trop peu. Un enfant ne se contenterait pas de ne pas injurier ses parents; son cœur veut autre chose : il lui faut l'amour filial. C'est aussi le besoin du mien; et jusqu'à ce que ce besoin soit satisfait, je ne cesserai de m'écrier : *Amour de Dieu!*

O chrétien, si tel n'est pas votre soupir habituel, il manque quelque chose à votre âme, et votre avenir n'est pas sûr.

Le quatrième degré est celui *des parfaits*. Les parfaits ici-bas sont encore bien imparfaits; car quelle que soit leur vertu, toujours ils aimeront Dieu immensément moins qu'ils devraient l'aimer. Il reste en nous tous beaucoup de ce que saint Paul a appelé l'*enfant de colère*. Nous sommes nés égoïstes, froids et indifférents pour Dieu. Jusqu'à leur dernier jour, les plus grands saints gémissent de n'avoir pas le cœur qu'ils désireraient avoir. Si donc les parfaits ne s'écriaient pas eux aussi : *Amour de Dieu!* ils tomberaient, par le fait même, dans un état d'imperfection regrettable. Rien en effet ne serait plus désolant pour Dieu que de voir ces âmes favorisées se contenter de l'amour, nécessairement très imparfait, auquel elles sont réduites.

Et c'est ainsi que, d'après notre saint Docteur, à tous les degrés de la hiérarchie des âmes, doit retentir le même

1. Quia tepidus es, incipiam te evomere (Apoc. III, 16).

cri, quoique poussé par des voix diverses et sur des tons différents. Tous les oiseaux célèbrent les louanges du Seigneur, bien que, dans le concert, chacun conserve sa mélodie spéciale ; de même, nos cœurs doivent faire monter vers notre Père qui est au ciel le filial désir de l'aimer davantage, sans que tous soient actuellement obligés d'exprimer ce désir avec la même ardeur.

Le Fils de Dieu, celui qui s'est fait appeler *notre frère aîné*[1], nous a donné la formule de ce saint désir, quand il a placé ces mots au commencement de notre prière : *Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*[2].

Le résumé de cette prière est dans cette aspiration : *Amour de Dieu!* Sur les lèvres du pécheur elle signifie : O mon Dieu, ô mon Père, que je cesse donc enfin d'injurier votre nom! Que vous deveniez mon maître, et que je vous aime assez pour obéir à votre loi!

Le tiède qui la dit bien, exprime, par le fait même, le désir de quitter complètement tout péché, de telle sorte que le règne et la volonté de Dieu ne soient plus contrariés en son cœur.

Les fervents et les parfaits, en la répétant, font monter leurs soupirs jusqu'à l'état bienheureux où l'âme sanctifie continuellement le nom de son Père, et accomplit sa volonté avec un amour digne du paradis.

L'essentiel est que toutes les âmes, en récitant ce commencement du *Pater*, lui donnent le sens qui convient à leur état, montant de degrés en degrés, depuis celui où l'amour est le synonyme du simple état de grâce, jusqu'à celui où il rappelle les affections brûlantes des Séraphins.

Telle est la pensée de saint Alphonse quand il déclare à

1. Quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui, ut sit ipse primogenitus in multis fratribus (Rom. VIII, 29).

2. Pater noster, qui es in cælis, sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua sicut in cælo et in terra (Matth. VI, 9-10).

tout homme vivant en ce monde que le premier cri de son âme doit être celui-ci : *Amour de Dieu!*

Pourquoi y ajouter cet autre : *Persévérance finale!* et pourquoi les deux ensemble sans les séparer jamais? C'est la question que nous allons aborder.

CHAPITRE VIII

LA DEUXIÈME GRANDE ASPIRATION DE L'AME HUMAINE QUAND ELLE POURSUIT SA FIN.

La position absolument singulière de l'âme humaine relativement à sa fin nous est parfaitement indiquée par un mot du Psalmiste. *Qui donc*, s'écrie-t-il, *qui me donnera des ailes et je volerai*[1]. Un ver de terre dont la destinée est de s'envoler vers les cieux, sans avoir seulement le moyen de se soulever de terre : voilà l'homme.

Emparons-nous de cette comparaison pour mieux étudier le sort qui nous est fait. Si notre métaphore n'en était pas une, si réellement et physiquement nous devions, pour trouver le séjour du bonheur, nous élever dans les airs, et parvenir de degré en degré jusqu'aux dernières hauteurs, n'ayant pour ce parcours merveilleux que des ailes empruntées et fragiles, double serait notre préoccupation de tous les moments : sans cesse nous songerions à monter; sans cesse nous aurions souci de ne pas perdre les moyens sans lesquels l'ascension deviendrait impossible et la chute inévitable, c'est-à-dire les ailes et la faveur de celui qui les prête.

Cette supposition, ridicule dans l'ordre naturel, devient dans l'ordre surnaturel une réalité. Nous qui ne sommes qu'un composé de poussière et de boue, nous dont le cœur est lourd comme le plomb et retombe toujours à terre, nous dont l'œil n'a de regards que pour ce qui est inférieur,

1. Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo (Ps. IV, 7).

nous devons monter, monter jusqu'à Dieu par la foi, par l'espérance et surtout par l'amour. Dans cette ascension de la terre au ciel il y a des degrés sans nombre : on va de l'amour du péché à la pénitence imparfaite; de la pénitence des mercenaires à celle des enfants; d'un commencement d'amour filial à un amour plus grand. Parvenu à cette hauteur, on s'élève ou au moins on doit s'élever toujours, jusqu'à ce qu'enfin on arrive au ciel des cieux, royaume de l'éternelle charité.

Voilà pourquoi l'Écriture, nous parlant de la voie du juste ici-bas, aime à nous redire que c'est une voie montante : *Ayez du goût pour ce qui est en haut*[1], proclame saint Paul; oui, cherchez ce qui est en haut. Car *la cité de Dieu est sur une haute montagne*[2], nous assure le prophète Isaïe. Par la bouche du Prophète-Roi, le divin Maître lui-même crie au chrétien voyageur ici-bas : Mon ami, montez plus haut, montez plus haut, et *dans votre cœur disposez des degrés pour vous élever sans cesse*[3] !

C'est bien ce que saint Alphonse entend nous rappeler quand il nous exhorte à toujours poursuivre l'amour divin. Car c'est par la charité que l'on avance; et le progrès continuel dans cette vertu divine n'est pas autre chose qu'une ascension sublime qui fait dire aux anges émerveillés : *Quelle est cette créature qui monte, qui monte comme une légère colonne de fumée*[4]?

En s'efforçant ainsi de toujours monter, le chrétien, quand il est sage, conserve une autre préoccupation : celle de ne pas tomber, de ne pas perdre en un instant le fruit de longs et laborieux efforts. En d'autres termes, pour parler avec saint Alphonse : au souci de l'amour il faut joindre *celui de la persévérance*.

1. Quæ sursum sunt sapite (Col. III, 2).
2. Et erit.... præruptus mons, domus Domini in vertice montium (Is. II, 2).
3. Ascensiones in corde suo disposuit (Ps. LXXXIII, 6).
4. Quæ est ista quæ ascendit.... sicut virgula fumi? (Cant. III, 6).

Pourquoi cela? Parce que nous ne ressemblons pas à l'oiseau qui vole, mais à la pierre qui naturellement retombe. Les principes qui nous retiennent soulevés au-dessus des choses terrestres, et qui peu à peu nous font monter, ne sont pas en nous, ou à nous, comme la force motrice de nos pieds et de nos mains. Ils nous viennent du dehors et ne nous sont que prêtés, comme le bras secourable est prêté au paralytique pour le mouvoir.

Ce prêt ainsi octroyé n'est pas à terme illimité; il ne va que du jour au lendemain. C'est la manne du désert, et le Père céleste ne la donne chaque jour que pour le jour même. Une seule chose peut nous assurer la persévérance de cette aumône, c'est la persévérance de notre mendicité; Dieu l'a ainsi réglé. A coup sûr, plus que nous-mêmes, il nous veut un heureux voyage de la terre jusqu'au plus haut des cieux. Il veut que, sans relâche, le vent propice de sa divine grâce nous soutienne et nous fasse avancer, comme le fluide qui fait monter le ballon jusqu'aux nues. Ce constant renouvellement de la grâce s'arrête aussitôt que s'arrête la prière, justement appelée *la respiration de l'âme*. Enfin, pour tout dire en un mot, si le chrétien ne monte que par l'amour, il ne se soutient que par la persévérance.

C'est pour ce motif que saint Alphonse, dans sa profonde simplicité, réduit la course de l'homme à deux mouvements toujours simultanés : celui de l'amour demandé et pratiqué, celui de la persévérance constamment implorée. Ce sont les deux rames du nautonier se hâtant vers le rivage; ce sont les deux ailes de la colombe s'envolant vers la patrie.

Nous avons parlé du premier de ces deux mouvements : la demande de l'amour. Occupons-nous du second : *la prière pour la persévérance.*

Prise dans son sens tout à fait strict, cette prière est celle d'une âme en état de grâce qui demande de ne plus retomber dans le péché mortel, ni à la vie ni à la mort.

Vouloir restreindre à ce sens la demande de la persévérance, demande si strictement définie, ce serait exiger trop et trop peu : trop, parce que le chrétien désireux du salut, mais encore sujet au péché, serait dès lors condamné à ne plus mentionner dans sa prière cette persévérance finale qui est le don des dons; trop peu, parce que le juste, exempt du péché mortel, mais plongé dans le péché véniel, pourrait, en demandant de persévérer dans l'état de grâce, se tranquilliser dans l'état de tiédeur.

Il faut donc conclure que, considérée au point de vue pratique et dans son sens le plus large, *la persévérance est la constante supplication d'une âme qui, soucieuse d'avancer, demande de ne pas reculer et d'arriver au terme*. Soucieuse d'avancer, elle implore constamment l'amour de Dieu, nous l'avons vu. De plus, se craignant elle-même et redoutant la vie, elle demande et redemande d'être soutenue jusqu'à la fin dans sa marche progressive.

Appliquons cette notion aux différents états de conscience.

Voici un pauvre pécheur, vivant dans le mal, néanmoins assez bon pour sentir son malheur et désirer en sortir à tout jamais. Que sera chez lui la demande de la persévérance? Mon Dieu, dira-t-il, vous avez déposé en moi un commencement de bonne volonté. Protégez ce germe précieux; développez-le; délivrez-moi du péché; faites que j'aie le bonheur d'arriver à un état d'innocence qui ne se démente plus et me conduise à une bonne mort. En attendant, ayez pitié de moi et conservez-moi les faveurs de votre miséricorde!

A côté de ce pécheur, voici un juste encore bien imparfait : plus de péchés mortels; mais un déluge de péchés véniels. Quel ton et quel sens aura sa prière pour la persévérance? S'il est sincère et loyal, il ne se contentera certes pas de demander la préservation de tout péché grave. Comprenant qu'il ne peut assurer son salut qu'en cessant de jeter à la face de son Dieu les offenses sans nombre

qu'il se permet encore, il sollicitera la grâce de poursuivre son péché sans trêve ni merci jusqu'à ce que, parvenu à la vraie justice, il n'ait plus qu'à s'occuper de la constance dans le bien, constance qu'il demande d'avance avec humilité.

Et le juste qui désire persévérer dans le bien, mais qui a le malheur de retomber de temps en temps dans le péché véniel, comment priera-t-il? Deux supplications toujours inséparables se renouvelleront sans cesse dans le fond de son cœur : il demandera de voir se terminer enfin la trop longue chaîne de ses chutes et rechutes vénielles, pour qu'ensuite, grâce à la miséricorde de Dieu, il puisse marcher sans encombre et arriver au terme.

Le chrétien plus généreux, celui qui évite le péché véniel et pratique les vertus, doit aussi avoir sa prière pour la persévérance. Quelle sera-t-elle? Il se rappellera que plus sa vie est pure, plus elle est facilement corruptible; et craignant d'autant plus son avenir que son présent est plus heureux, il suppliera, il conjurera le Seigneur de veiller sur sa faiblesse tous les jours jusqu'au dernier, afin que la mort le trouve prêt.

Quant au juste parfait qui, délivré de tout péché volontaire, marche à grands pas, par la voie de l'amour, vers l'éternelle félicité, plus vive, plus instante et plus pure sera sa prière quotidienne pour persévérer. Tandis que le chrétien fragile demande de ne pas tomber dans le gouffre, il demande, lui, de ne plus faire le moindre faux pas. Tandis que le tiède conserve un reste de nonchalance à implorer la grâce de bien mourir, il la demande, lui, cette même grâce, avec des larmes et des gémissements inénarrables, car plus on avance dans le bien, plus on craint le mal : ce sont les saints qui sollicitent avec le plus d'instance la grâce de n'être pas damnés.

Ainsi, à tous les degrés de la vie chrétienne, la prière pour la persévérance, entendue dans son sens le plus large, conserve certains caractères qui lui sont essentiels. Ces ca-

ractères en font l'accent propre de la crainte de Dieu, de cette crainte tout à la fois humble et confiante qui, mécontente des imperfections du présent et inquiète de l'avenir, demande sans cesse l'éloignement du mal et la constance du bien.

CHAPITRE IX

LA PRIÈRE DU CHRÉTIEN PÉNÉTRÉ DE SA FIN.

Demander la persévérance sans demander l'amour, c'est une égoïste impertinence.

Demander l'amour sans demander la persévérance, c'est une dangereuse imprudence.

Demander tout à la fois la persévérance et l'amour, c'est prier comme Jésus-Christ nous a ordonné de prier.

Expliquons, l'une après l'autre, ces trois pensées.

Et d'abord, *demander la persévérance sans demander l'amour, c'est une égoïste impertinence.* Quiconque implore de Dieu ce grand don de la persévérance sollicite, par le fait même, une faveur à nulle autre pareille. Il ressemble, non pas au mendiant de passage en quête d'une petite aumône pour le jour présent, mais au solliciteur qui cherche à obtenir, d'un seul coup, son gagne-pain pour toute la vie. Dire : Mon Dieu, donnez-moi la persévérance! c'est parler implicitement en ces termes : « Seigneur, ma carrière ici-bas se prolongera peut-être longtemps encore. Des dangers de toute sorte viendront probablement la traverser. Je le sais : la mort qui la terminera est un moment bien redoutable. Pour que, jusqu'à la fin, mon voyage soit heureux et que j'aborde un jour au rivage de l'éternelle patrie, que de grâces, que de faveurs de tout genre me seront nécessaires, ô mon Dieu! Résistance aux tentations; préservation des dangers; grâces intérieures qui me soutiennent dans le bien et qui chaque jour se renouvellent; secours extérieurs prodigués à ma faiblesse et à mon insuf-

fisance; en un mot, tous les jours et à chaque heure du jour, attentions spéciales de la divine Providence sur moi, de sorte qu'au moment du passage, cette même Providence, toujours prodigue envers moi, m'entoure de soins privilégiés. »

Voilà, dans sa signification complète, la demande de la persévérance. Elle ressemble à la prière d'un serviteur qui demanderait à son maître d'être adopté, logé, nourri, soigné avec prédilection jusqu'à la mort, et d'obtenir en plus un héritage pour les siens. D'homme à homme de pareilles demandes ne se font pas. Nous ne serions ni assez hardis pour les formuler, ni assez bons pour les écouter. A notre Dieu, qui est la charité infinie et la paternité même, nous pouvons, sans craindre d'être impertinents, demander à la fois tous les vrais biens de la vie et tous ceux de l'éternité. A une condition pourtant : à condition que, sollicitant de ce Dieu si bon la grâce d'être heureux en ce monde et en l'autre, nous lui demandions en même temps de l'aimer, lui notre Père, lui qui exige à tout prix l'amour de ses enfants. Si nous implorions de lui les trésors de la persévérance sans songer aux exigences de l'affection filiale, nous lui dirions par le fait même, sinon des lèvres au moins du cœur, que, tout occupés de nos intérêts, nous n'avons nul souci de son divin plaisir; et que, remplis d'un profond amour pour nous-mêmes, nous ne songeons pas à nos devoirs de fils. Un tel langage partant du cœur ne serait-il pas, comme nous l'avons montré, une impertinence aussi condamnable en soi que blessante pour Dieu?

D'autre part, *demander l'amour sans prier pour la persévérance, c'est une imprudence bien dangereuse*. Il est louable sans doute de faire passer l'amour divin avant l'intérêt propre. Grand, magnanime est le chrétien qui, se mettant comme il convient au second rang, désire avant tout que son Père et son Dieu soit glorifié, réjoui, consolé par l'affection filiale de ses créatures bien-aimées. Aussi ce Dieu de toute bonté chérit-il tendrement les âmes géné-

reuses et délicates, qui sans cesse désirent l'aimer et le voir aimé de plus en plus.

Remarquons ici une particularité bien importante. C'est que ce noble chrétien tout brûlant du désir de l'amour est en même temps un être originellement corrompu, mauvais, toujours porté à trahir son Dieu, toujours tiré en bas par des instincts terrestres et pervers. Dans ces conditions, son aspiration vers la charité est ce que serait le mouvement d'une pierre hissée par une main robuste sur la pente abrupte d'une montagne. Si cette pierre pouvait penser et parler, elle s'écrierait : Sans doute, il me plaît de monter de la sorte, mais si la main qui me soutient et me pousse vient à me lâcher, je retombe à l'instant. Persévère donc, ô main tutélaire ; et que la persévérance de ton secours m'assure la persévérance dans mon merveilleux mais bien périlleux voyage !

Ainsi doit raisonner et parler, s'il est prudent, le chrétien qui monte vers Dieu et aspire à l'aimer. Mon Dieu, doit-il dire dans l'humilité de son cœur, mon Dieu, ayez pitié de moi et soutenez-moi ! Sans doute, je vous aime ; sans doute, mon âme, soulevée par votre grâce, aspire à vous aimer plus encore. Toutefois ce mouvement sublime qui est en moi n'est pas de moi. De moi, je n'ai que le poids du péché qui m'entraîne loin de vous ; et chez moi la vie de la charité est, je le sens, toute surnaturelle. Or, dans le surnaturel comment me soutenir un seul instant sans vous, ô mon Dieu? Donnez-moi donc la persévérance, je vous en prie ; donnez-la-moi aujourd'hui, demain, tous les jours de ma vie jusqu'au dernier !

Cette prière humble et sage est d'autant plus opportune que Dieu tient à sa propre gloire non moins qu'à notre cœur. Il veut que nous l'aimions ; il veut pareillement que nous n'oubliions jamais à qui nous devons la grâce de l'aimer. Aussi ne manquerait-il pas de laisser retomber dans sa propre faiblesse l'ami présomptueux qui, tout enchanté de son propre cœur, croirait pouvoir se soutenir

dans les sphères élevées sans le secours de la main de son Dieu.

Par où l'on voit qu'il est imprudent de demander la charité sans demander en même temps la persévérance, et que la vraie, la complète prière sollicite les deux biens en même temps.

Enfin, *demander tout à la fois la persévérance et l'amour, c'est prier comme Jésus-Christ nous a dit de prier.* Notre-Seigneur Jésus-Christ, maître et ami divin des hommes, a compris l'imprudence de notre âme présomptueuse et cet égoïsme impertinent qui ne songe qu'au salut sans penser à l'amour. Aussi, quand il a voulu nous laisser la vraie formule de la prière, son cœur lui a dicté la demande simultanée de la charité et du salut.

L'Oraison Dominicale, éternel chef-d'œuvre de la sagesse et de l'amour du Fils de Dieu, est surtout la prière de l'homme aspirant à sa fin.

Elle affirme tout d'abord que Dieu est Père et que nous sommes ses enfants. Ce principe tout divin se trouve formulé au commencement de la prière, pour nous rappeler qu'en vérité notre fin est la plus digne du cœur d'un Père, et que, par la volonté de ce Père adorable, nous sommes faits pour hériter de lui en l'aimant.

Ramenée à ce doux souvenir, l'âme commence, cela est juste, par les intérêts de Dieu. Tout enflammée du désir de l'aimer et de le savoir aimé, elle s'écrie : « Que votre nom soit sanctifié, mon Père! Que vos enfants le louent en proclamant que vous êtes bon, divinement beau, souverainement aimable! Que votre divine amabilité finisse par triompher du cœur des hommes, spécialement du mien! Oui, ô Père, que votre règne arrive; celui de votre justice, celui de votre sagesse, celui de votre puissance, et surtout celui de votre amour! Sous l'empire de cet amour sacré, que mon âme et l'âme de mes frères fassent votre volonté comme on la fait au ciel, généreusement, affectueusement, ainsi qu'il convient à de véritables fils!

Après avoir donné à l'amour divin la place qu'il mérite, l'âme en vient à son propre salut. Non seulement Jésus-Christ nous permet de songer ainsi à notre bonheur ; mais il le veut parce qu'il nous aime : bon Père comme il l'est, il ne souffre pas que son enfant s'oublie jamais lui-même.

Aussi voyez avec quel soin il oblige à demander la persévérance et le salut : Donnez-moi, nous fait-il dire, donnez aussi à mes frères le pain quotidien; non seulement celui qui nourrit le corps, mais aussi et davantage celui qui nourrit l'âme, pour qu'elle ne défaille pas en route. Persévérer et se sauver sont choses impossibles sans le pardon des péchés. Pardonnez-nous donc, ô mon Dieu; pardonnez-nous de telle sorte que le poids de nos iniquités ne nous entraîne pas en enfer! Pour que notre salut soit assuré, armez-nous contre la tentation et ne permettez pas que nous succombions dans la lutte. Enfin, Seigneur, achevez en nous vos divines miséricordes, en nous délivrant du mal qui est le seul vrai mal : du péché et de l'enfer où il conduit!

Voilà le type parfait de la parfaite prière. Faut-il s'en étonner, puisque cette oraison est tombée des lèvres de la Sagesse incarnée? Heureux ceux qui la comprennent, cette prière bénie! Qu'on veuille bien nous permettre ici une réflexion familière. Le *Pater* est ce que l'homme croit savoir le plus parfaitement. Hélas! non, nous ne le savons pas. Notre esprit, notre cœur surtout ignorent trop souvent ce qu'ils expriment, quand ils parlent à Dieu de la sanctification de son nom, de sa sainte volonté, ainsi que du pain quotidien et de la délivrance du mal.

Un des plus grands mérites de saint Alphonse a été d'envisager la fin de l'homme sous un aspect qui nous retrace le plan divin de l'Oraison Dominicale. Aussi, ses prières sans cesse ramenées à l'amour et au salut, sont-elles un écho fidèle de celles de Jésus-Christ. Bienheureux donc ceux qui s'en servent fréquemment, et qui, dans cet usage, sentent que leur cœur dit ce que leurs lèvres prononcent!

CHAPITRE X

LA CRAINTE DE DIEU.

Si, lisant un ouvrage qui traite de la sanctification ou du salut de l'âme, vous n'y trouvez pas l'élément de la crainte de Dieu, croyez que ce livre est dans le faux, ou du moins fort éloigné de ce qui est absolument et complètement vrai.

Craindre Dieu est, avec le précepte de l'aimer, la grande loi du Seigneur. On peut dire que la sainte crainte a pour elle une moitié des Écritures, comme l'autre moitié est réservée à l'amour divin. Aussi, la sainte Église résume-t-elle toute la prière du chrétien en ces quelques mots : *Faites, Seigneur, que nous ayons tout à la fois la crainte et l'amour de votre saint nom; car jamais vous ne privez des soins de votre Providence celui que vous établissez dans la solidité de votre dilection* [1].

En nous faisant prier ainsi, cette bonne Mère ne fait que répéter l'Oraison Dominicale, laquelle est elle-même l'expression de l'amour et de la crainte : de l'amour qui désire la sanctification du nom de Dieu, son règne et l'accomplissement de sa volonté; de la crainte qui demande le pardon des péchés, la résistance aux tentations et la délivrance du mal.

C'est ce que nous laisse à entendre également le prophète Malachie lorsque, ramenant à deux reproches tous ceux que l'on peut adresser au chrétien infidèle, il s'écrie : *Le fils honore son père et le serviteur révère son maître. Si donc je suis votre Père, où est l'honneur que vous me rendez? et si je suis votre Maître, où est la crainte que vous me devez? dit le Seigneur des armées* [2].

1. Sancti Nominis tui, Domine, timorem pariter et amorem fac nos habere perpetuum; quia nunquam tua gubernatione destituis quos in soliditate tuæ dilectionis instituis (Orat. Litan. SS^{mi} Nom. Jesu).

2. Filius honorat patrem, et servus dominum suum. Si ergo pater ego sum, ubi est honor meus? et si Dominus ego sum, ubi est timor meus? dicit Dominus exercituum (Mal. I, 6).

Puisqu'il en est ainsi, puisque la crainte de Dieu entre comme élément essentiel dans l'économie du salut et de la sanctification, voyons si dans le système de saint Alphonse elle a sa juste part.

Nous le constaterons sans peine : il est impossible d'imaginer une doctrine spirituelle plus imprégnée de crainte que celle de notre Saint sur la fin de l'homme.

L'homme peut craindre Dieu de diverses manières. Il est une crainte qui serait blasphématoire et impie. C'est celle qui consisterait à redouter que le Seigneur devienne méchant et injuste. Celle-là, certes, n'est pas dans l'esprit de l'illustre Docteur, car il s'épuise en efforts de tout genre pour faire comprendre et sentir que Dieu est bon, souverainement bon, infiniment bon, que son naturel est la miséricorde, et que, dans la sévérité, il semble agir contrairement aux inspirations de son cœur.

Une autre sorte de crainte est celle qui redoute les châtiments mérités de Dieu. Si légitime qu'elle soit, ce n'est pas celle qu'Alphonse prêche et inculque de préférence. Sans doute, conformément aux conseils du Saint-Esprit, il dit et redit aux hommes les menaces de la justice divine. Il veut qu'on tremble à la pensée de l'enfer ; il veut que les surprises de la mort nous pénètrent d'une sainte frayeur ; il veut que notre âme soit profondément émue au souvenir des jugements. Mais encore n'est-ce pas là l'objet propre et prochain de sa crainte de prédilection.

Dans une des nombreuses prières qu'il a composées en l'honneur de la sainte Vierge, il s'écrie : « O ma Mère, je ne crains pas mes péchés, parce que je sais que vous êtes assez puissante pour m'en obtenir le pardon ; je ne crains pas l'enfer, parce que, d'un seul mot, vous pouvez refouler dans l'abîme les légions infernales ; je ne crains pas même mon Juge, parce qu'une seule de vos paroles suffit pour l'apaiser[1] ! »

1. *Gloires de Marie,* t. II, IIIe partie, Prières à Marie.

Que craignez-vous donc, ô grand Docteur, puisque ni le juste Juge, ni l'enfer, ni les péchés ne parviennent à vous faire trembler? *Ma crainte,* nous répond-il, *c'est d'abandonner mon Dieu.*

Étudions cette réponse et admirons-en la sagesse. Nous avons répété bien souvent que saint Alphonse a l'âme invariablement occupée de deux biens à la fois : l'amour et la persévérance. Eh bien, ce qui le fait trembler, c'est la possibilité de manquer ou de perdre ces deux trésors.

Il craint, et il veut qu'à son exemple son disciple craigne de ne pas aimer Dieu. « Assurez-moi, dit-il, que je vivrai et que je mourrai dans l'amour de mon Dieu; dès lors, la vie n'a plus rien qui m'effraye, car le Seigneur ne peut se résigner à perdre une âme qui s'efforce de lui plaire. Mais aussi longtemps que vous me laisserez dans le doute sur ce point, je tremblerai. Car si jamais j'avais le malheur de perdre la charité, tout, par le fait, serait perdu pour moi. »

En outre, la persévérance préoccupe notre Saint autant que l'amour lui-même. C'est ici surtout que nous voyons combien son âme fut craintive. Possédant le premier de ces biens, c'est-à-dire la charité, à chaque instant il tremble de le perdre. « J'aime Dieu, s'écrie-t-il, mais qui m'assure que je serai constant dans cet amour? La persévérance seule est couronnée, et cette persévérance n'est assurée à personne, un rien peut me la ravir. Or, sans elle, que devindrai-je, puisque celui-là seul sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la fin? »

Sous l'empire de cette pensée, le voilà attentif à s'entourer de mille précautions pour ne pas s'exposer au naufrage, et ce n'est que lorsque toutes les précautions sont prises qu'il consent à se rassurer.

Ainsi en est-il de l'homme qui vise à la prudence dans toutes les entreprises périlleuses et douteuses. Effectivement on n'a le droit d'être en repos que si la crainte a fait penser à tout et n'a rien négligé pour conjurer le péril. Ceux-là, au contraire, auront à trembler au moment du

danger qui, pour n'avoir pas tremblé auparavant, ont oublié les lois de la prudence.

Si un navigateur, avant de se livrer aux fureurs de la mer, a redouté le péril, et si, sous l'empire de cette crainte salutaire, il a muni son embarcation de tout ce qui peut la rendre capable d'affronter la tempête, assurément à l'heure de la lutte il craindra moins, précisément parce qu'il aura craint davantage. Qu'un téméraire, par contre, s'étant follement persuadé qu'il n'y a nul risque, s'aventure sur l'océan sans voiles, sans gouvernail, sans canot de sauvetage, sans rien de ce qu'il faut pour conjurer le péril, oh! combien grande sera sa consternation quand au beau temps succédera l'orage! Alors il tremblera d'autant plus qu'il aura moins tremblé.

C'est pour *ne pas avoir à trembler*, n'avoir plus rien à craindre, qu'Alphonse craint toujours, et qu'à son exemple ses heureux disciples s'entourent de toutes les précautions dictées par la plus attentive vigilance.

Ces précautions se rapportent toutes et toujours simultanément à l'amour et à la persévérance.

Voyez, âme chrétienne, avec quelle craintive prudence notre Saint songe à la conservation et au progrès de l'amour divin. Il veut qu'on fuie, même de loin, les occasions du péché, parce que la charité y succomberait. Il prêche à tout propos la pénitence qui est l'unique moyen de revenir à l'amour. Cette pénitence, il l'entoure de toutes les garanties désirables afin qu'elle ramène sûrement à l'état de grâce. Il combat la tiédeur avec acharnement parce que cette maladie est le poison de la charité. Il veut que l'âme retourne souvent aux sources de l'amour, c'est-à-dire surtout au souvenir de la Passion du Sauveur et à la dévotion envers le très saint Sacrement. Il exige la demande quotidienne d'aimer Dieu. Que dis-je? Craignant que cette demande ne soit pas faite, il répète à ses disciples : Tous les jours de votre vie, sans jamais vous lasser, redemandez la grâce de demander la charité.

Peut-on pousser plus loin la crainte de ne pas aimer Dieu? Et cette crainte salutaire, peut-elle pousser plus loin l'art des précautions?

Telles et non moins soigneuses sont celles que le prudent Docteur a imaginées en faveur de la persévérance. Pénétré de la nécessité de ce don des dons, convaincu qu'à chaque instant il peut se perdre et qu'on ne l'obtient sûrement qu'en l'implorant sans relâche, il s'engage, avec ses disciples, dans un système d'expédients, tous plus sages les uns que les autres, et qui n'ont pu avoir pour inspiratrice qu'une crainte poussée à ses dernières limites. Demande quotidienne pour la persévérance; pacte avec la sainte Vierge pour la persévérance; prière à saint Joseph pour la persévérance; garde du cœur pour que cette recherche de la persévérance ne soit pas compromise par la présomption; prière quotidienne pour obtenir la grâce d'implorer toujours la persévérance : tout a été prévu, rien n'est oublié.

Saint Alphonse est donc un des saints qui ont le plus tremblé. Seulement il a tremblé davantage en pensant à lui-même qu'en pensant à son Dieu; et cette crainte filiale, il l'a si prudemment gouvernée qu'elle est devenue la principale source de sa paix.

Un de ses plus beaux livres, celui des *Gloires de Marie*, fut le fruit béni de cette crainte sacrée. Dans son immense sollicitude pour l'amour et la persévérance, il a cherché et trouvé en la sainte Vierge la certitude d'obtenir toujours de Dieu ce double bien; et, à force d'étudier dans le cœur de sa Mère les secrets de la miséricorde divine, il en est venu à ce raisonnement céleste qui résume toute son espérance : « Pour obtenir sans cesse de Dieu la grâce d'aimer et de persévérer, j'ai besoin du renouvellement quotidien de sa miséricorde sur moi. Cette miséricorde toujours nouvelle m'est assurée, si je recours à la sainte Vierge sans relâche et sans présomption. Pour ne pas perdre cette dévotion qui me sauvera, je la confierai à Marie elle-même, à qui je répèterai chaque jour : O Vierge sainte, ne per-

mettez pas que jamais je cesse de vous invoquer comme vous demandez de l'être! Ainsi enchaîné au service de ma Mère, je vivrai sans alarmes, et je mourrai en paix. »

Voilà saint Alphonse. Voilà comment et jusqu'à quel point il a craint le Seigneur. Il faut donc féliciter tout homme qui, à son école, aura appris, à force de précautions, l'art d'avoir d'autant moins à craindre qu'il craindra davantage. De toutes les précautions, la plus grande et la plus sûre consiste à faire circuler à travers l'ensemble et le détail de son existence la grâce et la prière, âme de la vie vraiment chrétienne.

LIVRE CINQUIÈME

GRACE ET PRIÈRE

AME DE LA VIE VRAIMENT CHRÉTIENNE

CHAPITRE I

LES VIVANTS ET LES MORTS.

Nous abordons un sujet qui ne manque pas de difficulté. Notre désir est de faire comprendre *l'âme de la vie vraiment chrétienne.* On n'y peut parvenir qu'en entrant dans les mystères de la théologie; et il n'est pas facile de réduire cette théologie en miettes, comme il le faut cependant, si l'on veut en nourrir tous les esprits, même les plus simples. Que Dieu nous vienne en aide, si notre humble dessein doit quelque peu contribuer à sa gloire!

La première chose à dire de l'homme, quand on veut décrire sa vie, c'est sa nature.

Pour donner une idée de cette nature merveilleuse, un seul mot suffit : l'homme est un animal doué d'une âme raisonnable. Si par l'âme l'homme se distingue des autres animaux, c'est par une âme également que le chrétien diffère des autres hommes, par une âme mystérieuse dont on peut affirmer qu'elle est l'âme de son âme.

Pour rendre clairement notre pensée, hâtons-nous de constater que l'âme humaine semble faite pour être soumise à des principes étrangers qui la remuent et la font vivre.

Voyez l'avare; il n'a de pensées, de désirs et de mouvements que par l'argent et pour l'argent. Ce métal est devenu son âme, c'est-à-dire le principe qui remue son esprit, comme l'esprit remue le corps.

Placez deux soldats en face de l'ennemi. Supposez à l'un une âme humaine et rien que cela, sans aucun principe supérieur; il sera probablement lâche et traître à son devoir. Donnez à l'autre l'amour de la patrie; cet amour, âme de son âme, le rendra courageux, invincible. Aussi le peuple, si profond dans son langage sans le savoir, dira-t-il du premier : *Soldat sans âme!* et du second : *Voilà un soldat qui a de l'âme!*

Eh bien, le chrétien est un homme qui se distingue de ses semblables parce qu'il a, dans son âme, une âme à part. Quelle est cette âme du chrétien? Le gain est l'âme du marchand, le plaisir est l'âme du voluptueux, le repos est l'âme du paresseux, l'amour est l'âme du cœur maternel. Quelle est donc, encore une fois, l'âme du chrétien?

C'est Dieu... De telle sorte que, si l'on peut dire du vrai soldat qu'il est *un patriote,* parce qu'il a pour âme la patrie, on doit dire du vrai chrétien qu'il est *divin,* parce qu'il a pour âme Dieu même. Oui, Dieu, par la grâce sanctifiante, s'unissant à l'essence de l'âme humaine, la rend participante de la nature divine.

Mais, objecterez-vous, le caractère du baptême suffit seul à faire un chrétien, et, en cessant d'être en état de grâce, l'on ne perd pas ce titre.

Nous le savons, le caractère imprimé par le baptême est ineffaçable et subsistera éternellement. Mais nous parlons ici des chrétiens vivants, et nous répétons que c'est Dieu qui, par sa grâce, est devenu l'âme de leur âme.

Voilà pourquoi, dans l'Écriture, il est si souvent parlé des vivants et des morts. De même qu'un corps humain qui a perdu son âme n'est plus qu'un cadavre matériel; de même l'âme humaine qui a perdu son Dieu pourrait être appelée un cadavre spirituel.

Il y a donc chrétiens et chrétiens, parce qu'il y a chrétiens vivants et chrétiens morts. Les chrétiens tout à fait morts sont ceux qui ont renié la foi; il leur reste encore le caractère de leur baptême, comme il reste au squelette quelque chose de la forme humaine; mais ils sont morts.

Ceux qui ont perdu la grâce en conservant la foi sont morts également, quoique d'une mort moins irrémédiable.

De là vient que, selon l'enseignement du catéchisme, il y a les sacrements des morts et les sacrements des vivants. Le baptême fait naître l'homme à la vie de la grâce; la pénitence le ressuscite et l'arrache à la mort du péché; l'eucharistie nourrit le chrétien vivant.

S'il en est ainsi, si le chrétien dépouillé de la grâce est une âme à l'état de cadavre, on doit voir se reproduire en lui un phénomène analogue à celui dont les morts nous offrent le repoussant spectacle : nous voulons parler du phénomène de la putréfaction.

Ce qui fait l'horrible laideur du cadavre en putréfaction, c'est que l'on y découvre un hideux mélange de formes humaines et de matières corrompues. Ce sont des yeux, mais des yeux livides; c'est une bouche, mais une bouche déformée : ce sont des chairs, mais des chairs rongées par les vers : spectacle affreux!

Ainsi en est-il du chrétien qui a perdu la grâce : hideux amalgame de baptisé et de païen, il a conservé l'œil de la foi, mais cet œil est gâté et ne voit plus les choses divines. Sa bouche confesse Dieu et vomit la corruption; *sa gorge,* déclare l'Écriture, *est un sépulcre béant*[1] d'où s'échappent, comme des exhalaisons de mort, les paroles mauvaises ou haineuses, et les honteux soupirs de la passion.

Assez sur ce sujet. Le peu que nous venons de dire suffit à donner une idée du chrétien et de sa nature. On est chrétien vivant quand on possède la grâce de Dieu, laquelle

1. Sepulcrum patens est guttur eorum (Ps. v, 11).

produit dans l'âme la vie des bonnes pensées, des paroles saines et des actions justes. On est chrétien mort quand l'âme divine s'en est allée, et qu'il ne reste plus qu'une vie de péché, mêlée à un reste de foi.

Réfléchissons et ayant bien compris, voyons si nous sommes morts ou vivants.

CHAPITRE II

LE CHRÉTIEN ET L'ANTICHRÉTIEN.

Pour faire comprendre ce que c'est qu'un vrai chrétien, nous avons commencé par dire que l'homme est destiné à obéir à des mobiles étrangers et supérieurs qui deviennent en quelque sorte, l'âme de son âme; et que le vrai chrétien est celui dont l'âme a pour âme et pour mobile l'esprit de Dieu lui-même.

Cette doctrine demande de plus amples explications. Rien ne servira davantage à la mettre en lumière qu'un choix d'exemples tirés de l'histoire ou du tableau de notre vie de tous les jours.

Par ces mots : le chrétien et l'antichrétien, on peut deviner que notre dessein est de montrer d'une façon sensible et frappante l'âme divine dans le vrai chrétien, en le mettant en opposition avec l'homme soumis à l'âme diabolique.

Oui, *l'âme diabolique,* l'expression n'est pas trop forte : elle n'est que trop juste. Si Dieu a le pouvoir d'animer tellement les hommes de son esprit et de sa vie, qu'il devient comme l'âme de leur âme, le démon, quoique d'une autre manière, peut aussi agir sur l'âme humaine et se faire l'inspirateur de ses pensées, de ses désirs, en un mot de sa vie. C'est cette double influence de l'esprit de Dieu et de l'esprit du démon, qui divise les hommes en chrétiens et en antichrétiens. Aux premiers, Jésus-Christ assure par la

bouche de saint Jean : *Vous êtes les enfants de Dieu*[1], aux autres, il adresse cette parole terrible : *Vous avez le diable pour père*[2].

Mais hâtons-nous d'arriver aux exemples : ils apportent plus de lumière que la théorie.

Commençons par voir, dans le même homme, l'action successive de l'âme diabolique et de l'âme divine.

Saul est en route pour Damas. Voyez-le sur son coursier. Sa physionomie est sombre et farouche. Que se passe-t-il au fond de son être? Le démon s'en est rendu le maître ; il y établit un esprit de rage; et Saul s'en allait, raconte l'Écriture, *respirant le carnage et la menace*[3]. Tout à coup Jésus-Christ arrive, descendant du ciel; d'un mot, d'un regard, il défend au démon de continuer à agir sur cet homme; en même temps, d'un rayon de sa grâce, d'un souffle de son esprit, il transperce cette âme de persécuteur, pour en faire une âme d'apôtre. Saul se relève changé : autres pensées, autre vouloir, autre langage, autre homme, parce que l'âme de son âme n'est plus la même.

Quittez le chemin de Damas et dirigez-vous vers l'arène des martyrs. Vous y verrez des bourreaux et des victimes. La bouche des persécuteurs respire comme un souffle de l'enfer, et des lèvres du chrétien martyrisé s'échappent des paroles qui ne peuvent venir que de l'esprit de Dieu. Du reste, Jésus-Christ lui-même ne nous a-t-il pas révélé ce mystère? *Quand on vous livrera aux bourreaux,* a-t-il dit, *ne vous mettez pas en peine de savoir ce que vous direz ou comment vous parlerez. A ce moment-là, il vous sera mis dans la bouche de quoi parler. Ce n'est pas vous qui parlerez, c'est l'esprit de votre père qui parlera en vous*[4].

1. Carissimi, nunc filii Dei sumus (I Joan. III, 2).
2. Vos ex patre diabolo estis (Joan. VIII, 44).
3. Saulus autem adhuc spirans minarum et cædis in discipulis Domini (Act. IX, 1)
4. Cum autem tradent vos, nolite cogitare quomodo aut quid loquamini; dabitur enim vobis in illa hora quid loquamini, vos enim vos

De fait, écoutez le dialogue de Vincent le martyr et de Dacien le persécuteur.

Le préfet Dacien, nous attestent les Actes des martyrs, dans la colère qui le transporte, n'est plus maître de lui-même. « Élevez-le sur le chevalet, ordonne-t-il, étendez violemment ses membres et disloquez tout son corps; ce sera le prélude de ses tortures. »

Pendant qu'on exécutait ses ordres, il criait au martyr : « Que dis-tu, Vincent? Vois à quel état est réduit ton misérable corps. »

Vincent, fortifié par la présence de Dieu, répondit avec un joyeux empressement : « C'est là ce que j'ai toujours désiré; c'est ce que j'ai ambitionné de tous mes vœux; je n'ai point d'ami, même parmi les plus chers, qui me veuille autant de bien que toi. Toi seul as répondu à mes désirs. Je me sens emporté vers le ciel; désormais, supérieur au monde, je méprise tes menaces. Surtout ne va pas diminuer ma gloire, ne porte pas atteinte à mon honneur. Serviteur de Dieu, je suis prêt à tout souffrir pour le nom du Sauveur. Lève-toi donc et livre-toi tout entier à l'inspiration de ta malice. Par la vertu de Dieu, tu me trouveras plus puissant dans les tortures que tu ne peux l'être, toi, dans l'office de bourreau. La cruauté qui t'anime fera ma gloire, lorsque mes supplices en auront triomphé. C'est ainsi que, dans mes souffrances, je serai vengé, et cette pensée augmente ma joie. »

Dacien se mit alors à rugir et à frapper à coups de bâton et de verges les bourreaux à sa solde. Les tortures furent suspendues pour un moment, c'était Dieu qui secourait son serviteur, tandis que le diable tourmentait les siens, je veux dire ceux qu'il tient sous sa dépendance.

Vincent prit la parole : « Dacien, s'écria-t-il, que t'en semble? Voilà que je suis déjà vengé de la cruauté de tes

estis qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis (Matth. x, 19, 20).

ministres; et c'est toi-même, au milieu des châtiments que tu m'infliges, qui m'as préparé cette vengeance. »

A ces mots, le ministre du diable, élevant la voix, pousse des cris féroces, il grince des dents, et tout en déchirant le martyr de Dieu, il se déchirait lui-même. Enfin, les bourreaux, que sa fureur avait excités, tombent d'épuisement; le bras des licteurs est fatigué; à force de se lever sur le bienheureux martyr, il retombe impuissant et vaincu. Leur visage pâlit; la vigueur des plus forts s'éteint, des ruisseaux de sueur coulent de leurs membres et les énervent; leur poitrine essoufflée n'a plus qu'une respiration tremblante et pénible : on aurait cru qu'eux-mêmes subissaient la torture à la place du saint martyr.

Dacien est pâle de colère, sa poitrine est haletante, ses yeux sombres et menaçants; il crie aux soldats : « Que faites-vous? Je ne reconnais plus votre bras. Mais arrêtez-vous quelques instants, reprenez vos forces; bientôt, soldats, renouvelés par un moment de relâche, vous recommencerez avec plus d'énergie le supplice d'un ennemi pervers. Les ongles de fer, devenus plus incisifs, iront sonder jusqu'aux organes de la vie que les côtes protègent, et la douleur, pénétrant profondément, en arrachera, non plus des mépris, mais des soupirs. »

Le diacre Vincent répondit avec un sourire : « Continue donc à torturer celui qui confesse sa foi, et n'arrête pas, je t'en conjure, tes violences contre moi; tu pourras du moins, par un instinct sacrilège sans doute, mais enfin tu pourras faire toi-même l'épreuve de la vérité, et reconnaître que son martyr est invincible. Toi qui veux me contraindre à proclamer dieux des idoles de bois et de pierre, tu leur serviras de témoin; pontife des morts, tu mourras. Pour moi, je ne sacrifie qu'au Dieu unique et vivant, qui est béni dans les siècles. »

Cependant, le préfet s'agite dans les accès d'une aveugle rage; son visage a perdu les traits de l'homme. Son regard mauvais, semblable à la flèche empoisonnée, plonge dans

le corps du bienheureux martyr, et se repaît du sang qui coule, non plus des flancs entr'ouverts, mais du corps entier du saint diacre; car les entrailles avaient été déchirées, la multitude des tourments avait séparé les nerfs qui rattachent les membres.

Dacien ne pouvait plus se plaindre de ses ministres. Étonné de se voir vaincu, il criait au martyr : « Vincent, aie pitié de toi ! Ne perds pas aujourd'hui la fleur d'une vie encore à son printemps; ne prodigue pas tes premières années, comme si déjà tu avais trop vécu; épargne-toi de nouveaux supplices ! Quoi qu'il soit tard sans doute, tu peux encore échapper à ceux que te réserve ma vengeance !

Le bienheureux, rempli de l'Esprit-Saint, répondit : « Langue diabolique, que ne sauras-tu pas inventer contre moi, quand déjà tu as voulu tenter notre Dieu et Seigneur ! Mais je ne crains aucun des supplices que ta colère voudra m'infliger. Ce qui m'effraie bien plus, c'est la compassion dont tu feins de vouloir m'entourer. Fais apparaître tous les châtiments, épuise enfin toutes les tortures : les prestiges, les ressources de ton art perfide, en un mot tout l'effort de ta malignité, déploie-le en ce jour; il faut que tu sois à même de découvrir dans l'âme d'un chrétien, en retour de ton amère cruauté, les douceurs promises à la foi et au courage. Le courage, il nous est donné par Celui qui a dit à ses disciples, dans son Évangile : *Ne craignez point ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent faire aucun mal à l'âme*[1]. Ne diminue donc en rien les tourments, afin que tu puisses être réduit à t'avouer vaincu sur tous les points. »

Alors Dacien reprit : « Qu'on l'applique à la question, telle que la loi l'a voulue, afin qu'il ait parcouru un à un les supplices les plus cruels. Si son âme peut résister jusqu'au bout, que du moins ses membres s'épuisent dans les tour-

1. Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere (Matth. x, 28).

ments! Non, jamais cet homme, tant qu'il vivra, ne pourra se vanter de m'avoir vaincu! »

Vincent répondit : « Oh! que je suis heureux! »

Que pensez-vous, pieux lecteur? N'est-elle pas évidente, éclatante, l'action du Seigneur Jésus dans l'intrépide Vincent, et celle du démon dans l'âme du féroce et insensé Dacien? C'est le chrétien et l'antichrétien. Vincent et Dacien ont chacun une âme humaine. Mais, entre ces deux âmes, quelle différence! Quel abîme! D'où vient ce mystère? De ce que, comme je l'ai répété bien des fois déjà, notre âme peut et doit avoir une seconde âme qui la range parmi les êtres diaboliques ou les êtres divinisés.

Le vrai chrétien, retenez-le, est celui dont l'âme, en même temps qu'elle anime le corps, est elle-même animée par l'esprit de Dieu auquel elle obéit; tandis que le faux chrétien, le chrétien menteur à son nom, est l'homme baptisé qui suit un esprit contraire à celui de Jésus-Christ, son chef et son Dieu.

CHAPITRE III

LES MEMBRES DE JÉSUS-CHRIST.

Le chrétien, avons-nous dit, est un homme privilégié, dont l'âme, en même temps qu'elle anime un corps, est elle-même animée par une âme supérieure qui n'est autre que la grâce de Dieu.

Cette vérité nous amène naturellement à envisager, dans le chrétien ainsi rempli de Dieu, un membre vivant de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La sainte Écriture a le talent tout divin d'employer des mots tellement sublimes et tellement profonds que l'éternité entière ne suffira pas à les expliquer. Les épîtres de saint Paul surtout abondent en expressions de ce genre. Parmi les pieuses hardiesses du grand Apôtre, la plus surprenante peut-être est celle qui lui fait dire et répéter,

sous mille formes diverses, que Jésus-Christ est la tête d'un corps mystique dont nous sommes les membres.

Écoutons-le parler : *Ignorez-vous*, s'écrie-t-il, *que vos corps sont les membres du Christ*[1]*? Comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres, de même, quoique étant plusieurs, nous ne formons qu'un seul corps en Jésus-Christ, et nous sommes les membres les uns des autres*[2]. *Comme notre corps, n'étant qu'un, est composé de plusieurs membres, et que, encore qu'il y ait plusieurs membres, ils ne sont tous néanmoins qu'un même corps, ainsi en est-il du Christ entier*[3]. *De ce corps de l'Église, Jésus-Christ est la tête*[4]. *Dieu a mis toutes choses sous ses pieds, et il l'a donné pour tête à l'Église, laquelle est son corps*[5], *et nous, nous sommes les membres de ce corps, formés de sa chair et de ses os*[6].

Ainsi parle saint Paul. Ses paroles sont mystères et mystères profonds; toutefois, comme il a cru pouvoir les livrer, ces mystères, au peuple de Corinthe, d'Éphèse et de Colosse, essayons de nous y arrêter. Deux mots seulement : un pour faire comprendre quelque peu la pensée de l'Apôtre; un autre pour en tirer une conclusion toute pratique.

Qu'entend-on par les membres d'un seul corps? Ce sont certains organes harmonieusement disposés, parfaitement liés entre eux et tous animés par un principe unique de vie, qui est l'âme. Vos pieds, vos mains, vos yeux sont vos

1. Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi (I Cor. vi, 15).

2. Sicut enim in uno corpore multa membra habemus, omnia autem membra non eumdem actum habent, ita multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra (Rom. xii, 4-5).

3. Sicut enim corpus unum est, et membra habet multa, omnia autem membra corporis cum sint multa, unum tamen corpus sunt, ita et Christus (I Cor. xii, 12).

4. Et ipse (Jesus Christus) est caput corporis Ecclesiæ (Coloss. i, 18).

5. Et omnia subjecit sub pedibus ejus, et ipsum dedit caput supra omnem ecclesiam, quæ est corpus ipsius (Eph. i, 22-23).

6. Membra sumus corporis ejus, de carne ejus et de ossibus ejus (Eph. v, 30).

membres, parce que, concourant tous à ne former qu'un corps, ils sont tous intimement unis à votre âme, qui les pénètre, les vivifie, et s'en sert comme d'instruments pour voir, pour toucher, pour marcher, pour vivre enfin de cette vie sensible, qui est une partie de la vie humaine. Arrachez-vous un œil et remplacez-le par ce petit globe de cristal, inventé pour consoler ceux que le sort a défigurés, on dira de cet objet qu'il est un corps étranger substitué chez vous à un organe, mais on ne dira pas qu'il est un de vos membres; tant il est vrai que cette qualification n'appartient qu'à ce qui est ou doit être vivifié par l'âme.

Or, de même que dans ce petit monde qui est notre corps, monde borné en bas par la plante de nos pieds et en haut par le sommet de notre tête, il existe une âme unique, présente partout, animant tout, voyant par les yeux, parlant par la bouche, entendant par les oreilles, vivant par tous les sens; de même, dans ce monde plus grand qui est l'Église, monde composé de toutes les créatures humaines régénérées, il existe une âme plus grande aussi, mais également indivisible, atteignant d'une extrémité à l'autre la chrétienté tout entière, la vivifiant, inspirant à tous les fidèles la même foi, le même symbole, et remplissant en chacun d'eux le rôle de vivificateur, d'inspirateur des bonnes pensées et des actions vertueuses.

Cette âme mystérieuse, âme d'un immense corps composé de plusieurs personnes, comme notre petit corps est composé de plusieurs membres, cette âme, dis-je, n'est autre que le Saint-Esprit, ou, si vous le préférez, la grâce du Saint-Esprit. Or, cette grâce réside dans toute sa plénitude en Jésus-Christ, et c'est de Jésus-Christ, *plein de grâce et de vérité*[1], que tous nous recevons la vie surnaturelle. D'où il résulte clairement qu'en vérité il est notre tête et que nous sommes ses membres, vivant de l'esprit qui est en lui.

1. Plenum gratiæ et veritatis (Joan. I, 14).

Aussi, l'apôtre saint Paul, après avoir affirmé que nous formons avec Jésus-Christ un seul corps, le prouve-t-il en ajoutant ces mots : *En effet, nous avons tous été baptisés dans le même esprit, qui est l'esprit de Jésus-Christ, pour n'être tous ensemble qu'un même corps avec lui*[1].

Et que l'on ne pense pas que, pour être plus mystique et plus surnaturelle, cette union de plusieurs hommes en un seul corps est moins étroite, moins réelle que l'union de plusieurs organes en un seul individu. C'est le contraire qui est vrai. La solidarité établie entre tous nos membres par l'unité de notre âme, est moins absolue que celle qui existe entre les différents membres de Jésus-Christ par l'unité de l'esprit de Dieu. Vous le comprendrez tout à l'heure, grâce à un exemple frappant.

Mais de cette doctrine aussi solide que peu comprise, nous avons promis de tirer une *conclusion pratique*. La voici :

Notre-Seigneur a dit un jour : *Ce que vous ferez au moindre de mes frères, c'est à moi-même que vous le ferez*[2]. Eh bien, cette parole est vraie, non seulement dans le sens d'une sympathie affectueuse qui intéresserait Jésus-Christ à tout ce que ressentent les hommes ses frères, mais encore en vertu de ce que j'appellerai sa mystique union corporelle avec chacun de nous. Votre corps tout entier vous appartient tellement que si on blesse votre pied, c'est vous-même que l'on blesse, si un soufflet outrageant déshonore votre face, c'est vous-même que l'on déshonore ; de même, nous appartenons tellement à Jésus-Christ, nous sommes tellement ses membres, nous sommes tellement, dans l'ordre spirituel, formés de sa chair et de ses os, que, pour emprunter son divin langage, donner à manger à un pauvre, c'est nourrir Jésus-Christ ; consoler un affligé, c'est consoler Jésus-Christ ; blesser le prochain, c'est blesser Jésus-Christ.

1. Etenim in uno Spiritu omnes nos in unum corpus baptizati sumus et omnes in uno Spiritu potati sumus (I Cor. XII, 13).

2. Amen dico vobis, quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis (Matth. XXV, 40).

Par où vous pouvez deviner, pieux fidèle, ce qu'est la charité qui fait du bien à Jésus-Christ dans ses membres; ce qu'est la haine qui hait Jésus-Christ dans ses membres; ce qu'est le scandale qui tue Jésus-Christ dans ses membres. O doctrine chrétienne, que tu es forte, que tu es éloquente, lorsque tu es comprise!

Nous avons promis un exemple; tenons parole. Un jour une sainte âme demanda à Jésus-Christ jusqu'à quel point il avait été sensible aux douleurs des hommes ses semblables. Voici la réponse du Sauveur telle que nous la trouvons rapportée dans la vie de cette bienheureuse, éditée par les graves Bollandistes[1].

« Sachez, ma fille, que les peines que j'ai portées dans mon cœur furent innombrables et infinies : il vous sera facile de le saisir, si vous faites attention que je suis le chef d'un corps dont tous les chrétiens sont les membres, membres qui sont innombrables, comme vous le voyez, et dont la plupart me furent, me sont et me seront arrachés par le péché mortel. Figurez-vous quel est le supplice d'un criminel à qui l'on arrache les membres par violence, et vous verrez quel fut mon martyre, à la pensée profondément sentie de tant d'âmes qui me sont arrachées pour toujours, et de tant d'autres qui se séparent de moi pour un temps, et me causent autant de déchirements qu'elles commettent de fautes mortelles. Or, il faut que vous le sachiez : la douleur causée par l'abscission d'un membre spirituel l'emporte d'autant sur celle d'un membre corporel, que l'âme est supérieure à la matière. Vous ne pouvez pas calculer, ni vous, ni personne, combien est grande cette supériorité; moi seul je sais apprécier la noblesse de l'âme et la bassesse du corps, parce que c'est moi qui ai fait l'une et l'autre. Vous ne sauriez donc comprendre, ni vous ni personne, l'atrocité et l'amertume de la peine dont je parle, peine pourtant si souvent renouve-

1. *Vie de la bienheureuse Baptista Varani.*

lée que le nombre en est incalculable. Pour ne parler ici que des damnés, autant d'âmes perdues, autant de membres arrachés à mon corps avec les douleurs qu'il vous est facile d'imaginer...

« Cette douleur me fut causée par mes élus eux-mêmes; car il faut que je vous l'apprenne : tous ceux d'entre eux qui ont péché ou pécheront mortellement, m'ont fait le même mal, par leur séparation, que ceux qui sont tombés au fond des abîmes, puisque ce sont autant de membres que ce cruel péché arrachait de mon corps. Plus était grand l'amour que je leur portais, et qui devait s'étendre jusqu'aux siècles des siècles, ainsi que celui qui devait les unir éternellement à moi, et plus j'étais affligé de les voir me quitter pour s'attacher aux objets les plus vils et les plus méprisables. Aussi, puis-je dire que la douleur que je ressentis dans tous ces membres me causa les plus cruels déchirements. Je souffrais, en effet, bien davantage en eux que dans les réprouvés; parce que, outre le déchirement que me causait leur séparation de mon corps, lorsqu'ils se rendaient coupables de fautes mortelles, je sentais habituellement, et partageais tous leurs maux, je sentais tous les tourments des martyrs, toutes les mortifications des pénitents, toutes les tribulations de ceux qui étaient tentés, toutes les souffrances de ceux qui étaient malades. Je partageais leurs persécutions, leurs travaux, leurs dangers, leurs fatigues, en un mot, toutes les afflictions, petites et grandes, dont ils étaient accablés. Voulez-vous maintenant, ma fille, avoir une idée de ces peines? Supposez que vous eussiez mille yeux, mille pieds, mille mains, et ainsi de vos autres membres, et que tous fussent torturés à la fois par des moyens aussi atroces que variés, n'est-ce pas que ce supplice vous paraîtrait intolérable? Eh bien, ma fille, mes membres ne se comptent pas par milliers et par millions, ils sont innombrables; il est de même impossible de compter les peines des martyrs, des confesseurs, des vierges et de tous les autres élus : cela va presque à l'infini.

Concluez donc que, comme personne n'est capable d'énumérer tant de souffrances, personne aussi ne peut sonder la peine qu'elles causèrent à mon divin Cœur. »

Ces touchants détails sortis de la bouche du Sauveur lui-même, font comprendre, mieux que nos chétives explications, la vérité et le sens de ces paroles : *Jésus-Christ et ses membres.*

Ayant entrepris d'expliquer la vie vraiment chrétienne, il fallait recourir à ces enseignements peut-être trop relevés. Nous allons descendre.

CHAPITRE IV

LA NÉCESSITÉ DE LA GRACE ET DE LA PRIÈRE.

Notre mère Ève nous a légué tous les maux qu'elle avait elle-même en partage. Or, on peut dire qu'elle enfanta dans son cœur la première hérésie. N'a-t-elle pas, en effet, audacieusement raisonné sur un ordre de Dieu? C'était agir en protestante. Pire que protestante, elle devint philosophe incrédule; car elle osa entamer avec le démon une discussion plus ou moins rationaliste sur la science du bien et du mal.

Il serait beaucoup trop long d'énumérer toutes les erreurs renfermées dans ce court, mais terrible dialogue d'Ève avec le serpent. Toutefois, dans l'intérêt de la cause que je veux défendre auprès de l'âme vraiment chrétienne, je ferai remarquer que notre commune mère fut *une hardie Pélagienne.*

Les *Pélagiens* étaient des hérétiques qui niaient *la nécessité de la grâce.* Ève ne la nia peut-être pas dans son esprit, mais sûrement il y eut une éclipse dans son cœur. Le démon lui souffla qu'on pouvait se passer de Dieu; qu'en se séparant de Dieu, en se soustrayant à ses divines influences, l'homme deviendrait lui-même comme un Dieu, connais-

sant le bien et le mal. Le cœur de la femme acquiesça à ce mensonge : elle mangea du fruit.

Depuis lors, tous ceux qui sont ses enfants reçoivent d'elle, en héritage, ce que j'appellerai un incurable oubli : l'oubli du secours divin et de sa nécessité.

Semblable au roi David qui disait en parlant de ses égarements : *J'ai oublié de manger mon pain*[1], le chrétien est, à chaque instant, réduit à ce triste aveu : *J'ai oublié de demander la grâce !*

Pour vivre de la vie corporelle, nous devons constamment aspirer l'air et l'expirer. C'est la fonction vitale de la respiration. Certes, nous n'oublions pas cette loi de la nature, ou plutôt, elle est tellement imprimée en nous que nous l'accomplissons sans nul besoin d'y penser.

Il n'en est pas ainsi dans l'ordre de la vie chrétienne. Ce qu'est l'air pour nos poumons, la grâce l'est pour notre esprit et pour notre cœur. De là cette parole du Roi-Prophète qui dit, en voulant parler de sa prière : *J'ai ouvert la bouche, et j'ai attiré dans mon âme le souffle qui vivifie*[2]. Or, cette aspiration de la grâce, le chrétien l'oublie, l'oublie opiniâtrément.

A-t-il besoin d'une consolation? Il ne la demande qu'aux créatures; ou bien, s'il se décide enfin à recourir à Dieu, ce n'est qu'après avoir frappé en vain à toutes les autres portes. Faut-il se débarrasser d'un péché qui empoisonne l'âme? L'intervention du Saint-Esprit est méconnue. Le devoir paraît-il difficile? On se débat dans la difficulté; mais la grâce est oubliée. S'agit-il d'une entreprise ardue? On remue ciel et terre; ou plutôt on ne remue pas le ciel, puisque l'on oublie son secours.

Et cependant, *le premier fondement de la vie chrétienne c'est la fidélité à se rappeler le rôle de la grâce.* Enfants d'Adam et d'Ève, nous retombons toujours dans notre mensonge naturel, et nous nous figurons être de petits dieux,

1. Oblitus sum comedere panem meum (Ps. CI, 5).
2. Os meum aperui, et attraxi spiritum (Ps. CXVIII, 131).

nous suffisant à nous-mêmes. Enfants du nouvel Adam et de la nouvelle Ève, soyons pauvres d'esprit, c'est-à-dire, ayons dans l'esprit que nous sommes pauvres, et que le secours doit nous venir d'en haut. En ce cas, le royaume de Dieu est à nous. Ce sentiment de notre pauvreté, corrigeant le désordre de notre suffisance, est le principe qui porte notre âme à prier.

Or, *prier, c'est la grande loi de la vie vraiment chrétienne.* Oui, il existe une loi, une loi fondamentale en vertu de laquelle *l'homme doit prier*. Par une disposition générale de la divine Providence, pour l'obtention d'un bien quelconque, l'homme doit poser quelques conditions. Sans doute, c'est Dieu qui, sans que nous ayons rien fait pour l'obtenir, nous donne l'être et nous le conserve. Mais pour que notre être s'enrichisse des biens qui lui conviennent, il faut que nous nous aidions nous-mêmes, sans quoi le ciel ne nous aidera pas.

Adam fut placé dans le Paradis Terrestre, *pour y travailler*[1], et pour y acquérir par le travail le bien convenable à sa nature.

Dans cette loi qui ordonne à l'homme d'agir pour arriver au bien, vous remarquerez deux conditions essentielles et invariables. La première est *la nécessité,* la seconde est *l'efficacité.* Pour que le laboureur obtienne une abondante récolte, il est nécessaire qu'il travaille, qu'il ensemence son champ, qu'il en arrache les mauvaises herbes, qu'il le protège contre l'invasion des eaux; en un mot, qu'il suive toutes les règles de la bonne agriculture. Mais cela fait, il peut tout attendre du ciel, et selon les lois ordinaires de la nature, la moisson lui arrive en son temps.

Voulez-vous, au lieu des fruits de la terre, recueillir ceux de la science? Même loi encore, tout à la fois nécessaire et efficace. Étudiez, prenez de bons livres, assistez aux leçons d'un bon maître, soyez dociles et constants; il le

1. Ut operaretur illum (Gen. II, 15).

faut, mais cela étant, vous deviendrez sûrement savants.

Est-ce la richesse qui vous tente? Elle ne vous tombera pas du ciel comme un fruit mûr. Travaillez, livrez-vous au négoce, suivez toutes les règles d'habileté et de loyauté que comporte votre profession. Observez toutes les précautions qu'elle exige. C'est indispensable, mais généralement parlant, c'est efficace. En un mot, répétons-le : pour obtenir un avantage quelconque, effort à poser comme condition tout à la fois nécessaire et ordinairement productrice de son résultat.

Or, parmi les biens de la vie, il en est beaucoup qui ne sont que vaine fumée et vanité passagère. La récolte n'empêche pas le moissonneur de vivre dans la douleur et de mourir. La science ne donne pas la paix au savant, et surtout ne lui assure pas les trésors de la vie future. *J'ai reconnu*, disait Salomon en parlant de cette science, *qu'en cela aussi étaient un travail et une affliction d'esprit*[1]. La richesse ne suffit pas pour combler le désir de l'artisan, d'autant plus qu'à la mort il devra tout quitter.

Mais, parmi tant de faux biens, il en est un qui est réel, un qui à lui seul remplace la richesse, la science, toutes les joies de la nature et du temps, un qui nous donne en cette vie le trésor de la paix, et, dans l'autre vie, le trésor de la gloire. Ce bien, le seul réel ici-bas, c'est la grâce de Dieu : elle est pour notre âme ce que notre âme est pour notre corps, selon cette parole de saint Augustin : *La vie de notre corps c'est notre âme, la vie de notre âme c'est Dieu*[2]; grâce sans laquelle notre âme ne peut prononcer le nom de Jésus, comme notre corps sans son âme ne peut articuler la plus simple parole; grâce que Dieu nous offre, non pas une fois, non pas un jour, mais tous les jours de notre vie; grâce qui entoure les prédestinés, les suit par-

1. Et agnovi quod in his quoque esset labor et afflictio spiritus (Eccl. I, 17).

2. Duæ vitæ sunt, una corporis, altera animæ : sicut vita corporis anima, sic vita animæ Deus (In Ps. LXX, serm. II, c. 3).

tout, les anime, les renouvelle, les nourrit, les guérit, et finalement les poursuit jusqu'à leur dernier soupir.

Avoir pour soi la grâce de Dieu, l'avoir toujours et toujours en abondance, c'est posséder à la fois tous les biens. Elle est pour les hommes un trésor infini, et comparé à elle, l'or le plus pur n'est que comme de la poussière. Au riche qui va mourir demandez s'il préfère qu'on ajoute une fortune à l'argent qu'il possède, ou qu'on lui procure la grâce d'un bon acte de contrition; il devra vous répondre avec la Sagesse : *L'argent devant la grâce est comme de la boue*[1].

Si cette grâce est une richesse si précieuse, il est clair, d'après nos précédentes explications, que l'homme pour l'obtenir devra poser une condition. Mais laquelle? Il semble que plus un bien est excellent, plus les conditions pour l'obtenir doivent être difficiles à remplir. Il en est effectivement ainsi dans l'ordre naturel. Une science plus relevée demande plus d'étude; un fruit plus délicat exige plus de culture; et il faut travailler davantage pour acquérir une immense fortune que pour se créer un modeste patrimoine.

C'est par sagesse et par amour que Dieu a ainsi réglé l'acquisition des biens naturels. Car si ces biens faux et trompeurs étaient d'autant plus faciles à obtenir qu'ils sont plus attrayants; si la richesse et le plaisir pouvaient se moissonner sans travail et sans peine, c'en serait fait de nous, de notre Dieu, et de notre éternité. Nous serions plongés, pour n'en plus sortir, dans les choses du temps. Dieu a donc bien agi en ne nous vendant que très chèrement, et même en nous refusant parfois tout à fait ces richesses périssables.

En sera-t-il de même de la grâce divine? Oh non! Dieu est bon, il est infiniment bon, et c'est pourquoi cette grâce qui est le seul bien véritable, il la donne à profusion; j'allais

1. Tanquam lutum æstimabitur argentum in conspectu illius (Sap. VII, 9).

dire : il la donne pour rien. Je me trompe : ici comme toujours, il est une condition à remplir, mais, encore une fois, laquelle?

S'il fallait, pour obtenir une seule grâce, se livrer durant toute une vie au jeûne, aux macérations, aux veilles, nous ne devrions pas trouver le contrat trop onéreux. Si on annonçait aux damnés que désormais leurs souffrances seront comptées par la miséricorde, et qu'après un million d'années passées dans les tortures, ils obtiendront une grâce, une seule : celle de produire un acte de contrition parfaite, les blasphèmes de l'enfer se changeraient en éternelles actions de grâces. Mais ce que tous les tourments de l'abîme ne pourront obtenir, nous, sur la terre, nous pouvons l'avoir quand nous le voulons, et certes à moins de frais. Que faut-il donc faire? Pour nous enrichir de ce trésor de la grâce, pour obtenir que Dieu l'accumule chaque jour dans notre âme, sans relâche et sans mesure, que faut-il faire? *Demandez et vous recevrez* [1]. Voilà la loi; la voilà dans toute sa simplicité.

N'y a-t-il pas de quoi s'écrier : Seigneur, que vos décrets sont admirables et surprenants! Oui, mais plus surprenant encore est l'état d'esprit des pauvres mortels. Il suffit de demander pour recevoir, et ils ne le font pas, et ils n'y pensent pas, et ils ne le savent pas; et quand ils l'ont appris, ils l'oublient; ou s'ils y pensent, ils n'en ont pas le goût. Le seul fait de tendre la main pour s'enrichir, d'ouvrir la bouche pour recevoir, leur coûte, hélas! ils s'en dispensent. Il y a bien des mystères en ce monde; ce mystère de la folie humaine compte assurément parmi les plus incompréhensibles.

Quoi qu'il en soit de cette folie, la loi existe : *Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira* [2]. Or, comme on le disait plus haut, toutes

1. Petite, et dabitur vobis (Matth. VII, 7).
2. Petite, et dabitur vobis; quærite, et invenietis; pulsate, et aperietur vobis (Matth. VII, 7).

les lois de ce genre possèdent à la fois le caractère de la nécessité et celui de l'efficacité.

Ici, ces deux caractères sont plus tranchés encore. Premièrement, si la loi de la prière est facile, plus facile que tout ce qu'ont à exécuter les hommes pour n'importe quel autre bien, le Seigneur a voulu qu'en revanche elle fût, plus que toute autre loi, nécessaire, imprescriptible, invariable. A la rigueur, le laboureur qui néglige son champ peut encore en retirer la nourriture absolument indispensable, mais ici la nécessité est absolue, c'est une nécessité de moyen dans le genre de celle en vertu de laquelle on ne vit pas sans manger. *Comme le corps ne peut pas vivre sans l'âme, ainsi l'âme sans la prière est une âme morte.* Tel est l'enseignement universel des docteurs et de la théologie. Sur ce point il n'y a pas de controverse; et saint Thomas, qui résume toute la doctrine, nous dit : *Pour entrer au ciel il faut une prière continuelle*[1]. *Dieu veut donner*[2], assure saint Augustin, *mais seulement à celui qui demande; et de même,* ajoute-t-il, *que la chair se nourrit de viandes, de même l'homme intérieur se nourrit de prières*[3].

Pour affirmer avec cette force l'imprescriptible nécessité de la prière, les saints docteurs se sont fondés sur les paroles très expresses de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Il faut prier toujours et ne jamais cesser*[4]. Ce mot *il faut* exprime bien assurément la nécessité; et il a été interprété dans ce sens par la tradition unanime de toute l'Église. *Priez sans relâche*[5] nous prêche l'apôtre saint Paul. *Vous n'obtenez pas parce que vous ne demandez pas*[6], nous

1. Post baptismum necessaria est homini jugis oratio ad hoc quod cœlum introeat (III, q. XXXIX, a. 5, c).
2. Deus dare vult, sed non dat nisi petenti (In Ps. 102, CX).
3. Sicut ex carnalibus escis alitur caro, ita ex divinis eloquiis et orationibus interior homo nutritur et pascitur (De salut. Docum., c. XXVIII).
4. Oportet semper orare, et non deficere (Luc. XVIII, 1).
5. Sine intermissione orate (1 Thess. V, 17).
6. Non habetis propter quod non postulatis (Jac. IV, 2).

dit l'apôtre saint Jacques; et après ces oracles divins, tous les saints nous répètent d'une voix unanime qu'on n'obtient de Dieu qu'autant que l'on prie. Vous voulez obtenir? Demandez. Vous voulez trouver? Cherchez. Vous voulez que l'on vous ouvre? Frappez.

Si cette nécessité est rigoureuse, j'ajoute que la seconde condition, c'est-à-dire l'efficacité, est, quand il s'agit de la prière, portée jusqu'à l'infaillibilité. Oui, Notre-Seigneur l'a trop souvent déclaré pour qu'il soit permis d'en douter. Parmi les vérités de foi, il n'en est pas une qui ait jamais été plus fortement et plus fréquemment affirmée que celle-là. *Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira*[1]. — *Quiconque demande reçoit, celui qui cherche trouve, et l'on ouvrira à celui qui frappe*[2]. — *Il criera vers moi et je l'exaucerai*[3]. — *Aussitôt qu'il entendra les cris de votre voix, il vous répondra*[4]. — *La prière de celui qui s'humilie, pénétrera les nues et elle ne se retirera point sans que le Très-Haut ait jeté sur elle un regard favorable*[5]. N'est-ce pas proclamer énergiquement que la prière est infaillible?

Enfin toutes ces affirmations sont confirmées par le serment de Jésus-Christ : *Quoi que vous vouliez, demandez-le et il vous sera accordé*[6]. — *Tout ce qu'ils demanderont, ils l'obtiendront*[7]. — *Tout ce que vous demandez dans vos prières, croyez que vous le recevrez, et vous l'obtiendrez*[8]. —

1. Petite, et dabitur vobis; quærite, et invenietis; pulsate, et aperietur vobis (Matth. VII, 7).

2. Omnis enim qui petit, accipit; et qui quærit, invenit; et pulsanti aperietur (Matth. VII, 8).

3. Clamabit ad me, et ego exaudiam eum (Ps. XC, 15).

4. Statim ut audierit, respondebit tibi (Is. XXX, 19).

5. Oratio humiliantis se, nubes penetrabit; et non discedet donec Altissimus aspiciat (Eccli. XXXV, 21).

6. Quodcumque volueritis petetis, et fiet vobis (Joan. XV, 7).

7. De omni re quacumque petierint, fiet illis a Patre meo (Matth. XVIII, 19).

8. Et omnia quæcumque petieritis in oratione credentes accipietis (Matth. XXI, 22).

En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera[1].

Voilà, certes, la loi bien établie et bien prouvée. Le lecteur est trop chrétien pour qu'on soit obligé de répondre ici aux questions de détail, de faire remarquer, par exemple, que pour avoir cette vertu infaillible, la prière doit être vraiment prière, c'est-à-dire animée par le sentiment du besoin et par la confiance; que son objet doit être une chose bonne; que les grâces nécessaires au salut s'obtiennent toujours spécifiquement et telles qu'on les demande; que les biens naturels non nécessaires au salut ne s'obtiennent pas toujours, mais qu'alors Dieu récompense la prière en donnant autre chose, souvent plus que ce qui a été demandé. Le lecteur sait tout cela; mais ce que nous ne savons pas ou ne saurons jamais assez, c'est l'existence de cette aimable et admirable loi résumée en ces deux mots : Autant de vrai bonheur que de grâces, et autant de grâces que de prière, ni plus ni moins

CHAPITRE V

LES OBSTACLES A LA GRACE ET A LA PRIÈRE.

Une des plus incurables folies de l'homme est *l'oubli de la grâce.*

A chaque pas nous rencontrons un obstacle. La main de Dieu s'offre à nous; plutôt que de saisir cette main secourable, nous voulons nous soutenir par nous-mêmes, et nous nous brisons.

Rien d'étonnant que nous oubliions la grâce; elle est une perle cachée dont nous ignorons le prix.

La grâce est le seul vrai trésor; le reste n'est que poussière et vaine fumée.

1. Amen, amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine moe, dabit vobis (Joan. XVI, 25).

Pour s'éclairer sur la réalité des choses, les vivants devraient aller à l'école des morts. Rappelez, si vous le pouvez, deux morts de leur éternelle demeure, un élu et un damné. Présentez-leur les richesses d'un Crésus, ils souriront de pitié.

Offrez-leur une grâce, une seule, fugitive comme le souffle du vent. Quelle ardeur à la saisir! Vite, le damné s'en emparerait pour retourner son âme vers Dieu, et l'enfer serait fini pour lui. Vite, l'élu s'en servirait pour produire un nouvel acte d'amour, et remonter vers la patrie, enrichi d'une couronne de plus.

Je suppose saint Vincent de Paul et Voltaire, tous deux au lit de mort. Enlevez au premier la grâce : il tombe dans le péché et, de là, dans l'abîme. Supposez le second recevant une grâce et y coopérant : le voilà transformé de blasphémateur en saint.

Donnez à Lucifer une seconde de grâce, et le plus affreux des démons redevient un ange resplendissant.

Or, *cette grâce,* nous dit le Prophète, *on l'achète sans argent*[1]. Dans le négoce humain, plus une chose est précieuse, plus il faut payer pour l'acquérir. Dans le commerce divin, ce sont les faux biens qui se paient cher; les véritables se donnent pour rien. Pour gagner richesses et honneurs, l'homme doit travailler à la sueur de son front, et encore! C'est par bonté que Dieu a mis à si haut prix tout ce qui n'est que faux et clinquant. Si les biens temporels s'acquéraient facilement, tous les hommes s'égareraient dans leurs voies.

Mais la même bonté divine a voulu que la grâce s'achetât avec la plus minime monnaie. La monnaie de la grâce et du ciel, c'est la prière. *Demandez et vous recevrez; cherchez et vous trouverez; frappez et la porte vous sera ouverte*[2], voilà le contrat.

1. Emite absque argento (Is. LV, 1).
2. Petite, et dabitur vobis; quærite, et invenietis; pulsate, et aperietur vobis (Matth. VII, 7).

Ce contrat, nous l'oublions sans cesse. L'homme ne demande pas; l'homme naturellement ne prie pas. Nous cheminons le long d'un fleuve d'or : c'est le fleuve de la grâce. S'enrichit qui veut; mais nous ne le voulons pas, et nous passons la vie à poursuivre des papillons. Les hochets des enfants s'appellent des *enfantillages;* les hochets des hommes s'appellent des *affaires.*

Nous devrions avoir la bouche toujours ouverte pour prier; elle est toujours fermée. Notre mutisme obstiné est un mystère; il faut que le démon y soit pour quelque chose. De fait il y a des démons muets, lesquels sont chargés de fermer la bouche. Ils la ferment aux chrétiens qui devraient implorer le secours de Dieu, et qui se taisent. Et cependant le contrat subsiste : celui qui demande reçoit, celui qui ne demande pas ne reçoit pas.

Commençons donc *par demander la grâce de demander;* et disons à Dieu : *Aperi, Domine, os meum*[1]! *Seigneur, ouvrez ma bouche!*

En plus de l'oubli, il n'est pas d'*impertinences* que l'homme ne se permette à l'égard de Dieu. En effet, Dieu fait tout pour notre bien et à chaque instant nous jugeons qu'il fait mal.

Si, pour obtenir une seule de ses grâces, nous étions condamnés à un travail de cent ans, de quoi aurions-nous à nous plaindre? Or, Dieu nous dit : Tous mes dons sont à vous, seulement demandez-les; et nous lui répondons : Pourquoi demander, puisque vous savez tout ce qu'il me faut?

Rien n'est plus révoltant qu'un mendiant orgueilleux. Une personne bienfaisante dit à un pauvre : « Je vous secourrai, mais à condition que chaque matin vous viendrez chercher la nourriture de la journée. » Le mendiant répond : « Non! cela me gêne et m'humilie. Puisque vous me savez dans le besoin, venez m'apporter vos secours chez moi. »

1. Oratio dicenda ante divinum officium.

C'est le langage que nous tenons à Dieu, au moins par nos actes. Ce grand Dieu a jugé à propos de nous commander : « Tu demanderas chaque jour ton pain de chaque jour. » Et nous murmurons en objectant : « Toujours tendre la main! toujours répéter la même prière! Pourquoi cette besogne inutile? »

Si le Seigneur n'était pas patient, il punirait les insolences de notre pauvreté en fermant ses trésors. Mais il est si bon qu'il daigne encore répondre à nos injustes plaintes. « Mon enfant, c'est pour ton bien que je t'ai assujetti à la loi de la prière. Il te serait nuisible de recevoir mes dons sans me les demander. Quand un père envoie son fils dans un lointain pays, pour l'empêcher d'oublier la famille, il garde son héritage et lui donne peu d'argent. Et si l'enfant se plaint, le père lui réplique : « Il t'est salutaire, mon fils, de dépendre de moi; écris-moi souvent, je t'écouterai toujours. Mais je veux que tu n'oublies ni ton père ni ta mère; ce serait ton malheur et le nôtre. Plus au contraire tu sentiras que tout te vient de nous, plus tu resteras bon fils! »

« C'est ainsi, poursuit le Seigneur, que j'en agis avec mes enfants de la terre. Je suis leur père qui est dans les cieux, et je sais qu'ils ont le cœur oublieux et frivole. Je sais aussi que s'ils m'oublient, le malheur est leur partage. J'ai donc voulu les enchaîner à moi par les bienfaits et par la dépendance. Je leur ai dit : Pendant votre lointain voyage, tous les jours vous me répéterez : *Notre Père, qui êtes aux cieux, donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*[1]. La manne alors vous tombera du ciel; mais, en la ramassant, vous vous souviendrez de moi. Et ce souvenir de votre Dieu sera le premier et le plus riche de mes dons. »

Ainsi peut nous répondre le Seigneur. Cessons donc d'accuser sa sagesse, puisqu'elle n'a pris conseil que de la bonté. Confessons que Dieu est paternel en toutes ses lois. Et disons dans notre cœur : Je prierai tous les jours de ma vie.

1. Pater noster, qui es in cælis... panem nostrum quotidianum da nobis hodie (Luc. XI, 3).

CHAPITRE VI

L'HUMILITÉ, PRÉPARATION A LA GRACE ET A LA PRIÈRE.

La grâce est ordinairement donnée à l'homme en raison directe de la préparation de son cœur. Aussi le Psalmiste dit-il au Seigneur, en parlant des pauvres d'esprit : *Votre oreille a entendu la préparation de leur cœur*[1] ; comme pour nous faire entendre que le cœur préparé a des accents qui forcent Dieu à combler le désir des humbles.

L'Évangile, sans doute, nous assure que notre Père céleste, dans son universelle Providence, répand sur tous les hommes indistinctement l'abondance de ses bénédictions ; par où il semblerait que cette préparation de l'âme dont j'ai parlé n'a pas le caractère de nécessité que je lui ai attribué. Notre-Seigneur en effet compare la grâce divine au soleil; de même que cet astre brille indifféremment sur toute créature humaine, de même le soleil de la bonté divine éclaire tout homme venant en ce monde; la pluie salutaire des miséricordes du ciel tombe sur les justes et sur les injustes. Cela est vrai, et il faut confesser, à la louange de notre grand Dieu, qu'aucun homme ici-bas n'a le droit de penser et de se plaindre que le soleil de la grâce n'est pas créé pour lui.

Mais il est vrai aussi qu'il y a grâce et grâce. Sans entrer ici dans les distinctions que les savants établissent entre la grâce suffisante et la grâce efficace, disons seulement que, si tous reçoivent la quantité suffisante de secours divins proportionnés aux œuvres faciles, tous n'obtiennent pas pour les œuvres difficiles (et c'est toujours par leur faute) ce secours complet et aboutissant à l'acte, sans lequel tout demeure stérile.

Or, c'est cette grâce féconde, cette grâce fructifiante,

1. Præparationem cordis eorum audivit auris tua (Ps. x, 17).

cette grâce agissante, cette grâce efficace en un mot, qui, d'après le principe énoncé plus haut, ne nous est ordinairement donnée que suivant la préparation de notre cœur. Le semeur jette sa semence sur la pierre, le long du chemin, dans les épines, et sur la bonne terre; mais, pour cette dernière seule, la semence est véritablement semence produisant des fleurs et des fruits.

Il est donc certain que Jésus-Christ, le Soleil de justice, donne à chacun de nous la chaleur qui doit féconder nos âmes; mais il est certain aussi que cette action de Notre-Seigneur, pour être efficace, demande ordinairement une terre bien préparée. Car *si toute terre*, comme nous apprend saint Paul, *boit la pluie du ciel, toute terre n'est pas également fidèle à produire son fruit*[1].

Mais cette préparation du cœur qui attire la grâce, quelle est-elle donc? *C'est l'humilité.*

La loi en vertu de laquelle Dieu l'a ainsi voulu, est une loi sacrée. Vous connaissez l'oracle : *Dieu résiste aux superbes et il donne sa grâce aux humbles*[2]. C'est le prince des apôtres qui l'a prononcé au nom de Jésus-Christ. Ses paroles, comme les paroles de son Maître, sont de celles qui ne passeront jamais. Jésus-Christ lui-même, du reste, a suffisamment et assez énergiquement posé la même loi, quand il a affirmé : *Quiconque s'humilie sera élevé, et quiconque s'élève sera humilié*[3].

Mais ne nous contentons pas d'admettre cet oracle avec foi; étudions-le pour le mieux comprendre.

Dieu, qui ne donne qu'aux humbles, est d'une nature essentiellement bonne et communicative de son bien. Il éprouve le désir et comme le besoin de communiquer à

1. Terra enim sæpe venientem super se bibens imbrem, et generans herbam opportunam illis a quibus colitur, accipit benedictionem a Deo. Proferens autem spinas ac tribulos, reproba est, et maledicto proxima; cujus consummatio in combustionem (Hebr. VI, 8).

2. Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam (Jac. IV, 5).

3. Omnis qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur (Luc. XIV, 11).

chaque créature les richesses qui lui sont propres. C'est ainsi que, pour prendre le langage de Notre-Seigneur, il donne à tous les oiseaux leur nourriture, et à toutes les fleurs des champs leur parure naturelle.

S'il aime à répandre ainsi ses faveurs sur des êtres inanimés, quels ne doivent pas être ses divins instincts de générosité pour les hommes, pour les chrétiens surtout? Oh oui! soyons-en convaincus et que cette douce confiance nous soit un encouragement : le Seigneur nous prépare chaque jour toutes les grâces dont chacun de nous sent qu'il a le plus besoin. S'il nous faut une grâce de ferveur qui nous aide à sortir enfin d'une vie tiède et imparfaite, Dieu nous la tient en réserve. Si notre devoir du moment est d'offrir au ciel quelque pénible sacrifice, et si notre cœur réclame pour l'accomplir une grâce de force et de générosité, Dieu désire plus nous la donner que nous ne désirons la recevoir. Si c'est la lumière qui nous manque, si nous attendons une grâce de bon conseil qui mette fin à des perplexités pénibles et nuisibles, c'est aussi cette grâce que le cœur de notre Père désire surtout nous donner. Si, en nous interrogeant nous-mêmes, nous sentons que nous avons besoin d'une grâce de pénitence, d'une contrition sincère, d'un aveu généreux, le Dieu avide de cœurs contrits ne désire rien tant que nous accorder cette pénitence qui nous manque. En un mot, chacun de nous peut, sans craindre de se tromper, se dire cette parole : Ce qu'il me faut est précisément ce que Dieu m'offre; son secours me vient soit directement de lui-même, soit indirectement par le moyen des instruments extérieurs de sa Providence.

Mais il nous offre ses grâces à une condition; oui, à une condition. Et cette condition, quelle est-elle? Faut-il, se demande saint Jérôme, que ceux qui habitent le Liban s'en aillent la chercher jusqu'aux colonnes d'Hercule, et que les habitants de l'Hespérie viennent la trouver dans l'extrême Orient? Non, nous répond ce saint docteur : *la grâce, comme l'air que nous respirons, est toujours à notre portée.*

Pour nous la donner, Dieu veut conclure un pacte avec nous, et ce pacte le voici : Je donnerai, affirme le Seigneur, je donnerai aux autres tout ce que je possède, toutes les richesses dont je suis la plénitude : le pardon, la vertu, la persévérance, les mille et mille grâces que comporte cette difficile persévérance, la victoire sur les passions, la guérison des maladies de l'âme, et finalement la bonne mort avec la gloire éternelle. Je le répète, je donnerai tout cela; mais *il est une chose que je ne donnerai à personne,* que je me réserverai toujours : ce bien incommunicable et incommuniqué, *c'est ma gloire*[1].

Par conséquent, si nous voulons que Dieu nous donne, il faut donner à Dieu. Quoi? Sa gloire par notre humilité; sa gloire, en avouant que nous sommes de pauvres et chétives créatures; sa gloire, en confessant que, quoique chrétiens, nous sommes pécheurs; sa gloire, en lui répétant que malgré nos travaux nous méritons seulement l'enfer et ce qui y conduit; sa gloire, en avouant que nous ne pouvons de nous-mêmes produire une bonne pensée; sa gloire, en confessant que la dignité de chrétien déposée en nos personnes s'y trouve, par le fait même, dans un vase d'argile et de boue; sa gloire, en foulant aux pieds, en écrasant, comme on écrase la tête d'un serpent, tous nos faux instincts d'orgueil, de susceptibilité, de sensibilité, d'inviolabilité; sa gloire enfin, en nous mettant comme des pauvres dans la poussière, où Dieu veut que nous nous couchions avant qu'il nous relève. Tel est le pacte : il reste immuable, inviolable.

Ce pacte est tellement solennel et tellement *fondamental* que le Seigneur, jaloux de sa gloire, a pris plaisir à l'inscrire à la tête de ses deux Testaments. A la tête de l'Ancien, quand il a dit à Adam et à Ève : Je vous donnerai tous ces biens, mais à une condition : reconnaissant que je suis votre Dieu, vous obéirez à ma volonté. A la tête du

1. Gloriam meam alteri non dabo (Is. XLII, 8).

Nouveau, quand il a voulu qu'à la naissance de Jésus, le cantique des Anges qui annonçait la paix aux hommes de bonne volonté, fût précédé de la strophe où gloire était rendue à Dieu : *Gloria in altissimis Deo* [1].

L'humilité est d'autant plus *indispensable* que le pacte, suivant lequel Dieu la réclame, est non seulement incontestable, mais nécessaire ; tellement nécessaire que le Seigneur ne pouvait pas ne pas l'imposer.

Oui, j'affirme que la loi de l'humilité, comme condition des grâces, est une loi fondée sur la nature des choses, à tel point que Dieu n'était pas maître de ne pas l'établir. Dieu, ayant créé des êtres raisonnables, devait nécessairement leur imposer l'obligation d'un culte. Or, le devoir de l'humilité est ce qu'il y a de plus essentiel au culte de la divinité. Le culte en effet consiste essentiellement à rendre gloire à Dieu ; c'est la première fin du sacrifice ; ce sera l'éternelle occupation des élus dans le ciel, où ils répéteront dans les siècles des siècles : *Saint, saint, saint ! A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles* [2] ! C'est aussi l'unique raison de l'existence de ces milliers de créatures qui toutes à leur manière louent et glorifient Celui qui les a faites. Même dans le fond des enfers, les démons et les damnés glorifient le Seigneur à leur manière, en manifestant sa justice et sa puissance. Il est donc certain que l'acte de l'humilité est un des actes fondamentaux de la religion, plus fondamental sous un rapport que la charité elle-même.

Et pouvait-il en être autrement ? Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut pas renverser la nature des choses. Il ne peut pas faire qu'un bien qui vient de lui soit reconnu comme n'étant pas de lui. Il ne peut pas faire qu'une créature qui n'a rien par elle-même, soit considérée comme étant le principe de son propre bien ; qu'un être indigne de

1. Luc. II, 14.
2. Sedenti in throno et Agno benedictio, et honor, et gloria, et potestas in sæcula sæculorum (Apoc. V, 13).

tout et ne méritant rien, mérite cependant quelque chose. Il ne peut pas faire que nos péchés ne soient pas des péchés, et que conséquemment nous ne soyons pas obligés de nous voiler la face. Il ne peut pas faire que le chrétien qui a été souillé par le contact du vase de terre dans lequel il vit ait cependant conservé tout l'éclat de sa beauté primitive. Il ne peut pas faire qu'étant, comme hommes, pécheurs, malheureux, misérables, pauvres, aveugles et nus, nous soyons en même temps riches et opulents. Il ne peut pas faire que ce qui est ne soit pas, et ce qui n'est pas soit. Il ne peut pas bouleverser la vérité; or, l'humilité est la vérité. Il ne peut pas renverser la justice; or, l'humilité est la justice. Il ne peut pas corrompre la sagesse; or, l'humilité est la sagesse.

Aussi quand une malheureuse créature, éblouie par son faux bien, se laisse aller à l'oubli de cette loi fondamentale et qu'elle se livre au sacrilège mensonge de l'orgueil, savez-vous ce qui arrive? Remarquez l'énergique expression de la sainte Écriture : Dieu lui résiste; *Deus superbis resistit*[1]. La résistance suppose une attaque. C'est qu'en effet l'orgueilleux attaque Dieu, semblable à un rebelle qui voudrait précipiter son roi du trône. L'orgueilleux veut renverser l'ordre de la création, faire que ce qui est créé soit indépendant, et que celui qui est créateur cesse d'être le principe de tout. Il se fortifie contre le Seigneur et ses lois. Le Seigneur lui résiste; il renverse ses plans, il l'humilie; il l'anéantit au plus fort de son triomphe, tandis qu'il exalte celui qui, soumis à l'ordre, rend au ciel justice et gloire.

Tout homme doit donc s'humilier, s'il veut obtenir la grâce. Je vais plus loin. *Plus une créature est élevée, plus elle est rigoureusement soumise à cette loi de l'humilité.* Et c'est justice. Il est clair, en effet, que le Dieu qui est jaloux de sa gloire, l'exige d'autant plus que sa créature a

1. Jac. IV, 6.

plus reçu de lui, et se trouve, par sa richesse même, plus exposée à se complaire en son propre bien.

Aussi, que voyons-nous dans l'histoire des créatures les plus parfaites qui soient sorties des mains du Seigneur, c'est-à-dire dans l'histoire des anges? Nous y voyons, comme épreuve, l'humiliation la plus profonde qui puisse être imposée à des êtres intelligents.

Une des choses que notre amour-propre ressent le plus vivement, c'est l'élévation au-dessus de nous d'un être qui est naturellement en dessous. Plus cet être qui nous est préféré est pris de bien bas pour être placé bien haut, plus nous souffrons dans notre orgueil. Nous nous sentirions blessés si un supérieur faisait marcher avant nous notre égal. La blessure serait plus sensible s'il préférait à nous notre inférieur en âge ou en mérite; elle serait profonde si cette préférence allait jusqu'à des faveurs sortant des limites ordinaires; elle serait mortelle si jamais il arrivait qu'un homme infime, publiquement déshonoré, fût publiquement proposé à nos hommages et à notre soumission.

De ce genre fut l'épreuve, la très humiliante épreuve imposée aux anges du ciel. La distance qui sépare l'homme honorable du plus ignominieux de ses semblables n'est rien en comparaison de celle qui plaçait Lucifer et ses anges au-dessus de la pauvre et chétive nature humaine. Or, ce fut cette nature humaine, la plus infime dans l'ordre des êtres intelligents, qui fut, préférablement à ces milliers d'admirables créatures toutes spirituelles, élevée à la suréminente dignité de l'union hypostatique. Les anges furent donc humiliés, profondément humiliés en voyant un inférieur, un homme chétif et mortel, monter au-dessus de leurs sublimes hiérarchies et aller s'asseoir, dans la personne du Fils de Dieu, à la droite du Très-Haut. *Ce n'est pas la nature angélique,* s'écrie saint Paul, *c'est la race d'Abraham que le Seigneur a choisie*[1] ! Et, pour surcroît

1. Nusquam enim angelos apprehendit, sed semen Abrahæ apprehendit (Hebr. II, 16).

d'humiliation, lorsque cet être inférieur eut été ainsi divinisé, tandis que la nature angélique était réduite à n'avoir pas un Dieu de sa race, le Seigneur ordonna à ses anges d'adorer le Fils de Dieu fait homme.

Qu'arriva-t-il alors? Qui de nous ne le sait? L'orgueil et l'humilité vinrent à l'instant établir une épouvantable distance entre des anges et des anges. Lucifer et ses sectateurs se révoltèrent à l'idée de s'abaisser devant un homme, quoiqu'il fût Dieu. Ils levèrent l'étendard de la rébellion, ils voulurent se contenter de leur propre nature et se passer de Dieu : *Je serai semblable au Très-Haut*[1], s'écrièrent-ils! Vous connaissez la suite. Ce seul mouvement d'orgueil suffit pour les changer en ténébreux démons, tandis que les humbles qui, avec Michel, leur chef, poussèrent l'humble cri : *Gloire à Dieu!* furent, par le seul fait de leur humilité, introduits dans la félicité éternelle.

La grande scène qui s'est passée au ciel lors de la séparation des bons et des méchants, des orgueilleux et des humbles, se reproduit en petit, mais toujours très réellement, en chaque assemblée de chrétiens. Les uns disent : Non, je ne m'abaisserai pas! et ce refus ne fait qu'ajouter aux ténèbres qui les obscurcissent. Les autres disent au contraire : Je me souviens que je suis homme, et j'accepte avec soumission qu'on me le rappelle! Cette humilité change leurs ténèbres en gloire.

Cette épreuve des anges, voulons-nous la voir reproduite aux origines de l'humanité? Qui ne connaît l'histoire de nos premiers parents? Ils entendirent deux paroles; l'une sortie de la bouche de leur Dieu : *Vous me reconnaîtrez pour votre Seigneur et votre maître, et vous m'obéirez sinon vous mourrez*[2]; l'autre sortie de la bouche du démon de

1. Similis ero Altissimo (Is. XIV, 14).

2. Præcepitque ei dicens : Ex omni ligno paradisi comede; de ligno autem scientiæ boni et mali ne comedes; in quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris (Gen. II, 16, 17).

l'orgueil : *Vous serez comme des dieux*[1]. Si Adam et sa compagne avaient résisté à la funeste pensée de s'élever au delà de leurs mérites, ils recevaient pour prix de l'humiliation le splendide privilège d'une vie s'écoulant dans la justice parfaite et conduisant, sans passer par la mort, à la glorieuse éternité. Au lieu d'un mouvement d'humilité, ils se permirent un mouvement d'orgueil. Renversant avec une superbe insolence l'ordre fixé par celui qui venait de les tirer du néant, ils prétendirent devenir les égaux de leur Dieu. Ici encore, vous connaissez la suite; et si l'homme est devenu un prodige de corruption, s'il en est réduit à rougir de lui-même et de ses semblables, c'est à une pensée d'orgueil que nous le devons.

Encore un mot sur ce précepte de l'humilité.

Plus une grâce à obtenir est excellente, plus aussi l'obligation de l'humiliation est rigoureuse. Je comparerais volontiers ce tribut de l'humiliation à une monnaie que nous payons à la gloire de Dieu pour acheter la grâce. Or, en bonne justice, plus le bien que l'on achète est précieux, plus la monnaie qui le procure doit être abondante. D'après ce principe, il est clair qu'il faut une humilité d'autant plus profonde que la grâce à laquelle on aspire est d'un rang plus élevé.

Nous voyons cette loi constamment observée par Dieu dans l'histoire des grands saints.

Saint Pierre devait être élevé à l'éminente dignité de Vicaire de Jésus-Christ. Le divin Maître eut tant à cœur l'humiliation de celui qu'il voulait ainsi glorifier que, pour anéantir dans son apôtre le funeste venin de la présomption, il alla jusqu'à permettre ce que son Cœur divin détestait le plus, c'est-à-dire le péché. Pierre tomba, renia son Maître; sa chute lui fut, pour toute sa vie, une intarissable source de confusion. Comme pour perpétuer et généraliser cette humiliation de l'apôtre, les quatre Évan-

1. Eritis sicut dii (Gen. III, 5).

gélistes racontèrent à l'envi son péché : après que l'homme eut été profondément abaissé, alors seulement le pontife fut magnifiquement glorifié.

Paul, le compagnon de Pierre, parce qu'il devait être le Docteur des nations, fut réduit à devoir dire en vérité qu'il *n'était qu'un avorton et le dernier des apôtres*[1]. Lorsque le Seigneur l'eut terrassé sur le chemin de Damas, il l'aveugla, il l'assujettit, pour l'humilier, au ministère d'Ananie ; et, plus tard, le sublime transport de l'Apôtre jusqu'au troisième ciel ne tarda pas à être contrebalancé par la salutaire confusion d'une tentation humiliante.

Pour considérer l'humilité dans un autre ordre de choses, n'est-il pas vrai que la plus ineffable prérogative qui ait jamais été conférée à une pure créature, la prérogative de la Maternité divine n'a été obtenue par Marie que grâce au plus prodigieux abaissement de l'âme. C'est ce qu'elle déclare elle-même : *Le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante*[2]. C'est ce que nous disent après elle tous les saints Docteurs; saint Bernard spécialement affirme *que Marie plut à Dieu par sa virginité, mais que ce fut son humilité qui conçut le Sauveur*[3].

Puisqu'il en est ainsi, que chacun de nous considère l'objet de ses aspirations, et qu'il mesure à leur grandeur l'humilité intérieure qu'il doit offrir en sacrifice à la gloire de Dieu.

CHAPITRE VII

LA CONFIANCE, CONDITION DE LA GRACE ET DE LA PRIÈRE.

La prière est une grande chose sans doute. C'est un trésor précieux : elle est la clef de tous les trésors du ciel, et

1. Novissime autem... omnium tanquam abortivo visus est et mihi. Ego enim sum minimus apostolorum, qui non sum dignus vocari apostolus (I Cor. xv, 9).
2. Respexit humilitatem ancillæ suæ (Luc. I, 48).
3. Etsi placuit ex virginitate, tamen ex humilitate concepit (De Laud. hom. 1).

son prix est d'autant plus inestimable qu'elle est facile et à la portée de tous. Hélas! quoique tout homme ait la grâce de prier, la vraie, la parfaite prière est rare et difficile; elle suppose en effet, pour être parfaite et infaillible, plusieurs conditions qui ne sont pas naturelles au cœur de l'homme.

Une de ces conditions, c'est, avec l'humilité dont nous avons parlé, *la confiance.*

Or, la confiance, si nous voulons la pousser jusqu'à sa perfection, c'est-à-dire jusqu'à la très ferme, très sérieuse assurance que notre prière est entendue, écoutée, exaucée, cette confiance, c'est certain, ne nous est pas toujours facile : le plus souvent elle nous manque, sans même que nous nous en rendions compte.

Mille causes diverses font que la plupart de nos prières sont affaiblies et viciées par des hésitations de tout genre : hésitations du côté de nous-mêmes, à cause de notre misère et de notre indignité; hésitations du côté de Dieu, à cause de sa grandeur et de sa justice; ou plutôt hésitations instinctives, irréfléchies, enracinées dans le fond de notre être; hésitations presque indestructibles, puisque c'est un des apanages du péché originel; hésitations tellement opiniâtres que jamais peut-être nous n'avons réalisé complètement la parole de l'Apôtre : *Il faut prier avec une foi qui ne connaît aucune hésitation*[1].

Ce manque d'une confiance absolue est une des plus grandes misères de notre vie chrétienne; car, en règle générale, enseignent les saints Docteurs, on obtient du ciel autant qu'on espère; aussi, la mesure de confiance qui anime notre prière est-elle en même temps la mesure des grâces que Dieu nous accorde.

Voilà, âme chrétienne, le secret de notre pauvreté spirituelle, de notre persistante infériorité dans la vertu.

Nous nous plaignons souvent de n'être pas assez avancés

1. Postulet in fide nihil hæsitans (Jac. I, 6).

dans la perfection, c'est-à-dire de ne pas aimer Dieu de tout notre cœur et assez ardemment. Eh bien, si un jour nous étions pris d'un sentiment de parfaite confiance, qui nous fît dire : Cet amour divin que je n'ai pas, je l'obtiendrai! Je le demanderai aussi longtemps qu'il le faudra et je sens que je suis sûr de l'obtenir, car je l'attends sans aucune hésitation! si, dis-je, un tel sentiment se formait dans notre cœur, la question de notre sainteté serait résolue; car c'est une vérité dont nous ne saurions trop nous convaincre, que Dieu ne refuse aucune grâce à la confiance parfaite. Notre-Seigneur s'est plu à nous l'enseigner cent fois dans l'Évangile. Avant d'accorder une grâce, de guérir un malade par exemple, il demandait presque toujours : *Avez-vous confiance*[1]? Et nous savons par quels éloges il récompensa et exalta la foi admirable du Centurion et de la Chananéenne. Mais hélas! nous ne l'avons pas, cette foi absolue; toujours nous doutons, nous hésitons, et voilà pourquoi nous nous traînons, languissants, dans la vie imparfaite.

Un des plus sages désirs que nous puissions concevoir, c'est donc celui de former au dedans de nous-mêmes une âme qui sache prier, c'est-à-dire une âme qui soit animée d'une confiance à toute épreuve. Si nous y parvenions, nous pourrions alors nous écrier avec le Sage : *Avec elle tous les biens me sont venus; plus rien ne me manquera*[2].

Pour exciter et affermir cet esprit de sainte et imperturbable assurance dans la prière, il est très utile de se rappeler et de méditer souvent les motifs de confiance que nous donne la foi : la bonté inépuisable de Dieu pour les hommes, sa puissance, le grand désir qu'il a lui-même de nous voir vertueux et saints, tout ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour nous mériter les grâces du ciel et assurer

1. Tu credis in Filium Dei? (Joan. IX, 35). Credis hoc? (Joan. XI, 26). Secundum fidem vestram fiat vobis (Matth. IX, 29).
2. Omnia bona venerunt mihi pariter cum illa (Sap. VII, 11).

notre salut, enfin les promesses formelles et infaillibles par lesquelles Dieu s'est engagé, en mille endroits de l'Écriture, à exaucer toujours toutes nos prières, si nous les faisons bien.

Mais aussi, il ne faut pas l'oublier, le sentiment d'une ferme espérance est lui-même une grâce insigne; tellement qu'en récompensant la confiance d'un homme qui prie, Dieu couronne ses propres dons. C'est pourquoi, parmi nos habitudes de vie spirituelle, nous devons cultiver celle de demander souvent l'esprit de confiance. Le cri du pauvre aveugle de l'Évangile doit être aussi le nôtre : *Je crois, Seigneur, j'ai confiance, mais ma confiance n'est pas parfaite, daignez secourir mon incorrigible incrédulité*[1], et perfectionnez en moi la prière vraiment confiante, cette prière à laquelle votre cœur ne sait rien refuser!

Hélas! comme les oiseaux ont leur chant, le cœur de l'homme a ses cris, ses cris instinctifs qu'il répète sans cesse : J'ai si souvent prié sans être exaucé!

Le chant de l'oiseau n'est jamais menteur, il dit les louanges de Dieu. Les cris du cœur humain sont souvent mensongers, parce que l'homme, dans le concert divin, est un instrument dérangé.

J'ai si souvent prié sans être exaucé! Cette plainte est un mensonge. De fait, chaque prière véritable obtient infailliblement une faveur du ciel; et si toutes les règles ont leurs exceptions, celle-là n'en a pas : *Quiconque demande, obtient*[2]; c'est la parole, c'est le serment de Jésus-Christ. Et cependant le cœur s'obstine à répéter son cri : J'ai si souvent prié sans être exaucé!

O cœur ingrat et léger, sache donc que si tu n'obtiens pas ce que tu demandes, Dieu, sans que tu t'en doutes, te donne souvent quelque chose de meilleur! Il ne donne pas un scorpion à celui qui demande un œuf; mais il aime

1. Credo, Domine; adjuva incredulitatem meam (Marc. IX, 23)
2. Petite et accipietis (Joan. XVI, 24)

à donner un œuf à celui qui demande un scorpion. L'enfant demande à sa mère un breuvage empoisonné ; sa mère lui donne du lait et une caresse.

Vous suppliez Dieu de vous rendre la santé pour un peu de temps encore ; il donne à votre prière une bonne mort et la vie pour toujours.

Si le bon larron avait demandé d'être acquitté et que Jésus-Christ le lui eût accordé, cette faveur n'aurait-elle pas pu devenir pour lui le plus grand des malheurs? Il obtint une condamnation à mort ; mais cette mort le conduisit à la vie.

Laissons faire Dieu ; prions et croyons qu'il nous exauce, secrètement, mystérieusement peut-être, mais infailliblement.

Quelquefois d'ailleurs l'unique fruit de la prière est la grâce de prier encore et de prier mieux. Ce fruit, bien que modeste, est souvent de tous le plus exquis.

Vous demandez une vertu. Dieu vous l'accordera en temps voulu. En attendant, il accorde à votre prière la grâce de devenir un cri plus fort, plus puissant.

Jésus-Christ refuse à la Chananéenne la guérison de sa fille, mais, secrètement, il lui accorde la foi persévérante, et cette foi persévérante finit par arriver au but.

Et ainsi Jésus-Christ est toujours trouvé fidèle à ses oracles et à ses serments : *En vérité, en vérité je vous le dis... Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira* [1].

Substituons donc au cri mensonger de notre cœur cette parole délicieuse : « Je suis sûr d'obtenir du ciel une faveur chaque fois que je prierai ! » Quel bonheur ! Mais quel bonheur ignoré !

1. Petite et dabitur vobis ; quærite, et invenietis ; pulsate, et aperietur vobis (Matth. VII, 7).

CHAPITRE VIII

PRIÈRES D'UNE JOURNÉE VRAIMENT CHRÉTIENNE.

I

Prière du lever.

Au moment du lever, rien de plus important que de donner à Dieu les prémices de la journée. Rien de plus important que de s'armer dès lors du bouclier de Marie contre le démon qui guette sa proie, et qui voudrait profiter de l'assoupissement du réveil pour faire triompher la mauvaise nature. Recourez donc de suite à la sainte Vierge.

Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il!

O Vierge du Perpétuel-Secours, voici une journée qui commence. Sera-t-elle pour le ciel ou pour l'enfer? Ah! ma Mère, venez me secourir; suivez-moi pas à pas jusqu'à ce soir, afin que je ne fasse rien qui contribue à mon malheur éternel!

Récitez ensuite trois *Ave Maria* en l'honneur de l'Immaculée Conception pour obtenir la pureté.

II

Prière du matin.

Il est bien à désirer que la prière du matin et celle du soir se fassent en commun dans les familles, surtout celle des deux qui sera suivie de quelques instants de méditation.

Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il!

O Marie, ô ma Mère, je veux dès le commencement de cette journée me confier à vous, afin qu'en toutes choses vous me prêtiez votre maternel secours. Venez donc, ô ma bonne Mère, venez au secours de ma faiblesse! Obtenez-moi la grâce de commencer cette journée par une prière fervente et salutaire.

O mon Dieu, daignez accepter le tribut d'hommages que je

vous offre en ce moment. Je crois en vous, Seigneur, et je vous adore ici présent devant moi! O mon Dieu, augmentez ma foi!

Seigneur, désirant sauver mon âme et vous voir un jour en paradis, j'espère de vous ce bonheur et j'attends de votre miséricorde toutes les grâces nécessaires pour y arriver. O mon Dieu, fortifiez mon espérance!

Je vous aime, mais je vous aime trop peu, je le sens; du moins, Seigneur, je désire vous aimer davantage; et, pour vous montrer mon amour, je vous offre les actions et les souffrances de cette journée; je veux aujourd'hui éviter le péché, surtout tel ou tel, auquel je suis le plus exposé; je veux de plus m'efforcer d'accomplir en toutes choses votre volonté, en observant les commandements et en remplissant tous mes devoirs d'état; je veux enfin, dans toutes mes peines, vous dire avec un cœur sincère : Seigneur, que votre volonté soit faite! O mon Dieu, donnez à mon pauvre cœur un peu d'amour pour vous!

Seigneur, quoique pécheur moi-même, je vous recommande tous les pauvres pécheurs. Éclairez-les, afin qu'ils se convertissent et qu'ils vous aiment. Je vous recommande aussi les âmes du purgatoire, et je forme l'intention de gagner toutes les indulgences que je pourrai en les leur appliquant autant que ce sera possible [1]. O mon Dieu, ayez pitié des pécheurs et des âmes du purgatoire!

O Jésus, je le sais et je le crois, sans vous je serais dans les enfers; mais, vous vous êtes dévoué pour moi, vous vous êtes chargé de mes péchés, vous êtes mort pour les expier et vous voulez m'avoir près de vous en paradis. Vous êtes donc mon meilleur ami et mon unique bienfaiteur. Mais, permettez que je le dise, pauvre Jésus-Christ! si un homme avait fait pour moi la millième partie de ce que vous avez fait, je l'aimerais; et je ne vous aime pas, Seigneur, je vous oublie, vous êtes comme un étranger pour moi. Ah! Jésus, aujourd'hui, tout pécheur que je suis, je veux penser à vous, et la journée ne se passera pas sans que je vous aie, ne fût-ce qu'une fois, offert une bonne action, en vous disant : Mon Jésus, c'est pour vous!

O Marie, ô ma Mère, je veux me sauver; car, que me servirait

1. Cette intention générale, faite le matin, suffit pour gagner, durant le jour, toutes les indulgences attachées aux différentes bonnes œuvres que l'on fera.

de gagner l'univers si je venais à perdre mon âme? Or, pour me sauver, ô Mère chérie, que puis-je faire de mieux sinon vous demander, à vous qui êtes si puissante et si bonne, toutes les grâces nécessaires au salut! Obtenez-moi donc, ô charitable et très aimable Mère, obtenez-moi d'abord la grâce d'être votre serviteur constant et fidèle; car celui qui vous sert, ô Marie, ne peut pas se damner. Obtenez-moi la grâce de prier surtout dans la tentation. Faites-moi penser tous les jours à mes fins dernières; obtenez-moi la grâce de me confesser toujours à temps et toujours bien. Donnez-moi la force de fuir les occasions du péché et d'observer les commandements. Faites que j'aime Jésus-Christ et que, tous les jours, je lui demande, ainsi qu'à vous et à saint Joseph, la grâce d'une bonne mort.

Dites ensuite une fois *Notre Père, Je vous salue Marie,* et terminez, si vous le désirez, par les litanies du saint Nom de Jésus.

Après votre prière, faites la méditation; ou bien, si la méditation a lieu le soir, rappelez-vous le matin ce que vous avez médité le soir. Que ce mot de méditation ne vous effraye pas! Tout chrétien, pour se sauver, doit penser à ses fins dernières. Mais si quelques-uns ne peuvent donner à ce souvenir salutaire que quelques minutes par jour, qu'ils s'en contentent, et Dieu les bénira.

Autre prière du matin plus courte.

Jamais le chrétien sérieux et fervent ne doit omettre la prière du matin. Mais peut-être quelquefois, dans des circonstances rares et exceptionnelles, il aura besoin d'une prière plus courte. C'est pour lui faciliter son devoir que nous exprimons ici, sous une forme plus brève, les sentiments qui doivent l'animer.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il!

O ma Mère Marie, obtenez-moi la grâce de prier ce matin avec ferveur!

O mon Dieu, je vous adore ici présent; j'espère en vous, et je désire vous posséder un jour en paradis! Je vous offre toutes mes

actions et toutes mes souffrances, et je veux aujourd'hui vous servir et vous aimer en évitant le péché, en remplissant tous mes devoirs, et en me soumettant à votre volonté dans toutes mes peines.

Accordez-moi, ô mon Jésus, la grâce de vous aimer! Vous êtes mort pour moi, je veux aujourd'hui faire quelque chose pour vous, ne fût-ce qu'une petite action offerte de bon cœur pour vous plaire.

O ma bonne Mère Marie, ayez pitié de moi, pauvre pécheur, et accordez-moi toutes les grâces nécessaires à mon salut : la grâce de prier toujours dans les tentations, la grâce de penser chaque jour à mes fins dernières, la grâce de bien recevoir les sacrements pendant ma vie et à ma mort, la grâce d'éviter les occasions du péché, la grâce de vivre dans la pureté selon mon état, la grâce d'aimer Jésus-Christ et de vous servir fidèlement, ô ma Mère, la grâce enfin de persévérer et de faire une bonne mort. Ainsi soit-il!

Dites ensuite un *Pater* et trois *Ave* en l'honneur de l'Immaculée Conception, pour obtenir la pureté.

Faites enfin quelques moments de méditation, à moins que vous ne préfériez la faire le soir; en ce cas, rappelez-vous, maintenant et durant la journée, ce que vous avez médité la veille.

III

Prière du soir.

Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

O Mère du Perpétuel-Secours, venez à mon aide pour que je termine cette journée par une prière attentive et fervente, agréable à Dieu et pleine de fruit pour mon âme!

O mon Dieu, je crois que vous êtes présent devant moi; je vous adore du fond de mon âme; je vous aime et je vous remercie de toutes les grâces que vous m'avez accordées durant ce jour; je vous demande pardon de l'abus que j'en ai fait, et je vous supplie de ne pas détourner de moi les regards de votre miséricorde, en laquelle je ne cesserai d'espérer! O Marie, ma Mère, intercédez pour moi!

Accordez-moi, ô mon Jésus, la grâce de me rappeler les péchés que j'ai commis, d'en comprendre toute la laideur, et surtout de les pleurer avec une contrition sincère! O Marie, obtenez-moi les dispositions d'une vraie et sincère pénitence!

Examinez votre conscience, en suivant les commandements de Dieu, ceux de l'Église, les sept péchés capitaux, et les devoirs d'état.

Acte de contrition. — O Marie, ma Mère, obtenez-moi en ce moment une véritable contrition!

O mon Dieu, je suis bien triste de vous avoir offensé, parce que vous êtes un Dieu infiniment bon, souverainement aimable, et que le péché vous déplaît. Je vous en demande très humblement pardon, je me propose fermement de ne plus les commettre, d'en éviter les causes et les occasions.

Pour obtenir la grâce de vous confesser quand il le faudra et avec les dispositions requises, dîtes :

O Marie, Jésus, dans sa bonté, m'a donné le sacrement de pénitence pour me délivrer du fardeau de mes péchés, aussi souvent que je le voudrai. Mais, hélas! le démon a réussi à rendre, parmi les chrétiens, la confession odieuse, ou au moins à la faire oublier. Obtenez-moi, divine Mère, le courage et la sagesse de me confesser avec humilité, contrition et bon propos, afin que je ne reste pas plongé dans le malheureux état du péché.

Faites les actes de foi, d'espérance, de charité et la prière à Marie, empruntés à saint Alphonse.

Acte de foi. — O mon Dieu, vérité infaillible, qui ne pouvez tromper ni être trompé! je crois tout ce que la sainte Église me propose à croire, parce que vous le lui avez révélé. Je crois que vous êtes mon Dieu, le Créateur de toutes choses. Je crois que, dans l'éternité, vous récompensez les justes en paradis et que vous punissez les pécheurs en enfer. Je crois que vous êtes un en essence et trois en personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Je crois l'Incarnation, la Passion et la mort de Jésus-Christ. Je crois enfin tout ce que croit la sainte Église. Je vous remercie de m'avoir fait chrétien, et je proteste que je veux vivre et mourir dans cette sainte foi.

Acte d'espérance. — Mon Dieu, me confiant en vos promesses, parce que vous êtes fidèle, puissant et miséricordieux, j'espère, par les mérites de Jésus-Christ, le pardon de mes péchés, la persévérance finale, et la gloire éternelle du paradis.

Acte de charité. — Mon Dieu, parce que vous êtes mon souverain bien et mon bien le plus parfait, je vous aime de tout mon cœur et par-dessus toutes choses : je suis disposé à perdre quoi que ce soit plutôt que de vous offenser et, pour votre amour, j'aime aussi et je veux aimer mon prochain comme moi-même [1].

Prière à la sainte Vierge. — O Mère du Perpétuel-Secours, très sainte Vierge Immaculée et ma Mère, Marie! c'est à vous qui êtes la mère de mon Seigneur, la reine du monde, l'avocate, l'espérance et le refuge des pécheurs, que je recours aujourd'hui, moi, le plus misérable des hommes. Je vous rends mes très humbles hommages, ô grande Reine! Je vous remercie de toutes les grâces que vous m'avez faites jusqu'ici, spécialement de m'avoir délivré de l'enfer que j'ai tant de fois mérité. Je vous aime, très aimable Souveraine; et, pressé par l'amour que je vous porte, je vous promets de vous servir toujours et de faire tout ce que je pourrai pour que vous soyez aimée aussi des autres. Je remets en vous toutes mes espérances, tout mon salut. Agréez-moi pour votre serviteur, et recevez-moi sous votre protection, ô Mère de miséricorde. Et puisque vous êtes si puissante auprès de Dieu, délivrez-moi de toutes les tentations, ou du moins, obtenez-moi la force de les vaincre jusqu'à la mort. C'est à vous que je demande le véritable amour envers Jésus-Christ. C'est de vous que j'espère la grâce de faire une bonne mort. O ma Mère, par l'amour que vous portez à Dieu, je vous prie de m'assister toujours, mais principalement au dernier instant de ma vie. Ne m'abandonnez pas que vous ne me voyiez enfin sauvé dans le ciel, pour vous bénir et chanter vos miséricordes pendant toute l'éternité. Ainsi je l'espère. Ainsi soit-il!

Ajoutez un *Pater* et trois *Ave Maria* pour obtenir la pureté.

Enfin, si vous avez choisi le soir pour votre méditation,

1. Indulgences attachées à cette prière : 7 ans et 7 quarantaines, chaque fois; plénière une fois le mois, aux conditions ordinaires; plénière à l'article de la mort.

faites-la maintenant, et souvenez-vous-en pendant tout le jour suivant.

Autre prière du soir plus courte.

O Vierge du Perpétuel-Secours, ô ma bonne Mère, inspirez-moi ce soir une prière fervente qui soit agréable à mon Dieu et utile à mon âme! Je vous remercie, Seigneur, des bienfaits dont vous m'avez comblé aujourd'hui, et je vous prie de me pardonner l'abus que j'en ai fait. Hélas! Seigneur, que de péchés j'ai commis aujourd'hui!

Examinez-vous durant quelques instants en parcourant les commandements de Dieu et de l'Église, les péchés capitaux et vos devoirs d'état.

O Marie, obtenez-moi le pardon de mes péchés, et la grâce d'en concevoir une contrition sincère.

O mon Dieu, je déplore et je déteste tous mes péchés, parce qu'ils vous déplaisent et vous offensent, vous qui êtes la bonté infinie! Je vous en demande sincèrement pardon et je me propose, avec le secours de votre grâce, de ne plus les commettre et d'en éviter les occasions.

O Marie, ma Mère, obtenez-moi la grâce de ne pas rester longtemps dans le péché sans me confesser, et de le faire avec humilité et contrition!

Mon Dieu, je crois tout ce que croit et enseigne la sainte Église catholique, parce que vous le lui avez révélé et que vous ne pouvez ni vous tromper, ni nous tromper.

Mon Dieu, appuyé sur vos promesses, sur votre toute-puissance et sur votre miséricorde, j'espère de vous le paradis et les grâces nécessaires pour y arriver.

Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, par-dessus toutes choses, parce que vous êtes souverainement bon, et infiniment aimable, et j'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous.

Puis récitez un *Pater*, trois *Ave* pour obtenir la pureté et donnez quelques minutes à la méditation si vous ne l'avez pas faite le matin.

En vous mettant au lit, dites :

Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie!

Jésus, Marie, Joseph, assistez-moi à ma dernière agonie!

Jésus, Marie, Joseph, faites que j'expire en votre sainte compagnie!

LIVRE SIXIÈME

LES VERTUS

PRATIQUE DE LA VIE VRAIMENT CHRÉTIENNE

CHAPITRE I

LES VERTUS THÉOLOGALES.

§ I. — **Le rôle des vertus théologales.**

Nous avons une fin suprême à laquelle nous devons arriver, cela est certain. Ici-bas, nous le sentons, nous ne possédons pas le bien pour lequel nous sommes faits, mais nous y marchons. Chaque homme est un voyageur qui s'avance vers son terme.

Ce terme, dernier but de la vie, quel est-il? Comment faut-il voyager pour l'atteindre? Telles sont les questions auxquelles nous allons répondre.

Le terme de notre voyage, c'est le bonheur éternel, c'est-à-dire la vue et l'amour de Dieu.

Vue et amour de Dieu, comprenons ces deux mots; ils nous révéleront la nature de notre sublime destinée.

Nous le savons par notre propre expérience, quand un être réunit en lui la bonté, la beauté morale et tous les éléments capables d'attirer le cœur, nous l'aimons et, en même temps, nous nous réjouissons de sa présence; si cette présence nous manque, nous devenons tristes et inquiets. Lorsque, par exemple, notre mère est loin de nous,

nous la désirons, nous la cherchons, mais aussitôt que nous la trouvons, nous nous arrêtons. Pourquoi? Parce que nous voulons jouir du plaisir de la voir, du plaisir de l'aimer. Eh bien, Dieu est une essence infiniment belle et infiniment bonne : quiconque pourrait la regarder seulement une seconde en garderait un souvenir qui le ravirait pendant toute l'éternité. Or, cette essence si bonne et si belle, nous sommes appelés à la voir et à la voir pour ne plus cesser jamais de la contempler. La contemplant, nous l'aimerons et l'aimerons d'un amour qui ne saurait se ralentir un seul instant. Voyant et aimant cette perfection adorable, nous sentirons un bonheur réel, ineffable et éternel.

Voir Dieu, aimer Dieu, goûter le bonheur de Dieu : voilà donc notre fin, voilà le terme vers lequel nous marchons pendant la vie.

De quelle manière faut-il vivre sur la terre, pour atteindre ce terme après la mort? Sans aucun doute, des moyens puissants et efficaces ont été mis à notre disposition. Il importe de les connaître et de les utiliser, si nous voulons avancer sans nous égarer. Pour aller à Paris, il faut nécessairement en prendre le chemin; pour arriver à la vue de Dieu, à l'amour de Dieu, au bonheur de posséder Dieu, il faut suivre la route qui y conduit. Or, cette route nous est clairement indiquée : afin d'aboutir à la vue de Dieu, il faut que nous commencions ici-bas à connaître de lui, sans voir, ce que plus tard nous verrons; afin d'arriver à l'amour parfait, il faut qu'ici-bas nous commencions à aimer, sans voir, ce que plus tard nous aimerons en voyant; afin d'obtenir ce bonheur éternel, il faut qu'ici-bas nous aspirions par l'espérance à ce que plus tard nous posséderons en réalité.

Ainsi donc commencer à connaître Dieu, aspirer au bonheur de posséder Dieu, commencer à aimer Dieu, voilà les trois occupations qui doivent remplir notre vie.

Ces trois choses, qu'on le remarque bien, sont à la fois

très unies et très distinctes. De fait, je ne puis vraiment connaître Dieu sans l'aimer et sans l'espérer; je ne puis vraiment l'espérer sans le connaître et l'aimer. Ces trois opérations sont donc unies.

En même temps elles sont différentes. En effet, connaître Dieu, c'est savoir plus ou moins ce qu'il est. Aimer Dieu, c'est être content de son bien à cause de Dieu et parce qu'on est disposé en sa faveur autant et mieux qu'en faveur de soi-même. Espérer Dieu, c'est vouloir acquérir Dieu comme objet de notre bonheur. Par conséquent celui qui connaît Dieu possède la vérité sur Dieu; celui qui espère Dieu place sa félicité en Dieu; celui qui aime Dieu se repose et se complaît dans le bien de Dieu, à cause de Dieu lui-même.

Ceci étant compris, rappelons-nous une vérité bien étonnante : c'est que, par nous-mêmes, nous sommes incapables d'exercer ces trois actes qui sont pourtant le but essentiel de notre vie. Cela nous est impossible, comme il est impossible au cheval de voler ou à l'oiseau de vivre dans les eaux. Nous avons, il est vrai, une intelligence capable de connaître, une volonté capable d'espérer et d'aimer. Mais, réduites à leurs seules ressources naturelles, ces facultés que peuvent-elles? Absolument étrangères aux choses surnaturelles, elles sont impuissantes à nous y conduire.

Que comprenons-nous, en effet, avec notre intelligence livrée à ses propres lumières? Nous reconnaissons dans le soleil un être chargé de féconder la terre en lui communiquant sa lumière et sa chaleur; dans l'animal, un être vivant doué d'instinct et de sensibilité; dans l'homme, un être raisonnable et libre. Parcourant ainsi la création, nous découvrons plus ou moins la nature de toutes les créatures; nous parvenons même à découvrir l'existence d'un être suprême, auteur de tout ce qui existe. Mais ici nous nous arrêtons; notre intelligence terrestre et bornée ne saurait aller plus loin, si une lumière divine ne vient l'éclairer et la guider.

Quant à notre volonté, que peut-elle aimer, que peut-elle espérer? Dès que l'intelligence nous a fait comprendre, la volonté agit : elle nous porte vers les créatures. Nous nous sentons capables, par l'amour, de nous y attacher plus ou moins, et capables par l'espérance d'aspirer à en jouir de plus en plus, à les posséder pleinement. Notre volonté peut encore désirer et vouloir que l'Être suprême, auteur du monde entier, subsiste parce que sans lui nous n'aurions absolument rien. Là se borne toute la puissance de cette faculté abandonnée à elle-même. Pour nous entraîner à notre éternelle destinée, il lui faut une force supérieure, un secours du ciel. Il nous est donc impossible d'aboutir par nos seuls moyens au bonheur et à l'amour parfait.

Un paysan, placé par la bienfaisance de son roi dans une maison où il vivrait heureux, pourrait voir et aimer les objets qui contribuent à son bien-être; il en jouirait, il comprendrait que ce qu'il possède lui vient de son souverain et, par-dessus tout, il tiendrait à ce que le roi reste roi; mais songerait-il à aller vivre avec lui? Non assurément; cette idée ne lui viendrait jamais à l'esprit : la munificence royale est trop au-dessus de sa condition pour qu'il ose se flatter de la partager.

Et nous, pauvres et chétives créatures, pourrions-nous prétendre aller un jour contempler l'essence divine au ciel? Pourrions-nous aspirer à posséder cette essence divine comme notre bien; espérer jouir d'elle un jour en qualité d'enfants de Dieu? Pourrions-nous enfin aller jusqu'à aimer cette essence divine comme on aime un ami, et commencer ici-bas à vivre d'un tel amour? Non, ces magnifiques prérogatives sont trop au-dessus de notre nature pour que nous puissions les entrevoir et même en concevoir la pensée. Et cependant c'est là le but de notre vie. C'est pour atteindre cette sublimité impossible à la nature que nous sommes sur la terre.

Comment donc la réaliserons-nous? En profitant des se-

cours que Dieu veut bien nous donner, car il a pourvu admirablement à cette difficulté. Que ferait sa toute-puissance s'il lui plaisait de voir un cheval planer dans les airs? Elle lui donnerait des ailes, ou bien le soulèverait par la force du vent, et aussitôt ce fait extraordinaire s'accomplirait. Eh bien, il plaît à Dieu que nous, hommes, nous soyons occupés ici-bas à le connaître, à aspirer vers lui comme vers notre terme et à l'aimer pour aller ensuite au ciel le voir, jouir de son bonheur et l'aimer. Alors que fait-il? Il ajoute à notre intelligence et à notre volonté trois aptitudes nouvelles. Attachées aux puissances de notre être comme des ailes au corps d'un oiseau, elles nous rendent capables, sur la terre, de connaître, d'espérer et d'aimer. Ces trois forces supérieures, ce sont les vertus théologales.

Comment ces trois vertus nous font-elles *connaître, espérer et aimer?* Comment nous préparent-elles par là à *voir, jouir et aimer éternellement?* C'est ce que nous allons expliquer.

§ II. — La foi.

Nous devons connaître, c'est-à-dire : il faut, sur la terre, savoir en substance les mêmes choses que plus tard nous verrons en Dieu. Remarquons bien ces mots : *connaître ici-bas en substance les mêmes choses que nous verrons plus tard*[1]. Pour que nous puissions acquérir cette connaissance nécessaire, qu'a fait Dieu? Il s'est, non pas montré, mais révélé à nous. Il a dévoilé les secrets de sa nature, de ses perfections, de sa vie. A ces vérités il a ajouté d'autres révélations secondaires qui toutes ont pour but plus ou moins direct de nous amener à la connaissance de lui-même. Dieu nous a dit : Je suis un; je suis un en trois personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit; je suis l'Être qui est; je suis simple, parfait, bon. beau, éternel, infini, im-

1. Est fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium (Heb. XI, 1).

muable; j'ai tout créé; j'ai créé par amour; je me suis fait homme; je suis Dieu et homme. Voilà autant de vérités sur Dieu. Voici d'autres révélations qu'il a exprimées en faveur et pour la preuve de ces vérités premières : J'ai eu un peuple choisi; dans ce peuple, j'ai eu des prophètes; je les ai inspirés. Ainsi, répétons-le, Dieu s'est, je ne dis pas montré, mais révélé tel qu'il est.

Cela suffit-il pour que nous puissions le connaître? Non, ce n'est pas assez d'entendre ces révélations, il faut encore que notre intelligence se décide à les admettre comme certainement vraies; car, si après avoir écouté, elle doute ou rejette, elle a entendu, mais elle n'adhère pas : ce qu'elle a appris lui devient inutile. Or, notre intelligence, nous l'avons vu, se trouve naturellement dans l'incapacité absolue d'admettre ces choses avec la fermeté inébranlable et tout extraordinaire qui convient aux vérités célestes. Qu'a donc fait le bon Dieu? En même temps qu'il a parlé, il a produit dans les âmes une certaine vertu surnaturelle et l'a attachée à notre esprit. Cette vertu surnaturelle est pour l'intelligence ce que serait pour un œil faible un renfort de puissance visuelle par lequel l'œil deviendrait capable de découvrir ce qu'auparavant il ne voyait pas. Cette vertu surnaturelle, renfort de l'intelligence, c'est la foi.

L'âme, ayant donc reçu le don de la foi, qu'arrive-t-il? Par une admirable instinct dont elle-même ne se rend pas compte, cette âme sent qu'elle adhère aux manifestations divines avec une force, une vivacité qui ne lui sont pas naturelles. Et ainsi, recevant par le ferme assentiment de la foi les secrets révélés, l'homme sur la terre connaît déjà en substance et possède tout ce que plus tard il verra avec clarté.

En effet, prenons un homme qui a la foi, une foi aussi vive que profonde, et examinons une de ses journées. Nous constaterons qu'il possède les mêmes biens que les élus dans le ciel; ces biens, il ne les voit pas; mais la certitude de la foi les lui confère. Le bon Dieu : il le possède, car il

est pénétré de sa présence autour de lui et en lui, il lui parle, il l'écoute, il l'adore, il le loue. Jésus-Christ : il le possède; il le voit au tabernacle, il lui parle, il vit avec lui... La sainte Vierge, les anges, les saints : il les possède, il leur parle... En un mot, *sa conversation est dans le ciel*[1]. Tel est le rôle de la foi : nous conduire vers la vision béatifique en nous faisant commencer à connaître, sans les voir, les mêmes choses que nous verrons plus tard.

Pour conserver à la foi son rôle salutaire dans notre vie, nous devons veiller soigneusement à la mettre à l'abri des dangers. L'imprudence et la témérité l'exposeraient non seulement à l'impuissance mais à la mort. Quels sont ces dangers? Ils sont de deux sortes : intérieurs et extérieurs.

Parmi les dangers intérieurs il faut ranger le rationalisme qui nous expose à trop raisonner les vérités surnaturelles; le sentimentalisme qui nous fait chercher à les sentir plus qu'à les comprendre; l'indifférentisme qui nous laisse à leur égard dans l'ignorance et l'oubli; le naturalisme qui nous fait vivre, en dehors de leur influence, d'une vie évaporée et tout humaine.

Aux dangers extérieurs appartiennent l'éducation sans Dieu telle que la donnent aujourd'hui les écoles, les collèges, les lycées de l'État et un trop grand nombre de parents athées ou indifférents; les sociétés impies et légères ouvertement ou secrètement hostiles à la vérité et à la vertu; les livres, les revues, les journaux qui blasphèment et attaquent directement ou indirectement la religion et l'Église; le monde avec ses maximes, ses ironies, ses scandales, ses fêtes toujours opposées à l'Évangile et à Jésus-Christ.

Sauvegarder notre foi ne suffit pas; il faut, en outre, l'exercer. Multiplions-en les actes dans nos oraisons, dans nos communions, dans nos actions, dans nos souffrances. Toutes nos pensées, tous nos sentiments, toutes nos pa-

1. Conversatio autem nostra in cœlis est (Philip. III, 20).

roles, toute notre vie doivent être imprégnées des surnaturelles influences de cette vertu. Ah! si nous cultivions vraiment la foi et si nous l'appliquions à tous les événements heureux ou malheureux qui nous touchent de près ou de loin, comme notre vie serait autrement sainte et agréable à Dieu qu'elle ne l'est! Et que de mérites elle nous ferait amasser pour l'éternité! A l'exemple du juste, *vivons de la foi*[1].

Enfin sachons demander la foi, la demander sans cesse, la demander de plus en plus parfaite, la demander surtout dans les tentations et les dangers.

§ III. — L'espérance.

Nous devons espérer, c'est-à-dire : il faut que notre volonté, dont le propre est de désirer le bonheur, se mette dès maintenant à attendre, à poursuivre, à chercher comme son bien propre, non pas un royaume, non pas la possession de toute la terre, mais plus et mille fois plus que tout cela : la possession de Dieu lui-même. Mais comment cette pauvre volonté pourra-t-elle aspirer et monter si haut? Si on venait dire à un simple laboureur : Il faut que vous aspiriez à devenir roi de toute la terre! le pauvre homme n'aurait jamais le courage de former un tel désir. Comment donc notre chétive volonté s'élèvera-t-elle à ce langage : Eh bien, oui, j'espère atteindre un jour jusqu'à Dieu et le posséder comme mon bien, comme mon héritage? Voici comment.

Parmi les secrets que Dieu a révélés et que l'âme peut posséder par la foi, il en est un qui nous intéresse tout particulièrement. Voici ce qu'a déclaré le Seigneur : *C'est moi qui serai ta propre félicité*[2]; c'est moi que tu dois espérer; tu ne le peux pas par toi-même, je le sais; mais je suis tout puissant et je suis bon, je viendrai à ton se-

1. Justus ex fide vivit (Gal. III, 11).
2. Ego merces tua magna nimis (Gen. XV, 1).

cours, je t'aiderai, aie confiance. Ayant reçu ce secret par la foi, la volonté se trouve en présence de cette certitude : Mon bien, c'est Dieu lui-même.

Cependant, malgré cette certitude, malgré la promesse du secours de la toute-puissance et de la bonté divines, la volonté demeure par elle-même incapable de se soulever vers un terme placé si haut. Dieu vient à son secours, car en même temps qu'il nous dit : Je suis ton bien! il imprime à la volonté un mouvement, il lui communique une force mystérieuse et surnaturelle qui l'élève. Cette force s'appelle la vertu d'espérance.

La volonté, étant ainsi munie, que se passe-t-il? L'âme se soulève, et elle monte; elle monte, par ses prétentions appuyées sur le secours de Dieu, jusqu'au bonheur infini lui-même; pendant toute une longue vie, elle se maintient à une hauteur, à une fermeté d'aspiration, qui surpasse tout ce qu'il est possible d'espérer naturellement sur la terre.

Regardez un homme qui a l'espérance, mais une espérance vraie et vive, et vous verrez que par ses désirs, il marche, non pas à la conquête du monde, mais à la conquête du paradis tout entier : Dieu, se dit-il avec assurance, je le posséderai un jour; Jésus-Christ, la sainte Vierge, les anges, les saints, le ciel tout sera à moi!

Ainsi le rôle de l'espérance est de nous faire avancer vers le bonheur infini en rendant notre volonté capable d'y tendre.

Cette vertu, pour conserver ses élans sublimes, doit éviter les adversaires qui la combattent dans les âmes, les uns par défaut, les autres par excès.

Au premier rang il faut placer la pusillanimité : toujours préoccupée de sa misère et de ses démérites, elle vit dans un découragement perpétuel. Vient ensuite la défiance : inquiète sur le passé et sur l'avenir, elle ne voit en Dieu que justice sans miséricorde et sans bonté. Et puis, c'est la tiédeur qui paralyse tout effort et arrête tout progrès. En

outre, c'est le scrupule avec ses hésitations, le remords avec ses troubles, l'adversité avec ses accablements : autant d'ennemis qui élèvent une barrière entre Dieu et l'âme. Enfin, pour mettre le comble au mal, ce sont parfois des tentations d'un désespoir d'autant plus écrasant qu'il paraît plus raisonnable et mieux fondé.

A l'extrémité opposée il faut placer la présomption qui revêt, selon les caractères, mille formes diverses. Les uns, pleins de confiance en eux-mêmes, prétendent se sauver par leurs propres forces. Les autres, malgré de nombreux péchés, ont émoussé l'aiguillon de la crainte et espèrent aller au ciel sans en prendre la route. Ceux-ci, oublieux de leur naturelle impuissance, ne le sont pas moins du secours surnaturel de Dieu. Ceux-là préfèrent s'en rapporter à leur petite providence personnelle plutôt qu'à la grande providence divine : ils attendent tout d'eux-mêmes au lieu d'attendre tout de Dieu dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre temporel.

A la sauvegarde de l'espérance il faut ajouter sa culture. Imprégnons toutes nos oraisons et tous nos exercices spirituels, de désirs, de demandes et d'efforts. Dans le découragement et la défaillance, que la vue de nos misères et de nos faiblesses nous rapproche plus près de Jésus et de Marie et nous attache à eux plus fortement et plus irrévocablement. Jetons-nous enfin à corps perdu dans la prière, exercice suprême de l'espérance. Une âme qui prie craint et espère; elle craint sa faiblesse, ses péchés, la justice divine, et parce qu'elle craint elle appelle au secours; elle espère en la puissance, en la bonté, en la miséricorde de Dieu, et c'est le secours de ce Dieu puissant, bon et miséricordieux qu'elle réclame dans tous ses besoins.

§ IV. — La charité envers Dieu.

Nous devons aimer, c'est-à-dire : il faut que notre volonté, dont le propre est aussi de s'attacher au bien, s'ap-

plique dès ici-bas à vouloir le bien, à mettre sa joie et sa complaisance dans le bien. Et dans le bien de qui? Dans le bien non seulement de notre personne, de notre père, de notre mère et de tous ceux auxquels nous sommes unis, mais encore dans le bien de Dieu lui-même. Et de quelle manière le fera-t-elle? Vous allez le comprendre.

Quand j'aime fortement quelqu'un, je m'oublie moi-même pour ne plus penser qu'à son intérêt. Si on vient me dire que cet objet de mon affection est heureux, je suis plus content que si moi-même je possédais la félicité dont il jouit; si on m'annonce que je dois sacrifier mon avantage, mon repos, ma santé, ma vie elle-même pour le bonheur de cet ami, j'y suis tout prêt et je le fais même avec joie, parce que le propre de l'amour est d'être disposé envers l'objet aimé comme s'il était nous-mêmes, que dis-je! comme s'il était plus que nous-mêmes.

Eh bien, c'est de cette manière, ou plutôt d'une manière immensément plus parfaite qu'il faut aimer Dieu. Notre volonté doit être tellement bien disposée à son égard, tellement attachée à lui que nous soyons contents de le voir heureux mille et mille fois plus que si son bonheur était le nôtre. Nous devons nous oublier, pour l'amour de Dieu, au point de ne plus chercher partout et toujours que la satisfaction de son Cœur; nous ne devons tenir à être heureux que parce que notre existence et notre bonheur sont pour lui un sujet de gloire et de plaisir; en un mot, il faut aimer Dieu jusqu'à ne plus rechercher autre chose que son bien, de telle sorte que tout le reste ne soit rien pour nous.

Voilà l'amour parfait du ciel, celui que nous devons commencer sur la terre. C'est ici surtout qu'il faut comprendre qu'un tel héroïsme de générosité est absolument impossible à notre volonté, surtout depuis qu'elle est blessée par le péché. Mais c'est ici pareillement qu'il faut admirer l'ingénieuse bonté de Dieu qui nous a rendu possible ce qui est impossible. Et qu'a-t-il donc fait? Comme

pour l'espérance, il a commencé par proposer à notre foi, les secrets qui portent à l'amour. Il a dit : Je suis la bonté même, je suis l'amour même. Par bonté, je vous ai créés; par bonté et par amour je vous ai rachetés. Je ne veux de vous que l'amour!

Ces révélations et mille autres semblables ne suffisent pas; nous avons beau savoir que Dieu mérite d'être aimé par-dessus tout, notre volonté reste toujours dans une absolue incapacité de produire même un seul acte d'un tel amour. Impossible au cœur de s'élever même un seul instant, à cette parole : Seigneur, je suis content que vous soyez heureux et je suis content du bien que je possède parce qu'il procure votre gloire! Aussi, là encore, Dieu est intervenu : il a ajouté à notre âme, une qualité, une vertu, une force incomparable. Cette vertu s'empare de la volonté, s'y attache, la pénètre, la soulève, l'élargit, l'agrandit, comme le feu pénètre le fer, le rend brillant, vif, animé, au point de le transformer en lui-même. Cette vertu sans égale s'appelle la *charité*. Quand une fois la volonté possède ce don inestimable, quand une fois elle est embrasée de cette divine flamme, elle sort d'elle-même, change, pour ainsi dire, de nature et produit des actes sublimes. Sans retour d'amour-propre, elle proteste avec sincérité que son seul bien est le bien de Dieu; elle s'attache à ne vouloir que ce bien en Dieu, en elle-même et en tout le reste.

La volonté d'un homme qui a cette charité et qui l'exerce devient une volonté supérieure à tout : elle a la même direction, le même objet, la même vie que celle de Dieu. O conformité de la volonté créée avec la volonté de Dieu! O conformité qui êtes l'essence de la charité même! Le cœur charitable devient un cœur pareil au cœur de Dieu, grand, généreux, tendre, fort... comme le cœur de Dieu! Oh! qui nous donnera d'aimer Dieu sans mesure!

Ainsi, par cette charité divine, l'homme commence sur la terre la vie d'amour qu'il continuera au ciel.

Cette vertu, plus encore que la foi et l'espérance, ren-

contre de redoutables ennemis qu'il faut surveiller, combattre et vaincre avec courage et constance.

Au dehors, c'est le démon, adversaire irréconciliable de Dieu et par conséquent destructeur acharné de l'amour divin; c'est le monde qui, par ses distractions et ses attaches, nous empêche de penser à Dieu, d'aller à lui et conséquemment de l'aimer.

Au dedans, c'est l'amour-propre qui a perverti le fond même de notre être, étouffé l'instinct naturel de l'âme pour son Père céleste et s'est divinisé lui-même au détriment du vrai Dieu; c'est l'amour des créatures, amour déréglé, amour dangereux, amour avilissant, amour instinctif, amour tenace, amour presque indéracinable.

A la lutte contre ces ennemis de la charité ajoutons une pratique sérieuse et intense de cette vertu. Par amour pour Dieu, immolons ce qui n'est pas Dieu; par amour pour Dieu, acceptons toujours la volonté divine; par amour pour Dieu, glissons de nombreux actes de charité dans nos oraisons, nos communions et nos prières; par amour pour Dieu, travaillons, parlons, souffrons. Que Dieu soit toujours et partout le roi de notre intelligence, de notre cœur et de notre vie!

§ V. — La charité envers le prochain.

Dieu n'est pas le seul que nous devons aimer. Il a de nombreux enfants adoptifs; ce sont les hommes, avec lesquels nous partageons la même origine, la même nature, la même destinée. Dans une famille, les enfants ne doivent pas se contenter d'aimer leur père; ils sont tenus de s'aimer entre eux. L'amour de chacun demande à se répandre sur tous et l'amour de tous à se concentrer sur chacun. La plus grande peine pour un père serait de voir ses fils se haïr, au lieu de s'aimer. Ils auraient beau protester individuellement de leur amour pour lui. Ce n'est pas vrai, leur répondrait-il; vous ne m'aimez pas réellement, puisque

vous me refusez ce qui ferait mon plus grand bonheur : la paix et l'union.

L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont donc inséparables. *Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit*, demande saint Jean, *comment pourrait-il aimer Dieu qu'il ne voit pas*[1]? D'autre part, comment aimer Dieu sans aimer le prochain? *C'est le même acte*, enseigne saint Thomas, *qui nous fait aimer Dieu et le prochain. La raison d'aimer le prochain c'est Dieu; car ce que nous devons aimer dans le prochain c'est qu'il soit en Dieu*[2]. L'amour de Dieu et l'amour du prochain ne forment donc en réalité qu'une seule et même vertu. L'objet est différent, mais le mobile est le même : dans l'un et l'autre amour nous devons avoir pour motif Dieu et Dieu seul.

Comme ces deux charités n'en font qu'une, Jésus-Christ les met sur le même pied et les recommande avec la même insistance. En maints endroits de l'Évangile, et sous une infinie variété de formes, il répète : *Mon précepte est que vous vous aimiez les uns les autres*[3]. Il aurait dû dire, semble-t-il : Mon précepte est que vous m'aimiez; à sa place nous aurions parlé de la sorte, en nous mettant nous-mêmes avant le prochain. Le bon Maître, lui, sait qu'aimer le prochain, c'est l'aimer lui-même, et voilà pourquoi il s'écrie : Mon précepte est que vous vous aimiez les uns les autres et, ajoute-t-il, *comme je vous ai aimés*[4]. Or, de quel amour immense ne nous a-t-il pas aimés! Son cœur l'a porté jusqu'à la triple folie de la crèche, de la croix et de l'autel. *Ce que vous ferez au moindre des miens*, dit-il encore, *c'est à*

1. Qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt, quomodo potest diligere? (I Joan. vi, 20).

2. Ratio autem diligendi proximum, Deus est; hoc enim debemus in proximo diligere ut in Deo sit. Unde manifestum est quod idem specie actus est quo diligitur Deus et quo diligitur proximus (IIa IIæ, q. xxv, a. 1, c).

3. Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem (Joan. xv, 12).

4. Ut diligatis invicem sicut dilexi vos (Joan. xv, 12).

moi que vous le ferez[1]. *Un verre d'eau donné aux pauvres en mon nom aura pour récompense le ciel*[2].

Jésus-Christ regarde tellement le précepte de la charité fraternelle comme son précepte, il y attache tant d'importance qu'il se contente de mentionner celui-là seul comme matière de glorification ou de condamnation au tribunal suprême. En parlant du jugement, le Sauveur ne dit pas : Parce que vous avez manqué à tel ou tel commandement, vous serez condamnés; parce que vous avez bien pratiqué telle ou telle vertu, vous serez récompensés. Il ne spécifie même pas les grandes vertus ou les grands péchés qui sembleraient devoir passer en première ligne comme motifs de récompense ou de châtiment. Il se contente de dire aux bons : *Venez, les bénis de mon Père, prendre possession du trône qui vous est préparé de toute éternité parce que vous m'avez nourri lorsque j'avais faim, vous m'avez rafraîchi lorsque j'avais soif, vous m'avez abrité lorsque j'étais sans toit, vous m'avez vêtu lorsque j'étais nu, vous m'avez visité lorsque j'étais malade, vous m'avez secouru lorsque j'étais prisonnier*[3]. Aux méchants, pour les condamner, il lui suffit de dire : *Loin de moi, maudits, au feu éternel préparé au diable et à ses complices parce que vous ne m'avez pas donné à manger quand j'avais faim, vous ne m'avez pas donné à boire quand j'avais soif, vous ne m'avez pas recueilli quand j'étais sans asile, vous ne m'avez pas couvert quand j'étais nu, vous ne m'avez pas visité quand j'étais malade ou prisonnier*[4]. Tant il est vrai que la charité fra-

1. Amen dico vobis, quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis (Matth. xxv, 40).

2. Et quicumque potum dederit uni ex minimis istis calicem aquæ frigidæ tantum, in nomine discipuli, amen dico vobis, non perdet mercedem suam (Matth. x, 42).

3. Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi. Esurivi enim, et dedistis mihi manducare; sitivi, et dedistis mihi bibere; hospes eram, et collegistis me; nudus, et cooperuistis me; infirmus, et visitastis me; in carcere eram, et venistis ad me (Matth. xxv, 34-37).

4. Discedite a me, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est dia-

ternelle est, avec la charité envers Dieu, le fond, la substance et le résumé de toute la loi divine.

Quelle est la mesure de la charité fraternelle? Notre-Seigneur nous l'indique avec précision : *Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes*[1]. Or, comment devons-nous nous aimer? Nous devons nous aimer non pour nous mais pour Dieu et, en nous, ce n'est pas tant notre bien que nous devons aimer que le bien de Dieu.

L'amour de soi pour soi, c'est de l'égoïsme et l'égoïsme est aussi défendu que nuisible. Il a fait le malheur de l'humanité à travers les siècles et du haut de son trône Dieu ne cesse de lui jeter l'anathème comme au voleur de sa gloire et au perturbateur de son empire.

Mais l'amour de soi pour Dieu est non moins salutaire que légitime et obligatoire. C'est l'amour bien ordonné, vrai, noble, tel que le Créateur l'a gravé primitivement dans le cœur humain, tel que, sans le péché qui est venu le pervertir, il s'y trouverait encore. Sachons le redresser, le purifier et le tourner vers le ciel.

Nous pouvons assurément désirer et chercher notre bien comme Dieu lui-même le désire et le procure. Un bon père veut le bien de ses enfants, leur bonheur, leur santé, leur honneur. Il y veille et ce serait pour son cœur une cruelle souffrance de voir ceux qu'il aime plus que lui-même négliger leurs intérêts. Son propre bonheur ne lui semblerait pas complet sans celui de ses enfants. Père tendre et dévoué, Dieu veut que nous pensions à nos intérêts, à ceux de notre corps comme à ceux de notre âme.

La recherche des avantages temporels et spirituels doit elle-même se faire en Dieu. Il nous faut aimer son bien autant et plus que le nôtre; car son bien est le nôtre. Ainsi

bolo et angelis ejus. Esurivi enim, et non dedistis mihi manducare; sitivi, et non dedistis mihi potum; hospes eram, et non collegistis me; nudus, et non cooperuistis me; infirmus, et in carcere, et non visitastis me (Matth. xxv, 41-44).

1. Diliges proximum tuum sicut teipsum.

l'a voulu notre Père céleste pour sa gloire comme pour notre bonheur.

Si donc nous nous aimons vraiment d'un amour de charité, notre âme voudra avancer dans l'amour de Dieu, elle voudra entrer dans l'éternité avec la grâce de Dieu, elle voudra mériter les récompenses de Dieu. La prétention de devenir roi sur la terre passerait pour une folie; mais celle de devenir roi dans le ciel, loin d'être une folie, est une ambition légitime et obligatoire.

Voilà comment nous devons nous aimer; voilà aussi comment nous devons aimer le prochain. Il nous faut l'aimer, non pour nous, ni même pour lui, mais pour Dieu. Il nous faut l'aimer en lui procurant autant et plus le bien de Dieu que le sien, c'est-à-dire non seulement son bien-être matériel, mais l'amour divin et le salut éternel.

Aimer le prochain pour Dieu, c'est désirer le ciel au prochain, pour lui assurément, mais plus encore pour Dieu, afin qu'il y ait en paradis de nouveaux élus occupés à le bénir et à l'aimer éternellement.

Dieu seul doit être le terme et l'unique fin de notre charité fraternelle. Quand nous avons au cœur l'amour de nos parents, nous aimons également nos frères et sœurs et nous les aimons non seulement parce qu'ils sont nos frères et sœurs, mais encore parce qu'en les aimant nous faisons plaisir à nos parents. Tous les hommes sont frères, car ils sont tous enfants adoptifs de la famille divine. Ils doivent donc s'aimer, non seulement pour eux-mêmes parce qu'ils sont frères, mais pour Dieu parce qu'ils sont ses enfants et qu'en s'aimant entre eux, ils font plaisir à leur Père du ciel. Quelle différence entre cet amour désintéressé, sublime, divin, et l'amour égoïste, rabaissé, humain, que l'on rencontre dans tant de cœurs!

Je rencontre un jeune prêtre et je lui demande : Où allez-vous? — Je quitte tout, me répond-il; je vais dans les déserts de l'Afrique au milieu des sauvages. — Que leur voulez-vous? — Je veux leur donner Dieu, la grâce de Dieu,

le règne de Dieu, l'amour de Dieu. — Pourquoi voulez-vous leur donner Dieu? — Il y a trois amours dans mon cœur : *l'amour de Dieu,* je veux son bien, sa gloire, son règne; *l'amour de moi-même,* je veux sauver mon âme, je le veux pour Dieu et pour moi; *l'amour du prochain :* ce prochain, je l'aime comme moi-même pour Dieu, je lui veux les mêmes biens, le même bonheur, le même ciel qu'à moi, je veux les lui procurer par mes paroles, mes exemples, mes prières, mes sacrifices, mon apostolat; je veux, toute ma vie, lui donner Dieu. — Allez, vaillant apôtre, ce triple amour fera votre bonheur, celui du prochain et celui de Dieu.

Entrons dans une famille; adressons-nous à la mère : Quelle est votre préoccupation? — Hélas! j'en ai beaucoup! — Quelle est celle qui domine les autres? — Il y en a trois : Dieu, que je veux avant tout aimer et servir; mon âme, qu'à tout prix je veux sauver et sanctifier; l'âme de mon mari, de mes enfants, de mes domestiques, de mon entourage, qu'avec moi je veux donner à Dieu et conduire au ciel. — Et pour cela que faites-vous? — Je m'efforce de donner l'exemple de toutes les vertus; j'adresse à l'occasion de bonnes paroles, des conseils chrétiens, des encouragements et même des réprimandes; je prie avec toute la ferveur dont je suis capable, je prie le plus que je puis, je prie même en travaillant; enfin je souffre avec patience et avec résignation toutes les peines de la vie. — Courage et persévérance! Votre existence ainsi animée par la charité est vraiment chrétienne et sur ces hauteurs elle n'est presque plus de la terre mais déjà du ciel.

Telle est la charité fraternelle que nous devons nourrir dans nos cœurs chrétiens.

Hélas! cette charité surnaturelle rencontre des ennemis nombreux; il faut les combattre sans relâche et sans ménagement. C'est l'amour-propre qui ne songe qu'à soi, rapporte tout à soi et s'érige soi-même en idole; c'est le naturalisme, trop porté à aimer, mais d'un amour tout humain, dangereux ou mauvais; c'est l'antipathie qui se monte, se

bute, s'irrite et s'éloigne; c'est la sympathie qui se crée des liens trop serrés, trop intimes et trop naturels; c'est la haine qui refuse de pardonner et d'oublier; c'est le monde égoïste et jaloux qui ignore, méprise et blesse la charité chrétienne; ce sont enfin mille sentiments mauvais qui s'élèvent du cœur et battent en brèche cette céleste vertu.

Pour la pratiquer, évitons d'abord tout jugement téméraire, toute rancune, toute jalousie, toute indélicatesse; interdisons-nous la médisance, la calomnie, les faux rapports, les paroles aigres-douces; fuyons l'injustice, l'impatience, les procédés désobligeants. La loi de Dieu nous dit : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-mêmes*[1]. A la charité négative ajoutons la charité positive : souhaitons au prochain le bien que nous nous souhaitons à nous-mêmes; procurons-le lui pour autant que nous pouvons le faire; nourrissons envers tous nos frères des sentiments de bienveillance, de sympathie et de dévouement; parlons-lui toujours aimablement et parlons de lui toujours favorablement; supportons-le avec patience; rendons-lui service; secourons-le dans ses besoins; édifions-le, prions pour lui, souffrons pour lui; en un mot, selon le précepte de Notre-Seigneur, *faisons pour lui tout ce que nous voudrions qu'il fît pour nous*[2].

Tel est l'office des trois vertus théologales : la foi donne à notre esprit la connaissance, la possession du Dieu que, plus tard, il verra; l'espérance donne à notre volonté la force de tendre au bonheur que, plus tard, elle atteindra; la charité donne à notre volonté l'amour de ce Dieu que plus tard elle aimera parfaitement.

1. Quod ab alio oderis fieri tibi, vide ne tu aliquando alteri facias (Tob. IV, 16).

2. Omnia ergo quæcumque vultis ut faciant vobis homines et vos facite illis (Matth. VII, 12).

CHAPITRE II

LA RELIGION.

Créatures de Dieu, nous devons nous tenir unis à notre Créateur, premier principe et dernière fin de la vie. Cette union avec le souverain bien, c'est la foi, l'espérance et la charité qui la commencent sur la terre; c'est la vision, la compréhension et la charité parfaite qui la consommeront dans le ciel.

Par la foi ou la vision, nous vivons en la réelle compagnie de notre Dieu; par l'espérance ou la compréhension nous nous attachons à lui comme à notre souverain bonheur, semblables au fils qui recherche son père pour la satisfaction filiale de son cœur; par la charité nous nous unissons à Dieu, plénitude infinie de tous les biens et nous nous complaisons en sa personne davantage qu'en la nôtre, comme l'enfant qui embrasse sa mère pour lui témoigner qu'il l'aime plus que lui-même.

Outre ces relations fondamentales et principales établies entre Dieu et nous par les vertus de foi, d'espérance et de charité, d'autres obligations s'imposent.

Ce sont celles de la justice. Elles peuvent se résumer en deux mots : *honneur* et *sujétion*. Honneur, c'est-à-dire nécessité de reconnaître par des actes l'excellence de Dieu; sujétion, c'est-à-dire nécessité de reconnaître effectivement notre état de subordination, de dépendance à son égard.

L'honneur sans la sujétion ne serait qu'un culte imparfait, plein de mensonge et d'orgueil, pareil à celui d'un sujet qui dirait à son roi : Je reconnais en vous la dignité royale, mais je ne me reconnais pas obligé de vous rendre ce témoignage : je ne me reconnais pas dépendant de vous.

La sujétion sans l'honneur ne serait qu'un hommage vil et insignifiant, semblable à celui du sujet insolent qui dirait : Je me reconnais obligé à quelque devoir envers

mon roi, mais je ne vois en lui aucune excellence qui mérite l'honneur.

L'honneur et la sujétion réunis constituent à eux seuls le vrai culte. On pourrait les exprimer par ce langage : Mon Dieu, je reconnais que vous êtes Dieu et je vous honore; je reconnais aussi que je suis votre créature et je vous offre en hommage mon entière dépendance! Tous les actes de religion reviennent à ces deux sentiments; tous nos devoirs envers Dieu, abstraction faite de la foi, de l'espérance et de la charité, se résument en ceux-là.

Or, il existe une vertu particulière dont le propre est de rendre à Dieu ces devoirs : *c'est la vertu de religion.* Par elle, nous nous sentons inclinés à offrir à Dieu tant intérieurement qu'extérieurement le culte d'honneur et de soumission qui lui est dû. Cette vertu, ôtez-la d'une âme! Plus de respect, plus de sujétion; c'est l'impiété, l'irréligion qui refusent l'hommage réclamé par Dieu et qui ne veulent même plus s'y reconnaître obligées.

La vertu de religion est une forme de la justice; son acte pur et simple, s'il n'est pas dicté par l'amour ou quelque autre sentiment, consiste uniquement à dire : « Je rends à Dieu tel ou tel devoir du culte, parce que c'est juste, c'est dans l'ordre. » On comprend de suite toute la sécheresse de cette vertu quand elle est ainsi réduite à elle-même.

Pour être vraie et chrétienne, elle doit être animée et commandée par la charité. Alors seulement elle devient méritoire et admirable.

Comment la charité influe-t-elle sur la vertu de religion? En nous faisant rendre à Dieu le culte qui lui est dû, non plus uniquement parce que c'est juste, mais en outre, parce que cela plaît à Dieu.

L'acte de religion plaît à Dieu. Évidemment Dieu n'en retire aucun avantage, et cet acte, si excellent qu'il soit ne lui confère aucun bien. Que nous donnions ou que nous refusions notre culte, qu'en revient-il à Dieu? Rien,

absolument rien. Quoi que nous fassions, il demeure immuablement plongé dans l'éternelle plénitude de son bien infini.

Cependant, il est très vrai de dire que tout acte de religion lui devient un sujet d'infinie complaisance et de gloire intime. La justice lui est agréable. Oui, Dieu infiniment juste l'aime infiniment et, partout où il la voit, il éprouve un sentiment de plaisir non pas par l'effet d'une indigence naturelle à laquelle on subvient, mais par l'effet d'une plénitude de perfection satisfaite. Or, tout acte de religion est un acte de justice, car il donne au Seigneur ce qui lui est dû. Notre culte plaît donc à Dieu.

Il y a plus : tout acte de religion plaît encore à Dieu parce qu'il est utile au bonheur de la créature.

Chaque être puise son bonheur dans la subordination à son supérieur. Le corps humain trouve son bien à s'unir à l'âme et à la servir; l'astre le trouve dans la dépendance du soleil qui l'éclaire; le disciple dans celle du maître qui l'instruit et sous l'autorité duquel il voudrait toujours demeurer pour en recevoir la bienfaisante influence. Pareillement, c'est un vrai bien pour l'homme, c'est même son plus grand bien que, dépendant de Dieu, il s'applique à l'honorer, à se mettre sous sa divine influence par la prière et les actes de religion, afin d'en recevoir tous les biens de la nature et de la grâce. Comme la fleur qui s'épanouit aux rayons du soleil reçoit d'eux lumière, chaleur et vie; ainsi l'âme qui s'ouvre et se livre à l'action divine trouve force, vie et bonheur.

Or, à cause de son infinie bonté, Dieu se plaît et se glorifie délicieusement en tout ce qui fait le vrai bonheur de sa créature, c'est pourquoi il exige de nous le culte qui doit contribuer à nous rendre heureux. Et ainsi, tout acte de religion, parce qu'il est juste en soi et avantageux pour nous, procure le plaisir et la gloire de Dieu.

Nous le comprenons donc, tout acte de religion peut être animé par la charité qui embrasse à la fois Dieu et la créa-

ture humaine. Si nous avons la vraie charité, nous aimerons Dieu pour lui-même, et tous les hommes pour Dieu ; nous donnerons à nos semblables le véritable bien pour le plaisir et la gloire de notre Père commun qui est aux cieux. Nous accomplirons nos devoirs de religion avec ce motif si doux, si sublime et si pur : Je les accomplis pour Dieu auquel je veux plaire en lui rendant le tribut de justice que je lui dois, et en lui procurant l'occasion de répandre sur moi ses multiples bienfaits ; je les accomplis encore pour moi-même et pour mes frères auxquels je veux du bien pour plaire à Dieu. Voilà la religion animée par la charité.

Innombrables sont les actes de religion. Les uns, comme la génuflexion, sont purement et simplement actes du culte et n'ont d'autre but que d'honorer la Divinité. Les autres sont actes de religion tout en émanant d'une autre vertu comme serait l'aumône distribuée aux pauvres pour honorer Jésus-Christ en eux.

En pratique, comment peut-on discerner, parmi les différentes opérations des vertus, celles qui appartiennent à la religion ? Pour s'y reconnaître, il suffit de se rappeler cette règle : Tout acte qui renferme quelque hommage rendu à Dieu et quelque sentiment de sujétion de la part de la créature relève de la religion. Sa nature nous est ainsi clairement indiquée.

Cette vertu a ses actes intérieurs et ses actes extérieurs. Les premiers se produisent dans l'intime de l'âme, lorsqu'elle s'occupe à honorer Dieu et à se soumettre à lui avec l'intention plus ou moins explicite de remplir à son égard un devoir de justice. Tels sont, par exemple, la prière, l'adoration, l'action de grâces, la louange. Les actes extérieurs s'expriment par le corps et par les objets matériels. Même alors, pour être religieux, il faut qu'ils soient accompagnés des sentiments intimes de dépendance et de respect dont ils sont les signes. Ainsi en est-il des génuflexions, des rubriques, de l'ornementation des temples lorsqu'elles manifestent les dispositions cultuelles du cœur.

Répétons-le : tous les actes de religion plaisent à Dieu et deviennent salutaires pour celui qui les accomplit. Mais il en est un dont l'importance est plus grande : *c'est la prière*. Elle est l'acte le plus nécessaire et le plus excellent, car dans le seul fait de demander à Dieu se trouvent renfermés, d'une manière très réelle, d'abord un hommage d'honneur envers ce Dieu que l'on juge assez bon, assez riche, assez sage, en un mot assez parfait, pour nous exaucer; ensuite un témoignage de sujétion parce que, par la prière, nous protestons que nous avons besoin de Dieu, que sans son secours nous ne pouvons rien.

C'est ce titre d'acte de religion très excellent et très nécessaire, plus nécessaire que tous les autres, qui mérite à la prière la place d'honneur dont la favorise saint Alphonse. Le saint Docteur en effet nous prescrit, avec sa sagesse surnaturelle, d'en faire la partie principale de tous nos exercices de piété, afin qu'elle remplisse dans notre vie spirituelle le rôle que joue le sang dans notre vie corporelle. De même que le sang circule en notre corps pour le vivifier de même la prière doit être abondamment mêlée à la vie chrétienne pour l'animer, la renouveler et la soutenir.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte qu'en pratique *la vertu de religion consiste à rendre fidèlement à Dieu, par esprit de charité, les hommages d'un culte qui se traduit surtout par une prière continuelle.*

Sa nature étant comprise, il nous reste à faire une remarque importante sur son *excellence*.

On distingue deux sortes de vertus : les unes, universelles, doivent accompagner, vivifier, et sanctifier les actes de toutes les vertus : telles sont la charité et l'humilité. En effet, quelque œuvre que vous accomplissiez, une aumône, une mortification, une prière, toujours il faut que, plus ou moins explicitement, vous le fassiez par charité, c'est-à-dire par affection pour Dieu et par obéissance à sa volonté; que vous le fassiez avec humilité, c'est-à-dire pour rendre à Dieu la gloire qui lui est due. Sans ces deux élé

ments comme essentiels à tout acte vertueux, il n'y a que vanité ou illusion.

Outre ces vertus qui doivent toujours résider au fond de l'âme, il en est d'autres qu'il faut leur subordonner. De ce nombre est la vertu de religion. Toutefois celle-ci est si excellente que sa pratique doit tenir le premier rang dans l'exercice de ces vertus secondaires et que ses actes doivent passer avant tous les autres, à moins que la charité ou l'obéissance ne s'y opposent.

Cette préférence donnée aux devoirs de religion repose sur ce double fondement : l'excercice de la vertu de religion est le premier de nos devoirs ; les actes de la vertu de religion, la prière surtout, sont les premiers et grands moyens pour arriver à tout bien véritable.

L'âme une fois convaincue de ces deux vérités saura, dans la pratique, donner avec intelligence à cette vertu la place qui lui convient.

CHAPITRE III

L'HUMILITÉ.

Pour bien comprendre le cœur *humble*, nous étudierons d'abord l'homme *superbe*.

§ I. — L'orgueil dans le cœur de l'homme.

Chacun de nous, s'il veut rentrer en lui-même, trouvera dans le fond de son être, un sentiment inné qui fait comme la vie de sa vie : c'est *l'amour de soi-même*. Dans le principe cet amour de soi était un amour légitime et bien ordonné, parce que l'homme ne s'aimait que pour l'amour de Dieu, pareil à un enfant bien né, qui aspire à devenir savant, vertueux, non pas pour lui-même, mais pour le plaisir de ses parents. Hélas ! depuis le péché, cet amour de nous-mêmes pour nous-mêmes est dépravé, parce que

nous ne nous aimons plus comme des enfants du Père céleste, mais comme des petits dieux indépendants; semblables à ces fils dénaturés, qui en tout ne songeraient qu'à leur intérêt propre, sans plus s'inquiéter de leurs parents que s'ils n'étaient pas.

Or, cet amour de soi-même, que chaque homme porte en son âme, se traduit par deux tendances essentielles : par amour pour nous, nous nous voulons du plaisir; par amour pour nous, nous nous voulons de la gloire. Et pourquoi? Parce que ces deux choses, plaisir et gloire, délectent notre nature, comme un mets exquis délecte notre palais.

L'amour de soi en tant qu'il se porte au plaisir s'appelle *sensualité;* et l'amour de soi en tant qu'il se porte à la gloire s'appelle *orgueil*. Mais la gloire, qu'est-elle? Rien autre chose que la délicieuse prérogative d'être excellent, d'en avoir la conscience et d'être honoré comme tel.

Conséquemment tout orgueil peut se définir par ces mots : *amour désordonné de l'excellence personnelle;* et tout le langage de l'orgueilleux peut se résumer en ces paroles : Moi, je suis excellent, et je me délecte en cette excellence. C'est ce qu'il faut analyser en détail, pour mieux connaître toute la plaie.

L'excellence renferme quatre éléments principaux : *la perfection, l'indépendance, la supériorité,* et *l'honneur*. Or, l'orgueilleux veut pour lui ces quatre choses d'une manière désordonnée.

D'abord, il veut se délecter dans le sentiment de sa propre perfection; cette perfection est dépravée chez lui, parce qu'elle va jusqu'à négliger Dieu, parfois même jusqu'à le mépriser. Je suis parfait, pense l'orgueilleux, je le sais, et à moi toute la gloire : Dieu n'a rien à y voir.

En deuxième lieu, dans cet état de glorieuse perfection, l'orgueilleux prétend ne dépendre de personne, ni de Dieu qu'il oublie, ni des hommes qu'il méprise : Tout ce que j'ai et tout ce que je suis m'appartient! J'en suis l'auteur, le possesseur : à moi tout l'honneur!

Troisièmement, l'orgueilleux, par suite de son esprit de complaisance vicieuse et d'indépendance, veut à tout prix être son supérieur et devancer tous les autres. La supériorité de Dieu, il ne la rejette pas toujours explicitement, mais sûrement il la néglige. Quant à la supériorité des hommes légitimement établis dans l'autorité, il la méprise et la nie.

Quatrièmement enfin, comme complément de sa vie orgueilleuse, le superbe, ne se contentant pas de se reposer en sa perfection, en son indépendance, et en sa supériorité, exige encore et cherche avec une furieuse avidité tout ce qui touche à l'honneur, c'est-à-dire les témoignages flatteurs du dehors, de telle sorte que cet honneur est comme la principale et continuelle pâture de son âme.

Voilà l'orgueil! Voici la vie de l'orgueilleux : se nourrir de tout ce qui glorifie; se complaire dans sa propre excellence possédée, sentie et manifestée; s'y délecter au détriment de la gloire de Dieu.

Dans ce vice odieux, tel qu'il vient d'être dépeint, vous remarquerez la présence habituelle de deux inclinations. Saint Thomas définit le péché : *Aversio a Deo, et conversio ad creaturas*[1], « se détourner de Dieu pour se tourner vers la créature ». Ces deux mouvements se retrouvent dans tous les vices; mais dans l'orgueil ils apparaissent avec des traits particuliers.

En effet, dans tous les autres vices, le cœur humain ne se détourne de Dieu que parce qu'il s'attache à la créature : ne pouvant jouir du bien créé qu'à la condition de laisser Dieu, il laisse Dieu pour se tourner vers l'objet convoité. C'est ainsi, par exemple, que l'homme intempérant, quand il enfreint les lois de Dieu et renonce à son service, le fait parce qu'il veut jouir à son aise du plaisir de la bonne chère; s'il pouvait, tout en savourant ses plaisirs, rester soumis à Dieu, et à l'ordre établi par lui, il accep-

1. *Summa Theolog.* IIa IIæ q. CLXII, a. 6. c.

terait bien volontiers cette condition. Mais dans l'âme de l'orgueilleux, le désordre a une tout autre nature : chez lui, le cœur veut se détourner de Dieu, veut cesser d'être soumis aux ordres divins, non seulement parce que cette fausse liberté lui est nécessaire pour jouir de sa pâture d'honneur, mais encore parce que l'insubordination même fait partie de cette excellence en laquelle le superbe a fixé sa fin. *Il veut être insoumis, pour le plaisir qu'il y a d'être insoumis*[1].

Par où l'on voit clairement que ce vice est le plus énorme de tous. Par sa nature, il peut être et devient en réalité la cause de tous les péchés, de toutes les illusions, de toutes les ténèbres.

L'orgueil tel que nous venons de le montrer, se divise en deux espèces. Il y a l'*orgueil diabolique* qui est le propre de tous les démons et aussi de certains hommes devenus semblables aux démons. Il y a l'*orgueil humain*, c'est-à-dire celui qui porte des caractères particuliers à l'homme et qu'on trouve plus ou moins dans tous les enfants d'Adam.

L'orgueil diabolique recherche l'indépendance vis-à-vis de Dieu; dans ce but, il procède contre l'autorité divine par voie de rébellion directe et positive. Ainsi, le démon connaît Dieu et pense à Dieu; mais positivement et directement il veut avoir la gloire de lui résister. Pour cette volonté satanique, le principal plaisir, c'est de ne pas se soumettre. Les autres parties de l'excellence personnelle, la perfection, la supériorité, les honneurs ne lui plairaient pas, s'il ne pouvait en même temps assouvir son orgueil en disant : « Je résiste à Dieu et à son ordre ! »

Le propre de l'*orgueil humain* est d'être un amour désordonné de l'excellence personnelle par lequel on recherche tout ce qui élève. Il n'est donc pas *une rébellion positive contre Dieu, mais un impérieux oubli du Créateur pour se regarder soi-même comme un petit dieu.*

1. Superbia respicit peccatum ex parte aversionis a Deo, cujus præcepto homo subdi recusat (IIa IIæ, q. LXXXIV, a. 2, c).

Analysons ces quelques paroles. Le premier trait de notre orgueil, c'est l'*impérieux oubli de Dieu.* Comme créatures et comme créatures humaines, nous devrions être plongés par instinct naturel dans l'intime sentiment de notre dépendance et de notre petitesse en présence du grand Dieu qui nous a faits ce que nous sommes et qui nous conserve. Mais non, par un étrange délire, l'homme a perdu cet instinct de créature. Nous ne pensons plus qu'il y a un Dieu et que nous sommes de lui et à lui; instinctivement nous ne nous regardons pas comme des créatures, mais comme des êtres qui sont, qui subsistent, qui vivent par eux-mêmes, sans l'influence, dirait-on, d'une cause supérieure. Et cet oubli, cet évanouissement du sentiment de l'être de Dieu est quelque chose de si enraciné, de si incorporé à nous, qu'après de longues années d'efforts pour nous mettre dans la vérité, un seul instant de relâche suffit pour anéantir les résultats obtenus. Une pierre soulevée qu'on cesse de soutenir, retombe à l'instant même; un fer rouge qu'on retire du feu, perd aussitôt sa chaleur et sa lumière. Voilà notre image.

Le second trait de notre orgueil, c'est l'*instinct de regarder notre petit être comme un petit dieu.* Ici notre terrible vice embrasse exactement toute cette excellence divine dont nous avons parlé plus haut. D'abord, nous voulons être parfaits, nous nous admirons, nous nous louons, nous nous complaisons, nous nous glorifions, nous nous reposons en nous, comme Dieu se repose en lui-même. Deuxièmement, nous prétendons à l'indépendance, non pas précisément de Dieu, mais de toute puissance humaine : la sujétion à l'homme nous révolte. Troisièmement, nous aspirons à la supériorité et nous abhorrons l'infériorité. Enfin, nous avons horreur de tout ce qui sent le mépris, et nous sommes exigeants pour l'honneur jusqu'à réclamer un vrai culte, comme une divinité. Retenons-le bien, voilà l'homme, et voici en résumé le langage de son cœur : Moi! Moi, avant tout! A moi, la gloire d'être parfait; loin de moi, l'abjection

d'être assujetti! Je veux être supérieur, il faut que tous m'honorent; car, moi, je suis un personnage!

Cet orgueil, dans notre âme, a tout un cortège de vices : l'envie, l'esprit de critique, la jalousie, la colère. Dans cette troupe ignoble on en distingue un qui accompagne plus inséparablement ce roi de tous les autres : c'est *une certaine dureté extérieure.* Tout plein de la prétention de jouir de son excellence et d'*être un petit dieu* [1], le superbe se voit néanmoins entouré d'une foule de créatures qui, à chaque instant, contrarient et chagrinent sa folle prétention. Que résulte-t-il de là? Que cet homme se montre dur pour tout ce qui l'entoure, dur envers les supérieurs, dur envers les égaux, dur envers les inférieurs, dur envers lui-même, dur envers les animaux, dur envers les créatures inanimées; dur d'une dureté conforme au tempérament : dureté calculée, dureté impérieuse; dureté violente, froide ou concentrée, mais toujours dureté; dureté dans les jugements, dans les sentiments, dans les procédés, dans les paroles, dureté en tout.

§ II. — Humilité dans le cœur de l'homme.

L'*humilité,* étant le contraire de l'orgueil, doit se définir : *amour légitime de l'abjection personnelle.* De même que l'excellence, l'abjection renferme quatre choses, quatre éléments essentiels : *l'imperfection, la dépendance, l'infériorité, la privation d'honneur.* Et ces quatre éléments sont eux-mêmes les fruits d'une racine commune qui est la connaissance véritable de ce que nous sommes, car l'homme humble connaît les raisons de s'humilier.

Il y a donc lieu de distinguer deux parties dans l'humilité : l'une regarde l'intelligence, l'autre la volonté.

L'humilité de l'intelligence est la connaissance véritable de son abjection personnelle. Dans l'analyse de l'orgueil,

1. Eritis sicut dii (Gen. III, 5).

il n'a pas été nécessaire de faire mention de la fausse connaissance que cet orgueil nous donne de nous-mêmes, car l'évidence montre que l'homme est tout yeux pour se repaître du spectacle de sa propre excellence. Mais, dans l'analyse de l'humilité, la connaissance vraie de soi-même doit figurer avant tout, car cette connaissance, pour remplacer le mensonge de l'orgueil, suppose déjà un grand effort de vertu.

L'homme humble commence donc par se connaître lui-même. Pour cela il possède, en son âme, le trésor d'une lumière pure et intime. Elle lui révèle à chaque instant son *imperfection* et sa position de pure créature; elle le pénètre de l'idée de Dieu, et lui fait dire dans le fond de son cœur : Dieu est celui qui est, et moi je suis celui qui n'est pas; je suis un petit être, et ce petit être vient de Dieu. Je suis une chose de Dieu!

Par le bienfait de cette première lumière, l'homme humble sait aussi qu'imparfait et défectueux, il doit vivre dans la *dépendance* et de Dieu et des hommes; que le Créateur lui a déterminé une place dans le monde; qu'à cette place, il doit se soumettre à une foule de supérieurs.

Cette lumière lui fait voir clairement son *infériorité;* au lieu de se croire le premier, il se reconnaît le dernier et le plus misérable des hommes.

Enfin, elle lui fait comprendre que la *privation d'honneur* est son partage, que les louanges doivent se terminer non à sa personne, mais à la gloire de celui qui est l'auteur de son être.

L'humilité de la volonté, qui suit celle de l'intelligence, *est l'amour véritable de notre abjection.* Non content de connaître sa misère, on l'accepte volontiers.

Cet amour est bien juste et bien légitime. Sans doute, l'abjection en soi n'est pas une chose aimable. On peut cependant parvenir à l'aimer quand on voit en elle un moyen de faire plaisir à une personne chérie. La mort est terrible en elle-même, néanmoins les martyrs l'ont désirée

ardemment parce qu'ils y trouvaient le moyen d'être agréables à Dieu.

Or, il est clair que rien n'est plus agréable à Dieu que de pouvoir s'adresser à lui-même ce langage : Moi seul, je suis l'être incréé, et tous les autres sont obligés de se soumettre comme créatures dépendantes de moi! Conséquemment, un des plus grands plaisirs que l'homme puisse faire à Dieu, c'est de s'établir dans sa bassesse, de la reconnaître, de l'accepter, de l'aimer pour l'amour de son Créateur.

C'est ce que réalise l'homme humble. Il aime, il chérit, il savoure son abjection renfermée tout entière dans cette idée : Je suis une créature, Dieu est mon Maître! Il entretient, il nourrit, il goûte cette lumière et la goûte pour l'amour de son Seigneur.

Le premier effet de cet amour, est d'aimer notre *imperfection,* non pas en tant qu'imperfection, mais en tant que cause de la glorification divine. L'homme humble se délecte à se regarder comme petit, à considérer que Dieu seul est grand, que Dieu seul mérite d'être glorifié; et, chaque fois que sa propre bassesse se révèle de quelque manière, c'est pour lui un nouveau sujet de joie spirituelle.

Un deuxième sentiment du cœur humble, c'est l'amour de la *dépendance*. Reconnaître, avouer et subir l'empire de Dieu, des hommes et de toute créature à cause de Dieu, c'est pour lui une jouissance; et le principe de cette jouissance, c'est qu'il y a en cela un abaissement, un abaissement avantageux à la gloire du Créateur.

En troisième lieu, le cœur humble aime la supériorité dans les autres et l'*infériorité* en lui-même; plus il est bas. mieux il se trouve : il désirerait, si c'était possible, la dernière place parmi tous les hommes. Pourquoi? Encore une fois, parce qu'il y a de la bassesse et qu'une bassesse reconnue et acceptée est une chose infiniment glorieuse et agréable au Seigneur.

Enfin l'homme humble aime et désire la *privation des honneurs*. Si les créatures lui en procurent, loin de s'en

attribuer la plus petite parcelle, il les rapporte entièrement à Dieu avec un soin extrême, et ne se réserve que l'avilissement. Si, au contraire, on l'oublie ou le méprise, il prend cette confusion pour lui seul, et il la choisit toujours parce que rien ne procure plus de joie à Dieu qu'une créature reconnaissant et acceptant le rebut. Voilà l'humilité.

Voici son langage : Je ne suis qu'une créature et qu'un néant; conséquemment, à Dieu toute la gloire et à moi toute l'abjection : abjection de l'imperfection, abjection de la dépendance, abjection de l'infériorité, abjection de la privation d'honneur. J'accepte et je chéris ce partage; je veux qu'il soit le mien parmi les hommes !

On peut distinguer *plusieurs espèces d'humilité :* il y a l'humilité de la créature, l'humilité du pécheur, l'humilité du chrétien, l'humilité de l'apôtre.

Comme *créature,* l'homme humble reconnaît et aime en sa personne, pour la gloire de Dieu, la bassesse du néant, et cette bassesse comprend la condition de n'être rien par soi-même, de n'être parfait en quelque chose que par Dieu, d'être dépendant de Dieu et des supérieurs naturels, d'être inférieur à beaucoup de créatures, d'être honoré avec mesure et pour Dieu.

Comme *pécheur,* l'homme humble reconnaît et aime encore en sa personne, la gloire de Dieu, la honte du péché. Cette honte comprend l'ignominie d'être pire que rien, c'est-à-dire mauvais uniquement par sa propre faute; d'être dégradé, gâté par sa faute; d'être dépendant de toute créature; d'être au-dessous de toute créature; d'être méprisé, et même maltraité.

Comme *chrétien,* l'homme humble songe que Jésus-Christ a supporté en lui-même toute l'humiliation due à la créature et au pécheur. Cette vérité le porte à aimer son abjection doublement : à cause de Dieu, et surtout à cause de la ressemblance avec Jésus-Christ, il tâche de pousser l'abjection aussi loin qu'il le peut convenablement.

Comme *apôtre,* l'homme humble songe que les humi-

liations ont été pour Jésus-Christ un des principaux moyens de sauver les hommes; que lui, coopérateur de Jésus-Christ, doit ressembler à son Maître. Un tel souvenir l'enflamme pour la recherche de ce qui abaisse.

Remarquons que cette recherche doit être mesurée par la prudence et réglée par la charité : dans ses manifestations extérieures, il est nécessaire qu'elle consulte en tout la volonté de Dieu.

De même que l'orgueil est toujours accompagné de la dureté, de même l'humilité entraîne toujours avec elle la *douceur*. L'homme humble, ne voulant d'abaissement que pour lui et de gloire que pour Dieu, ne rencontre rien ici-bas qui ne corresponde à ses pieux desseins. C'est pourquoi un tel homme est toujours doux, toujours sans fiel, sans colère, sans mécontentement, sans impatience. Cette douceur se conforme au tempérament; chez les uns, elle est douceur aimable; chez les autres, elle est douceur plus réservée; chez tous elle est toujours douceur; douceur dans les jugements, douceur dans les paroles, douceur dans les sentiments, douceur dans les procédés.

§ III. — L'humilité, fondement de la vie vraiment chrétienne.

Un problème ascétique, assez embarrassant, préoccupe parfois les âmes : Quelle est la vertu la plus fondamentale? Est-ce l'humilité? Est-ce la foi?

Si nous consultons, sur cette intéressante question, les Docteurs de l'Église, nous trouvons, à première vue, leurs réponses contradictoires : selon les uns, c'est la foi; selon les autres, c'est l'humilité. Quelques citations nous feront constater leur divergence de sentiments.

La foi, dit saint Augustin, *est le fondement de tous les biens et le commencement du salut de l'homme* [1].

1. Fides est bonorum omnium fundamentum... humanæ salutis initium (S. Aug. De fide ad Petrum. Prologus).

La foi, affirme à son tour le concile de Trente, *est le principe du salut de l'homme; c'est le fondement et la racine de toute justification; sans elle, il est impossible de plaire à Dieu*[1].

Enfin, le Saint-Esprit lui-même ne nous enseigne-t-il pas, par l'organe de saint Paul, que *personne ne doit mettre d'autre fondement que celui qui est déjà posé, c'est-à-dire Jésus-Christ*[2]? L'Apôtre déclare d'autre part aux chrétiens qu'ils doivent être *fondés dans la foi*[3].

Ces témoignages sont décisifs et font conclure que le fondement de toute vie chrétienne consiste dans la foi.

Cependant il en est d'autres en faveur de l'humilité, qui sont aussi d'une haute valeur. *Voulez-vous être grand?* s'écrie saint Augustin, *commencez par vous abaisser. Avez-vous le projet d'élever un édifice à une altitude extraordinaire, préparez avant tout le fondement de l'humilité. Plus la masse qu'on se propose de superposer à la base doit être pesante et monter haut, plus on creuse profondément les fondations. La maison, à mesure qu'elle se construit, gagne en hauteur; mais pour creuser les fondations, il a fallu descendre dans les bas-fonds; et ainsi tout édifice, avant de s'élever, commence par s'enfoncer en bas, et l'élévation ne lui vient qu'à la suite de l'humiliation*[4].

Saint Bernard ajoute : *L'humilité est le fondement et la gardienne des vertus*[5].

1. Fides est humanæ salutis initium, fundamentum et radix omnis justificationis : sine qua impossibile est placere Deo (Conc. Trid. sess. VI, cap. 8)

2. Fundamentum aliud nemo potest ponere præter id quod positum est, quod est Christus Jesus (I Cor. III, 11).

3. In fide fundati (Coloss. I, 23).

4. Magnus esse vis? A minimo incipe. Cogitas magnam fabricam construere celsitudinis? De fundamento prius cogita humilitatis. Et quantam quis vult et disponit superimponere molem ædificii, quanto majus erit ædificium tanto altius fodit fundamentum. Et fabrica quidem cum construitur in superna consurgit : qui autem fodit fundamentum ad ima deprimitur. Ergo et fabrica ante celsitudinem humiliatur, et fastigium post humiliationem erigitur (Serm X. de Verb. Dom. cap. 1).

5. Humilitas est fundamentum custosque virtutum (In Nativ. D. s. 1).

Le dissentiment des Docteurs semble donc absolu. Mais de ces deux opinions si contraires, quelle est la véritable? Saint Thomas résout la question avec sa précision et sa profondeur accoutumées. Selon lui, le désaccord, qui semble régner entre les saints Docteurs, n'existe pas en réalité; l'enseignement des uns et des autres est irréprochable pour la raison que l'humilité et la foi sont également, mais à des titres divers, le fondement de la vie vraiment chrétienne.

« L'harmonieux assemblage des vertus dans une âme, dit-il, peut se comparer à un édifice; le fondement par lequel on commence à construire, peut donc aussi se comparer à ce qui tient la première place dans l'acquisition des vertus. Celui qui veut les acquérir doit savoir que Dieu est l'auteur de toutes les vertus. C'est pourquoi, s'il veut réussir dans son entreprise, il a deux choses à faire avant tout le reste, et ces deux choses préalables sont également nécessaires. Il doit écarter l'obstacle qui empêcherait Dieu d'agir en lui et de lui communiquer sa grâce; il doit aussi faire le premier pas pour s'approcher positivement de Dieu.

« Or, quel est l'obstacle qui peut empêcher l'action de Dieu sur nous, et s'opposer à l'effusion de la grâce? C'est l'orgueil, suivant cette parole de l'Esprit-Saint : *Dieu résiste aux superbes* [1]. Sous ce rapport, l'humilité qui le détruit en nous, et par là nous rend propres *à recevoir la grâce divine* [2], vient la première dans l'acquisition des vertus, et peut être appelée, à cause de cela, le fondement de l'édifice spirituel.

« Mais, l'obstacle écarté, il y a une seconde chose à faire : il faut s'approcher positivement de Dieu. Or, comment s'approcher de Dieu, si on ne croit pas en lui et à sa parole, c'est-à-dire aux vérités qu'il a daigné nous révéler touchant sa nature, ses perfections et notre destinée? De

1. Deus superbis resistit (Jac. IV, 6).
2. Humilibus autem dat gratiam (Jac. IV, 6).

là cette parole de saint Paul : *Il faut que celui qui s'approche de Dieu ait la foi*[1]. D'où il suit que la foi, elle aussi, peut être appelée le fondement de l'édifice spirituel; elle est même un fondement plus noble que l'humilité, attendu que celle-ci écarte simplement l'obstacle qui nous empêche de nous approcher de Dieu, tandis que la foi nous approche positivement de Dieu[2] ».

L'édifice de la vie vraiment chrétienne a donc un double fondement : la foi est la base de pierre sur laquelle repose la construction; l'humilité est la tranchée ouverte dans le sol pour recevoir cette base.

Cette doctrine nous explique le zèle des saints à acquérir ces deux vertus et leur crainte si touchante de les perdre. Sans l'humilité et sans la foi, tout édifice spirituel s'écroule et disparaît : les hommes de Dieu le savaient, et l'histoire de leur vie nous édifie admirablement à ce double point de vue. Deux exemples vont nous en convaincre.

Une personne recommandable adressait des louanges à saint Alphonse, au sujet d'une œuvre qu'il avait accomplie pour la plus grande gloire de Dieu et la sanctification des âmes. Aussitôt l'humilité du Saint est alarmée : « Que dites-vous, que dites-vous? reprend-il à l'instant même. Que pouvait faire un misérable pécheur comme moi? C'est

1. Credere... oportet accedentem ad Deum (Hebr. XI, 6,).

2. Sicut ordinata virtutum congregatio per quamdam similitudinem ædificio comparatur; ita etiam illud quod est primum in acquisitione virtutum, fundamento comparatur, quod primum in ædificio jacitur. Virtutes autem vere infunduntur a Deo, Unde primum in acquisitione virtutum potest accipi dupliciter : uno modo per modum removentis prohibens; et sic humilitas primum locum tenet, in quantum scilicet expellit superbiam cui Deus resistit, et præbet hominem subditum, et patulum ad suscipiendum influxum divinæ gratiæ, in quantum evacuat inflationem superbiæ. Unde dicitur quod Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. Et secundum hoc humilitas dicitur spiritualis ædificii fundamentum. Alio modo est aliquid primum in virtutibus directe, per quod scilicet jam ad Deum acceditur. Primus autem accessus ad Deum est per fidem, secundum illud : Accedentem ad Deum oportet credere. Et secundum hoc fides ponitur fundamentum nobiliori modo quam humilitas (S. Thom. Sum. theolog. IIª IIæ, q. CLXI, a. 5, ad 2um).

Dieu qui a tout fait. » — « Seigneur Jésus, s'écriait souvent ce grand Docteur, par les mérites de votre humilité qui vous fit supporter tant d'affronts et d'ignominies, je vous prie de me délivrer de l'orgueil, et de me faire part de votre humilité! »

L'histoire des Pères du désert nous montre, d'autre part, en quelle estime les saints tenaient la vertu de la foi. Lisez, âme chrétienne, ce beau trait de la vie de saint Agathon :

On était si persuadé de sa douceur et de sa modération, rapporte un auteur, que plusieurs Frères, sur la réputation qu'il en avait, voulurent le mettre à l'épreuve par eux-mêmes. Ils vinrent donc le trouver et lui dirent : « Mon Père, quelques Frères se scandalisent de ce que vous êtes un homme vain, et de ce que vous donnez tant de liberté à votre langue, que, non content de mépriser les autres, vous osez encore les vilipender; et, ce qui est pire, c'est qu'étant sujet à de méchants vices, vous voulez ne pas paraître seul à manquer à votre devoir. » A quoi il répondit : « Vous avez raison, mes Frères, et je ne puis disconvenir de tout ce que vous affirmez. » Aussitôt se prosternant devant eux, il ajouta : « Je vous conjure, mes Frères, de redoubler vos prières pour ce misérable qui a offensé Jésus-Christ par tant de péchés, afin qu'il daigne me les pardonner. » — « Mais, poursuivirent les Frères, nous ne devons pas vous le dissimuler : on raconte que vous êtes hérétique. » A ces mots, il répondit : « Quoique je sois coupable de plusieurs grands péchés, je vous assure que je suis exempt de celui-là, et Dieu me garde de tomber jamais dans un tel malheur! » Les religieux, étonnés de cette réponse, lui demandèrent pourquoi, après avoir supporté avec tant d'humilité les autres péchés très graves qu'ils lui avaient imputés, il s'indignait au seul nom d'hérésie et d'infidélité. « C'est, leur dit-il, parce que l'infidélité ou la perte de la foi sépare entièrement l'âme de Dieu, et qu'en retranchant le fondement de la foi, elle la met

dans l'impossibilité de retourner à lui; et c'est pourquoi je ne veux pas même laisser penser que j'aie commis un crime si énorme. »

Vous le voyez, cher lecteur, le problème est résolu. La foi et l'humilité sont vraiment l'une et l'autre le fondement de la vie chrétienne, mais chacune dans un sens différent.

Ce double fondement fait-il défaut, rien de bon à attendre d'une âme. Notre édifice spirituel, au contraire, repose-t-il sur ces deux vertus, il pourra s'élever solidement et majestueusement jusqu'à ce qu'il atteigne la perfection à laquelle Dieu nous appelle.

CHAPITRE IV

LA CHASTETÉ.

L'incomparable créature dont le nom, après celui du Fils de Dieu, surpasse tous les noms, l'auguste Marie, Fille de David, Épouse du Saint-Esprit et Mère de Jésus, a reçu de Dieu et des hommes un prénom tout céleste, que des impies ont osé blasphémer, mais que l'enfer lui-même ne lui refuse pas. Nous lui donnons le glorieux titre de *Vierge*. Ce nom est inséparable de celui de Marie, et partout la race dégénérée d'Adam, comme pour se consoler de sa corruption, lui dit et lui redit avec un intarissable accent d'admiration : O Vierge! O Vierge Mère! O Vierge des Vierges! O Vierge très pure et très chaste! O Vierge immaculée!

La blancheur du lis est devenue le symbole de cette virginité sans égale; et le mois de mai, le mois de la belle nature et des fleurs, a été converti par la piété des fidèles en un long jour de fête, en l'honneur de cette éclatante innocence, *miroir sans tache de la sainteté infinie, candeur de la divine lumière*[1].

1. Candor... lucis æternæ et speculum sine macula Dei majestatis (Sap. VII, 26).

Il semble que Marie elle-même, pour reconnaître ces hommages rendus à sa vertu, ait voulu nous faire jouir du céleste spectacle de sa virginale beauté. Ne fut-elle pas, en effet, comme une vision de la virginité, cette merveilleuse apparition qu'une jeune fille vit descendre du ciel sur un versant des Pyrénées; et qui, après avoir longtemps brillé d'un éclat dont rien sur la terre ne saurait être le reflet, laissa tomber cette parole révélatrice : *Je suis l'Immaculée Conception!*

Puisque nous sommes les heureux contemporains de la Vierge de Lourdes et les chrétiens privilégiés auxquels l'Église a donné le dogme de la conception sans péché, il est juste que quelquefois, après avoir contemplé les traits si purs de notre Mère, nos yeux retombent sur nous-mêmes, et que nous nous demandions si nous sommes dignes d'elle.

Parlons donc, en présence de la Vierge sans tache, d'une vertu que notre conscience ose à peine nommer, de la céleste et très admirable vertu de chasteté.

Aussi bien, il faut le dire en gémissant, si notre siècle est le siècle de la pureté descendue du ciel sur la terre, il est aussi celui où le puits de l'abîme exhale sa plus noire fumée. Jamais peut-être l'ange déchu n'a mêlé, en plus grande abondance au sang de l'humanité, le poison infect qui donne la lèpre. Jamais plus qu'aujourd'hui, il n'a été nécessaire de répéter aux hommes que l'air qu'ils respirent est un air empesté.

Et puis, indépendamment de la malice de nos temps, la question de la chasteté est pour nous tous la question capitale, par la seule raison que nous sommes hommes.

Pour tout être vivant ici-bas, appartenant à la race d'Adam et pouvant se qualifier du nom d'homme, la grande, la suprême difficulté est celle de l'innocence; la grande guerre est celle de la pureté.

Par un privilège que le Créateur conféra, dans l'origine, à la nature humaine, nos premiers parents ont joui d'abord

des prérogatives des anges. *Rien chez eux,* raconte Moïse, *ne provoquait la honte*[1], parce que rien n'était désordonné.

Mais le péché est venu. Sorti de la gueule empoisonnée du serpent, et entrant par la bouche imprudemment ouverte d'Ève la présomptueuse, ce péché est d'abord monté à la tête, où il a bouleversé l'ordre de l'humilité. Adam et sa coupable épouse se sont laissé dire qu'*ils allaient devenir comme des dieux*[2]. Ils ont accueilli, goûté cette pensée sacrilège. Qu'est-il arrivé? Comme le venin d'un aspic se répand en un instant dans toutes les veines du corps, ainsi, avec une effrayante promptitude, des hauteurs de la pensée où il rendit la créature humaine semblable au démon par l'orgueil, le péché est vite descendu dans l'homme inférieur, pour le rendre semblable aux animaux sans raison. *Juste punition,* constate saint Augustin, *d'une créature qui, ayant refusé à Dieu la sujétion de l'humilité, s'est vu refuser à elle-même la soumission de la chasteté*[3]. A ce propos, Moïse, recourant à un langage aussi mystérieux qu'énergique, nous inflige dans son récit ce détail d'une ironie sanglante : *Dieu fit pour Adam une tunique de peau de bête; il l'en revêtit;* puis, le tournant en dérision, *il s'écria : Le voilà, cet Adam qui est devenu comme l'un de nous*[4].

Depuis lors, toute l'humanité en est là. Nous étions faits pour mener la vie des anges; et nous avons les instincts de la brute, comme nos premiers parents en eurent le vêtement. Conçus dans les iniquités, nous naissons tous lépreux, pestiférés. A mesure que nous grandissons, la peste se développe, le péché se fortifie; et peu à peu l'histoire

1. Erat autem uterque nudus, Adam scilicet et uxor ejus; et non erubescebant (Gen. II, 26).

2. Eritis sicut dii (Gen. III, 5).

3. Hæc est namque pœna inobedienti homini reddita in semetipso, ut ei vicissim non obediatur nec a semetipso (Contra adversarium legis et prophetarum, lib. I, ch. XIV, 18).

4. Fecit... Dominus Deus Adæ et uxori ejus tunicas pelliceas, et induit eos, et ait : Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est (Gen. III, 21).

de notre triste vie devient l'histoire d'un Laocoon, luttant en désespéré contre un serpent, qui s'entortille autour de lui, sans le lâcher jamais.

Oui, il faut l'avouer, les ignobles et terribles penchants opposés à la vertu qui fait les vierges nous sont devenus si naturels qu'ils font, en quelque sorte, partie de l'essence de notre être.

Le Saint-Esprit lui-même nous le déclare. Au moment d'engloutir dans les eaux du déluge l'humanité coupable, Dieu s'écrie : *Je suis dégoûté de l'homme,* parce que l'homme n'est plus un ange, il n'est plus même un homme : *Caro est, il est la corruption*[1]; la corruption, c'est son partage, c'est sa nature, c'est son être. Comme les poumons aspirent et expirent l'air qui renouvelle la vie, ainsi notre âme, si elle n'y prend garde, aspire le péché qui donne la mort. Elle le cherche, elle le hume par tous ses sens; et ensuite, elle l'expire par la bouche en paroles mauvaises; ce qui a fait dire à David que *la bouche des hommes ressemble à un tombeau ouvert*[2], d'où s'échappent des exhalaisons de mort.

Nous sommes donc tous mauvais, tous gâtés, tous dégradés; et l'apôtre saint Paul, parlant non seulement en son nom personnel, mais au nom de tous ses frères, gémit douloureusement : *Malheureux que je suis, puisque je suis homme! Qui me délivrera de ce corps de mort*[3].

Dans ces conditions, on comprend qu'il soit très juste d'affirmer, comme nous venons de le faire, que, pour nous tous, la grande question est la question de la pureté. Donnez-moi une âme chaste, s'écriait un jour un chrétien sérieux, et je suis un homme sauvé!

De fait, quand on amène au chirurgien un soldat blessé, l'homme de l'art n'a qu'une pensée : tirer le fer de la plaie.

1. Pœnitet me fecisse eos (hominem et animantia)... quia caro est (Gen. VI, 3-8, passim).
2. Sepulcrum patens est guttur eorum (Ps. V, 11).
3. Infelix ego homo! Quis me liberabit de corpore mortis hujus (Rom. VII, 25).

Si l'extraction réussit, l'homme est sauvé. Le péché nous a fait une affreuse blessure. Au fond de cette plaie, au centre de notre âme, se trouve un fer empoisonné; c'est l'instinct du vice qu'on ne nomme pas. Otez, quoi qu'il en coûte, ôtez ce dard envenimé; remplacez le vice humain par la pureté angélique, et le ciel est à vous.

Je sais qu'il est d'autres péchés qui conduisent en enfer; qu'on rencontre, dans ce séjour du crime, des orgueilleux qui ont été vierges, des avares qui n'ont eu d'autre passion que celle de l'or, des démons humains qui se sont contentés du plaisir de la vengeance et de la haine. Mais les damnés de cette sorte sont des êtres exceptionnels. Le mal, le grand mal qui tue les âmes, et qui les engloutit dans le gouffre de la vraie mort, c'est le péché que tout homme connaît et dont toute bouche pudique refuse de prononcer le nom.

Ce péché, je l'appellerais volontiers le second et le dernier péché.

Le *second péché,* parce que, sinon par les chutes qu'il provoque, au moins par les assauts qu'il livre, il est la punition immédiate et presque inévitable de tous les autres désordres. Dieu dit à Caïn : *Si tu fais mal, aussitôt le péché viendra frapper à ta porte*[1]. Comme Caïn, faisons le mal; laissons-nous aller aux intempérances de la langue, et que cette langue déchire le prochain; presque infailliblement nous serons secrètement punis par le réveil du grand péché, par des tentations redoutables. Laissons à nos yeux la liberté, flattons notre palais, permettons à notre cœur des affections déplacées, accordons-nous les superfluités du luxe et le plaisir des fêtes mondaines; en rentrant chez nous, ou en rentrant en nous-mêmes, nous trouverons le serpent; nous entendrons ses sifflements; nous éprouverons les effets de son infernale fascination.

C'est l'histoire répétée de nos premiers parents, prin-

1. Si male egeris, statim in foribus peccatum aderit (Gen. IV, 7).

cipes et types de l'humanité tout entière. Chez eux aussi, le péché dont nous parlons a été le second péché. Ils ont voulu manger du fruit défendu; cette liberté coupable a déchaîné le monstre. A leur exemple, cueillons sur l'arbre des plaisirs mondains n'importe quel fruit, et mangeons-le : inévitablement nous sentirons le feu s'allumer dans nos veines.

Second péché, le vice dont nous parlons est en même temps *le dernier*. Nous faisons ici allusion à une des plus lamentables misères de la pauvre humanité, et cette misère la voici : on rencontre des hommes, des chrétiens vertueux pour tout le reste, mais qui, sur ce point, ont le malheur d'être faibles. Leur vie ressemble à un arbre fécond en fruits de bonnes œuvres; mais au fond de cette vie, il est resté un ver rongeur, un ennemi solitaire qui empoisonne le temps et menace l'éternité.

Si quelqu'un de ces malheureux lit ces lignes, il dira : Je comprends! Oui, vraiment ce péché est le dernier; je ne puis pas m'en délivrer; et s'il reste, tout est perdu malgré l'excellence de mes autres œuvres!

L'apôtre saint Paul a une doctrine qui se rapporte à ce sujet. Il s'est écrié un jour : *Quand j'aurais toute la foi possible jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien; et quand je distribuerais toutes mes richesses pour secourir les pauvres, et quand je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien*[1]. Que dites-vous là, ô grand apôtre! Est-il possible de donner tout son bien aux pauvres et de n'avoir pas la charité? Peut-on avoir une foi à transporter les montagnes et n'être pas bon chrétien? Peut-on livrer son corps aux tortures des bourreaux sans être l'ami de Dieu? Oui, on le peut, et cela se voit. On rencontre des

1. Si habuero omnem fidem ita ut montes transferam, charitatem autem non habuero, nihil sum. Et si distribuero in cibos pauperum omnes facultates meas, et si tradidero corpus meum ita ut ardeam, charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest (I Cor. VIII. 2-4).

hommes de foi, des hommes de zèle, des hommes de bons désirs et de bonnes œuvres, qui secrètement sont faibles et vaincus. Il leur reste un péché, ils sont tyrannisés par ce dernier péché; et, pour tout dire en un mot, quoiqu'ils soient hommes de bien, ils n'ont pas la charité parce qu'ils n'ont pas la chasteté.

Ce triste secret de la vie humaine devrait nous faire verser des larmes. Le Prophète-Roi a connu ce désordre, il a senti ce malheur. Comparant à une vigne ravagée ces âmes que le dernier péché possède, il s'écrie : *Un sanglier venu de la forêt l'a détruite; une bête solitaire l'a dévastée*[1]. Ce sanglier sauvage, cet ennemi qui reste seul, c'est le vice que vous savez, c'est le dernier péché, celui qui, de tous le plus opiniâtre, jusqu'à la fin s'acharne sur sa victime.

Voilà pourquoi les saints, avertis par l'esprit de Dieu et éclairés sur la réalité des choses humaines, n'ont pas craint d'affirmer que le sort des sociétés comme des individus dépend surtout de la chasteté; et saint Alphonse, après de longues années d'expérience dans le ministère des âmes, n'a pas hésité à prononcer sur ce sujet une parole étonnante que nous recommandons à votre attention, ô vous qui nous lisez : *Sur cent damnés, quatre-vingt-dix-neuf le sont à cause de l'impureté et le centième ne l'est pas sans elle*[2].

S'il en est ainsi, que penser de la légèreté des hommes? Si nous étions sages, un mal aussi épouvantable, un mal qui précipite dans l'abîme des milliers de malheureux, serait l'objet de nos haines et de nos saintes fureurs; et la vertu qui sauve, la très sainte et toute céleste chasteté occuperait incessamment nos pensées et nos cœurs.

Nous devrions, et pour nous-mêmes et pour ceux de nos

1. Exterminavit eam aper de silva; et singularis ferus depastus est eam (Ps. LXXIX, 14).

2. Non dubito asserere, ob hoc unum impudicitiæ vitium, aut saltem non sine eo, omnes damnari quicumque damnantur (Theol. Mor. lib. III, n° 413).

semblables auxquels nous nous intéressons, être sans cesse préoccupés de ce grand souci : celui de la pureté. Le cri constant de notre cœur devrait être ce mot : Pourvu que je sois et que je reste chaste ! Si la Providence, en nous confiant le sacerdoce de la famille, nous a donné des enfants à élever, ou bien si, revêtus d'un sacerdoce plus sublime encore, nous avons été députés par Dieu pour sauver les âmes, il n'y aura de vraie sagesse en nous, sachons-le bien, qu'autant que nous comprendrons le grand secret de la vie, donnant la meilleure et majeure partie de notre sollicitude à la conservation ou au retour de la chasteté dans les cœurs.

Heureux le chrétien qui pense à sa pureté ! Heureux les parents qui tiennent compte du grand trésor et du grand danger de leurs enfants ! Heureux les pasteurs qui, ne se repaissant pas d'illusions, font de la grande affaire de la vie la grande préoccupation de leur zèle ! Mais plus heureux encore ceux qui, amis de la pureté, savent à qui il faut la confier pour la conserver, ou la redemander quand on a eu le malheur de la perdre !

Celui qui nous a raconté, avec les origines de l'humanité, l'histoire de ce lamentable fléau, nous a révélé en même temps l'existence *du remède*. Moïse nous rapporte que, s'adressant au serpent, Dieu lui dit : *Tu dresseras des embûches à l'homme, et tu voudras le mordre au talon*[1]. Mordre l'homme au talon, c'est l'attaquer d'en bas, pour le faire tomber dans la poussière ou dans la boue. Tel est le genre de guerre que l'ennemi de tout bien nous fait incessamment. Il nous mord au talon, en nous molestant par mille tentations basses et ignominieuses. Mais écoutez la parole qui précède : *Le Seigneur dit encore au serpent : J'établirai des inimitiés entre toi et la femme, et c'est elle qui te brisera la tête*[2]. Ces paroles signifient qu'entre la

1. Et tu insidiaberis calcaneo ejus (Gen. III, 15).
2. Inimicitias ponam inter te et mulierem... ; ipsa conteret caput tuum (Gen. III, 15).

sainte Vierge et le grand péché de l'homme, il y a éternellement opposition, irréconciliable guerre; et que cette guerre, pour tous ceux qui s'attachent à Marie, se termine par la victoire.

Infernal tentateur, elle te brisera la tête! La tête du serpent, c'est le péché capital entre tous les péchés capitaux. C'est le péché essentiel de l'homme, c'est le péché qui a fait le déluge, qui a flagellé Jésus-Christ et qui peuple l'enfer. Or, ce péché, cette tête du serpent, Marie l'écrase. Elle est la Reine des Vierges; elle a reçu de Dieu le pouvoir de faire fleurir le lis de la pureté là où il n'y avait que des marais infects. Oui, son nom seul, le nom sacré de Marie, pieusement invoqué, suffit pour éteindre des flammes, pour arrêter des torrents de passions.

Ce pouvoir merveilleux, la Vierge Mère le doit à son Immaculée Conception. Aussi la sainte Église, toujours merveilleusement bien inspirée dans la composition des prières liturgiques, a-t-elle voulu, dans l'office nouvellement consacré à la Vierge immaculée, commencer par ce cri de triomphe : *C'est aujourd'hui l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie, qui, de son pied virginal, a écrasé la tête du serpent*[1] !

Chrétiens qui lisez ces lignes, il est infiniment probable que le combat de la pureté vous occupe. Ou bien vous vous débattez péniblement sous les étreintes du monstre; ou bien, terrassé et vaincu, vous n'avez plus même la force de rejeter le poison qu'il distille dans votre cœur; ou bien vainqueur, mais attaqué, vous tremblez de perdre en un instant le fruit de longs combats; ou enfin vous entendez, de loin sans doute, mais enfin vous entendez les sifflements du serpent qui, d'un bond, peut à chaque instant venir vous redonner la mort.

Qui que vous soyez, écoutez cette parole de salut. Dans

1. Immaculata Conceptio est hodie sanctæ Mariæ Virginis quæ serpentis caput virgineo pede contrivit (Officium de Immac. Conc., ad Vesp. Versiculus).

le combat de la chasteté, ceux-là sont vainqueurs qui invoquent la sainte Vierge. Dans l'armée des âmes pures, dont le Saint-Esprit a dit : *Oh! qu'elle est belle la génération chaste*[1]! on a pour arme le chapelet, pour bouclier le scapulaire, pour cri de guerre l'*Ave Maria;* revêtez-vous, pieux fidèle, de cette armure des forts.

La piété filiale porte les chrétiens à offrir quelque présent à leur mère, surtout à l'occasion de ses fêtes. Ce que Marie désire par-dessus tout, c'est que nous lui donnions le moyen de nous donner. Elle a plus horreur que nous-mêmes de notre laideur et de nos ulcères. Elle désire, elle désire passionnément rendre saines et pures ces chairs rongées par une lèpre honteuse; mais encore devons-nous nous prêter à son charitable ministère en remplissant la condition sans laquelle elle ne peut rien, malgré sa toute-puissance; et cette condition, c'est la prière. Ce mot renferme tout et il suffit.

Mettons donc fin à ce chapitre par trois paroles qu'il faut retenir : *Vous vous sauverez, si vous êtes chaste; vous vous damnerez, si vous ne l'êtes pas; vous serez chaste, si vous priez Marie avec persévérance.*

CHAPITRE V

LA PRUDENCE.

On peut envisager la prudence sous bien des rapports. Nous nous bornerons à la considérer au seul point de vue de la vie vraiment chrétienne dont elle est et doit toujours rester la vigilante gardienne.

Pour le comprendre, rappelons-nous que l'Évangile abonde en paroles étonnantes. *Bienheureux ceux qui pleurent*[2]! Quel paradoxe! Depuis que les hommes ont pensé et

1. O quam pulchra est casta generatio (Sap. IV, 1).
2. Beati qui lugent (Matth. v, 5).

parlé, ils ont proclamé que le bonheur est dans la joie, et Jésus-Christ le place dans la douleur.

Les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers[1] ! Comment s'opérera ce renversement des choses, et pour quelle raison la Providence se plaît-elle à bouleverser ainsi toutes les places?

On donnera à celui qui a et à celui qui n'a pas on enlèvera ce qu'il a[2]! Encore une fois, quel renversement d'idées! Pourquoi ajouter au trésor de celui qui est dans l'abondance, et pourquoi enlever au pauvre le peu qu'il possède?

O Jésus, Maître et Docteur du monde, vous êtes profond et caché en toutes vos paroles. Mais il en est une qui, plus que toutes les autres, m'étonne et m'embarrasse. Vous qui avez tant de fois répété : *Que la paix soit avez vous*[3], *je vous donne la paix*[4] ! vous dont le berceau a été salué par ce cantique des anges : *Paix aux hommes de bonne volonté*[5] ! vous avez prononcé aussi cette parole incompréhensible : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive*[6]. Êtes-vous donc tout à la fois et le Dieu de la paix et le Dieu de la guerre? Pourquoi ce glaive dans les mains du roi pacifique? Pourquoi cette proclamation de soldat dans la bouche de celui qui est le doux et l'humble de cœur?

Ah! c'est qu'il est une guerre nécessaire à la paix. Si Jésus-Christ donne la paix, il ne la donne pas comme le monde; et la paix, dont il est l'auteur, étant la tranquillité de l'ordre dans les âmes, il faut tout à la fois, pour l'obtenir, réprimer les discordes intestines et repousser les ennemis du dehors.

Voilà pourquoi l'Évangile, qui est le livre de la paix, est aussi le livre des combats.

1. Novissimi... erunt primi, primi erunt novissimi (Luc. XIII, 30).
2. Qui habet, dabitur ei et abundabit; qui autem non habet, et quod habet auferetur ab eo (Matth. XIII, 12).
3. Pax vobis (Luc. XXIV, 36; Joan. XX, 21).
4. Pacem meam do vobis (Joan. XIV, 27).
5. Pax hominibus bonæ voluntatis (Luc. II, 14).
6. Non veni pacem mittere, sed gladium (Matth. X, 34).

Or, parmi les règles de stratégie qu'il nous a tracées, se trouve au premier rang le grand précepte de la séparation.

Un seul mot résumera notre pensée : *il est impossible d'être tout à fois et chrétien et mondain.* Donc pour être à Jésus-Christ, la prudence nous oblige à nous séparer du monde.

Le monde, le monde condamné, ce monde dont Jésus-Christ a dit : *Je ne prie pas pour lui*[1]; qu'il a stigmatisé devant ses apôtres par ces paroles : *Vous n'êtes pas du monde, et moi non plus je ne suis pas du monde*; *je vous ai choisis du monde, c'est pourquoi le monde vous hait*[2]; ce monde qui hait les prêtres et dont saint Jean nous parle ainsi : *Le monde tout entier est plongé dans la malice*[3]; *N'aimez ni le monde ni ce qui est dans le monde*[4], ce monde que le Sauveur anathématise par ce mot : *Malheur au monde à cause de ses scandales*[5]; et que saint Paul chasse bien loin de sa personne en lui lançant cette apostrophe : *Le monde m'est crucifié et je suis crucifié au monde*[6], quel est-il donc? Où est-il? Quel est son nom? Quels sont ses traits? Quels sont ses caractères?

Ce monde condamné et condamnable, je le définirais volontiers en disant qu'il n'est autre chose *que la créature fardée par le démon pour séduire les âmes.*

En soi, toute créature est bonne; l'usage modéré et bien réglé des créatures bonnes n'est donc pas chose illicite. Il n'est pas défendu au père d'aimer ses enfants et de leur préparer un héritage digne de leur naissance. L'enfant peut et doit s'attacher à sa famille. Le laboureur n'offense pas son Dieu en cultivant son champ et en se réjouissant

1. Non pro mundo rogo (Joan. xvii, 9).
2. De mundo non estis, sed ego elegi vos de mundo, propterea odit vos mundus (Joan. xv, 19).
3. Mundus totus in maligno positus est (I Joan. v, 19).
4. Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt (I Joan. ii, 15).
5. Væ mundo a scandalis (Matth. xviii, 7).
6. Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo (Gal. vi, 14).

avec modération de la richesse de ses moissons. La femme forte fut louée par le Saint-Esprit *d'avoir manié le fuseau et travaillé assidûment la laine et le lin* [1]. C'est pourquoi de ce monde composé des créatures telles que Dieu les a faites, il est dit : *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son fils unique* [2] ; et ailleurs : *Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui* [3].

Mais depuis le péché d'Adam, ces créatures, bonnes en elles-mêmes et qui n'ont d'autre fin que de nous porter à Dieu, deviennent souvent, par notre malice et par celle du démon, de dangereuses tentatrices ; et nos yeux, en nous mettant en communication avec elles sont devenus les ennemis de notre âme, selon cette parole de Jérémie : *Mon œil a pillé mon âme* [4].

C'est que, d'une part, cet œil de l'homme, vicié par le péché et comme rempli d'une humeur de mensonge, voit dans les choses humaines ce qui ne s'y trouve pas et n'y voit pas ce qui s'y trouve. L'éclat de l'or, qu'il devrait dédaigner, le fascine ; l'éphémère beauté d'un visage lui paraît préférable aux charmes de la vertu et à l'éternelle splendeur des choses divines ; il se laisse éblouir par tout ce qui brille, comme le papillon que l'on voit se précipiter en aveugle dans la lumière de nos flambeaux ; et si, pour prendre l'expression du Psalmiste, *tout homme est menteur dans ses paroles* [5], il l'est aussi dans son regard, dans ce regard de l'âme qui prend la vanité pour la vérité, et qui, croyant découvrir dans les choses créées ce qui ne se trouve qu'en Dieu, c'est-à-dire le bonheur, contracte avec elles des al-

1. Quæsivit lanam et linum, et operata est consilio manuum suarum (Prov. xxxi, 13).
2. Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret (Joan. iii, 16).
3. Non misit Deus Filium suum in mundum ut judicet mundum, sed ut salvetur mundus per ipsum (Joan. iii, 17).
4. Oculus meus deprædatus est animam meam (Thren. iii, 51).
5. Omnis homo mendax (Ps. cxv, 11).

liances monstrueuses. Aussi, en généralisant la parole de saint Pierre, pourrait-on affirmer de tout homme *qu'il a les yeux pleins d'adultères*[1].

Si, d'une part, nous avons des yeux pour voir de travers, pires en cela que les idoles qui en ont pour ne point voir, d'autre part, le démon, grand séducteur des âmes, a enseigné aux hommes l'art infernal de travestir les créatures, de les masquer, de les farder pour leur donner une plus grande puissance tentatrice.

De là ces innombrables inventions de la sensualité, ayant toutes pour caractère de forcer la nature, et toutes pour résultat de porter au péché. De là ce luxe effréné et cet étalage de scandaleuses immodesties qui transforment les filles d'Ève en filles du serpent. De là ce raffinement de bonne chère qui, contrariant le rôle naturel et salutaire de nos mets et de nos boissons, les force à allumer le péché dans la moelle de nos os et dans le sang de nos veines. De là cette musique enivrante qui, sur nos théâtres, abuse de notre oreille et en fait le canal de l'iniquité. De là surtout ces innombrables abus de la parole humaine, qui condamnent tant de langues et tant de plumes à devenir les organes de Satan, à répandre sur la terre des flots d'impiétés et d'obscénités. De là, pour tout dire en un mot, cette création d'un monde contrefait, où les beautés de la nature sont remplacées et défigurées par les peintures de la passion; monde imaginé, créé, conservé et sans cesse perfectionné ou plutôt raffiné par le diable; monde que l'Église, dans son énergique langage, a appelé *pompa diaboli, la pompe du diable*[2], et auquel le Saint-Esprit applique cette qualité aussi méprisante que juste : *Fascination de la vanité*[3].

Voilà le monde que Jésus-Christ anathématise. Nous le répétons : c'est la *créature fardée par le démon* ou défigurée par le désordre de nos regards, et servant dès lors, con-

1. Oculos habentes plenos adulterii (II Pet. II, 14).
2. Abrenuntias Satanæ et pompis ejus (Ritual rom.; ordo baptismi).
3. Fascinatio nugacitatis obscurat bona (Sap. IV, 12).

trairement à sa destinée primitive, à détourner l'homme de son Dieu et à l'amener aux pieds du veau d'or pour l'adorer.

Sachant maintenant ce que c'est que le monde, non pas le monde sauvé par Jésus-Christ, mais celui qu'il a condamné et combattu, voyons ce que c'est qu'un mondain, un vrai mondain; et nous comprendrons alors la vérité de cette maxime fondamentale : *Mondanité et christianisme sont deux termes et deux choses inconciliables.*

Si la Providence avait disposé les choses de telle sorte que la cité de Dieu et celle du monde ne dussent jamais être mélangées sur la terre, il suffirait, pour mériter la qualification de mondain, de rester dans le monde et de ne pas s'enfuir au désert. Mais saint Augustin nous dit : *La divine sagesse a voulu que l'humanité dans son voyage ne fût pas visiblement partagée en deux camps, et que les citoyens de Jérusalem cheminassent vers l'éternité en la compagnie des enfants de Babylone*[1]. On peut donc vivre dans le monde sans être mondain.

J'irai plus loin et j'affirmerai qu'il n'est pas impossible de subir quelques pratiques mondaines sans être pour cela mondain. C'est que le monde, prenant les mœurs du démon qui est son père et son maître, est lui-même très souvent tyrannique et violent : et il lui arrive tous les jours de forcer de pauvres enfants de Dieu à boire, malgré leur répugnance, quelque peu de son breuvage infect mais parfumé. Quand on ne s'y résout que par force, et sans jamais y prendre goût, et quand du reste on est disposé à mourir plutôt que de pousser la condescendance jusqu'au péché, on n'est pas mondain. On est encore chrétien, chrétien tyrannisé sans doute, chrétien exposé, chrétien malheureux, chrétien souvent victime, mais enfin on est chrétien, et on n'est pas du monde, parce qu'on le subit sans l'aimer.

1. Duas civitates permixtas sibi interim corpore et corde separatas currere... sæculorum usque in finem, audistis et nostis; unam cui finis est pax æterna, et vocatur Jerusalem; alteram cui gaudium est pax temporalis, et vocatur Babylonia (S. Aug. Enarratio in Ps. CXXXVI, 1).

Qu'est-ce donc que le mondain, le véritable mondain, le mondain vraiment antichrétien? Je le définis en deux mots : C'est celui qui, sous l'empire d'une passion quelconque, entretient avec le monde des relations habituelles et volontaires. Et l'on est plus ou moins mondain selon que la passion à laquelle on obéit est plus ou moins mauvaise, et que les relations qu'on entretient sont plus ou moins coupables ou dangereuses.

Je m'explique. Vous êtes l'esclave du respect humain. Tyrannisé par cette peur de l'opinion, vous menez un genre de vie compromettant pour votre conscience. Vous êtes mondain, non pas peut-être par goût, mais au moins par faiblesse.

C'est la passion du luxe qui vous tient. Dans l'intérêt de votre négoce vous avez pour le monde et ses abus des complaisances déréglées. Mondain.

Un autre est travaillé par l'ambition, et, pour se pousser, il flatte les mondains et les imite. Mondain lui-même.

Ou bien, voici un homme dont le côté faible est l'amour du plaisir. Pour contenter cette passion, il tourne son âme et son cœur vers cette jouissance déréglée des créatures dont je parlais plus haut. Il est mondain et mondain de la pire espèce.

Viennent ensuite ceux qui, non contents d'être les sectateurs du monde, s'en sont faits les apôtres. Ce sont les hommes funestes qui ont consacré leur vie à empoisonner les âmes par quelqu'une de ces industries pernicieuses que le monde invente chaque jour.

En un mot, tous ceux-là sont mondains qui pactisent avec le monde, approuvent ses maximes, suivent ses usages, et cherchent ses plaisirs.

Or, je dis qu'être mondain de la sorte et être chrétien sont deux choses incompatibles. *On ne peut pas servir deux maîtres à la fois*[1], certifie Notre-Seigneur. Cette maxime, ad-

1. Nemo potest duobus dominis servire (Matth. vi, 24).

mirable de simplicité et de profondeur, comme tout ce que contient l'Évangile, suffit à elle seule pour prouver ce que j'avance. On ne peut pas servir deux maîtres à la fois, surtout quand ces deux maîtres sont opposés l'un à l'autre. Rien de plus opposé, rien de plus irréconciliable que le monde et l'Évangile, et il est impossible que la volonté humaine veuille tout à la fois deux choses aussi contraires.

Jésus-Christ proscrit ce que le monde recommande, il recommande ce que le monde proscrit. Quand Jésus-Christ dit oui, le monde dit non. Quand il dit non, le monde dit oui. Que penser de tel plaisir? Permis, répond le monde; défendu, assure l'Évangile. Faut-il fuir telle occasion de péché? Certainement, dit Jésus-Christ; nullement, déclare le monde. Ce spectacle, ce livre, cette liaison, cet excès de luxe : tout cela est-il bon ou mauvais? Excellent, soutient le monde; détestable, affirme l'Évangile.

Comment, je vous le demande, comment concilier deux choses si contraires? Est-il possible de vouloir tout à la fois et le oui et le non? Obéir au monde et pratiquer l'Évangile, c'est vouloir marcher sur le feu sans brûler. Est-il raisonnable d'y prétendre? Peut-on aller à droite en prenant la route qui conduit à gauche, éviter le péché en s'accordant tout ce qui le provoque, faire le bien en cherchant les occasions du mal? C'est, je le sais, l'incorrigible erreur d'une foule de gens. Mais le nombre de ceux qui se trompent n'atténue pas la grossièreté du mensonge.

Malgré cette grossièreté, les hommes s'y laissent prendre. *Comme les poissons sont pris par l'hameçon,* nous dit le Sage, *et comme les oiseaux s'engagent dans les filets, ainsi sont pris les hommes aux jours mauvais* [1]. C'est que ces pauvres humains sont vains, légers et menteurs, à cause des balances avec lesquelles ils pèsent les choses.

L'esprit de conciliation entre le monde et l'Évangile a

1. Sicut pisces capiuntur hamo, et sicut aves laqueo comprehenduntur, sic capiuntur homines in tempore malo (Eccle. IX, 12).

toujours existé sur la terre. Déjà de son temps, le prophète Isaïe foudroyait les femmes juives qui voulaient vivre en iraélites et se coiffer en païennes. Écoutez comment il abat les uns après les autres tous les vains ornements dont ces folles créatures prétendaient s'affubler :

Parce que les filles de Sion s'élèvent avec orgueil, parce qu'elles marchent la tête haute, composant leur démarche et provoquant du regard, le Seigneur découvrira leurs fronts superbes, et les dépouillera de leur chevelure; il leur ôtera les magnifiques ornements de leur chaussure, leurs réseaux, leurs bijoux en forme de croissant, leurs colliers, leurs bracelets, leurs aigrettes, leurs parfums, leurs pendants d'oreilles, leurs anneaux, les perles qui tombent sur leurs fronts, leurs habits si variés, leurs manteaux courts, leurs robes traînantes, leurs miroirs, le lin qui les couvre, leurs bandelettes et leurs voiles[1].

Si le Seigneur, par la bouche de son prophète, daigne ainsi faire tomber ses foudres sur de tels riens, c'est apparemment qu'il détestait, chez les femmes de son peuple, la sacrilège manie de vouloir être tout à la fois et à leur Dieu et au monde.

Mais cette funeste maladie de la conciliation n'a peut-être jamais sévi plus cruellement qu'aujourd'hui. On peut dire que nous vivons dans le siècle des chefs-d'œuvre du démon. Celui-ci a fait de nos jours un coup de maître : il est parvenu à engouer les hommes de l'esprit de liberté. La liberté! toujours la liberté! tel est le cri que le genre humain pousse aujourd'hui, tout le long du chemin qu'il parcourt, et où il chancelle comme un homme ivre.

1. Pro eo quod elevatæ sunt filiæ Sion, et ambulaverunt extento collo, et nutibus oculorum ibant, et plaudebant, ambulabant pedibus suis, et composito gradu incedebant, decalvabit Dominus verticem filiarum Sion, et Dominus crinem earum nudabit... ; auferet Dominus ornamentum calceamentorum, et lunulas, et torques, et monilia, et armillas, et mitras, et olfactoriola, et inaures, et annulos, et gemmas in fronte pendentes, et mutatoria, et palliola, et linteamina, et acus, et specula, et sindones, et vittas, et theristra (Is. III, 16).

Une fois épris du mot de liberté, sans rien comprendre à la chose, les pauvres mortels empoisonnés sont tombés dans le délire; et depuis près de cent ans, il n'est pas de folie qu'ils ne débitent et ne fassent, parce que la déesse, c'est-à-dire la liberté, le veut ainsi.

Au fond de ce chaos où nous vivons, c'est toujours la même idée ou plutôt le même mensonge. On est libre, libre pour le mal comme pour le bien; et le bien n'a pas le droit de se jeter sur le mal pour le détruire. Ce sont deux ennemis qui ne doivent pas se battre. Tout ce qu'on peut espérer de mieux, c'est de les faire vivre en paix, en les décidant à se faire mutuellement des concessions.

Sur ce thème brodent, plus ou moins brillamment et catholiquement, tous les esprits, chrétiens ou non, qui ont mordu à la pomme empoisonnée.

Et de là est résulté l'ingénieux système de la conciliation. Il faut donner quelque chose au monde, pour que celui-ci donne quelque chose à l'Évangile; l'esprit de charité demande des sacrifices; la raideur des anciens temps ne convient plus à notre âge; elle nuirait à la religion en éloignant tous ceux qui ne l'ont quittée qu'à moitié; et, de nos jours, les chrétiens, les chrétiens vraiment sages, gardent pour eux seuls les austérités de la vertu pour n'en montrer au dehors que la condescendance : Jérusalem doit faire alliance avec Babylone.

Telle est la maxime, et à cette maxime correspond la conduite. De là ce qu'on pourrait appeler la fléau de la mondanité religieuse, ou, si vous le préférez, la peste de la religiosité mondaine. De là encore les monstrueuses alliances dont nous sommes chaque jour les témoins : le théâtre avec la communion, le livre de prières et les romans, le Sacré-Cœur et les plaisirs, la confession et l'impénitence, le scapulaire et la robe immodeste, le bal et la sainte messe, le signe de la croix et les signes du démon, la lumière et les ténèbres, le Christ et Bélial, le monde et l'Évangile.

C'est parce qu'il en est ainsi que tous les vrais chrétiens

doivent être aujourd'hui plus que jamais les partisans et les apôtres de la séparation.

Vous croyez que je suis venu apporter la paix, dit Jésus-Christ; *ce n'est pas vrai, je suis venu séparer*[1] : On peut assurer qu'une des idées mères de l'Évangile est celle de la séparation morale. Notre-Seigneur emploie, pour nous l'inculquer, les expressions les plus énergiques : *Si votre bras vous scandalise, coupez-le. Si votre œil vous scandalise, arrachez-le, et jetez-le loin de vous. Il vaut mieux entrer au ciel avec un bras ou un œil de moins qu'être précipité en enfer avec deux bras et deux yeux*[2].

Ce qui, de nos jours, détermine le plus exactement peut-être le mérite et la valeur d'un chrétien, c'est le plus ou moins d'esprit de séparation qu'il possède. S'il est, dans le bon sens du mot, l'ennemi de son siècle, c'est-à-dire le contempteur des idées modernes, idées aussi creuses que bizarres, et l'adversaire des usages antichrétiens qui font loi de nos jours, il peut se glorifier d'être le vrai disciple du Christ. Si, au contraire, il est le partisan des pactes et des accommodements, son christianisme est malade : c'est un homme atteint du mal contagieux et son commerce ne peut que nuire aux âmes encore préservées.

Mais que l'on ne confonde pas cette séparation évangélique avec le farouche orgueil du pharisien ou les rebutantes austérités des jansénistes. Jésus-Christ, qui est l'homme séparé par excellence, parce qu'il est Homme-Dieu et Homme-Sauveur, Jésus-Christ était si aimable et si bon qu'un jour une femme, après l'avoir entendu, s'écria : *Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté et bienheu-*

1. Putatis quia pacem veni dare in terram? Non, dico vobis, sed separationem (Luc XII, 51).

2. Si manus tua vel pes tuus scandalizat te abscide eum et projice abs te; bonum tibi est ad vitam ingredi debilem vel claudum, quam duas manus vel duos pedes habentem, mitti in ignem æternum. Et si oculus tuus scandalizat te, erue eum et projice abs te; bonum tibi est cum uno oculo in vitam intrare, quam duos oculos habentem, mitti in gehennam ignis (Matth. XVIII, 8).

reuses les mamelles qui vous ont allaité[1] ! Les saints, à l'exemple de leur Maître, ont été plus polis et plus véritablement hommes que nos mondains les plus exquis ; et les plus fidèles esclaves de l'étiquette auraient beaucoup à faire pour pouvoir rivaliser avec un François de Sales.

La même charité qui rend les vrais chrétiens aimables les rend aussi inexorables. Bien qu'ils soient les vrais amis de leurs semblables, leur amitié va jusqu'à l'autel et pas plus loin ; et aussitôt que la conscience est engagée ou exposée, la prudence intervient, ils se retranchent, ils se refusent ; mais leur courage est accompagné de tant de grâce que, sans oser imiter leur vertu, les mondains les admirent et les louent dans le secret de leur cœur.

Plaise à Dieu que cette race de vrais Israélites, toujours prudents, se multiplie sur la terre, à mesure que croissent en nombre et en force l'infernal bataillon des séducteurs, l'armée des conciliateurs et l'immense légion des hommes séduits !

CHAPITRE VI

LA MORTIFICATION.

Pour vivre de la vie vraiment chrétienne, il faut faire appel non seulement à la prudence et à la chasteté, mais encore à la mortification.

L'homme est corrompu dans toutes les parties de son être, non pas complètement il est vrai, mais suffisamment pour être aux yeux de Dieu une créature horrible.

Pour bien connaître cette corruption, *étudions d'abord la nature humaine en elle-même.* Il y a dans l'homme deux parties bien distinctes : la partie raisonnable et la partie animale. La partie raisonnable comprend l'intelligence et la volonté ; la partie animale embrasse les sens, les passions, et les membres du corps.

1. Beatus venter qui te portavit et ubera quæ succisti (Luc. XI, 27).

Si l'homme avait conservé la rectitude originelle, les deux parties seraient demeurées dans une harmonie parfaite avec Dieu et entre elles. D'abord l'intelligence et la volonté, aidées de la grâce, auraient été occupées, d'une part, à s'attacher à Dieu par le recueillement et l'amour, d'autre part, à commander souverainement à la partie animale, afin que celle-ci ne se permît rien qui ne fût au service de la raison. De son côté, la partie animale aurait été occupée sans doute à exercer les fonctions de son être, comme voir, sentir, être émue, produire des mouvements d'amour, de joie et autres actes des passions; mais, dans toutes ces différentes opérations, elle aurait toujours été dépendante du commandement de la raison. L'homme animal soumis à la raison, et la raison soumise à Dieu, tel aurait été, sans le péché, l'heureux état de la créature humaine.

Hélas! *depuis le péché tout est désorganisé* dans la partie supérieure comme dans la partie inférieure.

Dans l'homme raisonnable, c'est le désordre de l'intelligence relativement à Dieu, relativement à elle-même et relativement à la partie animale.

Relativement à Dieu, notre intelligence n'éprouve plus l'instinct de converser avec lui, de le voir présent en tout, de considérer toutes choses en lui. Au contraire, l'ignorance, la vaine curiosité, la dissipation, voilà son partage. Notre volonté par le fait a perdu, elle aussi, ces nobles mouvements de charité, d'humilité et d'obéissance qui la portaient à Dieu; elle n'a plus en partage que l'égoïsme, l'insubordination et l'orgueil.

Relativement à elle-même, la partie raisonnable est également corrompue. Même dans l'exercice naturel de leurs fonctions propres, abstraction faite de leurs relations avec Dieu, nos deux puissances supérieures sont déchues de leur perfection primitive : l'intelligence a perdu sa force et sa clarté d'intuition; la volonté n'a plus sa vigueur ni sa droiture.

Relativement à la partie animale, notre raison a perdu pareillement son empire et son indépendance. Non seulement nous ne sommes plus capables de gouverner à notre gré les passions et les sens, mais encore nous sommes entraînés par eux : en produisant leurs mouvements désordonnés, leur singulière et réelle influence obscurcit notre raison, trouble, secoue, déroute notre volonté, de sorte que la pauvre créature raisonnable est comme prise de vertige. Prenez un homme envahi par la colère, l'orgueil, la volupté ou l'avarice : a-t-il encore la raison? Oui, mais elle est dominée, vaincue, étouffée.

Dans la partie animale la désorganisation n'est pas moins affreuse. D'abord cette moitié de notre être a perdu la naturelle obéissance qui faisait sa force et sa gloire; elle est devenue un sujet révolté, et presque toujours usurpateur.

Nos sens tendent continuellement à agir sans attendre ou sans respecter le commandement de la raison. Il faut que nos yeux voient tout, que nos oreilles entendent tout, que notre palais goûte de tout, que notre toucher jouisse de tout. De même, nos passions lui font subir leurs mouvements de révolte. Hélas! quel tumulte dans notre âme! Quelle anarchie dans nos différents instincts! Amour, haine, désir, dégoût, joie, tristesse, audace, crainte, espérance, désespoir, colère, c'est une tempête continuelle Voilà la révolte.

Voici l'usurpation. Le plus souvent ces mutineries de l'animal révolté étouffent la raison et ses lumières; elles entraînent la volonté vaincue, et qu'arrive-t-il? Que tôt ou tard l'homme s'abandonne à la vie de la bête, et alors ce sont des débauches, des ivresses, des haines, des colères, et tout un déluge de maux.

Outre sa corruption par rapport à la raison, la vie animale de l'homme est encore corrompue en elle-même. Nos sens et nos passions ayant perdu quelque chose de cette perfection naturelle qui leur était propre, ravalent l'homme au-dessous de lui-même. De là vient que la créature sen-

suelle peut tomber même au-dessous de la bête et faire des crimes contre nature.

Enfin l'homme animal a perdu son empire sur ce qui devait lui être soumis. Il ne peut plus gouverner, comme il l'entend, soit ses propres membres, soit les créatures corporelles qui l'entourent.

Voilà l'être humain tel que le péché l'a fait. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'en présence d'une telle misère, cet être dégradé a conservé dans son cœur toute la vivacité de l'amour naturel qu'il avait pour lui-même. Hélas! ce que l'homme affectionne en soi, c'est cette nature telle que le péché l'a réduite. Il s'aime, il se chérit, il a pour lui-même des tendresses incroyables, et chaque fois que l'une ou l'autre de ces puissances révoltées demande sa pâture spéciale, il fait tout afin de l'accorder. C'est pour lui une peine incroyable de refuser à quelqu'une de ces bêtes avides l'objet réclamé.

Un mot exprime tout : être corrompu, c'est-à-dire porter en soi une multitude de puissances diverses qui réclament chacune sa jouissance sans aucun respect pour l'ordre commun; en présence de cette anarchie personnelle, avoir pour soi une tendresse qui souffre de la moindre privation, voilà bien la misérable condition de la nature humaine.

Dieu soit béni! Ce mal n'est pas incurable; son remède se trouve dans la mortification, qui est le fruit de la grâce de Jésus-Christ. Analysons *cette vertu dans le cœur de l'homme.* Elle appartient à la force et se compose de deux éléments : d'*une sainte haine* et d'*une sainte violence.*

D'abord *une sainte haine.* Quand la grâce veut former un homme mortifié, elle commence par lui faire comprendre que tout n'est pas bien en lui; qu'il y a des choses mauvaises, funestes, haïssables. Peu à peu, elle lui découvre un secret terrible : c'est que toute sa personne est un être corrompu. En même temps elle l'enflamme d'un amour véritable et profond : l'amour de son âme, de son salut, de sa sanctification.

Comme conséquence de cet amour légitime, la grâce fait naître une sainte aversion pour tout ce qui est mauvais en nous : aversion pour nos propres puissances dans leur vie naturelle, aversion pour tout nous-mêmes.

Ensuite *une sainte violence.* La haine ne suffit pas. L'objet haï, c'est nous-mêmes. Or, tout en nous haïssant par grâce, nous ne laissons pas de nous chérir par nature. Au sentiment d'aversion la mortification ajoute un sentiment de force qui nous rend capables de réaliser effectivement le combat contre notre fonds mauvais. Cette force s'appelle violence évangélique.

Voilà la mortification. *C'est une certaine force divine qui inspire à l'homme l'instinct de se haïr soi-même et le courage de se tourmenter pour détruire le désordre du péché et rétablir l'ordre de la justice originelle.*

Ces mouvements de haine et de violence se retrouvent dans le cœur de tous les justes, mais *à différents degrés.* Il y a des justes ordinaires qui, sans avoir envers eux-mêmes la haine et la violence positives, savent cependant se gouverner autant qu'il faut pour ne pas tomber dans le péché mortel, mais qui, à part cela, accordent à leur nature toute la liberté qui n'est pas absolument illicite. Il y a les hommes mortifiés : ce sont ceux qui réellement, positivement, se constituent une bonne fois leurs propres ennemis et qui, comme tels, s'habituent à avoir envers leur personne des rapports de haine et de violence. Voici le langage ordinaire qu'ils s'adressent : Misérable créature corrompue, il faut que tu sois corrigée, punie, changée!

Cette distinction fondamentale entre la mortification négative et l'esprit actif d'une mortification positive est la règle la plus universelle et la plus vraie pour distinguer entre elles la vertu solide et la vertu chancelante. On peut affirmer sans crainte que toute la perfection de la vie chrétienne dépend de cette question : Sera-t-on un homme de mortification, oui ou non?

C'est la pensée de saint Ignace : « Une âme mortifiée,

disait-il, s'unit plus à Dieu en un quart d'heure d'oraison que ne peut le faire pendant plusieurs heures une âme immortifiée[1] ». *Vince teipsum,* était sa devise.

La mortification est *une* en soi ; mais elle s'applique à un *objet complexe :* nous-mêmes. Elle procède contre toutes les parties de notre être toujours avec le même esprit de haine et de violence ; cependant *elle varie ses opérations suivant les diverses puissances.*

D'abord, la mortification *règle nos rapports avec Dieu* en ramenant vers lui nos facultés intellectuelles.

Elle oblige l'intelligence à s'occuper de lui, à ne jamais le perdre de vue au milieu des occupations. L'acte propre de cette mortification s'appelle recueillement.

Elle impose à la volonté une sainte violence pour secouer ses caprices et la forcer à s'attacher au bien de Dieu. Envisagée ainsi, cette vertu renferme trois actes propres : la charité, l'obéissance et l'humilité.

Ensuite la mortification *règle nos rapports avec nous-mêmes* intérieurement et extérieurement.

Intérieurement, il y a, d'abord, la mortification relative à la prudence. Elle consiste à haïr la hardiesse ou la fausse confiance de la raison, à se faire une pieuse violence pour que l'esprit agisse toujours selon la sagesse sans se laisser précipiter par ses lumières, et sans se fixer par orgueil dans sa propre perfection.

Puis, il y a la mortification relative à la justice. Elle impose à la volonté sa sainte vigueur, la loi de faire ce qu'il faut faire, de vouloir ce qu'il faut vouloir, sans se laisser ébranler par sa propre infirmité ou par le combat des instincts mauvais.

Vient ensuite la mortification des passions. Elle se subdivise en deux : mortification des passions irascibles et mortification des passions concupiscibles. Par la première, l'homme, haïssant en lui-même les deux extrêmes de la

1. Parole citée par S. Alph., *Relig. sanctif.*, t. I, ch. VII, § 1.

faiblesse et de l'audace en présence des difficultés, réprime, avec une égale force, les mouvements qui voudraient l'abattre et ceux qui voudraient l'exalter. Par la seconde, l'homme, haïssant le furieux ensemble de ses appétits pour tout ce qui sent la jouissance corporelle et spirituelle et sa répugnance pour le contraire, gouverne et réprime en même temps les mouvements réjouissants et les mouvements affligeants.

Extérieurement, c'est le règne de la mortification des sens. Par elle, le chrétien refuse à la vue, à l'ouïe, à l'odorat, au goût, au toucher et à l'imagination, la pâture des plaisirs et impose à ces mêmes sens des privations, des souffrances même positives.

Enfin, c'est l'empire de la mortification des membres du corps. Par elle, on gouverne et maintient tous les sens dans une modestie parfaite.

Ainsi la mortification rétablit l'ordre primitif renversé en nous par le péché originel. Elle est l'auxiliaire et le soldat de toutes les vertus chrétiennes.

CHAPITRE VII

L'ABNÉGATION ET L'AMOUR DE LA CROIX

Pour bien faire comprendre la vertu d'abnégation, montrons avant tout comment elle est distincte de la mortification. Voici en quelques mots, la différence radicale entre ces deux vertus :

La mortification nous porte à nous haïr, et à vaincre toutes nos tendances vicieuses afin de rétablir l'ordre primitif. Par elle, on le voit, l'homme s'occupe de sa nature, pour la combattre. L'abnégation au contraire est une disposition de la divine charité qui nous porte à renoncer aux prétentions légitimes mais facultatives de la personnalité pour que le bien divin l'emporte totalement en nous. Les prétentions de la personnalité sont de deux sortes : les

unes regardent la charité qu'on se doit à soi-même, et on ne peut y renoncer; les autres regardent les exigences non contraires à la charité et on peut les sacrifier. Ainsi c'est faire acte d'abnégation de ne rien demander, de ne rien refuser, de ne pas s'excuser quand on le peut. Jointe à l'amour de la croix, l'abnégation est accompagnée du désir des souffrances et des sacrifices. Expliquons-nous.

Il y a des vertus qui concentrent l'activité du chrétien au-dedans de lui-même : ainsi la tempérance a pour fonction de nous régler par rapport à la nourriture. D'autres vertus arrachent l'homme à lui-même : la foi, l'espérance et la charité, par exemple; ces vertus nous ravissent à nos pensées et sentiments naturels pour nous élever jusqu'à Dieu et nous élancer vers lui.

La mortification appartient à la première catégorie. Elle consiste essentiellement dans une certaine haine, une certaine force, haine et force dont le propre est d'opérer non pas sur un objet extérieur, mais en nous-mêmes pour combattre, vaincre et détruire les instincts sans cesse renaissants de la vie de péché. Ainsi donc vertu qui s'arrête à nous-mêmes, qui a pour objet la réforme violente de notre propre nature par la vigueur d'une sainte haine : telle est la mortification.

L'abnégation au contraire a pour but spécial d'établir en notre âme un certain éloignement, une sorte de mépris, d'oubli, de délaissement, d'abandon de notre personne et de tout ce qui la concerne.

Quels que soient nos progrès dans la mortification, il peut toujours arriver que nous conservions ce que j'appellerais volontiers la jouissance de notre personnalité et de ses droits. Il y a une grande différence entre un homme mortifié et un homme possédé de l'esprit d'abnégation.

Rappelons-nous le sort des esclaves et la manière dont ils étaient traités au temps des sociétés païennes. A cette époque, prenons un homme libre et un esclave également attentifs à mortifier leurs sens. Assurément ils se ressem-

blent sous un rapport, mais sous un autre quelle différence! L'un est maître de son temps, de son travail, de sa vie, de tout lui-même. L'autre ne s'appartient plus; chaque heure de son temps chacun de ses jours est à celui qu'il sert; *non est sui juris*, « il n'est plus à lui, » c'est un esclave. L'abnégation est cette vertu qui nous rend comme esclaves, celle par laquelle on se livre tel que l'on est, à quelque autre que soi. Elle fait accomplir un suprême effort pour qu'on s'arrache à l'instinct de la personnalité; pour qu'on s'abandonne comme une victime; pour qu'on se considère comme une chose vouée à la merci d'autrui; bref, pour qu'on sacrifie sans réserve les droits que la charité nous permet d'immoler.

Le langage du chrétien qui a ainsi renoncé à lui-même est celui-ci : Je me renonce parce je ne veux plus m'appartenir, je ne veux plus être à moi-même; je veux me livrer tout entier au bon plaisir divin. Intelligence, volonté, liberté, réputation, travail, jouissance, sens, corps, santé, vie même, j'aliène tout, j'immole tout autant que la charité m'y autorise, et je cède à cette force intime qui me pousse à vivre d'une vie toute d'amour de Dieu et toute pour Dieu. Je me donne entièrement, tel que je suis et je me donne sans conserver le droit de me reprendre.

Ces mots nous révèlent bien la vertu d'abnégation dans son essence pure et simple : c'est le dévouement parfait au bien divin, mais avec cette note particulière qu'on ne fait plus de cas des prétentions les plus légitimes, quoique facultatives, de sa personne, qu'on n'apprécie même pas ce que l'on donne, qu'on prétend être traité, selon l'expression hardie des saints, *comme la balayure des chemins*, enfin qu'on se livre d'une manière irrévocable avec l'abandon absolu de ses droits quand la charité elle-même le permet. Voilà l'essence de l'abnégation.

Si on y ajoute l'amour de la croix, on y introduit une modification spéciale qui porte l'abnégation au suprême degré de perfection.

L'homme qui fait abnégation de lui-même, qui se contente de s'oublier, est un esclave prêt à tous les services. Il dit : Je ne m'appartiens plus et je n'ai de préférences pour rien; qu'on fasse de moi ce que l'on voudra! Celui qui à l'abnégation joint l'amour de la croix, va plus loin. Il dit aussi : Qu'on fasse de moi ce que l'on voudra! mais il s'empresse d'ajouter : J'ai une préférence cependant, je désire la croix, je désire tout ce qui crucifie l'amour naturel de l'honneur et du plaisir. C'est un esclave aussi, mais un esclave qui s'engage expressément pour les services les plus durs, les plus pénibles et les plus humiliants. Voilà l'abnégation jointe à l'amour de la croix.

Ici se présentent naturellement deux questions. Qu'on nous permette d'y répondre; leur solution achèvera d'éclairer le sujet et de faire mieux saisir la nature d'une vertu, hélas! trop peu connue. D'abord, *une vertu si singulière* qui porte l'homme à renoncer aux prétentions légitimes mais facultatives de sa propre personne, *est-elle vraiment possible*, surtout si le désir des croix et des souffrances vient s'y adjoindre? Ensuite, si cette vertu existe, *est-elle réellement distincte de la charité?*

A la première question nous répondons :

L'abnégation telle que nous l'avons expliquée ne paraît pas possible dans l'ordre purement naturel; mais s'il s'agit de s'oublier, de se renoncer pour s'abandonner totalement à l'amour et au service de Dieu, elle devient très possible, et même obligatoire pour certaines âmes sûrement appelées à une plus haute perfection, par exemple, pour l'âme religieuse, qui, par état, s'est consacrée tout entière au service du Seigneur.

De fait, Dieu, Créateur et souverain Maître de toutes choses, peut assurément exiger que, pour son service, une créature quelconque sacrifie jusqu'à son être même; il peut en réclamer la destruction complète. C'était bien pour signifier ce droit absolu sur la vie et l'être des créatures que dans l'ancienne loi on offrait le sacrifice d'holocauste qui

détruisait entièrement la victime. Dieu pourrait donc à plus forte raison exiger qu'on lui sacrifie et immole tous les droits personnels.

Que dis-je : il le peut? Il l'a fait. Il l'a exigé du plus grand de tous les hommes, et le plus grand de tous les hommes l'a accompli. L'Homme-Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, par la vertu d'un ordre de son Père, par l'impulsion de sa propre volonté, a poussé l'héroïsme de l'abnégation absolue *jusqu'à l'amour des tourments :* Moi Dieu-Homme, a pu dire le Rédempteur, moi seconde personne de la Sainte Trinité devenue créature humaine, je ne m'appartiens pas! Je suis non plus le possesseur de moi-même, mais la propriété commune et du ciel et de la terre. Tout ce que j'ai, tout ce que je suis : ma divinité, mon humanité, mon âme, mon intelligence, ma volonté, ma liberté, mes droits, mon corps, ma santé, ma vie, tout cela je le donne, je le livre, je le dévoue, je l'engage au service des hommes et aux desseins de mon Père. Pendant trente-trois ans, on fera de moi ce que l'on voudra, car *je ne suis pas descendu sur la terre pour être servi, mais pour servir*[1]. Et après ma passion et ma mort, jusqu'à la consommation des siècles, dans la sainte Eucharistie, on pourra encore me manier, me mouvoir, *je ne résisterai pas*[2]!

Telle fut l'abnégation du Sauveur. Elle ne lui a pas suffi : Je ne suis plus à moi-même, c'est vrai, a-t-il ajouté, mais si je puis avoir encore un désir; s'il m'est permis de demander encore quelque chose, qu'on me charge de la croix; que ma personne tout entière devienne la proie des souffrances et des ignominies! Et ce désir du Sauveur a été réalisé. On a vu le Rédempteur du monde se livrer aux mains des bourreaux comme un agneau qui se laisse tondre; on l'a vu aussi embrasser généreusement les tortures

1. Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare (Matth. xx, 28).
2. Ego non contradico (Is. L, 5).

du Calvaire. Tel fut l'amour de la croix en Jésus-Christ.

C'est cette action de se livrer et de se livrer pour l'immolation qu'on imite dans le Sauveur quand on embrasse l'abnégation et l'amour de la croix. Évidemment un secours spécial de la grâce divine est nécessaire pour arriver à cette imitation parfaite. Demandons-le au ciel; il nous montrera et nous fera goûter l'excellence d'un tel renoncement et nous donnera, pour l'accomplir constamment, un courage héroïque. Et c'est ainsi que l'abnégation nous deviendra possible et même facile.

Une seconde question nous reste à résoudre : *Cette vertu étonnante est-elle distincte de la charité?* Voici notre réponse.

L'abnégation est distincte de la charité comme la chaleur est distincte du feu; c'est-à-dire, elle est un acte particulier de la charité; considérée à l'état d'habitude, elle est une disposition particulière de l'amour de Dieu.

Acte ou disposition, l'abnégation est tellement essentielle à la charité que ces deux vertus sont inséparables.

En effet, le propre de la charité est de nous faire sortir de nous-mêmes pour vivre uniquement du bien de Dieu. Celui qui aime est un être qui ne vit plus en lui; non, il vit dans un autre. C'est évident : lorsque quelqu'un se donne de la sorte au bien d'autrui, naturellement et par instinct il met toute sa personne au service de l'objet aimé. Le renoncement appartient donc à l'essence de l'amour.

Si le bien de l'objet aimé, c'est-à-dire si son contentement, si sa gloire se trouvent dans la souffrance de celui qui aime, on comprend dès lors que l'affection produira nécessairement et l'abnégation et l'amour même de la croix; on compend aussi que cet amour secondaire des souffrances ne fera, avec l'affection pour la personne, qu'un seul et même amour. Pourquoi? Parce qu'il n'y aura qu'un seul mouvement et vers l'être aimé et vers la souffrance, condition de son bonheur. Cela est d'autant plus vrai que le sacrifice et la souffrance ne sont point aimables en eux-mêmes, qu'ils ne peuvent être aimés uniquement à

cause d'eux-mêmes. Il faut donc qu'ils soient embrassés par le motif principal de l'amour supérieur auquel ils sont subordonnés.

Telle est la raison fondamentale qui doit nous faire regarder l'abnégation et l'amour de la croix non comme des vertus proprement dites et distinctes, mais comme un pur exercice de la charité.

Sachons-le, ce qui fait la distinction des vertus, ce n'est pas seulement l'objet sur lequel elles s'exercent, mais le motif pour lequel elles sont pratiquées. Or, l'unique motif de pratiquer le renoncement et l'amour de la croix, c'est le plaisir de Dieu ou au moins notre bien surnaturel. Dans les deux cas, c'est toujours l'amour de charité pour Dieu, pour nous-mêmes ou pour le prochain.

Depuis la chute originelle, telle est la position de l'homme ici-bas que pour aimer Dieu véritablement, il doit se renoncer et se vouer sans fin aux souffrances. Dieu réclame la satisfaction de sa justice irritée par le péché : c'est la souffrance qui la lui donne. Dieu attend de nous un témoignage sincère d'amour, d'attachement, de dévouement : c'est l'oubli personnel qui lui offre ce tribut.

Servir Dieu, c'est donc lui offrir constamment abnégation et souffrance. Le chrétien qui veut se sauver et devenir conforme à Jésus-Christ appelé l'homme des douleurs et le modèle des prédestinés, le chrétien qui, tout en travaillant à son salut, veut coopérer au salut de ses semblables et être dans sa sphère un digne et efficace instrument de rédemption, ce chrétien surtout doit se résoudre à s'oublier pour embrasser une existence faite d'amertumes et de sacrifices.

On le voit : aimer Dieu, aimer Jésus-Christ, aimer l'abnégation, aimer la croix, se donner pour être crucifié avec Jésus-Christ, c'est une seule et même vertu. L'abnégation et l'amour de la croix doivent donc être considérés comme un exercice de la charité, de la charité ardente; elles forment ensemble un exercice essentiel qui ne peut en être

séparé. Car, sans la charité, l'abnégation et l'amour de la croix deviennent impossibles; sans l'abnégation et l'amour de la croix, il ne peut y avoir, dans l'état actuel de notre nature corrompue, de véritable et fervente charité.

Par conséquent, toutes les réflexions qui précèdent nous autorisent à ne voir dans la vertu d'abnégation et d'amour de la croix que la charité elle-même pratiquée au degré de l'héroïsme. Des explications données résulte également la définition fondamentale que voici : L'abnégation et l'amour de la croix sont une disposition de la charité qui porte le chrétien à renoncer aux prétentions légitimes et facultatives de sa propre personnalité pour se livrer à la merci de Dieu, avec le désir d'être crucifié à l'exemple de Jésus-Christ.

CHAPITRE VIII

LE RECUEILLEMENT.

La vie vraiment chrétienne, pour se maintenir et s'accroître, n'a pas seulement besoin de chasteté, de prudence et d'abnégation, il lui faut aussi le recueillement, à la mesure duquel elle est toujours proportionnée.

Pour bien comprendre cette vertu, remettons-nous dans la vérité concernant notre nature et notre fin.

L'homme est le roi de la création visible, placé par le Créateur un peu au-dessous des anges et au-dessus de toutes les créatures sensibles. Son être admirable et merveilleux renferme, à lui seul, toutes les natures créées, de telle sorte qu'on peut dire : L'homme est un abrégé de l'univers. Comme l'ange, il jouit d'une substance spirituelle, créée à l'image de l'essence divine, capable de connaître et d'aimer. Comme l'animal, il a des sens et des appétits qui le disposent à toutes les jouissances et à toutes les actions corporelles. Comme la plante, il subit les lois de croissance et de génération; comme la pierre, il a une essence

corporelle, compacte, douée d'épaisseur, de pesanteur, de chaleur.

A son origine, l'homme reçut une nature droite et bonne; dans l'ensemble si multiple de toutes ses parties se trouvait un ordre parfait. Bien plus, ce noble roi du monde visible trouvait, en toutes les créatures inférieures, des instruments aptes à seconder la vie pour laquelle il était fait. Cette harmonie primitive de l'homme avec lui-même et avec toute créature consistait en ce que l'intelligence et la volonté, toujours occupées de Dieu par la contemplation et par l'amour, tenaient toutes les autres facultés dans un docile service. Rien de ce qui était, rien de ce qui arrivait dans le monde n'était capable ni de le déranger, ni de le bouleverser, ni même de le distraire du Créateur; au contraire, tout le portait à Dieu, tout lui en rappelait la pensée, tout l'inclinait à son amour.

Dans cet heureux et sublime état, voici quelle était son admirable vie. En attendant qu'il lui fût donné d'aller dans la gloire contempler Dieu, face à face, par les clartés de la vision béatifique, et l'aimer sans retour par les ardeurs d'une charité parfaite et consommée, Adam vivait dans le monde continuellement occupé de Dieu, continuellement absorbé dans la présence de ce Dieu et dans l'exercice de son amour. Ainsi commençait pour lui sur la terre, par une foi extrêmement éclairée et une charité très vive, la vie éternelle de la vision béatifique et de la charité parfaite.

Marchant dans cette union divine, Adam était en même temps en rapport avec tous les objets extérieurs et visibles de son séjour terrestre : ses yeux regardaient, ses oreilles écoutaient, sa langue parlait, son toucher jouissait, son goût savourait, son odorat respirait, son imagination s'impressionnait, sa mémoire se nourrissait de souvenirs, sa volonté aimait avec ordre toutes les créatures, son esprit s'occupait du monde entier; en un mot, Adam était appliqué corps et âme aux choses extérieures. Et cependant, par une admirable disposition du Créateur, cette occupa-

tion extérieure si multiple n'empêchait nullement le glorieux enfant et serviteur de toujours demeurer intérieurement uni à son Père et à son Maître. Au contraire, sa vie extérieure lui servait d'instrument et de secours pour la vie intérieure : il regardait, mais ce qu'il voyait le portait en haut; il parlait et écoutait, mais la conversation le fortifiait dans la pensée et dans l'amour de son Seigneur.

Tel fut l'ordre primitif des choses. Le péché est venu tout changer. Cependant, par la bonté et la miséricorde de Dieu, par la grâce de la Rédemption, aujourd'hui encore nous sommes appelés et admis *à la vie intérieure,* qui est le commencement de la vie éternelle.

Cette vie intérieure demeure pour nous ce qu'elle fut pour Adam : elle consiste à être toujours pénétré de la pensée de Dieu et de sa sainte présence, à toujours aimer l'Être infini contemplé par la foi. Quant *à la vie extérieure,* elle est pour nous tout autre chose que pour le premier homme avant son péché. Instrument et secours pour Adam, elle est pour nous le grand obstacle.

Voyons de quelle manière. L'homme innocent, tout en s'occupant des choses créées, ne les considérait pas comme le terme de son existence, mais comme une espèce d'échelon pour monter plus haut. C'est ainsi, par exemple, qu'en présence d'une nourriture délicieuse, il n'était nullement tenté de s'arrêter à la saveur sensible pour se reposer en elle comme en sa fin; mais naturellement, sans effort, il faisait de ce plaisir un moyen pour mieux comprendre, pour aimer davantage les joies spirituelles, et finalement pour s'attacher à son Dieu, le bien suprême. Aujourd'hui, c'est le contraire qui se produit. En punition du péché, par lequel nous nous sommes détournés de Dieu pour nous fixer en nous et en la créature, d'une part, nous sommes travaillés par une funeste inclination : chaque fois que nous usons des choses créées, nous nous y arrêtons; d'autre part, toutes les créatures ont désormais sur nous une fatale influence : elles entraînent loin de Dieu.

Pour mieux le savoir, entrez dans une ville où s'étale la variété des objets curieux. Si vous les considérez, qu'arrive-t-il? Vos yeux, remplis de ces images sensibles, portent à votre esprit tout ce qu'ils voient, et ce pauvre esprit, à son tour, conçoit une foule de pensées qui de soi distraient aussitôt de Dieu.

Les objets créés ont sur nous une double puissance. D'abord, ils sont *tentateurs,* c'est-à-dire qu'ils excitent des désirs désordonnés et nous portent positivement au péché; c'est ainsi que souvent la vue d'une personne ou d'une peinture immodeste éveille des goûts contraires à la sainte vertu de pureté. En second lieu, ces objets sont *distrayants,* c'est-à-dire que, abstraction faite des influences plus ou moins perverses et tentatrices, toute chose créée a au moins pour résultat de nous occuper, de nous absorber plus ou moins, et, par là, de nous *détourner* de notre vie principale qui doit être la contemplation de Dieu et son saint amour.

La séparation d'avec les créatures, en tant qu'objets séducteurs et tentateurs, est l'office de plusieurs vertus, par exemple, de la pauvreté, de la chasteté, de l'obéissance, de la mortification. Mais la fuite des créatures en tant qu'objets simplement distrayants, c'est l'œuvre du recueillement.

Voici donc l'idée complète de cette sublime vertu. Elle renferme deux parties : l'une qu'on peut appeler *le recueillement en Dieu* ou recueillement positif, et l'autre qui peut se nommer : *l'éloignement des créatures* ou recueillement négatif. Voyons-les séparément.

Le recueillement en Dieu, c'est l'habitude de tenir l'intelligence et la volonté réunies et comme ramassées pour les diriger vers Dieu seul de façon que, libres et dégagées de toute autre occupation, ces deux nobles facultés soient sans cesse appliquées à leur fonction propre qui est *la pensée et l'amour de Dieu.* Remarquez bien que, dans cette union naturelle de l'âme avec son Seigneur, il entre bien

des vertus diverses : envisagée comme contemplation, c'est la foi ; comme volonté de procurer le plaisir de Dieu, c'est la charité ; comme effort généreux, c'est la mortification ; comme liberté et dégagement de tout ce qui distrait, c'est le recueillement.

L'éloignement des créatures, c'est l'habitude de tenir toutes les puissances spirituelles et corporelles entièrement séparées des choses créées, quand on n'a pas l'obligation de s'en occuper, ou bien indépendantes d'elles, quand il faut s'en occuper.

La séparation de toute affaire étrangère au devoir amène le recueillement de l'esprit et de la volonté qui refusent l'amusement des pensées ou des désirs inutiles, le recueillement de la mémoire qui n'accepte pas de souvenirs superflus, le recueillement de l'imagination qui repousse les vaines représentations, le recueillement des yeux qui veulent être comme aveugles, des oreilles qui cherchent à devenir comme sourdes, de la langue qui se prive de toute parole inutile.

L'indépendance dans les choses où le devoir nous engage, consiste à ne jamais nous enfoncer complètement en ce qui doit occuper ou notre esprit ou notre imagination, ou notre volonté, ou nos yeux, de façon que toujours nous ayons assez de possession de nous-mêmes pour pouvoir élever notre âme vers Dieu par la pensée et par l'amour.

Comme le recueillement positif, cet éloignement des créatures peut être l'exercice de plusieurs vertus : en tant qu'on le pratique pour expier les péchés, c'est la pénitence, en tant qu'on s'y soumet pour obéir à ses supérieurs, c'est l'obéissance ; en tant qu'on le cultive pour conserver *la liberté dans l'union à Dieu,* c'est le recueillement.

D'après ces explications, voici la définition nette et complète du recueillement : *c'est une vertu par laquelle l'homme se tient séparé ou indépendant de tout ce qui est créé, et se maintient, avec liberté, dans l'exercice de la présence de Dieu et de son saint amour.*

Cette vertu, dont l'objet propre est la liberté dans l'union à Dieu, peut être animée par différents motifs : si l'on s'y adonne, parce que rien n'est plus doux, ni plus nécessaire, c'est le recueillement cultivé pour l'amour de soi; si l'on s'y applique, parce que rien n'est plus grand, c'est encore le recueillement inspiré par un intérêt personnel; si on la pratique parce que Dieu le veut et en est glorifié, c'est le recueillement vivifié par la charité, le seul qui soit vraiment bon, surnaturel et méritoire.

Voulons-nous pratiquer le recueillement et les autres vertus dans toute leur perfection, allons les puiser et les repuiser à leurs véritables sources : la Pénitence et l'Eucharistie.

LIVRE SEPTIÈME

LA PÉNITENCE ET L'EUCHARISTIE

SOURCES DE LA VIE VRAIMENT CHRÉTIENNE

CHAPITRE I

LA PÉNITENCE, GUERRE AU PACTE AVEC TOUT PÉCHÉ.

En médecine, nous avons des spécialistes, et ces spécialistes sont fort courus. On va au dentiste pour les dents, à l'oculiste pour les yeux, au pédicure pour les pieds. Si, parmi ces guérisseurs, il en surgissait un, absolument merveilleux, dont la spécialité fût de vaincre la mort elle-même et d'assurer à ses clients l'immortalité, la vapeur et l'électricité ne suffiraient pas pour satisfaire l'empressement des humains accourant de tous côtés. Eh bien, ce qui n'existe pas pour le corps existe pour l'âme; car le même Dieu qui veut que nous mourions tous de la mort temporelle, veut aussi que nous échappions tous à la mort éternelle. A cet effet il nous a laissé dans les Livres saints les recettes de l'incorruptibilité; et de tout temps il a donné à son Église des docteurs qui, à force d'étudier et de combiner ces recettes célestes, ont offert aux hommes les divins secrets de la vie éternelle.

Parmi ces docteurs éminemment pratiques, saint Alphonse occupe une place remarquée, lui que l'Église a appelé l'homme aux avis salutaires, *salutaribus monitis*[1]

1. Offic. S. Alph. Orat.

Est-il vrai et comment est-il vrai que sa doctrine forme un ensemble si sagement combiné, qu'en la suivant fidèlement on est sûr d'être vraiment pénitent, autant qu'en cette manière il peut y avoir certitude? Telle est la très intéressante et très grave question que nous voulons examiner.

Qu'est-ce que la pénitence? *La pénitence est la guerre au péché et à tout ce qu'on peut appeler pacte avec le péché.* Le zèle, un zèle intransigeant contre ces pactes funestes, est incontestablement un des caractères distinctifs de saint Alphonse et de sa doctrine.

Expliquons-nous sur ce point fondamental.

L'homme, surtout depuis le péché, est un composé de choses qui se combattent; ce qui, pour le dire en passant, fait de lui l'être le plus intéressant, le plus curieux, le plus original de la création. Sa nature est un mélange de matière et d'esprit; son être moral, vicié par le péché, est un amalgame d'amour pour le bien et d'instinct pour le mal. Nous sommes presque toujours occupés à vouloir simultanément deux termes contradictoires : notre salut dans l'éternité et notre satisfaction coupable dans le temps. Rares, bien rares sont les hommes qui, de gaîté de cœur, ont renoncé à l'espérance du ciel; mais bien rares aussi ceux qui, pour s'assurer le ciel, ont renoncé en ce monde à tout plaisir illicite.

Jouir sur la terre contre la loi de Dieu, et aller ensuite jouir dans le ciel de ce Dieu que l'on a offensé, telle est l'étrange prétention de la créature humaine. C'est pourquoi Isaïe prête aux mortels cette funeste parole : *Nous avons conclu une alliance avec la mort, et nous avons fait un pacte avec l'enfer*[1].

Oui, le pacte, le pacte avec le péché, tel est le fruit monstrueux de la monstrueuse alliance opérée dans le

1. Percussimus fœdus cum morte, et cum inferno fecimus pactum (Is. xxviii, 15).

cœur humain, entre la soif du salut et la soif du plaisir. On ne veut renoncer ni au ciel ni au mal, et pour tout concilier on pactise en s'écriant : Va pour le péché! Plus tard nous nous convertirons!

Cette coupable transaction revêt des formes multiples.

Tantôt c'est *le pacte du délai.* Comme on vient de le dire, le cœur, pour se tranquilliser dans un présent coupable, se promet un avenir innocent. Innombrables sont les âmes qui, secrètement, en sont là. A chaque instant elles tremblent parce qu'elles pèchent. A chaque instant aussi elles se rassurent parce qu'elles spéculent sur le lendemain. Il y a là un calcul qui se refait chaque jour; et c'est ainsi que la vie se compose trop souvent de faiblesses et d'espérances également opiniâtres.

Parmi les conciliateurs qui arrangent les choses de cette façon, il en est beaucoup dont la prétention atteint la limite extrême, et qui dans leur cœur parlent de la sorte : J'entends bien pécher jusqu'à mon dernier jour; mais ce jour-là je reviendrai à Dieu.

C'est le pacte *de la conversion à la mort.* Parce que l'on sait, à ne pouvoir s'y tromper, que cette mort produit nécessairement une impression profonde sur ceux que sa main vient d'atteindre, on s'assure qu'on profitera de cette impression inévitable pour faire volte-face et se retourner du côté droit après avoir passé toute sa vie à gauche. Entrez dans le secret des cœurs, étudiez-les, écoutez-les; et dans beaucoup d'entre eux vous entendrez ce funeste refrain qu'ils se chantent à eux-mêmes : Après avoir mal vécu, je prétends bien mourir.

Vient ensuite *le pacte du pénitent sans pénitence.* Je pèche, mais je me confesse : voilà son langage. Ce langage serait légitime si l'on pouvait ajouter : Et, en me confessant, je m'améliore. Mais quand il faut s'avouer à soi-même que les confessions annuelles ou semestrielles ou mensuelles n'amènent jamais aucun changement, incontestablement il y a transaction; c'est celle des récidifs. Ceux-là spéculent,

non pas précisément sur l'avenir, mais sur des absolutions mal reçues.

Il est un autre pacte plus fréquent peut-être que tous les autres; c'est *celui de l'occasionnaire.* On pourrait l'appeler l'illusion de la cause sans son effet. Je marcherai sur le feu, mais je ne me brûlerai pas; je toucherai la poix et je ne me salirai pas; je boirai le poison et je ne mourrai pas. Je fréquenterai telle personne qui me porte au péché, mais je ne pécherai pas; j'habiterai telle maison où se trouve pour moi la mort, mais je vivrai; je me permettrai tel plaisir mondain qui tue ses partisans, mais je ne serai pas même blessé; en un mot, chez moi, la cause du péché ne produira pas de péché. Voilà l'occasionnaire.

Vient enfin *le pacte de la tiédeur.* On ne veut ni se gêner ni se damner. Que fait-on? Pour vivre à l'aise sans mériter l'enfer, on se jette sur la liberté des péchés véniels, et l'on s'en donne à cœur joie en fait de médisances, de jalousies, de vanités coupables, de gourmandises raffinées.

Et c'est ainsi que, d'une manière ou d'une autre, un pacte secret désorganise l'existence d'une foule de chrétiens; les uns comptant sur le lendemain, les autres espérant en la mort, d'autres se confessant sans bon propos, d'autres aimant le péril et comptant y échapper, d'autres enfin pesant le péché pour se le permettre quand il n'est pas trop grave.

Or, saint Alphonse, déclarons-le franchement, est peut-être le plus sévère ennemi des pactes que l'Église de Dieu ait jamais vus surgir parmi ses plus illustres défenseurs. Sous ce rapport, on pourrait l'appeler *le docteur intransigeant;* non pas, hâtons-nous de le dire, qu'il rejette impitoyablement et damne sans merci tous les malheureux qui pactisent; oh non! mille fois non! au contraire il les accueille, il les encourage, il les réconforte; mais jamais il ne pactise avec eux. Mille fois, s'il le faut, il répétera à l'occasionnaire : Ou tu quitteras l'occasion ou tu n'auras pas ton pardon. Cette leçon il saura la donner avec une patience angélique et l'adoucir avec une suavité sans pareille, mais il la redira

telle qu'elle est, sans jamais l'altérer, sans jamais biaiser.

L'Écriture nous parle beaucoup des faux prophètes dont le langage est mensongèrement conciliant : *Ils ont pansé*, raconte Jérémie, *les plaies de la fille de mon peuple d'une manière honteuse, en disant : La paix! la paix! lorsqu'il n'y avait point de paix*[1]. Et Ézéchiel complétant cette pensée, ajoute : *Ils ont séduit mon peuple en lui annonçant la paix lorsqu'il n'y avait pas de paix; lorsque mon peuple bâtissait une muraille, ils l'ont enduite uniquement de boue sans y mêler de la paille*[2].

Par ces paroles mystérieuses l'Esprit de Dieu stigmatise les principes et la méthode de ces trop nombreux ministres du Seigneur qui, soit manière superficielle d'envisager les choses, soit excessive bonté de cœur, soit prudence trop humaine, soit disposition plus blâmable encore, se font les apôtres et les partisans d'une fausse paix entre le monde et l'Évangile.

Les hommes de cet esprit ont le goût des transactions scabreuses. On les voit pactiser avec les pactes et transiger avec ceux qui transigent. Si un chrétien aime le danger, c'est-à-dire le spectacle suspect, la danse trop libre, le livre séduisant, trop facilement ils lui permettent l'usage de ce poison tout en lui promettant la santé; et, quand ils ont à surveiller dans une âme l'édifice du salut, les murailles construites n'ont d'autre ciment que la poussière.

Saint Alphonse est allé se placer aux antipodes de cette doctrine; et là il ne fait que répéter et appliquer les paroles du Maître : *Si votre œil vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous; si votre bras vous scandalise, coupez-le et jetez-le loin de vous*[3].

1. Et curabant contritionem filiæ populi mei cum ignominia, dicentes Pax, pax! et non erat pax (Jer. VI, 14).

2. Eo quod deceperint populum meum, dicentes : Pax, et non est pax : et ipse ædificabat parietem, illi autem liniebant eum luto absque paleis (Ez. XIII, 10).

3. Si oculus tuus scandalizat te, erue eum et projice abs te; si manus tua scandalizat te, abscide eam et projice abs te (Matth. XVIII, 8, 9).

Dans cette guerre acharnée contre les pactes, il fait surtout manœuvrer quatre batteries également puissantes : d'abord la doctrine du prédicateur; ensuite la tactique du confesseur; puis la loi du pénitent; enfin le système du théologien.

Examinons l'une après l'autre ces quatre armes triomphantes, trempées et aiguisées avec la patience et le génie d'un guerrier consommé dans son art.

Et d'abord la *doctrine du prédicateur.*

Quand on veut battre sérieusement en brèche un désordre moral, il faut commencer par rectifier sur ce point les erreurs qui ont cours et les remplacer par la vérité. Car, malgré les efforts que tentent les hommes pour vivre, *comme le cheval ou le mulet qui n'ont pas l'intelligence*[1], l'animal chez eux reste bon gré mal gré raisonnable, et on a à moitié réussi à les faire bien vivre quand on est parvenu à les faire bien penser.

Voilà pourquoi notre Saint, voulant combattre à outrance le fléau des transactions avec le mal, s'est attaché à réunir contre lui toutes les forces de la doctrine catholique.

Voici sur ce point ses pensées principales, puisées aux plus pures sources de la tradition.

La miséricorde de Dieu, dit-il, n'est assurée qu'à ceux qui le craignent. S'il n'en était pas ainsi, ce grand Dieu deviendrait le fauteur du désordre. Oui, si le téméraire qui le brave pouvait s'écrier, au moment même de son crime : Je suis sûr de mon pardon! il n'y aurait plus de barrière à la licence humaine. Mais il n'en va pas de la sorte, grâce à la sagesse divine. Pour compter sur elle et sur son indulgence, il faut éviter de la blesser et cultiver la crainte.

Or, poursuit le saint Docteur, le pacte avec le péché est la contradiction et la contradiction la plus formelle de cette crainte de Dieu. Le crime arraché à la faiblesse est

1. Nolite fieri sicut equus et mulus quibus non est intellectus (Ps. xxxi, 9).

une témérité sans doute ; cependant si, après l'avoir commis, on songe à l'expier, l'audace est corrigée par un sentiment contraire, et dès lors il y a lieu d'espérer dans le Seigneur. Mais spéculer sur je ne sais quoi pour continuer à pécher sans sourciller, c'est, nous dit l'Écriture, tourner Dieu en dérision et remplacer la crainte par la moquerie. N'est-ce pas en effet se moquer de Dieu et lui supposer une débonnaireté ridicule que de parler ainsi, dans le fond du cœur : O Dieu, je sais que je t'offense et je prétends le faire longtemps encore ; mais je prétends aussi qu'après une vie digne de l'enfer tu me donneras le ciel !

Cela étant, conclut saint Alphonse, il n'y a point de plus sûr moyen de refroidir la miséricorde divine et de compromettre le salut que de se faire un système dans lequel entre le pacte avec le mal : *Ne vous y trompez pas, Dieu ne veut pas qu'on le tourne en dérision*[1]. L'espoir de ceux qui l'offensent de la sorte est un espoir dont saint Augustin a dit : *Malheur à l'espérance perverse*[2] ; et que le Saint-Esprit lui-même stigmatise en ces termes : *Leur espérance est une abomination*[3].

S'il en est ainsi de tout pacte avec le péché, poursuit notre sage Docteur, que penser de celui par lequel on se promet *la conversion à la mort !* Celui-là surtout est illusoire et fatal. C'était pour notre Saint un axiome qu'à la mort on ne se convertit pas. Cet axiome, il l'avait puisé dans la tradition catholique de tous les siècles. La mort, dit-il, est le commencement du règne de la justice. Ceux qui auront bien vécu jusque-là ne tomberont pas ; ceux qui auront jusque-là mal vécu ne changeront pas. La conversion au dernier jour est, dans l'ordre de la grâce, un vrai et grand miracle. Ce miracle s'accorde parfois aux malheureux qui arrivent au terme suprême sans avoir jamais eu grande facilité de revenir à Dieu. Mais aux

1. Nolite errare : Deus non irridetur (Gal. VI, 7).
2. Væ a perversa spe ! (S. Aug. Enarratio in Ps. CXLIV, § 11).
3. Spes illorum abominatio animæ (Job XI, 20).

téméraires, qui ont compté sur la mort pour abuser de la vie, jamais; à moins que le Seigneur n'exauce en leur faveur la prière d'une âme compatissante et vertueuse.

Qu'ils tremblent donc, s'écrie notre Saint, tous ceux qui au malheur de pécher ajoutent le malheur plus grand encore d'être des pécheurs calculateurs. Qu'ils ne l'oublient pas : tout dans les desseins de Dieu est pesé, mesuré, compté. Pour chaque homme, la Providence a déterminé un certain nombre de péchés qui seront supportés et une certaine mesure de grâces qui seront données. Une fois le nombre atteint et la mesure comblée, l'imprudent qui aura cru jusqu'alors réussir dans son calcul sentira qu'il s'est trompé. La main du Seigneur s'appesantira sur lui, et, à moins d'un miracle, il est perdu.

Après avoir ainsi effrayé les temporisateurs, notre Saint s'adresse aux occasionnaires et aux tièdes, et il leur dit :

O toi qui pactises avec le feu et qui comptes ne pas pécher dans l'occasion du péché, retiens ces trois maximes : On ne résiste pas à la séduction sans la grâce de Dieu; on n'obtient pas cette grâce quand on aime le danger; donc s'engager volontairement dans l'occasion et succomber, c'est tout un.

Quant à toi qui partages le péché en deux pour te permettre sans scrupule et sans crainte tout ce qui est véniel, songe à ce que tu fais et à ce que ton cœur combine. Mon Dieu, dis-tu, toutes les injures je te les ferai, excepté celles qui sont mortelles; car je veux tout à la fois t'offenser et te posséder! Ce langage, ne l'oublie pas, porte Jésus-Christ à te vomir de sa bouche. Et s'il le fait, qu'en sera-t-il de toi?

Voilà dans son ensemble, la doctrine d'Alphonse contre la funeste et fatale envie d'ajouter au péché la tranquillité dans le mal en vertu d'un calcul.

Cette doctrine est dure, pensera-t-on; elle sent le jansénisme.

Si rien ne la tempérait; si elle n'avait pas sa contre-par-

tie; si tout pécheur qui transige était par le fait réputé incurable et damné; s'il n'y avait pas pour lui, comme pour tout autre, possibilité, facilité même de rentrer dans l'ordre; si Dieu était représenté comme porté à la justice beaucoup plus qu'à la miséricorde; si on ne répétait pas fois sur fois que cette miséricorde est assurée à quiconque l'implore, qu'elle attend, appelle et accueille le coupable avec une ineffable tendresse; si au pécheur, même à celui qui pactise avec l'ennemi de Dieu, on refusait la médiation de Jésus-Christ et l'intercession de sa sainte Mère; si, en un mot, la crainte était confondue avec le désespoir... alors oui, il y aurait cruauté janséniste.

Mais, grâce à Dieu, il n'en est pas ainsi. Autant Alphonse condamne les abus de la miséricorde, autant il exalte cette miséricorde elle-même.

Dans ces conditions, son zèle contre les calculs de la conscience et son esprit saintement intransigeant sont, on peut l'affirmer, de très pures inspirations de la pure charité.

En cet ordre de choses, plus la sévérité est implacable, pourvu qu'elle soit discrète, plus elle est charitable. N'oublions pas qu'il s'agit de la vie vraiment chrétienne. Les hommes ressemblent à ces enfants mal nés qui ont du goût pour tout ce qui leur nuit. Nous goûtons le péché, sinon en lui-même, au moins dans ses effets et dans ses causes; c'est pourquoi nous rêvons toujours de monstrueuses alliances avec lui. Ne pas contrarier ce penchant ou au moins le ménager, sous prétexte qu'il ne faut pas faire trop souffrir, ce serait la cruauté du chirurgien laissant le plomb dans la blessure parce que l'extraction serait douloureuse. Au contraire, couper, briser, rompre tout pacte avec l'iniquité, dût la nature en pousser des cris de douleur, c'est la charité qui tranche dans le vif, dès qu'elle voit la gangrène.

Voilà pourquoi notre Saint, voulant à tout prix assurer le salut des âmes, fournit, nous venons de le voir, aux ministres de la parole de Dieu tout un arsenal de vérités

pour renverser de fond en comble les retranchements derrière lesquels la conscience se retire avec son mortel ennemi devenu son allié.

Mais, nous l'avons dit plus haut, à la doctrine du prédicateur, notre prudent Docteur joint, pour mieux combattre les pactes du pécheur, *la tactique du confesseur*. Cette tactique a deux règles principales dont Alphonse a été, non pas l'inventeur, car on n'invente rien dans l'Évangile, mais le plus ardent propagateur.

D'après lui donc, lorsque le prêtre par ses prédications a décidé une âme à entreprendre sans délai une pénitence différée jusqu'alors, il doit comme confesseur : premièrement, arracher cette âme aux occasions dangereuses, autant que faire se peut; secondement, poursuivre dans les derniers recoins de la conscience les restes de calcul qui auraient pu y demeurer cachés.

Conformément à la seconde de ces règles, le confesseur ne laisse pas de repos au pénitent formellement récidif, c'est-à-dire à celui qui retombe dans les mêmes péchés sans aucun sérieux effort de résistance. Pourquoi? Parce que la récidive prouve la présence du pacte. Évidemment quiconque se confesse sans vouloir se corriger, fait dans son cœur le raisonnement du coupable qui, voulant et ne voulant pas, transige. Dès lors, ou bien l'âme changera de système ou bien l'avenir éternel est compromis. C'est la science du salut qui l'affirme.

Contre les occasions du péché, le confesseur disciple de saint Alphonse n'est pas moins énergique. Ou bien l'occasion peut être quittée, ou bien de cruelles nécessités retiennent l'âme forcément exposée au péril. Dans le premier cas, son charitable médecin lui dit que sous peine de mort, il faut briser, couper; dans le second cas, il lui déclare qu'il n'y a de salut pour elle que moyennant toute une enceinte de précautions qui interceptent la flamme sans quitter la fournaise. Mais toujours et en tout cas, pour qu'il y ait pardon, il faut qu'il y aït rupture.

Encore une fois, dira-t-on, c'est du jansénisme; ce sont les sacrements rendus inabordables. Puisqu'on répète l'accusation, répétons la réponse. Ah! si saint Alphonse, parlant du pénitent qui pactise, ordonnait de lui fermer la porte sans merci et de le renvoyer sans explication, oui, ce serait un rigorisme mortel. Mais non! le confesseur qui ordonne une rupture ou qui reprend un récidif doit s'épuiser en industries de tout genre pour amener à vouloir ce qu'il fait faire et pour persuader ceux auxquels il commande. Dès lors c'est la charité, parce que c'est une action douce et forte, imposant à l'homme la libre nécessité de se délivrer du mal.

A cette tactique du confesseur vient se joindre, dans la vie chrétienne telle que l'enseigne Alphonse, *la loi du pénitent.* D'après lui il est entendu que, si on ne fait rien ou presque rien pour quitter le péché; si on s'obstine à vouloir la cause sans l'effet, c'est-à-dire l'occasion sans la faute, il faut avoir la loyauté de se juger soi-même actuellement inapte au pardon. C'est dur, mais c'est bon; et il vaut mille fois mieux rester ennemi et le sentir, que se croire réconcilié quand on ne l'est pas.

A la loi du pénitent, à la tactique du confesseur, à la doctrine du prédicateur, Alphonse, pour lutter contre les pactes criminels, ajoute *le système du théologien.* L'Église impose à tous les catholiques l'unité dans les choses nécessaires; elle laisse la liberté dans les questions douteuses. Cette liberté, notre Saint la rend captive de la charité. Il ne veut pas qu'on se croie autorisé à suivre une opinion par le seul fait qu'elle est spéculativement probable, si cette opinion a l'inconvénient d'exposer l'âme à s'allier avec le péché. Si, par exemple, on prétend que telle ou telle danse, tel ou tel spectacle ne sont pas intrinsèquement mauvais, du moment qu'ils constituent un péril sérieux et prochain, le saint Docteur ne veut pas qu'on érige en principe qu'il y a liberté absolue de s'accorder ces plaisirs dangereux. D'après lui les opinions suspectes peu-

vent plaire à la science de certaines gens, mais elles doivent déplaire à leur conscience.

Résumons-nous. La sagesse veut qu'on ne coure pas le risque de mourir en état de péché; pour ne pas courir cette chance redoutable, il faut éviter les pactes avec l'offense de Dieu, parce qu'ils irritent la miséricorde du Seigneur et provoquent sa justice; par conséquent, la lutte acharnée contre ces pactes téméraires est une des lois fondamentales du chrétien; on les combat par une sainte intransigeance dans la doctrine, dans la pratique de la pénitence, dans le choix des opinions; et saint Alphonse, en s'attachant à ces points essentiels, a prouvé qu'il était maître consommé.

Heureux donc ceux qui suivent ses enseignements salutaires! S'ils les prennent comme règle de leur conduite personnelle, ils ont l'espoir fondé d'être sanctifiés; s'ils les suivent dans leur apostolat, ils auront la gloire de sanctifier aussi les âmes.

CHAPITRE II

LA PERFECTION DE LA PÉNITENCE.

Qu'il nous soit permis de le dire immédiatement : Quand on commence à vieillir et que, par vocation, on a été appelé à voir ce qui se passe dans le monde des âmes, on est mieux à même de comprendre ce qui leur est le plus profitable.

Nous souffrons trop d'être pécheurs pour ne pas être avides du pardon. Hélas! nous gâtons le moyen qui le donne : nous ne sommes pas de vrais pénitents.

Où se trouve la véritable pénitence? En quoi consiste-t-elle? Jésus-Christ n'a pas omis de nous l'enseigner, car voici le langage qu'il a daigné tenir en parlant de l'illustre pénitente sainte Madeleine : *Beaucoup de péchés lui ont été*

pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé [1]. Ces paroles renferment la perfection même de la pénitence. Ce sujet est un des plus essentiels et des plus avantageux à la vie vraiment chrétienne.

Nous disons : perfection de la pénitence. Par ce mot, il ne faut pas entendre les austérités extérieures, les mortifications pratiquées par les moines du désert, mais bien une vertu intérieure qui s'en prend au péché lui-même pour des motifs parfaits.

Du reste, afin d'être bien compris dans cette matière, voici l'ordre que nous suivrons. Nous avons dessein d'examiner : le principe de la perfection de la pénitence, l'extension de cette vertu, ce qu'elle est dans le sacrement de pénitence, et enfin ses fruits. Nous terminerons par quelques conseils.

Premièrement, *le principe de la perfection de la pénitence.* Si nous avions l'habitude de juger les sentiments de notre âme, nous verrions que, la plupart du temps, nous allons au saint tribunal, nous y formulons l'acte de contrition par un principe qui concerne l'espérance ou la crainte : Je veux me sauver; je veux me débarrasser de mes péchés parce qu'ils nuisent à ma conscience! Assurément, on ne peut pas prétendre que cette contrition soit mauvaise. Elle se nomme attrition ou contrition imparfaite; il faut se garder de la condamner.

Il y en a une autre encore plus imparfaite que celle-là, mais bonne également. C'est celle qui fait dire : Je regrette mes fautes parce qu'elles me pèsent sur la conscience, parce qu'elles m'ont dépouillé de l'éclat de la grâce! Il y a beaucoup d'égoïsme dans ce langage, mais Dieu est si bon qu'il va jusqu'à s'en contenter à défaut d'autre.

La pénitence parfaite est *celle qui a pour principe la charité.* Une comparaison fera mieux saisir notre pensée. Voici

1. Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum (Luc. VII, 47).

un fils, c'est l'enfant prodigue dont parle l'Évangile. Il quitte la maison paternelle et s'en va bien loin dissiper sa part d'héritage. Réduit ensuite à la dernière misère et saisi par le remords, il vient se jeter aux pieds de son père, et là, il demande pardon. Qu'à ce moment, ce père l'interroge pour connaître le motif du repentir! Si l'enfant répond qu'il est triste d'avoir fui la maison paternelle parce qu'il y trouvait l'abondance, ce motif, quoique inférieur, suffira pour lui obtenir le pardon. S'il assure être triste uniquement pour avoir fait de la peine à son père, quelle joie! Ce ne sera plus le simple pardon, mais un débordement d'affection : on verra le père ouvrir les bras et serrer ce fils sur son cœur.

Cette comparaison nous donne la différence qui existe entre la pénitence parfaite et la pénitence imparfaite : celle-ci procède d'un principe d'attrition, celle-là d'un principe de charité.

Mon Dieu, s'écrie la première, je vous demande pardon de mes fautes parce qu'elles m'ont causé du dommage, parce qu'elles m'ont mérité l'enfer, parce qu'elles ont nui à ma perfection, parce qu'elles ont diminué mes mérites en diminuant vos grâces! Ce sentiment, si égoïste soit-il, n'est pas mauvais, nous aimons à le répéter; il est même si précieux qu'il suffit, si l'absolution le rencontre, pour effacer le péché.

Toutefois, hâtons-nous de l'ajouter, il ne saurait être suffisant pour une âme vraiment chrétienne. Celle-ci devine bien que Notre-Seigneur pourrait lui répondre par ce reproche : Mon enfant, tu ne songes qu'à toi! Ne suis-je pas ton père? Ce que j'attends de ton cœur qui veut être pardonné, c'est une parole d'amour. Dis-moi donc : Mon Dieu, ma principale douleur, c'est de vous avoir fait de la peine! Votre chagrin, voilà ce qui me met à genoux à vos pieds, voilà ce qui m'oblige à me frapper la poitrine. Quant à mes intérêts, ô Père si bon, je n'y pense pas ou je n'y pense qu'après avoir pensé d'abord à vous!

C'est la pénitence parfaite, celle qui naît de la charité.

Et, remarquons-le en passant, cette charité remplit ici deux rôles : elle inspire le regret et elle fait faire pénitence.

Réjouissez-vous donc, pieux lecteur, de pouvoir procurer tant de plaisir à Dieu, car, c'est la vérité, la pénitence parfaite est un acte de regret inspiré par l'amour. Chaque fois que vous allez à confesse en vrai pénitent, vous faites donc une démarche d'amour.

Il faut que vous sachiez une vérité que nous ne savons malheureusement point ou pas assez : de tous les tributs que nous devons offrir à Jésus-Christ, nous pécheurs, celui qui le touche et le réjouit davantage *c'est le tribut de la pénitence parfaite.* Mon Dieu et mon Rédempteur, je vous aime et parce que je vous aime, je regrette de tout mon cœur de vous avoir fait de la peine! Cette parole, oui, Jésus la préfère au jeûne, à la mortification, à l'adoration, à la prière elle-même. N'a-t-il pas raconté à l'avance la fête qu'il organisera dans le ciel pour l'âme pénitente? N'a-t-il pas choisi d'être lui-même comme le pénitent par excellence? N'y a-t-il pas des saints qui doivent toute leur sainteté à la pénitence? Voyez les solitaires; enfoncés dans leur immense isolement, ils ne communiaient jamais ou presque jamais, la pénitence, semble-t-il, a suffi pour les sanctifier.

Attachons-nous donc, âme chrétienne, à ce tribut préféré de Dieu. Que notre vie soit une vie de pénitence parfaite! Aimons à revoir notre passé pour y découvrir des péchés commis il y a vingt, trente, quarante années. Nous les mettrons aux pieds de Jésus, nous les pleurerons, nous demanderons pardon coup sur coup à notre bon Sauveur; il en éprouvera un tel plaisir que sa voix nous dira bientôt intérieurement : Beaucoup de péchés te sont pardonnés parce que tu m'aimes beaucoup!

Je demande à Dieu une bénédiction spéciale sur ces lignes et sur celles qui vont suivre, car ce sujet est capital pour toutes les âmes qui ne veulent pas se contenter de médiocrité en fait de vie chrétienne.

Expliquons deuxièmement l'*extension de la pénitence*

parfaite. Ce point touche un des secrets les plus intimes de l'histoire des âmes. Remarquez-le, et ceci est très palpable, si la pénitence est imparfaite, si elle est uniquement intéressée comme il vient d'être montré, elle reste, par une conséquence logique, presque toujours *incomplète.* En effet, quand on ne songe qu'à soi, on regrette bien certaines fautes où il y va de notre malheur, mais on conserve toujours ou presque toujours les péchés où notre dommage paraît moins en cause.

Voici le raisonnement que l'on fait alors : Puisque ma pénitence est uniquement soucieuse d'éviter l'enfer ou un trop long purgatoire, je puis bien me réserver ces quelques manquements véniels, ces susceptibilités, ces immortifications, ces curiosités ; ce sont des riens qui, à coup sûr, ne me conduiront pas en enfer !...

Or, à cause de l'imperfection de ce motif de pénitence, il arrive cet épisode désolant constaté dans la vie d'un grand nombre d'âmes, je veux dire : *la permanence du goût pour le mal, et un commencement d'inimitié pour Dieu.* Eh bien, qu'on le sache : cette disposition est effrayante, car saint Alphonse et saint François de Sales sont unanimes à l'affirmer : un tel état d'âme suffit pour arrêter complètement le cours des faveurs divines. Du reste, l'amour véritable croit indigne de distinguer entre petites fautes et grandes fautes. Il est impossible à un cœur qui aime de parler ainsi : Mon Dieu, je regrette ce péché parce qu'il vous fait une peine grave, mais en voici un autre que je ne regrette pas parce qu'il ne vous cause qu'une peine légère.

Examinons troisièmement *la pénitence parfaite, envisagée dans le sacrement de pénitence.* Voilà encore un point fort important. Nous sommes capables d'introduire des éléments de mort dans le sacrement institué pour la résurrection. Que Dieu nous garde d'une telle perversité !

Nous sommes capables aussi d'autres défectuosités, et lesquelles ? Oh ! il y a des âmes qui se confessent pour tout autre chose que pour faire plaisir à Jésus-Christ. Quelque-

fois elles vont chercher la satisfaction naturelle, par exemple, le plaisir d'un entretien avec le confesseur, ou bien les agréments du bienfait de la direction. Tout cela n'est pas Jésus-Christ.

La pénitence parfaite aime à dire : Je vais me confesser pour procurer à Jésus-Christ la consolation de mon repentir, pour que son Cœur *jubile !* Je ne me préoccupe pas tant de direction ou d'entretien, non ; je vais chercher l'absolution, le plaisir que Jésus-Christ éprouve à pardonner. Il a raconté dans l'Évangile les joies du père au retour de son fils, eh bien, c'est cette allégresse que je veux procurer à mon Dieu !

Qui ne sent la délicatesse d'un tel motif? Remarquons cependant que Dieu n'est pas égoïste : si nous avons des peines, il ne nous défend pas de chercher des consolations auprès du confesseur. Néanmoins si vous vous adonnez à la pénitence parfaite, vous perdrez bientôt le goût des consolations réservées à la faiblesse. Quand on fait tout pour Jésus-Christ, Jésus-Christ à son tour fait tout pour l'âme ; on en arrive à se contenter de la simple absolution sans accompagnement de paroles consolantes.

Voyons quatrièmement *les fruits de la pénitence parfaite.* Elle a pour premier résultat *de se faire aimer par quiconque la cultive.* C'est un fait d'expérience : si quelqu'un se livre à cette vertu en apparence austère, peu à peu il en devient avide, il n'arrive pas à s'en rassasier, il en veut toujours davantage. Ses prières, ses oraisons, son recueillement s'animent d'une componction extraordinaire et d'une valeur incomparable.

Un second résultat propre à la pénitence parfaite, *c'est la prompte entrée dans l'amitié de Jésus-Christ.* Oui, il y a là une jouissance intime que ceux-là connaissent qui l'ont méritée par la pratique de la noble vertu en question. Le vrai pénitent peut s'écrier : Entre Jésus et moi, il n'y a plus de secrets ! Je lui dis tout ce que je fais, et encore plus, tout ce que je suis !

Comprenez-vous ce qu'il y a de délicieux dans cette intimité? Alors, Jésus n'est plus solitaire au saint tabernacle; on devient son compagnon, on vit de sa vie. Et de quoi vit-il? *De charité et d'humilité*. Eh bien, la pénitence parfaite est le meilleur acte de charité que nous puissions produire, car il répond le mieux aux sentiments du cœur de notre Sauveur. Quant à l'humilité, cette vertu qu'on poursuit trop souvent sans l'atteindre, la pénitence vraie nous la fait gagner. A force de se répéter ce qu'on est, à force d'être, pour ainsi parler, en continuelle confession avec Dieu, la fierté semble devenir un sentiment impossible.

A cause de cette amitié avec Jésus, prompte aussi deviendra l'entrée en paradis. Au chrétien qui a pratiqué la pénitence parfaite en ce monde, on peut promettre un court purgatoire.

Y aurait-il même exagération à prétendre que l'intensité de sa pénitence lui vaudra une entrée directe dans le ciel?

CHAPITRE III

LE BONHEUR DE LA PÉNITENCE.

Notre sainte religion nous offre des spectacles féconds en enseignements. Avez-vous assez remarqué, par exemple, la scène admirable du lavement des pieds? L'Évangile nous raconte qu'au moment où Judas s'endurcissait dans la trahison, notre bon Sauveur redoublait de tendresse. Il se leva, prit un linge dont il se ceignit, et commença à laver les pieds de ses disciples. Mais voici que l'apôtre Pierre se récrie : *Vous, Seigneur, me laver les pieds! jamais je ne le souffrirai*[1]! Et Jésus-Christ de lui répondre : *Si je ne te lave pas, tu n'auras point de part avec moi*[2].

1. Domine, tu mihi lavas pedes?... Non lavabis mihi pedes in æternum (Joan. XIII, 6,8).
2. Si non lavero te, non habebis partem mecum (Joan. XIII, 8).

C'est-à-dire : Si tu ne découvres pas tes souillures pour que moi-même je puisse les enlever, tu ne fais ni mon bonheur ni le tien!

Nous aussi, pauvres pécheurs, nous portons des souillures. Jésus-Christ pour son bonheur et pour le nôtre également, nous adjure de laisser sa charité laver notre âme par le sacrement de la purification, par la confession de la parfaite pénitence.

Ce que nous allons exprimer est une de ces vérités que nous voudrions toujours répéter, tellement elle est à la fois essentielle et méconnue. Essentielle, car on n'a de part à l'amitié de Jésus-Christ en ce monde et dans l'autre que dans la mesure où on s'applique la parfaite confession qui purifie. Méconnue, car, il faut bien l'avouer : beaucoup d'âmes se fatiguent à chercher les mérites et les joies de a vie chrétienne et n'y arrivent que fort tard. Cela provient de la confession qui n'est pas vraiment pénitente.

Il ne s'agit pas ici de la confession des saints. Nous pourrions pourtant nous en approcher non par la quantité des péchés avoués, puisque, hélas! nous en commettons des milliers plus qu'eux, mais par la nature de l'accusation, par la sévérité de la conscience, et par l'appréciation des fautes.

Nous voulons parler de la confession d'un chrétien qui s'agenouille au saint tribunal en esprit de pénitence, c'est-à-dire avec la plénitude de l'accusation, avec la sincérité de la contrition et la générosité du bon propos. Une telle confession est un complet retour vers Dieu et la conversion entière de l'âme. En d'autres termes, la confession de la parfaite pénitence fait *le bonheur de Dieu et le nôtre*.

Que les réflexions qui vont suivre nous inspirent la sérieuse résolution d'user, avec les sentiments de la plus profonde religion, du sacrement de pénitence.

Rien de plus agréable à Dieu que la pénitence de la parfaite confession. Trois motifs surtout peuvent nous le faire comprendre.

C'est que d'abord, la confession pénitente est *la satisfaction de la justice de Jésus-Christ.* Quand un péché a été commis, un tel désordre ne peut en rester là : il faut que justice soit faite, car Dieu est juste.

Jésus-Christ ayant pris nos péchés, a dû, tout le premier, supporter par l'expiation le poids de la justice divine. Mais Jésus-Christ ne veut pas être seul à expier, ce serait vouloir que les catholiques deviennent des protestants. Le protestant dit : J'ai péché, le Rédempteur a satisfait, cela suffit ! Non, cela ne suffit pas. Nous avons péché, il faut que du péché, expié d'abord par Jésus-Christ, nous supportions notre part de juste satisfaction.

Oui, il le faut. En effet, il y a deux sortes de péchés : le péché mortel et le péché véniel. Or, qu'est-ce que le péché mortel? C'est ne plus vouloir sa fin, c'est ne plus vouloir Dieu. Le péché mortel, c'est le crime de l'enfant qui sort de la maison paternelle, va chercher un glaive et revient tuer son père. Commettre le péché mortel, c'est outrager Dieu, c'est mépriser Dieu, c'est déshonorer Dieu, c'est maltraiter Dieu, c'est flageller Dieu, c'est crucifier Dieu, c'est tuer Dieu. Et justice ne se ferait pas?...

Qu'est-ce que le péché véniel?... C'est une distraction volontaire dans la prière; c'est une demi-heure passée devant le tabernacle sans s'occuper de Jésus-Christ; c'est le crime de l'enfant qui ne tue pas son père parce qu'il ne veut pas être parricide, mais qui n'a pas horreur de le souffleter. Jésus-Christ nous donne une idée du péché mortel en mourant sur la croix; il nous donne aussi une idée du péché véniel sous l'humiliation des soufflets, des crachats, des délaissements. Et justice ne se ferait pas?...

Ne l'oublions point : la confession pénitente contente la justice divine. Voici une vérité à laquelle nous pensons trop peu : c'est que le jugement de Dieu dépend de notre jugement personnel. Un jour viendra, il n'est pas loin, où tous nous serons jugés par Jésus-Christ selon toute l'intégrité de la sainteté d'un Dieu, non-seulement sur

nos fautes graves, mais encore sur une pensée inutile et une parole oiseuse. Plusieurs de nos parents ou amis ont déjà subi ce jugement, nous aurons bientôt notre tour. Eh bien, malheur à qui n'aura pas satisfait! malheur à qui se sera confessé avec médiocrité! Là, on verra quels désordres il y eut dans certaines consciences qui ont entassé des montagnes de péchés véniels. Confiance et bénédiction à qui aura pratiqué dans toutes ses confessions la vraie pénitence, la pénitence exacte, la pénitence de sainte Marguerite de Cortone, dont le Seigneur loua les accusations si humblement complètes et circonstanciées!

La confession pénitente est aussi *la satisfaction de l'amour de Jésus-Christ*. Pourquoi notre aimable Sauveur est-il descendu sur la terre? Par amour de la pénitence et pour chercher la pénitence. Il l'a dit : *Je ne suis pas venu chercher les justes, mais les pécheurs*[1]. Il se compare au bon pasteur qui est plus heureux de rapporter sur ses épaules la brebis perdue que de garder les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le bercail.

Et il ajoute : *Il y aura plus de joie au ciel pour le retour d'un pécheur que pour la persévérance de quatre-dix-neuf justes*[2]. Qu'on se rappelle la parabole de l'enfant prodigue! Le père infortuné aperçoit de loin son fils qui revient. La compassion le fait courir au-devant du malheureux ingrat. Vite! Qu'on fasse fête, qu'on se réjouisse, qu'on prépare un festin, car *voici que celui qui était mort est maintenant ressuscité*[3]! Notre-Seigneur a voulu peindre sa propre affection pour les âmes pénitentes en parlant avec des termes si expressifs et si touchants.

Jésus-Christ ne considère donc pas la confession comme une sorte de plaisanterie. Et s'il la veut, s'il l'exige, ce

1. Non veni vocare justos sed peccatores (Luc. v, 32).
2. Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quam super nonaginta novem justis, qui non indigent pœnitentia (Luc. xv, 9).
3. Hic filius meus mortuus erat et revixit (Luc. xv, 24).

n'est pas pour le triste plaisir de voir les tortures de notre humiliation, mais plutôt pour la satisfaction de son cœur qui aime à donner le pardon. O Jésus, pourquoi êtes-vous sur la croix? Je vous entends me répondre : C'est pour te mériter le pardon, c'est pour te le donner!

La pénitence de la parfaite confession est également *la satisfaction du zèle de Jésus-Christ.* Demandez à un missionnaire ardent et dévoué qui se consume dans les travaux de l'apostolat, quel est le suprême souhait de son ministère! « Ah! s'écriera-t-il, je possède un cœur d'homme et un peu de charité, mon ambition c'est que mon apostolat profite à la conversion! » Si cet apôtre est appelé auprès d'un mourant, et qu'il doive lui donner un bienfait de préférence à un autre, que lui donnera-t-il? Avant tout, il le fera jouir du sacrement de pénitence.

Et Jésus-Christ! Jésus-Christ qui est la charité même, quel peut être le fond intime de ses désirs? Oh! voir que son sang profite aux âmes, que le pardon peut sortir de son cœur et être reçu sans obstacle : Je suis sur la croix pour pardonner, je meurs pour pardonner; et si l'homme ne se rend pas apte à la réconciliation par les sincères démarches de la pénitence, *quelle utilité y a-t-il dans mon sang*[1]? Supposons que le Rédempteur ait à retrancher de la société chrétienne un de ces deux sacrements : l'Eucharistie ou la Pénitence, il sacrifierait l'Eucharistie pour maintenir la Pénitence; car c'est là que son zèle trouve la plus grande satisfaction.

La confession de la vraie pénitence ne fait pas seulement le bonheur de Dieu, elle fait aussi le *bonheur du chrétien.*

En effet, n'est-elle pas le *cœur humain pacifié* dans ses plus profondes tristesses, je veux dire dans celles du péché? Quelle consolation, après un passé qui fait peur, de pouvoir tenir ce langage : O mes péchés, vous me fûtes amers, désormais vous n'êtes plus là. Je vous ai soigneuse-

1. Quæ utilitas in sanguine meo? (Ps. XXIX, 10).

ment déclarés à Jésus-Christ; je vous ai regrettés et Jésus Christ vous a détruits! Et toi, mon âme, savoure ton bonheur : tu as été lavée par Jésus-Christ, tu es pure à ses yeux!

C'est à la mort surtout que le cœur a besoin de se rassurer. Sondez les pensées intimes du vieillard agonisant. Quelle frayeur! Alors le vrai bon sens de la vie lui donne une juste appréciation des choses : Ah! s'écrie-t-il, je dois paraître devant Dieu! Hélas! où en suis-je de mes péchés? S'ils avaient été mieux accusés et davantage pleurés, j'aurais l'âme plus sereine en face de la mort! Je m'approcherais plus confiant de mon divin Juge, si je m'étais plus rigoureusement jugé devant les hommes, ses représentants!

Saint Alphonse et tous les saints disent et redisent qu'on ne se convertit guère à la mort. Cela signifie donc que notre dernière confession sera probablement ni plus ni moins ce qu'aura été la précédente ou les précédentes. Si nous avons fait des confessions sans vraie pénitence, il est à craindre que la dernière soit sans vraie pénitence. Si durant les jours plus ou moins longs qui nous restent à vivre nous avons de notre mieux pratiqué la confession parfaite, Jésus-Christ nous donnera peut-être en récompense la contrition de sainte Marguerite de Cortone, c'est-à-dire une telle haine du péché, une douleur si profonde, qu'elle sera capable d'absorber toutes les peines de notre purgatoire et de nous mettre directement en paradis.

Avec la paix, la confession vraiment pénitente assure *le progrès dans la vertu.* L'expérience est là pour le constater et en faire un principe : autant de vertu dans une âme que de pénitence. Et pourquoi? Parce qu'on s'occupe de réprimer le mal dans la même proportion qu'on pratique le bien qui lui est opposé. Si vous vous accusez, par exemple, d'avoir perdu la présence de Dieu pendant une heure, cette accusation est une preuve que vous avez pour loi de pousser la vertu de recueillement jusqu'à penser à Dieu plus d'une fois par heure. Dès lors, plus vous vous accuse-

rez et plus vous sentirez le besoin d'avancer, plus vous ferez des efforts, plus vous réaliserez de progrès.

Oui, autant de vertu que de pénitence. En voici une autre raison. Dans les âmes les vertus sont proportionnées à la grâce, la grâce à l'humilité, l'humilité à l'aveu, l'aveu au repentir, enfin le repentir à la charité. Ainsi toutes les vertus se donnent rendez-vous et s'enchaînent dans la confession pénitente. Confessez-vous bien, vous deviendrez une âme vertueuse et sainte.

La pénitence complète notre bonheur en nous procurant un bien précieux entre tous : *la persévérance.* Nous ne parlons pas ici de la persévérance possible, qui est à la portée de toutes les âmes sans exception aucune. Celle-là, Voltaire lui-même pouvait en bénéficier. Nous parlons de la persévérance assurée qui fixe une âme dans un genre de vie où l'on opère le salut d'une façon certaine. Eh bien, la persévérance assurée ne peut exister sans la confession. C'est la confession qui purifie la conscience; c'est la confession qui rétablit ou développe l'amitié de Dieu; c'est la confession qui enracine les résolutions; c'est la confession qui fortifie pour le moment de l'épreuve; c'est la confession qui préserve des chutes après les avoir réparées; c'est la confession qui fait couler sur l'âme le sang de Jésus-Christ; c'est la confession qui attire, augmente et multiplie la grâce jusqu'au moment de la mort.

C'est ainsi que la confession possède et donne la persévérance; c'est donc là qu'il faut revenir et revenir coûte que coûte et durant toute la vie. Qu'on le sache, la régularité dans le devoir de la confession demande parfois un surcroît d'énergie. Oui, il y a des moments où, pour se confesser surtout selon la loi de la pénitence, il faut des efforts plus grands et une générosité plus qu'ordinaire. Un déplacement, un voyage, le changement de confesseur peuvent servir de prétexte pour se départir des justes mais crucifiantes sévérités de la manifestation de conscience. Qu'alors le souci de la persévérance maintienne en nous le

pénitent qui sent profondément ses fautes, qui les dévoile pleinement et les pleure avec charité.

Avant de terminer ce sujet que nous voudrions pouvoir développer au point d'en faire le livre de tout le monde, donnons quelques *conseils* qui facilitent la pratique de nos précédentes réflexions.

La vraie pénitence a surtout trois patrons : Jésus-Christ, qui s'est substitué aux pécheurs; Notre-Dame des Sept Douleurs et sainte Madeleine. Ame chrétienne, adressez-leur tous les jours cette petite prière spéciale que je vous engage d'ajouter à votre budget spirituel : Mon Jésus, ma bonne Mère Marie, sainte Madeleine, faites que par votre pénitence je sois un parfait pénitent.

Choisissez, parmi vos dévotions habituelles, celle qui vous irait le mieux afin d'en faire un exercice pratiqué en esprit de pénitence et pour obtenir la pénitence. Le chemin de croix, sous ce rapport, est tout indiqué. Beaucoup d'âmes ont cette sainte habitude.

Le jour de la confession, décidez-vous à bien sanctifier cette action avec une préférence marquée. Pour cela, dites le matin à votre réveil : Dieu soit béni ! c'est aujourd'hui le jour de l'enfant prodigue, le jour où je vais aller faire plaisir à mon Père !... Ensuite, ce jour-là également, convertissez votre oraison en oraison de pénitence qui vous prépare directement à votre confession.

Si vous voulez causer à Dieu une joie dont il vous récompensera certainement, ne faites aucune confession sans ajouter à la série de vos accusations celle de vos abus du sacrement de pénitence par défaut de pénitence véritable.

Ainsi, âme chrétienne, votre existence devenue pénitente sera imprégnée des grâces de la bonne détresse, de celle qui régnait dans la vie de Jésus et des saints, de celle qui prépare à la félicité du paradis.

CHAPITRE IV

PRÉPARATION A LA CONFESSION.

CHEMIN DE LA CROIX DU PARFAIT PÉNITENT.

Jésus, qui nous avez sauvés par la souffrance, afin de nous faire comprendre la malice du péché, daignez m'inspirer, à la vue de votre sainte Passion, une profonde tristesse et une contrition parfaite. Faites qu'en voyant couler votre sang, je verse des larmes abondantes et sincères, mais que ce soit votre amour qui les force à couler. O Jésus, faites de moi un vrai pénitent profondément contrit. Et vous, Marie, ma Mère, appliquez à mon âme la vertu expiatrice du sang de Jésus-Christ.

PREMIÈRE STATION.

La condamnation de Jésus.

Humble aveu.

Jésus-Christ est condamné : le vrai juge qui condamne, c'est moi, moi pécheur. — O Jésus, je m'avoue coupable, l'aveu est le commencement du pardon, je vous le fais humblement, Seigneur ; je le ferai à un homme, et, pour votre amour, ce sera d'une façon humiliante pour moi. O Marie, donnez-moi l'humilité dans la pénitence et la contrition pour l'amour de Jésus-Christ.

DEUXIÈME STATION.

Le portement de la croix.

Compassion amoureuse.

Vois, ô mon âme, Jésus-Christ chargé de sa croix. Il souffre, mais sa croix de bois n'est rien ; ce sont tes péchés qui l'accablent. O Jésus, je le crois, mes péchés, oui les miens, ont pesé sur votre esprit qui les a vus, sur votre cœur qui les a pleurés, sur votre corps qui les a expiés. J'ai compassion de vous, Seigneur ; je suis coupable et vous souffrez. Ah ! Jésus, que je suis triste d'avoir commis ces péchés qui vous accablent ! O Marie, à la vue de Jésus souffrant pour moi, pénétrez-moi d'une tendre compassion !

TROISIÈME STATION.

La première chute.

Détestation.

Ce monstre de péché renverse un Dieu par terre; il blesse tellement les perfections divines que le Tout-Puissant pour s'en venger terrasse son propre Fils. — O Jésus, je le vois, le péché est l'ennemi de Dieu, le mal de Dieu. Le mal de Dieu, quelle parole! Je déteste le mal d'un père, le mal d'une mère, que ferai-je du mal d'un Dieu? O Jésus prosterné contre terre, le péché est un poids qui vous accable; ô Père de Jésus-Christ, le péché est un mal qui tourmente votre Fils! Et j'en suis l'auteur! O mon Dieu, je me déteste moi-même, et j'ai mon péché en horreur. O Marie, donnez-moi pour l'amour de Jésus-Christ la haine de ce mal souverain!

QUATRIÈME STATION.

La rencontre de Marie.

Douleur.

Toute la famille divine est désolée de mon péché. Jésus en souffre, Marie en souffre, le Père et l'Esprit, quoique impassibles, en souffrent dans Jésus et dans Marie. Moi seul, ô mon Jésus, je n'en suis point affligé. O bon Maître, ô Marie, de grâce rappelez-moi toujours mes grands péchés. Mettez dans mon âme un peu de votre douleur. Je désire pleurer toute ma vie, car je regrette amèrement mes fautes. O Jésus et Marie, donnez-moi des larmes et que l'amour me porte à les unir aux vôtres!

CINQUIÈME STATION.

Le Cyrénéen.

Satisfaction.

Jésus donnant la croix au Cyrénéen me fait entendre que pour avoir une contrition qui lui plaise, il faut expier avec lui et pour son amour... Mon Jésus, me voici : je suis un pécheur mais un pécheur repentant. Je déteste et déplore mes fautes.

Je veux souffrir avec vous pour expier mes crimes et ceux de toute la terre. O Marie, inspirez-moi cet esprit de générosité qui poussa votre divin Fils à tant souffrir pour expier les péchés du monde.

SIXIÈME STATION.

Sainte Véronique.

Contrition de Jésus en moi.

Jésus qui donne son image à Véronique m'offre d'imprimer dans mon cœur la ressemblance et les sentiments de sa divine pénitence. Faites-le, Seigneur, faites-le; imprimez en moi le souvenir continuel de vos souffrances et de mes péchés. Je me repens, Seigneur! O Jésus, quel bonheur de participer à votre contrition! Quel bonheur de pleurer avec vous! Donnez-moi cette grâce, ô bon Maître, et que Marie, Mère des douleurs, fasse de moi un imitateur inconsolable de la tristesse de Jésus-Christ.

SEPTIÈME STATION.

La deuxième chute.

Bon propos.

Jésus-Christ retombe sous le poids de sa croix; oui, mais aussi sous le poids de mes rechutes et de ma contrition sans bon propos. O Jésus! depuis que j'ai le bonheur de ne plus commettre de péché mortel, je ne songe guère à me corriger des péchés véniels. Pardon, Seigneur, pour tant de confessions sans amendement; donnez-moi la ferme résolution de me purifier sans relâche; et vous, ô Marie, faites qu'aussitôt qu'une faute voudrait se fixer dans mon âme, l'amour de Jésus-Christ ne me laisse plus de repos!

HUITIÈME STATION.

Les filles de Jérusalem.

Contrition pour les péchés véniels.

Jésus-Christ me demande des pleurs même pour les péchés véniels. O Jésus, est-il donc vrai que ces fautes qu'on appelle

légères vous ont fait souffrir? O mon Maître, quand on vous aime on ne distingue pas entre les fautes légères et graves; on a horreur de vous faire la moindre peine : Seigneur, je le comprends, et je vous demande pardon de mes fautes de chaque jour. O Marie, inspirez-m'en l'horreur!

NEUVIÈME STATION.

La troisième chute.

Contrition pour les péchés mortels.

Si les péchés véniels attristent Jésus-Christ, les péchés mortels l'accablent, et voilà pourquoi il tombe. O Jésus, j'ai eu le malheur de pécher mortellement : c'est moi qui suis votre bourreau; j'en suis pénétré de douleur; rappelez-le-moi sans cesse, et que le péché mortel en moi et dans les autres soit pour mon âme un objet d'horreur. O Marie, faites que je sois l'ami de Jésus-Christ et l'irréconciliable ennemi du péché!

DIXIÈME STATION.

Le dépouillement.

Contrition pour mon peu d'amour.

Jésus-Christ souffre de son dépouillement cruel, mais il souffre encore plus d'être privé de l'amour des hommes qu'il aime tant. O Jésus, c'est encore là un sujet du tristesse pour moi. J'ai été si longtemps sans vous aimer! et maintenant encore, hélas! vous aimé-je comme je le dois? Pardon, ô mon bon Maître! Pour réparer le temps perdu, je veux vous aimer doublement, et vous faire aimer. O Marie, donnez-moi la grâce d'aimer et de faire aimer Jésus-Christ!

ONZIÈME STATION.

Le crucifiement.

Contrition zélée.

Jésus-Christ est crucifié non seulement pour mes péchés, mais encore pour ceux de tous les hommes. Je puis le soulager en empêchant ou en effaçant les péchés sur la terre. O Jésus, c'est

là mon désir et mon bonheur. Vous aimer, pour votre amour combattre le péché, l'ôter des cœurs et vous donner les âmes, voilà mon unique joie. Prenez pour cela mon corps, mon âme, mon esprit et mon cœur. O Marie, faites que je convertisse les pécheurs pour l'amour de Jésus-Christ!

DOUZIÈME STATION.

La mort.

Contrition confiante.

Jésus-Christ mourant recueille tous ses mérites et ses satisfactions, et me les donne pour mes péchés. O Jésus! comment n'espérerais-je pas mon pardon et celui des pécheurs? Oui, un pardon complet, généreux, avec le premier vêtement de l'innocence! Le pardon de l'enfant prodigue, le pardon de Madeleine avec son amour; je l'espère et je le demande, ô Jésus; oui, traitez-moi comme cette Madeleine privilégiée; comme à elle, donnez-moi, après beaucoup de péchés, beaucoup d'amour. O Marie, obtenez-moi cette grâce!

TREIZIÈME STATION.

La descente de croix.

Contrition avec Marie.

Marie souffre encore quand son Fils a cessé de souffrir; et elle m'offre ses douleurs maternelles pour que je les présente à Jésus unies aux miennes. O Jésus, je vous les offre avec amour et avec joie. Recevez cette contrition d'une Mère, et par ses mérites augmentez celle de ses enfants. O Marie, obtenez-moi le bonheur de pleurer avec vous toute ma vie!

QUATORZIÈME STATION.

La sépulture.

Contrition suppliante.

Le tombeau de Jésus est arrosé des larmes de Marie qui lui demande la Résurrection. O Jésus, il reste encore d'autres résurrections à vous demander, celle de mon âme, celle de tant de

pécheurs! Faites, ô bon Maître, qu'assidu près du tombeau où je vous vois enseveli, je n'aie pas de plus grand bonheur que de solliciter pour moi et pour tous les hommes la résurrection spirituelle avec la grâce d'une amoureuse et persévérante pénitence. O Marie, conduisez-moi avec vous au tombeau de votre Fils, et donnez à mon cœur un peu de votre douleur et de votre amour. Ainsi soit-il!

CHAPITRE V

PRIÈRES POUR LA CONFESSION.

I. — Avant la confession.

1° Demandez à Jésus par Marie la grâce de connaître vos péchés.

O Mère du Perpétuel-Secours, c'est maintenant que votre secours tout-puissant m'est nécessaire; car pour bien me confesser, j'ai besoin d'une grâce toute spéciale. Intercédez pour moi, ô ma Mère!

Mère de douleur, je vous en conjure par les douleurs que mes péchés ont fait endurer à votre divin Fils et à vous, ayez pitié de moi!

O Jésus, par l'intercession de la sainte Vierge, votre Mère et la mienne, accordez-moi la lumière nécessaire pour connaître mes fautes.

2° Examinez votre conscience en parcourant les commandements de Dieu et de l'Église, les péchés capitaux et vos devoirs d'état.

3° Demandez ensuite le courage d'avouer franchement toutes vos fautes.

O Marie, ô ma Mère, préservez-moi de la fausse honte! Si le démon veut me fermer la bouche, je vous en supplie, venez à mon secours! Car quel malheur et quelle folie, si je venais à tromper mon confesseur! Pourrais-je tromper Jésus-Christ? O ma Mère, encore une fois, je vous en prie, obtenez-moi la sincérité parfaite, aujourd'hui et toujours!

4° Demandez la contrition.

Obtenez-moi aussi, ô ma Mère, une vraie et sincère contrition! O Jésus agonisant, ô Jésus crucifié, ô Mère des Douleurs, par tout ce que vous avez enduré pour mes péchés, accordez-moi, je vous en prie, une douleur sincère, avec un ferme propos de ne jamais plus offenser Dieu!

5° Faites ensuite votre acte de contrition.

O mon Dieu, ô majesté infinie, voici à vos pieds le traître qui vous a tant de fois offensé, mais qui vient humblement vous demander pardon! Seigneur, ne me repoussez pas. *Vous ne méprisez pas un cœur contrit et humilié*[1]. Je vous remercie de m'avoir attendu jusqu'à présent et de ne m'avoir pas fait mourir quand j'étais dans le péché pour m'envoyer en enfer, comme je le méritais. J'espère, mon Dieu, par les mérites de Jésus-Christ que, puisque vous m'avez attendu, vous me pardonnerez dans cette confession tous les péchés que j'ai commis. Je m'en repens, Seigneur, et j'en suis triste, parce qu'ils m'ont rendu digne de l'enfer et indigne du paradis.

Je m'en repens de toute mon âme, non pas tant parce qu'ils m'ont mérité l'enfer que parce qu'ils vous ont surtout offensé, ô bonté infinie! Je vous aime, ô Bien suprême! et parce que je vous aime, je me repens de tous les outrages que je vous ai faits. Je me suis éloigné de vous, je vous ai indignement outragé, j'ai méprisé votre grâce et votre amitié; enfin, Seigneur, je vous ai volontairement perdu.

Pour l'amour de Jésus-Christ, pardonnez-moi tous mes péchés; car je m'en repens de tout mon cœur; je les hais, je les déteste et les abhorre souverainement.

Je me repens non seulement de mes péchés mortels, mais encore de mes péchés véniels, parce qu'ils vous ont aussi déplu.

Je me propose à l'avenir avec votre grâce, de ne plus vous offenser volontairement. Oui, mon Dieu, plutôt mourir que de pécher encore.

1. Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies (Ps. I, 19).

II. — Après la confession.

Remerciez Dieu et prenez vos résolutions.

Mon aimable Jésus, combien je vous suis obligé! J'espère que, par les mérites de votre sang, vous m'avez pardonné mes péchés. Je vous en remercie du fond de mon cœur. J'espère aller célébrer éternellement dans le ciel vos miséricordes.

Mon Dieu! si je vous ai souvent offensé jusqu'à présent, maintenant je ne veux plus pécher. Désormais, je veux changer véritablement de vie. Vous méritez tout mon amour; je veux vous aimer véritablement; je ne veux plus me voir séparé de vous, je vous l'ai déjà promis et je vous le promets de nouveau, en ce moment : plutôt mourir que de vous offenser jamais.

Je vous promets aussi de fuir l'occasion du péché et de prendre tel moyen (désignez-le) pour ne plus y retomber. Mais, mon Jésus, vous connaissez ma faiblesse, donnez-moi la grâce de vous être fidèle jusqu'à la mort et d'avoir recours à vous chaque fois que je serai tenté. Très sainte Vierge Marie, secourez-moi; vous êtes la mère de la persévérance, c'est en vous que je place toutes mes espérances.

Autant que possible, faites votre pénitence sans tarder.

CHAPITRE VI

L'ASSISTANCE A LA MESSE

Pourquoi assister à la messe? Si l'on venait vous annoncer un héritage de plusieurs millions, quelles démarches ne feriez-vous pas pour en prendre possession! La sainte messe est un trésor infiniment plus précieux, et on la dédaigne. A la sainte messe, chaque chrétien possède Jésus-Christ, Jésus-Christ avec sa Passion, avec son sang, sa mort, ses satisfactions, ses prières et ses mérites. Tout nous est donné; tout est à nous; et nous pouvons offrir à Dieu cette valeur infinie comme un paiement anticipé pour obtenir en retour le pardon du péché, la paix, les vertus,

les grâces et même les biens temporels, selon l'ordre de la Providence.

Si les damnés et les démons pouvaient avoir une seule messe à leur disposition, avec quelle ardeur ils exploiteraient ce trésor pour sortir de l'enfer et remonter au ciel! Mais nous, chrétiens, nous sommes plus aveugles que les démons et les damnés! La sainte messe est notre bien et nous n'en profitons pas.

Réparons désormais cet étrange et funeste oubli. Assistons à la messe, assistons-y avec une sainte avidité; car, encore une fois, durant le saint sacrifice, Jésus-Christ nous est remis entre les mains comme une fortune par laquelle nous pouvons acheter tous les biens et payer à Dieu toutes les dettes que nous lui devons.

Comment assister à la messe? On peut la diviser en trois parties.

Depuis le commencement jusqu'à l'Offertoire, on se prépare à offrir Jésus-Christ en sacrifice.

Depuis l'Offertoire jusqu'à l'Élévation, on offre Jésus-Christ en sacrifice.

Depuis l'Élévation jusqu'à la fin, on s'unit à Jésus-Christ par la communion sacramentelle ou spirituelle.

I. — Du commencement à l'Offertoire.

1° Depuis le commencement jusqu'aux oraisons, préparez-vous en vous humiliant devant Dieu.

Sainte Vierge Marie, ma mère, vous savez que Dieu a repoussé la prière de l'orgueilleux pharisien, et qu'il a écouté celle de l'humble publicain; faites que, comme ce dernier, je ne m'approche de l'autel qu'en me frappant la poitrine.

O mon Dieu, je suis un pécheur, un grand pécheur, je l'avoue. Mon passé n'a été qu'un tissu de péchés de tout genre. Mon présent est encore bien coupable, et dans mon avenir, hélas! j'entrevois bien des infidélités. Comment donc osé-je paraître ici? Je devrais, ce semble, m'enfuir de votre temple, pour éviter votre colère. Mais que dis-je, ô mon Dieu! Vous êtes la miséricorde

même; et, chaque fois qu'un pécheur s'humilie, vous accourez à lui comme le père de l'enfant prodigue. Venez donc, ô mon Père, ayez pitié de votre indigne enfant. J'ai péché contre le ciel et contre vous; j'ai péché, mais j'ai confiance. Je vais vous offrir Jésus-Christ Notre-Seigneur; ne me repoussez pas, ô mon Dieu, et daignez, par la vertu de cette offrande, me recevoir en votre grâce.

O Marie, ma Mère, vous savez combien je suis misérable, moi, temple de toutes sortes de péchés, de défauts, de passions mauvaises; privé de dévotion, sans foi et sans amour! En ce moment donc, intercédez pour moi, afin que le sacrifice adorable que je vais offrir avec le prêtre soit utile à ma pauvre âme. Ainsi soit-il!

S'il reste du temps récitez quelques *Ave Maria*.

2° Pendant les oraisons, préparez-vous en demandant la grâce de bien assister au sacrifice.

O mon Dieu, par l'intercession de la sainte Vierge Marie, ma Mère, je vous prie de m'accorder la grâce d'assister à cette messe avec foi, avec attention et dévotion, afin que j'en retire pour mon âme des fruits abondants de conversion et de salut. Ainsi soit-il!

3° Depuis l'Épître jusqu'à l'Offertoire, préparez-vous en ravivant votre foi sur les mystères renfermés dans la sainte messe.

Venez à mon secours, ô ma bonne Mère, afin qu'en ce moment ma foi se réveille; et que, voyant pour ainsi dire à découvert ce qui va se passer sur l'autel, je sois aussi pénétré de dévotion que si je me trouvais au pied de la croix.

Je crois qu'en présence de la Sainte Trinité, des anges et des saints, l'autel sera, dans un instant, transformé en un second Calvaire, où Jésus-Christ va descendre en personne, pour s'immoler et s'offrir de nouveau. Je le crois, Seigneur, mais augmentez ma foi.

Je crois que ce Jésus qui va s'offrir en sacrifice, le fera pour moi, ici présent; pour moi, aussi parfaitement que si j'étais le seul homme à sauver et à sanctifier; pour moi, et tellement pour moi, que je pourrai, en quelque sorte, le prendre entre les mains, et l'offrir à Dieu son Père, en disant : Mon Dieu! voici mon bien.

voici Jésus-Christ! Il m'appartient, je vous l'offre, mais en retour, donnez-moi vos grâces. Est-ce bien vrai, Seigneur, pourrai-je tenir ce langage? Oui, je le crois, ô mon Dieu; mais, ô Marie, obtenez-moi une foi plus vive!

Je crois enfin qu'après s'être ainsi offert par mes mains, mon Sauveur Jésus va venir dans mon cœur par la sainte communion, sinon sacramentellement, au moins spirituellement; de sorte que je le posséderai deux fois : une fois pour l'offrir à son Père, et une fois pour en nourrir mon âme. Je le crois, mais augmentez ma foi. O Marie, ma Mère, venez à mon secours, afin que mon âme soit saintement saisie à la vue du sacrifice qui va se consommer!

S'il reste du temps, récitez quelques *Ave Maria,* ou d'autres prières vocales.

II. — Depuis l'Offertoire jusqu'à l'Élévation.

Il est donc vrai que Jésus-Christ m'appartient et que je vais l'offrir à Dieu par les mains du prêtre. Mais, ô Marie, ma mère, je suis tellement misérable, qu'ayant Jésus-Christ en ma possession, je ne sais que faire de lui, et que je ne trouve rien à dire à mon Dieu en le lui présentant. Venez donc, ô ma Mère, venez l'offrir avec moi et pour moi; et, pendant que je parlerai à Dieu, intercédez pour moi, afin qu'il accepte, avec mon offrande, mes pauvres prières.

1° Offrez Jésus-Christ en sacrifice pour honorer Dieu.

O mon Dieu, par les mains de la très sainte Vierge Marie, ma Mère, je vous offre Jésus-Christ, pour vous honorer et vous glorifier d'une manière digne de vous.

Recevez-le, Seigneur, recevez ses adorations, ses louanges, ses sacrifices. Cet hommage, au moins, mérite de vous être présenté, ô mon Dieu, et je vous l'offre avec amour, heureux de pouvoir ainsi m'acquitter de ma dette d'adoration.

2° Offrez Jésus-Christ en sacrifice pour remercier Dieu.

O mon Dieu, par les mains de la sainte Vierge, je vous offre Jésus-Christ pour vous remercier d'une manière digne de vous.

Vous m'avez comblé de bienfaits : bienfait de la création, bienfait de la conservation, bienfait de la foi, bienfait d'une éducation chrétienne, bienfait de la préservation de l'enfer, bienfait du paradis que vous me réservez et que j'espère. Oh! que je suis heureux d'avoir à vous offrir en retour de tant de grâces, un présent d'une valeur infinie! Ce présent, c'est Jésus-Christ lui-même. Je vous l'offre, ô mon Dieu; je vous offre ses propres actions de grâces, ses remerciements, sa gratitude et sa personne adorable, m'acquittant ainsi d'une manière parfaite de ma dette de reconnaissance.

3° Offrez Jésus-Christ pour expier vos péchés.

O mon Dieu, par les mains de la sainte Vierge, je vous offre Jésus-Christ pour expier mes péchés d'une manière digne de vous. Mes péchés, Seigneur, ah! qu'ils sont nombreux et qu'ils sont grands! et vous voulez que je les expie! et, pour me les pardonner, vous exigez une réparation équivalente! Ah! Seigneur, où la trouver, cette réparation? Mille enfers ne suffiraient pas! Mais je possède plus que mille enfers; je possède Jésus-Christ, son sang, ses larmes, ses prières, ses souffrances et sa mort. Tout cela est à moi.

Recevez, ô mon Dieu, recevez mon Jésus, mon Jésus crucifié. Je vous l'offre pour l'expiation de mes péchés. Daignez, en vertu de cette offrande, m'accorder la grâce de me convertir et de faire une sincère pénitence.

4° Offrez Jésus-Christ pour obtenir les grâces de Dieu.

O mon Dieu, par les mains de la sainte Vierge, je vous offre Jésus-Christ pour vous demander vos grâces d'une manière digne de vous. Vous n'accordez rien, si on ne vous le demande; et vous voulez une demande qui mérite d'être écoutée. Seigneur, mes prières ne sont rien; mais je possède Jésus-Christ qui prie, Jésus-Christ dont le sang implore miséricorde. Acceptez cette prière, acceptez ce sang, ô mon Dieu! J'ose y joindre mes humbles supplications; et, ainsi appuyé sur la toute-puissante intercession de mon Sauveur, je vous demande avec Marie, ma Mère, l'abondance de tous les biens, le pardon de mes péchés, l'extirpation de mes défauts, les biens temporels selon votre volonté, les vertus chrétiennes, la grâce de prier surtout dans les tenta-

tions, le salut des pécheurs, la délivrance des âmes du purgatoire, ma persévérance finale et la gloire éternelle du paradis.

S'il reste du temps, récitez quelques prières vocales à Jésus et à Marie.

III. — Depuis l'Élévation jusqu'à la fin.

Durant l'Élévation :

O Marie, voici le moment du sacrifice! venez à mon secours, ô ma Mère, afin que je m'y unisse et que je l'offre avec une dévotion parfaite!

O Jésus, voici que vous descendez sur l'autel, afin d'y renouveler le sacrifice du Calvaire. Je le crois, Seigneur, je vous adore, je vous remercie, et je vous aime de tout mon cœur.

O très sainte et très auguste Trinité, je vous offre Jésus-Christ, en ce moment immolé sur l'autel; je vous l'offre comme une victime d'adoration, d'action de grâces, d'expiation et de supplication.

Recevez-le, Seigneur, et récompensez-moi par l'abondance de vos bénédictions.

Depuis l'Élévation jusqu'à la Communion; préparez-vous à communier, soit sacramentellement, soit au moins spirituellement.

1° Commencez par adorer Notre-Seigneur avec une foi vive en disant :

O Marie, ma Mère, votre divin Fils vient de descendre sur l'autel, obtenez-moi la grâce de l'adorer avec une foi vive, comme si je le voyais des yeux du corps. O mon Jésus, les paroles du prêtre vous ont fait venir au milieu de nous, je le crois; vous êtes là; vous êtes devant moi présent en corps et en âme dans l'hostie consacrée. Je le crois, Seigneur, mais augmentez ma foi. Je vous adore, ô mon Jésus; et, pour suppléer à l'indignité de mes adorations, je vous offre celles de la sainte Vierge, notre commune Mère.

2° Remerciez Jésus-Christ pour tout ce qu'il vient de faire, et pour tout ce qu'il se propose d'accomplir encore durant la messe.

O mon Seigneur Jésus-Christ, vous venez de vous donner à moi comme victime, et vous désirez maintenant vous livrer comme nourriture. Quelle bonté, Seigneur, quelle générosité!

Je vous en remercie du fond de mon cœur, et je prie ma bonne Mère de vous remercier pour moi.

3° Reconnaissez ensuite que vous avez besoin de vous nourrir de Jésus-Christ pour vivre de la vie de la grâce.

Seigneur, si vous ne venez en moi, au moins spirituellement, mon âme sera sans nourriture et sans vie. C'est vous, qui par votre divine influence, pouvez calmer ses passions, guérir sa faiblesse, lui donner la lumière et la force, lui inspirer la haine du péché, en un mot la faire vivre de la vie chrétienne.

4° Produisez un acte de désir.

Venez donc, ô mon Sauveur Jésus! venez! je vous désire! je désire que vous opériez dans mon âme les changements qui doivent la rendre moins faible, moins coupable et beaucoup plus vertueuse.

Marie, ma Mère, cette communion spirituelle ou sacramentelle est une œuvre impossible à ma tiédeur; venez à mon secours et faites que réellement Jésus-Christ vienne et agisse en moi pour le plus grand bien de mon âme.

5° Faites un acte de contrition et de confiance.

O mon Jésus, je vous demande pardon de vous apporter un cœur si souillé et si coupable!

Je déteste mes péchés, je voudrais les détester plus encore, et j'ai l'espoir que voyant mes bons désirs, vous voudrez bien, Seigneur, communiquer à ma pauvre âme votre grâce et votre vie.

O ma Mère Marie, demandez-le pour moi!

S'il reste du temps avant la communion du prêtre, employez-le à réciter quelques prières, soit à Jésus, soit à Marie.

6° A la communion du prêtre, communiez, soit sacramentellement, soit au moins spirituellement, en disant de bouche et de cœur :

O Vierge Marie, donnez-moi Jésus-Christ; dites-lui qu'il vienne en moi pour me guérir. Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans la pauvre maison de mon âme, mais vous avez toujours eu pitié des pécheurs et des malades.

Venez donc, ô Jésus! Venez et descendez, soit en corps et en âme, soit au moins par votre divin esprit, dans le fond de mon cœur; et là, guérissez ce qui est malade, corrigez ce qui est mauvais, éclairez ce qui est obscur, fortifiez ce qui est faible, vivifiez ce qui est mort.

Convertissez-moi, sanctifiez-moi, sauvez-moi, ô Jésus, mon charitable Maître!

S'il reste du temps, adorez Jésus-Christ ou adressez-lui quelques prières.

7° Après la communion, faites une petite action de grâces et prenez vos résolutions.

O Marie, ma Mère! Jésus-Christ s'est immolé pour moi, puis il s'est donné à mon cœur.

Remerciez-le pour moi, je vous en prie; car je suis incapable de le faire dignement. Dites-lui que je désire vivement vivre aujourd'hui plus chrétiennement que je ne l'ai fait par le passé; mais ajoutez que je n'en ai pas la force et que je compte sur son secours tout-puissant.

Demandez-lui que je l'aime, ô ma Mère! Dites-lui qu'il doit me donner lui-même cet amour que je devrais avoir pour lui. Dites-lui que, par amour pour lui, je veux aujourd'hui faire le bien et éviter le mal, faire surtout tel bien... et éviter tel mal... Demandez-lui qu'il m'accorde la grâce de ne jamais rester longtemps dans le péché sans me confesser. Dites-lui enfin, ô ma Mère, que je ne passerai pas la journée, sans lui offrir, tout pécheur que je suis, au moins une petite action faite complètement pour lui plaire.

O Jésus et Marie, bénissez cette résolution; et accordez-moi, en finissant, le trésor de l'amour divin avec la persévérance finale. Ainsi soit-il!

CHAPITRE VII

LA COMMUNION.

Quand on considère l'effroyable multitude de misères et de désordres qui se sont donné rendez-vous sur la terre, on est porté à s'écrier : Quelle peut donc être la cause, la cause principale de cette immense calamité?

En toute chose, l'homme cherche à remonter aux causes; mais, quand les effets sont nuisibles et mauvais, sa curiosité redouble, parce qu'alors à l'envie de savoir se joint le désir d'être délivré du mal. Une maladie contagieuse et mortelle, un choléra furieux envahit-il une contrée; aussitôt médecins et savants de chercher d'où a pu venir le fléau destructeur. Le phylloxéra fait-il son apparition dans un riant vignoble; tous à l'instant, depuis le savant naturaliste jusqu'à l'humble vigneron, s'empressent d'interroger la nature, pour trouver dans ses secrets et l'origine du mal et le remède à lui opposer.

Il est donc naturel que le chrétien sérieux, voyant qu'autour de lui mille pestes diverses ravagent et tuent les âmes, se demande où est la racine, où est le germe de cette mort incessante.

A cette question bien des réponses peuvent être faites. En voici une que l'homme de foi est capable de comprendre : *Le désordre règne ici-bas, parce que les hommes se trompent de vie.*

Les hommes se trompent de vie! Quel peut être le sens de cette parole étrange? Pour se tromper de route, il faut au moins pouvoir choisir entre deux chemins. Mais y a-t-il donc deux vies, pour que l'on puisse errer et prendre l'une au lieu de l'autre?

Oui, il y a deux vies, comme il y a deux morts.

La première vie est la vie naturelle qui se termine par la mort du corps.

La seconde vie est la vie surnaturelle, la vie chrétienne, à laquelle est opposée la seconde mort, la mort de l'âme.

La vie naturelle, c'est la santé, c'est le sang, c'est l'activité, c'est le succès, c'est l'accumulation de tout ce qui fait jouir : de la richesse, de l'honneur, du plaisir. Cette vie de la terre a pour ennemie la mort, la mort naturelle; c'est-à-dire la langueur, la souffrance, la pauvreté, l'isolement, la privation, et, à la fin, l'horrible déchirement de l'âme et du corps qui se séparent en gémissant.

Tout autre est la vie chrétienne. Dans cette vie surnaturelle je trouve la foi qui pense à Dieu, l'espérance qui regarde le ciel, le détachement qui méprise la terre, la crainte qui plonge son regard dans l'enfer, la charité qui embrasse Dieu et le prochain, la patience qui supporte les hommes, la prière qui attend tout du ciel, et la persévérance qui mène jusqu'au terme.

Mais en face de cette vie, je vois la mort de l'âme. C'est une mort cachée, qui permet au Saint-Esprit de parler ainsi au pécheur : *Vous paraissez vivant et vous êtes mort*[1]. Cette seconde mort, c'est le péché, c'est le froid égoïsme au lieu de la charité, c'est l'étouffement de l'espérance, c'est l'extinction de la foi, c'est l'absence de Dieu, c'est le remords, c'est la corruption, j'allais dire la putréfaction de l'âme, et enfin, si Dieu n'opère pas une résurrection, c'est l'engloutissement dans les enfers.

Or, nous l'avons vu plus haut, entre ces deux vies et ces deux morts, l'homme se trompe, et, par une triste conséquence, place mal ses préférences.

La vie temporelle devient tout pour lui; la mort du corps est à ses yeux le malheur des malheurs. La vie spirituelle au contraire lui paraît être un rêve, une chimère; et la mort de sa pauvre âme ne le préoccupe pas plus que celle d'un ver de terre écrasé sous le pied.

De là, de cette erreur pratique, comme d'une source

1. Nomen habes quod vivas; et mortuus es (Apoc. III, 1).

empoisonnée, découlent tous les maux qui inondent la société. Rendez à l'homme le jugement droit relativement à ces deux vies; dans son esprit et dans son cœur remettez à sa place, c'est-à-dire au second rang, la vie temporelle, et rendez à la vie de l'âme la supériorité qui lui convient : aussitôt la terre, au lieu d'être peuplée d'insensés, redevient le séjour d'êtres raisonnables; ses habitants désabusés remplacent la convoitise par la vertu; la cruelle passion est détrônée par la justice, et notre vallée de larmes devient un paradis.

Mais hélas! cette transformation est un beau rêve; et, jusqu'à la fin du monde, *infini sera sur la terre le nombre des esprits égarés*[1].

Or, parmi les désordres qui sont le fruit de cette incurable folie, un des plus étranges et des plus lamentables est ce que je pourrais appeler *l'oubli du pain de vie;* conformément à cette parole de David : *J'ai oublié de manger mon pain*[2].

Cet oubli est naturel; car il est juste que l'homme, se trompant de vie, se trompe aussi de nourriture.

Ce qui nourrit et flatte le corps préoccupe et remue la terre entière. Depuis le laboureur, arrosant de ses sueurs le sillon qu'il a tracé, jusqu'au potentat subjuguant des empires, tout vit, travaille et s'agite pour trouver et assaisonner le pain qui alimente le corps.

Mais le pain qui soutient l'âme, le pain mystérieux qui ranime l'œil de la foi, qui stimule l'élan de l'espérance, qui donne l'ardente charité, et qui fait circuler dans la vie toutes les vertus avec le sang d'un Dieu, ce pain sacré, on le dédaigne, on l'ignore.

Jésus-Christ connaissait cette double vie et l'incurable erreur des hommes; méditez ces paroles : *C'est moi qui suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts;... si quelqu'un mange de mon pain*

1. Stultorum infinitus est numerus (Eccl., I, 15).
2. Oblitus sum comedere panem meum (Ps. CI, 5)

il ne mourra pas;... celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle. Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mangera de ce pain vivra[1]. *Venez donc; mangez mon pain et buvez le vin que j'ai mêlé pour vous*[2].

A cette invitation d'un Dieu le chrétien fait la réponse du Juif. Dégoûté de cette manne céleste, il gémit avec les Israélites au désert : *Notre cœur se soulève à la vue de cette chétive nourriture*[3]. *Qui nous donnera de la viande à manger?... Il nous souvient des poissons que nous mangions pour rien en Égypte. Les concombres, et les melons, et les poireaux, et les oignons, et l'ail se représentent à notre esprit; et notre âme languit*[4].

Voilà bien l'homme, voilà bien son langage. Profond appétit pour les oignons d'Égypte; rien que du dégoût pour la manne du ciel.

C'est ce désordre qui a forcé l'Église à prescrire la communion pascale, afin que le chrétien, au moins une fois l'an, vînt s'asseoir au banquet de la vie. Quand on y réfléchit, ce précepte est une révélation. Que dirait-on d'une race d'hommes tellement hébétée et idiote qu'elle aurait perdu jusqu'à l'instinct de la nutrition, et qu'une loi ou une peine serait devenue nécessaire pour la décider à manger et à boire?

Telle est notre condition : nous ne voulons ni manger, ni boire, parce que nous n'avons plus même le sentiment de

1. Ego sum panis vitæ. Patres vestri manducaverunt manna in deserto, et mortui sunt.... Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum.... Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam... Caro enim mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus... Qui manducat hunc panem, vivet in æternum (Joan. VI, 48-60, passim).

2. Venite, comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis (Prov. IX, 5).

3. Anima nostra jam nauseat super cibo isto levissimo (Num. XXI, 5).

4. Quis dabit nobis ad vescendum carnes? Recordamur piscium quos comedebamus in Ægypto gratis; in mentem nobis veniunt cucumeres et pepones, porrique et cepe et àllia. Anima nostra arida est (Num. XI, 4).

la vraie vie; et l'Église, notre mère, est obligée de poser cette loi : « Au moins vous viendrez une fois l'an! Vous viendrez vous nourrir, sinon je vous déclare criminels, et Dieu vous jugera comme tels. »

D'après cela, il est clair que l'accomplissement et la violation du devoir de la communion sont au premier rang parmi les signes de vie et les signes de mort. L'individu et la population qui communient vivent et vivent plus ou moins, selon le nombre et la ferveur de leurs communions; c'est l'instinct de la vie qui les amène à la table sacrée, et c'est une vie renouvelée qu'ils trouvent dans ce festin céleste. Là, au contraire, où on ne va plus communier, c'est la mort; on ne vit plus assez pour éprouver le besoin de se nourrir; on meurt d'inanition et on ne le sent pas. Pieux lecteur, vous avez le bonheur de vivre; et les fêtes de l'Église, peut-être même toutes vos assistances à la messe, sont pour vous l'occasion d'un repas salutaire. Mais vous vivez en un temps, vous habitez un pays où il y a beaucoup de morts; morts parce qu'ils ne mangent plus. Ayez pitié de ces morts qui se croient vivants; et pour remercier votre Dieu qui vous a jusqu'ici empêché de mourir, venez au secours de sa miséricorde, en priant pour ceux qui refusent à Jésus-Christ et qui se refusent à eux-mêmes la joie du festin eucharistique.

CHAPITRE VIII

PRÉPARATION A LA MESSE ET A LA COMMUNION.

Chemin de la croix du parfait communiant.

O Jésus, qui allez vous immoler pour moi et vous unir à moi, mettez dans ma pauvre âme, pour la messe et pour la communion, des sentiments semblables à ceux de votre sainte Mère, de Madeleine et de Jean. Sainte Vierge Marie, accordez-moi le bonheur de toujours assister à la messe et de toujours communier dignement et saintement. Ainsi soit-il !

PREMIÈRE STATION.

La condamnation à mort.

Foi.

Jésus se condamne, aujourd'hui encore, à mourir pour venir ensuite en moi. En suis-je pénétré? — O Jésus, je le crois; cet autel est le Calvaire: je vais assister à votre immolation; mon corps et mon âme seront nourris de vous. De la foi, ô mon Jésus, donnez-moi de la foi! J'offre la messe et la communion en sacrifice d'holocauste. O Marie, obtenez-moi la foi vive!

DEUXIÈME STATION.

Le portement de la croix.

Joie et reconnaissance.

Jésus, si heureux autrefois de recevoir sa croix, se réjouit aujourd'hui encore de s'immoler pour moi et de venir en moi. Et moi, serai-je indifférent? O Jésus, la messe est mon bonheur! Tous les jours, pouvoir vous offrir avec le prêtre et m'offrir avec vous; tous les jours, pouvoir communier, quelle joie! quel bienfait! Merci, Seigneur, merci! O mon Jésus, j'offre la messe et la communion en sacrifice eucharistique. O Marie, remerciez pour moi et mettez la reconnaissance en mon cœur.

TROISIÈME STATION.

La première chute.

Crainte.

Jésus, à Jérusalem, tombe sous sa croix; à l'autel et à la table sainte, il succombe sous le fardeau des indignités des âmes chrétiennes... Où en suis-je? O Jésus, la messe et la communion ont fait trembler les saints! Une messe et une communion imparfaites sont un abus énorme et funeste. N'ai-je jamais abusé? Suis-je bien préparé? Je crains, Seigneur, ayez pitié de moi! Vous-même préparez-moi. O Marie, à mon secours!

QUATRIÈME STATION.

La rencontre de Marie

Humilité.

Marie est associée au sacrifice. Elle en était digne. Mais moi!... O Jésus, vous m'appelez au sacrifice et à la communion! Mais que faites-vous donc? Vous choisissez pour prêtre un homme de rien, et pour cénacle une âme qui ne peut vous inspirer que du dégoût. *Domine, non sum dignus*[1]. O Marie, humiliez-moi, et donnez-moi l'humilité.

CINQUIÈME STATION.

Le Cyrénéen.

Confiance.

Jésus-Christ s'associe à un Cyrénéen pécheur; sa miséricorde a du goût pour les plus misérables. — O Jésus, vous êtes le Dieu de l'enfant prodigue et de Madeleine, j'ai confiance, j'attends beaucoup, j'espère, parce que je suis indigne; la messe et la communion vont me transformer. O Marie, aidez-moi et augmentez ma confiance.

SIXIÈME STATION.

Sainte Véronique.

Désir et prière.

Plus heureux que Véronique, je vais avoir, non pas l'image, mais la réalité; Jésus-Christ, non pas sur un objet inanimé, mais dans mon cœur. — O Jésus, je désire, je brûle de désir! Mais si je ne prie pas, vous ne me servez de rien. O Jésus, faites-moi prier; que ma langue appelle et appelle sans cesse le sacrifice et la communion. O Marie, prions ensemble et faites-moi désirer et prier.

1. Liturg. Ordin. Missæ.

SEPTIÈME STATION.

La seconde chute.

Amour.

Je puis relever Jésus-Christ, car la messe est son bonheur, et la communion fait la joie de mon Dieu. — O Jésus, je vous aime; oui, je le sens et je vous le dis, je vous aime. Je vais m'unir à votre sacrifice, je vais communier, pas pour moi, mais pour vous, pour vous combler de bonheur et de gloire. O Marie, nous allons faire plaisir à Jésus-Christ et à son Père, augmentez mon amour.

HUITIÈME STATION.

Les filles de Jérusalem.

Contrition.

Jésus-Christ, m'amenant au Calvaire avec lui, me demande aussi des pleurs. — O Jésus, oui, je pleure, je pleure mes péchés d'autrefois, mes péchés d'aujourd'hui, mon peu d'amour. Pardon, ô mon Dieu, j'offre le saint sacrifice en expiation, augmentez ma douleur. O Marie, aidez-moi à laver mon âme pour la communion avec les larmes de la pénitence.

NEUVIÈME STATION.

La troisième chute.

Sacrifice de moi-même.

Jésus-Christ, prosterné, renouvelle son oblation avant le moment décisif, et me demande d'être victime avec lui. — Volontiers, ô mon Dieu! m'offrir corps et âme, être offert par vous, quel bonheur! Être consumé avec Jésus-Christ pour la Rédemption, quelle gloire! Que la communion en soit le gage et que Jésus, venant dans mon âme, fasse de moi un autre Rédempteur! O Marie, rendez-moi victime avec Jésus-Christ.

DIXIÈME STATION.

Le dépouillement.

Renoncement à tout.

Jésus-Christ, dépouillé pour mourir, veut que je me dépouille pour sacrifier et pour communier. O Jésus, je mets, sur l'autel, à côté de votre corps nu comme une victime, tout ce à quoi je tiens le plus. La communion me suffit. Venez, ô Seigneur Jesus, *Veni, Domine Jesu*[1]. O Marie, faites que je me contente de Jésus Christ.

ONZIÈME STATION.

Le crucifiement.

Union avec Jésus-Christ.

Jésus-Christ, crucifié, m'annonce que, par la messe et la communion, il veut vivre en moi, lui et sa croix. — O mon Jésus, c'est mon plus grand désir! Oui, venez, Seigneur! Que je vive de votre vie; pensez en moi, priez en moi, souffrez en moi, aimez en moi. Et vous, ô Marie, faites que cette messe perfectionne en mon âme Jésus-Christ crucifié.

DOUZIÈME STATION.

La mort.

Zèle.

Jésus-Christ est mort et va mourir encore, mais, dit-il, c'est pour les âmes. C'est pour les âmes aussi que je vais entendre la messe et communier. J'offre la messe et la communion en sacrifice impétratoire pour le salut du monde, et je m'unis à vous, ô Jésus, pour être plus sauveur. O Marie, faites-moi vivre et mourir pour les âmes.

TREIZIÈME STATION.

La descente de la croix.

Union avec Marie.

Dans la Passion et la messe, rien ne se fait sans Marie. Jésus

1. Apoc. XXII, 20.

me le rappelle. — O Jésus, je veux assister à la messe et communier avec votre Mère, par elle et pour elle. Unissez-moi à Marie. O Vierge bénie, que cette messe et cette communion augmentent ma dévotion envers vous!

QUATORZIÈME STATION

La sépulture.

Persévérance.

Jésus, après sa mort, repose dans le sépulcre; après l'immolation, il veut se reposer dans mon cœur pour n'en plus sortir. — Non, ô Jésus, ne sortez plus! *Ne permittas me separari a te.* J'attends de ce saint sacrifice la persévérance dans votre amour et la grâce de la demander toujours. O Marie, faites que Jésus-Christ soit jusqu'à la fin dans mon cœur avec son amour et ses vertus. Ainsi soit-il!

CHAPITRE IX

PRIÈRES POUR LA COMMUNION.

I. — Avant la communion.

Il n'existe pas de moyen plus efficace de se délivrer du péché et de faire des progrès dans l'amour de Dieu, que la sainte communion. Pourquoi donc certaines âmes, après tant de communions sont-elles toujours dans le même état de tiédeur et dans les mêmes défauts? Cela provient du peu de dispositions et du peu de préparation qu'elles y apportent. Deux choses sont nécessaires pour cette préparation. Premièrement, il faut renoncer à toutes les affections qui s'opposent à l'amour divin; secondement, il faut avoir un grand désir d'aimer Dieu. Selon saint François de Sales, notre principale intention en communiant doit être de croître dans l'amour de Dieu. « On ne doit recevoir que par amour, dit-il, un Dieu qui ne se donne à nous que par amour. »

1° Faites un acte de foi.

Mon bien-aimé Jésus, vrai fils de Dieu qui êtes mort pour moi sur la croix, dans un océan de douleurs et d'opprobres, je crois fermement que vous résidez dans le saint Sacrement, et je suis prêt à donner ma vie pour cet article de ma foi. O Marie, ma bonne Mère, pénétrez-moi d'une foi vive, quand je m'approcherai de la table sainte.

2° Faites un acte d'espérance.

Ranimez aussi mon espérance, ô Vierge du Perpétuel-Secours, afin que Jésus trouvant en moi une grande confiance, puisse m'accorder de grandes grâces. Mon cher Rédempteur, j'espère de votre bonté et par les mérites de votre sang qu'en venant à moi ce matin, vous m'enflammerez de votre saint amour, et que vous me donnerez toutes les grâces qui me sont nécessaires pour vous être obéissant et fidèle jusqu'à la mort.

3° Faites un acte d'amour.

O ma très sainte Mère, c'est surtout l'amour que Jésus demande de moi quand je m'approche de lui. Mais cet amour, je ne le possède pas, ô Marie! Obtenez-le moi, et faites que ce que je vais dire maintenant à Jésus-Christ, je le dise du fond de mon cœur. Ah! mon Dieu, vrai et unique amour de mon âme, que pouviez-vous faire de plus pour m'obliger à vous aimer? Il ne vous a pas suffi de mourir pour moi, ô mon amour; vous avez encore voulu instituer le saint Sacrement et devenir ma nourriture, pour vous donner tout à moi et pour pouvoir, en vous donnant de la sorte, vous attacher et vous unir entièrement à moi, bien que je sois une indigne et ingrate créature. Et c'est vous-même qui m'invitez à vous recevoir ainsi; vous désirez ardemment que je me rende à ces invitations. O amour immense! un Dieu se donne tout à moi! O mon Dieu! ô amabilité infinie, digne d'un amour infini! je vous aime par-dessus toutes choses, je vous aime de tout mon cœur, je vous aime plus que moi-même, plus que ma vie; je vous aime parce que vous le méritez; je vous aime aussi pour vous plaire, puisque vous tenez tant à mon amour. Sortez de mon âme, affections terrestres! C'est à vous seul, mon Jésus, mon trésor et mon tout, c'est à vous seul que je veux donner tout mon amour. Vous vous donnez aujourd'hui tout à moi, je me donne tout à

vous. Agréez que je vous aime; car je ne veux que vous, je ne veux que ce qui vous est agréable. Oui, je vous aime, ô Sauveur, et j'unis mon faible amour à l'amour que vous portent les anges, les saints, Marie votre auguste Mère, et votre Père éternel. Oh! que ne puis-je vous voir aimé de tous les hommes! Que ne puis-je vous faire aimer de tous les hommes et vous faire aimer autant que vous le méritez!

4° Faites un acte de contrition, d'humilité et de confiance.

Voici, ô mon Jésus, que déjà je m'apprête à me nourrir de votre chair sacrée. Ah! mon Dieu! qui suis-je et qui êtes-vous? Vous êtes un Dieu d'une bonté infinie; et moi, ver de terre, être souillé de mille péchés, je vous ai tant de fois chassé de mon âme! *Domine non sum dignus!* Seigneur, je ne suis pas même digne de demeurer en votre présence; je devrais être en enfer, à jamais éloigné et abandonné de vous. Mais vous êtes si bon que que vous m'invitez à vous recevoir. Voici donc que je viens; je viens tout humilié et confus, à cause des peines sans nombre que je vous ai causées, mais plein de confiance en votre bonté et en votre amour. O mon aimable Rédempteur, que je regrette de vous avoir tant outragé par le passé! Vous avez été jusqu'à donner votre vie pour moi; et moi, que de fois n'ai-je pas méprisé votre grâce et votre amour! Je vous ai préféré de viles créatures. Ah! je m'en repens de tout mon cœur, je regrette, plus que tout autre mal, les péchés que j'ai commis, graves ou légers, parce qu'ils vous ont offensée, ô bonté infinie! J'ai la confiance que vous m'avez déjà pardonné; mais si vous ne l'avez pas fait encore, ô mon Jésus, pardonnez-moi avant que je m'approche de vous. Ah! ne tardez pas à me rendre votre grâce, puisque vous voulez venir dans quelques instants habiter en moi!

5° Faites un acte de désir.

Venez donc, mon Jésus, venez en mon âme qui soupire après vous. O mon unique bien, ma vie, mon amour et mon tout, je voudrais vous recevoir aujourd'hui avec autant d'amour que les âmes les plus ardentes, avec la même ferveur que votre très sainte Mère. J'unis à vos saintes communions celle que je vais faire, ô bienheureuse Vierge Marie, ma Mère. Donnez-moi vous-même votre divin Fils; c'est de vos mains que je désire le recevoir.

Dites-lui que je suis votre serviteur, afin qu'il me presse plus amoureusement sur son cœur en venant à moi.

II. — Après la communion.

Le moment qui suit la sainte communion est un temps précieux durant lequel nous pôuvons acquérir des trésors de grâces ; car, notre âme étant alors unie à Jésus-Christ, nos actes et nos prières ont plus de mérite et de valeur qu'en tout autre temps. Sainte Thérèse assure que le Seigneur réside alors dans notre âme comme sur un trône de miséricorde, et qu'il lui dit : Mon enfant, demande-moi ce que tu veux ; je ne suis venu en toi que pour te faire du bien[1].

Oh ! quelles faveurs extraordinaires ne reçoivent pas ceux qui s'entretiennent après la communion avec Jésus-Christ ! Le vénérable Père Jean d'Avila, après la communion ne manquait jamais de passer deux heures en oraison ; et saint Louis de Gonzague employait trois jours à remercier Jésus-Christ[2].

Faites donc les actes suivants, et tâchez tout le reste de la journée de vous tenir uni, par des affections et des prières, à Jésus votre aimable Sauveur, que vous avez reçu le matin.

1° Faites un acte d'adoration, de remerciement et d'offrande.

O Marie, présentez vous-même à votre divin Fils les actions de grâces de votre indigne enfant, et offrez-lui vos propres adorations, afin que Jésus-Christ soit loué et remercié d'une manière digne de lui !

Vous êtes donc venu, mon Jésus ! Oui, c'est vous-même. Voilà que vous résidez en moi et que vous êtes tout à moi. Oh ! soyez le bienvenu, mon bien-aimé Rédempteur ! Je vous adore et me jette à vos pieds ; mais aussi je vous embrasse et vous presse sur mon cœur, et je vous remercie d'avoir daigné descendre dans

1. Cf. saint Alphonse, *Véritable épouse de Jésus-Christ*, ch. XVIII, § III, 5.
2. *Ibid.*

mon âme. O Marie, ô mes saints patrons, ô mon ange gardien, remerciez-le pour moi! Mon adorable Maître, puisque vous êtes venu me visiter avec tant d'amour, je vous donne ma volonté, ma liberté et ma personne tout entière. Vous vous êtes donné entièrement à moi, je me donne entièrement à vous, je ne veux plus m'appartenir; désormais, je veux être à vous sans réserve. Je veux que tout ce qui m'appartient soit à vous : mon âme, mon corps, mes facultés, mes sens, tout en un mot, afin que je sois sans réserve employé à vous servir et à vous plaire. Je vous consacre toutes mes pensées, tous mes désirs, toutes mes affections, toute ma vie. Je vous ai assez offensé, mon Jésus! Tout ce qui me reste de vie, je suis résolu de l'employer à vous aimer, ô vous qui m'avez tant aimé!

Agréez, ô Dieu de mon âme, agréez le sacrifice que vous fait un pauvre pécheur qui ne désire autre chose que de vous aimer et de vous plaire! Agissez en moi et disposez de moi et de tout ce que je possède, selon votre bon plaisir. Que le feu de votre amour détruise en moi tous les sentiments qui ne sont pas selon vous, afin que je sois tout à vous, et que je ne vive plus que pour vous satisfaire en toutes choses.

2° Demandez à Jésus-Christ ses grâces.

Je ne vous demande pas les biens, les plaisirs, les honneurs de la terre; donnez-moi, je vous en supplie par les mérites de votre passion, ô mon Jésus, donnez-moi une continuelle douleur de mes péchés! Éclairez-moi de votre lumière, afin que je connaisse combien les jouissances de ce monde sont vaines et périssables, et combien vous méritez d'être aimé. Dégagez-moi de toutes les affections terrestres, et attachez-moi tout entier à votre saint amour, afin que désormais mon cœur ne veuille et ne désire que ce que vous voulez. Donnez-moi la patience et la résignation dans les maladies, dans la pauvreté, et dans tout ce qui contrariera mon amour-propre. Donnez-moi la douceur envers ceux qui me méprisent. Donnez-moi une sainte mort. Donnez-moi votre saint amour. Je vous prie surtout de me donner la persévérance dans votre grâce; ne permettez pas que je me sépare jamais de vous. *Jesu dulcissime, ne permittas me separari a te.* Je vous demande en même temps la grâce de ne jamais manquer de recourir à vous, la grâce d'invoquer votre secours, ô Jésus, dans toutes les

tentations, la grâce enfin de vous demander toujours la sainte persévérance.

O Père éternel, Jésus votre divin Fils m'a promis que vous m'accorderez tout ce que je vous demanderais en son nom : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis*[1]. Ainsi je vous demande au nom et par les mérites de Jésus-Christ, votre amour et la sainte persévérance, afin qu'un jour j'aille au ciel, pour vous aimer de toutes mes forces et chanter éternellement vos miséricordes, sans craindre d'être jamais plus séparé de vous.

O Mère du Perpétuel-Secours, présentez à mon Dieu la prière que mon cœur vient de faire plus encore que mes lèvres, et ne cessez pas d'intercéder pour moi, que vous ne me voyiez sauvé. Ainsi je l'espère. Ainsi soit-il!

1. Joan. XVI, 23.

LIVRE HUITIÈME

L'ORAISON

SOUTIEN DE LA VIE VRAIMENT CHRÉTIENNE.

CHAPITRE I

LE RÔLE DE L'ORAISON MENTALE.

Commençons par le déclarer : ce qu'on va lire n'est écrit dans aucun livre, et se retrouve cependant dans tous ceux où il est traité de l'oraison. Cette singularité se voit assez souvent. Chaque fois que quelqu'un entreprend d'expliquer sous une forme inusitée ce que cent autres ont pensé avant lui, il lui arrive de dire tout à la fois du nouveau et de l'ancien; ce sera notre cas. J'avais besoin de vous en avertir, âme chrétienne, pour que vous ne pensiez pas que j'invente. Inventer, en matière d'oraison, serait une témérité, presque une impiété.

Autre remarque. Nous ne prétendons pas composer une méthode d'oraison. On entend par méthode en cette affaire un certain agencement, une sorte de rite à suivre dans les différentes opérations qui constituent l'oraison. La méthode est ici ce que sont les rubriques pour la messe. Il y a différentes manières de célébrer le saint sacrifice. Autre est celle du prêtre latin, autre celle du prêtre grec, autre celle de l'arménien; mais, sous la variété de ces modes, le sacrifice au fond reste le même. Ainsi en est-il de l'oraison

Nous avons, quant à la manière de la faire, la méthode de saint Ignace, celle de saint François de Sales, celle de saint Alphonse, celle de Louis de Grenade, celle de M. Olier et de plusieurs autres.

Mais, sous ces différences de forme, l'essence de l'oraison ne varie pas. Or, c'est uniquement de ces éléments essentiels que nous voulons nous entretenir.

Encore devons-nous ajouter que nous n'entendons parler ici que de l'oraison ordinaire, telle que tout chrétien peut la faire, laissant à d'autres le soin d'expliquer les oraisons plus sublimes et réservées aux âmes d'élite.

Un mot renferme tout ce que nous voulons enseigner sur le rôle de l'oraison dans la vie vraiment chrétienne : *l'oraison mentale est le réveil des trois vertus théologales.*

Expliquons cette parole :

Les chrétiens, s'ils n'y prennent garde, ont de la foi, de l'espérance et de la charité, comme les gens qui dorment ont de l'esprit et des sens. Examinez un homme endormi : vous ne pouvez pas dire que cet homme est aveugle, et cependant il ne voit pas. Il n'est pas sourd, mais il n'entend pas ; il n'est pas muet, mais il ne parle pas. Il a de l'esprit, mais il n'a pas de pensées, tout au plus a-t-il des rêves. Sa volonté est comme si elle n'était pas, et ne produit aucun vouloir. Pour tout exprimer en une seule parole : il a une âme sans en avoir, puisqu'il ne s'en sert pas. C'est ce qui fait croire que le sommeil est une image ou un diminutif de la mort. Aussi l'homme qui dormirait toujours passerait-il sa vie sans vivre, car il n'agirait jamais.

Cette vie semblable à une mort, nous ne la rencontrons pas dans l'ordre naturel : il n'y a pas d'hommes qui dorment sans se réveiller jamais.

Dans l'ordre surnaturel il en est tout autrement. L'apôtre saint Paul l'affirme : *Beaucoup de chrétiens dorment* [1] et ne se réveillent guère. *Les insensés*, s'écrie le Psalmiste,

1. Inter vos multi infirmi... et dormiunt multi (I Cor. xi, 30).

ils ont dormi de leur sommeil profond[1] ! *Tes fils, ô Jérusalem,* reprend Isaïe, *dorment à l'entrée de tous les chemins*[2] ! C'est ce que Notre-Seigneur lui-même a voulu nous faire entendre lorsque, comparant nos âmes à des vierges dont les unes sont sages et les autres folles, il déclare que *celles-ci ont sommeillé et qu'elles ont fini par dormir profondément*[3].

De fait, étudions la vie de la plupart des chrétiens; nous y constaterons ce sommeil des facultés surnaturelles, c'est-à-dire des vertus théologales. Ils ont la foi sans doute; et ils ne voudraient nier ni l'existence de Dieu, ni la divinité de Jésus-Christ, ni la réalité d'une vie future. Leur âme possède l'œil surnaturel qui voit ou qui au moins peut voir les objets divins. Cet œil, l'ouvrent-ils pour regarder? En d'autres termes, pensent-ils aux mystères de leur religion? Hélas! non. L'œil qu'ils ont reçu reste fermé; c'est le sommeil *de leur foi*. En eux s'est réalisée cette menace du Seigneur : *Que leurs yeux s'obscurcissent afin qu'ils ne voient pas*[4]. Je me trompe; ces âmes voient, et elles ont des pensées, mais lesquelles? Des pensées frivoles et semblables à des rêves. Elles songent, mais à quoi songent-elles? A l'or, à l'argent, à l'honneur, au plaisir, au terrestre en un mot. *Endormies qu'elles sont*, dit le prophète, *elles ne voient que des choses vaines; et elles aiment leurs rêves*[5].

Voilà le sommeil de leur foi. Voici celui *de leur espérance*. Réveillez un instant ces chrétiens assoupis, et demandez-leur s'ils ont peur de l'enfer, et s'ils désirent le ciel. Assurément, vous répondront-ils. Un moment après, qu'une tentation séduisante vienne les assaillir, les voilà qui succombent sans plus s'inquiéter de l'enfer et du ciel

1. Turbati sunt omnes insipientes corde; dormierunt somnum suum Ps. LXXV, 6).
2. Filii tui projecti sunt, dormierunt in capite omnium viarum (Is. LI, 20).
3. Dormitaverunt omnes (virgines) et dormierunt (Matth. XXV, 5).
4. Obscurentur oculi eorum, ne videant (Ps. LXVIII, 24).
5. Videntes vana, dormientes, et amantes somnia (Is. LVI, 10).

que si ces grandes choses n'étaient que de grands mots. Leur cœur est vain aussi bien que leur esprit ; et, craignant sans craindre, ils espèrent sans espérer. Pourquoi ? Encore une fois, ils dorment. Or, le soldat qui dort n'a plus ni l'instinct du péril, ni le désir de la victoire.

Quant *à leur charité,* si le péché mortel ne l'a pas fait mourir, c'est elle qui est assoupie, bien plus que ses deux divines compagnes. En effet, même parmi les justes, où se trouve le chrétien qui possède le sentiment de l'amour de Dieu assez vivace pour pouvoir dire : Mon cœur veille et l'affection que j'ai pour Dieu ne dort pas; car je sens que c'est elle qui me fait vivre et agir? Hélas! ils sont bien rares les hommes de cette trempe ; et, à côté des âmes qui sont mortes, innombrables sont celles dont la charité remue à peine, tant le sommeil l'a engourdie.

C'est pour ces motifs que le Saint-Esprit exhorte si puissamment les hommes à se réveiller : *Lève-toi,* s'écrie l'apôtre saint Paul, *lève-toi, ô chrétien endormi*[1] *! Car l'heure est venue, mes frères, de nous réveiller de notre sommeil*[2].

Ce réveil de l'âme, l'oraison, et elle seule, peut l'opérer. Qu'est-ce en effet que l'oraison mentale? Pas autre chose que l'*application des facultés de l'âme aux choses de Dieu et du salut.* Chaque fois, par exemple, qu'un homme, pour s'exciter au bien, applique son esprit au souvenir de l'éternité et décide son cœur à fuir le péché pour éviter l'enfer, cet homme fait oraison. Aussitôt et par le fait même, la foi se réveille en lui puisqu'il pense ; et, avec le retour de la pensée, renaissent plus ou moins l'espérance, la crainte sa compagne, et un commencement d'amour de Dieu. Seigneur, s'écrie cet homme comme sortant du sommeil, il y a donc une éternité, et je n'y pensais pas! Malheur à moi si je pèche au lieu de vous aimer!

Qu'un chrétien, au contraire, n'applique jamais à Dieu ni

1. Surge, qui dormis (Eph. v, 14).
2. Quia hora est jam nos de somno surgere (Rom. xiii, 11).

sa mémoire, ni son esprit, ni son cœur, l'oraison dès lors est absente de sa vie. Dès lors aussi engourdissement et assoupissement de la foi; oubli des fins dernières; absorption de la pensée par les choses terrestres; par suite, plus d'activité ni dans l'espérance, ni dans la crainte, ni dans la charité. Comment en effet, pourrait-on désirer le ciel, aimer Dieu et craindre ses jugements, quand on ne pense plus même à lui, ni à sa sainte parole?

Vous le comprenez donc, âme chrétienne, l'oraison est un réveil; et la vie sans oraison est un sommeil.

Que conclure de là? Conclure avec les saints que l'oraison est la vie, et que son absence est la mort. Voilà pourquoi les hommes de Dieu n'ont pas hésité à affirmer les deux vérités également incontestables que voici. Premièrement, la pratique fidèle de l'oraison mentale est un gage de salut; car il est moralement impossible que l'homme qui se rappelle fréquemment son Dieu et son éternité vive dans le péché. Secondement, l'absence totale de l'oraison est un gage de damnation; car il est moralement impossible qu'une âme qui oublie complètement l'existence d'un Dieu et d'une vie future, se maintienne en état de grâce.

Pour ces graves raisons, la Providence toujours si soucieuse de nos intérêts éternels, et l'Église, notre vigilante mère, emploient mille moyens pour forcer les chrétiens à faire bon gré mal gré quelque peu d'oraison. Tantôt c'est une mort qui vient rappeler aux vivants qu'il faut mourir; tantôt c'est la voix d'un prédicateur qui ramène l'esprit à Dieu; tantôt c'est la lecture d'un bon livre qui rallume dans le cœur le sentiment chrétien; tantôt c'est un événement insolite et éloquent qui redit aux hommes une vérité trop oubliée. Enfin, d'une manière ou d'une autre, Dieu et son Église prêchent toujours, pour que toujours le chrétien puisse penser et se sauver.

Avouons-le : trop souvent cette oraison de circonstance est fort insuffisante; ce serait donc une folie de s'obstiner à ne vouloir que celle-là. A l'âme comme au corps il faut

pour l'ordinaire des repas plus réguliers. Tous les jours le corps mange son pain à heure fixe; tous les jours l'âme doit manger le sien. Or, le pain de l'âme c'est la vérité. Qu'elle se retire donc à des moments déterminés, et qu'elle mange; c'est-à-dire qu'elle réfléchisse et qu'elle fasse oraison!

Hélas! ce repas régulier de l'âme est chose bien négligée; et la plupart des hommes peuvent et doivent avouer avec le Psalmiste : *J'ai oublié de manger mon pain*[1].

Une des principales raisons de cet oubli, c'est l'ignorance et l'inhabileté des hommes dans l'art de l'oraison mentale. Nous ressemblons aux petits enfants qui ne savent rien faire seuls, pas même manger.

Afin qu'il n'en soit plus ainsi, au moins pour vous, cher lecteur, nous nous efforcerons de montrer que l'oraison ne demande ni génie ni science; et que toute âme de bonne volonté peut, en dépit de sa simplicité, ou plutôt à cause de cette simplicité même, se livrer utilement et facilement à ce saint exercice.

CHAPITRE II.

L'ORAISON EST UNE CONVERSATION.

L'oraison n'est pas une opération solitaire de l'esprit. — C'est une conversation. — Cette conversation est une réalité.

Reprenons, l'une après l'autre, ces trois pensées.

L'oraison n'est pas une opération solitaire de l'esprit. Prenez un homme qui lit ou qui étudie, seul dans une chambre isolée. Son étude, supposons-le, est sèche de sa nature et ne s'adresse qu'à l'intelligence : il s'agit de mathématiques. Chez ce mathématicien livré à l'étude, l'esprit agit et il agit seul : seul parce que les autres facultés de l'âme telles que l'imagination et la sensibilité ne prennent guère

1. Oblitus sum comedere panem meum (Ps. CI, 5).

part à ses opérations scientifiques; seul encore parce qu'il n'y a là personne qui puisse le distraire. Loin de chercher la société, pour mieux creuser le problème il veut la solitude. Rien que lui-même, lui seul avec ses livres, et voilà tout.

Or, le démon furieux contre toute bonne action, et l'esprit humain qui prend tout de travers n'ont que trop réussi à transformer l'oraison mentale en effort de mathématicien.

On va, dit-on, se livrer à l'oraison. Que fait-on? On se retire en un lieu solitaire; on prend un livre comme le savant prend le sien; on y lit quelques phrases, puis on s'arrête pour réfléchir, comme s'arrête le philosophe pour mieux comprendre. On a lu, par exemple, que le péché est l'offense de Dieu, et afin de saisir cette vérité, on cherche comment les perfections divines sont blessées par le pécheur; cela fini, on revient au livre; après une nouvelle lecture on essaie de nouvelles réflexions; ainsi le temps se passe; quand il est passé on ferme le livre et l'on se dit : J'ai terminé mon oraison.

Vous ne l'avez pas même commencée, car l'oraison n'est pas cela, pas du tout cela. Entre cette occupation solitaire d'un homme qui se borne à réfléchir et la véritable oraison mentale, il y a tout un abîme.

Cette manière de réduire l'oraison à un travail tout personnel et purement intellectuel est un véritable malheur. Car, ainsi entendu, ce pieux exercice devient sec, pénible, difficile, stérile; et immanquablement il est tôt ou tard abandonné.

L'oraison, répétons-le, n'est donc pas une opération solitaire de l'esprit.

C'est une conversation. Ouvrez tous les livres des saints qui ont traité ce sujet. Je dis *des saints;* car entre eux et les auteurs ordinaires il y a, quant à la manière d'expliquer les choses de Dieu, une différence immense. Consultez donc les saints : saint Ignace, saint François de Sales,

sainte Thérèse, saint Vincent de Paul, saint Alphonse; tous ensemble vous apprendront que faire oraison c'est converser. Converser avec qui? Avec un des personnages de notre famille céleste; avec Dieu notre Père; avec Jésus-Christ Fils de Dieu, notre frère et Sauveur; avec la très sainte Vierge Marie notre Mère. Converser sur quoi? Non pas sur les choses de l'homme et du temps, mais sur celles de Dieu et de l'éternité.

Parler à Jésus-Christ ou de sa précieuse mort et de son sang versé pour nous, ou du jugement qu'il nous fera subir, ou de quelque autre mystère divin; parler de ces vérités célestes avec simplicité, abandon, cordialité : voilà l'oraison.

Si on la comprenait de la sorte, si, au lieu de la convertir en une occupation fastidieuse et laborieuse, on en faisait le vrai plaisir de l'âme, de l'âme qui fatiguée du monde veut absolument se consoler avec le ciel; certes, peu à peu, l'oraison entrerait en faveur auprès des chrétiens de bonne volonté.

D'autant plus que cette conversation est, non pas une fiction, mais *une réalité*. Il y a des conversations qui sont purement imaginaires. Toute fable ou roman est de ce genre. Quand La Fontaine fait si gracieusement parler les animaux, quand Fénelon fait converser son Télémaque avec Mentor ou Minerve, assurément voilà le fictif. L'oraison n'en est pas là. Non certes! ce divin colloque n'est ni un roman, ni une fable, ni une fiction. L'apôtre saint Paul lorsqu'il prêche que *notre conversation est dans le ciel*[1] ne fait pas de poésie sans fond; pas plus que le livre de la Sagesse, lorsqu'il nous assure que la *conversation avec Dieu n'a pas d'amertume, et que son commerce n'engendre pas l'ennui*[2].

A la vérité, le personnage avec lequel on s'entretient dans

1. Nostra autem conversatio in cælis est (Phili. III, 20).
2. Non habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius (Sap. VIII. 16).

l'oraison n'est ni vu ni visible. Mais est-il donc impossible de parler à quelqu'un sans le regarder? Dans ces parloirs de couvents sévèrement cloîtrés, où la modestie et le recueillement ont imaginé d'interposer entre la religieuse et la visiteuse la barrière d'un voile épais, les deux interlocutrices se plaignent-elles de ne pouvoir parler parce qu'elles ne peuvent se voir? Assurément non.

Ainsi en est-il de l'oraison. L'interlocuteur ne se montre pas, mais il est là, vraiment là, présent et attentif.

Cet interlocuteur, ou bien c'est Dieu qui est partout substantiellement présent; Dieu qui est tout entier en chaque endroit du monde, comme notre âme est tout entière en chaque membre de notre corps; Dieu qui partout où il se trouve, est vivant; Dieu qui voit, qui entend, qui écoute, qui aime à nous entendre; Dieu qui dans son indivisible unité, forme une famille composée de trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; Dieu qui ne nous quitte ni le jour, ni la nuit; Dieu qui est présent devant moi, tout près de moi, autour de moi, en moi; Dieu qui est mon Père, mon ami, et que je puis choisir pour mon perpétuel confident, si je fais oraison.

Ou bien, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ au très saint Sacrement. Sans doute, son humanité sainte n'est pas essentiellement présente en tous lieux comme la divinité. Cependant il n'est pas loin, car les distances, que sont-elles pour lui? Moi homme, je pourrais en élevant la voix me faire entendre d'un autre homme à travers l'épaisseur d'une cloison élevée entre nous. Qu'importe donc à Jésus-Christ la porte d'un tabernacle ou l'épaisseur d'un mur? Il est là sous l'apparence de la mort et sous les espèces du pain; mais c'est un pain vivant, c'est Jésus-Christ! Je n'ai rien à envier aux apôtres, ni aux premiers disciples, ni même aux habitants du ciel. Jésus-Christ est mon compatriote, mon concitoyen, mon voisin; et je puis lui parler si je comprends l'oraison.

Ou bien, c'est la très sainte Vierge Marie. Elle non plus

n'est pas partout en corps et en âme; mais, encore une fois, la distance n'empêche pas la présence. Si, entre moi et une personne éloignée de cent mètres, il y a un milieu qui nous unit, s'il y a de la lumière qui transporte dans notre œil l'image de celui qui nous parle, et de l'air qui nous apporte ses paroles, quoique séparés nous sommes présents. Or, Marie est plongée dans l'essence divine. Là, dans ce milieu infiniment plus unitif que l'air le plus subtil et que la lumière la plus vive, elle nous voit, elle nous entend, elle nous comprend mille et mille fois mieux qu'une mère assise auprès de son enfant. Oui, la sainte Vierge est là, elle est là toute vivante; et certes, on ne me fera pas croire que lorsque je m'écrie : *Je vous salue, Marie!* ma parole n'est qu'une poétique fiction.

Non, non! La conversation qu'on appelle oraison est une réalité. Et nous allons voir que cette réalité est basée sur la foi.

CHAPITRE III

LA VÉRITABLE BASE DE L'ORAISON.

L'oraison mentale a le triste avantage d'être le point de mire d'une foule d'erreurs et de mensonges. Elle est difficile, dit-on, elle est impraticable, réservée aux saints, bonne tout au plus pour les religieux. C'est le démon qui la discrédite ainsi, parce qu'à tout prix il veut que les âmes soient privées de ce colloque divin.

Entre autres aberrations soigneusement entretenues par l'esprit menteur, une surtout ne peut manquer d'être fatale. Elle consiste à s'imaginer que l'oraison a pour base je ne sais quelle vision des choses divines. Oui, la vision! voilà pour beaucoup d'âmes la condition de toute conversation avec le ciel. Sans doute, on n'a pas la prétention de voir l'invisible miraculeusement, et l'on n'ambitionne pas les extases des saints; mais on voudrait, pour parler à Dieu,

s'imaginer Dieu, et se l'imaginer si vivement, qu'il devienne presque saisissable. Ou bien, pour s'entretenir avec le saint Sacrement, on veut à tout prix percevoir sa présence et sentir son voisinage. Si l'on n'y parvient pas, on se retire la tête bandée en murmurant : Aujourd'hui je ne puis pas faire oraison.

Lamentable erreur! S'obstiner ainsi à vouloir être saisi de la présence avant d'entamer l'entretien, c'est s'engager dans l'impossible, dans le fatigant, dans le faux, dans le changeant, dans le sensuel et finalement dans le désert.

Dans l'impossible : sentir la présence d'un Dieu qui ne se montre pas et avoir l'imagination frappée de ce qui ne frappe pas les sens, c'est presque un prodige. Or, les prodiges sont loin d'être à la portée de tous.

Dans le fatigant : quelle besogne, je vous le demande, que celle d'une pauvre âme emprisonnée dans un corps et se disant, en face d'une hostie consacrée : Avant que, grâce à mes efforts, il y ait là devant moi autre chose que l'apparence du pain, je ne parlerai pas à Jésus-Christ!

Dans le faux : si par un tour de force de votre esprit l'Eucharistie a changé de face, et si vous vous êtes composé la vision imaginaire d'un Dieu sous forme humaine, tout cela, vous le savez, n'est que fictif; et plus votre imagination aura réussi en ce travail, plus vous risquez d'être trompé.

Dans le changeant : si votre oraison a besoin du sensible, elle n'aura pas deux jours qui se ressemblent. Aujourd'hui lumière charmante, demain désolante obscurité; et dans ce va-et-vient toujours nouveau, tourment de l'âme qui finit par se fatiguer de son jeu.

Dans le sensuel : au fond, lorsque dans l'oraison on veut voir à qui l'on parle, c'est pour jouir; or la jouissance même spirituelle est une sensualité. Sentir la présence de Dieu est chose aussi agréable qu'honorable. Ceux qui cherchent cette satisfaction donnent à penser qu'ils veulent avoir le Seigneur à leur service au lieu de se mettre au service du Seigneur.

Et finalement *dans le désert :* oui, à force de vouloir posséder Dieu autrement qu'il ne le veut, l'âme finit par ne plus le posséder du tout. Dès lors, réduite à elle seule, comment voulez-vous qu'elle parle? Aussi, ennuyée bientôt de cette solitude, elle renonce à une oraison qu'elle qualifie d'impossible.

Telle n'est donc pas, cher lecteur, la vraie méthode. Vous désirez parler à Dieu, ne cherchez pas à sentir qu'il est présent, contentez-vous d'en être sûr. C'est bien suffisant en vérité. Que souhaitez-vous de plus? Mon Dieu, je suis convaincu que vous êtes là; je le sais et je sais que je ne me trompe pas! Ah! quel bonheur de pouvoir parler ainsi, non pas une fois en un moment privilégié, mais tous les jours et à toute heure du jour si on le veut!

Or, c'est la foi qui nous procure cet avantage. O chrétien, nous dit saint Paul, *tu veux t'approcher de Jésus-Christ, commence par croire*[1]. Sans te fatiguer les yeux du corps ou ceux de l'âme pour voir clair dans la nuit, contente-toi de cette parole si tranquille et si simple : Je crois! mais répète-la du fond de ton cœur. Que la foi soit ta manière d'aborder Dieu comme le regard est la manière d'aborder l'homme. Tu ne peux pas, comme saint Paul, être ravi au troisième ciel pour aller voir; cependant tu peux, comme Abraham, croire en celui que tu ne vois pas.

Chaque fois donc que tu auras la prétention de converser avec le ciel, après y avoir choisi l'ami à qui tu veux parler, ferme les yeux et dis : Je crois, je crois, je crois!

Sais-tu bien ce qui t'arrivera si avec humilité tu procèdes de la sorte? D'abord, ce que tu cherches te sera toujours donné, au moins suffisamment. C'est Jésus-Christ que tu désires, c'est à la sainte Vierge, ta Mère, que tu veux parler? Eh bien, je te l'affirme : avant de commencer, que ton âme avec ardeur et avec force s'écrie : Je crois, oui, ô Jésus, je crois à votre présence réelle dans cette Eucharis-

1. Credere enim oportet accedentem ad Deum quia est (Hebr. XI, 6).

tie dont je m'approche! O Marie, je crois aussi à votre présence attentive du haut du ciel où vous régnez, je crois et ma foi ne me trompera pas!... que ton âme, dis-je, s'exprime de la sorte avec sincérité, et toujours ton Sauveur et ta Mère se montreront assez pour que tu puisses leur parler.

Non seulement tu auras ainsi le suffisant, mais la foi rendra ta conversation aisée et tranquille. Car, dans l'exercice de cette foi, pas d'agitation, pas d'effort d'esprit, pas de chaleur d'imagination; rien que l'acquiescement paisible de l'âme embrassant la vérité.

Cet acquiescement, tu l'auras demain comme aujourd'hui et tous les jours de ta vie. Il ne te sera jamais impossible de dire : Je crois! Cette parole suffira toujours pour te faire trouver celui à qui tu veux parler.

Bien plus, il faut que tu le saches, croire en fermant les yeux est le plus sûr moyen d'avoir bientôt les yeux ouverts, et de jouir d'une sorte d'intuition des choses.

Un grand saint l'a proclamé : *L'intelligence est la récompense de la foi* [1]. Notre Dieu aime tant ce tribut de notre esprit fidèle, qu'il nous le paie par la lumière. Oui, âme chrétienne, si tu veux être bientôt investie de cette présence de l'invisible, répète que tu y crois, et sans tarder, tu te féliciteras d'être comme si tu voyais. Car saint Paul te l'assure : *La foi est la démonstration des choses qui n'apparaissent pas* [2].

C'est donc convenu, pieux lecteur : la conversation qu'on appelle oraison deviendra pour vous d'autant plus vraie et plus réelle que vous serez plus fidèle à la commencer toujours par ces mots : O Dieu à qui je vais parler, je crois en vous et en votre sainte présence!

1. Intellectui fides aditum aperit (S. Aug. Epist. CXXXVII, 15).
2. Est... fides... argumentum non apparentium (Hebr. XI, 1).

CHAPITRE IV

LE VRAI TON DE L'ORAISON.

Si l'on ne craignait d'être mal compris, on serait tenté de s'écrier : Dieu est le plus malheureux des êtres ! Les chagrins que lui causent les hommes sont tels que, s'il n'était pas protégé contre nous par son impassible béatitude, immense, inconsolable serait sa douleur. Nous, ses enfants, ne savons guère que lui faire de la peine et *l'offenser en beaucoup de choses*[1].

Parmi nos procédés pénibles pour son cœur de Père, signalons le dénigrement de la religion.

Cette religion est par excellence le bienfait de ce grand Dieu ; et l'homme en dit facilement du mal : Elle est ennuyeuse ! elle est injuste ! elle est impossible ! elle n'est bonne que pour les esprits faibles ! Rien n'échappe à la critique : ni la prière, ni les sacrements, ni les commandements émanés directement du ciel, ni ceux de notre Mère la sainte Église.

De toutes les pratiques religieuses il n'en est pas qui soit plus maltraitée que celle dont on n'ose guère prononcer le nom, tant elle a mauvaise réputation. Je la nommerai cependant : c'est l'oraison mentale. De tous côtés s'élève une clameur contre elle : l'impie, parfois même l'homme religieux, la condamnent, et la moindre injure qu'on lui inflige consiste à la traiter d'utopie.

Cela vient de ce que, dans l'esprit des hommes, elle est complètement défigurée. Beaucoup de ceux qui en ont fait le tableau l'ont revêtue d'apparences qui ne sont pas les siennes ; de sorte qu'elle ressemble à une personne aimable à qui un peintre aurait donné des yeux farouches et des traits repoussants.

1. In multis offendimus omnes (Jac. III, 2).

Entre autres mensonges inventés à son sujet, on dit et on fait croire qu'elle est de sa nature si cérémonieuse, si apprêtée dans son langage que jamais, à moins d'appartenir à l'aristocratie des âmes, on ne parviendra à parler à Dieu comme elle prétend qu'on lui parle.

C'est une erreur et une invention de Satan. Ne pouvant souffrir que l'homme s'entretienne avec le ciel, le démon certifie qu'un pareil entretien demande un style surhumain.

Mon cher lecteur, sachez-le, *avec Dieu la familiarité est permise, elle est prescrite.*

Si j'étudie ce qui se passe parmi les hommes, je constate qu'ils s'interdisent d'être familiers dès qu'ils conversent soit avec un étranger soit avec une personne beaucoup audessus ou beaucoup au-dessous d'eux.

On me taxerait de ridicule si, rencontrant sur le chemin un inconnu, j'allais à lui avec cet air de liberté et d'intimité qu'on se permet entre amis; car l'étranger abordant un étranger doit être réservé. Il en est de même entre deux interlocuteurs que la supériorité, d'une part, et l'infériorité, de l'autre, tiennent à grande distance. Que diriez-vous d'un homme de basse extraction qui interpellerait, sans cérémonie aucune, un grand et puissant monarque? Et que penseriez-vous de ce monarque, si, oublieux de sa dignité, il descendait sur la place publique pour y tutoyer le premier venu de ses sujets?

La familiarité ne se conçoit donc qu'entre personnages égaux ou presque égaux et liés par la parenté ou par l'amitié.

S'il en est ainsi, conclura-t-on, comment prétendre que, lorsqu'un homme parle à son Dieu, il puisse jamais songer à pareille liberté? Vous affirmez qu'on n'est libre qu'entre égaux : une distance infinie me sépare de mon Créateur. Vous ajoutez qu'à l'égalité doit se joindre l'amitié : je suis loin de me sentir l'ami de ce Dieu avec qui vous voulez que je sois simple.

Ah! c'est ici le mystère de l'amour. Le vrai amour, sa-

chons-le, fait disparaître les distances et rapproche les extrêmes. Si mon roi n'est que mon roi, je me contente de le considérer de loin et de bien bas. Mais s'il m'aime ; s'il m'aime assez pour me le dire, j'ose aller vers lui et je m'approche. Or, mon Dieu est la charité même, sa charité est infinie et il daigne m'aimer. Dès lors il me permet, il il me commande d'être simple avec lui. L'affection et la cérémonie ne peuvent aller ensemble. Voilà pourquoi Jésus-Christ qui a bien voulu nous déclarer *qu'il trouve ses délices parmi nous*[1], souffre quand une âme se sert avec lui du langage affecté.

Et puis, Dieu s'est fait notre parent. Écoutez le cri du grand Apôtre : *Mes frères, vous n'êtes ni des étrangers ni des hôtes; mais vous êtes de la cité des saints, de la maison de Dieu*[2]. Ce grand Dieu a daigné devenir notre Père et nous adopter pour enfants. Dès lors, plus de doute : familiers du Seigneur, la familiarité nous est permise.

Même si nous sommes pécheurs? demanderez-vous. Pourquoi pas? Quand il y a eu offense, si l'offensant est fils de l'offensé, il y a dans la manière de demander pardon un ton qui n'est pas celui de l'étranger. Madeleine était coupable; elle s'approcha du Sauveur avec humilité sans doute, mais aussi avec quelle simplicité! jusqu'à verser un parfum sur les pieds de Jésus pour les essuyer ensuite avec sa chevelure.

Ah! si nous avions l'art de parler simplement à ce Dieu qui nous aime; si nous avions cette sainte et légitime audace, bientôt l'oraison ne serait plus pour nous une opération inabordable, et la vie ne serait plus la vie. Souvent notre existence est le long chagrin d'une âme condamnée à vivre seule, tout en paraissant converser avec le monde entier : seule avec elle-même, avec ses péchés, avec ses passions, avec ses hontes, avec ses remords, avec ses an-

1. Deliciæ meæ esse cum filiis hominum (Prov. VIII, 31).
2. Ergo jam non estis hospites et advenæ, sed estis cives sanctorum, et domestici Dei (Eph. II, 19).

goisses; seule, sans un ami assez vrai pour qu'elle ose tout lui raconter, assez fidèle pour qu'elle le trouve partout, assez bon pour ne jamais se lasser, assez miséricordieux pour toujours pardonner. Quand on a l'oraison et la familiarité de l'oraison, on le possède, cet ami incomparable. Et le *Væ soli*[1] *! Malheur à l'homme seul!* disparaît pour faire place à la société de Celui dont il est écrit : *Sa conversation n'a pas d'amertume et son commerce n'engendre pas d'ennui*[2].

Voilà pourquoi les saints, qui tous ont su comment on parle à Dieu, puisque tous en ont fait la quotidienne expérience, n'eurent rien plus à cœur que d'inculquer aux âmes, même aux âmes pécheresses, la simplicité dans les rapports avec le ciel.

L'un d'eux, saint Alphonse, a écrit un pieux opuscule sur *la manière de converser familièrement avec Dieu.* Nous ne résistons pas à l'envie de transcrire ici une page empruntée à ce délicieux petit livre. La voici :

« Le saint homme Job était ravi d'admiration, en voyant que Dieu semble n'avoir rien plus à cœur que d'aimer l'homme et de s'en faire aimer. S'adressant au Seigneur, il s'écriait : *Qu'est-ce donc que l'homme, pour que vous le rendiez ainsi l'objet de votre estime et de votre affection*[3]*?*

« Comprenons par là qu'on est dans l'erreur, lorsqu'on s'imagine que parler à Dieu avec une grande confiance et une grande familiarité, c'est manquer de respect envers sa majesté infinie. Vous devez sans doute, âme chrétienne, révérer le Seigneur en toute humilité et vous abaisser en sa présence, surtout eu égard à l'ingratitude et aux outrages dont vous vous êtes rendue coupable envers lui; mais cela ne doit pas vous empêcher de traiter votre Père céleste avec l'amour le plus tendre et le plus confiant

1. Eccle. IV, 10.
2. Non habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius (Sap. VIII, 16).
3. Quid est homo, quia magnificas eum? aut quid apponis erga eum cor tuum (Job. VII, 17).

« Il est la majesté suprême, mais il est en même temps la bonté sans limite et l'amour infini. Vous trouvez en lui le maître sans égal, mais aussi l'ami qui n'a pas son semblable. Non seulement il ne s'indigne point, mais il aime que vous ayez pour lui la confiance, la liberté et la tendre affection que des enfants montrent à leur mère. Voici comment il nous invite à aller à ses pieds et quelles caresses il nous promet : *On vous portera entre les bras et on vous caressera sur les genoux, comme un enfant à la mamelle. Comme une mère console son enfant, ainsi je vous consolerai*[1]. Une mère aime à prendre son petit enfant sur ses genoux, pour le nourrir et le caresser ; c'est avec la même tendresse que notre doux Seigneur se plaît à traiter les âmes chéries, qui se sont données entièrement à lui et qui ont mis toutes leurs espérances en sa bonté divine. »

CHAPITRE V

L'INTIMITÉ DE L'ORAISON.

Nous l'avons répété déjà souvent, l'oraison, la vraie, est un entretien avec le ciel, conformément à cette parole de saint Paul : *Notre conversation est dans les cieux*[2]. Un des caractères de cet entretien, est la familiarité. La familiarité est la sœur ou la fille de l'intimité. Voyons donc pourquoi et comment la *véritable oraison est nécessairement intime.*

Pourquoi? Parce qu'elle est essentiellement personnelle. L'oraison personnelle ! Expliquons cette parole.

Sous son apparente sécheresse elle cache des douceurs bien attendrissantes. Elle signifie qu'en fait d'entretien avec Dieu, chaque homme peut et doit avoir *le sien*, et non

1. Ad ubera portabimini, super genua blandientur vobis. Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos (Is. LXVI, 12, 13).
2. Nostra autem conversatio in cælis est (Phil. III, 20).

pas celui d'autrui. On s'imagine, et c'est encore là une de ces illusions qui dénaturent l'oraison, on s'imagine qu'un seul langage est possible avec Dieu : celui de la sublimité ou au moins de la supériorité d'âme. Erreur! erreur! Dieu est Père, vraiment Père : *Personne,* certifie Tertullien, *n'est aussi parfaitement père que lui*[1]. Or, quand des enfants parlent à leur père, chacun d'eux lui tient le langage du cœur. Si l'un est malade, il dit qu'il est malade; si un autre est triste, il révèle sa tristesse; si un troisième a quelque sujet de joie, il le raconte naïvement. En un mot, tous parlent selon leur âme et à cœur ouvert.

Ainsi en est-il de l'oraison. Pour qu'elle soit tout à fait sincère, il faut que l'on y dise à Dieu ce que l'on a à lui dire : rien de plus, rien de moins. Ne vous déguisez pas pour paraître devant lui; soyez franchement ce que vous êtes. Aussi bien, il voit tout; vous ne parviendrez pas à vous cacher. Voyant tout, il a pour tout et pour tous des trésors d'indulgence et de bonté.

La vraie oraison parle donc à Dieu de nos propres affaires, des affaires secrètes et toutes personnelles que personne, parmi les hommes, ne sait ni ne saura; et c'est en cela surtout que consiste *son intimité.*

Il est arrivé à votre âme un malheur: elle a péché. N'allez pas, si vous faites oraison, parler à Dieu de la fidélité et de la vertu; ce n'est pas le cas. Parlez-lui du péché, du vôtre, de celui du jour présent. Commencez par lui dire que vous l'avez commis. Il le sait; mais il veut que vous l'avouiez. Ajoutez que vous désirez joindre à cet aveu le repentir, mais que votre cœur est dur. Demandez-lui des larmes pour l'amollir. Ces larmes offrez-les-lui, et suppliez-le de vous conduire, repentant et sincère, aux pieds d'un confesseur. Pécheur, voilà votre oraison personnelle. Est-il rien de plus doux?

1. Quis ille nobis intelligendus pater? Deus scilicet. Tam pater nemo. tam filius nemo (De Pœnitentia, c. IX).

Et vous, juste! Juste, vous êtes encore pécheur, car vous avez encore à avouer bien des faiblesses; avouez-les. Après l'avoir fait, parlez de vos nécessités secrètes, de vos tentations, de vos chagrins, de vos désirs. Demandez la grâce de persévérer dans la justice et de ne pas retourner dans la voie des pécheurs. Demandez d'aimer Dieu et d'accomplir sa volonté. En un mot, soyez vous; et qu'il n'y ait en votre âme aucune feinte, aucune gêne. Ayez la liberté des enfants de Dieu.

Si vous êtes dans la douleur, racontez vos peines; si vous avez un désir, exposez-le; si quelque danger vous menace, criez au secours; si quelque personne aimée vous afflige par sa mauvaise conduite, dites-le et plaignez-vous-en. Parlez de vos enfants, de vos amis, de vos ennemis, de vos craintes, de vos espérances, de tout ce qui vous intéresse; en un mot, soyez *intime*.

Est-il rien de plus aimable que l'oraison entendue de cette façon? Aussi quel tort font aux âmes ceux qui, étant chargés d'elles, ne leur révèlent pas ce doux secret, parce que trop souvent eux-mêmes l'ignorent!

Salomon, avant sa chute, l'avait connu et goûté. Écoutons comment il parle de cet aimable commerce avec Dieu et du bonheur d'une âme qui savoure l'intimité divine. Sa céleste interlocutrice est l'éternelle Sagesse, c'est-à-dire le Fils de Dieu et la Trinité sainte.

Je me suis proposé d'amener cette Sagesse éternelle à vivre avec moi, sachant qu'elle me fera part de ses biens, et qu'elle sera la consolation de ma pensée et de mon ennui. Par elle je serai en lumière auprès de la multitude, et, quoique jeune, en honneur auprès des vieillards. Je serai trouvé pénétrant dans les jugements; je serai admirable devant les puissants; les visages des princes s'étonneront en ma présence. Ils m'attendront quand je me tairai; et quand je parlerai, ils me regarderont; et quand je discourrai, ils mettront la main sur leur bouche. C'est encore par elle que j'obtiendrai l'immortalité, et que je laisserai une mémoire éternelle à ceux qui

doivent venir après moi. Je gouvernerai les peuples, et les nations me seront soumises. Les rois les plus redoutables craindront en m'entendant; je me montrerai bon pour le peuple et fort dans les combats. Quand j'entrerai dans ma maison je reposerai avec elle, car son entretien n'a pas d'amertume, et l'ennui ne l'accompagne pas, mais l'allégresse et la joie. Je me disais ces choses, et je me rappelais en mon cœur que l'immortalité est alliée de la Sagesse; que dans son amour se trouve une joie pure; dans les œuvres de ses mains, la vertu sans tache; dans ses entretiens, la prudence; dans ses conseils, la gloire; aussi, j'allais partout la cherchant, afin de la posséder[1].

Tel est le chrétien qui pratique l'oraison et voit en elle un entretien cœur à cœur avec son Dieu.

Cet homme-là jouit d'un avantage immense, incomparable : il n'est pas seul. *Væ soli! Malheur à celui qui est seul!* Hélas! nous le sommes tous plus ou moins. Oui, nous sommes des êtres solitaires, même et surtout au milieu de la foule. Car il ne faut pas s'imaginer que l'homme suffise à l'homme, que l'âme humaine n'ait autre chose à dire que les futilités ou les demi-vérités qu'on sème en société, et que la conversation avec nos compagnons de voyage soit

1. Proposui ergo hanc adducere mihi ad convivendum, sciens quoniam mecum communicabit de bonis, et erit allocutio cogitationis et tædii mei. Habeo propter hanc claritatem ad turbas, et honorem apud seniores juvenis; et acutus inveniar in judicio; et in conspectu potentium admirabilis ero, et facies principum mirabuntur me; tacentem me sustinebunt, et loquentem me respicient, et sermocinante me plura, manus ori suo imponent. Præterea habebo per hanc immortalitatem, et memoriam æternam his qui post me futuri sunt relinquam. Disponam populos, et nationes mihi erunt subditæ. Timebunt me audientes reges horrendi. In multitudine videbor bonus, et in bello fortis. Intrans in domum meam, conquiescam cum illa : non enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius, sed lætitiam et gaudium. Hæc cogitans apud me et commemorans in corde meo, quoniam immortalitas est in cogitatione sapientiæ, et in amicitia illius delectatio bona, et in operibus manuum illius honestas sine defectione, et in certamine loquelæ illius sapientia, et præclaritas in communicatione sermonum ipsius, circuibam quærens, ut mihi illam assumerem (Sap. VII, 9-19).

l'unique conversation possible. Oh! certes non! nous sommes de Dieu, sortis de son éternité où nous vivions dans sa pensée, créés dans le temps mais devant un jour aller à ce Dieu éternel, origine et fin de toute créature humaine. Il y a là tout un monde qui est le nôtre. Bon gré, mal gré, nous avons à parler aux êtres invisibles de cette société supérieure et à venir. L'oraison, quand elle est intime, nous met en communication avec les célestes habitants de cette future patrie. Sans cette conversation surnaturelle, l'homme n'a plus avec lui que des hommes. Dès lors, il est seul ou presque seul.

Suivez donc, âme chrétienne, le conseil de la Sagesse, et écoutez Jésus-Christ qui vous invite : *Venez à moi, vous tous qui portez le fardeau du travail et de la vie*[1] ! Je vous offre mon amitié, mon amitié intime. Ne la refusez pas.

CHAPITRE VI

LA PRÉSENCE DES DIVINS INTERLOCUTEURS.

Nous osons à peine répéter, tant nous l'avons fait déjà, que l'oraison est une conversation avec le ciel.

La base de toute conversation est la présence de l'interlocuteur. On ne parle pas à un absent. Par conséquent, pas d'oraison sans la conviction qu'il y a là quelqu'un; quelqu'un qui entend et qui écoute. Cette conviction est-elle un rêve? C'est ce que nous voulons examiner maintenant, pour consoler les âmes chrétiennes désireuses de converser avec le ciel.

La proximité rend la présence plus sensible, mais la distance ne la rend pas impossible. Il est évident que si, après une longue absence, j'aperçois de loin, de très loin, mon

1. Venite ad me omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos (Matth. XI, 28).

père et ma mère accourant vers moi et me tendant les bras, eux et moi instinctivement avons hâte de nous rapprocher le plus près et le plus vite possible. Aussi nous empressons-nous l'un vers l'autre, sans nous arrêter un instant, jusqu'à ce qu'enfin nous puissions nous embrasser; ce que nous faisons d'autant plus étroitement que nous nous aimons davantage. C'est la présence parfaite parce qu'il y a proximité.

A ce point de vue, quelles délices ne trouve-t-on pas dans la doctrine chrétienne sur la présence de Dieu! En tous lieux et en tout temps, mon Dieu est là près, bien près de moi. Que dis-je! il est en moi. Lorsque dans le secret de mon âme, je forme une pensée cachée, Dieu l'a vue; il a entendu cette parole intérieure que je me suis dite à moi-même; car là où je l'ai prononcée, il était présent. Si, retiré dans une chambre fermée à tous, je veux goûter la liberté de la solitude et me débarrasser des ridicules façons de l'étiquette, je ne dois pas oublier cependant que, dans ma retraite, mon Dieu est solitaire ave moi.

Partout où je suis seul, je suis en société et en famille; puisque près de moi se trouvent le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Est-il bien vrai que Dieu soit ainsi tout entier en chaque partie de l'univers? On peut l'affirmer des choses morales, pourquoi pas de lui? La justice est ici ce qu'elle est là, sans diminution ni augmentation. La vertu est à Rome ce qu'elle est à Paris. L'amour maternel est pour le cœur d'une Française ce qu'il est pour l'Indienne sauvage. Partout la bonté, la majesté, la force, la douceur se présentent à l'esprit de l'homme sous les mêmes traits; parce que, répétons-le, les choses morales sont en tout lieu tout ce qu'elles sont par nature. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de Dieu qui est la justice même, la bonté même, la sainteté même, la subsistance infinie de toutes les vertus?

Déclarons-le donc avec l'apôtre saint Paul : *Il n'est pas loin de chacun de nous, car c'est en lui que nous vivons, que*

nous nous mouvons et que nous sommes[1]. Et quelle consolation pour une âme, si cette âme se sent le besoin d'autre chose que de ces riens, grands et petits, dont on s'occupe en ce bas monde! Quelle joie pour moi lorsque le soir, fatigué des hommes et de moi-même, je retrouve dans ma chambre solitaire Celui qui m'a créé et à qui je puis parler! Quel soulagement pour mon cœur d'homme lorsque, subitement atteint par le glaive de la douleur morale qui blesse incessamment tous les pauvres humains, je ferme les yeux pour mieux voir au dedans de moi-même le Dieu qui se tient tout près de ma blessure et veut écouter ma plainte!

Quelle force au moment de la tentation, si j'ai le bonheur de penser que Dieu me voit! Et surtout, quelle source intarissable d'oraison et de sainte conversation dans cette immuable présence de Celui qui s'est fait appeler *le vivant et le voyant*[2]! Que les hommes fassent de moi ce que bon leur semblera; qu'ils me privent de la douce conversation d'une mère; qu'ils m'arrachent aux salutaires entretiens d'un père vénéré; qu'ils m'enlèvent mes proches, mes amis, tous mes semblables, et qu'ils m'ensevelissent tout vivant dans l'horrible solitude d'un cachot impénétrable! Ils auront beau faire; si je ne veux pas être seul, je ne serai pas seul. Car là je trouverai à qui parler; là je retrouverai mon père, mon père qui est au ciel, mais qui est aussi dans la prison où gémit son enfant et sur le lit de douleur où il souffre.

Où irai-je, s'écrie le Prophète-Roi, *où irai-je pour être loin de votre esprit qui entend tout? Comment pourrai-je me soustraire aux regards de votre face? Si je monte au ciel, vous êtes là; si je descends dans les enfers, je vous y vois présent. Si, dès l'aurore, je me hâte de prendre des ailes pour m'en aller habiter les extrémités de la terre, ce sera votre*

1. Quamvis non longe sit ab unoquoque nostrum: in ipso enim vivimus, et movemur et sumus (Act. XVII, 27, 28).
2. Cujus nomen est viventis et videntis (Gen. XXIV, 62).

main qui me guidera dans ce voyage, et votre droite me soutiendra dans ce vol audacieux. Alors je me suis dit : Peut-être les ténèbres me cacheront-elles assez pour que vous ne me voyiez plus ; peut-être la nuit sera-t-elle la seule lumière témoin de mes délices coupables? Mais non! Les ténèbres ne sont pas ténèbres pour vous, et la nuit est pour vos yeux aussi lumineuse que le jour. Pour vous, telles sont les ténèbres, telle est la lumière. Vous possédez et vous scrutez le secret de mes reins. Dès le sein de ma mère, vous vous êtes emparé de moi... Vos yeux ont vu tout ce qu'il y a en moi d'imparfait, et tous nous sommes inscrits dans le livre de votre science éternelle[1].

Le voilà le secret de mon oraison! C'est la paternelle opiniâtreté avec laquelle mon Dieu est partout où je suis, afin que partout je puisse lui parler. Mais hélas! s'il est vrai qu'on ressemble à ce que l'on adore, bien juste est l'image que je trouve dans le prophète Isaïe, lequel nous compare indirectement à des *taupes aveugles*[2]. La taupe a pour séjour les entrailles de la terre, et là elle ne voit rien. Qu'y verrait-elle en effet? Notre âme, elle aussi, est plongée dans

1. Quo ibo a spiritu tuo?
et quo a facie tua fugiam?
Si ascendero in cælum, tu illic es;
si descendero in infernum, ades.
Si sumpsero pennas meas diluculo,
et habitavero in extremis maris,
etenim illuc manus tua deducet me,
et tenebit dextera tua.
Et dixi : Forsitan tenebræ conculcabunt me;
et nox illuminatio mea in deliciis meis.
Quia tenebræ non obscurabuntur a te,
et nox sicut dies illuminabitur;
sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus.
Quia tu possedisti renes meos;
suscepisti me de utero matris meæ
. . . .
Imperfectum meum viderunt oculi tui,
et in libro tuo omnes scribentur. (Ps. CXXXVIII, 7-17.)

2. In die illa projiciet homo idola argenti sui, et simulacra auri sui, quæ fecerat sibi ut adoraret, talpas et vespertiliones (Is. II, 20).

le terrestre; et, au fond de cette prison qu'elle se fait à elle même, elle ne voit pas son Dieu. Dès lors, la solitude lui pèse, et une heure passée sans qu'il y ait là quelque créature humaine est un tourment pour elle. Mais ceux dont les yeux se sont ouverts à la vérité vivent d'une autre vie. Ils ont pour confident Celui qui sait tout et qui nous aime, et ils peuvent dire avec saint Bernard : *Je ne suis jamais moins seul que lorsque je suis seul*[1].

Que dire maintenant de la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ au très saint Sacrement? A la sainte Eucharistie s'applique tout entière cette parole par laquelle nous commencions : la proximité rend la présence plus sensible, mais la distance ne la rend pas impossible. Jésus-Christ sous les espèces du pain n'est pas partout comme l'essence divine. Souvent il n'est que notre voisin, notre concitoyen; et il y a plus ou moins loin de nos demeures à ce tabernacle béni où il est accessible et le jour et la nuit. Mais, on vient de le répéter, la distance ne rend pas la présence impossible.

Quand un père et une mère voient leurs nombreux enfants rangés autour de leur table comme de jeunes oliviers, ils veillent à ce que ceux qui sont à l'extrémité soient aussi bien partagés que les aînés placés plus près du centre. L'œil et le cœur d'une mère sont assez prompts et assez aimants pour franchir la distance, et aller, en quelque sorte, partager la place de chacun des enfants. Aussi la conversation et les joies de famille ne souffrent-elles nullement de cette séparation de quelques pas.

Ainsi en est-il, grâce à Dieu, de Jésus-Christ au tabernacle. Sa très sainte humanité, comme nous l'enseigne saint Thomas, atteint par son activité divine tous les temps et tous les lieux comme si elle était toujours et partout présente[2].

1. Nunquam minus solus, quam cum solus (De vita sol. c. 4).

2. Christus sua passione nos a peccatis liberavit causaliter, id est, instituens causam nostræ liberationis, ex qua possent quæcumque peccata quandoque remitti, vel præterita, vel præsentia, vel futura; sicut

Elle est douée d'une subtilité et d'une puissance telles qu'aucun obstacle ne lui est infranchissable. Comme, après sa résurrection, cet Homme-Dieu revenait à ses apôtres sans que les portes dussent s'ouvrir, ainsi dans le très saint Sacrement son œil divin et l'oreille de son cœur percent les murs et franchissent les distances. De sorte que (goûtez cette vérité, âme chrétienne), du fond de votre demeure, vous pouvez sans illusion et sans fiction vous tourner vers le lieu où vous savez que se trouve Jésus-Christ, comme autrefois Daniel se tournait vers Jérusalem. Il vous entendra, croyez-le bien, et votre entretien, quoique fait à distance, n'en sera pas moins réel.

Cependant, j'en conviens, plus son voisinage est proche, plus la conversation avec lui devient facile. Personne n'a jamais nié que saint Jean, quand il reposa sur la poitrine du Maître, n'ait été plus favorisé que ses frères dans l'apostolat.

C'est pourquoi tous les saints, et en particulier saint Alphonse, ont enseigné que le lieu le plus favorable à l'oraison est une église où se trouve le très saint Sacrement. Durant la vie mortelle du Sauveur, les malades pour obtenir leur guérison devaient souvent s'approcher de lui et toucher ses vêtements. Ainsi maintenant encore le fidèle qui voulant lui parler aura le bon esprit d'aller le chercher en sa propre maison, y trouvera pour l'ordinaire plus d'intimité et plus de grâces. Là, non loin de l'autel, les yeux fixés sur le tabernacle, il pourra tout à son aise lui causer cœur à cœur. Là, il n'aura rien à envier aux heureux contemporains, qui autrefois dans la Judée purent le voir, le suivre et l'entendre. Du reste, contemporains, nous le sommes nous aussi, puisqu'il est avec nous jusqu'à la consommation des siècles.

Ne résistons pas au plaisir de citer, sur le sujet qui nous

si medicus faciat medicinam ex qua possent quicumque morbi sanari, etiam in futurum (Sum. Theol. p. III, q. XLIX, a. 1, ad 1).

occupe, une page que saint Alphonse a écrite dans son incomparable livre des *Visites au très saint Sacrement.*

« Adorer l'Hôte divin du tabernacle, c'est, après la réception des sacrements, la première de toutes les dévotions, la plus agréable à Dieu et la plus utile à nos âmes.

« Mettez-vous donc, âme pieuse, à pratiquer cette dévotion; renoncez aux vains entretiens avec les hommes; et, fidèle désormais à vous rendre chaque jour dans une église, passez-y quelque temps, au moins une demi-heure ou un quart d'heure, en présence du Dieu de l'Eucharistie. *Goûtez et voyez combien le Seigneur est bon* [1]. Oui, faites cette expérience et vous verrez quels grands avantages il vous en reviendra.

« Ah! sachez-le, ce temps que vous passez à vous tenir avec amour devant le très saint Sacrement sera le temps le mieux employé de toute votre vie, et celui qui vous réjouira le plus à la mort et durant toute l'éternité.

« Sachez encore que vous gagnerez peut-être plus dans un quart d'heure d'oraison en face du tabernacle que dans tous les autres exercices spirituels de la journée. Sans doute, Dieu nous exauce en quelque lieu que nous le priions, suivant sa promesse : *Demandez et vous recevrez* [2]. Mais, dit un grand serviteur de Dieu, c'est envers ceux qui le visitent dans son Sacrement que Jésus se montre le plus prodigue de ses grâces. Le bienheureux Henri Suson disait également que les prières des fidèles sont bien mieux accueillies par Jésus-Christ dans le tabernacle que partout ailleurs. Pour parler de beaucoup d'âmes saintes, où donc, si ce n'est au pied du saint Sacrement, ont-elles pris leurs plus belles résolutions? Et vous-même, qui sait si vous ne prendrez pas un jour, en face du tabernacle, le parti de vous donner tout à Dieu.

« Je veux ici, du moins par reconnaissance pour mon

1. Gustate et videte quoniam suavis est Dominus (Ps. XXXIII, 9).
2. Petite et accipietis (Joan. XVI, 24).

Jésus au saint Sacrement, manifester une chose qui me concerne. Grâce à cette pieuse pratique de la visite au saint Sacrement, quoique accomplie avec tant de froideur et d'imperfection, je me trouve maintenant hors du monde, où j'ai, pour mon malheur, vécu jusqu'à l'âge de vingt-six ans. Bienheureux seriez-vous, si vous pouviez, plus tôt que moi, rompre avec le monde et vous donner tout entier à ce bon Maître, qui s'est donné tout entier à vous! Oui, bienheureux, je le répète, non seulement durant l'éternité, mais encore pendant votre vie.

« Croyez-moi, tout est folie dans le monde. Festins, spectacles, réunions, divertissements, voilà les biens que le monde procure. Mais quels biens, hélas! puisqu'on n'y trouve que fiel amer et épines cruelles! Croyez sur parole celui qui en a fait l'expérience et qui ne cesse de la déplorer. Au contraire, persuadez-vous bien de ceci : quand une âme se tient un tant soit peu recueillie en présence du très saint Sacrement, Jésus-Christ sait la consoler bien mieux que le monde ne peut le faire avec tous ses festins et toutes ses réjouissances. Pour celui qui a la foi et un peu de dévotion, quel pur et suave bonheur de se trouver devant le tabernacle, et de s'entretenir familièrement avec Jésus-Christ, qui demeure là tout exprès pour écouter et exaucer nos prières! Quel bonheur de demander pardon des déplaisirs que nous lui avons causés, de lui exposer nos besoins, comme on le fait avec un ami en qui on a la plus entière confiance, de solliciter ses grâces, son amour, son paradis! Et, par-dessus tout, quelle céleste félicité de s'épancher en actes d'amour envers ce Dieu, qui demeurant là, sur nos autels, prie son Père Éternel pour nous et brûle d'amour pour nos âmes! Oui, c'est par amour qu'il consent à rester ainsi caché sous les voiles eucharistiques, méconnu et méprisé de tant d'ingrats. Mais pourquoi parler davantage? *Goûtez et voyez* [1]. »

1. S. Alph. *Visites au S. Sacrement.* introd., § I.

S'il en est ainsi de Jésus-Christ près de nous dans le tabernacle, que dire de Jésus-Christ en nous par la sainte communion? Notre-Seigneur, en quelque sorte jaloux de son Père et de l'avantage qu'il a d'être uni à nous dans le fond même de notre être, a voulu lui aussi s'identifier avec notre âme. Il a donc, dans sa divine sagesse, trouvé le moyen de pousser jusqu'aux dernières limites la proximité de sa divine présence, et d'ajouter au plaisir d'être près de nous celui d'être en nous. Assurément, si l'oraison est une conversation, son moment privilégié entre tous est celui de la communion. Comment en effet se taire quand on a en soi, tout vivant, celui qui est mort pour nous et qui un jour nous jugera? Pour garder le silence en ces moments sacrés, il faudrait être tout à la fois aveugle, muet et sourd. Hélas! c'est souvent notre cas : l'œil de notre foi n'est pas assez vif pour reconnaître dans notre âme celui qui s'y trouve; nous n'entendons pas ce qu'il nous dit; nous n'avons pas le talent de lui parler. L'oraison nous guérit de ces trois infirmités à la fois; et peu à peu, à force de nous entretenir avec l'hôte de notre âme, le sentiment de sa présence nous envahit pour ne plus nous quitter.

Que penser maintenant de la présence de la très sainte Vierge? Jusqu'à quel point est-elle réelle? Question bien intéressante assurément, car ayant sans cesse à causer à cette bonne Mère, nous tenons à savoir si elle nous entend et comment elle nous entend.

Pour être bien compris sur ce point, avec la permission du lecteur recourons familièrement à une comparaison. Nous connaissons tous ce que l'on appelle la chambre obscure. Le spectateur curieux qui s'y enferme ne voit rien directement. Mais indirectement et au moyen d'un miroir il voit tout. La lumière du soleil, se mettant au service de sa curiosité, apporte à ses regards une foule d'hommes et d'objets divers, dont les moindres mouvements se produisent devant lui.

Image grossière du privilège accordé aux saints qui voient Dieu, notamment à la très sainte Vierge Marie. L'essence divine est comme un miroir, comme un véhicule sacré par lequel arrivent de la terre jusqu'aux bienheureux habitants du ciel le cri de notre prière et le spectacle de nos mains suppliantes. Pourquoi nous en étonner? Si l'air qui nous entoure a la merveilleuse vertu de nous transmettre les sons et la lumière, comment la nature divine, qui est infiniment simple et vivante, ne pourrait-elle pas produire aux yeux de ceux qui la contemplent l'existence et la vie des personnes et des choses?

Sans nous attarder dans ces explications, disons de suite que la très sainte Vierge, parce qu'elle voit Dieu plus parfaitement que toute autre créature, connaît aussi, mieux que personne, les hommes voyageant ici-bas vers leur éternité. Peut-il en être autrement? Le Dieu qui nous l'a donnée pour mère, pouvait-il la condamner à l'impossibilité d'entendre ou de voir ses enfants? Non! non! La distance du ciel à la terre n'empêche pas Marie d'être présente à nous et de nous avoir présents à elle.

Parmi nous, plus un homme a l'œil perçant et l'ouïe fine, plus il triomphe de l'éloignement pour arriver à la présence. L'écho suffit parfois pour nous apporter la parole humaine de bien loin. Comment croire que Dieu ne puisse pas faire résonner au plus haut des cieux l'*Ave Maria,* que nous récitons sur la terre; et que la Reine du ciel n'ait pas le sens et le cœur assez grands pour suivre de l'œil et de la pensée tout ce qui se passe ici-bas, sur cette terre où elle est née, où elle a souffert et où le sang de son Fils a coulé? Encore une fois, Dieu y a pourvu; et l'oraison, quand elle s'applique à la sainte Vierge, a toute la réalité du colloque engagé entre la mère et l'enfant qui se regardent et jouissent d'être ensemble.

Les anges et les saints, puisqu'ils voient Dieu, entendent, eux aussi, ce que nous leur disons. Sous ce rapport-là comme sous tous les autres, Marie les surpasse indéfini-

ment. Mais leur clairvoyance et leur fraternelle attention n'en sont pas moins capables de saisir sans peine tout ce que nous leur adressons du fond de notre lointaine vallée. Il existe, outre le monde visible qui frappe nos sens, tout un autre monde supérieur, et c'est avec ce monde divin que s'entretient la conversation appelée oraison.

Nous nous sommes étendus sur ce point fondamental, parce que, ne l'oublions jamais, la foi en la présence des invisibles est le fondement de toute oraison véritable.

CHAPITRE VII

LA LUMIÈRE DE LA FOI DANS L'ORAISON.

Qu'on nous permette une expression surprenante de familiarité, mais aussi vraie que surprenante. Faire oraison, *c'est parler à ses parents.*

Nous avons deux familles : une terrestre et une céleste. La première est composée de notre père, de notre mère, de nos frères, de nos sœurs. Dans la seconde nous avons aussi un père ; c'est celui à qui nous adressons tous les jours ces paroles : *Notre Père qui êtes aux cieux.* Ce Père a un Fils qui est notre frère, dont saint Paul a dit : *Il est le premier-né entre beaucoup de frères*[1]. Enfin au ciel nous avons aussi une mère. C'est celle que Jésus-Christ désignait à saint Jean par ce mot : *Voilà votre Mère*[2] !

Tels sont les parents à qui l'on parle quand on fait oraison. Ce bonheur est le mien, quand, me recueillant en moi-même et me sentant en la présence de Dieu, je lui ouvre mon cœur avec tous ses secrets ; ou bien, lorsque, non loin du tabernacle, je m'entretiens seul à seul avec Jésus-Christ ; ou enfin, quand j'ai le bonheur de parler à la sainte Vierge, comme si de mes yeux je la voyais à mes côtés.

1. Primogenitus in multis fratribus (Rom. VIII, 29).
2. Ecce mater tua (Joan. XIX, 27).

Mais, dira-t-on, pour converser avec cette céleste famille, il faudrait la voir. On ne parle pas à des absents, et on ne jouit de la présence que par la vue.

C'est une erreur, une erreur profonde, qui ne contribue pas peu à rendre l'oraison difficile. Beaucoup de personnes s'imaginent que quiconque se livre à ce saint exercice peut et doit tout d'abord se procurer une demi-vision de l'invisible, être saisi de la présence de Dieu comme on le serait d'une apparition, se sentir près de Jésus-Christ à peu près comme saint Jean pendant la Cène, et voir la sainte Vierge un peu comme l'a vue Bernadette. Avec une pareille méthode, l'oraison est impossible, parce que les efforts tentés pour se mettre en rapports sensibles avec l'insensible énervent l'esprit sans aboutir à rien.

Saint Paul nous dit : *Si quelqu'un veut s'approcher de Dieu, il faut qu'il croie*[1]. Cela signifie que pour entamer conversation avec le ciel, il faut commencer par l'acte de foi. Voulez-vous, dans le secret d'une cellule solitaire, entrer subitement en communication avec la sainte Trinité elle-même, et vous écrier comme Jacob : *Vraiment Dieu est en ce lieu et je ne le savais pas*[2]? Ne cherchez pas une sorte de vision des trois Personnes, comme quelques saints l'ont eue, une ou deux fois durant leur vie; mais contentez-vous de cette parole : Mon Dieu, je crois! je crois à votre sainte présence en ce lieu, et à la réalité de l'entretien que je vais avoir avec vous.

Que cette parole : *Je crois!* soit également adressée à Jésus-Christ quand c'est lui que vous avez choisi pour interlocuteur divin, ou à la sainte Vierge, si l'entretien doit avoir lieu avec cette céleste Mère.

Et pourquoi recourir ainsi à la foi, toujours à la foi? Pour une raison profonde qu'il faut expliquer ici.

L'âme humaine peut avoir trois sortes de lumières : celle

1. Credere enim oportet accedentem ad Deum quia est (Hebr. XI, 6).
2. Vere Dominus est in loco isto, et ego nesciebam (Gen. XXVIII, 16).

du miracle, celle de la science et celle de la foi. La première fut donnée à saint Paul quand il vit de ses yeux Jésus-Christ sur le chemin de Damas. La deuxième fut départie aux philosophes païens qui connurent par la raison l'existence d'un Dieu. La troisième éclaira saint Pierre quand il déclara au Sauveur : *Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant*[1].

Or, il y a cette différence entre ces trois lumières, que celle du miracle, précisément parce qu'elle est miraculeuse, ne peut pas être le pain quotidien de notre esprit ; et que celle de la science ne nous impressionne pas, tandis que la lumière de la foi envahit peu à peu toute notre âme.

Qu'on en tente, si l'on veut, l'expérience ; que l'on conseille à deux hommes de s'occuper activement de la présence réelle de Jésus-Christ au très saint Sacrement. Que l'un s'y applique en savant ; que durant des semaines et des mois il étudie les docteurs pour s'amasser sur ce point un trésor de science, mais sans exercer sa foi ; que l'autre au contraire, sans dédaigner la doctrine, retourne souvent auprès du tabernacle, et que là il répète fréquemment la prière de l'aveugle de Jéricho : *Je crois, Seigneur ; mais aidez mon incrédulité*[2]. Après avoir ainsi diversement travaillé, qu'ils reviennent, et qu'on les interroge.

Le premier sera réduit à répondre : J'en sais plus, mais je n'y pense pas davantage. Sur la vie eucharistique de Jésus-Christ parmi nous, je pourrais écrire un volume, et cependant je n'en suis ni pénétré ni saisi. Ma lumière est comme éteinte dans un coin de mon intelligence. Elle m'a rendu savant, mais elle ne me fait pas vivre.

L'autre au contraire sera en droit de s'exprimer de la sorte : Grâce aux actes de foi que si souvent j'ai répandus en présence de mon Dieu dans mes visites silencieuses au saint Sacrement, je sens que Jésus-Christ n'est plus pour

1. Tu es Christus, filius Dei vivi (Matth. xvi, 16).
2. Credo, Domine ; adjuva incredulitatem meam (Marc. ix, 23).

moi un absent. Ma science sans doute ne s'est pas dévoloppée, mais mon âme a trouvé un trésor bien plus précieux : un je ne sais quoi s'est formé en moi, et je puis affirmer que j'ai trouvé Jésus-Christ. Jusqu'ici il était près de moi, mais je n'étais pas près de lui ; je le possédais sans le posséder ; je ressemblais à l'homme qui dort, et qui dormant ne pense pas. Maintenant ma foi s'est réveillée. Quoique je ne voie pas mon Dieu, je jouis de sa présence, et ce seul mot : *Je crois!* est devenu pour moi lumineux comme une vision.

C'est qu'en effet, comme le soutient saint Augustin, *l'intelligence est la récompense de la foi*[1] ; non pas de la foi qui dort, mais de celle qui veille et qui répète sans cesse : Je crois, mon Dieu, je crois ! A force de croire ainsi, on arrive à une sorte d'intuition surnaturelle des êtres invisibles, et dès lors il devient facile de s'entretenir avec eux.

Voilà pourquoi toute oraison solide et vraie commence par la foi en la présence de celui avec qui l'on veut converser.

Essayez de cette méthode, ô vous qui avez la noble prétention de parler à votre Dieu. Répétez-lui, en l'abordant, que vous croyez fermement qu'il est là, tout vivant et prêt à vous entendre. Imitez ce saint religieux qui ne rentrait jamais dans sa cellule sans y faire une génuflexion devant la sainte Trinité qu'il croyait là présente. Imitez ce vertueux prêtre qui chaque fois qu'il faisait une génuflexion devant le saint Sacrement, y joignait intérieurement un acte de foi vive et ardente. Imitez cette pieuse fille qui ne commençait jamais son chapelet sans répéter à la sainte Vierge : O ma Mère, je crois fermement qu'en disant *Je vous salue Marie,* je dirai la vérité et que vous m'écouterez ! Imitez enfin tous les justes, dont saint Paul fait cet éloge : *Ils ont vécu de la foi*[2]; et la lumière qui les a nourris vous nourrira de même.

1. Intellectui fides aditum aperit (Epistola CXXXVII, 15).
2. Justus ex fide vivit (Heb. X, 38 ; cf. it. XI, 3-31 passim).

Seulement veillez à ce que cet exercice de la foi soit tranquille, fort et simple. N'y introduisez ni agitation ni empressement; n'exigez pas que cette foi devienne subitement ardente et éclatante. Laissez la lumière se développer peu à peu dans votre âme comme celle de l'aurore. Pour qu'elle se développe ainsi, faites vigoureusement vos actes; chaque fois que vous croirez, croyez de tout votre cœur, mais simplement, sans raisonner, sans hésiter, sans vouloir ôter le bandeau qui vous couvre les yeux, aimant au contraire à ne pas voir, parce que bientôt vous verrez davantage.

Résumons tout par un mot : Quiconque tentera de se livrer à l'oraison mentale en commençant chaque fois par croire fermement qu'il parle à Dieu, ne tardera pas à sentir qu'il réussit; et le succès l'encouragera à persévérer dans cette voie qui conduit au ciel.

CHAPITRE VIII

ENSEMBLE DES CONDITIONS DE L'ORAISON.

Pour plus de clarté et de précision, attachons-nous dans ce chapitre à résumer l'ensemble des conditions de l'oraison.

Les Jansénistes ont attribué à la religion un caractère affreux : ils ont fait de Dieu un implacable maître, de Jésus-Christ un Sauveur avare de son sang, de la sainte Vierge un personnage presque indifférent, de la confession une torture, de la communion une faveur inabordable, de la prière une industrie douteuse, du salut une entreprise subordonnée au fatalisme; tout cela pour dégoûter les âmes et les condamner au mal par la privation du bien.

Sans vouloir établir aucune comparaison injurieuse, je redirai néanmoins que plusieurs auteurs, écrivant sur l'oraison, l'ont également dénaturée et rendue presque impraticable. Ils en ont fait une opération sèche et exclusive

de l'esprit, une sorte de lecture raisonnée, durant laquelle l'intelligence, et elle seule, produit son fruit : quelques réflexions et rien de plus.

Ce travail intellectuel tout solitaire n'est pas l'oraison, pas plus que la taciturnité n'est la conversation.

Faire oraison, c'est s'entretenir en famille. Rappelons que nous avons deux familles : celle de la terre et celle du ciel. Dans celle-ci notre Dieu est notre père, le Fils de Dieu est notre frère premier-né, la Mère de Dieu est notre mère, les serviteurs de Dieu sont nos frères. Cette famille est vivante; toujours et partout nous pouvons lui parler. Dieu est près de nous et en nous; Jésus-Christ, du haut du ciel et du fond du tabernacle, nous entend et nous suit; la sainte Vierge ne perd pas une seule des paroles du dernier de ses enfants. *Notre conversation est dans le ciel*[1], s'écrie l'apôtre saint Paul, et cette conversation c'est l'oraison.

Elle est basée sur la foi, sur la pure et simple foi. Ici déjà l'on commence à difformer l'oraison : on se figure que, pour causer à cette famille invisible, il faut voir ou au moins percevoir; que l'on ne peut guère, par exemple, s'entretenir avec le saint Sacrement sans être pénétré de la présence de Jésus-Christ. Erreur! Souvent, plus vous voudrez sentir, moins vous pourrez parler. Contentez-vous de croire, mais croyez fermement; avant de lier conversation, dites, avec autant de tranquillité que de force : O Jésus Christ, je crois! je crois à votre présence et à la réalité de votre entretien. A force de croire ainsi vous finirez par avoir comme l'intuition de l'invisible, et la présence de vos divins interlocuteurs vous deviendra aussi claire que celle d'une personne placée près de vous, mais cachée derrière un voile.

Le ton propre à l'oraison est *la familiarité.* Comment en serait-il autrement puisqu'on est en famille? Entre parents il serait ridicule de faire des phrases et de l'émo-

1. Nostra autem conversatio in cœlis est (Phili. III, 20).

tion à tout propos. Que penseraient un père et une mère si leurs enfants, s'asseyant à leur table, ne disaient pas un mot avant de s'être échauffé le sang afin de pouvoir parler avec des larmes dans les yeux? Ainsi Dieu notre Père, Jésus-Christ son Fils et notre Mère Marie gémissent quand ils constatent que nous rendons nos rapports avec eux quasi impossibles, à force de vouloir y mettre des formes et de l'extraordinaire. Tranquillement, pacifiquement, bonnement, converser avec Dieu sur le ton d'un ami s'entretenant avec son ami; voilà l'oraison.

Ce qu'il y a de plus touchant, c'est que cet entretien est essentiellement *personnel, intime*. Tout homme peut faire oraison, mais chacun doit conformer la sienne à son état de conscience, à sa position, à ses sentiments actuels.

Sur le Calvaire plusieurs personnages ont parlé à Jésus-Christ, mais chacun à sa manière. Sa Mère lui a parlé en mère. Elle lui a dit : O Jésus, vous êtes mon Fils comme vous êtes le Fils de Dieu. M'unissant à votre adorable Père et à vous, je consens à votre mort pour le salut du monde. A côté d'elle Madeleine a aussi parlé, mais en Madeleine. Elle n'a pas pris le langage de l'innocence, mais celui de la pénitence : c'était le sien. Jean était le disciple bien-aimé; il a fait l'oraison du disciple bien-aimé. Le Larron était larron; il a parlé en larron converti. Tant il est vrai que tous peuvent s'adresser au Sauveur, pourvu que chacun reste soi et sincère.

D'après cela, demanderez-vous, le pécheur peut faire oraison comme le juste? — Eh! pourquoi pas? Où avez-vous vu dans l'Évangile que le coupable ne pouvait pas parler à Jésus-Christ? Où avez-vous lu qu'au moment où le pharisien Simon fit remarquer à Jésus combien Madeleine était pécheresse, le Maître lui répondit : Tu as raison; qu'elle se retire?

Mais vous insistez en soutenant avoir lu dans les auteurs que la disposition nécessaire à l'oraison est la pureté du cœur. S'agit-il ici de la pureté acquise? Le prétendre serait

tomber dans la plus grossière des erreurs. Comment! pour parler à Jésus-Christ ou à sa sainte Mère, il faudrait être innocent? De quelle façon concilier une pareille doctrine avec l'Évangile, où nous voyons notre bon Maître appeler les pécheurs de préférence aux justes; avec la raison qui nous dit que puisqu'on parle à Dieu pour devenir pur, il n'est pas requis qu'on soit pur avant de lui parler; avec l'expérience qui, nous montrant le péché dans tous les hommes, rendrait par le fait l'oraison impossible si elle exigeait l'innocence?

Qu'il faille pour causer à Dieu la pureté du cœur au moins en désir, en désir commencé, je le comprends. Qu'une âme ne puisse pas s'entretenir avec le ciel si elle est absolument et complètement terrestre, n'ayant pour elle que le péché sans le premier désir, sans même la pensée d'en sortir, soit! Mais qu'on ne prétende pas que le pauvre pécheur, parce qu'il est pécheur, ne peut point, avec Madeleine, se jeter aux pieds de Jésus-Christ et lui offrir le langage du cœur.

Ce qui est vrai c'est que l'oraison, secrète parole de l'âme humaine retournant à son Dieu, convient à tout le monde; pourvu que personne ne se travestisse, et qu'on parle en pécheur si on est pécheur, en innocent si on est innocent, en âme triste si on est triste, en âme tentée si on est tenté, toujours et partout selon la vérité et l'actualité.

On conçoit, d'après cela, que l'oraison ait pour caractère *un complet abandon;* l'abandon d'un cœur qui se verse sans calcul et sans feinte dans le cœur de Dieu.

Toutefois, malgré cette liberté d'allure, nos entretiens avec le ciel doivent, pour l'ordinaire, se dérouler *avec une certaine régularité.* Il serait malséant et peu prudent d'y mettre le décousu qu'ont les conversations humaines, quand elles ne se rattachent à aucun objet précis et sérieux. Un tel sans-gêne nous ferait nécessairement tomber dans le vague, d'autant plus que, très peu habitués par nature aux entretiens célestes, nous retournons de nous-mêmes aux

distractions, comme la pierre retourne à son centre quand rien ne la retient.

Il y a donc un ordre à suivre dans l'oraison. *Quel est cet ordre?* C'est ce que nous voulons traiter maintenant.

CHAPITRE IX

L'ORDRE A METTRE DANS L'ORAISON.

Ce titre semble contredire nos précédentes observations. L'oraison, on le sait donc, est l'entretien filial du chrétien avec son Père qui est au ciel. Cet entretien, puisqu'il est filial, a pour caractère essentiel la simplicité, l'abandon, le sans-gêne, la familiarité, l'intimité. Vous imaginez-vous un fils usant de mille cérémonies pour parler à son père ou à sa mère? La conversation en ce cas deviendrait si compliquée qu'elle serait impossible. Il en est de même de l'oraison. Quiconque parlant à Dieu voudrait faire des phrases, sentirait à l'instant que la chose ne va pas. Vite il cesserait de causer, ou bien il changerait de ton.

Puisqu'il en est ainsi, puisque l'oraison est de sa nature aisée, abandonnée, pourquoi ce titre si peu attrayant : *De l'ordre à mettre dans l'oraison?* Met-on de l'ordre là où il doit y avoir de l'abandon? Pour les causeries de famille organise-t-on d'abord un plan? L'oraison parle à un Père; a-t-elle donc besoin de tant de rhétorique?

Nous répondons à cette difficulté par un touchant détail de la vie de famille. Quand un enfant encore tout jeune doit souhaiter à ses parents la fête ou la bonne année, on lui fait apprendre par cœur un compliment. Le pauvre petit, s'il était réduit à ses propres ressources, ne trouverait rien à servir. Il rougirait et finirait par pleurer. Ce n'est pas que son cœur soit muet; mais il n'a ni la raison assez formée, ni la langue assez habile pour soutenir une conversation proprement dite, surtout si cette conversation con-

tient un monologue. On lui fait donc réciter un compliment; lequel est devenu le sien, on le voit bien à la joie avec laquelle il le débite. Aussi les parents, loin de s'en offenser, trouvent le procédé charmant.

Or, l'apôtre saint Pierre nous donne, à nous chrétiens, le nom d'enfants encore tout petits : *Comme des enfants nouvellement nés,* nous dit-il, *désirez le lait spirituel et pur* [1]. Saint Paul de même nous appelle *pauvres petits* [2]; et le livre des Proverbes assure que *la Sagesse incréée trouve ses disciples parmi les petits et les humbles* [3]; enfin Notre-Seigneur, après avoir répété à ses apôtres qu'ils doivent devenir petits, leur donne ce nom : *Filioli, mes petits enfants* [4].

D'où l'on doit conclure que, réduits à nous-mêmes et sans guide, nous ne saurions guère mener une conversation quand l'interlocuteur est Dieu. L'aisance de la familiarité n'y suffirait pas. Il nous faut des points de repère; sans quoi nous nous perdrions inévitablement dans le vague. De là notre leçon commençant par ces mots : *De l'ordre à mettre dans l'oraison.*

Quel est cet ordre? Celui que nous indiquent la nature même et la logique innée en nous.

Expliquons-nous par une comparaison. Vous demandez à un prêtre, aussi charitable que respectable, un entretien sur une question des plus graves; sur le choix d'un état de vie propre à assurer votre salut. Il s'y prête volontiers et vous vous rendez chez lui.

Naturellement et avant tout vous le saluez. Ainsi faut-il faire en commençant l'oraison. On aborde Dieu en se mettant en sa présence; et, en l'abordant, on le salue par quelque acte intérieur d'adoration.

1. Sicut modo geniti infantes, rationabile, sine dolo lac concupiscite (I Pet. II, 2).

2. Tanquam parvulis in Christo, lac vobis potum dedi, non escam, nondum enim poteratis (I Cor. III, 1).

3. Ubi est humilitas, ibi est sapientia (Prov. XI, 2).

4. Joan. XIII, 33.

Après avoir offert au prêtre le témoignage de votre respect, vous traitez la question; vous lui dites que vous voulez vous sauver, que par conséquent vous désirez suivre votre vocation quelle qu'elle soit, et vous le priez de vous donner ses conseils. Il vous répond; vous discutez, et vous finissez par conclure.

Ainsi se passent les choses dans la première partie de l'oraison. Cette première partie a reçu plusieurs noms. On l'appelle *méditation, considération, réflexion.* Quel que soit le nom, la chose est toujours la même. Elle consiste en certaines réflexions que l'on se fait à soi-même ou que l'on fait à Dieu sur certains sujets se rapportant au salut : sur le ciel, sur l'enfer, sur la vie, sur la mort, sur Jésus-Christ, et sur ses divins mystères.

Mais quand vous avez, avec le prêtre charitable, discuté et éclairci la question de votre vocation, vous vous gardez bien de le quitter tout brusquement sans rien ajouter. La nature veut qu'après la discussion vienne l'expression d'un sentiment quelconque. Ou bien vous remerciez votre charitable conseiller; ou bien vous avez quelques mots d'admiration pour la belle vocation qu'on vient de découvrir en vous; ou bien vous vous en déclarez indigne. Enfin, sous une forme ou sous une autre, le cœur parle après que l'esprit a réfléchi. De même dans l'oraison. Lorsque, par exemple, vous vous serez entretenu avec Jésus-Christ de ses souffrances et de son amour, naturellement, nécessairement, vous lui donnerez ce mot du cœur : Je vous remercie! Je vous demande pardon! Je vous aime! C'est la seconde partie. Ce sont les *affections*, les *actes.*

Est-ce tout? Non. Lorsque vous avez remercié votre pasteur éclairé, vous lui promettez, surtout si la vocation est une vocation choisie, de la suivre fidèlement et d'en remplir tous les devoirs. Telle est aussi la troisième partie de l'oraison, que l'on appelle *la résolution, la promesse.* Après avoir parlé à Jésus-Christ de sa douloureuse Passion, après lui avoir dit merci, il est naturel que vous ajoutiez : Sei-

gneur, je vous promets d'être votre serviteur plus fidèle que je ne l'ai été jusqu'aujourd'hui.

Ce n'est pas tout encore. Avant de quitter ce bon prêtre, et immédiatement après lui avoir promis la fidélité à votre vocation, vous implorez son secours. Vous le priez de vous aider de ses conseils, de vous prêter ses bons offices et de se souvenir de vous devant Dieu. C'est aussi ce qu'il faut faire à la fin de l'oraison : « O Jésus, doit-on dire, je viens de contempler votre sainte Passion! O vous à qui j'ai exprimé la reconnaissance de mon cœur! O vous à qui j'ai promis le dévouement et l'amour, permettez que maintenant je vous invoque, et que la prière, l'humble prière vienne clore mon entretien, car sans la grâce pas de vertu, et sans la prière pas de grâce! » Vous vous répandez ainsi en humbles supplications jusqu'à la fin de votre entretien. Après quoi, vous saluez Dieu avec respect, et vous allez à vos occupations pour l'amour de lui.

Voilà l'oraison, et l'ordre qu'il faut y suivre pour l'ordinaire. C'est la conversation raisonnable d'un enfant sérieux qui traite d'affaires sérieuses avec son père. Il commence par les témoignages de respect; il aborde ce qu'on appelle *la méditation* durant laquelle se traite une question relative au salut; cette question traitée, il en vient à *l'affection* ou à *l'acte,* c'est-à-dire à la parole du cœur; puis arrive *la résolution ou la promesse;* enfin le tout se termine par *la prière*, effusion d'une âme se répandant devant Dieu et lui exprimant ses peines, ses besoins, ses désirs, ses craintes et ses espérances.

A l'oraison ainsi comprise s'applique ce mot de l'Écriture : *La conversation avec la Sagesse n'engendre pas l'ennui*[1]. Quand une âme s'est habituée à cette méthode si simple, si juste, si raisonnable, elle n'a plus peur de cette terrible demi-heure, de ce redoutable quart d'heure d'oraison qu'il faut donner à Dieu. Elle sait quoi dire et quoi

1. Nec tœdium convictus illius (Sap. VIII, 16).

faire. Petit à petit ce qu'elle dit comme ce qu'elle fait lui devient savoureux; et l'oraison est pour elle ce qu'elle a été pour tous les saints : *l'arbre de vie* [1].

CHAPITRE X

LES PARTIES ESSENTIELLES DE L'ORAISON.

Remarquez, je vous prie, le titre de ce chapitre. Il annonce les parties essentielles de l'oraison. C'est vous dire que nous nous occuperons, non pas de l'ordre artificiel que l'on peut mettre dans ce saint exercice, mais des éléments qui se retrouvent nécessairement dans toute oraison vraie et complète.

Par ordre artificiel (veuillez prendre ce mot dans un sens respectueux) j'entends ici ce que plus haut nous avons appelé méthode. C'est un certain agencement de choses destiné à conserver à l'oraison sa nature et ses qualités. Telle est par exemple l'habitude de commencer, comme le veut saint Ignace, par certains préludes, ou de terminer, comme le veut saint François de Sales, par un bouquet spirituel.

Encore une fois, nous ne parlerons pas de ces points de détail. Souverainement respectables, ils n'entrent cependant pas dans notre plan, puisque nous ne voulons nous occuper que de ce qui est propre à toute oraison, quelle que soit la méthode dans laquelle on l'encadre. De là, notre titre ainsi formulé : Parties essentielles de l'oraison.

Ces parties nous sont indiquées par la nature même de l'âme humaine, et par sa manière de procéder quand elle aborde un sujet sérieux et intéressant avec quelqu'un.

En ce cas, c'est le sujet lui-même que, de concert avec son interlocuteur, elle examine tout d'abord. Dans un conseil de guerre c'est de l'armée que l'on parle; on s'entretient entre magistrats de la justice et du droit, entre

1. Lignum vitæ est his qui apprehenderint eam (Prov. III, 8).

marchands du négoce, entre savants de la science. Par conséquent, quand l'entretien a lieu entre Dieu et l'homme, ce sont les choses divines, les choses du salut qui en forment le thème; et c'est nécessairement par là que la conversation commence.

Je veux, par exemple, faire mon oraison avec Jésus-Christ, mon divin Rédempteur. Tout naturellement je l'entretiendrai de quelque particularité se rapportant à mon salut : de ce que ce bon Maître a souffert pour moi, de sa cruelle agonie, de sa flagellation, de sa mort; ou bien du jugement qu'il me fera subir un jour; ou de l'enfer dont il m'a délivré; ou du ciel qu'il m'a gagné; ou enfin de quelqu'autre objet analogue.

Cette application de l'entretien à un sujet choisi est la première partie essentielle de l'oraison. Cette première partie n'est autre que la *bonne pensée de l'esprit*. C'est une opération de l'âme qui, s'emparant d'une vérité de foi, s'y arrête, la considère et en parle à Dieu.

Mais quand on s'est occupé avec quelqu'un d'un sujet intéressant, la nature veut qu'on dise *un mot du cœur*. Ce mot du cœur est la deuxième partie essentielle.

Expliquons-nous. Si, rencontrant un homme qui autrefois vous a sauvé la vie, vous lui rappeliez cet épisode touchant, certes il vous serait impossible de le quitter sans lui exprimer vos sentiments, celui de la reconnaissance surtout. Ainsi en est-il de nos entretiens avec Dieu. Ils sont tous de leur nature émouvants et propres à réveiller le cœur, qu'il y soit question des bienfaits du Seigneur, de l'amour de Jésus-Christ pour nous, des jugements de Dieu, des fins dernières de l'homme, toujours ils appellent l'expression d'un sentiment quelconque. Impossible, par exemple, de parler sérieusement à Jésus-Christ de l'enfer sans que l'âme ait à pousser un cri, celui du repentir, ou celui de la crainte ou quelque autre de ce genre. C'est ce que nous avons appelé le mot du cœur; les auteurs lui donnent le nom d'acte ou d'affection.

Ce n'est pas tout : quand le cœur a parlé, il est naturel que la volonté fasse *une promesse*. Si, par exemple, mon esprit a eu pour bonne pensée le souvenir de Jésus-Christ en croix, et si mon cœur a dit merci à ce Dieu crucifié pour mon amour, la logique de l'âme demande que j'ajoute : Seigneur Jésus, vous à qui je dois tout, je vous promets de ne plus vous offenser! C'est ce que l'on appelle la résolution, et cette résolution est la troisième des quatre parties essentielles de l'oraison.

Après qu'on a promis, il est naturel d'implorer la grâce de Dieu. Car l'homme est si infidèle et si faible que ses promesses, sans le secours du ciel, n'aboutissent jamais qu'à de lamentables trahisons. De là, dans l'oraison, une quatrième partie qui s'appelle *la prière*.

Ainsi : la bonne pensée de l'esprit, le mot du cœur, la promesse de la bonne volonté et la prière de la pauvreté : tels sont les quatre éléments invariables de toute vraie et solide oraison.

O Seigneur Jésus, je vous crois présent dans la Sainte Eucharistie! c'est la bonne pensée de ma foi. — Je vous adore et je vous remercie! c'est la bonne parole de mon cœur. — Je veux vous aimer et vous servir! c'est la promesse de ma volonté. — Mais aidez-moi vous-même à remplir cette promesse! c'est la prière de mon indigence.

Comment s'acquitter avec succès et avec fruit de chacun de ces quatre grands devoirs? Question intéressante que nous allons éclaircir de notre mieux.

CHAPITRE XI

LA BONNE PENSÉE DE L'ESPRIT ET LE MOT DU CŒUR DANS L'ORAISON.

Occupons-nous d'abord *de la bonne pensée de l'esprit*. Ayons soin de prendre, pour l'ordinaire, cette pensée parmi les grandes vérités de notre religion. Au point de vue de la

pensée choisie, il y a deux sortes d'oraison : la grande, et celle que, par opposition, on pourrait appeler la petite. Celle-ci s'occupe de vérités plus ou moins secondaires, telle que serait, par exemple, l'examen d'un devoir de détail. L'autre, la grande, va aux grandes vérités, c'est-à-dire aux fins dernières de l'homme et aux mystères d'amour qui sont en Jésus-Christ. L'éternité d'une part, le crucifix de l'autre : voilà l'objet privilégié de sa contemplation.

Allez là, pieux lecteur, et retournez-y sans cesse. Merveilleuse est la puissance cachée de ces grandes pensées, quand l'âme s'en nourrit assidûment. Faites-en l'expérience. Opiniâtrez-vous, par exemple, à vous rappeler la mort ; celle de Jésus-Christ et la vôtre ; et le souvenir de ces deux morts suffira, soyez-en sûr, pour donner peu à peu à votre âme une nouvelle vie, tant est efficace la force des grandes vérités.

Mais l'oraison, sachons-le bien, n'est ni une lecture ni une étude. Elle a donc une manière à elle d'exploiter la vérité. Autre sur ce point est la méthode du savant qui veut approfondir, autre celle du simple lecteur qui veut apprendre, autre enfin celle de l'âme qui veut parler à Dieu.

Dans l'oraison, c'est surtout *par la mémoire et par la foi* que l'on s'applique aux vérités choisies. Par la mémoire : on ne vous défend pas, on vous conseille même de faire quelques raisonnements si le sujet s'y prête. Mais l'essentiel est le souvenir sérieux et attentif. Vous voulez, je suppose, considérer la Passion de Jésus-Christ, souvenez-vous ; recourez pour vous souvenir ainsi, soit à votre mémoire personnelle, soit à cette mémoire écrite qu'on trouve dans les livres. *Memorare*, est-il dit dans l'Écriture[1], souviens-toi, car c'est par là surtout que la vérité se grave dans l'esprit.

Après que vous vous serez souvenu ainsi, *faites des actes de foi* avec des prières, et aimez à répéter à votre Dieu :

1. In omnibus operibus tuis memorare novissima tua et in aternum non peccabis (Eccli. VII, 40).

Seigneur! je crois à la vérité que je viens de me rappeler. J'y crois, mais augmentez ma foi.

Et pourquoi ce travail quotidien de la foi? Ah! c'est que la lumière ne nous aide à bien vivre que si elle nous vient de Dieu. Un homme pourra avoir pénétré par la science tous les secrets du mystère de l'Incarnation, sans en être pour cela plus attaché au Fils de Dieu fait homme. Au contraire, si un rayon d'en haut vient l'illuminer, ce chrétien se prosterne en s'écriant : *Le Verbe s'est fait chair* [1]; et le culte du Verbe incarné prend dès lors racine dans son cœur. Or, c'est par l'acte de foi que ces rayons du ciel entrent dans l'âme humaine. Voilà pourquoi, dans l'oraison, il faut croire et prier, plus encore qu'il ne faut réfléchir.

Heureux ceux qui connaissent et pratiquent cette sainte méthode! Incontestablement, ils puisent la vérité à sa source, comme l'abeille puise le miel dans la fleur, et leur esprit ne tardera pas à se remplir de l'esprit de Dieu même.

A la bonne pensée, osons le redire, il faut joindre *le mot du cœur*. Comment cela doit-il s'opérer? Ou bien la vérité que vous venez de vous rappeler a fait impression sur vous et a éveillé dans votre cœur quelque bon sentiment. Exprimez-le avant tous les autres et répétez-le sans vous lasser. Ou bien, au contraire, la bonne pensée vous aura laissé froid et sec. En ce cas, recourez à la recette des saints.

La recette des saints! qu'est-ce à dire? C'est-à-dire que ces hommes charitables et divins se sont donné la peine d'indiquer à leurs semblables les principales paroles que le cœur de l'homme peut offrir à son Dieu.

Ces paroles se rapportent toutes aux trois vertus théologales, et cela se conçoit puisque ces vertus renferment, à elles trois, tous les actes qui peuvent unir l'homme directement à Dieu.

La première est celle dont nous venons de parler : Je

1. Verbum caro factum est (Joan. I, 14).

crois, *credo!* Chaque jour, soir et matin, notre mère la sainte Église nous la remet sur les lèvres; mais c'est dans l'oraison surtout qu'elle devient vivace et salutaire.

A celle-là, réservée pour la première partie, s'en joignent cinq ou six autres réservées à la deuxième.

Deux d'entre elles se rapportent à l'espérance. C'est le mot de l'humilité : Je ne suis, ô mon Dieu, qu'un pauvre pécheur, et je m'abaisse devant vous. C'est ensuite le mot de la confiance : Seigneur, j'espère votre grâce et je puis tout par elle.

Les autres se rapportent à la charité : C'est d'abord l'expression de la reconnaissance : O mon Dieu, je vous remercie du fond de mon cœur! Vient ensuite la parole du pénitent contrit : Seigneur, je vous demande pardon! Puis l'acte d'amour : O Jésus, mon Sauveur, je vous aime de tout mon cœur, ou au moins je désire vous aimer! Enfin la parole qui est le corollaire de la charité : Puisque je vous aime, ô mon Dieu, que votre volonté soit faite!

Prenez tantôt l'une, tantôt l'autre de ces paroles sacrées; et après que, pendant environ le quart du temps que doit durer votre oraison, vous vous serez occupé de la bonne pensée de l'esprit, consacrez à peu près autant de temps à ce doux langage du cœur; aimant à répéter fois sur fois ce que vous avez à dire, et entremêlant de prières ces mots intimes de votre âme.

Ah! qu'elle devient promptement vertueuse et heureuse l'âme qui comprend ainsi l'oraison! Si bientôt les bonnes pensées transforment son intelligence, les paroles du cœur ne tardent pas à transformer son être tout entier. Car il est impossible qu'un homme répète assidûment à son Dieu : Je m'humilie devant vous, j'ai confiance en vous, je vous demande pardon, je vous remercie et je vous aime! sans que vite, bien vite, tout change en lui, à commencer par le cœur.

CHAPITRE XII

LES RÉSOLUTIONS ET LES PRIÈRES DANS L'ORAISON.

Quand le cœur a parlé, il faut, c'est bien naturel, que *la bonne volonté promette*. Dès lors en effet qu'on dit sincèrement à Jésus-Christ : Je vous remercie! on éprouve immédiatement le besoin d'ajouter : Et je m'efforcerai de vous faire plaisir!

La promesse donc, ou, en d'autres termes, la résolution. Mais laquelle? Ou bien, cher lecteur, vous avez le bonheur d'être assez vertueux pour ne plus commettre de péchés délibérés, au moins pas habituellement, alors faites porter votre promesse sur quelque acte de vertu que vous saurez être particulièrement agréable à Dieu. Ou bien votre vie est encore gâtée par des péchés directement ou indirectement volontaires. En ce cas, vous ne pouvez rien faire de plus salutaire et de plus sage que de diriger chaque jour contre eux l'effort de votre résolution, en vous attaquant surtout à ceux qui sont plus offensantes pour Dieu, et plus nuisibles à votre âme.

Cette habitude de prendre pour conclusion de l'oraison la guerre au péché, touche à ce qu'il y a de plus intime et de plus profond dans la vie spirituelle; il serait facile de le prouver.

Mais poursuivons. Quand l'âme a réveillé la bonne pensée de l'esprit, quand elle a servi le mot du cœur et renouvelé la promesse de la bonne volonté, il lui reste encore à offrir *la prière de la pauvreté*.

Ici encore, c'est le cas de demander : Quelle prière? Répondons comme nous avons déjà répondu à propos d'autre chose : en fait de prières, il y en a de grandes et de petites.

Une personne riche, depuis longtemps malade, désire obtenir sa guérison à Lourdes. On met en prières toutes les communautés religieuses d'une grande ville. Durant le

voyage, ce ne sont que supplications répétées jour et nuit par cent bouches à la fois. Arrivés aux pieds de la Vierge bénie, chacun redouble de ferveur. Pendant des heures et des jours, tout un peuple à genoux demande le miracle. Quelle explosion, quelle profusion! Et cependant cette immense prière est la prière petite. Pourquoi? Parce que l'objet en est relativement petit. Qu'importe que l'on soit malade ou non, pourvu que l'on se sauve! Ceci soit dit, non pas pour décourager ces prières de second ordre, puisqu'elles plaisent à Dieu et répondent à un besoin de notre nature; mais elles n'en restent pas moins secondaires en elles-mêmes.

Qu'au contraire le malade, pendant que l'on fait pour lui grande profusion de la prière petite, se recueille en lui-même et dise secrètement : O Marie, guérissez-moi si vous le jugez bon, mais avant tout sauvez mon âme ! cette seule petite demande sera la grande prière, parce qu'elle s'applique à l'objet qui seul est grand.

Eh bien, la prière qui est propre à l'oraison, c'est *la grande*.

Sans doute, il n'est pas défendu, dans cet entretien intime avec Dieu, de lui parler des choses temporelles et autres biens secondaires. Toutefois ces prières de second ordre ne sont pas essentielles à l'oraison, souvent même elles sembleraient jurer avec ce qui précède. De fait, que penser d'un chrétien qui, après avoir eu pour bonne pensée le souvenir de l'enfer, pour mot du cœur la contrition, pour promesse celle de ne plus pécher, terminerait en s'écriant : Seigneur, je vous en supplie, guérissez-moi d'un mal de tête?

Telle n'est pas la conclusion de l'oraison dans une âme qui vient de penser à son éternité, de s'humilier, et de promettre fidélité au service de Dieu. Sa prière monte jusqu'aux objets de la fin de l'homme, pour s'écrier : Mon Dieu, sauvez-moi! Mon Dieu, délivrez-moi du mal! Mon Dieu, ne me laissez pas succomber à la tentation! Mon Dieu, faites que je vous aime!

Cette prière, vrai fruit et vraie fin de l'oraison, en est la partie principale, et en même temps la plus douce. Quoi de plus consolant, en effet, que d'épancher ainsi son âme devant Dieu pour lui demander la possession des seuls vrais biens et la délivrance des seuls vrais maux?

Faites-la, âme chrétienne, cette prière parfaite; faites-la vers la fin de tous vos entretiens avec le ciel. Laissant alors les sentiments et les pensées, et vous attachant aux désirs qu'ils ont excités en votre cœur, demandez, redemandez les biens suprêmes. Commençant par les plus prochains, implorez la grâce d'exécuter la promesse que vous venez de faire, et d'accomplir les devoirs du jour. Puis, généralisant votre prière, suppliez votre céleste famille de vous donner le ciel, de vous préserver de l'enfer et du péché. Puis encore, sortant de vous-même, demandez que l'amour de Dieu et le don de la persévérance se répandent sur la terre.

Et ainsi votre oraison deviendra définitivement fructueuse. Car, n'oubliez jamais cette vérité : c'est Dieu seul qui nous sauve par sa grâce, et cette grâce c'est la prière seule, la grande prière qui nous en assure la possession jusqu'à la mort.

Retenez ces quelques mots : le chrétien qui, ne faisant oraison sous aucune forme, prive son esprit de la vérité, son cœur de l'amour, sa volonté du bon vouloir et son âme de la prière, est un malheureux qui se suicide. Celui au contraire qui chaque jour se remet à penser à sa fin, à redresser son cœur, à vouloir le bien et à répéter la vraie prière, celui-là est un homme sage, heureux et sûr d'aboutir à l'éternelle félicité, car il s'appuie sur le soutien de l'oraison.

Mais qui donc fournit et enseigne le mieux à un enfant les moyens de se soutenir si ce n'est sa mère? Voilà pourquoi, pieux lecteur, nous allons ensemble nous diriger vers celle qu'on peut appeler et qui est la Mère de la vie vraiment chrétienne.

LIVRE NEUVIÈME

MARIE

MÈRE DE LA VIE VRAIMENT CHRÉTIENNE.

CHAPITRE I

MARIE, NOTRE MÈRE.

Lorsque le pharisien Nicodème vint, la nuit, interroger Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Sauveur lui révéla, entre autres mystères, celui d'une seconde vie, supérieure à la vie naturelle. *Personne*, dit-il, *n'entrera dans le ciel, s'il ne naît une seconde fois.* Et, dans sa surprise, Nicodème de demander aussitôt : *Comment naître deux fois? Le vieillard peut-il rentrer dans le sein de sa mère*[1]?

Cette surprise serait partagée par beaucoup de chrétiens, s'ils avaient la pieuse curiosité de Nicodème. C'est parce que cette vie supérieure est généralement méconnue ou ignorée, que les mystères de notre sainte religion frappent si peu les esprits. Le baptême qui donne cette vie, l'eucharistie qui l'entretient, la pénitence qui la ressuscite, la grâce qui en est le principe, le péché qui la tue, tout cela serait compris et estimé à sa juste valeur, si l'on se rap-

1. Nisi quis renatus fuerit denuo, non potest videre regnum Dei. Dicit ad eum Nicodemus : Quomodo potest homo nasci, cum sit senex? Numquid potest in ventrem matris suæ iterato introire, et renasci? (Joan. III, 3-5).

pelait toujours que pour l'homme, outre la vie du corps, sur le prix de laquelle personne ne se méprend, il y a la vie de l'âme, dont on se prive, hélas! bien aisément.

Cette vie de l'âme nous apparaît comme une fable, ou au moins comme une exagération mystique; sa réalité ne nous frappe pas. De là, une tendance prononcée à regarder comme peu réel tout ce qui repose sur cette vie supérieure.

Parmi les mystères ainsi dépréciés dans notre esprit, se trouve au premier rang celui de la maternité de la sainte Vierge.

Quand on nous prêche : Marie est notre Mère, nous nous obstinons à prendre cette parole dans un sens purement figuré, et, en la répétant, nous obéissons moins à la réalité qu'à un sentiment pieux, comme celui qui nous ferait dire à une bienfaitrice : Vous êtes ma mère, et je suis votre enfant. Jamais nous n'allons au delà; et notre surprise serait grande si on nous affirmait que des deux femmes qui s'appellent notre mère, celle qui est le plus réellement notre parente, c'est la Vierge Marie.

Cependant, c'est ainsi. De la sainte Vierge et de nous, il faut dire : nous sommes parents, proches parents. Cette parenté est spirituelle sans doute; mais l'esprit n'est pas moins réel que la chair. Jésus-Christ n'a pas parlé en figure quand il prononça ce mot sur la croix : *Voilà votre fils, voici votre mère*[1]. Il a constaté et consacré un fait certain, un fait rigoureux, qui, pour être invisible, n'en est pas moins incontestable. Nous ne voyons pas notre âme; qui cependant oserait nier qu'elle existe? La maternité de Marie ne frappe pas nos sens; n'en doutons pas néanmoins. Oui, aussi réellement que nous sommes les enfants de celle qui nous a portés dans son sein, nous pouvons nous appeler et nous sommes les enfants de Marie.

Cette parole, bien méditée, aurait de quoi nous faire

1. Dicit Matri suæ : Mulier, ecce filius tuus. Deinde dicit discipulo : Ecce Mater tua (Joan. XIX, 26, 27).

tressaillir de bonheur. Quoi! nous, enfants de la sainte Vierge, et cette Reine du ciel, obligée de s'appeler notre Mère! Est-ce une vérité, ou est-ce un rêve? Si ce n'est pas un rêve, il faut en conclure que le plus humble des chrétiens surpasse en noblesse l'enfant du plus grand monarque, que le plus pauvre des hommes, s'il le veut, n'a rien à envier au mortel le plus favorisé de la fortune. Ces conclusions sont rigoureuses, et en même temps, elles sont exactement vraies. Tout chrétien est de race noble. Il est prince; car il est fils, réellement fils de la Souveraine du paradis.

Ah! nous ne sommes misérables que parce que nous ne connaissons pas notre bonheur. Un grain de foi, mais de foi vive, suffirait pour transformer notre existence. Jésus-Christ a dit : *Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous transporteriez des montagnes*[1]. Il est une montagne qui nous gêne, qui nous accable, qui nous écrase : ce sont nos sollicitudes temporelles et éternelles. Un peu de foi, et la montagne disparaît. Croyons que nous avons une mère, une vraie mère, plus réellement mère que celle qui nous a donné la vie corporelle. Croyez-le fermement, et votre cœur chantera cette parole qui change la vie : J'ai pour moi, j'ai près de moi, j'ai avec moi la sainte Vierge.

Pourquoi et comment le titre de mère est-il attribué à Marie? La réponse sera aussi courte que concluante. Une femme devient mère quand elle donne la vie. Or, Marie à qui Dieu, du haut de la croix, applique ce nom : *Mulier, femme,* Marie a donné la vie aux hommes. En même temps, en effet, que Jésus-Christ, par sa mort, nous méritait la grâce qui est la vie commencée et le ciel qui est la vie consommée, elle, par sa douloureuse coopération au sacrifice du Calvaire, nous a fourni un droit de plus à cette double vie.

1. Amen quippe dico vobis, si habueritis fidem sicut granum sinapis, dicetis monti huic : Transi hinc illuc, et transibit (Matth. XVII, 19).

Reposons-nous donc en cette pensée délicieuse : Orphelin de la terre ou exposé à le devenir, je ne suis pas, je ne serai jamais orphelin du ciel. J'ai là une mère, et c'est Marie. Puissé-je ne l'oublier jamais! Si je me rappelle toujours cette vérité, le bonheur est à moi, à moi durant la vie, à moi à l'heure de la mort, à moi pour les siècles futurs.

CHAPITRE II

MARIE NOTRE ESPÉRANCE.

Il y a quelques années, mourait dans une petite ville de France un chrétien de bonne trempe, comme il en reste encore, grâces à Dieu, dans notre société dégénérée. Il avait vécu 75 ans, fidèle à la foi de ses pères et à la loi de son Dieu, lorsqu'une maladie grave vint lui annoncer que la mort arriverait bientôt. Il l'attendit de pied ferme, lutta quelque temps, mais enfin dut céder à la force du mal et se coucher. Or, en s'étendant sur ce lit d'où il ne devait plus se relever, il leva les yeux au ciel, et on l'entendit s'écrier : « Sainte Vierge Marie, je vous ai tant de fois répété durant ma vie : *Priez pour moi, pauvre pécheur, maintenant et à l'heure de ma mort.* La voici arrivée cette heure solennelle! Venez donc à mon secours, ô Marie, mon espérance! »

Marie, mon Espérance! Ce cri échappé du cœur d'un vieillard mourant, tous les chrétiens, comme lui, le répètent sans cesse. Il importe que nous en étudiions le sens caché.

Pour tous les êtres chéris qui composent notre famille céleste, nous nous plaisons à chercher un nom privilégié. Nous savons, par exemple, que Dieu est grand, qu'il est juste, qu'il est puissant, magnifique, éternel, immuable; et cependant, oubliant, en quelque sorte, tous ces titres, nous disons : LE BON DIEU! Celle qui, après Dieu, parle le plus au cœur de l'homme, la sainte Vierge Marie, ne pou-

vait pas échapper à cette loi de l'amour. Elle devait avoir, elle aussi, son nom de prédilection.

Ce nom, vous l'avez deviné, c'est celui de MÈRE. *Salut, ô Reine, ô Mère*[1], s'écrie la sainte Église.

Dans ce nom si doux de MÈRE, l'esprit qui anime les fidèles s'est plu à voir, pour s'y attacher de préférence, un sens particulier. Sans doute le souvenir d'une mère réveille l'*amour*. A Dieu ne plaise que j'aille prononcer une syllabe contre cette loi d'affection filiale qui unit à la divine Mère tous les enfants d'Adam, même les plus dénaturés. Sans doute le souvenir d'une mère inspire aussi le *respect*. A Dieu ne plaise, encore une fois, que je nie ce profond sentiment de vénération dont nous pénètre la céleste pureté de celle qui a dit : JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION! Cependant, cette parole d'amour et cette parole de respect ne sont pas les premières qui tombent des lèvres du chrétien, après qu'il a prononcé le nom de Marie. *Salut, ô mère,* prions-nous avec l'Église; puis aussitôt : *O Mère de miséricorde, ô notre Espérance*[2].

Marie, notre Espérance! Voilà donc le cri du cœur. Sans doute, il renferme toute une protestation d'amour; mais avant tout, c'est le cri de la confiance, et il devait en être ainsi. Navigateurs battus par la tempête, nous sommes, pour la plupart, de pauvres naufragés. En cet état lamentable, l'enfant qui aperçoit sa mère ne dit pas tout d'abord : O vous que j'aime! Il s'écrie plutôt : A mon secours, ô ma Mère, ô mon Espérance!

C'était le cri de saint Alphonse. *Jésus mon amour! Marie, mon Espérance!* Telle est la double exclamation qui s'échappe de son âme, au commencement, au milieu et à la fin de ses saintes prières.

Jésus, mon amour! C'est le résumé de tout ce qu'il a dit sur Notre-Seigneur. *Marie, mon Espérance!* C'est la pensée

1. Salve Regina, Mater. Liturg. Antiph. ad Complet.
2. Mater misericordiæ, spes nostra, salve. Liturg. Antiph. ad Complet.

dominante du beau livre qu'il a écrit sur *les Gloires de Marie.*

Du reste, chacun en fait l'expérience : ici-bas, on a besoin d'espérer; sinon, il n'y a pour le cœur qu'angoisses et tristesses.

Heureux celui dont le regard attristé et inquiet a rencontré la sainte Vierge, et qui dès lors l'a choisie pour sa consolation et son espoir!

Quand on a offensé Dieu, il est doux de penser à celle qui est le *Refuge des pécheurs,* et d'espérer en elle.

Quand on est agité par le vent des tentations, il est doux de jeter un regard sur l'*Étoile de la mer,* et d'espérer en elle.

Quand le devoir fatigue nos volontés rebelles, il est doux de penser aussitôt à l'*Auxiliatrice des chrétiens,* et d'espérer en elle.

Quand la souffrance nous poursuit, plus pénétrante et plus cruelle, il est doux de recourir à la *Consolatrice des affligés* et d'espérer en elle.

Quand la terre, en un mot, n'est plus pour nous qu'un désolant exil, il est doux d'apercevoir au loin la *Porte du ciel,* et d'espérer en elle.

Espérer en Marie! C'est le repos de mon esprit; c'est le soulagement de mon cœur; c'est le soutien de ma vie; c'est l'huile qui embaume mes plaies; c'est le vin qui ranime mes forces; c'est l'aurore qui réjouit mes yeux.

CHAPITRE III

LE RECOURS HABITUEL A MARIE, GAGE DE SALUT.

« Je soutiens que de tous les hommages que nous pouvons offrir à notre auguste Mère, aucun ne lui est plus agréable que le recours habituel à son intercession[1] ».

1. *Gloires de Marie,* t. I, Pratiques de dévot., IX.

Cette parole de saint Alphonse nous révèle deux secrets de la vie chrétienne; voici le premier : *Il faut savoir invoquer Marie au moment même de la difficulté, sans attendre l'heure de la prière officielle.*

En ce qui concerne la prière, nous sommes de tout point aveugles, maladroits, incompréhensibles. Jésus-Christ nous dit : *Demandez et vous recevrez*[1]... Nous désirons recevoir et nous ne demandons pas! *Persistez, et l'on finira par vous ouvrir*[2]... Nous frappons un coup; si l'on ne nous ouvre pas, nous voilà déconcertés, et nous partons! On nous prêche la confiance, et nous nous défions. On nous recommande de prier humblement, et nous prenons des poses de pharisien. On nous avertit que c'est surtout au moment de la tentation qu'il faut prier, et c'est alors surtout que nous ne prions pas! En un mot, nous sommes d'inexplicables gens. Pauvres, manquant de tout, gisant le long du chemin, voyant passer la Providence qui offre ses trésors à quiconque les demande, nous ne savons pas même tendre la main.

Or, parmi ces aberrations de notre nature rebelle à la prière, une des plus étranges est notre conduite à l'égard de la sainte Vierge. Nous l'invoquons à certaines heures fixées d'avance; nous la prions le matin; nous la prions le soir; nous récitons notre chapelet peut-être; nous célébrons quelques-unes de ses fêtes. C'est bien, c'est édifiant, c'est souverainement utile. Dieu me préserve d'articuler une syllabe pour déprécier ces inappréciables habitudes! Il en manque une cependant, et c'est la plus salutaire : *l'habitude de crier au secours*. Oui, crier au secours! Quoique familière, cette expression est juste. Crier au secours, c'est le talent de quiconque se trouve subitement en face de l'assassin ou de la bête féroce. A ce moment, on ne croit pas que la précaution du matin ou de la veille suffit; on se débat, on s'exclame, on prie, ou plutôt on crie.

1. Petite, et accipietis... (Joan. XVI, 24).
2. Quærite... pulsate, et aperietur vobis (Matth. VII, 7).

C'est toujours notre manière d'agir, excepté quand nous sommes aux prises avec les dangers spirituels. Oui, alors seulement la prière semble être de trop. Aussi, bien rares sont les chrétiens qui savent pousser un cri à l'heure du péril. C'est cependant ce que Marie désire le plus de nous. Je soutiens, dit saint Alphonse, que de tous les hommages que nous pouvons offrir à notre auguste Mère, le recours habituel à son intercession est celui qui lui plaît davantage; parce qu'alors nous nous conduisons en vrais enfants de cette bonne Mère; et que notre fidélité à l'invoquer sans cesse lui permet de se montrer pour nous la Mère du Perpétuel-Secours.

L'autre secret peut s'énoncer ainsi : *Ce secours est le gage assuré du salut.* Serai-je sauvé, serai-je damné? Telle est la grave question que se posent souvent les chrétiens sérieux. Tel est le terrible problème dont plusieurs fois sans doute, cher lecteur, la seule pensée vous a fait trembler.

Les dangers de nous perdre sont si nombreux, le démon est si fort et nous sommes si faibles!

Or, voici, d'après saint Alphonse, une des plus consolantes et des plus sûres réponses à ces justes inquiétudes touchant notre éternité :

Si je prie Marie, Marie priera pour moi; si Marie prie pour moi, je suis sauvé.

Si je prie Marie, Marie priera pour moi. C'est là une vérité incontestable, enseignée par les Pères et les Docteurs de l'Église.

Oui, chaque fois que nous disons à la sainte Vierge : *ora pro nobis, priez pour nous,* pour peu qu'il y ait au fond de cette prière quelque chose de sincère, ne fût-ce que le simple désir d'une conversion qu'on n'a pas encore le courage de vouloir, il est certain qu'aussitôt Marie s'empresse, pour ainsi parler, d'obéir. Dès que notre cœur a prononcé ce mot : *O sainte Mère de Dieu, priez;* à l'instant, elle prie.

Je veux faire sur ce point un acte de foi : Oui, ô ma bonne Mère, je le crois fermement. Puisque j'ai maintenant

le bonheur de vous dire : *priez pour moi,* vous le faites, et j'ai l'ineffable consolation d'être sûr qu'en ce moment, vous êtes prosternée aux pieds du trône de Dieu, priant pour votre enfant. Car vous êtes ma Mère, vous m'aimez immensément, et vous désirez plus mon bonheur et mon salut que moi-même je ne les désire.

Ces prières que Marie adresse à Dieu pour nous, sont-elles exaucées? Saint Alphonse répond par cette parole : Le Seigneur exauce les prières de Marie comme si ces prières étaient des ordres. L'intercession de la sainte Vierge a le privilège de pousser la divine miséricorde à des actes que cette miséricorde ne produirait pas sans cela.

Tout le monde sait que la miséricorde de Dieu, infinie en elle-même, est limitée dans ses effets. Il arrive souvent que ce Dieu infinement juste, décrète qu'après telle ou telle mesure de péchés, il n'y aura plus de pardon; souvent aussi, ce décret est subordonné à l'intercession de Marie. Comme la mère d'un puissant roi, même quand le trésor royal est épuisé, peut encore obtenir de la caisse particulière du monarque une aumône surérogatoire pour un de ses clients favoris; de même la sainte Vierge a le pouvoir d'arracher encore à la miséricorde de Dieu des grâces que celle-ci n'accorderait pas sans cette maternelle intervention.

La raison en est que Marie a été établie reine de miséricorde. De même qu'un monarque a plusieurs ministres dont chacun a ses attributions, de même Dieu a des ministres de sa sainteté, de sa justice et de ses autres perfections. Le grand ministre de sa miséricorde, c'est la sainte Vierge. De là il résulte que les prières de cette bonne Mère sont efficaces, alors même que les lois de la Providence sembleraient s'y opposer.

A cette première raison ajoutez cette autre : que Marie est Mère de Dieu et que, comme telle, elle a reçu un si grand pouvoir d'intercession, que les saints ne craignent pas d'égaler ce pouvoir à la toute-puissance divine.

Lors donc que Marie ouvre la bouche en faveur d'un

homme, quelque misérable, quelque indigne qu'il soit de miséricorde, la prière de Marie est toute-puissante; et fût-il mort dans le péché, cette prière pourrait le ressusciter. Des faits certains le prouvent.

Ce que nous devons donc craindre par-dessus tout, c'est que Marie ne se taise à notre sujet. Elle pourrait finir par se taire, si nous cessions nous-mêmes de lui parler.

Si nous l'invoquons jusqu'à la mort, elle priera pour nous jusqu'à la mort et nous serons sauvés.

CHAPITRE IV

UN NOUVEAU NOM DONNÉ A LA SAINTE VIERGE.

La passion, bonne ou mauvaise, est merveilleusement ingénieuse à inventer des qualificatifs aussi abondants que variés pour en accabler l'objet dont elle s'occupe. Un homme en colère trouve, dans sa colère même, une intarissable source d'épithètes de toute espèce qu'il verse à flots sur celui dont il a reçu l'injure.

Or, on peut dire sans exagération que l'humanité chrétienne éprouve pour la sainte Vierge une sorte de passion surnaturelle : trésor céleste versé par l'Esprit-Saint dans le cœur des hommes.

Aussi, rien n'est touchant comme la multitude presque infinie de noms affectueux que l'admiration, l'amour et la confiance ont inspirés aux chrétiens en l'honneur de cette divine Mère. Tantôt, ils lui rappellent des gloires : *Vierge incomparable! Reine de tous les Saints! Tour d'ivoire! Arche d'alliance! Femme bénie entre toutes les femmes! Colombe sans tache!* Tantôt, ils laissent dominer le sentiment de l'amour : *Mère aimable! Mère admirable! Mère du bel amour! Ravisseuse des cœurs!* Tantôt, c'est l'espérance qui parle, et, ici surtout, la source devient inépuisable : *Notre-Dame de Bon Secours! Notre-Dame de Grâce! Notre-Dame*

de Pitié! Notre-Dame du Refuge! Notre-Dame de Consolation! Notre-Dame du Bon Espoir! Notre-Dame des Victoires! et mille autres noms de ce genre.

Parmi ces noms très justes, il en est un qui, dans ces derniers temps, est venu s'ajouter à tous les autres pour augmenter encore, si c'est possible, la confiance des enfants de Marie. Voici ce nom; il est bien doux : *Notre-Dame du Perpétuel-Secours.*

On n'en pouvait trouver un qui fût plus éloquent pour rendre l'espoir aux désespérés eux-mêmes.

Perpétuel Secours! Cette parole répond à toutes les sollicitudes du présent et de l'avenir. Perpétuel Secours! Par conséquent, secours aujourd'hui; secours à tous les instants de cette journée que Dieu me donne; secours demain, si Dieu m'accorde un lendemain; secours à mon dernier jour, à mon dernier soupir; secours jusque dans les flammes du purgatoire; secours jusqu'à mon entrée dans le ciel.

Or, ce nom chéri, la sainte Vierge elle-même a voulu l'appliquer à une de ses images dont voici l'histoire abrégée :

A la fin du quinzième siècle, un négociant de l'île de Crète naviguait vers l'Italie. Surpris par une tempête, il fut sauvé en exposant au mât du navire un tableau miraculeux. C'était la Vierge du Perpétuel-Secours. Cédée par ce pieux marchand à une église de Rome, la précieuse image y devint bientôt, et pour des siècles, l'objet d'un culte filial, l'instrument de miracles sans nombre. La Révolution française vint enlever au peuple ce trésor avec beaucoup d'autres. Après être resté de longues années dans l'oubli, le tableau fut enfin découvert par un concours de circonstances providentielles.

Le Souverain Pontife Pie IX s'empressa aussitôt de le replacer sur les autels, afin de le rendre sans tarder à la filiale confiance du peuple chrétien. Le 11 décembre 1865, de sa propre main, il rédige un décret où il exprime sa vo-

lonté de voir cette image de la sainte Vierge reprendre son ancienne place entre Sainte-Marie-Majeure et Saint-Jean de Latran. Or, l'emplacement de cette église disparue est occupé aujourd'hui par le sanctuaire de saint Alphonse. Ainsi la Vierge au nom si rempli d'espérance devint l'héritage des enfants du grand Saint qui avait consacré toute sa vie à célébrer Marie, espérance des chrétiens.

De plus, comme pour encourager les fidèles à rendre leurs hommages à cette Reine du ciel dont l'image bénie leur est enfin rendue, Pie IX, à l'occasion du triduum célébré pour l'installation du tableau dans la chapelle de saint Alphonse, daigna ouvrir à tous les chrétiens le trésor des indulgences, et lui-même, par son exemple, vint animer la dévotion des fidèles.

C'était le 16 mai 1866, on célébrait un triduum en l'honneur de l'antique et miraculeuse image dans l'église des Pères Rédemptoristes. Nombreuse était l'assistance, éclatante la pompe déployée, ardente la piété de tous les cœurs. Un événement inattendu devait encore en relever l'éclat. L'office du soir venait de commencer quand tout à coup, Pie IX parut au milieu des assistants. Le pieux et doux Pontife traverse les rangs de la foule, se dirige vers l'autel de Notre-Dame du Perpétuel-Secours et prie quelque temps en silence à ses pieds. Puis, gravissant les degrés de l'autel, il s'arrête à contempler, avec complaisance, dans ses moindres détails, la précieuse image : Oh ! qu'elle est belle! dit-il alors au Supérieur Général des Rédemptoristes. Et il ajoute aussitôt : Je la préfère encore à celle que vous m'avez donnée.

Sa Sainteté faisait allusion à une copie du tableau qui lui avait été offerte peu auparavant et qu'elle avait acceptée avec les démonstrations d'un vif contentement. Cette copie, Pie IX l'avait d'abord placée dans une chambre du Vatican. Mais, voulant favoriser davantage sa piété personnelle, bientôt il la fit suspendre dans son oratoire où elle demeura l'un des objets privilégiés de sa dévotion.

Cependant le culte de Notre-Dame du Perpétuel-Secours allait toujours croissant dans l'Église. Le moment semblait venu de lui donner une consécration plus solennelle. Le Supérieur Général des Rédemptoristes sollicita pour l'Association de Notre-Dame du Perpétuel-Secours la faveur d'être érigée en archiconfrérie. Pie IX accueillit favorablement cette demande et, le 31 mars 1876, parut le bref d'érection. Précieux encouragement et honneur singulier : le premier nom inscrit sur le registre de la nouvelle archiconfrérie est le nom même de Pie IX.

Depuis lors, cette Vierge bénie n'a cessé de justifier son titre. Des milliers de peintures, des centaines de mille d'images et des millions de médailles répandues par le monde, redisent partout qu'en vérité Marie est le Perpétuel Secours du chrétien. Vous en ferez l'expérience, cher lecteur, si vous aussi en invoquant Marie, vous lui rappelez ce nom qui exprime si parfaitement l'exercice de son immense miséricorde.

CHAPITRE V

NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL-SECOURS, VIERGE DE LA PERSÉVÉRANCE.

Notre-Dame du Perpétuel-Secours! Nous voulons attirer l'attention sur ce nom choisi par la nouvelle Madone, parce que, dans ce nom de bénédiction, se trouve caché un mystère de salut.

Les différents noms donnés à la sainte Vierge ont une signification et une importance, que généralement nous comprenons bien mal. Il est un proverbe parfaitement vrai, quand il s'agit des êtres et des objets bornés qui constituent le petit monde terrestre où nous vivons : *le nom ne fait rien à la chose,* disons-nous. Et de fait, pour prendre parmi les êtres de rien ceux qui semblent être les moins

petits, qu'un roi se donne fastueusement les noms les plus grands et les plus beaux, César, Auguste, ces qualifications, absolument vaines par elles-mêmes, n'opèrent rien en celui qui se les donne : les plus cruels tyrans ont eu parfois les noms les plus aimables.

Il n'en est pas ainsi pour les personnes qui ont en partage la vraie grandeur. Êtres supérieurs, exerçant autour d'eux une influence multiple qu'il est impossible de qualifier par un seul mot, ils ont ordinairement plusieurs noms, tous parfaitement vrais, parce que, tous, ils expriment quelque côté de la réalité. C'est ainsi que le soleil pourrait s'appeler tout à la fois et le grand luminaire, et la vie de la nature, et le distributeur du temps. C'est ainsi, pour passer à un ordre supérieur, que Jésus-Christ, le Soleil de Justice, s'est nommé lui-même la Voie, la Vérité, la Vie, le Sauveur, la Lumière, la Source, le Pasteur, la Nourriture et le Breuvage des hommes, le Prêtre, la Victime et l'Autel. C'est ainsi encore que la sainte Vierge, cause universelle du bonheur des hommes, astre mystique brillant au firmament de l'Église, s'est donné à elle-même ou a reçu des fidèles les noms les plus variés. Elle s'appelle Vierge de Pitié, Mère du Bon Secours, Madone de la Consolation, Notre-Dame de Compassion, Notre-Dame des Victoires. Parfois changeant de nom suivant les lieux divers où elle se plaît à manifester sa gloire, elle se nomme Notre-Dame de Lorette, Notre-Dame de Fourvières, Notre-Dame de Lourdes, Notre-Dame de la Salette.

Or, ces différents noms, quoique étant des qualifications d'une seule personne, servent à la multiplier autant qu'ils se multiplient eux-mêmes. Il semble vraiment que la Vierge de Pitié ne soit pas celle du Bon Secours; que celle-ci se distingue de Notre-Dame d'Espérance; et qu'il y ait, pour prendre une expression familière, autant de Vierges qu'il y a de titres donnés à l'unique et incomparable Vierge-Mère. Aussi le peuple, dans sa naïveté qui est une naïveté profonde comme tout ce qui vient de Dieu, établit-il une

distinction très nette entre les différentes madones, objets multiples de son culte filial. Pour lui, invoquer Notre-Dame de Grâce, ce n'est pas prier Notre-Dame des Victoires; et un pèlerinage à la Salette lui paraît tout autre chose qu'un pèlerinage à Lourdes. C'est à tel point qu'il se forme souvent entre les différents sanctuaires de Marie une sorte de rivalité. Lourdes, comme une nouvelle et brillante étoile, est venue prendre place bien près de cet antique Betharam où, depuis des siècles, le paysan des Pyrénées allait prier sa Mère. A l'heure actuelle, la faveur populaire s'est partagée entre la Vierge connue depuis des siècles et cette Immaculée Conception tout récemment descendue du ciel. Tant il est vrai, encore une fois, que participant en quelque sorte au privilège de la Trinité divine et de l'humanité sainte du Sauveur, la Mère de Dieu est tout à la fois une et multiple; une par l'unité de son être, et multiple par l'infinie variété de ses dons.

O Marie, si le soleil, dont la lumière me paraît simple et indivisible, n'arrivait jusqu'à mes yeux qu'en traversant un prisme, dans cet astre unique j'en apercevrais sept, parce que son éclat se partagerait en sept couleurs différentes; de même, quoique en levant les yeux bien haut, j'aperçoive en vous la splendeur unique de toutes les grâces et de toutes les miséricordes, si je vous considère dans les différents dons que vous distribuez aux hommes, vous m'apparaissez alors, ô ma Mère, sous mille traits variés, dont chacun arrache à mon amour un cri de reconnaissance. Si je reçois de vous consolation dans mes peines, je m'écrie : *ô Vierge de Pitié.* Si c'est la force de vaincre que vous daignez m'accorder, je vous salue du nom de *Secours des chrétiens. O Mère immaculée :* tel est le cri de mon âme quand vous me conservez la grâce de l'innocence. S'il s'agit au contraire d'une précieuse lumière me dirigeant dans ma conduite, je vous en rapporte toute la gloire, *ô Notre-Dame du Bon Conseil!* C'est ainsi que ma naïve confiance, ne se contentant pas d'une seule mère, parvient à s'en don-

ner plusieurs, dont chacune tour à tour attire et console ma piété filiale.

Quelle sera dans ce cortège nombreux de Vierges également chéries, quelle sera la place de *Notre-Dame du Perpétuel-Secours?* Ce nom parle bien éloquemment à mon cœur. J'aime en Marie le *bon* secours; j'admire en elle le secours *tout-puissant;* son secours *compatissant* me console dans la douleur; son secours *prévoyant* tranquillise mon inquiétude; son secours *maternel* ranime ma confiance; son secours *miséricordieux* me relève après les fautes. Mais son secours *perpétuel!* ah! il semble réunir, dans sa perpétuité même, toutes les prérogatives à la fois. J'y trouve le repos dans mes craintes, la lumière dans les obscurités de l'avenir, la sécurité dans le péril, la paix dans les angoisses, la richesse dans le dénûment, l'abondance dans l'indigence et la possession de tout dans la privation de toutes choses. Car enfin, avoir pour soi le perpétuel secours de la Vierge perpétuellement riche et puissante, n'est-ce pas être assuré de posséder toutes choses *in tempore opportuno*, au moment opportun?

C'est pourquoi, si je trouve en Notre-Dame du Bon Conseil la Vierge de la sagesse, en Notre-Dame de Grâce la Vierge de l'innocence, je salue, j'aime et j'invoque en Notre-Dame du Perpétuel-Secours la *Vierge de la Persévérance.*

La Vierge de la Persévérance! ce nom très simple est en même temps très fécond. Nous allons de suite l'apprécier.

CHAPITRE VI

NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL SECOURS ET LE DON DE LA PERSÉVÉRANCE FINALE.

Le doute est toujours un tourment pour l'homme. Quand il se rapporte à un des objets essentiels au bonheur, il devient une torture.

Venez dire à une mère, en un jour de bataille, que là où combattait son fils le carnage a été grand, et qu'on ne sait pas si celui qu'elle aime est survivant ou mort; voilà cette infortunée livrée à des angoisses mortelles. Le joueur avide, au moment où va se décider la partie qui doit le ruiner ou l'enrichir, endure un supplice moral qui le tuerait peut-être, s'il devait se prolonger. Quelles inquiétudes, quelles souffrances dans l'esprit tourmenté du marchand qui soupçonne une grande perte sans la connaître encore; du malade qu'une crise décisive va ramener à la vie ou précipiter dans la mort; de tout homme en un mot qui, dans une circonstance solennelle, se sent ballotté par le doute entre l'espérance inquiète et la crainte sans pitié! Tant il est vrai que, pour notre esprit et pour notre cœur, il y a une incertitude qui est un bourreau.

Hélas! oui, tous les doutes de ce genre nous crucifient, excepté toutefois celui qui est le plus sérieux et le plus épouvantable. *Personne de nous ne sait s'il est digne d'amour ou de haine*[1]; nous ignorons surtout quel sera notre avenir. Il faudra mourir; mais quand? mais comment? mais après la mort, que nous adviendra-t-il? Un doute effrayant, un redoutable *peut-être* nous dérobe la réponse; et, malgré cela, nous ne sortons pas de notre tranquille et inexplicable sans-souci.

Je demande à mon lecteur la permission de ne pas tenir compte pour le moment de cette légèreté, qui est son fait et le mien; et, s'il le veut bien, nous consacrerons de préférence un quart d'heure de notre temps à l'examen du doute qui plane sur notre éternité.

Dans ce but, étudions à fond la question *de la persévérance finale*, car c'est d'elle que dépend le salut : *Celui*, dit Notre-Seigneur, *qui aura persévéré jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé*[2]. *Il ne suffit pas*, remarque saint Paul, *de courir*

1. Nescit homo utrum amore an odio dignus sit (Eccle. IX, 1).
2. Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit (Matth. x, 22).

dans l'arène, il faut courir jusqu'à la fin, de manière à saisir la palme[1]. La sagesse et les vertus d'un Salomon ne me serviront de rien, si comme lui je tombe avant le terme. Par contre, les iniquités d'une longue vie de péchés ne me fermeront pas le ciel, si, comme le bon larron, j'ai le bonheur de joindre à mon dernier soupir un acte d'amour pour Jésus-Christ.

Tout dépend donc de la fin; et cette fin elle-même dépend ou de mon opiniâtreté à persévérer dans le mal ou de ma fidélité à persévérer dans le bien.

La persévérance à son tour dépend-elle uniquement et principalement de moi? Juste aujourd'hui, suis-je sûr d'avoir la sérieuse volonté d'être juste encore demain et toujours? Non, car ma volonté n'a pas plus de consistance qu'un papillon volage. D'autre part, aujourd'hui pécheur endurci et résolu à demeurer pécheur, suis-je sûr de finir en réprouvé? Non, encore une fois; car le Dieu qui, par sa mort, a fendu les rochers, sait aussi briser les âmes les plus dures. Saint Paul allait droit sur Damas; sa volonté était assurément bien fixée dans le mal. Jésus-Christ la renverse et la retourne. Paul prend un autre chemin, et il le poursuit jusqu'au martyre, qui lui ouvre le ciel. Judas au contraire, c'est probable, avait bien commencé; le Sauveur lui avait donné comme aux autres apôtres un cœur droit. Ce cœur s'est détourné du bien, et a persévéré dans le mal jusqu'à la mort dans le désespoir. On voit mourir en réprouvés d'anciens amis de Dieu qui cèdent leur place à d'anciens prévaricateurs. *Au moment de l'arrivée du juge, deux hommes travailleront; l'un sera pris, l'autre sera laissé*[2]. On peut passer de droite à gauche, et de gauche à droite; car la voie de l'homme n'est jamais assurée en cette région de ténèbres et de surprises.

1. Nescitis quod ii qui in stadio currunt, omnes quidem currunt, sed unus accipit bravium? Sic currite ut comprehendatis (I Cor. IX, 24).

2. Ita erit et adventus Filii hominis. Tunc duo erunt in agro : unus assumetur et unus relinquetur (Matth. XXIV, 39, 40).

Qu'est-ce à dire, sinon qu'au fond de notre vie, il y a un mystère? Ce côté mystérieux de notre existence devrait nous faire trembler; car enfin, être réduit à constater que de longues années passées dans l'héroïsme ne préservent pas absolument les saints d'une catastrophe finale, et qu'on a vu des martyrs prévariquer au moment où l'ange venait déposer la couronne sur leur tête, n'est-ce pas en vérité avoir trouvé le triste secret de se tourmenter toujours?

Et cependant Jésus-Christ est le Dieu de la paix. Il veut que ses fidèles disciples jouissent, malgré les incertitudes présentes, du repos de l'espérance; il condamne la sollicitude superflue des âmes inquiètes qui ne lui confient pas leur lendemain.

Un mot apaise les tourments et rassure dans la formidable incertitude; ce mot le voici : Bien que notre avenir éternel demeure en soi toujours incertain, il existe un moyen de le rendre assuré, un moyen qui est à la portée de tous. Ce talisman divin, cette recette merveilleuse qui chasse de notre vie l'inquiétude mortelle, ce céleste secret, quel est-il donc? quel est son nom?

Est-ce la bonne volonté? Non, car nos volontés ont la consistance du vent. *Est-ce l'innocence?* Non, car notre innocence n'est qu'un roseau fragile. *Est-ce la pénitence?* Non, pas davantage, puisque le démon chassé peut revenir avec sept autres esprits plus forts et plus méchants. *Est-ce la solidité d'une vertu longtemps éprouvée?* « Hélas! nous assure saint Augustin, j'ai connu plusieurs grands prélats que je n'estimais pas moins qu'un saint Jérôme et un saint Ambroise, et qui ont péri misérablement[1]. »

Encore une fois, où est-il donc le secret du calme? Ne tenez pas plus longtemps notre âme en suspens; nommez-le-nous, montrez-le-nous, afin que nous nous en emparions, pour ne plus le perdre.

1. Magnos prælatos Ecclesiæ sub hac specie corruisse reperi, de quorum casu non magis præsumebam, quam Hieronymi et Ambrosii (S. Thomas, De modo confit.).

Eh bien, voici son nom : Le gage assuré du salut s'appelle *donum*. C'est un *don*, car nul homme ne se sauve lui-même; on ne peut recevoir le ciel que par aumône. Ce don est un *don divin;* Dieu seul nous le compose, en y faisant entrer diverses recettes, combinées par sa paternelle Providence.

Ce don céleste, ce remède de l'immortalité, saint Augustin l'appelle le grand don, *magnum donum*[1]; c'est, pour donner enfin son nom tout entier, le *don de la persévérance finale.*

Si quelqu'un reçoit de Dieu cette grâce des grâces, il est sauvé. Si, au contraire, elle ne lui est pas donnée, cet homme est perdu, eût-il d'ailleurs en partage toutes les autres faveurs les plus précieuses. Salomon a dit : *Je sais que personne ne peut être continent, si Dieu ne donne la continence*[2]. Il aurait pu y joindre cette parole : et personne ne peut persévérer, si Dieu ne donne la persévérance. De ces deux dons, lui-même a eu le premier, tant qu'il l'a demandé, peut-être n'a-t-il pas eu le second; et le premier sans le second ne lui a servi de rien.

Ce don de la persévérance duquel vous me soutenez que le salut dépend, quel est-il? Où est-il? Est-ce une grâce d'un moment, que je recevrai à jour fixe, comme je reçois en mon cœur Jésus-Christ dans la sainte communion? S'il en est ainsi, dites-moi où cette grâce se trouve, afin que je vende tout pour l'acheter, et qu'ayant acquis la perle précieuse, je puisse me reposer en paix.

Non, hélas! non! cette grâce n'est pas une grâce particulière. En aucun moment de la vie, elle ne s'obtient tout entière. C'est un parfum que la bonté divine ne verse que goutte à goutte; c'est un or précieux qu'on n'amasse que

1. Quod si accipiunt, profecto et ipsam perseverantiam magnum Dei donum, quo cætera dona ejus conservantur, accipiunt (S. Aug. *De dono perseverantiæ*, cap. II, 4).

2. Ut scivi, quoniam... non possem esse continens, nisi Deus det... deprecatus sum (Sap. VIII, 21).

par petits grains, plus imperceptibles que les grains de sable; c'est une chaîne dont la Providence ne forge chaque jour qu'un seul anneau, et que les moindres caprices de notre âme pécheresse peuvent à chaque instant briser; ou plutôt, pour parler sans figure, *le don de la persévérance est une suite mystérieuse de faveurs cachées, qui poursuivent l'homme durant toute sa course, et qui, se terminant par la faveur suprême de la bonne mort, introduisent finalement son âme dans la vie éternelle.*

Je viens d'employer le mot de *faveur*. Cette expression, bien comprise, nous donne une juste idée de la grâce souveraine dont je parle. Si je fais une aumône à un pauvre, je lui accorde un don passager qui le préservera de la faim pour aujourd'hui, mais qui ne l'en délivrera pas demain. Si, au contraire, à ce pauvre j'accorde *ma faveur,* c'est-à-dire la persistance d'une bienveillance spéciale, en ce seul don je lui accorde tous les autres, je lui assure avec le secours du moment le pain quotidien pour toute la vie. Voilà le don de la persévérance. Dieu fait tomber la pluie de sa grâce sur les bons et sur les méchants, et le soleil de son amour brille sur les justes et sur les injustes; quant à sa faveur, elle est réservée aux élus; et cette faveur, encore une fois, n'est autre chose qu'une attention spéciale de la Providence, en vertu de laquelle cette Providence conduit ses privilégiés par mille voies diverses jusqu'au port du salut.

Rien de plus mystérieux, et si j'osais le dire; rien de plus saintement capricieux que les tours et les détours de cette faveur divine, circulant, comme un fleuve de vie, dans la carrière des élus. Ici, c'est un saint Louis de Gonzague que la grâce prévient de ses bénédictions. Ailleurs, c'est un David qui, après de longues années de fidélité, abandonne son Dieu, mais que Dieu poursuit secrètement jusqu'à ce que le roi pécheur revienne à lui pour être à jamais le roi pénitent. Plus loin, c'est un larron qui,par de miséricordieux calculs, est amené, à travers une vie d'iniquités, au jour et

au lieu de la mort de Jésus-Christ, pour demander pardon au Fils de Dieu mourant et recevoir de lui la promesse du paradis.

Toutefois malgré les infinies variétés de ce travail de la persévérance, le don qui nous l'assure a *des caractères généraux* qu'on retrouve partout.

D'abord, dans son ensemble et dans toutes ses parties, il est *essentiellement gratuit*, c'est-à-dire que le fait d'avoir aujourd'hui persévéré dans le bien ne nous mérite nullement la grâce de ne pas tomber demain. Admirable et adorable disposition de la Providence ! Le verre d'eau offert à un pauvre au nom de Jésus-Christ nous donne droit à la vie éternelle, et cinquante années passées dans les plus austères pratiques de la pénitence n'assurent pas au cénobite, l'histoire le témoigne, la force de résister à une tentation. Quel est donc ce mystère? Pourquoi le Seigneur, qui promet l'éternité, refuse-t-il de promettre le lendemain? Ah! c'est qu'il veut que nous dépendions de lui, et que nous lui rendions gloire en toutes choses. Si l'on pouvait mériter la persévérance, une fois ce mérite obtenu, on pourrait se négliger en complète assurance. Le Seigneur y a pourvu, et les choses ont été ordonnées par lui de telle sorte que je puis faire des provisions pour l'autre vie, sans pouvoir en réaliser suffisamment pour celle-ci. De là cette prière que Jésus-Christ nous a enseignée : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* [1].

En second lieu, dans le don de la persévérance, on distingue deux ordres de grâces : les grâces *du voyage* et les grâces *du passage;* et ces deux parties de la chaine du salut, quoique rattachées étroitement, sont cependant indépendantes l'une de l'autre.

Je m'explique par une comparaison. Un homme veut parvenir à un château fort entouré d'un fossé large et profond. Ce château fort est situé dans un pays lointain. Pour

1. Panem nostrum quotidianum da nobis hodie (Luc. XI, 3).

y arriver, il faut suivre une route bordée de précipices, infestée par les voleurs, sans refuge pour y prendre abri, sans eau pour se désaltérer, sans pain pour se nourrir. Et notre voyageur est pauvre; tout lui manque : l'argent, la nourriture, les moyens de transport. Dans ces conditions, le voyage évidemment lui est impossible, si la charité publique refuse de le suivre pour venir chaque jour et à chaque instant à son aide. Eh bien, cette assistance continuellement renouvelée, c'est la grâce du voyage. Peut-elle suffire? Non, car quelle qu'ait été l'abondance du secours prodigué ainsi le long du chemin à sa pauvreté, l'heureux voyageur ne pénétrera pas dans le château, si, arrivé presque au terme, il ne trouve une barque qui le transporte d'une rive à l'autre. Cette barque, c'est la grâce du passage.

Telle est la condition du chrétien. Persévérer, c'est bien vivre, c'est surtout bien mourir. Or, le Seigneur, qui n'a pas voulu que la veille assurât le lendemain, n'a pas voulu non plus que la vie assurât absolument la mort. Par un juste décret d'un Dieu jaloux de sa gloire et de notre dépendance, nous en sommes réduits à ce degré de misère, qu'après avoir longtemps bien vécu, nous ne pouvons espérer que de la pure miséricorde de Dieu la grâce de faire et d'éviter au dernier moment ce qu'il faut faire et éviter pour bien mourir. Oui, cela est vrai, tellement vrai que, si à son dernier jour saint Vincent de Paul a eu, durant son agonie, une pensée de péché, saint Vincent de Paul lui-même n'a pas trouvé dans ses quatre-vingts ans de charité de quoi lui résister; il lui a fallu un dernier secours purement gratuit. C'est cette suprême grâce *du passage* qui, jointe aux grâces *du voyage* complète le don de la persévérance.

Troisièmement enfin, il y a entre ce don mystérieux et la prière une étroite et nécessaire liaison. *Si persévérer est la faveur qui se mérite le moins, elle est aussi celle qui se demande et qui s'obtient le mieux.* C'est ce qui a inspiré au

grand Docteur de la grâce, à saint Augustin, cette belle et profonde parole : *la persévérance se mérite par voie de supplications*[1].

Voyez ici le calcul de la Providence.

Dieu ne pouvait pas attacher à nos bonnes actions la récompense assurée de la persévérance. Sa sagesse lui interdisait un pareil désordre; car c'eût été nous rendre présomptueux, indépendants, orgueilleux, fatalistes. D'autre part, sa bonté ne pouvait pas nous enlever tout moyen de compter sur l'avenir : c'eût été nous plonger dans un désespoir d'autant plus funeste qu'il eût été presque légitime. Qu'a-t-il fait? Il a dit à sa créature : « Ce bonheur de persévérer, que tu ne peux ni mériter de moi, ni te procurer par toi-même, demande-le-moi, je te le donnerai. Je t'en fais la formelle promesse, et ta supplication, aux yeux de ma justice, te tiendra lieu de mérite : *suppliciter emereri potest*. Toutefois, prends-y bien garde, le don de la persévérance est une grâce multiple, prolongée, qui s'étend des premiers confins de la vie jusqu'au seuil de l'éternité; or, jamais je ne te l'accorderai tout entière en un seul jour, car je veux que tu dépendes de moi. C'est un pain de vie que je distribue à l'homme par miettes, chaque jour autant qu'il lui en faut, comme la manne dont je nourris jadis mon peuple au désert. De même que ce peuple voyageur, en redemandant chaque matin le pain qui lui tombait du ciel, me suppliait aussi de le faire entrer un jour dans la terre promise; de même, durant ton pèlerinage vers l'éternité, tu dois, à côté des grâces du moment, replacer sans cesse dans ta prière la grâce du dernier jour. Sache bien que la persévérance a deux parties distinctes : c'est la grâce du voyage que tu dois mendier à mesure que tu marches vers le terme; c'est la grâce du passage que tu dois d'avance me demander tous les jours. Retiens cette loi de

1. Hoc donum De suppliciter emereri potest (*De dono pers.* c. VI. M., XLV, c. 999).

ma sagesse : on obtiendra à la mort ce qu'on aura sollicité durant la vie. »

S'il en est ainsi, dira quelqu'un, je perds le goût des bonnes œuvres, et je deviens un mendiant oisif. Vous m'affirmez en effet que, d'une part, mes efforts pour bien vivre ne me garantissent pas la constance, et que, d'autre part, ma fidélité à demander la persévérance m'est un gage assuré de salut. Laissons donc l'inutile labeur de la vertu, et contentons-nous du facile devoir de la prière.

La réponse à ce sophisme du cœur exigerait de longs détails qui seraient ici hors de propos. Par respect pour la vérité, disons seulement ceci : Les bonnes œuvres sont, pour la persévérance, insuffisantes sans doute, mais non pas inutiles; la prière deviendrait un blasphème, si elle était présomptueuse, et elle serait présomptueuse sitôt qu'elle servirait de prétexte à l'oisiveté. La grâce persévérante, obtenue par notre prière quotidienne, est précisément la grâce de bien faire; si ce secours accordé pour agir était négligé, les prières subséquentes perdraient de leur valeur proportionnellement à l'abus de la grâce. Enfin, la prière persévérante est elle-même une bonne œuvre qu'on abandonne d'ordinaire quand on néglige les autres. Pour toutes ces raisons, la loi expliquée en ce moment concilie admirablement la nécessité des bonnes œuvres avec cette modestie nécessaire dont Jésus-Christ a ainsi parlé : *Quand vous aurez tout fait, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles*[1]. Oui, inutiles, car si, après avoir tout fait aujourd'hui, je ne suis pas soutenu demain, je tombe et je perds tout.

C'est pourquoi, dans le paradis, les saints en résumant leur existence pourraient dire : « Nous sommes couronnés pour avoir bien agi; mais nous sommes au ciel parce que nous avons bien prié. Si nous n'avions pas prié jusqu'à la

1. Cum feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite : Servi inutiles sumus (Luc. XVII, 10).

fin, nous n'aurions pas persévéré; et ces œuvres méritoires, dont nous avons la récompense, eussent été englouties dans le péché. Si c'est à la vertu que nous devons la gloire, c'est à la prière que nous devons le salut. Ce qu'il nous plaît par-dessus tout de célébrer par nos chants, ce sont les miséricordes du Seigneur, de ce Dieu qui, grâce à nos prières, a daigné nous soutenir chaque jour, nous et nos œuvres, sur l'abîme du néant où tout serait retombé sans sa main toute-puissante. »

Il faut donc demander, redemander sans cesse le don de la persévérance finale. C'est la loi, la grande loi du salut.

Ame chrétienne, écoutez le reste. Ce don des dons a été confié par Dieu à une créature privilégiée qu'il lui a plu de glorifier presqu'à l'égal de lui-même, et il a décidé que le salut de tous les hommes dépendrait d'elle à jamais. Cette créature, vous l'avez nommée, c'est la très sainte Vierge Marie, que, pour cette raison, le Saint-Esprit et la sainte Église appellent *vie, espérance et secours des chrétiens*. Oui, si les saints ont reçu du Seigneur le pouvoir de communiquer aux hommes certaines grâces particulières, Marie est l'intermédiaire nécessaire pour la grâce des grâces. Elle est, pour tout exprimer en un mot, *la mère de la persévérance*.

Aussi l'Église, toujours guidée par Dieu, a-t-elle voulu que l'*Ave Maria*, cette filiale prière qui, plus que toutes les autres, se retrouve sur les lèvres de l'enfant de Marie, renfermât expressément et complètement la demande du don de la persévérance : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, *maintenant et à l'heure de la mort*. Admirable supplication du chrétien qui veut persévérer : « Je suis pécheur, dit-il, essentiellement pécheur, irrémédiablement pécheur, cependant je veux aller au ciel. Si la grâce ne me soutient, je tomberai languissant sur la route. Priez donc pour moi *maintenant*, ô Mère de Dieu; donnez à votre enfant pécheur les secours du voyage. Et quand je serai arrivé au terme, j'aurai besoin des secours

du passage. Priez donc pour moi, maintenant *et à l'heure de la mort*. Ainsi soit-il! »

O *Ave Maria*, ô prière du salut, ô sagesse et espoir des pécheurs, ô trésor du chrétien persévérant, viens et reviens sans cesse sur mes lèvres suppliantes, afin que, par ta vertu, je sois un jour du nombre de ceux qui se seront sauvés parce qu'ils auront prié!

Ce négoce céleste entre le chrétien qui demande la persévérance et Marie qui la lui obtient, suppose, de part et d'autre, perpétuité, continuité : de notre part, perpétuité de prière; de la part de Marie, perpétuité de secours.

Or, nous l'avons fait remarquer dans d'autres pages, les noms divers que cette bonne Mère a voulu se donner pour notre consolation, correspondent aux diverses prérogatives dont elle est enrichie pour notre bien, Si donc dans cette légion de vierges bénies qu'on honore dans l'Église, et qui toutes sont la très sainte Vierge Marie sous des traits particuliers, si, dis-je, il en est une dont le nom indique la perpétuité, la continuité du secours maternel, ah! ce sera celle-là que j'appellerai, avant toutes les autres, la Vierge de ma persévérance.

Cette Vierge, au nom béni, existe. Dieu, qui multiplie les consolations à mesure que la désolation se répand sur la terre, Dieu nous l'a donnée. C'est *Notre-Dame du Perpétuel-Secours*, c'est cette Vierge chérie, récemment replacée sur les autels, et dont la gloire, le nom et les saintes images ont depuis lors attiré et consolé des milliers de fidèles.

C'est par un juste dessein de la Providence que cette Madone bénie a été confiée à la famille religieuse de saint Alphonse de Liguori. Ce Docteur est, après saint Augustin, celui qui paraît avoir le plus parlé de la persévérance. Il a voulu que ce don et cette vertu fussent, avec l'amour de Jésus-Christ, le principal objet des préoccupations de ses enfants; et, dans l'apostolat pour lequel il a institué la Congrégation du Très Saint Rédempteur, la question de la persévérance après la conversion tient assurément la pre-

mière place. N'est-il donc pas juste de penser que la Vierge du Perpétuel-Secours a été donnée à ses disciples, afin qu'ils s'animent eux-mêmes et animent aussi les peuples à chercher dans cette dévotion le secret de persévérer jusqu'à la fin?

Que ceux d'entre nous auxquels il ne déplaira pas d'introduire dans leur budget spirituel un nouveau gage de salut, la choisissent dès aujourd'hui pour patronne de leur vie et de leur mort; et qu'ils lui répètent chaque jour cette prière :

O sainte Vierge Marie qui, pour nous inspirer une confiance sans bornes, avez voulu prendre le nom si doux de Mère du Perpétuel-Secours, je vous supplie de me secourir en tout temps et en tout lieu : dans mes tentations, après mes chutes, dans mes difficultés, dans toutes les misères de la vie et surtout au moment de ma mort. Donnez-moi, ô charitable Mère, la pensée et l'habitude de recourir toujours à vous, car je suis sûr que, si je vous invoque fidèlement, vous serez fidèle à me secourir. Procurez-moi donc cette grâce, des grâces, la grâce de vous prier sans cesse et avec la confiance d'un enfant; afin que, par la vertu de cette prière fidèle, j'obtienne votre perpétuel secours et la persévérance finale. Bénissez-moi, ô tendre et secourable Mère, et priez pour moi, maintenant et à l'heure de ma mort!

CHAPITRE VII

NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL-SECOURS ET LA PRIÈRE POUR LA PERSÉVÉRANCE.

La dévotion à Notre-Dame du Perpétuel-Secours a cela de particulier qu'*elle renferme, en elle-même, un certain élément de persévérance et un préservatif contre l'inconstance.*

Pour le comprendre, sachez, pieux lecteur, qu'il y a, parmi les enseignements de notre sainte religion, une vérité particulièrement consolante, c'est celle-ci : Tout chrétien

qui possède et garde le trésor de la véritable dévotion à la sainte Vierge, est sûr de se sauver. S'il n'abandonne pas cette vraie dévotion, son salut est certain, rigoureusement certain. Telle est la doctrine de saint Alphonse et de tous les saints qui ont traité explicitement ce sujet.

Il s'ensuit que tout chrétien vraiment prudent doit avoir deux préoccupations : premièrement, il doit ne rien négliger pour obtenir cette vraie dévotion à Marie ; secondement, quand il l'a obtenue, il doit tout faire pour ne pas la perdre.

Cette persévérance est tout à la fois le point le plus important et le plus difficile ; le plus important, parce qu'il ne nous servira de rien d'avoir été dans nos jeunes années les serviteurs de la sainte Vierge, si nous avons le malheur de vivre ensuite et de mourir séparés et privés de cette Mère indispensable ; le plus difficile, parce que nous sommes l'inconstance même, sans compter les démons de l'enfer conjurés contre notre constance au service de Marie.

Oui, je pose en fait, et l'histoire des âmes nous le prouve : une des principales occupations des démons consiste à employer contre les serviteurs de la sainte Vierge les violences, les ruses, les tentations, les distractions, les suggestions, les ennuis, les dégoûts, les répugnances de toutes sortes, pour les amener peu à peu à abandonner leurs saintes pratiques. Satan se félicite, comme d'une grande victoire, d'avoir pu arracher à celui-ci sa médaille, à celui-là son chapelet, à un troisième son scapulaire, à un autre une prière quotidienne qu'il adressait à Marie, à un autre enfin un reste de dévotion envers la sainte Vierge. Quand il voit un chrétien qui lui résiste pour demeurer uni à cette bonne Mère, il est désolé et furieux ; si, au contraire, il parvient à glisser dans une âme le poison de l'inconstance, son infernale joie n'a plus de bornes.

Ah ! cet ennemi de tout bien n'ignore pas qu'il n'a aucune prise sur une âme protégée par Marie. Mille faits le lui ont prouvé.

« Un célèbre avocat de Venise s'était enrichi injustement

et vivait dans le péché. Malgré ses désordres, il récitait chaque jour une prière à la sainte Vierge. Cet avocat eut le bonheur de lier amitié avec le Père Matthieu de Basso, fondateur des Capucins. A force d'instances, il réussit à avoir un jour à sa table l'austère religieux. Au commencement du repas, notre avocat dit à son hôte : « Mon Père, je veux vous faire voir une merveille. J'ai un singe, mais un singe incomparable, qui me sert comme le plus habile des domestiques : il lave les verres, met la table, ouvre la porte.

Prenez garde, lui repartit le Père, et craignez que cette bête ne soit pas un singe, mais quelque chose de pis. Qu'on me l'amène ici ! » On appelle l'animal ; on l'appelle encore ; on le cherche partout ; notre singe ne paraît pas. Enfin on le trouve dans une chambre basse, caché sous un lit et blotti dans un coin ; mais impossible de le faire sortir de là. « Eh bien, s'écria le religieux, allons le trouver là où il est. » Arrivé dans la chambre avec l'avocat, il dit à l'animal : « Sors d'ici à l'instant, bête infernale. Au nom de Dieu, je t'ordonne de nous avouer qui tu es. » Aussitôt le prétendu singe parla ; et il parla pour déclarer qu'il était un démon, et qu'il attendait que ce pécheur eût négligé quelque jour de faire à Marie sa prière accoutumée ; parce que, ajouta-t-il, la première fois qu'il y aurait manqué, j'avais la permission de l'étrangler et de l'emporter en enfer[1].

Ce trait et bien d'autres nous prouvent que Marie veille parfois d'une manière admirable sur ceux qui l'invoquent en demeurant dans le péché ; et qu'en tout cas elle protège infailliblement ceux qui la prient avec le sincère désir du bien. Le même trait nous prouve aussi que l'enfer n'a rien plus à cœur que de nous rendre inconstants au service de la sainte Vierge.

Voilà pourquoi saint Alphonse adresse à cette bonne Mère ces énergiques paroles : « Prenez-moi sous votre protection, et cela me suffit ! Oui, cela me suffit, parce que si vous me

1. *Gloires de Marie*, t. I, ch. VII, exemple.

protégez, je n'ai plus rien à craindre. Je ne crains plus mes péchés : vous obtiendrez un remède au mal qu'ils m'ont causé; je ne crains plus les démons : vous êtes plus puissante que l'enfer tout entier; je ne crains plus même Jésus-Christ mon juge: une seule de vos prières suffit pour l'apaiser. Je ne crains qu'une chose, c'est d'être assez négligent pour cesser de vous invoquer; car alors je serais perdu. O ma Mère, obtenez-moi le pardon de tous mes péchés, l'amour de Jésus-Christ, la sainte persévérance, la bonne mort, et enfin le paradis. Obtenez-moi surtout la grâce de me recommander toujours à vous[1]. »

La constance, la constance! Telle est donc la qualité essentielle de toute vraie dévotion à la sainte Vierge.

Or, le culte de Notre-Dame du Perpétuel-Secours renferme un secret qui favorise cette constance nécessaire. L'invoquer, lui rappeler le nom qu'elle porte, c'est, par le fait même, lui demander le privilège de la perpétuité, de la perpétuité de son secours comme de la perpétuité de notre recours.

Il n'est donc pas téméraire de dire que cette Vierge bénie pourrait être appelée la Mère de la constance; car le seul nom de Vierge du Perpétuel-Secours est une précieuse assurance contre les craintes relatives à notre avenir.

Que personne cependant ne se laisse aller à une aveugle sécurité, et que chacun pousse les précautions jusqu'à redemander chaque jour à Marie la grâce de persévérer dans son service.

CHAPITRE VIII

LES TRÉSORS DE L'ARCHICONFRÉRIE DE NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL-SECOURS.

Quelle idée faut-il se faire d'une archiconfrérie de la sainte Vierge? *C'est une grande famille d'enfants privilé-*

1. *Gloires de Marie,* t. I, ch. II, § 2, prière.

giés de cette bonne Mère. A la fin des temps, sur le seuil de l'éternité, aura lieu la séparation décisive des deux familles qui se partagent le monde : d'un côté s'élèvera vers le ciel, radieuse et triomphante, la famille de Dieu ; de l'autre, s'abîmera dans les horreurs de l'éternel enfer la hideuse famille du démon. La vie est le moment décisif où chacun arrête librement son choix et s'inscrit au livre de vie ou au livre de mort, s'enrôle à droite ou à gauche. De même qu'il est impossible d'être à la fois blanc ou noir, ainsi il est impossible d'être en même temps chrétien et mondain, avec Dieu et contre Dieu. Les premiers chrétiens le comprenaient ; aussi se séparaient-ils franchement du monde mauvais et étaient-ils fiers de former la société d'élite du vrai peuple de Dieu.

Malheureusement, la charité se refroidissant et l'ennemi des âmes multipliant ses embûches, peu à peu, beaucoup se firent, par suite de funestes compromis, un christianisme mondain. C'est alors que l'auguste Mère de Dieu, en face de ce danger croissant, inspira dans l'Église la pensée des associations. Elle voulut grouper autour d'elle, comme en un cortège d'honneur, tous les chrétiens fervents, désireux d'échapper à la contagion du siècle et d'assurer leur salut. Et à ces sociétés d'élite, la douce Mère des hommes offrit des grâces de choix, des faveurs exceptionnelles. S'inspirant des besoins de l'époque ou de circonstances providentielles, la sainte Église les approuva sous différents titres et leur ouvrit ses trésors.

Venant après tant d'autres, la dernière de toutes, quelle place peut occuper l'Archiconfrérie de Notre-Dame du Perpétuel-Secours ? Quels trésors nous apporte-t-elle ?

Si, dans un appartement obscur et froid, je laisse pénétrer un rayon de soleil, je vois les objets se dessiner et les ténèbres disparaître. Si, à ce premier rayon, j'en ajoute un autre ; si les deux s'augmentent d'un troisième, la lumière grandira. Mais, si je puis réunir en un seul faisceau tous les rayons du soleil et les faire converger à la fois dans

cet appartement, alors quels flots de lumière! quel foyer de chaleur!

Ne pourrions-nous pas dire, sans vouloir en quoi que ce soit déprécier les autres dévotions, que les nombreux titres sous lesquels on invoque Marie sont comme des rayons épars qui nous révèlent un côté de son cœur? Ici, elle veut être honorée comme secours des malades; là, comme consolatrice des affligés; ailleurs, comme refuge des pécheurs; plus loin, comme espoir des matelots.

Mais son titre de Perpétuel-Secours n'est-il pas, en réalité, comme le magnifique faisceau qui réunit tous les rayons à la fois, qui nous dévoile le soleil dans toute sa splendeur? Oui, nous n'hésitons pas à le dire, nous ne connaissons aucun nom de Marie qui nous exprime plus éloquemment tout ce qu'elle est pour nous.

De là jaillissent, comme d'une intarissable source, tous les trésors de notre chère association.

Ouvrons le *Petit Manuel de l'Archiconfrérie*[1]; nous lisons :

« 1° Les associés s'assurent la perpétuelle protection de leur Mère du Perpétuel-Secours pour tous les instants de leur vie et pour toutes leurs nécessités sans exception. Marie ne saurait mentir à son nom. »

Que de grâces spirituelles et temporelles, pour la vie et pour la mort, sont assurées dans ce peu de paroles! Nos années sont une longue chaîne de souffrances ou de tentations, dont les anneaux se succèdent sans se ressembler jamais : la maladie, la santé, la douleur, la joie, la pauvreté, la richesse, la tiédeur, le péché, le découragement, tout dans la vie peut être un obstacle à notre salut, et briser le fil de notre persévérance. Mais, si j'ai le Perpétuel-Secours de Marie pour moi, je m'avance en toute sûreté : Rien ne me nuira; je serai sauvé! J'en ai pour garants, non pas simplement sa promesse ou ses serments, mais son

1. Chapitre II, *Des avantages.*

nom. Perpétuel-Secours! C'est sa nature intime : Marie ne peut être que mon perpétuel secours. Supposé qu'elle puisse manquer à sa parole, jamais elle ne peut mentir à son nom.

A ces avantages personnels, l'Archiconfrérie en ajoute d'autres bien précieux pour des cœurs chrétiens.

« 2° Les associés provoquent très efficacement, par cette dévotion, la conversion des pécheurs les plus obstinés et les plus abandonnés. »

Secours perpétuel, surtout des pauvres pécheurs abandonnés, cette incomparable Mère doit à son titre de leur offrir toujours, malgré leur obstination dans le mal, une miséricorde opiniâtre et perpétuelle.

Les faits racontés dans le *Bulletin de l'Archiconfrérie*[1], prouvent magnifiquement combien Notre-Dame du Perpétuel-Secours est puissante sur les cœurs les plus endurcis.

Si, à ces avantages, nous joignons la participation aux mérites des prières, bonnes œuvres, pénitences des associés et de la Congrégation entière du Très-Saint-Rédempteur, si nous comptons les indulgences dont la sainte Église enrichit l'association, nous comprendrons qu'en réalité l'Archiconfrérie de Notre-Dame du Perpétuel-Secours est un grand trésor pour nous, une arche de salut, un gage de persévérance.

Nous vous engageons donc, pieux fidèle, non seulement à vous y enrôler, mais à vous en faire le zélateur; c'est le plus bel hommage que vous puissiez offrir à Notre-Dame du Perpétuel-Secours.

1. *La Sainte Famille*, revue ascétique paraissant tous les mois ; 11, rue Servandoni, Paris, VI. Prix : pour la France 3 fr., pour l'Etranger 3 fr. 50. Fondée en 1875 par le T. R. P. Desurmont, cette revue continue à populariser sa forte et suave doctrine en même temps que celle de saint Alphonse. Le cardinal Pie écrivait : « Je ne connais pas de revue plus apte à ranimer l'esprit chrétien dans les âmes et je n'hésite pas à la recommander comme une des lectures les plus saines et les plus salutaires ».

CHAPITRE IX

L'ESPRIT DE L'ARCHICONFRÉRIE DE NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL-SECOURS.

En général, on ne participe aux avantages d'un état quelconque que si on en possède l'esprit. Un jeune homme est-il sur le point d'embrasser une carrière, la grande recommandation qu'on a coutume de lui faire est celle-ci : Pénétrez-vous bien de l'esprit de votre nouvelle profession. Veut-il entrer dans la carrière des armes, on lui dira : Ayez l'esprit militaire et vous ferez votre chemin. Se destine-t-il à l'état ecclésiastique, on lui donnera ce conseil : Ayez le véritable esprit du sacerdoce, et vous serez un saint prêtre, un sauveur d'âmes. La grâce le pousse-t-elle à se consacrer à Dieu, on s'empressera de lui répéter : Ayez soin de prendre l'esprit de votre ordre, et vous deviendrez une copie vivante du saint fondateur.

Ce qui est vrai pour le choix d'un état de vie, est vrai également, proportion gardée, pour l'agrégation à une de ces archiconfréries pieuses que l'Église a multipliées dans l'intérêt de ses enfants.

Nous sommes donc autorisés pour donner ce conseil à ceux qui sont ou veulent devenir membres de l'Archiconfrérie de Notre-Dame du Perpétuel-Secours : Ayez soin de bien comprendre l'esprit de cette sainte association. Si vous avez le bonheur de vous en pénétrer, vous serez un chrétien pour qui la très sainte Vierge réalisera son titre de Mère du Perpétuel-Secours. Vous jouirez de sa continuelle assistance au milieu de toutes les difficultés et de tous les dangers de la vie; son maternel amour vous protégera jusqu'à votre dernier soupir et jusqu'au delà du tombeau.

Quel est donc l'esprit de l'Archiconfrérie de Notre-Dame du Perpétuel-Secours? Voici comment on peut le définir :

C'est un esprit de sainte anxiété, qui, frappé des difficultés et des dangers de la vie, éprouve le besoin d'un secours perpétuel, et le demande perpétuellement à la bienheureuse Vierge Marie.

L'esprit de notre Archiconfrérie a pour premier élément, remarquez-le bien, *une sainte anxiété.* Je veux sauver mon âme, se dit le chrétien animé de cet esprit, je veux sauver mon âme; c'est là ma grande et principale affaire ici-bas. Hélas! que de difficultés! Que de tentations! Que d'oublis! Que de dangers! Ah! mon Dieu! qui me protégera? Qui me rassurera contre tant de périls réunis pour me perdre?

Trois ennemis me font la guerre et avec acharnement : c'est le monde, c'est le démon, c'est mon penchant au mal. Pourrai-je résister à tant d'assauts? Serai-je victorieux jusqu'à la fin? Il m'est impossible de l'ignorer : ma faiblesse est extrême; je porte en moi le germe de tous les vices. A chaque instant, je me sens sollicité au mal avec une violence qui m'épouvante, et qui me contraint en quelque sorte à m'écrier avec saint Philippe de Néri : Je désespère, je suis perdu!

Il me faut, je le sens, un secours puissant. Ce secours doit m'être donné à chaque instant. Si un moment il m'est enlevé, à ce moment-là même je succombe; il faut qu'il me soit donné aujourd'hui, il faut que je l'obtienne demain, il faut qu'il me soit assuré tous les jours de ma vie, il faut qu'il me soit continué jusqu'à mon dernier soupir; sinon, impossible à moi de persévérer, et conséquemment de me sauver.

Au milieu de mes alarmes, une chose me rassure : c'est ma résolution bien arrêtée de recourir perpétuellement à Marie; car je suis sûr que, si je l'invoque sans cesse, elle sera fidèle à me secourir toujours. Elle est, en effet, la trésorière, le canal, la distributrice des grâces, la consolatrice des affligés; et, pour tout dire en un mot, elle s'appelle et elle est la Mère du Perpétuel-Secours. Par elle, je serai

secouru dans les tentations, secouru dans les difficultés, secouru dans les souffrances, secouru dans les doutes et les ténèbres, secouru dans les tristesses et les dégoûts, secouru même dans toutes les nécessités temporelles, secouru en tout, partout et toujours.

Telle est ma conviction. C'est pourquoi mon anxiété s'apaise, et je repose en paix. Ou plutôt, il me reste une crainte : celle d'abandonner Marie et de ne plus l'invoquer. Cette infidélité serait ma mort; car elle m'enlèverait la grâce de la persévérance finale.

Or, pour que ce malheur ne m'arrive pas, j'ai pris la salutaire précaution de m'enrôler sous la bannière de l'Archiconfrérie de Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Devenant ainsi d'une façon particulière l'enfant de cette bonne Mère, je serai plus excité à l'invoquer toujours; et elle, de son côté, m'obtiendra la grâce de recourir à son amour dans tous mes besoins. Mon entrée dans cette Archiconfrérie est un contrat qui me sauvera : je promets à Marie un perpétuel recours; elle me donnera son perpétuel secours. Cette pensée m'anime, me console, me tranquillise; et, parmi les anxiétés de la vie, mon âme espère.

Voilà le langage du vrai membre de l'Archiconfrérie de Notre-Dame du Perpétuel-Secours; voilà sa conviction, voilà l'esprit qui l'anime.

Que tel soit, en vérité, l'esprit de notre Archiconfrérie, personne n'en peut douter, puisque l'Église elle-même nous l'a déclaré. Voici, en effet, la prière qu'elle a approuvée pour l'office de Notre-Dame du Perpétuel-Secours : *Dieu tout-puissant et miséricordieux, qui nous avez donné d'honorer d'un culte particulier l'image de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, accordez-nous miséricordieusement cette grâce : que parmi toutes les vicissitudes de la vie présente et dans notre voyage vers l'éternité, nous soyons continuellement couverts de la protection de Marie, toujours immaculée et toujours vierge; afin que, de la sorte, nous méritions de recevoir les récompenses de l'éternelle Rédemption que vous*

avez opérée[1]. Et avant cette oraison chantée par le prêtre, l'Église met sur les lèvres du peuple cet appel expressif : *O notre Souveraine, vous êtes notre refuge. Vous êtes notre secours toutes les fois que le besoin s'en fait sentir, et notre soutien dans la tribulation*[2].

On le voit, il n'est pour ainsi dire pas un mot de cette prière, où ne transpire l'esprit de notre Archiconfrérie tel que nous venons de le définir. L'Église y relève les difficultés, les tristesses et les dangers de notre vie : *que parmi toutes les vicissitudes, toutes les tribulations de la vie présente.* Elle nous montre où nous trouverons notre secours : *que nous soyons toujours couverts de la protection de Marie.* Enfin pour nous faire bien comprendre que la perpétuité de ce secours de Marie nous procurera la persévérance et nous introduira au ciel, elle ajoute : *Afin que de la sorte nous méritions de recevoir les récompenses de la Rédemption opérée par vous.*

Qu'il est donc heureux, le chrétien pénétré de cet esprit ! Sa vie se passera dans cette salutaire vigilance, dont l'Apôtre parle en ces termes : *Mes frères, opérez votre salut avec crainte et tremblement*[3]. Il se maintiendra dans une continuelle défiance de lui-même, et cette défiance le portera à chercher son secours auprès de la Mère de Dieu que personne n'a jamais invoquée en vain. Toujours implorée, Marie l'assistera toujours, et après lui avoir obtenu, chaque jour, la grâce de la constance, elle ajoutera le comble à toutes ses faveurs, en couronnant tous ces dons, par le don des dons, qui est la persévérance finale.

1. Omnipotens et misericors Deus, qui dedisti nobis beatissimæ Genitricis tuæ imaginem de Perpetuo Succursu speciali titulo venerari : concede propitius, ita nos inter omnes viæ et vitæ hujus varietates continua ejusdem Immaculatæ semperque Virginis Mariæ protectione muniri, ut æternæ tuæ Redemptionis præmia consequi mereamur (Off. de Beat. Mar. Virg. de Perp. Succ. Orat.).

2. Facta es nobis, Domina, in refugium. Adjutrix in opportunitatibus, in tribulatione (idem Off. Versic.).

3. Cum metu et tremore vestram salutem operamini (Phili. II, 12).

LIVRE DIXIÈME

LA FAMILLE

SANCTUAIRE DE LA VIE VRAIMENT CHRÉTIENNE.

Il est une œuvre qui devrait naturellement trouver sa place au milieu du grand nombre de celles qu'on a déjà créées; c'est l'œuvre dont le but s'exprimerait ainsi : *Développement de l'esprit chrétien dans la famille par la famille elle-même.*

Elle aurait son opportunité et pour deux raisons : Premièrement parce qu'elle aurait pour centre non pas un lieu de réunion quelconque, mais la famille et son foyer domestique : ce qui n'existe pas, au moins au même degré, dans les associations actuelles. Deuxièmement parce que la famille chrétienne étant ce que l'on attaque le plus aujourd'hui, tant par la mauvaise éducation des enfants que par la perversion du mariage chrétien, il convient d'opposer à ce mal un remède dans la famille elle-même.

Mais puisque cette œuvre n'existe pas, nous voudrions, au moins dans la mesure du possible, suppléer à son absence, en exposant ici les pratiques salutaires qui devraient être en vigueur dans tous les foyers. Nous le ferons sous forme d'entretiens, car ce que nous avons à dire suppose une foule de questions auxquelles il faudra répondre. Pour ce motif le genre dialogue est préférable.

On vous prie, cher lecteur, d'assister à la conversation; d'être même, si vous le voulez, un des interlocuteurs. On espère aussi que ces entretiens vous intéresseront, qu'ils vous éclaireront surtout, et qu'une fois éclairé vous vous mettrez à l'œuvre.

PREMIER ENTRETIEN

L'ESPRIT CHRÉTIEN DANS LA FAMILLE.

Un prêtre. — Un père de famille. — Une mère de famille.

Le Prêtre. — L'esprit chrétien dans la famille par la famille elle-même : tel sera, si vous le voulez bien, le sujet de notre entretien.

La Mère. — Pourquoi dites-vous : l'*esprit chrétien* et non pas la *vie chrétienne?*

Le Prêtre. — C'est que, hélas! la vie n'est pas toujours l'esprit.

La Mère. — Vous parlez en énigmes, Monsieur l'abbé.

Le Prêtre. — La vie n'est pas toujours l'esprit : je veux dire par là qu'autre chose est l'acte, autre chose est l'esprit qui l'anime. Dans une milice bien dirigée, tous les soldats font les mêmes actes et manœuvrent de la même manière. Mais quelle différence entre un soldat et un soldat, si l'un a l'esprit de son état et si l'autre ne l'a pas! Placez-les tous les deux sur un champ de bataille avec la liberté de s'enfuir, et vous verrez!

Le Père. — Ravi de vous entendre, mon cher abbé. Vous voulez dire qu'il y a chrétiens et chrétiens; les uns agissant avec conviction, et les autres étant des hypocrites qui vivent autrement qu'ils ne pensent.

Le Prêtre. — Ce n'est pas tout à fait cela. Votre philosophie, mon bon Monsieur, vous rend injuste sans que vous y preniez garde. Il y a des chrétiens qui, sans être hypocrites, n'ont cependant pas la fermeté de principes qu'exigerait leur nom. Voilà tout ce que j'ai prétendu.

La Mère. — L'esprit chrétien, d'après vous, consiste donc dans les principes; et c'est cet esprit, dites-vous, plus encore que la conduite, que vous voulez perfectionner dans

les familles. Auriez-vous l'obligeance de développer votre pensée?

Le Prêtre. — Volontiers. Quand une famille a perdu l'esprit des pratiques chrétiennes, ou bien ces pratiques disparaissent promptement; ou bien, si elles persistent, elles sont à la merci du moindre souffle, et un rien les altère. Supposez les observances du carême sans esprit de pénitence, le devoir pascal sans esprit de foi, l'assistance à la messe sans esprit de religion, une certaine fuite du monde sans esprit antimondain, un certain respect au dehors sans respect au dedans; qui ne voit combien ce christianisme sera caduc?

Or, de nos jours surtout, l'esprit est entamé plus encore que la conduite. Si beaucoup de chrétiens ont cessé de pratiquer, beaucoup de ceux qui pratiquent ont cessé d'être instruits et convaincus. Voilà pourquoi notre idée, bien que modeste, est cependant ambitieuse. Elle a la prétention non seulement de faire mieux vivre, mais de faire mieux penser et mieux vouloir en établissant dans la famille une sorte de sanctuaire.

La Mère. — Ainsi, Monsieur l'abbé, si j'introduis chez moi un sanctuaire domestique, peu à peu ma famille et moi-même, nous aurons des idées plus chrétiennes, des sentiments plus religieux, des manières de voir plus saines, des principes plus solides, en un mot une plus forte dose d'esprit chrétien?

Le Prêtre. — Oui, certainement.

La Mère. — Je crois maintenant vous comprendre. Vous voulez nous rendre non pas précisément plus pratiquants, mais plus solidement pratiquants; et pour arriver là vous prétendez travailler en l'homme ce qu'il y a de plus homme, c'est-à-dire l'âme. Vous voulez que nos filles ne soient pas seulement dévotes, mais chrétiennes éclairées et convaincues; que nos fils, en pratiquant, sachent, veuillent et aiment ce qu'ils font; que moi-même et mon époux nous devenions, dans notre famille, les apôtres de la

religion parce que nous l'aurons une bonne fois comprise.

Le Prêtre. — Parfaitement.

La Mère. — Que, par exemple, dans la prière nous soyons, plus que par le passé, des gens sachant ce qu'ils disent et pourquoi ils le disent; que dans notre obéissance aux commandements de Dieu et à ceux de l'Église, nous allions jusqu'à la fidélité convaincue et par conséquent tenace, tenace comme tout ce qui a sa racine dans le fond de l'âme. Voilà ce que vous appelez l'esprit chrétien. Et c'est de cela que l'on s'occupe dans votre sanctuaire de famille?

Le Prêtre. — Oui. Et qu'en pense Monsieur?

Le Père. — J'en pense que vous avez raison, et que si l'on veut être chrétien, il faut l'être tel que vous le dites. Mais les chrétiens de cette trempe où les trouverez-vous?

Voyez donc la débilité de ceux qui portent ce nom! Ils appellent leur église : l'Église militante. Beaux soldats, en vérité, ceux qui rougissent de leur uniforme et qu'une plaisanterie déconcerte; qui font le soir au bal le contraire de ce qu'ils ont fait le matin à l'église; qui cèdent sur tous les points aussitôt qu'on les attaque; qui prétendent conserver leur religion en rejetant une pratique religieuse aussitôt qu'elle leur touche l'épiderme; qui ne sont ni chair ni poisson, fréquentant l'église et les théâtres, lisant le roman comme le livre de prières. Oui, beaux soldats de l'Église militante! J'aime qu'on soit ce que l'on est, chrétien si on est chrétien; et que les noms que l'on porte ne soient pas des mensonges.

Le Prêtre. — Avec ces idées, Monsieur, vous devriez goûter notre projet, car il est modeste mais sérieux.

Le Père. — S'il est sérieux, il est d'avance condamné, car que sont-ils nos chrétiens? Ce sont ou des paysans ou des mondains. Ceux-ci ne veulent pas réfléchir, les autres ne savent pas penser.

Le Prêtre. — J'augure mieux de mes frères; je ne puis m'imaginer que le Dieu qui a voulu pour disciples des adorateurs en esprit et en vérité, leur ait refusé la vérité et

l'esprit, et j'espère que notre entreprise contribuera, pour sa petite part, à former des chrétiens qui réfléchissent.

La Mère. — Mais, Monsieur l'abbé, vous avez dit : L'esprit chrétien dans la famille par *la famille elle-même*. Pourquoi pas par le prêtre seul? Le foyer paternel est-il un temple? N'avons-nous pas nos églises, nos sermons, nos catéchismes? Les parents ont-ils un sacerdoce à exercer? Pourquoi ajouter à leur fardeau déjà bien lourd?

Le Prêtre. — En réponse à vos questions, j'ai deux choses à exprimer. Premièrement, sans l'influence religieuse subie en famille, le ministère du prêtre perd les trois quarts de sa force. Secondement, la présence de cette influence au foyer domestique décuple la puissance du ministère sacerdotal.

Le Père. — Croyez-vous vraiment, Monsieur l'abbé, que ce que vous dites et faites à l'église ne vaille pas grand'-chose, sans ce que nous pouvons faire et dire à la maison?

Le Prêtre. — Pas grand'chose, ce n'est pas le mot; j'ai prétendu ici et je maintiens que sans l'action domestique, l'action sacerdotale est singulièrement amoindrie. De même qu'en médecine il faut aux remèdes ajouter l'hygiène, et que ces remèdes n'agissent guère sur les corps qui respirent un air mauvais; de même la vérité administrée par le prêtre aux âmes malades perd beaucoup de sa vertu, quand l'atmosphère respirée en famille n'est pas empreinte de religion.

Cela est d'autant plus vrai que Notre-Seigneur a prononcé cette parole : *Celui qui n'est pas pour moi est contre moi* [1]. Par conséquent, dans la maison où l'on ne parle pas de Dieu, il y a un je ne sais quoi qui est contre Dieu et dont les âmes se ressentent.

Et puis, l'action de la religion, pour être tout à fait efficace, doit atteindre la vie jusque dans des détails où le prêtre n'arrive pas. Depuis le signe de croix appris aux en-

1. Qui non est mecum, contra me est (Matth. XII, 30).

fants jusqu'aux graves et sévères défenses intimées par des parents sérieux à des fils qui voudraient courir le monde, tout dans la religion exige une action incessante. Le prêtre n'est pas là pour exercer cette action; et si la famille ne le remplace pas, presque infailliblement la foi finit par s'éteindre.

Le Père. — D'après cela, les parents auraient à exercer un ministère presque aussi important que celui du prêtre?

Le Prêtre. — Vous l'avez dit, mon cher Monsieur; et j'ajoute, pour vous encourager, que ce ministère domestique est, sous un rapport, plus puissant que le nôtre.

Que la parole d'une mère soit parfois plus éloquente que celle du prêtre; que l'intervention du père soit souvent plus efficace que celle du pasteur; que la force des bons exemples remis sous les yeux tous les jours et à chaque heure du jour soit irrésistible entre toutes; que, dans une famille où l'on sert Dieu, où l'on parle de Dieu, où l'on défend les intérêts de Dieu, où l'on sent Dieu, le bien ait une vertu cachée à nulle autre pareille, qui pourrait en douter?

Du reste le sacerdoce domestique est une des lois les plus essentielles de la divine Providence. Or, cette Providence ne se ment jamais à elle-même; elle a donc dû conférer à ce genre de ministère une puissance proportionnée à son importance.

Il est donc bien opportun, surtout en des temps où nous voyons l'action du prêtre entravée de mille manières et la famille chrétienne en butte à toutes les attaques, il est opportun, dis-je, d'encourager les parents et les enfants chrétiens qui désirent voir la foi se conserver chez eux.

De là notre mot : *maintenir l'esprit chrétien dans la famille par la famille elle-même.*

La Mère. — J'ai saisi votre idée. Mais comment la réaliser? Par quels moyens les familles parviendront-elles à agir sur elles-mêmes en faveur de la religion et de la foi?

Le Prêtre. — Votre question me plaît, et je vous répondrai bientôt.

DEUXIÈME ENTRETIEN

LE SANCTUAIRE DOMESTIQUE.

Le Père. — Si j'ai bien compris, Monsieur l'abbé, vos dernières explications, la famille doit avoir pour but non pas seulement la vie chrétienne, mais l'esprit chrétien, c'est-à-dire la lumière, les convictions, les principes, en un mot le solide.

Le Prêtre. — C'est cela même, Monsieur.

Le Père. — Mais avouez-le, l'entreprise est difficile. Avez-vous un ensemble de moyens propres à la mener à bonne fin? Nous en étions restés là, si j'ai la mémoire fidèle.

Le Prêtre. — Oui, et je vous ai déjà indiqué le premier de ces moyens. C'est l'érection d'un sanctuaire domestique au sein de la famille.

Le Père. — Précisez votre idée. Qu'entendez-vous par là?

Le Prêtre. — J'entends qu'on choisirait dans la maison la pièce la plus convenable à la prière, pour y mettre deux objets de piété.

Le Père. — Mais, mon cher abbé, vous commencez par un enfantillage! Comment! Votre prétention est de faire du sérieux, et voilà que votre premier souci est de faire choix de quelques images pour les fixer à un mur!

Le Prêtre. — Oui, Monsieur. Et en fait d'images je n'en exige que deux : le crucifix et celle de la sainte Vierge.

Le Père. — Enfantillage encore une fois!

La Mère. — Pas si vite, mon ami! Je ne trouve pas, quant à moi, que ce soit peu de chose d'avoir chez soi, à une place d'honneur, ces deux objets sacrés qui nous rappellent, l'un notre Dieu mort pour nous, l'autre, notre Mère toujours attentive à nos besoins. Ah! puissent ces deux images saintes être souvent contemplées par mes filles et, oserais-je le dire, par mon mari et par mes fils!

Le Prêtre. — Madame a raison. Notre religion est la re-

ligion des petites choses qui sont grandes. Jésus-Christ a dit : *Mon royaume ressemble à un grain de senevé* [1]. Quoi de plus petit qu'un grain de senevé? Et cependant il est le principe d'un grand arbre. Une marque tracée avec le sang d'un agneau sur les portes des maisons préserva le peuple de Dieu des coups de l'ange exterminateur en Égypte. Pourquoi ne pas croire aussi que le crucifix, qui est l'image de l'Agneau divin, sauve les familles où il est honoré?

Quant à la douce figure de la Vierge Marie, personne n'ignore qu'elle est cet arc-en-ciel mystique qui arrête le bras vengeur de celui dont les eaux du déluge servirent la trop juste colère.

Le Père. — Eh bien, soit! Va pour le crucifix et pour l'image de la Sainte Vierge. Mais pourquoi leur destiner dans la maison une place à part? Chez moi, grâce à la piété de ma femme, ces deux objets sont partout.

Le Prêtre. — Je vous en félicite, mon cher Monsieur; mais pardonnez mon entêtement. Je m'obstine à demander qu'étant partout ils soient surtout dans une pièce privilégiée, que j'appelle le sanctuaire domestique.

Le Père. — Pourquoi cela?

Le Prêtre. — Parce qu'il faut dans la maison un endroit presque sacré où on aille prier.

Le Père. — Vous voulez donc faire de nos demeures autant d'églises? Je trouve la chose bien excentrique, et n'en déplaise à votre zèle, Monsieur l'abbé, il me semble que vous usurpez les droits de la maison de Dieu. Notre paroisse n'a eu jusqu'ici qu'une église; si elle a désormais autant de chapelles que d'habitations, que deviendra le temple principal?

Le Prêtre. — Il n'en sera que plus fréquenté. C'est une erreur de croire que plus on prie chez soi, moins on va prier à l'église. Les causes secondaires aident les causes principales, quand elles travaillent dans le même sens. On

1. Simile regnum cælorum grano sinapis (Matth. XIII, 31).

n'a jamais dit que le catéchisme enseigné par la maman gênât celui qu'enseigne le curé. Ne disons pas non plus que le sanctuaire où se trouve le crucifix compromet celui où se trouve l'Eucharistie.

Du reste, il est dans l'esprit de l'Église que les fidèles aient chez eux leur petit oratoire domestique; et plus la foi règne dans une population, plus on y retrouve ce pieux usage.

Le Père. — Mais enfin, pourquoi faire de cet oratoire la condition indispensable et comme le fondement de l'esprit chrétien dans la famille?

Le Prêtre. — N'exagérons rien. Si une famille remplit toutes les autres conditions voulues, quand même, à cause de la pauvreté ou pour d'autres raisons, elle n'aurait pas sa chapelle domestique, certes, on ne peut pas lui refuser le titre de famille chrétienne pour ce motif. Mais je maintiens que la chambre privilégiée réservée à la prière est, en général, une des principales conditions du succès. La raison en est que la pratique la plus essentielle à l'esprit chrétien est la prière en commun dans la famille. Or, qui ne voit que cette prière commune a dix chances de succès pour une, quand elle se fait en un lieu plus ou moins sanctifié?

Le Père. — Ah! Monsieur l'abbé, que d'illusions dans ce que vous dites! vous pensez donc que le père de famille et ses fils iront s'agenouiller là pour prier? Ne comptez pas sur ce petit miracle, et attendez-vous à ne voir dans vos chers oratoires que la mère avec quelques enfants et tout au plus quelques vieilles filles plus dévotes.

La Mère. — Ce serait déjà bien beau et bien bon, mon cher ami; d'autant plus que, si les hommes n'y viennent pas, les femmes prieront pour eux. Mais nous augurons mieux de nos maris et de nos fils; et je pense, quant à moi, que si Monsieur l'abbé ne nous impose qu'une prière raisonnable, pas trop longue, allant au cœur, et donnant courage et consolation dans les peines de la vie, je pense, dis-

je, que nos braves hommes et jeunes gens, après avoir écouté quelque temps à la porte, finiront par entrer, sinon tous, au moins un grand nombre.

Le Prêtre. — Je l'espère également; mais par prudence je tiens à faire remarquer ici que l'entreprise n'exige pas dans la famille l'unanimité. Quand même le seuil de son sanctuaire domestique ne serait franchi chaque soir que par une épouse attristée mais toujours confiante, et quelques-uns de ses plus jeunes enfants, nous croirions avoir déjà beaucoup gagné; d'autant plus que, bien souvent, cette persévérante prière des plus faibles exercera, sur ceux qui se croient forts, un empire irrésistible.

La Mère. — Je le crois, Monsieur l'abbé, et je le vois dans les yeux de mon mari, dont le regard ému révèle combien la pensée de voir sa famille agenouillée chaque soir aux pieds du crucifix le touche, et même, risquons le mot, le tente.

Maintenant, Monsieur l'abbé, vous savez que les mères de famille font de toutes les affaires des affaires de ménage. Voudriez vous me permettre sur ce sanctuaire domestique quelques questions de détail?

Le Prêtre. — Je le permets d'autant plus volontiers, Madame, qu'ici les détails ont leur importance.

La Mère. — Vous voulez donc, dans la maison, une pièce se prêtant à la prière. Mais, Monsieur l'abbé, que de familles, surtout parmi les pauvres, ne trouveront pas cette chambre réservée! Et puis, comment condamner ainsi une place dont souvent la famille aura besoin!

Le Prêtre. — Madame, il n'est jamais entré dans ma pensée que votre petit oratoire ne puisse être en même temps occupé par quelqu'un de la famille. Que ce soit la chambre du père et de la mère, ou celle de quelque fille aînée que l'on décore de ce beau nom, y voyez-vous un mal? Non, non! il n'est pas question de rendre un projet impraticable en posant des conditions inaccessibles même aux honnêtes familles, et plus encore aux pauvres. Que ces

derniers, sous leur toit de chaume, placent leur crucifix et leur image de la Vierge dans l'unique ou presque unique chambre qu'ils possèdent; croyez-vous que le Dieu de Bethléem y soit moins honoré et moins porté à exaucer?

La Mère. — Vous parlez des pauvres, Monsieur l'abbé. Où trouveront-ils ce crucifix et cette image que vous leur imposez?

Le Prêtre. — Sur ce point, je ne vous dirai ni mes secrets ni mes espérances; et je vous répondrai seulement que là où la pauvreté ne pourrait se procurer l'image de Jésus-Christ, Jésus-Christ lui-même viendrait séjourner avec prédilection par sa sainte grâce, bénissant avec amour le dénûment du pauvre.

La Mère. — Vous n'exigez donc pas que nos oratoires soient richement décorés?

Le Prêtre. — Oh non! que chaque famille agisse en ceci selon ses moyens.

La Mère. — Mais est-il défendu d'orner si on le peut?

Le Prêtre. — Non assurément; pourvu que l'ornementation soit toujours modeste et porte à la prière. Rien qu'un bouquet de fleurs pieusement offert à Marie, rien qu'une petite lampe brûlant au pied du crucifix, le jour et la nuit si c'est possible, ou tout au moins au moment de la prière : Jésus-Christ et sa sainte Mère ne sont pas exigeants, puisqu'ils ne demandent que le bon cœur.

La Mère. — Ce bon cœur, je le leur donne, et j'aurai mon sanctuaire. Mais dans ce sanctuaire, qu'aurons-nous à faire, Monsieur l'abbé?

Le Prêtre. — Je vous l'enseignerai demain.

TROISIÈME ENTRETIEN

LES MAISONS CONSACRÉES A MARIE.

Le Prêtre. — En m'affirmant dernièrement avec tant de cœur que vous vouliez votre sanctuaire domestique, vous

m'avez demandé, Madame, ce que vous aurez à y faire. Avant tout, faites que ce sanctuaire soit celui de la sainte Vierge.

La Mère. — Comment cela?

Le Prêtre. — En y exposant à la place d'honneur son image bénie.

Le Père. — C'est déjà fait, Monsieur l'abbé, et plus que fait. Car tous mes enfants et moi, grâce aux pieuses industries de ma femme, nous avons tout un bagage d'objets de dévotion envers Marie : images, chapelets, médailles, rien n'y manque.

Le Prêtre. — C'est beaucoup, mais c'est encore trop peu.

Le Père. — Comment! Lorsque dans une famille chaque individu porte ce que saint Paul, si je ne me trompe, a appelé *l'armure spirituelle*[1], vous voulez qu'il y ait encore un objet de piété n'appartenant à personne et appartenant à tous.

Le Prêtre. — Certainement! et je vais vous en donner la raison. En toute corporation, on distingue les membres pris séparément d'avec le corps réuni. Une armée peut être composée de soldats individuellement très braves, et n'être comme armée que fort médiocre, faute de commandement ou d'organisation. Il faut donc en toutes choses songer non seulement au bien des parties, mais au bien de l'ensemble.

Même lorsque tous les membres d'une famille sont personnellement très bons, il peut leur manquer quelque chose au point de vue du bien commun; et c'est pour que ce bien commun soit assuré que je conseille un sanctuaire où la Mère de Dieu, revivant dans son image, soit la Vierge de tous, en même temps que, par la dévotion particulière, elle est la Vierge de chacun.

La Mère. — Je ne saisis pas assez, Monsieur l'abbé; je ne comprends pas comment, si mes enfants, mon mari et moi sommes tous serviteurs de Marie, il peut se faire que la famille ne le soit pas.

1. Induite vos armaturam Dei (Eph. vi, 11).

Le Prêtre. — Effectivement vous n'avez pas bien saisi, ou je ne me suis pas bien expliqué. J'ai voulu dire que les familles chrétiennes ont besoin d'une protection du ciel générale et commune, s'ajoutant à la protection particulière accordée à chaque individu.

Le Père. — C'est maintenant moi qui ne comprends plus. Si chacun des miens est le protégé du bon Dieu, je ne vois pas comment ma famille ne l'est pas par le fait même.

Le Prêtre. — Expliquons-nous. A la guerre, malgré le courage individuel des soldats et l'habileté des chefs, tout peut être perdu si Dieu ne fait agir certaines causes universelles. On a vu des armées très vaillantes être battues parce que le vent a chassé la poussière de leur côté dans les yeux des soldats; de même on a vu des familles composées de membres tous très méritants s'en aller petit à petit à la dérive parce que le père et la mère, très bons chrétiens du reste, n'ont pas eu la sagesse de bien marier leurs enfants et de bien gérer leurs affaires.

Le Père. — Je commence à entrevoir votre pensée. Vous voulez dire qu'il y a dans chaque famille des intérêts généraux plus ou moins indépendants de la conduite individuelle de chacun.

Le Prêtre. — Précisément.

Le Père. — Qu'il faut par exemple que chaque enfant, au moment où il doit s'établir, trouve juste ce qu'il lui faut, et que la Providence le lui offre.

Le Prêtre. — Juste!

La Mère. — Que, par exemple encore, mes filles, toutes très vertueuses, soient toujours d'accord et cordialement unies.

Le Prêtre. — Parfaitement.

Le Père. — Et que sur mes garçons, tous si bons maintenant, plane un je ne sais quoi qui les préserve de toute mauvaise aventure.

Le Prêtre. — Vous l'avez dit.

Le Père. — Et c'est pour cela que vous demandez en

l'honneur de la sainte Vierge une dévotion commune à tous, qui sauvegarde les intérêts de la famille comme famille?

Le Prêtre. — Oui, Monsieur.

La Mère. — Uniquement pour cela, Monsieur l'abbé? Et mes enfants, quand nous prierons ensemble devant la Vierge de famille, ne pourront-ils pas songer à leurs besoins personnels?

Le Prêtre. — Oh! Madame, Dieu et la sainte Vierge me préservent de dire ou de penser jamais pareille chose! Assurément, et vos enfants et votre mari et vous, quand vous aurez le bonheur d'être agenouillés aux pieds de votre commune Mère, vous pourrez et devrez verser dans son cœur les secrets intimes du vôtre. A ces communications personnelles, Marie fera des réponses personnelles. Mais en même temps, parce qu'elle vous verra tous ne faisant qu'un pour l'invoquer, elle vous accordera, outre les secours individuels, toutes les faveurs d'ensemble qui vous seront nécessaires, et votre maison, comme maison, sera l'objet de sa maternelle protection.

Le Père. — Ici encore je vous arrête, Monsieur l'abbé; pardonnez-moi. Vous me promettez la protection de la sainte Vierge; mais en cela qu'aurai-je de plus que les premiers venus de mes semblables? Nous avions dans le temps un pasteur, très saint homme, qui nous répétait sans cesse que la Mère de Dieu est la protectrice universelle de tous les hommes.

Le Prêtre. — Vous a-t-il affirmé qu'elle les protège tous également?

Le Père. — Je ne me le rappelle pas.

Le Prêtre. — Il n'a pas pu le soutenir; car, de la part de Marie, il y a protection et protection. Elle est si bonne qu'elle fait encore quelque bien même aux ennemis les plus acharnés de son Fils, même à ceux d'entre eux qui refusent son maternel secours, même à ceux qui la blasphèment et qui s'obstinent volontairement dans le mal.

Mais vous comprenez qu'à côté de ses bontés pour de pareils êtres, elle a pour ceux qui la servent des privilèges réservés.

La Mère. — Pourriez-vous m'en citer quelques-uns, je vous prie?

Le Prêtre. — Volontiers, Madame. Si une famille consacrée à la sainte Vierge reste toujours bien unie; si, entre le père et la mère, jamais le moindre nuage; si, entre les frères et sœurs, commun accord pour la vertu; si, au milieu d'un monde séduisant, jamais de séduction; si, au moment opportun, le vrai choix de l'état de vie par chacun des enfants; si, dans la prospérité, une certaine modération qui empêche l'enivrement de la fortune; si, dans les mauvais jours, une chrétienne résignation qui retienne la paix au logis; si, à travers les sentiers de la vie, acheminement de tous et de chacun vers une éternité heureuse; si enfin pour tous le privilège suprême de la bonne mort..... oh! dites, Madame, que cette famille est la privilégiée de Marie.

La Mère. — Et c'est ce bonheur que vous nous promettez si nous avons chez nous son sanctuaire?

Le Prêtre. — Oui; mais à proportion de votre fidélité à remplir dans ce sanctuaire tous les devoirs dont je vous parlerai dans la suite.

QUATRIÈME ENTRETIEN

LA PRIÈRE EN COMMUN DANS LA FAMILLE.

La Mère. — Vous nous avez promis, Monsieur l'abbé, de nous enseigner ce que nous aurons à dire et à faire dans cet aimable sanctuaire de famille, décrit par vous.

Le Prêtre. — Oui, et je satisfais de suite votre pieuse curiosité. Vous devrez surtout y faire la prière du soir en commun.

Le Père. — Encore une obligation ajoutée à tant d'au-

tres! Pourquoi toujours appesantir le fardeau déjà si pesant des pratiques religieuses. J'ai déjà tant de peine à prier quand je suis seul, comment m'astreindre à cette quotidienne cérémonie où j'aurai probablement à subir des lenteurs qui ne sont pas de mon goût?

Le Prêtre. — Mon cher Monsieur, votre répugnance me rappelle un mot de saint Grégoire. Ce grand pape nous dit : *Il en est des biens spirituels tout autrement que des biens temporels. Ceux-ci produisent le dégoût après expérience; les autres, avant. Quand un homme ne sait pas ce que c'est que l'opulence, il la désire avec frénésie, et quand il en a beaucoup joui, son âme en est fatiguée. Celui qui ne connaît pas la vertu ne la souhaite guère; celui qui la pratique ne saurait plus vivre sans elle*[1].

Pour appliquer ces grands principes au détail qui nous occupe, je vous dirai, mon cher ami, que vous répugnez à faire la prière en famille, parce que vous ne la connaissez pas; et que si, une fois, vous la goûtez, elle deviendra pour vous comme un mets délicieux.

Le Père. — Puissiez-vous dire vrai! Mais j'attends l'expérience.

La Mère. — On m'a parfois assuré, Monsieur l'abbé, que la prière en commun l'emporte en efficacité sur la prière privée.

1. Hoc distare, fratres carissimi, inter delicias corporis et cordis solet, quod corporales deliciæ, cum non habentur, grave in se desiderium accendunt, cum vero habita eduntur, comedentem protinus in fastidium per satietatem vertunt. At contra spirituales deliciæ cum non habentur, in fastidio sunt, cum vero habentur, in desiderio; tantoque a comedente amplius esuriuntur, quanto et ab esuriente amplius comeduntur. In illis appetitus placet, experientia displicet, in istis appetitus vilis est et experientia magis placet. In illis appetitus saturitatem, saturitas fastidium generat; in istis autem appetitus saturitatem, saturitas appetitum parit. Augent enim spirituales deliciæ desiderium in mente, dum satiant, quia quanto magis earum sapor percipitur, eo amplius cognoscitur quod avidius ametur. Et idcirco non habitæ amari non possunt, quia earum sapor ignoratur. Quis enim amare valeat quod ignorat? (Homil. xxxvi S. Greg. papæ in Evang. sec. Luc. cap. x).

Le Prêtre. — C'est absolument vrai, Jésus-Christ nous l'a dit, quand il a promis que, *si deux ou trois étaient réunis en son nom, il se trouverait au milieu d'eux*[1]. Et du reste, on comprend que l'union de plusieurs voix provenant de la réunion de plusieurs âmes exerce sur le cœur de Dieu une puissance toute particulière.

La Mère. — Cet avantage, fût-il le seul, suffirait pour que notre famille adoptât pour jamais la prière commune. Nous avons tant besoin de Dieu qu'il serait insensé de négliger le moyen de nous assurer, de sa part, double bénédiction.

Le Prêtre. — La prière en famille renferme encore bien d'autres trésors.

Le Père. — Eh! lesquels?

Le Prêtre. — Je vais vous étonner : *Elle fait prier ceux qui ne sont guère disposés à le faire.*

Le Père. — C'est le contraire qui me paraît vrai. Elle rebute ceux qui ont à peine le courage de prier seuls.

La Mère. — Je crois, mon ami, qu'en y réfléchissant nous donnerons raison à Monsieur l'abbé. Il me paraît certain que le fait de voir une mère de famille, allant chaque soir s'agenouiller avec ses filles et ses petits enfants devant une image de la sainte Vierge pour invoquer cette bonne Mère, ne pourrait pas ne pas exercer sur un mari et sur des fils récalcitrants une influence aussi puissante qu'elle est secrète.

Le Père. — Peut-être. J'avoue que je n'aurais pas le courage de m'isoler longtemps de ma femme et de mes enfants réunis pour prier. Mais continuez, Monsieur l'abbé.

Le Prêtre. — Ne pensez-vous pas, mon cher Monsieur, que quand on se réunit pour prier, il est impossible qu'on soit en désaccord sérieusement et longtemps?

Le Père. — Pourquoi cette question?

1. Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum (Matth. XVIII, 20).

Le Prêtre. — Pour vous faire comprendre que la prière en commun est *une source d'union et de paix.*

Le Père. — Je saisis, Monsieur l'abbé, et je vous remercie. Oui, je l'avoue, le fait de s'agenouiller tous ensemble aux pieds de la sainte Vierge éteindrait bien des discordes; parce que, dès que l'on prie, il se passe dans l'âme un je ne sais quoi qui réveille les sentiments supérieurs et éteint les passions.

Le Prêtre. — Et ne pensez-vous pas, Monsieur, que ce n'est pas un mince avantage pour une famille que celui d'avoir cette précieuse occasion de terminer et d'apaiser toutes les petites brouilles de chaque jour?

Le Père. — D'accord, Monsieur l'abbé. Je sens que vous me gagnez à votre cause.

Le Prêtre. — Cela m'encourage à continuer. Je prétends qu'une maison où la prière se fait en famille *ne peut pas être une maison vraiment mondaine.*

La Mère. — Le pensez-vous, Monsieur l'abbé? Pensez-vous vraiment qu'il nous suffira de prier chaque soir tous ensemble, pour que mes filles cessent d'être vaniteuses et mes fils d'être liseurs de livres dangereux?

Le Prêtre. — Je ne soutiens pas, Madame, que la prière du soir guérisse tous les maux et tout de suite. Je dis seulement que, bon gré mal gré, il y aura toujours, au point de vue chrétien, une différence marquée entre la maison où l'on prie et celle où l'on ne prie pas. Dans la première, les âmes sans aucun doute conserveront quelque chose du péché et de ses convoitises, mais la grâce sera là pour combattre; et petit à petit, si la prière continue, le bien absorbera le mal.

Le Père. — Je pense aussi (car de plus en plus vous me convertissez, Monsieur l'abbé) je pense que la prière commune est *une source de respect mutuel.*

Le Prêtre. — Oh! que vous venez de dire une parole profonde, sans vous en douter peut-être! Oh! oui, on se respecte nécessairement quand on prie ensemble. Le respect

mutuel est une des grandes lois de la famille chrétienne. Les enfants doivent vénérer leur père et leur mère; et les parents doivent respecter leurs enfants. Ce respect réciproque est commandé à des titres divers. Ceux dont j'ai reçu le jour ont, par cette supériorité sacrée et parce qu'ils sont pour moi les images de Dieu, tous les droits à mon inaltérable vénération. Mais mes parents doivent aussi vénérer en moi l'enfant de Dieu, l'âme rachetée par le sang de Jésus-Christ, et le futur citoyen de la cité éternelle.

Là où le mutuel respect règne sans trouble, les bonnes relations de famille sont assurées. Là au contraire où la mésestime s'est introduite, tout souffre. Car il est difficile de s'aimer, de s'assister, de se supporter, quand on ne s'estime pas.

La Mère. — Et vous dites, Monsieur l'abbé, que la prière faite par tous ensemble est de nature à conserver et à développer cet inappréciable trésor du respect?

Le Prêtre. — Sans aucun doute. Prier est un acte de vertu. Quand tous le font toujours ensemble, l'impression du devoir accompli en commun produit l'impression de la commune estime.

La Mère. — Oserais-je hasarder ici une réflexion délicate?

Le Prêtre. — Pourquoi pas?

La Mère. — Ne pensez-vous pas, Monsieur l'abbé, que si entre parents et enfants la réciprocité du respect est requise, il en doit être de même entre époux?

Le Prêtre. — Assurément, j'oserai même dire que le respect conjugal est plus sacré encore, car cette union est fondée sur le sacrement. Or, le respect des époux ne peut que grandir par cette coutume bénie de la prière en famille. L'époux qui voit son épouse prier et bien prier ne peut pas la mépriser; et l'épouse qui voit son mari agenouillé près d'elle ne peut que l'estimer chaque jour davantage.

Le Père. — D'où je conclus que votre sanctuaire de famille est une bénédiction, et que ce que l'on doit y faire est le bonheur d'une maison.

Le Prêtre. — Oui, pourvu que cette prière quotidienne soit sérieuse et toujours parfaitement choisie.

CINQUIÈME ENTRETIEN

LA NATURE DE LA PRIÈRE DU SOIR EN FAMILLE

La Mère. — Vous avez, Monsieur l'abbé, terminé votre dernier entretien par un mot qui m'a préoccupée. Oui, avez-vous dit, la prière du soir en famille sera pour vous une bénédiction, pourvu qu'elle se fasse comme elle doit être faite. Y a-t-il donc une manière particulière de prier?

Le Prêtre. — Assurément. Toute prière qui demande un bien quelconque est bonne. Mais il y a bien et bien; il y a par conséquent prière et prière.

Le Père. — Expliquez-vous, de grâce! Car, pardonnez-moi, je trouve que vous excellez à compliquer la religion. J'avais toujours cru que dès qu'on prie on prie; et maintenant vous venez me donner des doutes sur la valeur de ma prière.

Le Prêtre. — Rendez-moi cette justice, mon cher Monsieur : si parfois je vous embarrasse par mes affirmations, toujours cependant je finis par vous satisfaire en faisant la lumière dans votre esprit.

Le Père. — C'est juste.

Le Prêtre. — Tant il est vrai que notre sainte religion n'a d'obscurités que pour ceux qui ne l'étudient pas à fond. Mais je reviens à Madame; et je lui répète qu'il y a prière et prière, parce qu'il y a bien et bien.

La Mère. — Veuillez, Monsieur l'abbé, développer votre pensée. Vous voulez peut-être dire que l'on peut demander à Dieu des choses plus ou moins excellentes, et que de la valeur des choses demandées dépend la valeur de la prière?

Le Prêtre. — Précisément. Remarquez avec moi, je vous prie, qu'en tout ordre de choses on distingue ce que j'ap-

pellerai volontiers le suprême et le secondaire. Le bien suprême d'une armée en campagne, c'est la victoire définitive avec tout ce qui y conduit sûrement. Les biens secondaires, ce sont les avantages privés du soldat ; son logement plus ou moins commode, sa nourriture plus ou moins agréable et le reste.

Ceci est vrai dans les choses particulières et bornées. C'est plus vrai encore pour la vie de l'homme considérée dans son ensemble. Cette vie, qui est la préparation de l'éternité, est un composé de deux genres de choses fort différentes l'une de l'autre. Le premier renferme le contingent : ce qui passe, ce qui n'est pas indispensable, ce sans quoi on peut vivre heureux ici-bas et aller au ciel après la mort. Ce sont les biens terrestres, la santé, les joies de la famille, l'estime du monde et, en général, tous les avantages temporels.

A l'autre catégorie appartiennent les biens absolus, moyennant lesquels on arrive à la vie éternelle, tandis que sans eux, après une vie secrètement misérable ici-bas, on est irrévocablement condamné au malheur des malheurs.

Le Père. — Je vous comprends. Vous voulez dire que, de même que pour le corps il y a un bien supérieur qui est la vie, et un mal suprême qui est la mort, de même l'homme moral trouve en ce monde, à côté des biens et des maux qui passent, ceux qui ont des conséquences éternelles.

Le Prêtre. — Vous rendez ma pensée mieux que je ne l'aurais fait moi-même. C'est pourquoi je puis arriver sans plus tarder au cœur de la question, et j'affirme que la prière parfaite est celle qui s'occupe des biens suprêmes de l'homme, tandis que l'imparfaite demande les biens inférieurs.

La Mère. — Pourriez-vous me donner quelques exemples?

Le Prêtre. — Quand vous demandez la réussite d'une affaire temporelle, la guérison d'une maladie, la répara-

tion d'un outrage, le gain d'un procès, votre prière est imparfaite.

Le Père. — Elle est donc mauvaise, puisque tout ce qui est imparfait est blâmable. Vous me défendez donc de demander à Dieu que mon enfant vive quand la mort le menace. C'est cruel; et puisqu'il en est ainsi de votre religion, je n'en veux plus!

Le Prêtre. — Calmez-vous, mon bon Monsieur. Le mot imparfait a deux significations. D'abord il désigne les choses qui sont privées en partie du bien qui leur convient; c'est ainsi qu'on dit de la conduite d'un homme qu'elle est imparfaite quand il s'y glisse beaucoup de défauts. Ensuite ce mot désigne les choses bonnes en soi, mais d'une qualité inférieure, comme la monnaie de cuivre relativement à la monnaie d'or.

C'est dans ce dernier sens que j'ai appelé imparfaites les prières qui s'appliquent aux choses temporelles. Pour prendre une expression familière, je dirai que ces prières sont bonnes, mais de qualité inférieure.

La Mère. — Et vous voulez, Monsieur l'abbé, quand nous serons réunis pour prier, nous interdire ce genre de demandes? Je ne pourrai donc plus, avec mon mari et mes enfants, me procurer la douce consolation de demander la guérison de nos malades, le bonheur temporel des miens, la prospérité de nos petites affaires et mille autres choses qui font la joie d'une mère?

Ah! Monsieur l'abbé, moi aussi je trouve que vous avez une religion bien sévère, et je serais tentée de certifier avec mon mari que vous me dégoûtez de la prière.

Le Prêtre. — Madame, je n'ai pas eu le temps de vous dévoiler ma pensée tout entière. Oh non, certes non! il ne vous est pas défendu de parler filialement à votre Dieu de toutes les nécessités et misères de la vie présente. Celui qui nous a ordonné d'implorer chaque jour le pain de chaque jour ne voit pas de mauvais œil que nous lui demandions le bonheur dès cette vie et de cette vie.

Vous pourrez donc, vous devrez même, dans votre prière commune de chaque jour, recommander à Dieu les nécessités temporelles de votre famille. J'ajouterai même : chaque fois qu'une tribulation quelconque visitera votre foyer domestique, ce sera, non seulement votre droit, mais votre devoir de vous en occuper tous ensemble aux pieds de Jésus et de Marie.

La Mère. — Ah! Monsieur l'abbé, que vous me faites de plaisir et de bien!

Le Prêtre. — Je vais vous en faire plus encore; car, je vous prie de le remarquer, s'il est consolant de prier pour les choses du temps, il l'est plus encore de demander les biens éternels.

Le Père. — Voilà ce que je ne comprends pas. Qu'il soit plus nécessaire de penser à la mort que de penser à la vie, soit! Mais que ce soit plus agréable, impossible!

Le Prêtre. — Mon cher Monsieur, il y a plaisir et plaisir. Si vous aviez deux fils soldats et s'ils vous revenaient tous les deux : l'un en bel uniforme d'officier supérieur; l'autre tout poudreux, mais sortant de la bataille avec les lauriers de la victoire, lequel des deux...

Le Père. — Assez! je vous comprends. Vous voulez dire que les jouissances morales sont d'autant plus profondes qu'elles se rapportent à des biens plus parfaits?

Le Prêtre. — Juste! Je prétends ceci : pour vous comme pour toute votre famille, de deux prières dont l'une consisterait à demander que personne ne soit malade, et dont l'autre demanderait que personne ne soit damné, c'est cette seconde qui vous fera le plaisir, je ne dis pas le plus sensible, mais le plus solide.

La Mère. — C'est vrai; pour mon enfant, j'aime mieux demander le ciel que la santé.

Le Prêtre. — Or, Madame, et c'était là le but principal de mon entretien d'aujourd'hui, dans votre prière du soir, l'essentiel sera que vous n'omettiez jamais ces prières que l'on peut appeler capitales.

Voilà ce que j'ai voulu dire quand j'ai répété avec réflexion cette phrase sur laquelle vous m'interrogiez en commençant : *La prière en famille est une bénédiction, pourvu qu'elle se fasse comme elle doit être faite.* Pourvu, aurais-je pu ajouter, qu'on s'y occupe surtout et avant tout des choses de l'éternité.

Le Père. — Nous voilà d'accord, et je vous avoue franchement que je mettrai mon plaisir d'homme, de père et de chrétien à demander chaque soir, pour les miens comme pour moi, la préservation de l'enfer et la grâce d'aller en paradis.

La Mère. — Mais, Monsieur l'abbé, cette prière parfaite à laquelle je vous promets d'être fidèle, de combien de demandes doit-elle se composer? Que faut-il y renfermer pour ne rien oublier? A quoi peut-on se borner pour n'être pas trop long?

Le Prêtre. — Vous me faites là, Madame, une question bien grave. Donnez-moi, je vous prie, le temps d'y réfléchir.

SIXIÈME ENTRETIEN

L'OBJET DE LA PRIÈRE DU SOIR EN FAMILLE : LA DEMANDE DE LA CONVERSION ET DE LA PERSÉVÉRANCE.

Le Père. — Nos entretiens sont interrompus depuis longtemps, Monsieur l'abbé. A peine ma mémoire m'en a-t-elle laissé quelques souvenirs.

La Mère. — Moi, je n'ai rien oublié. Nous en étions à dire que la prière en commun est une bénédiction pour les familles, surtout quand elle se fait bien, et qu'elle renferme certains éléments essentiels que Monsieur l'abbé a promis de nous indiquer.

Le Prêtre. — Votre mémoire est très fidèle, Madame. On voit que votre cœur y était, ce cœur qui se souvient de tout ce qui peut contenter ses légitimes désirs. Vous de-

mandez que votre prière du soir réponde à tous les besoins de votre famille. Eh bien, introduisez-y une prière *pour la conversion.*

Le Père. — Pour la conversion! Ce serait une injure! Sommes-nous protestants, juifs, francs-maçons?

Le Prêtre. — Non assurément : mais les chrétiens ont toujours, eux aussi, à se convertir.

Le Père. — C'est ce que je ne comprends pas.

La Mère. — Moi je le comprends, mon ami. Je conçois parfaitement qu'une âme vivant dans le péché songe à quitter le mal pour revenir à Dieu, c'est-à-dire à se convertir.

Le Père. — Mais encore une fois, nous n'en sommes pas là. Qui de nous, je me le demande, vit assez en impie, pour qu'on doive lui parler de conversion, et cela tous les soirs?

Le Prêtre. — Si je vous disais que tous, tant que vous êtes, vous avez à vous convertir!....

Le Père. — Vous diriez une folie.

Le Prêtre. — Pas si vite, ni si fort, mon cher ami! Notre vie, à la bien entendre, doit être une succession continue de conversions progressives. La première est le passage de l'état de péché à l'état de grâce. Les autres sont des passages de bien à mieux.

Le Père. — Et laquelle voulez-vous que nous demandions tous les soirs?

Le Prêtre. — Toutes.

La Mère. — Comment, Monsieur l'abbé! Tous les jours nous devons supposer que quelqu'un de nous est peut-être en état de péché mortel, et demander qu'il revienne à Dieu? Vous m'effrayez! Y aurait-il parmi nous des coupables?

Le Prêtre. — Il s'en glisse partout, Madame; et rien n'est plus salutaire dans une famille que de prier pour ceux de ses membres qui seraient secrètement égarés. Quoi de puissant sur le cœur de Dieu que l'on invoque, et sur le cœur des chrétiens qui le prient, comme cette parole répétée tous les jours : Pour notre conversion, Seigneur, pour notre conversion? Elle retentit dans les âmes comme une

prédication éloquente. Elle prêche aux uns qu'il faut aimer Dieu davantage; aux autres qu'il faut quitter le péché véniel; à d'autres peut-être qu'il s'agit de rentrer en grâce avec Dieu, qui sait!

Quoi qu'il en soit de ce secret des âmes, heureuses les familles où chaque soir Dieu et la conscience entendent ce mot : conversion!

La Mère. — C'est d'autant plus vrai que souvent ceux qui prient ensemble demandent la conversion de certains absents fort éloignés de Dieu et du ciel. Mais, Monsieur l'abbé, est-ce tout?

Le Prêtre. — Oh non, Madame, à la demande de la conversion, il faut ajouter la prière *pour la persévérance.*

Le Père. — Qu'entendez-vous, Monsieur l'abbé, par cette parole qui revient si souvent sur vos lèvres, et que je ne comprends pas?

Le Prêtre. — J'entends une faveur grande, mystérieuse, incomparable, inestimable, que l'on ne saurait jamais trop solliciter.

Le Père. — Qu'est-ce donc, et à quel mystère nous préparez-vous?

Le Prêtre. — Que penseriez-vous, Monsieur, de la prière du pauvre qui dirait à un riche : Ce n'est pas un secours transitoire que je vous demande, c'est un billet qui m'assure non seulement l'aumône de tous les jours, mais encore une part de votre héritage?

Le Père. — Je dirais qu'une pareille prière est une impertinence, et qu'un homme ne demande pas cela à un homme.

Le Prêtre. — C'est vrai, mais il peut le demander à Dieu.

Le Père. — Comment cela?

Le Prêtre. — Dieu n'est pas seulement pour nous un riche pouvant faire l'aumône à notre pauvreté; c'est un père qui désire enrichir ses enfants.

Comme tel, de même qu'une mère, Madame le sait, aime à préparer à ceux qu'elle aime des surprises et des dons

précieux, de même notre Dieu a composé pour les siens un présent inestimable entre tous, puisqu'il s'applique à toute la vie de celui qui le reçoit.

Grâce à ce présent mystérieux, on possède comme une assurance sur la vie éternelle. Car en ce cadeau divin sont renfermées les grâces qui, chaque jour, soutiennent dans le bien ou font éviter le mal, et, à la fin, celles qui aident à bien mourir. Faveur sans prix, ce don ajoute à l'aumône quotidienne l'héritage éternel, et c'est à cause de sa valeur infinie qu'on l'a appelé *le grand don de la persévérance.*

La Mère. — Et voilà ce que vous voulez que nous demandions tous les soirs en famille?

Le Prêtre. — Oui.

La Mère. — Et vous croyez qu'une pareille demande peut être exaucée du ciel?

Le Prêtre. — Non seulement elle peut l'être, mais elle le sera infailliblement si vous êtes fidèles à la répéter.

La Mère. — Faut-il la répéter souvent?

Le Prêtre. — Tous les jours.

La Mère. — Pourquoi?

Le Prêtre. — Parce que Dieu l'a ainsi voulu.

La Mère. — Mais pourquoi l'a-t-il ainsi voulu?

Le Prêtre. — Votre question outrepasse un peu les limites. Cependant je vous répondrai ce qu'on peut répondre sur ce sujet. Dieu a voulu que la demande pour la persévérance fût persévérante et quotidienne, car ce don en se perpétuant se renouvelle tous les jours, et notre Père céleste tient à nous le faire demander tous les jours pour que vivant sous sa continuelle dépendance, nous songions à revenir sans cesse vers son Cœur.

La Mère. — Je comprends par mon propre cœur cette invention du cœur de Dieu. Mais, Monsieur l'abbé, pour l'obtenir ce don de la persévérance, et même pour le demander légitimement, ne faut-il pas déjà être l'ami de Dieu?

Le Prêtre. — Oui, jusqu'à un certain point; et c'est pour cette raison qu'il faut avant tout, comme nous l'avons

vu, demander la grâce de la conversion. Le chrétien qui ne songerait pas même à s'améliorer, ne pourrait guère sans moquerie demander à Dieu de persévérer jusqu'à la fin.

La Mère. — Je commence à comprendre la sagesse de vos leçons, et je vous remercie, mais permettez-moi d'insister, car vous concevez jusqu'à quel point ce sujet m'intéresse, moi qui mourrais mille fois pour le salut de mes enfants. Vous avez donc dit, Monsieur, que quiconque demande dans les conditions voulues le don de la persévérance, l'obtient certainement et va au ciel.

Le Prêtre. — Je l'ai dit et je le répète.

La Mère. — Puis-je donc en conclure qu'une famille dont tous les membres feraient cette prière légitimement et constamment serait une famille d'élus?

Le Prêtre. — Oui, certainement.

La Mère. — Ah! Monsieur l'abbé, vous comblez mon cœur de joie, d'espérance et de désir. Je le veux, je le veux votre sanctuaire de famille; et, je vous le promets bien, on y priera chaque jour comme vous voulez qu'on prie. Car, j'ai compris, oui, j'ai compris la raison de vos deux prières.

Le Prêtre. — Permettez-moi de vous assurer que, pour qu'elles aient toute leur efficacité, il faut en ajouter encore deux autres, bien douces, bien puissantes et bien faciles.

La Mère. — Dites, Monsieur l'abbé, dites! je suis prête à tout entendre et à tout accepter. Après les magnifiques promesses que vous m'avez faites, mon âme est disposée à tout.

Le Prêtre. — Revenez demain, nous continuerons.

SEPTIÈME ENTRETIEN

L'OBJET DE LA PRIÈRE DU SOIR EN FAMILLE : LA DEMANDE DE L'AMOUR ENVERS JÉSUS-CHRIST.

La Mère. — Je vous rappelle votre promesse, Monsieur l'abbé. Vous nous avez fait parfaitement comprendre pour-

quoi une famille chrétienne qui se réunit pour prier doit demander chaque soir la conversion et la persévérance. Mais, avez-vous dit, pour que ces deux prières soient absolument efficaces, il faut en ajouter deux autres. Quelles sont-elles? Répondez-moi, sans plus tarder, car je suis impatiente de savoir comment mon mari, mes enfants et moi devons prier, pour assurer notre bonheur en ce monde et dans l'autre.

Le Prêtre. — En premier lieu, demandez chaque soir *l'amour de Jésus-Christ.*

Le Père. — L'amour de Jésus-Christ! Dans quelle région vous allez nous lancer, mon cher abbé! L'amour de Jésus-Christ! Mais, si je comprends bien ce mot, il me semble qu'il s'agit là d'une vertu absolument réservée aux saints, et dont nous, pauvres chrétiens, n'avons pas à nous occuper.

Le Prêtre. — Un trait me revient à la mémoire; il me servira de réponse. Un jour un portefaix arrêtait à la porte d'un couvent un lourd chariot chargé de pesantes caisses. Ces caisses renfermaient les quatorze tableaux d'un chemin de croix monumental.

Il fallut les décharger, les déballer. Les gens de la maison n'y suffisant pas, on pria le portefaix d'aider; ce qu'il fit volontiers. Le premier tableau sorti des caisses représentait Jésus condamné par Pilate. Qui est cet homme? s'écria le déballeur tout étonné. C'est, lui répondit-on, Notre-Seigneur recevant de Pilate sa condamnation à mort. Il regarda tout pensif et se remit à la besogne.

Vient la seconde station; Jésus chargé de la croix. L'étranger regarde de nouveau, et avec plus d'émotion que la première fois. Au troisième tableau représentant Notre-Seigneur succombant sous le poids de cette croix, le pauvre homme touché de plus en plus peut à peine retenir ses larmes. Mais à la vue du quatrième, qui lui montre la sainte Vierge rencontrant son divin Fils, il est vaincu par l'émotion et il pleure. On ne dit pas comment le tout se termina. Mais il est bien à croire que ce chemin de croix

improvisé convertit notre heureux portefaix, amené là par la bonne Providence.

Voilà, mon cher Monsieur, comment la sensibilité à l'égard de Jésus-Christ est chose réservée aux âmes saintes. Je certifie au contraire que tout homme, surtout s'il est baptisé, a dans l'âme ce que j'appellerai l'instinct chrétien, c'est-à-dire une disposition à s'intéresser au Rédempteur.

Le Père. — Vous voulez donc que chaque jour nous lui demandions de l'aimer?

La Mère. — Et pourquoi pas, mon ami? Celui qui est mort pour nous ne mérite-t-il pas que nous l'aimions?

Le Prêtre. — Assurément, Madame ; et vous remarquerez avec moi que la froideur du chrétien pour Jésus-Christ est un des plus graves désordres qui règnent en ce monde où il y en a tant.

La Mère. — Veuillez expliquer votre pensée, Monsieur l'abbé. Je l'entrevois, mais je voudrais la comprendre.

Le Prêtre. — Madame, il est deux choses également terribles pour le cœur : ne pas aimer ce qu'on devrait aimer ; ne pas être aimé de qui il faudrait l'être.

Que diriez-vous d'une famille où le père et la mère n'aimeraient pas leurs enfants, et où ces derniers n'aimeraient pas leurs parents?

La Mère. — Je dirais que c'est une horreur.

Le Prêtre. — Eh bien, cette horreur on la retrouve partout sur la terre. Jésus-Christ est plus qu'un père, plus qu'une mère. Ami fidèle, bienfaiteur généreux, rédempteur au prix de son sang, victime immolée pour nous, regénérateur de nos âmes, auteur et fondement de nos espérances : il est tout pour nous, et nous ne l'aimons pas. C'est la plus grande honte de l'humanité, laquelle ressemble à une troupe d'enfants rebelles qui auraient chassé leur père de sa maison et de leur cœur.

La Mère. — Ce que vous expliquez, Monsieur l'abbé, n'a pas de peine à entrer dans mon âme. Ne pas aimer ce que l'on doit aimer, c'est affreux ; je le comprends.

Le Prêtre. — Et j'ai ajouté un mot que vous comprendrez mieux encore. C'est une grande souffrance, ai-je dit, de n'être pas aimé de qui il faudrait l'être. Madame, si vos enfants ne vous aimaient pas...

La Mère. — Ah! Monsieur l'abbé, quelle torture! j'en mourrais de douleur!

Le Prêtre. — C'est cependant le sort qui est fait à Jésus-Christ. Il aime et il n'est pas aimé. Son cœur, car il en a un, et je vous l'assure, beaucoup plus sensible que le nôtre, son cœur souffre tant de cette privation d'amour qu'un jour, à bout de patience, il s'en plaignit à une de ses pieuses servantes en s'écriant devant elle : Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes et qui ne reçoit d'eux que froideurs et ingratitudes!

Le Père. — Je vous l'avoue, Monsieur l'abbé, vos réflexions me touchent. Que Jésus-Christ, à qui nous devons tout, soit pour nous comme un être indifférent, c'est une désolation; et je ne veux plus que cette désolation règne dans ma maison.

Le Prêtre — Nous voilà, Monsieur, grâce à un généreux mouvement de votre cœur, parfaitement d'accord.

Le Père. — Sans aucun doute, et je suis le premier à vouloir maintenant que, chaque soir, moi et les miens nous demandions à Jésus-Christ de l'aimer. Il faut que nous ne soyons pas plus longtemps des baptisés païens.

Le Prêtre. — Votre expression est un peu dure, mais votre résolution est d'autant plus opportune, mon cher Monsieur, que là où l'on néglige l'amour du Sauveur, le salut est toujours très douteux; et que vos deux premières prières, la demande de la conversion et celle de la persévérance, n'auront qu'un succès fort chanceux, si vous n'ajoutez pas cette troisième.

La Mère. — Monsieur l'abbé, vous m'effrayez! Comment, si mes enfants ne songent pas à Jésus-Christ, ils risquent d'aller en enfer?

Le Prêtre. — Sans aucun doute, Madame. On ne blesse

pas impunément le cœur d'un Dieu; et ceux qui, pour reprendre vos expressions, ne songent pas même à son amour, lui font une blessure profonde.

La Mère. — Je le comprends; mais avouez aussi que si désormais nous sommes fidèles à lui demander son amour, il faudra bien qu'il récompense notre bon cœur en nous sauvant.

Le Prêtre. — C'est précisément la réflexion que je voulais ajouter. Courage donc, mes bons amis! Béni soit Dieu qui vous a fait adopter cette troisième prière. Désormais le crucifix sera chez vous le crucifix, c'est-à-dire l'image d'un Dieu sauveur à qui vous êtes reconnaissants. Je vous en félicite.

HUITIÈME ENTRETIEN

L'OBJET DE LA PRIÈRE DU SOIR EN FAMILLE : LA DEMANDE DE LA DÉVOTION ENVERS MARIE.

Le Père. — Monsieur l'abbé, j'ai hâte d'en finir avec cette question de la prière du soir en famille. Non pas qu'elle me déplaise, loin de là! Mais mon esprit se sent pressé de vous demander un résumé de toute la vie vraiment chrétienne, telle que vous la comprenez. Si vous me le permettez, je dirai moi-même ce que vous nous répondriez, je le soupçonne, si je vous interrogeais. Je pense donc que la dernière des quatre demandes qu'il faudra introduire chaque soir dans notre prière commune a pour objet la très sainte Vierge et son culte.

Le Prêtre. — Parfaitement.

Le Père. — Eh bien, mon cher Monsieur, sur ce point je vous attaque, mais du côté opposé à celui que j'ai choisi jusqu'ici pour vous livrer bataille. Je vous ai toujours, vous le savez, accusé de nous vouloir trop parfaits. Maintenant je crois qu'à vos yeux nous le sommes trop peu.

Le Prêtre. — En quoi donc?

Le Père. — En ce que vous nous supposez capables de ne pas prier la sainte Vierge, puisque vous voulez nous faire demander la grâce de l'invoquer toujours. Mais, mon cher Monsieur, y pensez-vous? Je ne suis pas dévot; cependant je suis assez chrétien, et ma mère m'a assez parlé d'une autre Mère que j'ai au ciel, pour qu'il me soit impossible de ne pas prier de temps en temps Celle que nous appelons tous la sainte Vierge.

Ah! si vous nous recommandiez de lui exposer nos besoins, soit! Mais, si j'ai bien deviné votre pensée, ce ne sont pas tant ses faveurs particulières que la dévotion elle-même que nous devons solliciter. En d'autres termes, vous voulez que nous demandions à Marie de ne l'oublier jamais.

Or, mon cher abbé, cela ne se demande pas. Est-ce qu'on oublie sa mère? Est-ce que je dois entourer mon cœur de précautions pour me souvenir de celle qui m'a donné le jour? Je trouve, Monsieur, qu'en nous faisant demander à la sainte Vierge la grâce de ne pas l'abandonner, vous nous faites injure, et à elle aussi, puisque vous la supposez si peu aimable qu'on puisse la quitter.

La Mère. — Mon ami, je vous trouve un grand esprit de contradiction. Hier vous reprochiez à Monsieur l'abbé de voler trop haut, aujourd'hui vous l'accusez d'aller terre à terre. Laissons-le plutôt parler; car il finit toujours par avoir raison et complètement raison.

Le Père. — Eh bien, j'écoute.

Le Prêtre. — Vous savez, mes chers amis, que les enfants sont peu raisonnables, que souvent il leur arrive d'aimer ce qui leur est nuisible mais agréable, de rejeter l'utile qui leur déplaît. En ce cas, une mère sage leur dit : Mes enfants, ce sont vos goûts qu'il faut changer. Vous me demandez toujours des sucreries qui vous font mal, jamais vous ne songez au pain qui vous nourrit. Oh! que vous me ferez plaisir quand vous serez devenus assez sérieux pour ne plus m'adresser des prières d'enfant.

La Mère. — Je ne vois pas bien, Monsieur l'abbé, où vous voulez en venir.

Le Père. — Ni moi non plus.

Le Prêtre. — Voici : ces enfants, ces grands enfants qui demandent mal, c'est nous. Pour les biens naturels, pour les faveurs temporelles, oh! nous assiégeons la très sainte Vierge. Y a-t-il un malade dans la maison, court-on risque de perdre un procès, nos champs souffrent-ils de la sécheresse ou notre commerce d'une stagnation opiniâtre, vite une neuvaine à la sainte Vierge ou un pèlerinage!

Le Père. — Eh bien, quoi? Blâmeriez-vous par hasard?

Le Prêtre. — Non, certes. Mais ce que je blâme, c'est l'oubli de certaines autres choses autrement importantes qu'un peu de santé ou d'argent.

Le Père. — Lesquelles donc?

Le Prêtre. — Lesquelles? Celles qui nous occuperont au moment de la mort, qui devraient par conséquent nous occuper durant la vie. Au dernier jour, quelques milliers de francs de plus ou de moins dans notre caisse seront pour nous chose fort peu intéressante. Mais nos bonnes œuvres, nos péchés, notre pénitence, les vertus pratiquées, les vices trop caressés, les perspectives de l'éternité, le jugement qui sera proche et les gages de salut que nous aurons acquis, voilà ce qui nous préoccupera, et à bon droit!

Or, ces biens supérieurs, grâce à notre incurable enfantillage, nous les oublions; et, les oubliant, nous ne songeons pas à les implorer.

La Mère. — Je commence à vous comprendre. Vous voulez nous dire, Monsieur l'abbé, que nous devons demander chaque soir à la sainte Vierge la grâce de l'importuner un peu moins pour les choses du temps, et un peu plus pour celles de l'éternité?

Le Prêtre. — Un peu moins pour les choses du temps, non, pas précisément, puisque notre bonne Mère ne trouve point mauvais que nous lui en parlions. Mais un peu plus pour les choses de l'éternité, oui, certes oui. Car elle gémit

de voir ses enfants vivre en insensés, poursuivant des bagatelles et laissant là l'essentiel.

La Mère. — C'est entendu, vous êtes compris, Monsieur l'abbé. Je vous remercie du bon conseil; nous le suivrons, n'est-ce pas, mon cher ami?

Le Père! — Oui, puisque bon gré mal gré, je finis toujours par avoir tort.

Le Prêtre. — En êtes-vous fâché?

Le Père. — Fâché d'avoir eu tort, oui; de le reconnaître, non. Mais, Monsieur l'abbé, est-ce tout?

Le Prêtre. — Non. Si vous imposez à votre famille et à vous-même une prière du genre de celle-ci : *O Marie, obtenez-nous la grâce d'être toujours vos enfants, et des enfants assez sages pour vous demander les biens éternels plus encore que les temporels;* soyez sûrs que quelqu'un fera le possible et l'impossible pour vous l'arracher de la bouche et du cœur.

Le Père. — Qui, ce quelqu'un?

Le Prêtre. — Le démon. Sur ce personnage j'aurais bien des choses à expliquer, mais ce n'est pas le moment. N'oubliez pas le conseil que je vous ai donné.

La Mère. — Pourriez-vous, Monsieur l'abbé, nous laisser une formule de prière qui contienne toutes vos précédentes paroles.

Le Prêtre. — Volontiers; en voici une, courte et bonne : *Très sainte Vierge Marie, obtenez-nous la grâce de ne jamais oublier la grande affaire de notre salut, de vous la recommander fidèlement, surtout quand nous serons tentés de pécher ou de ne pas faire pénitence. Faites surtout que nous ne vous abandonnions jamais, et que, jusqu'au dernier jour, nous soyons fidèles à vous recommander notre âme et notre éternité. Ainsi soit-il!*

Le Père. — Je me permets de revenir sur la demande que je vous ai adressée au commencement de notre entretien. Voudriez-vous nous donner un résumé complet et succinct de tout ce que nous avons pratiquement à vou-

loir et à faire pour mener, au sein de notre famille, une vie vraiment chrétienne?

Le Prêtre. — Vous allez au-devant de mes désirs et, à l'avance, je vous avais préparé ce plan avec soin. Recevez-le comme souvenir de nos entretiens ; observez-le fidèlement et vous transformerez votre famille en un véritable sanctuaire de la vie vraiment chrétienne.

Résumé de la vie vraiment chrétienne.

I. — Mes Principes.

1. — *Je veux me sauver; et, pour me sauver, je veux prier et honorer la sainte Vierge.* — Tous les jours, jusqu'à ma mort, une prière à Marie; — dans les tentations, une prière à Marie; — quand j'aurai péché, une prière à Marie; — sur ma poitrine, le scapulaire ou la médaille de Marie; — le chapelet, si j'en ai le courage; — les samedis et les jours de fête de la sainte Vierge, quelque bonne œuvre pour l'amour de ma Mère.

2. — *Je veux me sauver; et, pour me sauver, je veux penser à mes fins dernières. Celui qui ne médite pas les vérités éternelles persévère difficilement dans la grâce de Dieu.* — Je mourrai un jour; — peut-être bientôt; — après ma mort, Dieu me jugera; — où irai-je? au ciel? en enfer? — Pas de milieu : ou dans les flammes éternelles, ou dans l'éternelle joie. — Il est temps de bien vivre, car Dieu attend, mais n'attend pas toujours. — Chaque jour je prendrai un instant pour penser à ces choses, et pour me faire cette question : Que voudrai-je avoir fait au moment de la mort; car à la mort on ne se convertit pas? — Je n'omettrai aucune occasion d'entendre la parole de Dieu. *Souviens-toi de tes fins dernières et jamais tu ne pècheras* [1].

3. — *Je veux me sauver; et, pour me sauver, je veux me confesser et communier.* — Au moins une fois l'an; — plus souvent, je l'espère; — à toutes les fêtes principales; — plus souvent encore si j'en ai le courage; — mais quand je me confesserai, je le ferai bien : avec *sincérité;* car pourquoi cacher mes péchés? c'est une folie et c'est un crime; avec *contrition* et *bon propos;* car on n

1. Memorare novissima tua et in æternum non peccabis (Eccl. [illegible]

se moque pas de Dieu, et il ne pardonne qu'au repentir sincère. — Pour bien me confesser, je demanderai à la sainte Vierge qu'elle m'aide. — Je ne ferai jamais de communion sans m'y préparer avec ferveur et sans consacrer au moins un quart d'heure à l'action de grâces.

4. — *Je veux me sauver; et, pour me sauver, je veux fuir les occasions du péché.* — Pas de mauvaises compagnies; pas de sociétés dangereuses ou secrètes; pas d'amitiés coupables; pas de mauvais livres ni de mauvais journaux; — pas de mauvais plaisirs. *Celui qui aime le danger y périra*[1]. Je fuirai donc la maison, la compagnie, la personne, le divertissement qui a été l'occasion de mes chutes.

5. — *Je veux me sauver; et, pour me sauver, je veux observer les commandements et mes devoirs d'état.* — Pas de blasphèmes; — pas de travail le dimanche et les fêtes; ces jours-là, assistance à la messe, et, autant que possible, aux vèpres; — j'obéirai à mes parents avec respect et amour; — je garderai, selon mon état, la chasteté en pensées, paroles et actions; — quant à mes devoirs d'époux chrétien, je n'oublierai jamais que se défier de la Providence porte toujours malheur; je craindrai donc avant tout le péché; — j'élèverai saintement mes enfants, et je ne les confierai qu'à des maîtres chrétiens.

6. — *Je veux me sauver; et, pour me sauver, je ne rougirai jamais de Jésus-Christ;* car il a dit : *Si quelqu'un rougit de moi, je rougirai de lui*[2]. Je serai donc sans respect humain quand il s'agira de remplir mes devoirs de chrétien, d'observer l'abstinence, de me confesser, d'entrer dans une association catholique, de défendre la religion et de la faire pratiquer par mes subordonnés.

7. — *Je veux me sauver; et, pour me sauver, je veux faire chaque jour quelque chose pour l'amour de Jésus-Christ.* — Il est mort pour moi; je puis bien faire quelque chose pour lui. — Chaque jour donc, ou bien une aumône, ou bien une prière, ou bien un salut devant la Croix, ou quelque autre bonne action, mais, pour l'amour de Jésus-Christ, et en lui disant de bon cœur : *O Jésus, c'est pour vous plaire.*

8. — *Je veux me sauver; et, pour me sauver, je veux assurer ma*

1. Qui amat periculum, in illo peribit (Eccli. III, 27).
2. Qui me erubuerit et meos sermones, hunc Filius hominis erubescet (Luc. IX, 26).

persévérance surtout par une prière filiale, constante et courageuse. — Celui qui prie se sauve ; celui qui ne prie pas se damne.

II. — Mon Règlement.

1. — Le matin : Dès mon réveil, je ferai le signe de la croix en y ajoutant : *Jésus, Marie, Joseph*[1], *je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie.*

Après m'être habillé avec modestie, j'offrirai à Dieu ma journée en disant :

Mon Dieu, je crois que vous êtes ici présent ; je vous adore, je vous aime de tout mon cœur, je vous remercie de toutes les grâces que vous m'avez accordées jusqu'ici, surtout de m'avoir préservé cette nuit de la mort subite. Je vous offre toutes mes pensées, paroles, actions et souffrances de ce jour ; je les unis à celles de Notre-Seigneur Jésus-Christ et je proteste que je veux agir uniquement pour vous plaire. Je forme l'intention de gagner aujourd'hui toutes les indulgences que je pourrai et je les remets entre les mains de la bienheureuse Vierge Marie pour qu'elle les applique aux âmes du purgatoire comme bon lui semblera.

Marie, ma Mère et mon espérance, je me place sous votre protection, je veux y vivre et mourir ; daignez me préserver de tout péché et me donner votre sainte bénédiction.

Puis, je dirai trois *Ave Maria* en l'honneur de Notre-Dame du Perpétuel-Secours pour obtenir le don d'une pureté parfaite et la grâce d'une bonne mort. Ensuite, je réciterai, si j'en ai le temps, ma prière ordinaire. Mais je ne quitterai pas ma chambre sans avoir consacré au moins quelques minutes à la réflexion chrétienne, en lisant, par exemple, posément quelques lignes dans un bon livre.

2. — Pendant la journée : Je ferai mon possible pour assister chaque jour à la sainte messe.

Avant chaque action, je dirai : *Tout pour vous, ô mon Dieu ; mon Jésus, tout pour vous !* Puis je me tiendrai en la présence de Dieu.

Dans les *tentations*, et dès qu'il me viendra une mauvaise pensée, je dirai promptement : *Jésus, Marie, Joseph*[2], ou bien : *Notre-Dame du Perpétuel-Secours, priez pour moi.*

1. 7 ans et 7 quarantaines chaque fois ; indulgence plénière chaque mois.
2. Id.

Dans les *afflictions,* loin de murmurer, je dirai : *Mon Dieu, que votre volonté soit faite!* — Dans les *mouvements de colère,* je m'écrierai : *Mon Jésus, donnez-moi la patience; Marie, ma Mère, aidez-moi.*

Lorsque *d'heureux événements* viendront me réjouir, je saurai en remercier la Providence en disant : *Deo gratias!*

A mes *repas,* je réciterai et ferai réciter ostensiblement le *benedicite* et les *grâces.*

3. — L'APRÈS-MIDI : Je ferai, autant que possible une *visite* au très saint Sacrement et à la très sainte Vierge. Au moins, je ne passerai jamais devant une église sans les saluer dévotement.

Dans mes conversations, j'éviterai toutes paroles irréligieuses, médisantes, légères et scandaleuses. Si j'entends de telles paroles, je les réprouverai, au moins par mon silence.

Me souvenant que l'oisiveté est la mère de tous les vices, j'organiserai ma journée de façon à ne jamais perdre mon temps.

Si mes devoirs d'état me le permettent, je consacrerai chaque jour une demi-heure ou un quart d'heure à une lecture capable de fortifier ma foi et de m'encourager à la vertu.

4. — LE SOIR : Je ferai fidèlement ma prière, et, autant que possible, en famille; après mon examen de conscience, je demanderai pardon à Dieu de mes fautes et je réciterai trois *Ave Maria* comme le matin, en l'honneur de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, avec l'invocation : *Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous!*

Je me mettrai au lit avec décence et je me dirai à moi-même : *Je dois mourir un jour, mais quand? mais où? mais comment? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que si je meurs en état de péché mortel, je tombe en enfer.* Et si malheureusement je me sentais gravement coupable, je m'efforcerais de faire un acte de contrition parfaite avec le ferme propos de me confesser au plus tôt.

Faites ces choses, et bonne sera votre vie, sainte sera votre mort, heureuse sera votre éternité.

TABLE ANALYTIQUE

N. B. — Les chiffres renvoient aux pages.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE TROISIÈME.

Jésus-Christ
centre de la vie vraiment chrétienne.

LIVRE QUATRIÈME.

Amour et Persévérance
but de la vie vraiment chrétienne.

LIVRE CINQUIÈME.

Grâce et Prière
âme de la vie vraiment chrétienne.

LIVRE SIXIÈME.

Les Vertus
pratique de la vie vraiment chrétienne.

LIVRE SEPTIÈME.

La Pénitence et l'Eucharistie
sources de la vie vraiment chrétienne.

LIVRE HUITIÈME.

L'Oraison soutien de la vie vraiment chrétienne.

LIVRE NEUVIÈME.

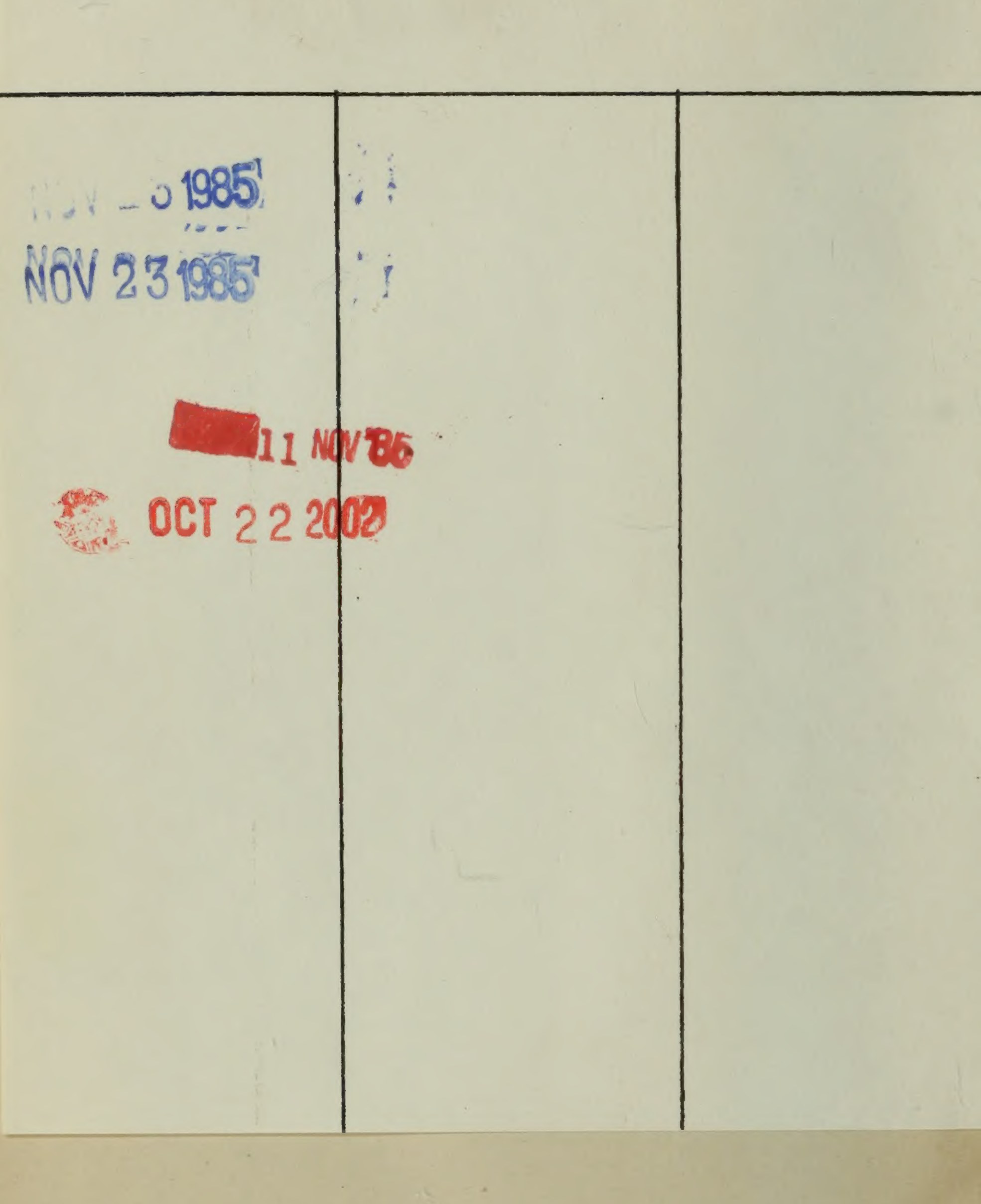
Marie Mère de la vie vraiment chrétienne.

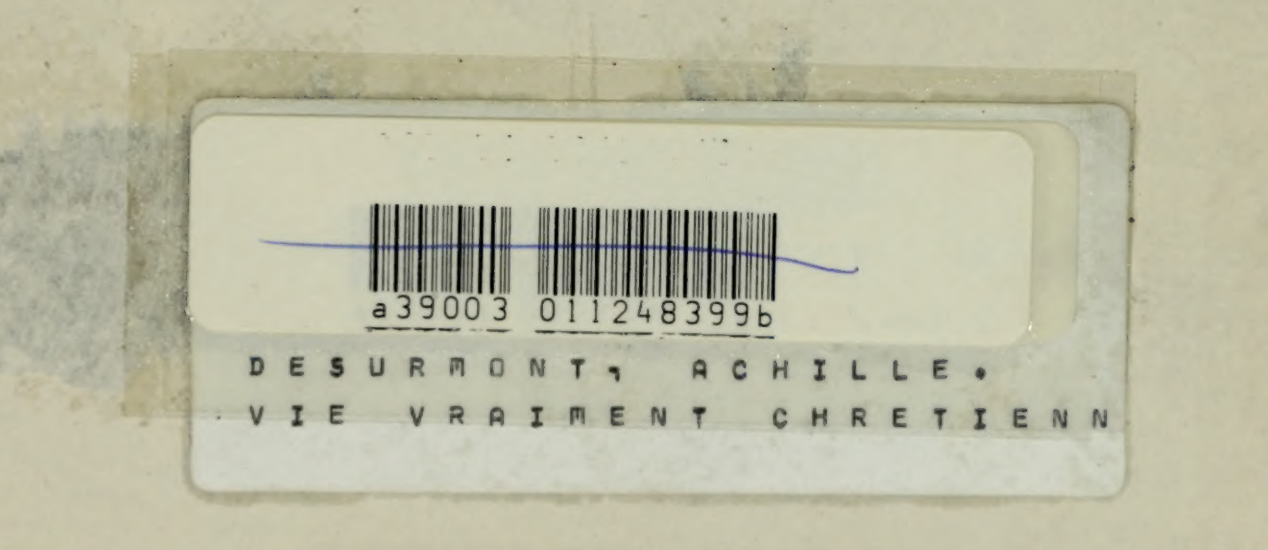
LIVRE DIXIÈME.

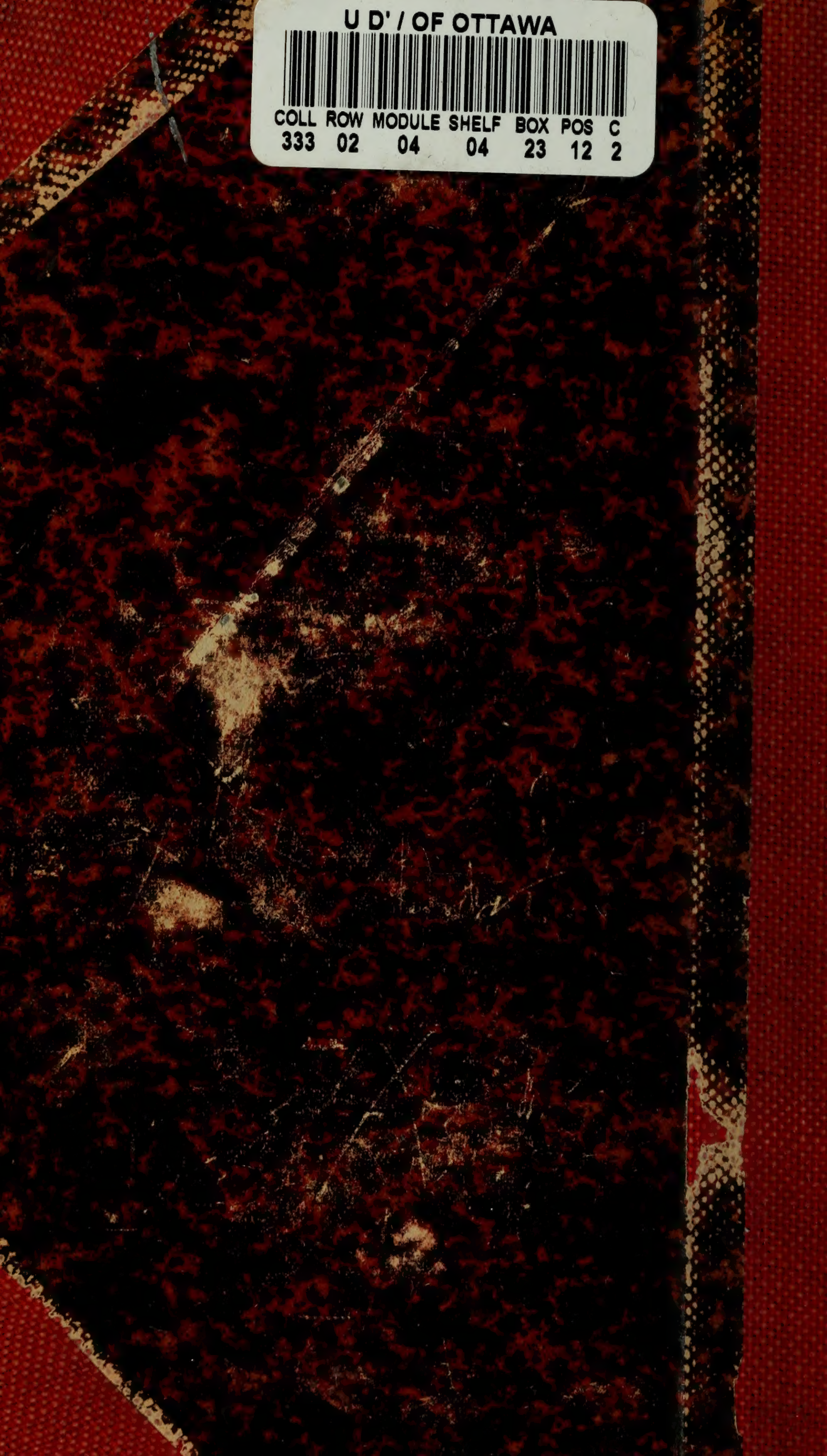
La Famille sanctuaire de la vie vraiment chrétienne.

FIN.

Typographie Firmin Didot et Cie. — Paris.


1985
NOV 23 1985
11 NOV 86
OCT 22 2002




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 04 23 12 2